L'ÉMIRAT D'AYDIN
BYZANCE ET L'OCCIDENT

Recherches sur
« LA GESTE D'UMUR PACHA »

Autres livres à télécharger sur le site
https://abbassa.wordpress.com

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

Histoire de Byzance, Paris, Presses Universitaires de France, 1943, coll. « Que sais-je ? », nº 107.

Le style byzantin, Paris, Larousse, 1943.

Philippes et la Macédoine orientale à l'époque chrétienne et byzantine, Recherches d'histoire et d'archéologie, Paris, de Boccard, 1945, 1 vol. de texte et 1 album.

Archives de l'Athos, Actes de Kutlumus, édition diplomatique, Paris, Lethielleux, 1945, 1 vol. de texte et 1 album.

BIBLIOTHÈQUE BYZANTINE
publiée sous la direction de PAUL LEMERLE

ÉTUDES
— 2 —

L'ÉMIRAT D'AYDIN BYZANCE ET L'OCCIDENT

Recherches sur « LA GESTE D'UMUR PACHA »

par

Paul LEMERLE

OUVRAGE PUBLIÉ AVEC LE CONCOURS
DU CENTRE NATIONAL DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE

PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE
108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN - PARIS

1957

DÉPOT LÉGAL

1re édition .. .. .. 1er trimestre 1957

TOUS DROITS
de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous pays

© *Presses Universitaires de France*, 1957

AVANT-PROPOS

Le livre que je présente est un ouvrage ingrat, fruit d'un travail ingrat. C'est l'étude critique d'un texte considéré comme source historique. S'il a un mérite, c'est de confronter pour la première fois une source turque aux sources grecques et occidentales, et d'introduire dans l'histoire du bassin oriental de la Méditerranée une catégorie nouvelle de documents, dont il faudra désormais tenir compte, les textes turcs. Et si j'ai choisi pour cette démonstration le Düstūrnāme d'Enveri, c'est d'abord à cause de l'importance et de l'intérêt que cette chronique présente en elle-même ; c'est aussi parce qu'elle concerne une période, la première moitié du XIV^e^ siècle, pour laquelle nos connaissances sont encore très imparfaites ; c'est enfin parce qu'elle se prête à une critique exacte, puisqu'à côté d'événements qu'elle est jusqu'à présent seule à faire connaître, elle en rapporte d'autres pour lesquels l'étude comparée de nombreux témoignages est possible. C'est donc sur la méthode à employer que j'ai fait porter l'effort, autant que sur les résultats à atteindre.

Ces résultats paraîtront peut-être décevants. La chronique d'Enveri enrichit et précise nos connaissances, elle ne les bouleverse pas. Mais à la suite de son héros, elle nous conduit de Smyrne à Bodonitsa et des bouches du Danube à la pointe du Péloponnèse, sur des routes terrestres et maritimes où nous rencontrerons des empereurs byzantins et des bailes vénitiens, des gouverneurs grecs et des seigneurs latins, des émirs turcs et des chefs catalans, des princes slaves et des légats du pape, des soldats de la Croisade et des marchands. Image exacte de ce grouillant carrefour d'ambitions politiques, d'intérêts économiques, de propagande religieuse, que sont alors le bassin égéen et les pays balkaniques, en pleine transformation.

Les points de vue auxquels la chronique invitait à se placer sont donc très divers. Je dois avertir que j'ai laissé de côté, comme hors de ma compétence, ce qui concerne les institutions turques, et même de nombreux points de l'histoire des émirats turcs d'Anatolie : les spécialistes diront mieux que moi ce que le poème d'Enveri apporte de neuf et de valable dans ce domaine. Sur le reste, je me suis efforcé, sans prétendre à être complet (bien des points appellent encore une recherche), de donner toutes les indications capables de rendre la chronique intelligible et utilisable pour l'historien. J'ai

fait leur juste place aux gens et aux choses d'Occident, lorsque le texte m'en donnait l'occasion, ce qui est fréquent. On ne sera pourtant point surpris que Byzance reste le plus souvent au cœur du commentaire, comme elle est en fait au cœur du poème d'Enveri.

Ce livre se présente comme un complément à l'édition et à la traduction publiées par Mme I. Melikoff-Sayar (*Le destān d'Umūr pacha, Düstūrnāme-i Enverī*, Paris, 1954 : Bibliothèque byzantine, Documents 2), auxquelles je renvoie sous le titre abrégé *Destān*, suivi du numéro de la page ou du vers. Le lecteur est donc supposé avoir cette édition à portée de la main : j'ai cependant, pour l'aider à se reconnaître dans ce récit touffu, donné en tête de chaque chapitre une courte analyse de la partie correspondante de la chronique. Ne faisant pas œuvre de philologue, j'ai cru pouvoir, pour des raisons pratiques, simplifier l'orthographe des mots turcs, en renonçant à une transcription rigoureusement scientifique et aux nombreux signes conventionnels qu'elle exige. Faut-il dire enfin que j'ai pleine conscience de n'avoir pas résolu, ni peut-être posé, tous les problèmes, et de laisser après moi beaucoup à trouver, beaucoup à corriger ? C'est par le lent travail de nombreux spécialistes que le commentaire exhaustif de la chronique d'Enveri pourra un jour être établi. Et c'est par l'étude comparée des textes analogues, encore à faire, qu'un jugement définitif pourra être porté sur elle.

Septembre 1955.

P. L.

SIGLES ET ABRÉVIATIONS

BCH	*Bulletin de Correspondance hellénique* (Paris).
BNJ	*Byzantinisch-Neugriechische Jahrbücher* (Athènes).
BySl	*Byzantinoslavica* (Prague).
Byz	*Byzantion* (Bruxelles).
BZ	*Byzantinische Zeitschrift* (Munich).
DOC	A. Rubió i Lluch, *Diplomatari de l'Orient Català (1301-1409)*, Barcelone, 1947.
DVL	*Diplomatarium Veneto-Levantinum*, I-II (Monumenti Storici publ. dalla R. Deputazione Veneta di Storia Patria, Documenti, V et IX), Venise, 1880-1899.
EB	*Etudes byzantines* (Paris ; suite de *Echos d'Orient*).
EEBS	Ἐπετηρὶς Ἑταιρείας Βυζαντινῶν Σπουδῶν (Athènes).
EI	*Encyclopédie de l'Islam*, I-IV, Leyde-Paris, 1908-1934.
IA	*Islâm Ansiklopedisi, Islâm âlemi tarih, cografya, etnografya ve biyografya lugati*, Istanbul, 1940 sq.
IRAIK	*Bulletin (Izvêstija) de l'Institut archéologique russe de Constantinople.*
JHS	*Journal of Hellenic Studies* (Londres).
MEFR	*Mélanges d'Archéologie et d'Histoire* publiés par l'Ecole française de Rome (Paris).
MM	F. Miklosich et J. Müller, *Acta et diplomata graeca medii aevi sacra et profana*, I-VI (Vienne, 1860-1890).
RE	Pauly-Wissowa-Kroll, *Real-Encyclopädie der Klassischen Altertumswissenschaft* (Stuttgart, 1894 sq.).
REA	*Revue des Etudes anciennes* (Bordeaux).
REB	*Revue des Etudes byzantines* (Paris ; suite de *EB*).
REG	*Revue des Etudes grecques* (Paris).
RH	*Revue historique* (Paris).
RHSEE	*Revue historique du Sud-Est européen* (Bucarest).
ROL	*Revue de l'Orient latin* (Paris).
TT	G. L. F. Tafel et G. M. Thomas, *Urkunden zur älteren Handels- und Staatsgeschichte der Republik Venedig*, I-III (Fontes Rerum Austriacarum, Diplomataria et Acta, XII-XIV), Vienne, 1856-1857.

AMANTOS, *Relations* .... K. I. AMANTOS, Σχέσεις Ἑλλήνων καὶ Τούρκων ἀπὸ τοῦ ἑνδεκάτου αἰῶνος μέχρι τοῦ 1821, Τόμος Α, Οἱ πόλεμοι τῶν Τούρκων πρὸς κατάληψιν τῶν ἑλληνικῶν χωρῶν, 1071-1571, Athènes, 1955.

ATIYA, *Crusade* ..... Aziz Suryal ATIYA, *The Crusade in the later Middle Ages*, Londres, 1938.

BROCKHOFF, *Ephesos* ... W. BROCKHOFF, *Studien zur Geschichte der Stadt Ephesos vom IV nachchristlichen Jahrhundert bis zu ihrem Untergang in der ersten Hälfte des XV Jahrhunderts :* Inaugural Dissertation, Jena, 1905.

Commemoriali ..... (R. PREDELLI), *I libri commemoriali della Republica di Venezia, Regesti*, I-V (Monumenti Storici publ. dalla R. Deputazione Veneta di Storia Patria, Documenti), Venise, 1876-1901.

CRAMER, *Asia Minor* . J. A. CRAMER, *Geographical and historical description of Asia Minor*, 2 vol., Oxford, 1832.

Destān..... *Le Destān d'Umūr Pacha (Düstūrnāme-i Enverī)*, Texte, traduction et notes par Irène MÉLIKOFF-SAYAR (Bibliothèque byzantine, Documents, 2), Paris, 1953.

DÖLGER, *Kaiserregesten* . F. DÖLGER, *Regesten der Kaiserurkunden des oströmischen Reiches von 565-1453*, 3 vol. parus, 565-1282, Munich, 1924-1932.

FAURE, *Humbert II*..... M. C. FAURE, *Le dauphin Humbert II à Venise et en Orient, 1345-1347 :* MÉFR, 27, 1907, p. 509-562.

GAY, *Clément VI* ..... J. GAY, *Le pape Clément VI et les affaires d'Orient (1342-1352)*, Paris, 1904.

GELZER, *Pergamon* ..... H. GELZER, *Pergamon unter Byzantinern und Osmanen :* Anhang zu d. Abhandl. d. Preuss. Akad. d. Wiss., Berlin, 1903.

HEYD, *Commerce*..... W. HEYD, *Histoire du commerce du Levant au Moyen Age*, éd. française par FURCY-RAYNAUD, 2 vol., Leipzig, 1885-1886 (réimpression, 1923).

HONIGMANN, *Synekdèmos* *Le Synekdèmos d'Hiéroklès et l'opuscule géographique de Georges de Chypre*, Texte, introduction, commentaire et cartes par E. HONIGMANN, Bruxelles (Corpus Bruxellense historiae byzantinae, Forma imperii byzantini, I), 1939.

HOPF, *Chroniques* ..... Ch. HOPF, *Chroniques gréco-romanes inédites ou peu connues*, Berlin, 1873.

HOPF, *Griechenland* .... Ch. HOPF, *Griechenland im Mittelalter und in der Neuzeit* (ERSCH-GRUBER, *Encyklopädie*, 85 et 86), Leipzig, 1867-1868.

IBN BATTUTA, *Voyages* . *Voyages d'Ibn Batoutah*, texte arabe accompagné d'une traduction par C. DEFRÉMERY et B. R. SANGUINETTI, I, Paris, 1853 ; II, Paris, 1854.

IORGA, *Phil. de Méz*.... N. JORGA, *Philippe de Mézières (1327-1405) et la Croisade au XIV^e siècle* (Bibliothèque de l'Ecole des Hautes Etudes, Sciences Philol. et Histor., CX), Paris, 1896.

JONES, *Cities* ..... A. H. M. JONES, *The cities of the Eastern Roman provinces*, Oxford, 1937.

KEIL-PREMERSTEIN, *Reise*, I, II, III	J. KEIL et A. VON PREMERSTEIN, *Bericht über eine Reise in Lydien und der Südlichen Aeolis :* Denkschriften der K. Akad. der Wiss. in Wien, Philos.-histor. Kl., Bd. 53, Abhandl. II, 1908 (= I) ; *Bericht über eine zweite Reise in Lydien*, ibid., Bd. 54, Abhandl. II, 1911 (= II) ; *Bericht über eine dritte Reise in Lydien und den angrenzenden Gebieten Ioniens*, ibid., Bd. 57, Abhandl. I, 1914 (= III).
KIEPERT, *FOA*	H. KIEPERT, *Formae orbis antiqui, 36 Karten mit kritischem Text und Quellenangabe*, Berlin, 1906 sq.
KIEPERT, *Griechenland* .	H. KIEPERT, *Generalkarte des Königreiches Griechenland* (1:300.000), Vienne, 1885 (11 feuilles).
KIEPERT, *Specialkarte* ..	H. KIEPERT, *Specialkarte vom westlichen Kleinasien*, Berlin, 1890 (15 feuilles, échelle 1:250.000).
MANSI.....	J. D. MANSI, *Sacrorum conciliorum nova et amplissima collectio*, Florence, 1759 sq.
MILLER, *Latins*	W. MILLER, *The Latins in the Levant, A history of Frankisch Greece (1204-1566)*, Londres, 1908.
MÜLLER, *Documenti* ...	Gius. MÜLLER, *Documenti sulle relazioni delle città toscane coll'Oriente cristiano e coi Turchi fino all'anno MDXXXI*, Florence, 1879.
MURATORI, *RIS*	L. A. MURATORI, *Rerum italicarum scriptores ab anno aerae christianae quingentesimo ad millesimum quingentesimum*, Milan, 1723-1751 (nouv. éd. par G. GARDUCCI, V. FIORINI, etc., Città di Castello, 1900 sq.).
PARISOT, *Cantacuzène*...	Val. PARISOT, *Cantacuzène, homme d'Etat et historien*, Paris, 1845.
PEGOLOTTI, *Pratica*.....	Francesco Balducci PEGOLOTTI, *La pratica della mercatura*, ed. by Allan Evans (The Mediaeval Academy of America, nº 24), Cambridge-Mass., 1936.
PHILIPPSON, *Reisen*, I, II, III, IV, V.....	A. PHILIPPSON, *Reisen und Forschungen im westlichen Kleinasien :* Petermanns Mitteilungen (Gotha), Ergänzungsband 36, Heft 167, 1910 (= I) ; 37, 172, 1911 (= II) ; 38, 177, 1913 (= III) ; 38, 180, 1914 (= IV) ; 39, 183, 1915 (= V).
RAMSAY, *Asia Minor* ..	W. M. RAMSAY, *The historical geography of Asia Minor* (Royal Geographical Society's Supplem. Papers, vol. IV), Londres, 1890.
RAYNALDUS	O. RAYNALDUS, *Annales Ecclesiastici ab anno MCXCVIII*, 15 vol., Lucques, 1747-1756.
SCHULTZE, *Kleinasien* ..	V. SCHULTZE, *Altchristliche Städte und Landschaften, II, Kleinasien*, 2 vol., Gütersloh, 1922-1926.
TAFEL, *Symbolae*, I, II.	Th. L. F. TAFEL, *Symbolarum criticarum geographiam byzantinam spectantium partes duae* : Abhandl. der histor. Cl. der Bayer. Akad. der Wiss., 5, 1849, II Abt. b. et III Abt. a.
TAFEL, *Thessalonica*	Th. L. F. TAFEL, *De Thessalonica ejusque agro dissertatio geographica*, Berlin, 1839.

THIRIET, *Régestes*	Fr. THIRIET, *Régestes des délibérations du Sénat vénitien concernant la Romanie (1329-1399)* (ouvrage en cours d'impression ; je cite le numéro de la pièce).
TOMASCHEK, *Topographie*	W. TOMASCHEK, *Zur historischen Topographie von Kleinasien im Mittelalter :* Sitzungsber. d. Phil.-histor. Classe der K. Akad. der Wiss. in Wien, CXXIV, 1891, Abhandl. VIII.
WÄCHTER, *Verfall*.....	A. WÄCHTER, *Der Verfall des Griechentums in Kleinasien im XIV Jahrhundert*, Leipzig, 1903.
WITTEK, *Inscriptions*....	R. RIEFSTAHL, *Turkish architecture in Southwestern Anatolia, Part II, Inscriptions from Southwestern Anatolia*, by P. WITTEK : *Art Studies*, 1931, p. 173-212.
WITTEK, *Mentesche*.....	P. WITTEK, *Das Fürstentum Mentesche, Studie zur Geschichte Westkleinasiens im 13-15 Jh. :* Istanbuler Mitteilungen, Heft 2, Istanbul, 1934.
ZAKYTHÈNOS, *Despotat*..	D. A. ZAKYTHINOS, *Le despotat grec de Morée*, I, Paris, 1932 ; II, Athènes, 1953.

INTRODUCTION

L'AUTEUR, L'ŒUVRE, LE CONTEXTE HISTORIQUE

Nous ne saurions rien du chroniqueur turc Enveri, son nom même nous serait inconnu, si deux manuscrits de la fin du XV^e^ siècle, l'un à la Bibliothèque Nationale de Paris et l'autre à la Bibliothèque d'Izmir, n'avaient conservé son poème intitulé « Düstūrnāme », *Livre d'instructions* (1).

Enveri, c'est-à-dire « le Lumineux », sans doute un nom de plume, nous apprend peu de choses sur lui-même. Il avait composé un autre ouvrage, « Teferrücnāme » ou *Livre de plaisance*, dédié à Mehmed II, dans lequel il racontait la campagne que ce sultan avait faite en Valachie en 1462 : Enveri y avait personnellement pris part. Dans cette même année 1462 et en 1463, il allait encore participer aux expéditions que Mehmed II et Mahmud pacha dirigèrent à Mytilène et en Bosnie (2). Enfin, il déclare avoir terminé le Düstūrnāme au mois d'Août de l'année 1465 (3). Si l'on ajoute que le poème est dédié au grand vizir de Mehmed II, Mahmud pacha, et par conséquent antérieur à sa disgrâce (4), nous avons énuméré toutes les données que nous possédons sur la personne d'Enveri.

Quant à son poème, le Düstūrnāme, qui est à la fois l'une des plus anciennes chroniques turques que nous possédions et la seule qui soit, en partie du moins, consacrée à d'autres princes que ceux de la maison d'Osman, il compte 7.460 vers, répartis entre

(1) Sur ce titre, qui est paraît-il banal, et non un titre particulier à l'ouvrage d'ENVERI, cf. *Destān*, p. 27. J'utilise dans ces premières pages des indications données par Mme MÉLIKOFF-SAYAR dans l'Introduction de son édition, p. 27-33. F. BABINGER, au moment où il écrivait son grand ouvrage, *Die Geschichtsschreiber der Osmanen und ihre Werke* (Leipzig, 1927, cf. p. 410-411 ; une nouvelle édition est en préparation), n'avait pu utiliser la chronique d'Enveri, encore inédite ; il en a cependant, avec perspicacité, signalé le grand intérêt, notamment pour l'histoire des Aydinoglu.

(2) Cf. F. BABINGER, *Mahomet II le Conquérant et son temps* (trad. franç.), Paris, 1954, p. 247-251 (campagne de Valachie), p. 253-258 (expédition contre Mytilène) et p. 261-269 (campagne de Bosnie, en 1463).

(3) A l'appui de cette indication, notons que la troisième et dernière partie du poème raconte l'histoire de la maison d'Osman jusqu'à l'année 1464.

(4) Mahmud pacha fut exécuté le 18 Juillet 1474 : F. BABINGER, *op. cit.*, p. 397.

un prologue, vingt-deux livres et un épilogue. Il manque curieusement d'unité, et comprend en fait trois parties bien distinctes : les livres I à XVII ne sont qu'une adaptation de la chronique persane de Beyzavi, à laquelle Enveri ajoute, notamment sur les Seldjoukides et les Mongols, des développements puisés à d'autres sources ; le livre XVIII, qui avec 2.514 vers forme à lui seul le tiers de l'œuvre, est consacré à l'émir d'Aydin, Umur pacha ; les livres XIX à XXII enfin sont une histoire de la maison d'Osman jusqu'en 1464.

C'est la seconde partie, celle que forme le livre XVIII, de beaucoup la plus intéressante, qui va nous occuper. Mme Mélikoff-Sayar en a établi, édité et traduit le texte sous le nom de « Destān d'Umūr pacha » : elle fait d'ailleurs observer que le terme de « destān » n'est pas exactement celui qui convient, puisque Enveri ne chante pas les prouesses d'un héros légendaire, mais compose une épopée historique. Aussi ai-je cru pouvoir employer le mot de « geste ». Il serait essentiel, pour apprécier la valeur de la geste comme source documentaire (et c'est ici le seul point de vue auquel nous nous plaçons), de connaître les sources qu'elle a elle-même utilisées. Or Enveri déclare avoir composé la première partie (liv. I-XVII) de son poème en sept jours, et l'avoir achevée le 5 Août 1465 ; ailleurs, il dit que c'est dans le même mois d'Août 1465 qu'il a achevé l'ensemble de sa chronique, ce qui laisse à penser que la seconde et la troisième partie (liv. XVIII-XXII) ont été composées en vingt-cinq jours au plus, et probablement, si l'on en juge par la première partie, en un temps beaucoup plus court encore. Ou bien ces indications sont fantaisistes, mais on voit mal quels étaient les motifs d'Enveri pour faire croire qu'il avait achevé son œuvre en quelques jours, diminuant son mérite aux yeux de son lecteur, comme aux yeux de son protecteur, Mahmud pacha ; ou bien ces indications sont véridiques, et Enveri n'est qu'un compilateur, un « arrangeur », qui a mis bout à bout et hâtivement versifié en langue turque des œuvres antérieures.

C'est ce point de vue qu'adopte Mme Mélikoff-Sayar. Tout en admettant que « dans l'état actuel de nos connaissances, le problème (des sources d'Enveri) ne saurait être résolu », elle rappelle qu'on connaît, pour la première et la troisième partie, des auteurs qu'Enveri lui-même nomme, ou qu'il a utilisés, et elle conclut que « ses sources sont multiples, le fait ne saurait être mis en doute ». La seconde partie, celle qui nous intéresse, tranche, il est vrai, par son allure vivante et pittoresque, sur le style artificiel et monotone des deux autres. Est-ce une raison suffisante pour qu'elle soit plus originale ? La ou les sources suivies ici par Enveri peuvent expliquer cette disparate, que l'auteur n'a pas même cherché à masquer. Mais Enveri utilise-t-il, dans ce livre XVIII, une ou plusieurs sources ? Mme Mélikoff-Sayar, qui tenait pour certain, on vient de le voir, qu'il en utilisa plusieurs pour les deux autres parties de son poème, estime au contraire qu'il n'y en a qu'une pour tout le livre XVIII, et que c'est une vieille épopée populaire, un *destān*. L'auteur en serait d'ailleurs nommé par Enveri lui-même, qui déclare, aux vers 1865-1866,

avoir mot pour mot reproduit un récit de Hadje Selman. Or un Hadje Selman est aussi l'un des personnages du livre XVIII, un émir d'Umur pacha, plusieurs fois cité. Mme Mélikoff-Sayar incline à penser que les deux homonymes ne font qu'un, et que l'émir Hadje Selman, après la mort d'Umur en 1348 (par quoi s'achève le livre XVIII), composa une chronique, perdue pour nous dans son texte original, mais qu'Enveri connut et qu'il a fidèlement suivie, nous conservant ainsi indirectement « la plus ancienne œuvre historique écrite par un Turc d'Anatolie ».

En cherchant à dégager et à apprécier les données historiques du dix-huitième livre du Düstūrnāme, c'est-à-dire de la geste d'Umur pacha, nous devrons poser à notre tour le problème de la source unique, ou des sources multiples d'Enveri dans cette partie de son œuvre. Nous aurons aussi à nous demander si, comme le suggère Mme Mélikoff-Sayar, il a utilisé des chroniques byzantines. Nous devrons enfin tenter d'établir s'il a été fidèle aux textes dont il se servait, ou s'il les a, plus ou moins, déformés. Nous n'oublierons d'ailleurs pas qu'Enveri déclare avoir écrit sa chronique à une date (1465) postérieure de cent dix-sept ans à la mort de son héros, Umur (1348).

***

Voilà donc tout ce que nous savons sur l'auteur, et sur les circonstances dans lesquelles il a composé son œuvre : c'est peu. Avant de chercher si le texte lui-même, soumis à une analyse attentive, peut livrer son secret, il convient de le situer dans son temps. Et ce sera pour constater, une fois de plus, que notre information est pauvre.

La geste nous dit qu'Umur naquit en 709 H. (comm. 11-6-1309) et mourut en 748 H. (comm. 13-4-1347), ayant vécu trente-neuf ans, dont il passa vingt et un à combattre (v. 55-58, 2507-2510). Comme il est assez longuement question, au début de l'œuvre, des hauts faits du père d'Umur, Mehmed Aydinoglu, c'est en réalité toute la première moitié du XIVe siècle qui forme, chronologiquement, le domaine de la geste. L'intérêt de ces dates apparaît aussitôt. Nous sommes dans l'époque confuse, et encore mal connue, de l'histoire de l'Asie Mineure, qui voit disparaître les derniers vestiges de l'état des Seldjoukides de Roum, et apparaître les premiers signes de la puissance des Ottomans. Si nous sommes assez bien renseignés sur les Seldjoukides, si de nombreuses chroniques ont pris comme sujet l'histoire et la gloire de la maison d'Osman, presque aucun texte ne nous informe avec quelque précision sur la période intermédiaire, sur le rôle et les vicissitudes des principautés entre lesquelles se trouva partagée l'Anatolie, jusqu'à ce que l'une d'elles, avec Osman, prît la tête et commençât la grande œuvre de l'unification. Nous sommes donc, avec le dix-huitième livre d'Enveri, aux origines encore confuses du plus grand empire moderne, l'Empire ottoman. Nous sommes aussi au moment où Jean VI Cantacuzène est accusé, déjà par toute la chrétienté de son temps, d'avoir changé

le cours de l'histoire en appelant les Turcs en Europe : Orhan sans doute, à qui il donnera sa fille en mariage, mais avant lui Umur, son fidèle allié, à qui selon la geste il aurait aussi offert l'une de ses filles. Nous sommes enfin au moment où l'Occident, pour repousser l'Islam, fait le puissant effort dont la Croisade dirigée contre Smyrne, base de la flotte d'Umur et point de départ de ses raids audacieux dans la Méditerranée orientale, sera le principal épisode : grands événements, que nous ne connaissions, assez mal, que par les sources grecques et latines. De celles-ci, Enveri apporte la contrepartie turque. Il apporte aussi des données précises sur l'une de ces principautés turques d'Anatolie, celle d'Aydin, au moment le plus glorieux de son histoire, et aide à comprendre ce qui au même moment se passait ailleurs. La geste, si elle appelle la plus prudente critique, mérite aussi toute l'attention de l'historien : c'est une source unique.

Regardons de plus près le cadre dans lequel elle s'inscrit. Mantzikiert en 1071, Myrioképhalon en 1176 : deux défaites écrasantes infligées à Byzance par les armées turques en Anatolie. Entre ces deux dates, la reconquête des Comnènes, lors des premières croisades, est incomplète et précaire. Depuis le XII^e^ siècle, la « turquisation » de l'Asie Mineure n'a cessé de progresser, gagnant vers l'Ouest, mordant même peu à peu sur les régions côtières. L'Empire seldjoukide a pour la première fois donné une redoutable cohésion à des forces longtemps dispersées. Il succombera, il est vrai, ébranlé par la poussée mongole : il a déjà, en fait, depuis longtemps succombé, lorsque meurt le dernier des Seldjoukides de Roum, au début du XIV^e^ siècle. Mais avec les Mongols eux-mêmes, de nouveaux groupes turcs, en majorité composés de Turkmènes-Oguz comme beaucoup de leurs prédécesseurs, sont venus en Asie Mineure. Et de l'époque seldjoukide, de ces masses turques qu'un flot incessant et désordonné avait amenées de l'Orient, nomades, demi-nomades, ou sédentaires, paysans ou même citadins, restaient les formations périphériques des marches frontières, les *oudj*, dont les Seldjoukides ont peut-être favorisé l'installation, avec un statut particulier, sur les pourtours de leur empire, notamment face à Byzance et à l'Occident. Avec le déclin des Seldjoukides, les Turkmènes des marches acquièrent progressivement l'autonomie, puis l'indépendance. Avec l'affaiblissement de Byzance, ils conquièrent, dans d'audacieuses razzias qui sont leur véritable raison d'être, territoires et butin. Bientôt, ils se lanceront en force sur la mer.

De même qu'il n'est pas facile d'en discerner clairement les origines, il n'est pas aisé de dresser la carte mouvante, au début du XIV^e^ siècle, de ces principautés turques de l'Ouest anatolien, *oudj*, marches, beyliks ou émirats (1). Partant du Sud pour suivre et

(1) Il est étrange qu'aucune étude vraiment systématique n'ait encore rapproché l'ensemble des témoignages des sources occidentales (chronique de Muntaner, voyageurs, etc.), grecques, et arabes. Parmi ces dernières, deux au moins, d'une importance particulière, sont accessibles en traduction, mais n'ont pas fait l'objet d'une étude critique : IBN BATTUTA, *Voyages*, que nous aurons souvent à citer ; et Schehab-eddin al-Umari. Sur ce dernier, cf. Et. QUATREMÈRE, *Notice*

remonter la côte, nous trouvons d'abord les Ramazan dans la région d'Adana ; les puissants Karaman, en Cilicie Trachée, dans la vallée du Kalykadnos ou Gök Sou, et plus au Nord à Konya ; les Hamid et Teke en Pisidie, avec Antalya ; Menteche en Carie ; Aydin en Lydie, entre le Méandre et l'Hermos, avec Birgi, plus tard Éphèse et Smyrne ; Saruhan dans la région de l'Hermos, avec Manisa (Magnésie du Sipyle) ; Qaresi en Mysie, dans la plaine de Troie, avec Pergame et Balikesir. La Propontide échappe pour quelques années encore à l'étouffement : mais au Sud de la mer Noire, Kastamouni, Sinope, sont déjà des centres d'expansion turque. Ces beyliks sont côtiers, mais pas encore à proprement parler maritimes : on peut remarquer que beaucoup des villes citées sont à quelque distance dans l'intérieur. La principauté d'Aydin, qui occupe en Ionie une place de choix de part et d'autre de la vallée du Caystre, a d'abord son centre à Birgi, avant d'atteindre les deux grands ports, Éphèse et Smyrne, où elle s'épuisera à se maintenir. C'est que la progression turque s'est faite par terre, d'Est en Ouest, et que la frange marine a été plus longtemps grecque, puis défendue ou convoitée âprement par les Latins, par les marchands d'Occident.

Il n'est donc pas surprenant que les deux plus importantes principautés turques d'Anatolie, avec Karaman, soient aussi des principautés de l'intérieur, celles de Germian et d'Osman. La première correspond à peu près à la Phrygie (encore que le territoire de la plupart de ces émirats se dilate, se rétrécisse ou se fractionne sans cesse), avec Kutahia : elle est puissante, et fait figure de suzeraine vis-à-vis des beyliks côtiers d'Aydin, de Saruhan ou de Qaresi, à l'apparition desquels elle n'est peut-être pas étrangère. Quant à la dynastie d'Osman, fils d'Ertogrul, qui descend d'une tribu oguz arrivée en Anatolie soit déjà avec les Seldjoukides, soit plus tard dans le grand mouvement mongol, c'est naturellement celle sur laquelle nous avons les plus nombreux renseignements, mais aussi les plus déformés. A l'époque où nous sommes, partie de la Galatie pour progresser vers l'Ouest, vers la Bithynie, elle franchira cette vallée du Sangarios qui longtemps apparut comme la frontière de Byzance (1), et menacera directement le cœur de l'empire, après qu'Osman ou son fils Orhan se seront emparés de Prusa (Brousse)

de l'ouvrage qui a pour titre « Voyages des yeux dans les royaumes des différentes contrées », Notices et extraits des manuscrits de la Bibliothèque du Roi, 13, 1838, Première Partie, p. 151-384 (traduction) ; F. TAESCHNER, *Al' Umaris Berichte über Anatolien*, Leipzig, 1929 (texte). Pour les informations, souvent très difficiles à interpréter, d'al-Umari sur les émirats d'Asie Mineure, cf. QUATREMÈRE, *op. cit.*, p. 334 sq., et particulièrement les pp. 347-371, où l'écrivain arabe déclare rapporter les renseignements qui lui ont été fournis par le Génois Dominique Doria ; cf. WITTEK, *Mentesche*, p. 68 sq.

(1) Innombrables témoignages, dans les textes, sur cette valeur de frontière du Sangarios, à diverses époques. Pour celle qui nous occupe, je ne citerai qu'un exemple, emprunté à Pachymère (Bonn, I, p. 311-312) : Τοῖς κατ' ἀνατολὴν τοσοῦτος ὁ κίνδυνος περιέστη, ὥστε μηδ' εἰς αὐτὴν Ἡράκλειαν τὴν τοῦ Πόντου βαδίζειν εἶναι πεζῇ τοὺς ὁρμωμένους ἐκ πόλεως, τῶν ἐκεῖσε ὁρίων

en 1326 (1), de Nicée (Iznik) en 1331 (2) : point de départ de l'étonnante expansion qui, s'exerçant à la fois aux dépens de Byzance et des émirats, aboutira à la constitution de l'Empire ottoman.

Il n'est pas aisé de trouver, entre ces événements, un fil conducteur. Fuad Köprülü a montré (3) la fausseté de l'idée banale, selon laquelle ces divers beyliks seraient « des formations politiques nées subitement, après la chute de la souveraineté seldjoukide, sur les ruines de celle-ci » : leur histoire est plus ancienne, et plus complexe. Mais faut-il penser, avec le même auteur, qu'elle reflète une politique systématique des Seldjoukides à l'égard des tribus turkmènes venues en Anatolie en même temps qu'eux ou après eux, tribus qu'ils auraient voulu, par un réflexe défensif, « fractionner en les fixant » ? Faut-il voir en même temps, dans cette chaîne, cette ceinture de beyliks, le fruit d'une organisation méthodique, par les Seldjoukides toujours, des marches frontières et côtières ? On a le sentiment que les choses n'obéirent point à un développement aussi logique, et plutôt qu'une politique raisonnée à vues lointaines, on est tenté de voir d'abord, dans cet élan puissant et tumultueux, une manifestation de ce qu'avec P. Wittek (4) on peut nommer l'esprit gazi, sinon la mystique gazi. P. Wittek a bien montré qu'il s'agit d'un mouvement ancien, de caractère à la fois religieux et militaire. L'idée de guerre sainte, la défense de la vraie foi et du monothéisme (5), la lutte contre le mécréant, s'y mêlent au goût puissant de la razzia plus encore que de la conquête, à l'appétit du butin, au désir de ramener de jeune esclaves, garçons et filles. Il y entre peut-être un certain sentiment de chevalerie et de confraternité religieuse, une sorte d'idéal moral si l'on veut, mais surtout beaucoup de brutales convoitises. Les régions frontières sont la terre d'élection de cet esprit gazi, qu'on ne pouvait manquer de rapprocher, mais à tort, de l'akritisme byzantin (6). Les émirats des marches sont des principautés de gazis.

τῷ Σαγγάρει περικλεισθέντων, καὶ τῶν πέραν πάντων λείαν γεγονότων οὐ Μυσῶν ἀλλά γε Περσῶν. (Cf. également Bonn, I, p. 502, etc.).

(1) D'après une « chronique brève » du cod. Mosq. gr. 426 : *Vizantijskij Vremennik*, 2, 1949, p. 282 ; cf. V. LAURENT, *REB*, 7, 1950, p. 208.

(2) *Viz. Vrem.*, 2, 1949, p. 283 ; cf. V. LAURENT, *loc. cit.*, p. 209.

(3) Mehmed Fuad KÖPRÜLÜ, *Les origines de l'Empire ottoman* (Études publiées par l'Institut français d'Archéologie de Stamboul, III), Paris, 1935, p. 47 sq.

(4) P. WITTEK, *The Rise of the Ottoman Empire* (Royal Asiatic Society Monographs, XXIII), Londres, 1938, p. 14, 31 sq. ; et surtout P. WITTEK, Deux chapitres de l'histoire des Turcs de Roum, *Byz.*, 11, 1936, p. 285-319 (p. 302 sq. : « Les ghazi dans l'histoire ottomane. »)

(5) Pour les Musulmans, la Trinité chrétienne est une forme de polythéisme : on en trouvera un curieux témoignage dans la geste, au v. 2029.

(6) Rapprochement tout superficiel et trompeur : de même que Byzance reste également étrangère à l'idée musulmane de guerre sainte et à l'idée latine de croisade, de même les caractères essentiels de l'esprit gazi lui demeurent étrangers.

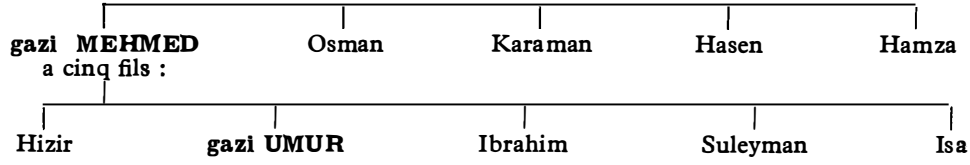
Ces vues suggestives de P. Wittek s'appliquent fort bien à la geste d'Umur : elles y trouvent même une confirmation. Dès les premiers vers, Enveri rappelle qu'il a autrefois composé un *Livre de plaisance*, « Teferrücnāme », mais qu'il donne cette fois un livre de Ghazā ou de combats, « Yazādannāme ». C'est donc une gaza, si l'on ose employer ainsi le mot, que nous allons lire. Les héros en seront des gazis : Umur est ainsi qualifié dès le v. 9, son père Mehmed au v. 13, Sasa au v. 23 ; et à partir du v. 136, on trouve le pluriel, « les gazi », pour désigner les combattants de l'Islam. C'est bien là qu'il faut chercher l'essence et l'esprit du poème. C'est ce qui lui donne sa couleur et sa vie, et en fait l'unité. C'est par là que la geste d'Umur appartient à la grande veine épique du Moyen Age, et mérite l'attention de ceux qui, du point de vue de l'histoire littéraire ou du folklore, étudient la création puissante et multiforme de l'épopée médiévale.

***

Mais c'est comme source proprement historique que nous devons ici l'étudier, en examiner toutes les données et les confronter à celles des autres sources, démêler la réalité et la fiction, reconnaître la part du chroniqueur et celle du poète, du panégyriste, ou du courtisan.

Afin d'aider le lecteur à s'orienter dans la dynastie d'Aydin, voici d'abord l'arbre généalogique d'Umur, tel qu'il ressort du texte de la geste (1) :

AYDIN, éponyme de la dynastie, a cinq fils :



(1) On comparera E. DE ZAMBAUR, *Manuel de généalogie et de chronologie pour l'histoire de l'Islam*, Hanovre, 1927, p. 151, qui n'avait pu connaître le texte d'Enveri. L'étude à laquelle on se référait habituellement est celle, fort méritoire, de J. KARABACEK, Gigliato des jonischen Turkomanenfürsten Omar-beg, *Numismatische Zeitschrift* (Vienne), 2, 1870, p. 525-538 : publiant une curieuse monnaie au type des gigliati de Robert d'Anjou (1309-1342), avec la légende « + Moneta que fit in Theologos | + de mandato d(omi)ni eiusde(m) loci », frappée par conséquent à Éphèse au temps d'Umur par son frère aîné Hizir, et la rapprochant d'une monnaie semblable de Saruhan frappée à « Manglasia » (Magnésie du Sipyle), Karabacek avait à ce propos rassemblé avec soin ce que l'on savait sur les émirs d'Aydin. Voir aussi, du même auteur : Gigliato des karischen Turkomanenfürsten Urchan-beg, *Num. Zeitschr.*, 9, 1877, p. 200-215 ; Karabacek publie là une monnaie d'Orhan émir de Menteche frappée à Palatia, et ajoute à ce propos à son premier article quelques indications, mêlées à plusieurs erreurs.

Nous retrouverons ces personnages. Il faut d'autre part, dans la mesure où notre information le permet, rappeler brièvement ce qui s'est passé, dans la région qui va nous occuper, pendant les années précédant celle où commence le récit d'Enveri. Le sort de l'Anatolie occidentale ne pouvait alors laisser indifférent aucun empereur byzantin. Les empereurs de Nicée déjà s'en préoccupèrent et c'est, par exemple, un curieux récit que celui que Théodore II Lascaris (1254-1258) a laissé, dans une de ses lettres, de son voyage à Pergame (1). Sous Michel VIII (1259-1282), une importante expédition contre les Turcs d'Asie Mineure est conduite par le propre frère du basileus, le despote Jean Paléologue, en 1269 (2) : expédition victorieuse sans doute, mais à propos de laquelle Pachymère nous apprend que les Turcs avaient déjà occupé, dans la région du Méandre et en Carie notamment, de nombreuses places qu'ils tenaient assez solidement pour que le despote dût renoncer à les reconquérir (3). La mort de Jean Paléologue, en 1274, laisse de nouveau le champ libre aux Turcs, qui en profitent (4). Michel VIII envoie cette fois contre eux, en 1278, son fils, le futur Andronic II : et c'est l'affaire de Tralles, si révélatrice, dont Pachymère et Grégoras ont laissé le récit détaillé (5). Séduit par le site de la ville, alors abandonnée et ruinée, Andronic veut la reconstruire et la repeupler, en lui donnant le nom d'*Andronikopolis* ou *Palaiologopolis*. Encouragés par la découverte opportune d'un oracle, les travaux sont activement menés, et à l'intérieur des murailles relevées affluent bientôt les habitants (6).

(1) Cité notamment par GELZER, *Pergamon*, p. 89, n. 1. Cette étude de Gelzer mérite encore l'attention, ainsi que celles qui ont été publiées vers le même temps, et sous son inspiration, par deux de ses élèves : A. WÄCHTER, *Verfall* et W. BROCKHOFF, *Ephesos*, L'histoire ecclésiastique (sur la base des *Notitiae* étudiées par GELZER) y tient une grande place, mais on y trouve aussi un consciencieux dépouillement des sources alors connues, les chroniqueurs d'une part, le recueil de Miklosich et Müller de l'autre.

(2) PACHYMÈRE, Bonn, I, p. 215 et 219-221 : ὅσον δ'ἦν τὸ κατὰ Μαίανδρον καὶ Τράλλεις καὶ Κάϋστρον(...) ἐκράτυνέ τε προπολεμῶν, etc. On doit aussi relire le tableau général que Pachymère, au début de son histoire, trace des progrès des Turcs en Anatolie et l'analyse qu'il fait de leurs causes : Bonn, I, p. 15 sq.

(3) WITTEK, *Mentesche*, p. 26, fait observer que Pachymère cite plusieurs ports de la côte carienne comme se trouvant aux mains des Turcs. C'est peut-être en Carie que l'avance turque vers la mer fut le plus rapide.

(4) PACHYMÈRE, Bonn, I, p. 468 : Τὰ γὰρ κατὰ Μαίανδρον καὶ Καρίαν καὶ 'Αντιοχείαν ἤδη καὶ τετελευτήκει, τὰ δὲ τούτων καὶ ἔτι ἐνδοτέρω δεινῶς ἐξησθένει (...) καὶ ἠλίσκοντο μὲν τὰ κατὰ Κάϋστρον καὶ Πριήνην, ἠλίσκοντο δ'ἤδη καὶ τὰ κατὰ Μίλητον, καὶ Μαγεδὼν καὶ τὰ πρόσχωρα (...) ἐξηφανίζοντο.

(5) PACHYMÈRE, Bonn, I, p. 469-474 ; GRÉGORAS, Bonn, I, p. 142-143. Grégoras précise que « quatre années ne s'étaient pas écoulées depuis la reconstruction » que déjà les Turcs assiégeaient et prenaient la ville : la chute de Tralles serait donc de 1282 environ. Mais cf. nos *Addenda*.

(6) Au nombre de plus de trente-six mille, dit PACHYMÈRE, *loc. cit.* Si ce chiffre est exact, l'indication est intéressante pour la densité de la population grecque dans cette région. Cf. plus loin, p. 37 et n. 4.

La riposte des Turcs ne tarde point : sous la conduite d'un prince de Menteche (1), ils assiègent Tralles, défendue par son stratège, Livadarios. On n'avait rien prévu dans la ville ; on n'y avait même pas creusé de citernes. La disette, la soif, en font une proie facile pour les assiégeants, qui démolissent les murailles et massacrent une grande partie de la population. C'était, ajoute Pachymère, leur seconde victoire éclatante dans la région : la première avait été remportée à Nyssa (la future Sultanhisar, à l'Est de Tralles), où le parakoimomène Nostongos, après avoir vu périr tous les siens, avait été fait prisonnier.

On peut d'après ce trait imaginer ce qu'était la situation à la fin du règne de Michel VIII. Elle n'est pas meilleure sous le règne personnel d'Andronic II. La funeste décision, en 1284, de désarmer la plus grande partie de la flotte, devait non seulement laisser libre champ aux Turcs le long des côtes et bientôt sur mer (2), mais aussi décourager les populations grecques abandonnées à leur sort. Des pages dramatiques de Pachymère montrent avec quelle ardeur, avec quel succès, les Turcs poussèrent vers la mer et commencèrent à attaquer les îles. En face, le spectacle de l'impuissance d'Andronic II est tragique. En 1296, l'expédition brillante d'Alexis Philanthropène se terminera, comme on sait, par la révolte du général, que d'innombrables bandes turques seront aussitôt prêtes à suivre (3). En 1302, ce sera la campagne malheureuse, presque honteuse, du co-empereur Michel IX (4). Les mercenaires alains auraient dû lui donner la victoire : il n'avait pas même d'argent pour les payer. Quand on suit chez les chroniqueurs le fastidieux récit des tentatives manquées de Byzance pour enrayer les progrès des Turcs, on s'étonne que l'empire, qui sous Andronic II possédait encore une administration, des finances, des troupes, ait échoué si complètement.

Que les Turcs auraient pu cependant être contenus, c'est ce que prouve l'expédition catalane. Le récit de Ramon Muntaner mérite l'attention (5). L'armée catalane passe

(1) Σάλπακις Μανταχίας, dit Pachymère : WITTEK, *Mentesche*, p. 29-30 (et p. 26, où l'attaque turque est datée de 1282).

(2) Sans compter que beaucoup de marins grecs désormais sans emploi, au lieu de se faire agriculteurs comme certains l'avaient naïvement cru, se firent corsaires au service des Turcs. La part des Grecs, renégats ou non, dans les progrès des Turcs, fut certainement beaucoup plus importante que les sources, pour des raisons faciles à comprendre, ne le laissent voir.

(3) L'échec même de Philanthropène eut pour conséquence que les Turcs qui s'étaient attachés à son parti ravagèrent l'Anatolie. PACHYMÈRE (Bonn, II, p. 232) écrit à ce propos : (...) ἄλλην ἐρήμην δεῖξαι τὴν ἀπ' Εὐξείνου Πόντου μέχρι καὶ τῆς κατὰ Ῥόδον θαλάσσης κατά τε μῆκος καὶ πλάτος διέχουσαν.

(4) PACHYMÈRE, Bonn, II, p. 310 sq. Cf. aussi p. 327 : Τῶν Περσῶν (...) κυκλούντων ὥσπερ ἀπὸ θαλάσσης εἰς θάλασσαν τὴν ἀνατολὴν ἅπασαν.

(5) Il n'existe pas d'édition critique de la *Chronique* de MUNTANER. Meilleure édition de l'ensemble de l'œuvre : *Crònica de Ramon Muntaner, Text i Notes per* E. B., 2 vol., Barcelona, Colleccio popular Barcino, XIX (1927) et CXLV (1951). J'utilise encore, pour les chapitres qui

dans la péninsule de Cyzique (Artaki), menacée par les Turcs, l'hiver de 1303-1304, cependant que la flotte catalane va stationner à Chio pour protéger contre les Turcs les îles voisines. En 1304 (1), après la victoire remportée en Mai, aux environs de Philadelphie, sur les Turcs que Muntaner nomme « les deux gabelles de Sesa et de Tin » (2), les Catalans gagnent Nifs (Nymphaion), puis Magnésie, puis Tira (Thyraion). Il n'est pas dit que ces villes étaient aux mains des Turcs (3), mais ceux-ci sont partout dans la campagne, et sous les murs mêmes de Tira, les Catalans livrent bataille à des Turcs « de la gabella de Mandexia », c'est-à-dire de Menteche (4). Par Smyrne, qui est donc libre, Roger de Flor fait parvenir à son amiral l'ordre de conduire la flotte de Chio à Ania (5). Puis, apprenant l'arrivée de Rocafort, il dépêche Muntaner pour escorter

nous intéressent, l'édition de L. NICOLAU D'OLWER, *L'expedició dels Catalans a Orient*, Barcelone, 1926. La traduction française de J. A. C. BUCHON, trop souvent citée, est médiocre, peu sûre, et repose sur un mauvais texte ; il convient en tout cas de la consulter, non point dans l'édition de 1827 (*Collection des chroniques nationales françaises*, VI, 2 vol.), dont BUCHON a reconnu lui-même les défauts, mais dans l'édition de 1841 (*Chroniques étrangères relatives aux expéditions françaises pendant le XIII^e siècle*, p. 217-564). Il n'y a pas encore d'étude valable sur le séjour et la campagne de la Compagnie catalane en Asie Mineure.

(1) Pour la chronologie, cf. G. CARO, Zur Chronologie der drei letzten Büchern des Pachymeres, *BZ*, 6, 1897, p. 114-125 ; P. WITTEK, *Mentesche*, p. 43-44. Les Catalans passent dans la péninsule de Cyzique l'hiver de 1303-1304, et leur campagne d'Anatolie se déroule tout entière d'Avril à Septembre 1304. C'est ce que déjà Buchon, s'aidant de Pachymère, avait reconnu. Je ne sais pour quelles raisons L. Nicolau d'Olwer, dans l'édition citée ci-dessus, place en 1302-1303 l'hivernage à Cyzique et à Chio. Le texte de la Collection Barcino (cf. la note précédente) en fait autant. Datation correcte dans *DOC*, p. 9, n. 1.

(2) Éd. Nicolau d'Olwer, p. 58. Cf. encore p. 59 : « E aixi la novella anà per tot la Natolí que la gabella de Sesa e de Tin eren estats desbaratats per los francs. » Il s'agit des troupes turques de Sasa et d'Aydin (une des formes grecques de ce dernier mot est Ἀτήν), dont on parlera au chapitre suivant. Muntaner, avec une évidente exagération, les évalue à 20.000 cavaliers et 12.000 fantassins, dont n'auraient réchappé que 1.000 cavaliers et 500 fantassins. Le récit de Pachymère est fort différent. Les troupes chrétiennes sont selon lui composées d'Italiens (Catalans), Alains et Grecs. Philadelphie est bloquée par Ἀλισύρας σὺν Καρμανοῖς, et Grégoras nomme aussi Καρμανὸς Ἀλισύριος, c'est-à-dire un Alishir prince de Germian : WITTEK, *Mentesche*, p. 18 sq. Muntaner a-t-il fait erreur en parlant, à propos de la bataille de Philadelphie, de Sasa et d'Aydin ?

(3) Mais il est certain qu'ils en occupent d'autres : par exemple Tralles et Nyssa, comme on l'a déjà vu.

(4) Éd. Nicolau d'Olwer, p. 60 ; WITTEK, *Mentesche*, p. 45.

(5) Anciennement Ἄναια ou mieux Ἄναλα, sur la côte au Sud d'Éphèse, en face de Samos (Hiéroklès 659.2 : Ἀνέα), aujourd'hui Qadi-kalesi. Cf. RAMSAY, *Asia Minor*, p. 111 (avec les additions d'HIRSCHFELD, *Berl. Philolog. Woch.*, 1891, col. 1385) ; TOMASCHEK, *Topographie*, p. 35 ; HIRSCHFELD, *RE*, I, 2028 ; SCHULTZE, *Kleinasien*, II, p. 120. Il y avait un port, et une place fortifiée à une petite distance dans l'intérieur. Ania fut pendant longtemps, autant au moins qu'une station commerciale, un nid de pirates grecs et latins : cf. par exemple le témoignage de Marino Sanudo Torsello (HOPF, *Chroniques*, p. 120 ; cf. aussi HEYD, *Commerce*, I, p. 443

celui-ci d'Ania à Altoloc (Teoloco, Efeso) : Muntaner n'échappe pas sans mal aux Turcs, qui chaque jour faisaient des incursions dans la région d'Ania. Roger, à son tour, laissant à Tira une garnison, vient à Éphèse, puis à Ania, d'où il devra faire une sortie contre les Turcs (1). Il conduit enfin ses troupes jusqu'aux Portes de Fer, « frontière du royaume d'Anatolie et du royaume d'Arménie » : le 15 Août 1304, il est victorieux de troupes turques parmi lesquelles Muntaner nomme « los Turs d'aquella gabella d'Ania qui eren estats desconfits en l'horta d'Ania » (2). Il revient vers Ania, puis obéit à l'appel du basileus, et part pour Constantinople.

Du vivant récit de Muntaner, dans l'ensemble véridique, il ressort que beaucoup de villes n'étaient pas encore passées définitivement dans la possession des Turcs, qui n'avaient point l'art ou la patience de conduire un long siège et que le pillage occupait plus que la stratégie. Mais les Turcs sont partout, coupent les communications, tiennent la campagne, et déjà maintes cités. Il est clair que l'armée byzantine est impuissante, ou

et 537). En 1261, par le traité de Nymphaeum, Michel VIII y avait concédé une colonie aux Génois (HEYD, *Commerce*, I, p. 429). En 1265, il concède aux Vénitiens εἰς τὴν Ἀναΐαν τόπον ἵνα εἰσέρχωνται καὶ ἐξέρχωνται (MM, III, p. 79). PACHYMÈRE (Bonn, II, p. 420) dit que Roger de Flor, sur le point de quitter Cyzique pour s'enfoncer dans l'Asie Mineure, donne rendez-vous à sa flotte à Anaia : cela n'est point contredit, mais en somme confirmé par le récit de Muntaner. On en peut conclure qu'Ania était un port assez important et que, bien que serrés de très près par les Turcs, le port et la ville étaient encore libres en 1304. Le départ des Catalans, les événements qui suivirent, la chute d'Éphèse et celle de Smyrne, durent entraîner la chute d'Ania, mais je ne saurais dire à quelle date elle tomba définitivement aux mains des Turcs. La geste ne mentionne même pas Ania. Pegolotti n'en cite qu'une fois le nom, dans un passage duquel on ne peut rien conclure, sinon qu'Ania était encore de son temps une place de commerce, mais sûrement de peu d'importance (PEGOLOTTI, *Pratica*, p. 104).

(1) Dans la traduction de Buchon, ces Turcs sont dits « de la gabelle d'Atia ». P. WITTEK, se servant de l'édition de Muntaner donnée par Lanz à Stuttgart en 1884, où se trouve aussi mentionnée à cet endroit la « gabella de Atia », interprète ce dernier mot comme désignant Aydin (*Mentesche*, p. 45). Mais nous venons de voir Aydin transcrit à deux reprises par Muntaner sous la forme Tin (il est vrai que Buchon et Lanz donnent alors Tiu !). Cette difficulté disparaît dans le texte de Nicolau d'Olwer (p. 66), où au lieu de « gabella d'Atia », on lit « gabella de Tira » : or ce sont les Turcs de Menteche que les Catalans avaient eu à combattre sous Tira. Mais on voit à ce propos combien fait défaut une bonne édition critique de Muntaner.

(2) Éd. Nicolau d'Olwer, p. 67. Il s'agit donc des Turcs combattus déjà aux environs d'Ania, lesquels (cf. la note ci-dessus) auraient été les mêmes que ceux combattus aux environs de Tira, c'est-à-dire ceux de Menteche. Mais ici encore, au lieu de « gabella d'Ania », Buchon et d'autres textes donnent « gabella d'Atia ». En définitive, si l'on adopte, pour les divers passages où Muntaner nomme des contingents turcs, le texte de Nicolau d'Olwer, on constate que le chroniqueur les désigne, soit par leurs noms turcs déformés, à savoir « Sesa e Tin » (Sasa et Aydin) et « Mandeixia » (Menteche), soit par des noms géographiques, d'après les endroits où des combats eurent lieu avec ces Turcs, à savoir « gabella de Tira » et « gabella d'Ania ». On se rappelle que les chroniqueurs grecs mentionnent, en outre, Germian.

plutôt absente. Il semble bien que dans toutes les rencontres avec les Catalans, dont l'arrivée dut être pour eux une rude surprise, les Turcs aient eu le dessous : d'où l'on peut tirer quelques conclusions touchant à la fois la faiblesse des Grecs, et l'insuffisante organisation ou entente des Turcs. En tout cas, les témoignages peu suspects de Pachymère ou de Grégoras confirment celui de Muntaner : la crainte inspirée par les Catalans fit pour un temps reculer les Turcs.

Mais pour un temps seulement, en fait pour quelques mois. Les Catalans quittèrent l'Asie, s'installèrent à Gallipoli, et de soldats de Byzance vont devenir ses ennemis. A peine eurent-ils le dos tourné, les Turcs s'élancèrent à nouveau, et tout le terrain gagné fut aussitôt perdu : Muntaner le dit (1), les sources byzantines le confirment, et avec elles la chronique d'Enveri. Car nous sommes au moment où commence le récit d'Enveri.

(1) Éd. Nicolau d'Olwer, p. 129.

CHAPITRE PREMIER

CONSTITUTION ET PARTAGE DE L'ÉMIRAT DE MEHMED AYDINOGLU JEUNESSE D'UMUR

(*Destān*, v. 1-80)

En 717 H., Mehmed Aydinoglu devient émir. Du sultan d'Ikonium, Alaeddin, il a obtenu comme marche (oudj) « *le pays d'Aydin* ». *Mehmed et ses quatre frères sont d'autre part vassaux de Germian. Sasa, venu le premier au pays d'Aydin, conquiert Birgi ; puis il fait venir les Aydinoglu, qui conquièrent Éphèse et Keles. Une contre-offensive chrétienne échoue ; mais Sasa trahit l'Islam, et meurt. Mehmed a cinq fils : Umur, né en 709 H., est le second. Il leur distribue des territoires : à Hizir, Ayasoluk et Sultan Hisar ; à Umur, Izmir ; à Ibrahim, Bodemya ; à Suleyman, Tire. Le cadet, Isa, reste auprès de Mehmed.*

Cette sorte d'introduction historique à la geste d'Umur est extrêmement confuse, et pose aux historiens des émirats d'Anatolie des problèmes qui ne sont pas tous résolus. Le premier, qui ne nous intéresse pas ici directement, est celui de la double vassalité originelle des Aydinoglu : Ikonium, Germian. On admet que la première n'est qu'une fable stéréotypée : aux origines de chaque émirat, il est de règle que l'on trouve un sultan seldjoukide (1). Il est plus vraisemblable que les Aydinoglu aient été, comme d'autres, vassaux des puissants émirs de Germian, et d'autres sources peuvent le confirmer (2). Mais les deux vers assez obscurs (v. 21-22), où Enveri nous donne cette indication, n'apportent rien de nouveau. Seuls les v. 7-8 fournissent une date : Mehmed devint émir en 717 H. (comm. 16-3-1317), et cette date serait, pense-t-on, celle à laquelle il acquit son indépendance vis-à-vis de Germian (3).

(1) WITTEK, *Menteshe*, p. 36.

(2) *Ibid.*, p. 37.

(3) Cf. *Destān*, p. 45, n. 3, 46, n. 4. La date de 717 H. a paru suspecte à Mükrimin Halil, qui l'a corrigée en 707 H., à cause de l'inscription, dont nous parlerons plus loin, qui dit que Birgi a été conquise par Mehmed en 707 H. : cette correction se justifie d'autant moins que le

Plus curieux, mais guère plus clair, est le rôle attribué à Sasa. Le personnage nous était connu, par Pachymère (1), qui nous apprend qu'il était γαμβρὸς καὶ θεράπων τοῦ Καρμανοῦ Μανταχίου (2), mais que très tôt il agit pour son propre compte, et s'empara de Thyraia, puis d'Éphèse. Grégoras (3) nous dit que Sasa se rendit maître des régions de Magnésie (du Méandre), Priène et Éphèse. Une « chronique brève », qui est ici une source d'une valeur exceptionnelle, nous dit enfin que Sasa s'empara d'Éphèse le 24 Octobre 1304 (4). Il est donc bien établi que Sasa prit Éphèse, peu après que furent

manuscrit d'Izmir, que Mükrimin Halil ne connaissait pas, donne comme celui de Paris la date de 717 H., et il est de bonne méthode de la conserver, comme l'a faitMme Mélikoff-Sayar, jusqu'à ce qu'elle soit infirmée par une source meilleure qu'Enveri.

(1) PACHYMÈRE, Bonn, II, p. 589.

(2) C'est-à-dire, selon P. WITTEK (*Mentesche*, p. 39 sq.), que Sasa était d'abord capitaine pour le compte d'un émir de Menteche, dont il était aussi le gendre. Sur ce Καρμανός, cf. *ibid.*, p. 54 sq. et 58, et le stemma généalogique p. 179 : un fils de Menteche ?

(3) GRÉGORAS, Bonn, I, p. 214.

(4) Sp. LAMPROS, Μιχαὴλ Λουλλούδης ὁ Ἐφέσιος καὶ ἡ ὑπὸ τῶν Τούρκων ἅλωσις τῆς Ἐφέσου : Νέος Ἑλληνομνήμων, I, 1904, p. 209-212. De ce copiste, Michel Loulloudis, nous possédons au moins trois manuscrits, et probablement quatre. A) Le Paris. gr. 2207, copié en 1299, certainement à Éphèse ; B) Le Marc. CCXCII, où se lit selon Lampros la précieuse notice que voici (reproduite pour l'essentiel par WITTEK, *Mentesche*, p. 40, n. 3) : Ἐτελειώθη τὸ παρὸν βιβλίον διὰ χειρός μου τοῦ εὐτέλους ἀναγνώστου καὶ αἰχμαλωτάτου Μιχαὴλ τοῦ Λουλλούδη τοῦ ἀπὸ τῆς Ἐφέσου μηνὶ Αὐγούστῳ ἰνδικτιῶνος δ' ἔτους ,ϛω' τεσσαρεσκαιδεκάτου, μετοικισμὸν εὑρισκομένου μου ἐν τῇ νήσῳ Κρήτῃ διὰ τὸ τὴν ἐμὴν πατρίδα ὑπὸ τῶν ἀθέων αἰχμαλωτισθῆναι Περσῶν ἐν τῷ μηνὶ Ὀκτωβρίῳ κδ' ἰνδικτιῶνος γ' ἔτους ,ϛω' τρισκαιδεκάτου περσαρχοῦντος τοῦ Σάσα ; C) Brit. Mus. Arundell 523, manuscrit copié pour un membre de la famille Hyalidas en l'an du monde 6821 indiction 11, de la main τοῦ ἐλαχίστου καὶ εὐτέλους ἱερέως Μιχαὴλ τοῦ Λουλλούδη τοῦἀπὸ τῆς Ἐφέσου μετοικισμένου ὄντος ἐν τῇ τρισμεγίστῳ νήσῳ Κρήτῃ διὰ τὸ τὴν αὐτοῦ πατρίδα κρατηθῆναι ὑπὸ Περσῶν. De ces trois notices rapprochées par Lampros, on peut conclure qu'en 1299 Michel Loulloudis est encore à Éphèse, sa patrie, toujours libre ; que le 24 Octobre 6813 ind. 3 = 1304, Éphèse fut prise par les Turcs de Sasa ; notre copiste s'enfuit en Crète, où il est « lecteur » (fonction ecclésiastique de rang inférieur), et où il achève de copier le manuscrit de la Marcienne au mois d'Août 6814 ind. 4 = 1306 ; quelques années plus tard, en 1313 (avant le 1er Septembre), devenu prêtre, et toujours réfugié en Crète, il achève de copier le manuscrit que lui a commandé un Hyalidas. Lampros note donc avec raison qu'il faut écarter, pour la prise d'Éphèse, la date de 1307 donnée par Hammer, reprise par WÄCHTER (*Verfall*, p. 40, n. 2) et par d'autres ; il en est de même pour la date de 1308, qu'on trouve un peu partout (les indications de *Destān*, p. 39, n. 3, sont également en partie inexactes.) Je note enfin qu'une quatrième notice est probablement à joindre à celles qui concernent Michel Loulloudis, bien que le rapprochement n'ait pas été fait. Elle a été éditée par D. KALLIMACHOS, Πατμιακῆς Βιβλιοθήκης συμπλήρωμα, dans Ἐκκλησιαστικὸς Φάρος, 17, 1918, p. 232, puis citée par K. AMANTOS, *Relations*, p. 62, n. 1 : Ἐτελειώθη τὸ παρὸν τετραευαγγέλιον διὰ χειρὸς ἐμοῦ Μιχ(αὴλ) Ἀναγνώστου τοῦ Ατου... καὶ τοῦ ἀδελφοῦ αὐτοῦ Κωνσταντίνου, αἰχμάλωτοι ὄντες ἀπὸ τὴν Ἔφεσον εὑρισκόμενοι εἰς τὴν Κρήτην εἰς τὸ χωρίον Βολιάνων ἐν μηνὶ Σεπτεμβρίῳ ιη' ἰνδ. Θ' τοῦ ἔτους ,ϛωιθ' ἐπὶ τῆς βασιλείας τοῦ μεγάλου

partis les Catalans, qui dans cette région avaient dû déjà repousser ses attaques (1), et plus généralement que son rayon d'action s'étendit à tout le pays côtier entre le Caystre et le Méandre. Or la geste ajoute beaucoup à ces données, mais d'une façon parfois embarrassante. Selon elle, Sasa est venu le premier, c'est-à-dire avant les Aydinoglu, dans le pays d'Aydin, où il a d'abord conquis Birgi. Puis il a fait venir les Aydinoglu : Éphèse, puis Keles, furent pris, une contre-attaque des chrétiens repoussée. Mais la jalousie, ou quelque autre raison, incita Sasa à changer de camp, il passa aux chrétiens, et périt en combattant : il n'en sera plus question dans la suite de la geste, où les Aydinoglu apparaissent seuls maîtres du pays. Examinons cette version des origines de l'émirat d'Aydin.

Que Sasa, qui est manifestement un aventurier turbulent, soit venu avant les Aydinoglu, peut-être après qu'il eût rompu avec l'émir de Menteche son beau-père, dans le pays qui devait devenir « le pays d'Aydin », est une donnée peu suspecte : le panégyriste des Aydinoglu n'avait aucune raison de l'inventer. Qu'il se soit, agissant encore seul, emparé de Birgi, fait déjà quelque difficulté. Birgi est l'ancien Πυργίον, à l'intérieur des terres, dans le bassin supérieur du Caystre (2). Il n'y a rien d'étonnant à

βασιλέως τοῦ κυροῦ 'Ανδρονίκου καὶ τοῦ αὐθέντου τῆς Κρήτης κυροῦ 'Αλεξίου τοῦ Καλλέργη. Je note d'abord que la date fournie par ce texte est 18 Septembre 1310 (et non 1311, comme le dit Amantos). D'autre part il me semble que sous 'Αναγνώστου il ne faut pas chercher un patronyme, mais le titre d'ἀναγνώστης, et que nous avons encore affaire ici à Michel Loulloudis. Nous apprenons alors qu'il avait un frère nommé Constantin, et qu'en 1310, comme en 1306, il était « lecteur » dans un village de Crète. Cette notice s'insère donc exactement entre la seconde et la dernière des trois notices étudiées par Lampros. Dans le nom mal déchiffré qui suit le mot ἀναγνώστου, on s'attend à trouver τοῦ Λουλλούδη. Il conviendrait d'examiner le manuscrit.

(1) Cf. ce qui a été dit ci-dessus, p. 16, à propos de la « gabella de Sesa e de Tin ».

(2) Que Birgi représente Πυργίον ne fait pas de doute. D'autre part Pyrgion, dans des textes ecclésiastiques dont nous allons parler, est donné comme ayant succédé à l'ancien Διὸς Ἱερόν, et ici la question se complique. CRAMER (*Asia Minor*, I, p. 357) connaît deux Dioshiéron, l'un sur la côte d'Ionie entre Lébédos et Colophon (celui de Thucydide, VIII, 19, et d'Étienne de Byzance), l'autre en Lydie « near the Cayster ». RAMSAY (*Asia Minor*, p. 104 et 114) ne parle que d'un Dioshiéron, celui de la côte d'Ionie, qu'il refuse toutefois de placer entre Lébédos et Notion-Colophon, mais sensiblement plus à l'Est, et qui dans les listes byzantines aurait pris le nom de Christoupolis ; il ne connaît d'autre part qu'un Pyrgion, qu'il place « à peu de distance d'Éphèse, sur les bords du Tmolos » (*op. cit.*, p. 110 : ceci sur la foi du passage de Doukas dont je vais parler) ; il paraît admettre (*ibid.*, p. 430-431) l'identité de ce Dioshiéron et de ce Pyrgion, ce qui naturellement lui rend ensuite difficile d'admettre l'identité de Pyrgion et de Pirgi-Birgi, c'est-à-dire justement la chose la plus vraisemblable. HIRSCHFELD (*Berl. Philolog. Woch.*, 1891, col. 1385-1386) tient pour erronée la localisation de Dioshiéron proposée par Ramsay. TOMASCHEK (*Topographie*, p. 34 et 91) distingue deux Pyrgion : le premier « nahe der Caystrusbeuge... an der Caysterbeuge bei Ephesus », l'ancien Dioshiéron, nommé Christoupolis, puis Pyrgion ; le second, Pyrgion-Birgi, à l'Ouest de Καλόη-Keles, celui que Doukas situe au pied du Tmolos. BÜRCHNER (*RE*, V, col. 1083-1084) connaît deux Dioshiéron, l'un en Ionie au Sud de Colophon (qui serait

ce que Sasa se soit assuré ce point d'appui. Mais il se trouve qu'au-dessus de la porte principale de la grande mosquée (Ulu djami) de Birgi, une inscription dit que la ville a été conquise par Mehmed Aydinoglu en 707 H. (comm. 3-7-1307), et que la mosquée

celui de Thucydide, Étienne de Byzance et Hiéroklés), l'autre en Lydie, devenu Birgi ; ce dernier se serait aussi nommé Christoupolis (*ibid.*, III, col. 2452). Mais Bürchner ne fait que suivre les indications de G. WEBER (Hypaepa, le kalet d'Aïasourat, Birghi et Oedemich, dans *REG*, 5, 1892, p. 7-21 : cf. p. 20-21). KEIL-PREMERSTEIN (*Reise*, III, p. 62 sq.) font de même. De même encore, SCHULTZE (*Kleinasien*, II, p. 74 et 85) distingue un Dioshiéron d'Ionie qu'il place entre Téos et Lébédos, et un Dioshiéron du Tmolos qu'il identifie avec Christoupolis, Pyrgion et Birgi. HONIGMANN, à propos du seul Dioshiéron mentionné par Hiéroklès (659.12), l'identifie à Birgi (*Synekdèmos*, p. 21), et sur sa carte III, le place entre Hypaipa et Koloè. JONES (*Cities*, p. 33 et 78) distingue Dioshiéron d'Ionie, qu'il place entre Lébédos et Notion, et Dioshiéron de la vallée du Caystre, entre Hypaipa et Coloè (cf. sa carte II). On pourrait multiplier les références : ce serait peu utile. Nous n'avons pas ici à nous préoccuper du ou des Dioshiéron et de leur localisation pendant l'Antiquité, mais du Pyrgion byzantin et du Birgi turc. Or il me semble, malgré Tomaschek, qu'il n'y a qu'un Pyrgion, et le dédoublement proposé vient du dédoublement de Dioshiéron combiné avec l'identification Dioshiéron-Pyrgion. Chez les chroniqueurs, Pyrgion est mentionné par PACHYMÈRE (Bonn, II, p. 436), qui se borne à le nommer, avec Philadelphie et Éphèse, parmi les villes rançonnées par Roger de Flor, et par DOUKAS (Bonn, p. 83), qui a l'avantage de nous en donner la situation : τὸ πολίχνιον δ Πυργίον καλεῖται, ἐν τῇ ὑπωρείᾳ τοῦ Τμώλου ὄρους κείμενον. Un prostagma des archives du couvent de Lembos près de Smyrne (MM, IV, p. 154-155), que F. DÖLGER date de Juin 1259 (cf. *BZ*, 27, 1927, p. 291 sq. ; Tomaschek donne la date erronée de 1282), est adressé par l'empereur à Théodotos Kalothétos, lequel est δοὺξ τοῦ θέματος τῶν Θρακησίων καὶ τῆς χώρας Πυργίου καὶ Καλόης : rapprochement de noms qui, pour une époque plus haute, coïncide avec le témoignage de Doukas. Enfin les actes patriarcaux fournissent une série de mentions intéressantes. En 1342 (MM, I, p. 228 sq.), le patriarche confirme que Pyrgion, autrefois évêché relevant de la métropole d'Éphèse, mais depuis lors promu au rang de métropole, vient d'être replacé à ce haut rang par décision impériale ; il précise en même temps que deux villages, τὸ τοῦ Διοσιεροῦ δηλονότι καὶ τὸ τῆς Δίγδης, appartiennent bien à Pyrgion. En 1343 (MM, I, p. 235 sq.), un autre acte rappelle le précédent, ainsi que l'acte impérial qui a rendu à Pyrgion son rang de métropole, et absout le métropolite de Pyrgion, accusé et condamné par celui d'Éphèse (celui-ci est probablement Matthieu, dont nous parlerons plus loin ; cf. M. TREU, *Matthaios Metropolit von Ephesos*, Potsdam, 1901, p. 6). En 1365, Pyrgion apparaît de nouveau ramené au rang d'évêché rattaché à Éphèse (MM, I, p. 461 : intitulé seul). En 1368 (MM, I, p. 497 sq. : document très important, comme le suivant, pour comprendre la situation des Églises en pays devenu turc), le patriarche rappelle que trois ans plus tôt, Pyrgion a été donné κατ' ἐπίδοσιν au métropolite d'Éphèse, ὅτι πλησίον ἐστὶ τῆς αὐτοῦ ἐκκλησίας, et qu'il s'agit d'une décision définitive. Enfin en 1387 (MM, II, p. 103 sq.), le synode donne satisfaction au métropolite d'Éphèse qui, après avoir dépeint la lamentable situation économique des églises d'Asie, a demandé que soient replacés dans son obédience deux évêchés autrefois promus au rang de métropoles, ἤγουν τὸ Πυργίον, ὅπερ ἐν τοῖς τακτικοῖς Διὸς Ἱερὸν ὀνομάζεται, καὶ τὴν Πέργαμον. Cette série de textes, qui mériteraient une étude spéciale, illustrent par l'exemple de Pyrgion le sort des églises d'Anatolie devant la conquête et sous la domination turque. Du point de vue qui nous occupe ici, on notera d'une part les deux témoignages concordants du prostagma de 1259 et

a été construite par le même en 712 H. (comm. 9-5-1312) (1). Les deux données, celle d'Enveri et celle de l'inscription, sont-elles contradictoires ? Mme Mélikoff-Sayar l'a cru (2), et suppose qu'après la trahison de Sasa, Mehmed s'est approprié le mérite de ses conquêtes. Mais s'il s'agissait d'une sorte de *damnatio memoriae* infligée à Sasa traître à l'Islam, Enveri (ou sa source) ne l'eût pas enfreinte. En fait, il n'y a pas de raisons suffisantes de rejeter l'un ou l'autre témoignage : ni celui de la geste, qui attribue la prise de Birgi à Sasa avant son alliance avec les Aydinoglu, donc en tout cas avant l'année 1304, pour laquelle cette alliance nous est attestée par Muntaner ; ni celui de l'inscription, qui attribue la prise de Birgi à Mehmed, en 1307-1308. Il n'y en a pas non plus de choisir entre les deux témoignages, puisque tous deux peuvent soulever des objections : si

de Doukas, plaçant Pyrgion près de Kaloè (Koloè), au pied du massif du Tmolos. On notera d'autre part que deux des actes patriarcaux, à propos de Pyrgion, font mention de Dioshiéron, une fois comme étant encore le nom d'une localité relevant du siège de Pyrgion, une autre fois comme étant l'ancien nom de ce siège dans les taktika. Il en résulte que l'*unique* Pyrgion byzantin de cette région — car rien ne nous autorise à le dédoubler — doit être identifié avec l'un des deux Dioshiéron, non point celui de la région côtière d'Ionie, mais celui que l'on place entre Hypaepa et Koloè. Qu'on n'objecte point que le Dioshiéron côtier mériterait la préférence, parce que plus proche d'Éphèse : le dernier des actes patriarcaux que j'ai cités place dans l'obédience d'Éphèse les sièges de Pergame, Clazomènes et Phocée, bien plus éloignés encore de leur métropole que Dioshiéron du Tmolos. Et la mention, avec Dioshiéron, du χωρίον τῆς Δίγδης, apporterait une confirmation, si l'on pouvait y reconnaître le *Diginda* que KIEPERT (*FOA*, VIII) place un peu à l'Est de Koloè ; mais cette hypothèse demanderait à être vérifiée, et d'autre part, sur la carte qui accompagne KEIL-PREMERSTEIN, *Reise*, III, je vois Digda à la latitude de Tire et à peu près à la longitude d'Odemich, c'est-à-dire là où H. KIEPERT (*Specialkarte*, VIII) place Adigeder, dont le nom peut venir de Digda. Resterait à expliquer, mais ce n'est pas notre sujet, les mentions de Christoupolis. Je rappelle seulement qu'en 680, au troisième concile de Constantinople, on trouve parmi les signataires Ζωήτος ἐπίσκοπος Χριστουπόλεως ἤτοι Διὸς Ἱεροῦ τῆς Ἀσιανῶν ἐπαρχίας (Mansi, XI, col. 648). Il y a donc bien un évêché de Dioshiéron qui, après avoir d'abord conservé ce nom (par exemple, en 451, au concile de Chalcédoine, on trouve Εὐστόργιος πόλεως Διὸς Ἱεροῦ : Mansi, VII, col 168), a reçu celui, plus convenable, de Christoupolis. Duquel des deux Dioshiéron s'agit-il ? Malgré Tomaschek, ce ne doit pas être celui de la côte, mais celui de l'intérieur. Le Dioshiéron côtier (Thucydide, Étienne de Byzance) n'aurait eu aucune descendance chrétienne ou byzantine (cf. G. WEBER, Zur Topographie der Ionischen Küste, *Athen. Mitteil*, 29, 1904, p. 222-236, cf. p. 232 sq.). Le Dioshiéron du Tmolos ou de la haute vallée du Caystre (celui de Hiéroklès et des Taktika) est devenu le siège d'un évêché, d'abord sous le nom de Dioshiéron, puis de Christoupolis, enfin de Pyrgion (un temps élevé au rang de métropole), avant de devenir sous le nom de Birgi ou Birge la première capitale des Aydinoglu. — L'article Birge, *EI*, I, 744-745, est négligeable. Il est inutile, pour la question qu'on vient de traiter, de se reporter à l'art. Birgi, *IA*, fasc. 18, p. 632-634.

(1) WITTEK, *Inscriptions*, p. 198-199. Dans la même mosquée (cf. *ibid.*, l'inscription n° 19) le minber a été construit par Mehmed en 722 H. (comm. 20-1-1322).

(2) *Destān*, p. 39, n. 1 : mais ajouter la référence essentielle, celle à l'étude de WITTEK, *Inscriptions*, citée ci-dessus.

Sasa a pris Birgi, pourquoi Pachymère et Grégoras, nous parlant des conquêtes de Sasa, ne nomment-ils pas Πυργίον ? Et si Mehmed a pris Birgi, pourquoi la geste ne le dit-elle pas ? Un passage de Pachymère semble, il est vrai, suggérer une solution : c'est celui où cet historien, énumérant les villes d'Asie Mineure qui eurent à souffrir des exactions des Catalans, en 1304, cite, après Philadelphie, Pyrgion et Éphèse. Il fallait donc que Pyrgion, comme Philadelphie et Éphèse, fût alors grecque, et non aux mains des Turcs. On est ainsi conduit à supposer que Pyrgion, comme tant d'autres villes de l'Empire, aurait été deux fois conquise : conquise par Sasa avant 1304, délivrée pour quelque temps peut-être par l'expédition catalane, conquise définitivement par Mehmed trois ou quatre ans après. Je ne me dissimule pas que cette hypothèse rencontre, elle aussi, une objection : pourquoi Muntaner ne parle-t-il pas de Pyrgion, si les Catalans l'ont délivrée ? En attendant un document nouveau, il paraît sage de borner là ce jeu d'hypothèses. Je veux seulement redire que nous n'avons pas actuellement de raison valable pour rejeter sur ce point le témoignage de la geste, et qu'il paraît invraisemblable que, glorifiant les Aydinoglu, elle ait à tort attribué à celui qui devait devenir leur ennemi, Sasa, un fait d'armes dont le seul héros aurait été justement Mehmed Aydinoglu.

Après avoir quelque temps agi seul en Ionie, Sasa « fait venir » les Aydinoglu, Mehmed et ses quatre frères. Sans chercher à deviner si vraiment l'initiative appartint à Sasa, désireux peut-être d'augmenter ses forces, ou bien si les Aydinoglu s'imposèrent à lui, retenons le fait. Quand se place-t-il ? Après la conquête de Birgi par Sasa, mais de celle-ci nous ne connaissons pas la date. Avant la prise d'Éphèse, 24 Octobre 1304. Et même avant l'arrivée des Catalans (printemps 1304), puisque ceux-ci, nous l'avons vu, sont aux prises avec la « gabelle de Sesa et de Tin », Sasa et Aydin, deux fois rapprochés par Muntaner, et donc déjà alliés.

Quels furent les effets de cette alliance ? D'après Enveri (v. 27-36), ce furent la prise d'Éphèse et celle de Keles, et une efficace résistance à une contre-offensive chrétienne. Que la prise d'Éphèse soit attribuée à Sasa par Pachymère et par l'Éphésien Michel Loulloudis, dans les textes cités ci-dessus, et aux Aydinoglu par Enveri, ne me paraît faire aucune difficulté. Sasa était arrivé le premier dans la région, les Aydinoglu parurent jouer d'abord auprès de lui le rôle de lieutenants : c'est Sasa qui, aux yeux des Grecs, est le chef turc. Inversement, il n'est pas surprenant qu'Enveri (ou sa source) attribue aux héros du poème une conquête où leurs troupes jouèrent peut-être le principal rôle : même si à l'origine la place fut conquise au nom ou pour le compte de Sasa (1), c'est aux

(1) La traduction proposée par Mme MÉLIKOFF-SAVAR pour ces vers (cf. aussi p. 39, année 1308) indique clairement que Mehmed et ses frères ont conquis Éphèse et Keles *pour Sasa* : ce qui expliquerait bien que, pour Pachymère et Loulloudis, le vrai vainqueur ait été Sasa. Le même passage, et les vers suivants, ont été traduits en allemand, d'après l'édition de Mükrimin Halil, par P. WITTEK (*Mentesche*, p. 38-39), sans que la même nuance soit sensible.

Aydinoglu qu'allait bientôt en revenir le bénéfice. Il en fut apparemment de même pour Keles, qui est la ville grecque de Koloè (Κολόη, Καλόη), dans la haute vallée du Caystre, au pied du Tmolos, à la latitude de Birgi et environ quinze kilomètres vers l'Est (1). Le gouverneur grec, si l'on en croit Enveri (v. 32), se rendit à Mehmed. On est d'abord surpris de trouver mentionnées côte à côte une ville maritime, Éphèse, et une ville de l'intérieur, Keles : on devine qu'en même temps qu'ils poussaient vers la mer, les Turcs organisaient à l'arrière un solide bastion, dans cette région de Birgi qui devait rester le noyau de l'émirat d'Aydin. La prise de Keles, bien qu'à ma connaissance aucune autre source ne la mentionne, est certaine.

Ces opérations provoquent une riposte des « Francs » (v. 33), mot qui dans la geste peut aussi bien désigner les Grecs que les Latins. Il est vrai qu'au vers suivant, le poète semble donner une précision, en énumérant « Alains, Grecs, Serbes » : ce qui fait penser que l'attaque est menée par l'armée byzantine et ses corps habituels de mercenaires. Mais aucune source grecque n'en fait mention, et on a pu soutenir que nous n'avions là que l'énumération stéréotypée, et sans valeur historique, des ennemis des Turcs (2). Quels sont alors les chrétiens qui tentent d'enrayer les progrès de Sasa et des Aydinoglu ? La chronologie, à moins que sans raison on ne la suppose bouleversée, s'oppose à ce que ce soient les Catalans (3). On a pensé que ce pouvaient être les Hospitaliers (4) : il est possible que dans la période troublée qui précède la prise de Rhodes (15 Août 1308 ?), sous

(1) Sur Koloè (à ne pas confondre avec le lac du même nom, ancien Gygaeus lacus, turc Mermere göl, au Nord de l'Hermos), cf. CRAMER, *Asia Minor*, I, p. 451 ; RAMSAY, *Asia Minor*, p. 101, 105, 123, 432, 458 (rejette avec raison l'identification parfois proposée avec la moderne Kula) ; TOMASCHEK, *Topographie*, p. 91 ; BÜRCHNER, *RE*, XI, 1107 ; KEIL-PREMERSTEIN, *Reise*, III, p. 57 ; PHILIPPSON, *Reisen*, IV, p. 34 ; JONES, *Cities*, p. 79. Cf. aussi, pour les références aux travaux turcs, *Destān*, p. 39, n. 4, où cependant la localisation, « 28 km. au Sud d'Odemiş », est gravement inexacte. Hiéroklès, 660.1 *a*, donne les formes Κολοαισίε et Κολοεσίαι, où il faut certainement, avec déjà Cramer et avec HONIGMANN (*Synekdèmos*, p. 21), reconnaître Κολόη. C'était la ville natale de Léon Diacre, qui en fait une brève description au début de son histoire (Bonn, p. 5 : avec la forme médiévale Καλόη). L'identification avec l'actuelle Kiraz est communément admise.

(2) WITTEK, *Mentesche*, p. 39, n. 2.

(3) D'ailleurs ils ne furent pas vaincus. De plus il est dit que les « Francs » sont venus *par mer*, ce qui s'applique mal aux Catalans, bien qu'ils aient eu aussi une flotte.

(4) *Destān*, p. 39, n. 5 (pour les références aux travaux turcs seulement, et en ne tenant pas compte de la dernière partie de la note). Sur Rhodes, l'ouvrage le plus récent est à ma connaissance celui de J. DELENDA, Οἱ ἱπποταὶ τῆς Ῥόδου, Athènes, s. d. ; il y est traité de la prise de Rhodes aux p. 119-126, et on lit, p. 126 : « La ville de Rhodes fut livrée aux Chevaliers le jour de la fête de la Dormition de laVierge en 1308, ou selon d'autres 1310 *(sic)*. » Sur la prise de Rhodes par les Hospitaliers, cf. encore J. DELAVILLE LE ROULX, *Les Hospitaliers en Terre Sainte et à Chypre (1100-1310)*, Paris, 1904, p. 272-279 : notamment p. 278-279, sur les témoignages divergents quant à la date ; Delaville le Roulx admet que celle-ci est le 15 Août 1308.

l'actif grand-maître Foulques de Villaret (1305-1319) qui n'hésita point à passer accord avec le corsaire génois Vignolo de Vignoli, un raid maritime ait pris pour objectif la région d'Éphèse : cela ne me paraît pas probable, la zone d'action des Hospitaliers se trouvant alors plus au Sud, et en tout cas nous n'en savons rien. En fin de compte, dans le silence des sources, c'est l'hypothèse d'un coup de main byzantin qui me paraît la plus vraisemblable. Constatons en tout cas que l'avance turque, la chute d'Éphèse, provoquèrent une riposte chrétienne qui dut manquer de vigueur, et dont vint aisément à bout l'alliance de Sasa avec Mehmed et ses frères.

Cette alliance va se rompre, dans des conditions que la geste (v. 37-40) laisse mystérieuses. On entrevoit que Sasa, jaloux ou inquiet de la force croissante des Aydinoglu, et sans doute des prétentions de Mehmed, entra en lutte contre eux en s'appuyant sur les chrétiens, ou accepta des propositions que ceux-ci lui auraient faites. Nous n'avons aucun moyen de contrôler cette version : mais le fait demeure que dans le conflit qui opposa les anciens alliés, Sasa fut vaincu et périt, tandis que les Aydinoglu restaient maîtres de la région où il les avait précédés et, peut-être, attirés. Nous n'avons pas non plus le moyen de dater ces événements (1), sinon de façon imprécise et incertaine, des années 1305-1307 : après le départ des Catalans et la chute d'Éphèse (puis de Keles), car Mehmed est alors encore le lieutenant de Sasa ; mais probablement avant la prise ou la reprise de Birgi par Mehmed agissant pour son compte, que commémore l'inscription ci-dessus mentionnée.

***

Avec la disparition de Sasa commence (v. 41 sq.) l'histoire des Aydinoglu indépendants. Et selon l'usage, elle commence par des indications généalogiques. Mais des cinq frères, fils d'Aydin, Enveri met en lumière un seul, Mehmed. Et en énumérant, dans

(1) La date proposée, 1308 (*Destān*, p. 39) est sans fondement suffisant, comme aussi la discussion chronologique (*ibid.*, n. 5), où est répétée l'erreur qui place en 1308 une prise d'Éphèse par les Catalans : le passage de Muntaner auquel on renvoie ne concerne qu'un raid-éclair d'un parti catalan (de Gallipoli) et de Ticino ou Tedizio Zaccaria (de Thasos) contre Phocée, non contre Éphèse, et cet événement, qui se situe à Pâques, n'est pas même daté de façon certaine de 1308 : 1307, selon l'édition de Nicolau d'Olwer, p. 155 ; 1307 encore selon K. HOPF, *Les Giustiniani dynastes de Chio*, trad. E. A. VLASTO, Paris, 1888, p. 14 ; 1308 selon R. S. LOPEZ, *Genova Marinaria nel duecento, Benedetto Zaccaria ammiraglio e mercante*, Messine-Milan (Biblioteca Storica Principato, XVII), 1933, p. 229. La confusion entre Phocée et Éphèse vient de ce que, au témoignage de Muntaner, les Latins s'emparèrent à Phocée de précieuses reliques provenant de Saint-Jean d'Éphèse, dont les Turcs, Sasa ou Mehmed, avaient négocié l'échange contre du blé avec les gens de Phocée : un morceau de la Croix pris par saint Jean à l'endroit où avait reposé la tête du Christ, une chemise faite par la Vierge pour saint Jean, et le manuscrit de l'Apocalypse écrit de la main de saint Jean.

l'ordre de leur naissance, les cinq fils de Mehmed, il met encore en lumière le second, Umur, qui va être son héros, le seul dont il donne la date de naissance, 709 H. (comm. 11-6-1309). Puis, sans préambule, il montre Mehmed distribuant des apanages à ses fils, à l'exception du dernier, Isa, qui reste auprès de lui, c'est-à-dire à Birgi. Quelle est la date de ce partage ? On doit envisager deux hypothèses principales : ou bien Mehmed a procédé d'un coup et en une seule fois à une sorte de partage des territoires de son émirat ; ou bien il a doté successivement ses quatre fils aînés à mesure qu'ils atteignaient l'âge de dix-huit ans, qui semble les rendre majeurs (1). Dans le premier cas, le partage aurait eu lieu, non point lorsque Umur, le second, eut dix-huit ans, mais sans doute lorsque Suleyman, le quatrième (puisque le cinquième et dernier, Isa, n'obtient rien), eut cet âge : ce qui reporte au plus tôt à 1328, puisque Umur eut dix-huit ans à peu près en 1326. Or cette date est peu vraisemblable, car nous verrons au chapitre suivant qu'Umur mit deux ans et demi à chasser Martino Zaccaria du port de Smyrne, et que cet événement date au plus tard de 1329. Je crois donc que Mehmed aurait successivement doté en terres ses quatre fils aînés à mesure qu'ils atteignaient dix-huit ans (2). Comme nous connaissons seulement pour le second, Umur, sa date de naissance, 709 H., c'est-à-dire entre le 11-6-1309 et le 30-5-1310, c'est aussi pour lui seulement que nous pouvons calculer la date à laquelle il se vit attribuer un territoire (cette même date étant naturellement plus haute pour l'aîné, Hizir, plus basse pour Ibrahim et Suleyman). Mais pour ce calcul interviennent à leur tour deux hypothèses : lorsque la geste nous dit qu'Umur entra en campagne « à dix-huit ans », évidemment pour se rendre maître du territoire qui lui était assigné et qui n'était pas encore entièrement aux mains des Turcs, faut-il entendre « dans sa dix-huitième année », ou bien « à dix-huit ans révolus » et donc dans sa dix-neuvième année ? Dans le premier cas, c'est en 726 H., soit entre le 8-12-1325 et le 26-11-1326 ; dans le second cas, c'est en 727 H., soit entre le 27-11-1326 et le 16-11-1327. Bien que, pour la raison déjà invoquée — la date de l'occupation du port de Smyrne après une campagne de deux ans et demi — la première hypothèse me semble la meilleure, nous dirons seulement qu'Umur a été doté par Mehmed en 1326 ou 1327 ; Hizir, à une date plus ancienne ; Ibrahim et Suleyman, à des dates plus récentes.

La geste nous renseigne avec précision sur la part qui échoit à chaque frère, et par conséquent sur l'extension prise par l'émirat d'Aydin sous Mehmed. Ces données sont importantes.

(1) Cf. par exemple, v. 57 : « A dix-huit ans il monta à cheval. »

(2) Le texte n'est pas clair. Le v. 59 serait plutôt en faveur de l'hypothèse du partage unique, les v. 53-54 plutôt en faveur de l'hypothèse des dotations successives. Mme MÉLIKOFF-SAVAR n'envisage que la première (*Destān*, p. 40), et la date qu'elle propose, « vers 1326 » *(loc. cit.)* ou « avant 1326 » (*loc. cit.*, n. 2), manque de base et est alors à mon sens trop haute. Elle ne peut, en tout état de cause, s'appliquer qu'à Umur.

I. — *L'aîné, Hizir, reçoit Éphèse et Sultan Hisar.* — Quelques mots d'abord sur Sultan Hisar : elle correspond à l'ancienne Νύσα, à l'Est de Tralles, sur la rive droite du Méandre, au pied du mont Messogis (1). Nous avons vu plus haut que Pachymère, après avoir raconté la chute de Tralles en 1282, ajoute que Νύσσα avait aussi été conquise, quelque temps auparavant, par les Turcs (2). Il n'est guère douteux que la conquête de Nyssa et celle de Tralles aient été l'œuvre des princes de Menteche, ou bien de Sasa, à ce moment encore leur allié (3), et rien n'indique que ces deux villes aient dès lors cessé d'appartenir aux Turcs. On peut donc dire que Nyssa a cessé d'être grecque en 1280 environ, pour appartenir aux Menteche ou à Sasa leur allié, puis à Sasa séparé des Menteche, puis à Mehmed après la mort de Sasa, enfin à Hizir fils de Mehmed. Nous ne savons pratiquement rien sur l'histoire, au XIVe siècle, de Sultan Hisar, sans doute peu importante, et qui n'est qu' « ajoutée » à la part de Hizir, dont la région d'Éphèse forme naturellement l'essentiel.

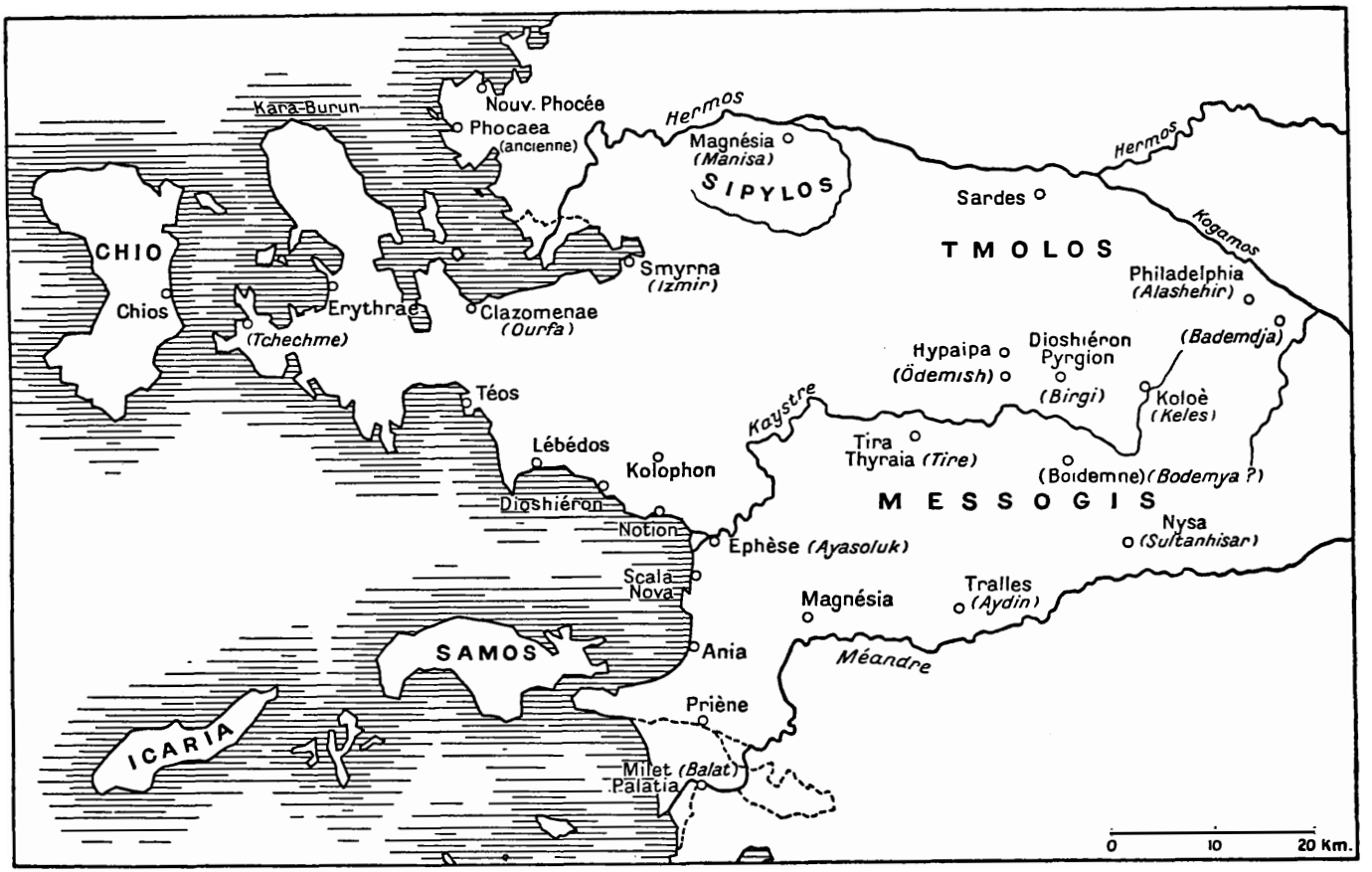
Éphèse (4), on l'a vu, était aux mains des Turcs depuis que Sasa, aidé par les

(1) CRAMER, *Asia Minor*, I, p. 467-468 ; RAMSAY, *Asia Minor*, p. 113 ; TOMASCHEK, *Topographie*, p. 37 ; W. VON DIEST, Nysa ad Maeandrum (*Jahrb. Deuts. Archäol. Inst.*, Ergänzungsheft, 10, 1913 : cette monographie n'apporte rien pour la période qui nous intéresse, mais donne un plan de la région de l'ancienne Nysa et de Sultan Hisar) ; SCHULTZE, *Kleinasien*, II, p. 130-132 ; JONES, *Cities*, p. 43 ; W. RUGE, *RE*, XVII, col. 1631-1640 (cf. 1639). Dans Hiéroklès, 659.6, sous la forme médiévale Νύσσα. Sultanhisar existe encore aujourd'hui.

(2) Cf. ci-dessus, p. 15 ; PACHYMÈRE, Bonn, I, p. 474.

(3) WITTEK, *Mentesche*, p. 41.

(4) Il n'y a pratiquement rien, sur l'histoire d'Éphèse pendant la période qui nous occupe, dans les ouvrages habituellement cités : CRAMER, *Asia Minor*, I, p. 363-376 ; RAMSAY, *Asia Minor*, p. 109-110 ; TOMASCHEK, *Topographie*, p. 32-34 ; PHILIPPSON, *Reisen*, II, p. 89-90 ; BÜRCHNER, *RE*, V, col. 2773-2822 (cf. 2798 et 2822 : insuffisant et non exempt d'erreurs) ; SCHULTZE, *Kleinasien*, II, p. 86-120. Il en est de même pour les divers guides, de G. WEBER, *Guide du voyageur à Éphèse*, Smyrne, 1891 ; de J. KEIL, *Ephesos, Ein Führer durch die Ruinenstätte und ihre Geschichte*, Vienne (1re éd., 1915) ; 2e éd., 1930 ; de RÜSTEM DUYURAN, *Éphèse*, Ankara, 1951 (cf. cependant p. 18). La dissertation de W. BROCKHOFF, *Ephesos*, très méritoire pour son temps (1905), contient des indications utiles (cf. p. 58 sq.), et quelques erreurs de chronologie. L'article Aya Soluk, *EI*, I, 537, est négligeable, et peu utile celui de *IA*, II, p. 56-57. — C'est à l'occasion des fouilles faites pour dégager la grande basilique de Saint-Jean Théologos (d'où Théologo, Alto Luogo, Ayasoluk, etc.), sur la colline du même nom, c'est-à-dire justement à l'emplacement de la ville byzantine et turque (au Nord-Est de la ville dite de Lysimaque, et de l'Artémision), qu'on a de nouveau prêté quelque attention à l'histoire médiévale d'Éphèse et de ses monuments : cf. les indications que le premier auteur des fouilles, G. SOTIRIOU, a données d'abord dans Ἀρχαιολογικὸν Δελτίον, 7, 1921-1922 (publ. 1924), p. 89 sq. (cf. p. 125-133), puis dans un court exposé mis en tête de la publication définitive de la basilique Saint-Jean par H. HÖRMANN, *Forschungen in Ephesos*, IV, 3, *Die Johanneskirsche*, Vienne, 1951 (cf. p. 9-10). — Un problème intéressant, mais que nous ne pouvons traiter ici, est celui du débouché maritime d'Éphèse, dont les ports anciens se trouvèrent ensablés ou réduits à l'état de marécages. Le



CARTE I. — L'émirat d'Aydin dans la première moitié du XIVe siècle

Aydinoglu, s'en était emparé en Octobre 1304. Au témoignage de Pachymère (1), c'est par la faim qu'Éphèse aurait été réduite, comme auparavant Thyraia, et les habitants s'étaient rendus contre la promesse formelle de ne subir aucun mauvais traitement : en fait, la ville et la basilique fameuse de Saint-Jean furent pillées, beaucoup d'habitants massacrés, la plupart des autres déportés dans la place forte de Thyraia, dans la crainte d'une révolte des Éphésiens contre leurs nouveaux maîtres (2). La ville dépeuplée appartint d'abord à Sasa, puis à Mehmed après la mort de Sasa : c'est évidemment Mehmed qui, parti d'Éphèse pour piller des terres chrétiennes, fut défait sur mer, au large de Chio, le 23 Juillet 1319, par les forces du grand-précepteur de l'Hôpital Albert de Schwarzburg, auxquelles s'étaient joints des bateaux de Martino Zaccaria (3). Elle

nouveau port fut Scala Nova (qui donna bientôt son nom à tout le golfe), à mi-chemin entre Éphèse et Ania, près du site ancien de Marathésion ; c'est encore aujourd'hui le port turc de Kuşadasi. Mais l'histoire en est à faire : les indications de BROCKHOFF (*Ephesos*, p. 68-69) sont pauvres, et celles de HEYD (*Commerce*, I, p. 541-542) sont pour une fois peu sûres, car il a vu deux ports là où il n'y en avait qu'un. Il me semble que Scala Nova n'existait pas encore en 1304, les Catalans utilisant Ania (cf. ci-dessus, p. 16). Elle existait, comme port normal d'Éphèse, au temps de PEGOLOTTI, qui mentionne le trajet « dalla città d'Altoluogo infino alla marina, che v'à da 9 miglia per terra » (*Pratica*, p. 56). Hizir, favorable au commerce, favorisa-t-il aussi la création de ce port ? Celle-ci serait due, si l'on en croit un contemporain d'Hizir, le voyageur Ludolf de Suchem, dont nous parlerons bientôt, à des réfugiés de Lombardie : *Ab hac civitate antiqua Ephesi supra littus maris ad quatuor miliaria, in loco quo est portus, nunc nova civitas est constructa, et a Christianis de Lumbardia per discordiam expulsis est inhabitata, qui habent ecclesias et fratres minores, ut christiani viventes, licet tamen prius Christianis maxima damna cum Turchis intulerunt.* (*Ludolphi rectoris*, etc., p. 25.) Ce texte curieux demande à être étudié à la lumière des autres témoignages sur la « marine » d'Éphèse, et peut-être de l'histoire lombarde dans la première moitié du XIVe siècle. Il est vrai que les phrases suivantes de Ludolf, mentionnant *prope novam civitatem Ephesi* (Scala Nova, parfois dite Ephesus Nova, ou Néa Ephésos) un fleuve grand comme le Rhin et de grande importance commerciale et militaire pour les Turcs, sont embarrassantes : s'agit-il du Méandre, auquel cas *prope* s'applique mal ? Quant à la distance indiquée par les divers auteurs entre la ville et le port d'Éphèse (*9 miglia* pour Pegolotti ; *quatuor miliaria* pour Ludolf et pour un portulan édité par A. DELATTE, *Les portulans grecs*, Liège, 1947, p. 246 ; *miglia sei* pour un portulan que cite HEYD, *loc. cit.*), elle peut varier notablement suivant ce que l'on entend par « la ville » d'Éphèse.

(1) PACHYMÈRE, Bonn, II, p. 589.

(2) Les Turcs sont coutumiers de ces déportations, et il n'y a pas lieu de douter du témoignage de Pachymère. Mais du fait qu'Éphèse, comme Thyraia, fut prise par la famine et non d'assaut, puis que les Turcs redoutèrent une révolte des Éphésiens, on peut déduire que les forces turques dans la contrée n'étaient pas encore considérables. De plus, les Turcs devaient se sentir beaucoup moins assurés dans les régions côtières, qui pouvaient être secourues par mer, que dans l'intérieur.

(3) L'important document des Archives du Vatican qui, avec des détails très intéressants, nous fait connaître cet épisode, a été publié par J. DELAVILLE LE ROULX, *Les Hospitaliers à Rhodes jusqu'à la mort de Philibert de Naillac (1310-1421)*, Paris, 1913, p. 365-367. C'est une lettre du grand-précepteur de l'Hôpital, Albert de Schwarzburg, au pape, Jean XXII, du

appartint enfin à Hizir. Celui-ci la reçut à une date que nous ne connaissons pas, probablement avant 1326, en tout cas avant 1333 : dans l'été de cette année-là (1), en effet, Ibn Battuta visite Ayasoluk, dont il nous dit que l'émir est Khidr bey (c'est-à-dire Hizir), fils de Mehmed Aydinoglu. Ayant négligé de descendre de cheval pour le saluer, il n'en reçut qu'un maigre cadeau — une seule pièce d'étoffe — mais en revanche Ibn Battuta acheta à Éphèse « une jeune vierge chrétienne moyennant 40 dinars d'or » (2). Peu après, en 1335 ou 1336, le voyageur Guillaume de Boldensele, passant à son tour par Éphèse, mentionne, comme Ibn Battuta, la basilique de Saint-Jean transformée en mosquée, et décrit la situation misérable des chrétiens (3). Entre 1336 et 1341, Ludolf de Suchem y séjourne : il trouve la basilique, ou peut-être seulement une partie de celle-ci, transformée en bazar. Il rencontre une vieille femme, *nobilis domina, cujus mariti erat ipsa civitas* : c'est-à-dire, je suppose, la veuve du dernier gouverneur grec d'Éphèse. Elle lui raconte la chute de la ville, la mort de son mari. Elle est maintenant réduite à exercer, en dehors de l'enceinte de la ville turque, *sub castro Ephesi*, le métier de cabaretière, à l'intention des marchands étrangers, et par permission spéciale du turc *qui eis* (les Grecs) *ipsam civitatem abstulit* : erreur de Ludolf, puisque Sasa est mort depuis longtemps, et d'ailleurs Mehmed aussi. Cet émir, qu'il nomme « Zalabin Turchus », ne peut être que Hizir (4).

3 Septembre 1319. Il raconte comment, s'étant préalablement mis d'accord avec Martino Zaccaria, il arma une flotte et se rendit à Chio. *Et stantes ibi audivimus nova qualiter Turci preparabant se de Theologo, quod est Ephesum, ubi ipsi morantur, ad exeundum foras cum XXVIII galeis et lignis ipsorum armatis, quia volebant ire in cursum super terras Christianorum, sicut alias semper sunt consueti facere.* Sur les vingt-huit bateaux de Mehmed, il n'y avait, précise la lettre, que dix galées proprement dites, le reste étant des lins, montés par soixante à quatre-vingts rameurs : en tout il y avait au moins deux mille six cents Turcs, sinon davantage. La flotte de l'Hôpital avait été renforcée par Martino Zaccaria *cum una sua galea et VI vel VIII barcis et lignis.* La bataille eut lieu le soir du 23 Juillet 1319. Les Turcs, entièrement surpris, furent écrasés : à peine six de leurs embarcations, avec moins de quatre cents hommes, purent s'échapper à la faveur de la nuit.

(1) Sur la date du voyage d'Ibn Battuta en Anatolie occidentale, cf. WITTEK, *Mentesche*, p. 66 et n. 2 (1333), et en dernier lieu G. ARNAKÈS, Ἡ περιήγησις τοῦ Ἰμπν Μπαττούτα ἀνὰ τὴν Μικρὰν Ἀσίαν καὶ ἡ κατάστασις τῶν ἑλληνικῶν καὶ τουρκικῶν πληθυσμῶν κατὰ τὸν ΙΔ' αἰῶνα, *EEBS*, 22, 1952, p. 135-149 (1332 ou 1333 ?). Je mentionne pour mémoire le petit livre agréable de H. J. JANSSENS, *Ibn Batouta, « Le voyageur de l'Islam » (1304-1369)*, Bruxelles (Coll. Lebègue, 89), 1948.

(2) IBN BATTUTA, *Voyages*, II, p. 308-309.

(3) *Itinerarius Guilielmi de Boldensele*, éd. E. L. GROTEFEND, *Zeitschrift des histor. Vereins für Niedersachsen*, 1852, p. 240 ; le passage est cité également par BROCKHOFF, *Ephesos*, p. 63, n. 4 et p. 64, n. 1.

(4) *Ludolphi rectoris ecclesiae parochialis in Suchem de itinere terrae sanctae liber*, éd. F. DEYCKS, Stuttgart (Bibliothek des litterarischen Vereins, XXV), 1851 : cf. p. 24-25. Le chapitre consacré à Éphèse est partiellement cité par BROCKHOFF, *Ephesos*, p. 64-65, d'après l'édition de Deycks, mais avec quelques variantes dont je ne m'explique pas l'origine, et qui ne sont peut-être que des erreurs. C'est ainsi que le texte adopté par DEYCKS donne *Zalabin Turchus* (d'autres

On imagine par ces traits quelle était la situation des chrétiens dans Éphèse, devenue la résidence du fils aîné de Mehmed. Nous en saurions davantage, si nous étions mieux renseignés sur l'administration ecclésiastique de la grande métropole et sur le sort fait à son clergé, puisque par là seulement Éphèse, comme tant d'autres villes grecques tombées aux mains des Turcs, pouvait encore se sentir rattachée à Byzance. Mais le peu que nous savons tient dans quelques pages du métropolite Matthieu (1), le seul métropolite d'Éphèse que nous connaissions pour la première moitié du XIVe siècle (2). D'après les recherches de M. Treu, ce personnage, né à Philadelphie de Lydie peu après 1270, mort avant 1360, aurait été nommé au siège vacant d'Éphèse entre Avril et Décembre 1329 (3). C'était une nomination *in partibus infidelium* : Matthieu restait en fait à Constantinople, où sa signature figure au bas de plusieurs actes synodaux échelonnés de 1329 à 1339. Il ne tirait naturellement de son siège d'Éphèse aucun revenu, et on lui donna κατ' ἐπίδοσιν, probablement peu après 1331 et en tout cas avant 1337, la métropole de Brysis en Thrace (4). Cependant Matthieu fut enfin invité à rejoindre Éphèse : nous possédons le texte d'une prière qu'il composa à cette occasion, prière angoissée dans laquelle il se compare à Daniel qui va descendre dans la fosse aux lions, aux jeunes hébreux qui vont se jeter dans la fournaise (5). On peut admettre, avec Treu, que c'est

manuscrits : *Zolabin, Alabim*), et BROCKHOFF seul *Zachalin Turchus*, forme incompréhensible, qu'on retrouvera ensuite, par exemple, chez WITTEK, *Mentesche*, p. 41, n. 1 (Wittek n'hésite d'ailleurs pas à admettre qu'il s'agit en réalité de Hizir). Sous Zalabin, se cache en fait le Turc *Celebi* ; et qu'il s'agisse bien de Hizir, c'est ce que prouve le traité que celui-ci signera, en Août 1348, avec les Latins, où il est dit dans l'intitulé « Zalabi Turchi domini Theologi », et dans le texte « Zellapi Hityrbegui », c'est-à-dire Celebi Hizir bey (*DVL*, I, p. 313 ; cf. aussi p. 318 : « Chalabinus ») ; dans une lettre du pape Clément VI, l'année suivante, il est nommé une fois « Zalabi domini Altiloci », deux fois « Challabi » (*ibid.*, p. 345 et 346).

(1) M. TREU, *Matthaios Metropolit von Ephesos, Ueber sein Leben und seine Schriften*, Potsdam (Programm des Victoria Gymnasiums nº 85), 1901. Une grande partie de l'œuvre de Matthieu est encore inédite. Cf. en dernier lieu N. A. BÉÈS, Ματθαῖος ὁ Φιλαδελφεὺς μητροπολίτης Ἐφέσου καὶ ὁ αὐτόθι ναὸς τοῦ ἁγίου Ἰωάννου τοῦ Θεολόγου, dans Μικρασιατικὴ Ἑστία, I, Athènes, 1946, p. 21-44 (étude de seconde main ; l'existence du Düstūrnāme est connue de l'auteur, à travers P. Wittek, mais le texte n'en est pas utilisé).

(2) Le dernier métropolite connu d'Éphèse byzantine est Jean Cheilas, dont on ne sait plus rien après 1300 : M. TREU, *op. cit.*, note p. 5.

(3) M. TREU, *op. cit.*, p. 49 (date et lieu de naissance de Matthieu), p. 12 (sa mort), p. 3 (désignation comme métropolite d'Éphèse), etc.

(4) M. TREU, *op. cit.*, p. 38.

(5) Le texte est édité par TREU, *op. cit.*, p. 51-52. Il est intéressant de rapprocher des témoignages des voyageurs, cités ci-dessus, ce passage concernant la basilique Saint-Jean, sa transformation (au moins partielle) en marché, et la souillure apportée par le culte islamique : Ἐμίαναν γὰρ οἱ ἐναγεῖς (les Turcs) τὸν ναὸν αὐτοῦ τὸν ἅγιον, ἔθεντο αὐτὸν ὡς ὀπωροφυλάκιον, βεβήλωσαν αὐτὸν καὶ ἠχρείωσαν, ἀντὶ τῆς μυστικῆς λατρείας δαιμονιώδη λατρείαν ἐπιτελοῦσιν.

dans l'été de 1339 que Matthieu fit le voyage, sans pourtant qu'il faille considérer cette date comme certaine. Comme d'autre part c'est contre Matthieu que le titulaire du siège de Pyrgion soutiendra cette lutte, dont nous avons les échos en 1342 et 1343 dans les actes synodaux déjà cités (1), il est raisonnable de penser qu'à cette date Matthieu résidait encore à Éphèse. Il y avait du mérite. Une lettre qu'il écrivit d'Éphèse à Philippos Logaras (2) raconte son arrivée et son installation dans sa métropole. Parti de Constantinople, Matthieu s'était arrêté un mois à Chio, évidemment pour s'informer de la situation qu'il allait trouver. Il apprend qu'il doit se rendre à Smyrne, pour y rencontrer « l'un des deux frères qui pour notre malheur se sont rendus maîtres (du diocèse) d'Asie » à savoir Ἀμούρπεγις, c'est-à-dire Umur beg. Il traverse le bras de mer, débarque à Clazomènes (ou bien à Érythrée, qu'il confond avec Clazomènes ?), et en deux jours gagne Smyrne. La ville lui fait l'effet d'un repaire de pirates. Umur ne veut ni le recevoir, ni prendre connaissance des lettres de l'empereur que Matthieu lui apporte, ni autoriser le métropolite à traverser ses terres pour gagner Éphèse. Matthieu le fléchit enfin par des présents, obtient l'autorisation de partir, quitte Smyrne le soir même, marche toute la nuit et arrive en vue d'Éphèse le lendemain. Il a maintenant affaire à l'autre frère, Χετίρπεγις, c'est-à-dire Hizir beg, qui lui assigne comme résidence forcée une misérable chapelle en dehors de la ville. On est au plein de l'été, et Matthieu est réduit à de telles conditions d'existence qu'il tombe malade, sans médecin ni remèdes, et croit mourir. Enfin il obtient de Hizir une méchante maison, d'où l'on a expulsé une vieille femme turque, et un bout de champ pour subvenir à sa nourriture. Ainsi s'installe le métropolite, dans la plus glorieuse des métropoles d'Anatolie. Tout son clergé se monte à six prêtres, sur lesquels Hizir perçoit d'ailleurs un tribut. Ses ouailles sont des chrétiens esclaves des Turcs et des Juifs. Une autre lettre (3), à un destinataire inconnu, complète ce sombre tableau en exposant les avanies dont Matthieu est l'objet de la part de la population turque, qui voudrait l'obliger à partir et attaque à coups de pierre sa maison. Il n'aurait pas été épargné, dit-il, par ces furieux, si « l'ethnarque » — c'est encore Hizir — ne les avait modérés.

Le tableau serait autre, assurément, si nous possédions aussi des documents turcs concernant l'histoire d'Éphèse sous Hizir. Nous n'en avons, à ma connaissance, aucun. Mais divers témoignages conduisent à admettre qu'après une période de marasme sans doute, Éphèse redevint une place commerciale importante et, probablement, une cité assez florissante. Hizir, nous l'apprendrons bientôt par le récit d'Enveri, possédait une flotte. Nous avons vu déjà qu'il battait monnaie, et ses pièces imitent celles d'Occident

(1) Cf. ci-dessus, p. 21, n. 2.
(2) Publiée par TREU, *op. cit.*, p. 53-56. Cette lettre serait de 1339.
(3) *Ibid.*, p. 56-57.

et portent une légende latine (1) : Éphèse devait donc entretenir avec l'Occident des échanges actifs. Nous venons de voir que Ludolf de Suchem mentionne l'existence à Éphèse d'un marché, et aussi d'un débit de vins, toléré en raison de la présence de marchands étrangers. Mais surtout Pegolotti apporte des détails précieux. Il consacre à *Altoluogo di Turchia* tout un chapitre (2), dont il a pu déjà recueillir, en partie au moins, la documentation pendant le long séjour qu'il fit à Chypre entre 1325 et 1329 ou 1330. Il énumère, parmi les marchandises qui se traitent à Éphèse, les étoffes de toutes sortes, le chanvre, les grains, le riz, la cire, l'alun, l'argent, le vin, le savon. Il donne l'équivalence des poids et mesures d'Éphèse avec ceux de Gênes, Florence, Pise, Venise, Constantinople, Péra, Chypre et Rhodes (3), qui doivent donc être les principaux fournisseurs ou clients du commerce d'Éphèse. Il indique que les marchandises ne paient rien à l'entrée, sauf le vin et le savon, mais paient à la sortie. A propos du blé, il nous apprend que l'exportateur doit payer un droit de 4 % « al signore d'Altoluogo », la location des entrepôts, le charroi depuis la ville jusqu'au port, qui représente une distance de 9 milles, enfin le transport en barques jusqu'aux navires. Altoluogo était aussi, avec Palatia (ou Balat, l'ancienne Milet), le principal port d'exportation de l'alun de Kutahiah (4). Je croirais volontiers que Hizir fut un prince plus enclin à chercher les profits mercantiles et pacifiques que les aventures guerrières. Il abandonna celles-ci à son cadet, Umur, devant lequel d'ailleurs, nous le verrons, il s'effacera lorsque Mehmed mourra.

II. — *Le second, Umur, reçoit le pays d'Izmir.* — Je traiterai au chapitre suivant de ce point important.

III. — *Le troisième, Ibrahim, reçoit Bodemya.* — Ibrahim est celui que la geste nomme aussi Bahadur, « le brave », et qu'Enveri, dans un passage curieux (v. 705 sq.), dépeint comme un brutal toujours prêt à détruire et à incendier. Bodemya a été identifié avec « un gros village de la région d'Odemish appelé le plus souvent Bademiye » (5), ce qui ne nous satisfait pas : de quel village s'agit-il, à quelle distance d'Odemish, et sur quoi repose l'identification ? Celle-ci en tout cas nous reporterait sur la rive droite du Caystre,

(1) Cf. ci-dessus, p. 13, n. 1.

(2) PEGOLOTTI, *Pratica*, p. 55-57.

(3) Pour FAMAGOUSTE, cf. *Pratica*, p. 92 ; pour Rhodes, p. 104.

(4) *Pratica*, p. 46 : « Allume del Cotai cioe d'Altoluogo » ; p. 369 : « Allume di Coltai di Turchia fa iscala ad Altoluogo e alla Palattia in Turchia. » — L'étude de L. DE MAS LATRIE, Commerce d'Éphèse et de Milet au Moyen Age, *Bibl. de l'École des Chartes*, série V, t. V, 1864, p. 219-231, n'est en fait que la publication, avec un commentaire d'ordre général, du texte du traité conclu en Juillet 1403 entre Venise et l'émir de Menteche ; cf. HEYD, *Commerce*, II, p. 353-354.

(5) *Destān*, p. 49, n. 3, d'après Himmet Akin. Mais sur la *Specialkarte* de KIEPERT, feuille VIII, je ne trouve pas *Bademiye* près d'Odemish, mais seulement *Bezdemie*, à six kilomètres à l'Est. C'est *Bezdejimi* sur la carte de KEIL-PREMERSTEIN, *Reise*, III.

et dans la région de Birgi, que Mehmed semble bien s'être personnellement réservée : c'est fort peu vraisemblable. Il faut aussi, je crois, écarter une identification, d'abord séduisante, avec *Bademdja*, que Keil et Premerstein ont visité à une heure de marche au Sud-Est d'Alashehir (Philadelphie), et où ils ont noté de nombreuses traces d'occupation ancienne (1) : le site me paraît trop éloigné, et d'ailleurs Philadelphie, ne l'oublions pas, est encore grecque. Je proposerai provisoirement de placer Bodemya sur la rive gauche du Caystre, sur le flanc Nord du Messogis, là où Philippson a visité *Bademnia* (2), qui est la même localité que *Boidemne* de la carte de Kiepert (3). Il est possible que ce soit un ancien Ποτάμια (4). Notons dès maintenant qu'Ibrahim apparaît pour la dernière fois, dans la geste, au v. 1855, et manque à l'énumération des frères qui vinrent au secours d'Umur, après la reprise de la citadelle du port d'Izmir par les Francs en Octobre 1344 (v. 1993-1994) : il mourut peut-être peu avant cette date.

IV. — *Le quatrième, Suleyman, reçoit Tire.* — Sur la rive gauche du Caystre, au Nord-Ouest du mont Messogis, Tire est l'ancienne Tira (5). On a vu plus haut qu'elle figure dans la chronique de Muntaner, et que Roger de Flor y fut vainqueur des Turcs. On a vu aussi qu'au témoignage de Pachymère, τὸ τῶν Θυραίων φρούριον, réduit par la famine, tomba aux mains de Sasa quelque temps avant qu'Éphèse ne subît le même sort (6). Dès lors la ville dut avoir successivement pour maître Sasa, puis Mehmed, puis Suleyman. En 1333, Ibn Battuta visita Tire, allant de Birgi à Ayasoluk (7). Or à Birgi, le voyageur arabe avait trouvé Mehmed « dans une grande agitation et ayant l'esprit préoccupé, à cause de la fuite de son fils cadet *(sic)*, Soleïman, qui s'était retiré près de son beau-père,

(1) KEIL-PREMERSTEIN, *Reise*, I, p. 24 et 43, et carte ; *Reise*, III, p. 17 et 35 (avec la variante *Badlidja*). KIEPERT, *Specialkarte*, VIII, donne bien, au même endroit, *Bademdja*.

(2) PHILIPPSON, *Reisen*, II, p. 77 ; cf. sa « geologische Karte », 3.

(3) *Specialkarte*, VIII ; également sur la carte de KEIL-PREMERSTEIN, *Reise*, III.

(4) Hypothèse déjà présentée, pour Boidemne, par KEIL-PREMERSTEIN, *Reise*, III, p. 57. P. WITTEK (*Mentesche*, p. 68, n. 2) écrit à propos de Bodemya : « Ποταμεία ? Heute Boidemne ? », et me semble donc favorable à la même identification. Sur la *Specialkarte* de KIEPERT, je ne trouve un Potamia que feuille VII, à quelques kilomètres à l'Est de Vurla (ou Clazomènes) : il ne saurait en être question.

(5) RAMSAY (*Asia Minor*, p. 104 et 114) croit que l'ancienne Teira-Tira, avant que son nom ne se rencontre dans les textes médiévaux sous la forme Θύρεα-Θύραια, se nomma pendant un certain temps Arkadiopolis, d'après Hiéroklès 659.11 : mais cf. HONIGMANN, *Synekdèmos*, p. 21, pour cette Ἀρκαδιούπολις, qu'il n'y a pas lieu d'identifier avec Tira (ce serait, en fait, Arkadjiler de la carte de Kiepert). Pour Tire, cf. encore TOMASCHEK, *Topographie*, p. 34; PHILIPPSON, *Reisen*, II, p. 81-82 ; KEIL-PREMERSTEIN, *Reise*, III, p. 82-83 ; F. BABINGER, *EI*, IV, 834-835.

(6) PACHYMÈRE, Bonn, II, p. 589. Pour la forme médiévale du nom, cf. encore DOUKAS, Bonn, p. 73, 97, 175, 196 : Θύρεα et Θύραια.

(7) IBN BATTUTA, *Voyages*, II, p. 307-308.

le sultan Orkhân bec » (1). En effet Ibn Battuta, à Tire, ne rencontre pas Suleyman. Cette donnée est indirectement confirmée par Enveri (v. 725) : au retour d'une de ses expéditions, Umur retrouve ses trois frères, Hizir, Ibrahim et Isa, mais Suleyman n'est pas nommé (2). Cette fugue de Suleyman, sans doute provoquée par une dispute avec Mehmed, fut peut-être de courte durée : la mort de Mehmed, en Janvier 1334, put permettre à Suleyman de rentrer à Tire. En tout cas nous le verrons bientôt (v. 1857) accueillir, en compagnie de ses trois autres frères, Umur qui revient de Thrace. Et c'est à Tire que se trouve le tombeau de Suleyman, avec une inscription qui donne la date de sa mort, 750 H. (comm. 22-3-1349) (3).

Le cinquième fils, Isa, ne reçoit rien et reste avec Mehmed. Où cela ? Évidemment à Birgi, qui est la résidence personnelle de Mehmed (4), et fait figure de capitale pour l'ensemble des territoires des Aydinoglu (5). Ici encore le témoignage d'Ibn Battuta confirme celui du poème : le voyageur conte longuement son séjour à Birgi (6), dont le sultan, Mehmed Aydinoglu, pendant le fort de l'été va chercher la fraîcheur sur la montagne proche. Ibn Battuta l'y rejoint, salué à son arrivée, de la part de Mehmed, par Hizir et Umur, qui sont alors auprès de leur père. Puis il redescend à Birgi, en compagnie de Mehmed : il décrit le palais, où il a remarqué la présence d'une vingtaine de « pages grecs, tous doués d'une très belle figure et couverts de vêtements de soie, leurs cheveux divisés et pendants, leur teint d'une blancheur éclatante et mêlé de rouge ». Ce sont les jeunes garçons victimes des razzias des Aydinoglu. A son départ, Ibn Battuta reçoit de Mehmed, entre autres présents, un esclave grec nommé Mikhaïl. Que Birgi enfin soit bien la capitale de l'émirat, c'est ce que confirme le fait qu'on y voit encore le turbeh des Aydinoglu, avec une inscription disant qu'il fut « construit pour (...) Mehmed fils d'Aydin le 2 Djumadi 734 », 9 Janvier 1334 (7) : nous reviendrons sur cette date, qui

(1) IBN BATTUTA, *Voyages*, II, p. 299. Cf. WITTEK, *Mentesche*, p. 68. Cet Orhan, dont Suleyman a épousé une fille, est un prince de Menteche. Non seulement Ibn Battuta, à Tire, ne rencontre pas Suleyman, mais contre son habitude, il ne le nomme pas comme émir de la ville, et dit au contraire que « celle-ci fait partie des États du sultan Mehmed ». La fugue de Suleyman a dû provoquer la confiscation provisoire de son territoire.

(2) Ce qui semble autoriser à placer cette expédition peu avant l'été de 1333, date du séjour d'Ibn Battuta à Birgi, car il est clair qu'à ce moment la fuite de Suleyman est toute récente. Cf. ci-dessous, p. 65.

(3) WITTEK, *Inscriptions*, p. 203. Mais au sujet de la date de la mort de Suleyman, cf. ci-dessous, p. 234.

(4) *Destān*, v. 437, 851, 855.

(5) *Ibid.*, v. 690, 733, 831, 866, 1029.

(6) IBN BATTUTA, *Voyages*, II, p. 295-307. Le voyageur est resté deux semaines à Birgi ou près de Birgi, au « camp d'été » de Mehmed.

(7) WITTEK, *Inscriptions*, p. 201-202. Cf. ci-dessous, p. 89.

doit être celle de la mort de Mehmed. Dans le turbeh sont aussi les tombes de trois de ses fils, Umur, Ibrahim et Isa, malheureusement sans date. On a vu que le tombeau de Suleyman est à Tire ; celui de Hizir devait être à Éphèse.

Il est donc naturel que Birgi ne figure point dans la liste des territoires partagés par Mehmed entre ses quatre fils aînés. L'absence de toute mention d'Aydin peut, en revanche, surprendre. C'est l'ancienne Tralles, qui se nomma aussi, en turc, Güzel Hisar (1). On a vu comment Andronic Paléologue essaya de lui rendre sa splendeur, et comment les Turcs s'en emparèrent, sous la conduite d'un prince de Menteche (2). Or on n'y a retrouvé, autant que je sache, aucun monument, aucune inscription, se rapportant à l'un quelconque de nos personnages, ou à l'époque qui nous occupe. Dans la geste elle-même, les vers 16, 981, 1305 et 2269 parlent seulement, et de façon générale, du « pays d'Aydin », jamais d'une ville nommée Aydin. Ibn Battuta n'en fait pas davantage mention. J'en conclus qu'elle n'existait pas à l'époque où nous sommes. En attaquant Tralles restaurée par Andronic, les Turcs ne voulurent que détruire un point d'appui qui pouvait, par sa situation, devenir pour eux très gênant (3) : la ville réduite à merci, les murailles en grande partie renversées, comme le dit Pachymère, la population morte de faim et de soif ou emmenée en esclavage (4), ils ne s'inquiétèrent pas de rebâtir et d'occuper. La ville turque, qui est à petite distance de l'ancienne Tralles, doit être plus récente.

***

Rappelons, avant de conclure, les dates qu'on peut déjà tenir pour acquises, ou du moins pour très vraisemblables :

Avant l'été 1282	Nyssa conquise par les Turcs (Menteche).
Été 1282 ?	Tralles conquise par les Turcs (Menteche).
Avant 1304	Arrivée en Ionie de Sasa (d'abord allié de Menteche ?) ; premières conquêtes (Birgi ?) ; puis arrivée des Aydinoglu, alliés de Sasa.
Avril-Septembre 1304	Campagne des Catalans en Asie Mineure.
Peu avant le 24-10-1304	Tire conquise par Sasa.

(1) Pour Tralles ancienne, L. ROBERT, *Études anatoliennes*, Paris, 1937, p. 406-429. Cf. PHILIPPSON, *Reisen*, II, p. 78-80 (bonne description) ; SCHULTZE, *Kleinasien*, II, p. 125-130 (pour Tralles chrétienne). L'article Aidin, *EI*, I, 214, est indigent.

(2) Ci-dessus, p. 14-15.

(3) Ce que confirme GRÉGORAS (Bonn, I, p. 142), écrivant en parlant de Tralles qu'Andronic va relever : ἔρυμα δῆθεν γενησομένην τῶν ἔγγιστα χωρίων ὁπότε κατατρέχοιεν οἱ πολέμιοι.

(4) Au nombre de 20.000, selon GRÉGORAS, *loc. cit.* : ce qui paraît confirmer le chiffre de 36.000 habitants, avancé par PACHYMÈRE (cf. ci-dessus, p. 14 et n. 6).

24-10-1304	Éphèse conquise par Sasa et les Aydinoglu.
Peu après le 24-10-1304	Keles conquise par les Aydinoglu.
Entre 1305 et 1307 ?	Vaine riposte des chrétiens (probablement des Byzantins), victoire de Sasa et des Aydinoglu. Puis trahison et mort de Sasa.
Entre 3-7-1307 et 20-6-1308	Birgi conquise ou reconquise par Mehmed.
15 Août 1308 ?	Rhodes conquise par les Hospitaliers.
Avant 1309-1310	Naissance de Hizir, fils de Mehmed.
Entre 11-6-1309 et 30-5-1310 ...	Naissance d'Umur.
Après 1310	Naissance d'Ibrahim, Suleyman, Isa.
Entre 9-5-1312 et 27-4-1313	Construction de la mosquée de Birgi par Mehmed.
Entre 16-3-1317 et 4-3-1318	Mehmed devient émir (indépendant).
23 Juillet 1319	La flotte de Mehmed, partie d'Éphèse, est battue au large de Chio par les Hospitaliers et Martino Zaccaria.
Entre 20-1-1322 et 9-1-1323	Construction du mimber de la mosquée de Birgi par Mehmed.
Avant 1326 ?.....	Hizir reçoit Éphèse et Sultan Hisar.
1326 ou, moins probablement, 1327	Majorité d'Umur : il reçoit la région de Smyrne et entre en campagne.
Après 1327 ?	Ibrahim reçoit Bodemya, puis Suleyman reçoit Tire.
Peu avant l'été 1333	Fuite de Suleyman.
Été 1333.....	Voyage d'Ibn Battuta dans le pays d'Aydin.
Janvier 1334	Mort de Mehmed.
Avant Octobre 1344 ?	Mort d'Ibrahim ?
Mai 1348	Mort d'Umur.
Entre 22-3-1349 et 10-3-1350 ? ..	Mort de Suleyman.

Ne considérons pour le moment que la période qui va jusqu'à la majorité d'Umur. Les lacunes sautent aux yeux : elles sont graves, et empêchent de proposer autre chose que des hypothèses. On croit deviner que les terres grecques comprises entre l'Hermos et le Méandre ont été convoitées par les princes de Menteche et par ceux de Germian. Par ceux de Menteche : ils ont conquis Nyssa et Tralles ; puis Sasa, étendant la conquête, aussi bien à l'intérieur (Birgi, Tire) que sur la côte (Éphèse), agit d'abord comme parent et allié des Menteche, avant de se séparer d'eux et d'agir pour son propre compte. Par ceux de Germian : les Aydinoglu sont leurs vassaux, et c'est peut-être comme tels qu'ils

viennent à leur tour en Lydie ; ils sont d'abord associés à Sasa, puis l'évincent, et demeurent maîtres de tout le pays. La principauté d'Aydin est constituée. Son véritable fondateur est Mehmed, qui après avoir triomphé de Sasa, sait aussi se rendre indépendant de Germian. Géographiquement, l'émirat, dont Birgi est la capitale, est axé sur la vallée du Caystre, avec les massifs montagneux du Tmolos (Bozdag) au Nord, de la Messogis (Aydindag) au Sud. Vers le Sud, il s'étend jusqu'au Méandre ; vers le Nord, en revanche, il n'atteint pas l'Hermos, puisque Magnésie (depuis 1313) et Sardes (1) appartiennent aux Saruhan, et que Philadelphie est encore grecque. Lorsqu'il distribue des territoires à quatre de ses fils, Mehmed donne à l'aîné la région comprise entre la Messogis et le Méandre, avec son débouché maritime, Éphèse. Il partage entre Ibrahim et Suleyman la région comprise entre la Messogis et le Caystre (si l'identification de Bodemya avec Boidemne est exacte). Il conserve pour lui-même la région comprise entre le Tmolos et le Caystre, noyau de l'émirat. Enfin, il lance audacieusement Umur en direction de Smyrne, à la conquête d'un second débouché maritime pour l'émirat. Ce geste va être riche de conséquences.

(1) Pour Sardes, consulter, non sans précaution, WÄCHTER, *Verfall*, p. 44-45.

Chapitre II

LES PREMIÈRES ARMES D'UMUR IL OCCUPE LE PORT DE SMYRNE SE LANCE SUR MER, ATTAQUE CHIO

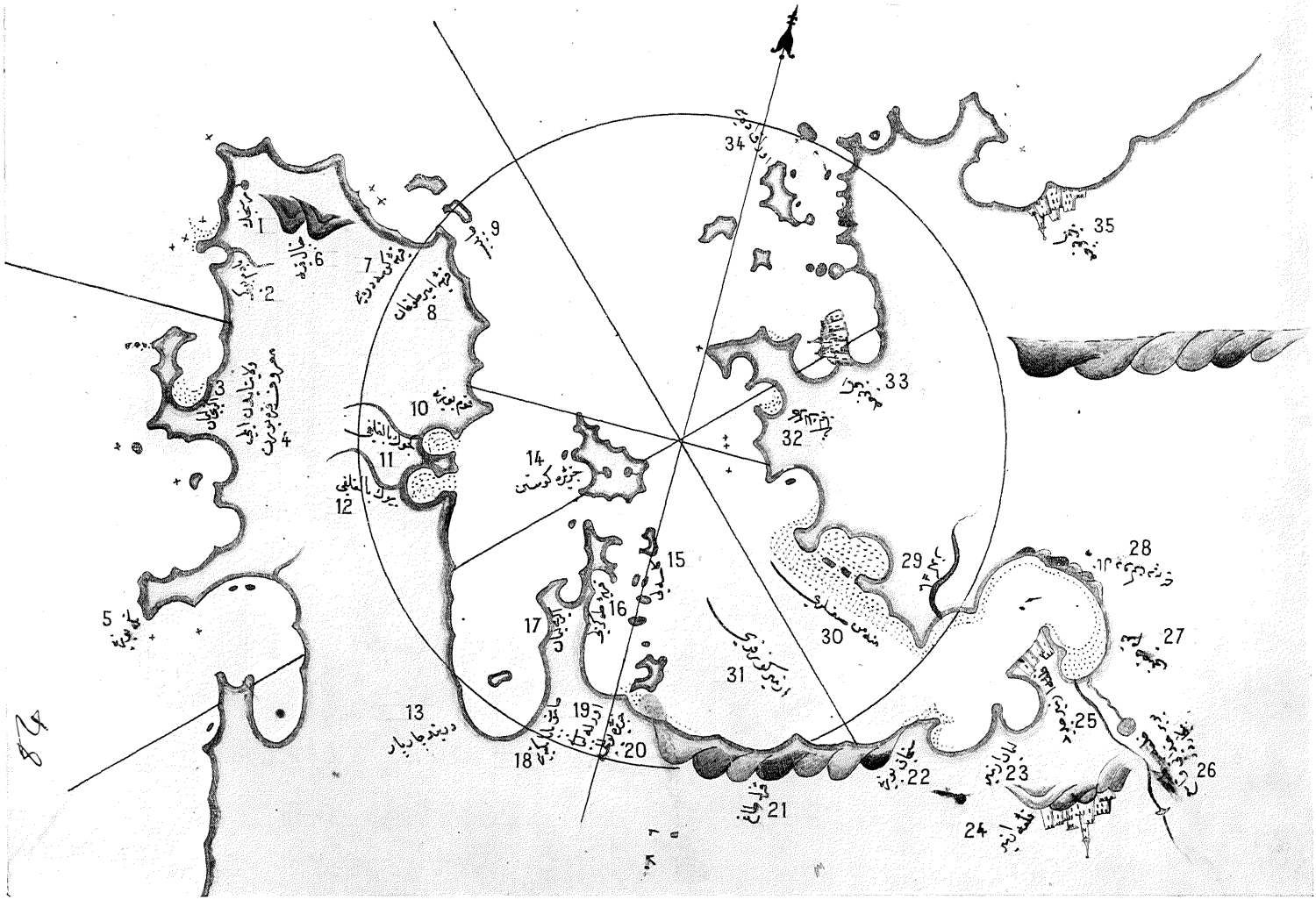
(*Destān*, v. 81-362)

Umur part en campagne, attaque le château du port de Smyrne, tenu par les Francs ; après une résistance de deux ans et demi, messire Marti rend la place, et se retire à Chio (Saqiz) : Umur est maître de Smyrne (v. 81-144). Avec huit bateaux, Umur prend la mer, et attaque au large de Ténédos (Bozca) des navires chrétiens en panne ; le vent revenu permet à ceux-ci de gagner Constantinople, Umur rentre à Smyrne (v. 145-224). Cependant que l'empereur grec attaque Chio et la reprend à messire Marti, Umur équipe une flotte de vingt-huit bateaux, à laquelle se joignent vingt-deux bateaux venus d'Éphèse avec Hizir. Après l'attaque et la capture d'un navire de Mytilène, Hizir rentre à Éphèse, tandis qu'Umur, accompagné d'Ibrahim, attaque Chio : la garnison se retire dans la forteresse, les Turcs pillent l'île. Retour d'Umur à Smyrne et partage du butin (v. 225-362).

Cette partie de la geste nous fait assister à la conquête par Umur du débouché maritime de la région qu'il s'est vu attribuer par Mehmed, le port de Smyrne ; puis, partant de là, à ses premiers raids sur mer. Il se heurte aux Latins, à Smyrne et sur mer ; aux Grecs, sur mer et à Chio. C'est d'emblée l'ensemble du bassin égéen, dont l'histoire est alors si complexe, que ces événements intéressent.

A quelle date sommes-nous ? Le point de départ du récit est la donation de la région de Smyrne par Mehmed à Umur : car il est clair que celui-ci s'est mis aussitôt en campagne. Or nous avons vu que la date la plus haute, mais aussi la plus vraisemblable, pour cette donation est 1326. Le siège du château du port de Smyrne ayant duré deux ans et demi (v. 135), l'occupation définitive de Smyrne par Umur se place en 1328-1329. Nous verrons que cette date est en effet confirmée par ce que nous savons d'ailleurs.

La geste nous apprend d'autre part (v. 97-98) que Smyrne possédait alors deux châteaux ; et plus loin, à propos des événements de 1344-1348, nous verrons qu'elle y



Le golfe de Smyrne, d'après PIRI-REIS (Bibl. Nat., Suppl. turc 956, fol. 84)

revient à plusieurs reprises, en ajoutant quelques indications topographiques plus précises. Il est important d'apprécier l'exactitude de ces données, non seulement pour mieux comprendre le récit, mais parce qu'il faut saisir toute occasion de contrôler la valeur historique d'Enveri (ou de sa source). Malheureusement, Smyrne est peut-être, de toutes les grandes villes d'Asie Mineure, celle dont la topographie est le moins bien connue (1) : on n'y a pas fait de fouilles systématiques, et nous n'en possédons pas de plan satisfaisant, pour l'Antiquité ni pour le Moyen Age (2). Néanmoins les données fragmentaires qu'on rencontre chez les chroniqueurs, les voyageurs (3) ou dans le texte des portulans, suffisent pour vérifier et confirmer Enveri. L'existence, au XIVe siècle, des deux châteaux, du mont Pagus et du port, est certaine. Le premier est par exemple mentionné par Ibn Battuta (4) : « Elle (Smyrne) possède un château contigu à sa partie supérieure » ; le second, par Grégoras : τὸ παρὰ τὸν λιμένα φρούριον περσικόν (5). Les textes occidentaux que nous aurons à examiner plus tard, à propos de la Croisade du dauphin Humbert, distinguent constamment *Smirnae inferiores*, avec son château entouré d'un fossé qu'on peut mettre en communication avec la mer, et *Smirnae supe-*

(1) J'écarte tout de suite quelques ouvrages pour nous sans utilité, parce qu'ils ne s'occupent pas de l'époque byzantine : M. TSAKYROGLOU, Τὰ Σμυρναϊκὰ ἤτοι ἱστορικὴ καὶ τοπογραφικὴ μελέτη περὶ Σμύρνης, Smyrne, 1876 (Première Partie) et 1879 (Seconde Partie) ; G. WEBER, *Le Sipylos et ses monuments, Ancienne Smyrne, monographie historique et topographique*, Paris, 1880 ; C. J. CADOUX, *Ancient Smyrna, A history of the City fromthe earliest timesto 324 A. D.*, Oxford, 1938 (où l'on trouvera cependant un plan, malheureusement à petite échelle, de Smyrne et de ses environs, ainsi qu'une photographie, p. 101, et une ancienne gravure, p. 228, où se voient les ruines de la forteresse du mont Pagus). Je n'ai pu consulter une étude de A. FONTRIER, Περὶ τοῦ ποτάμου Μέλητος, 44 p. et carte, qui aurait été publiée à Athènes en 1907.

(2) La carte « Umgebung von Smyrna », qui accompagne l'article Smyrna de BÜRCHNER dans *RE*, est très médiocre. Mieux vaut encore recourir à celle que donne A. FONTRIER, Antiquités d'Ionie, VII, Topographie de Smyrne, La fontaine Καλέων, le Mélès, dans *REA*, 9, 1907, p. 114-120 (cf. pl. VIII). Je n'ai pu consulter le plan de Smyrne levé par Luigi STORARI vers le milieu du siècle dernier, mais seulement la brochure explicative intitulée : *Guida con cenni storici di Smirne scritta dall'ingegnere Luigi Storari nell'occasione in cui pubblicava la pianta di quella città da esso rilevata nell'anno 1854*, Turin, 1857 (trad. franç., *Guide du voyageur à Smyrne*, Paris, 1857).

(3) Pour les voyageurs, on partira désormais des inventaires dressés par Sh. H. WEBER, *Voyages and travels in the Near East made during the XIX Century* (Catalogues of the Gennadius Library, I), Princeton, 1952, et *Voyages and travels in Greece, the Near East and adjacent Regions made previous to the year 1801* (ibid., II), Princeton, 1953 : cf. les Index s. v. *Smyrna*, en prenant garde que le relevé peut n'y être pas complet (ajouter, par exemple, les Voyages de Corneille le Bruyn, de Pitton de Tournefort, etc.). Cf. aussi J. M. PATON, *Chapters on mediaeval and Renaissance visitors to Greek Lands* (Gennadeion Monographs, III), Princeton, 1951. Je dois prévenir que je n'ai pas fait un dépouillement complet de tous les voyageurs qui ont passé par Smyrne.

(4) IBN BATTUTA, *Voyages*, II, p. 310.

(5) GRÉGORAS, Bonn, II, p. 389.

riores avec son *castrum* (1). Doukas, qui à coup sûr a séjourné à Smyrne, donne des indications très précises. Il sait que la forteresse du Pagus représente une ancienne acropole de Smyrne, qu'elle avait été reconstruite par Jean Doukas Vatatzès, et que ὁ Ἀτὴν ἀρχηγὸς Τούρκων, ὁ καὶ πατὴρ τοῦ Ὁμοῦρ, παρὰ τῶν Ρωμαίων ἐν ταῖς ἡμέραις Ἀνδρονίκου τοῦ γέροντος ἔλαβε καὶ κατεῖχε (2), ce qui s'accorde avec Enveri. Sur l'histoire de la forteresse du port, depuis Umur jusqu'à son temps, il est encore plus précis, bien qu'il ait tort de croire que les premiers constructeurs furent les Hospitaliers de Rhodes, au temps d'Umur : les Hospitaliers ne firent certainement que renforcer ou agrandir un château qui existait déjà du temps des Génois et des Zaccaria, dont le souvenir est conservé par la tradition qui, à côté du nom de « château Saint-Pierre », lui donnait celui, plus ancien, de « château des Génois » (3). Il défendait sur la gauche, c'est-à-dire au Nord, l'entrée du port intérieur. Doukas raconte comment Tamerlan, après la bataille d'Ankara (1402), réussit à s'emparer de ce château, que Bajazet Ier avait pendant plusieurs années assiégé en vain, que les Hospitaliers tenaient toujours, et où s'étaient réfugiés des chrétiens de Thyraia, de Nymphaeum et d'Éphèse : ayant donné l'ordre à ses soldats d'apporter chacun une pierre, il obstrua l'entrée du port intérieur, puis enleva d'assaut la forteresse et la rasa (4). Les Hospitaliers étaient têtus : quand Mehmed I, quelques années plus tard, arrive à son tour à Smyrne, il trouve le grand-maître de Rhodes occupé à reconstruire πύργον ἕνα παμμεγέθη ἐν τῷ στόματι τοῦ λιμένος. Malgré les protestations du grand-maître, et ses menaces d'en appeler au pape, il fait jeter bas en une nuit la construction arrivée déjà à mi-hauteur (5). Et c'est

(1) Cf. provisoirement les références données par GAY, *Clément VI*, p. 40 et 41, en note. Nous reviendrons plus loin sur ces textes.

(2) DOUKAS, Bonn, p. 30 (à propos de la mort d'Umur, dont les Turcs emportent le corps dans la forteresse du Pagus).

(3) DOUKAS, Bonn, p. 28 : οἱ τῆς Ῥόδου φρέριοι στόλον κατασκευάσαντες ἀφίκοντο ἐν τῷ λιμένι τῆς Σμύρνης καὶ ἤρξαντο οἰκοδομεῖν φρούριον ἐν αὐτῷ ὡς ἐπ' ὀνόματι τοῦ ἁγίου Πέτρου ἕνεκα σωτηρίας τῶν φυγάδων αἰχμαλώτων. Après s'être appelé château des Génois, château Saint-Pierre, château des Hospitaliers (τῶν φρερίων), ce château portera le nom populaire de Κρομμυδόκαστρον ou « château des oignons » : c'est ce que rapporte un Smyrniote, Constantin Oikonomos qui, en 1817, publia à Smyrne, sur sa ville, l'étude la mieux documentée qui lui ait été consacrée (une traduction du grec en français, par Bonaventure F. SLAARS, a été publiée à Smyrne en 1868). C'est le *Néon Kastron* déjà mentionné au milieu du XIIIe s. : MM, IV, p. 25.

(4) DOUKAS, Bonn, p. 72 sq. Les Hospitaliers parvinrent à s'échapper sur leurs vaisseaux, mais tous les réfugiés chrétiens furent décapités, et Tamerlan fit élever une tour avec leurs têtes. Dans ce récit, Doukas mentionne le fossé, τάφρος, qui entourait la forteresse.

(5) DOUKAS, Bonn, p. 105-108. Mahomet I démantela toutes les fortifications de Smyrne : ἀφῆκε τοὺς οἰκήτορας κατοικεῖν ἀπεριφράκτους. Aux protestations du grand-maître relativement à la forteresse du port, il répond que si Tamerlan n'a fait qu'une seule chose bonne, ce fut précisément de détruire cette forteresse, dont les Hospitaliers se servaient de telle façon qu'un état

Murad II qui, cette fois au profit des Turcs, fera rétablir au même endroit un fort.

Les sources plus récentes confirment ces données en même temps que les indications d'Enveri, et permettraient aisément de suivre l'histoire du port intérieur de Smyrne (qu'on nomme aussi « port des galères », par opposition à la rade) et du château qui longtemps en flanqua l'entrée au Nord. Une des plus intéressantes est le portulan turc de Piri-reis, composé en 1521, mais qui repose évidemment sur une tradition et sur des portulans plus anciens, grecs ou italiens : il signale que le port (intérieur) de Smyrne a un mille de tour, mais qu'il est à demi comblé et d'entrée fort étroite, si bien que seuls les petits bateaux peuvent y pénétrer, les grands restant en rade. Il donne aussi le plus ancien plan que je connaisse de Smyrne, où l'on voit nettement ce port et son château, ainsi que le château du mont Pagus (1). L'éditeur de Doukas dans la Byzantine du Louvre, Bullialdus, qui visita Smyrne en 1647, déclare avoir vu les murailles intactes du château du Pagus, ainsi que *castrum inferius ad littus maris et portus ingressum situm, nuncque integrum* (2). Quelques années plus tard, Gravier d'Orvières visite les Échelles du Levant, pour faire le relevé d'une série de places, sur l'ordre de Louis XIV : son plan de Smyrne montre que l'état du port et des défenses est resté le même (3). Au début du siècle suivant, Pitton de Tournefort publie la relation de son voyage au Levant : il a vu le « vieux château »,

de guerre permanent existait entre eux et les Turcs. A la place de Smyrne, il offre au grand-maître, pour y construire une autre forteresse, une place située ἐν τοῖς ὁρίοις Καρίας καὶ Λυκίας, c'est-à-dire en face de Rhodes.

(1) Sur ce portulan turc, cf. les indications données par N. SVORONOS, *REG*, 62, 1949, p. 238. Le texte et les illustrations, d'après le manuscrit 2612 de la Bibliothèque de Sainte-Sophie, ont été publiés par P. KAHLE, *Piri-re'īs Bahrīye, Das turkische Segelhandbuch für das Mittelländische Meer vom Jahre 1521* : I. *Text* ; II. *Uebersetzung*, Berlin-Leipzig, 1926 (cf. HERZOG, Ein türkisches Werk über das Aegäische Meer, dans *Athen. Mitteil.*, 27, 1902, p. 417-430). Deux manuscrits de Piri-reis existent dans le fonds turc de la Bibliothèque Nationale de Paris, l'un donnant la rédaction complète (Suppl. turc 956 : E. BLOCHET, *Catalogue des manuscrits turcs de la Bibliothèque Nationale*, II, Paris, 1933, p. 108), l'autre une rédaction abrégée (Suppl. turc 220 : BLOCHET, *op. cit.*, I, Paris, 1932, p. 268). De cette rédaction abrégée existe, en manuscrit, une traduction française (Bibliothèque Nationale, Fonds français, n° 22972), faite en 1765 par Cardonne, secrétaire interprète aux Affaires étrangères et à la Bibliothèque du Roy. Cf. ci-dessous, pl. I.

(2) DOUKAS, Bonn, p. 547.

(3) Bibliothèque Nationale, Fonds français, n° 7176 : *Estat des Places que les Princes mahométans possèdent sur les côtes de la mer Méditerranée et dont les plans ont esté levez par ordre du Roy à la faveur de la visitte des Eschelles de Levant, que Sa Majesté a fait faire les années 1685, 1686 et 1687, avec les Proiets pour y faire descente et s'en rendre maistres* : cf. les plans 25 et 27. Gravier d'Orvières a levé aussi (plan 26) le « plan du fort qui est situé sur une pointe de terre opposée au grand banc de sable dans le milieu du golfe de Smyrne » : c'est le fort turc, situé bien à l'Ouest de Smyrne, que les voyageurs nomment « château de la marine », et qu'il ne faut pas confondre avec le château Saint-Pierre. Une belle gravure de Abraham Storck, de 1680, dans la collection particulière de M. St. Runciman, concorde avec le plan de Gravier d'Orvières. Cf. notre pl. II.

celui du Pagus, en mauvais état, mais il signale au-dessus de la porte Nord la grande inscription grecque, accompagnée de « deux aigles fort mal dessinées », qui commémore les travaux de Jean Vatatzès ; il a vu aussi « le port des galères, qui est l'ancien port de la ville », où les petits bateaux entrent encore, avec « une espèce de château à gauche en entrant », c'est-à-dire la forteresse maritime, dont il retrace assez exactement l'histoire (1). Un demi-siècle plus tard, Richard Chandler constate de grands changements, non point au mont Pagus évidemment, mais sur le bord de la mer, où les terres ont beaucoup gagné, faisant disparaître ce qu'il nomme « le port que l'on fermait », c'est-à-dire le port intérieur : « Aujourd'hui il est toujours à sec, excepté après les grandes pluies qui y tombent des hauteurs voisines. Il forme un bassin immense dans la ville actuelle, et on a bâti des maisons tout autour. Ce changement est dû d'abord à Tamerlan qui empêcha la mer d'y entrer librement, et ensuite aux terres que les torrents apportèrent insensiblement avec eux en se précipitant des montagnes (2). » Pourtant il a vu encore « une faible et médiocre forteresse, bâtie à ce que l'on croit sur l'emplacement du fort Saint-Pierre, au Nord en entrant, et dont on se sert encore aujourd'hui » : c'est le vieux château du port, qui devait bien conserver encore quelques parties du XIVe siècle, puisque des textes nous disent qu'on y voyait, sculptées au-dessus d'une porte, les armes de saint Pierre, c'est-à-dire des clefs, que les Smyrniotes prenaient pour les clefs de leur ville. De ce château comme du port intérieur ne subsiste aujourd'hui, autant que je sache, nulle trace : il faudrait d'ailleurs les chercher à l'intérieur de la ville, dont le front de mer a été porté beaucoup plus à l'Ouest qu'il n'était au Moyen Age.

Bornons là ces indications, qu'on pourrait aisément multiplier. Elles suffisent pour donner leur cadre aux événements qui, à Smyrne, opposent Chrétiens et Turcs, et que raconte la geste. Elles suffisent aussi pour répondre à la question que nous avions posée, et pour établir sur un point concret, en quelque sorte matériellement vérifiable, la rigoureuse exactitude des données topographiques de la geste. Revenons maintenant aux événements. D'après Enveri, le château du mont Pagus avait été occupé par surprise par Mehmed : mais rien dans le texte ne permet de dater cette occupation, dont nous savons seulement qu'elle est antérieure à 1326. De plus, ni la conquête de l'acropole par Mehmed, ni celle du port par Umur, ne sont connues par d'autres sources. Il faut donc les replacer dans le cadre général de l'histoire de la région de Smyrne à cette époque.

(1) PITTON DE TOURNEFORT, *Relation d'un voyage du Levant fait par ordre du Roy*, III, Lyon, 1717, p. 369 sq. ; cf. aussi la vue de Smyrne, face p. 370, et le plan de la baie de Smyrne, face p. 376.

(2) Richard CHANDLER, *Voyages dans l'Asie Mineure et en Grèce faits aux dépens de la Société des Dilettanti dans les années 1764, 1765 et 1766*, trad. franç., I, Paris, 1806, p. 123 sq. : cf. notamment p. 138-139.

***

Celle-ci est malheureusement mal connue (1). Ainsi Pachymère ne mentionne Smyrne qu'en passant (2), pour dire qu'un certain Malakès l'avait un temps occupée au nom de Philanthropène révolté, ce qui nous reporte à la fin du XIII^e^ siècle. Cantacuzène, à propos des événements de 1331-1332, dit qu'Umur était « satrape de Smyrne, Éphèse et autres villes d'Ionie » (3), ce qui ne donne, pour l'occupation de Smyrne, qu'un *terminus ante*. Grégoras est muet pour les années qui nous occupent. Le cartulaire du couvent, voisin de Smyrne, du mont Lembos, s'arrête comme on sait avec le XIII^e^ siècle, ce qui n'est peut-être pas sans signification. Bien plus significatif encore est le silence de Pegolotti, si soucieux d'informer sur Éphèse, et qui ignore Smyrne : signe certain que la ville ne jouait de son temps aucun rôle commercial. C'était, de fait, un repaire de corsaires. Et Ibn Battuta, qui la visitera en 1333, venant d'Ayasoluk et allant à Manissa, notera que la plus grande partie est en ruines (4).

C'est vers Gênes qu'il faut regarder. L'histoire de Smyrne sous les Paléologues commence, en effet, avec le traité de Nymphaeum, 13 mars 1261 (5) : en même temps que Michel VIII accorde aux Génois un établissement à Anea, débouché maritime de la région d'Éphèse (Scala Nova n'existant pas encore, comme on l'a vu), il leur en accorde un à Smyrne, mais dans des conditions qui surprennent. On sait que l'original aussi bien que le texte grec du traité sont perdus ; nous n'avons que le texte latin, dans des copies d'origine génoise (6). Smyrne y figure deux fois. Il est dit d'abord que, là comme à Anea et ailleurs, les Génois posséderont *logiam, palacium, ecclesiam, balneum, furnum*

(1) On s'en aperçoit aussitôt en consultant les Encyclopédies. L'article Smyrne de *EI*, II (1927), p. 604-606, signé de J. H. MORDTMANN, ne consacre à l'époque qui nous occupe que cette phrase où il y a autant d'erreurs que de mots : « Après la désagrégation de l'Empire seldjoukide de Koniya, Aïdin, l'émir d'Éphèse, s'empara vers 1320 de la ville. » Il n'y a naturellement rien, pour la même époque, dans l'article Smyrna de *RE*, signé de BÜRCHNER. Quant à l'article Izmir de *IA*, p. 1239-1251 (cf. p. 1244), signé de Besim DARKOT, il ne mentionne même pas le Düstūrnāme.

(2) PACHYMÈRE, Bonn, II, p. 299.

(3) Bonn, I, p. 470. Pour Éphèse, il y a confusion avec Hizir, à moins que ce passage de Cantacuzène ne reflète plutôt la situation prépondérante que ses succès militaires, et l'accession à l'émirat, valurent à Umur.

(4) IBN BATTUTA, *Voyages*, II, p. 309-312. Tout le passage est d'ailleurs fort intéressant pour nous, et nous y reviendrons.

(5) DÖLGER, *Kaiserregesten*, n° 1890 (bibliographie).

(6) L'édition considérée comme la meilleure est celle de C. MANFRONI, Le relazioni fra Genova, l'impero bizantino e i Turchi, *Atti della Società ligure di storia patria*, 28, 1896-1902, p. 577-858 : cf. p. 791 sq.

et jardinum et domos sufficientes ad stallum mercatorum (1) : ce sont les clauses d'usage concernant l'établissement de marchands occidentaux dans une ville grecque. Mais plus loin on lit la clause suivante, particulière à Smyrne : *Item dedit* (l'empereur grec) *et concessit jure proprietatis et dominii, cum plena jurisdictione mera et mixta, civitatem sive locum Smirnarum et ejus portum, cum suppositis possessionibus et districtu et habitatoribus, introitu exituque maris et terre, liberam et expeditam perpetuo possidendam, videlicet totum illud quod pertinet imperatorie majestati, salvis juribus episcopatus et ecclesiarum ipsius civitatis, et eorum militum qui sunt privilegiati in ipsa civitate in hereditate ab imperio nostro in ordine milicie, que civitas est utilis ad usum mercacionum et habet bonum portum et est abfluens bonis omnibus* (2). Il s'agirait donc d'une véritable donation de la ville et du port de Smyrne à Gênes, ce qui ne s'accorde pas avec la première stipulation. Ou bien cette clause singulière est une interpolation pure et simple, mais je ne le crois pas : on n'eût pas inventé la réserve portant sur les droits des soldats proniaires. Ou bien elle ne figurait pas dans toutes les rédactions, dans tous les « états » pourrait-on dire du traité de Nymphaeum, en tout cas pas dans la rédaction définitive, et elle est de toute manière restée lettre morte (3). Ce dernier point ne me paraît pas douteux, puisque le 18 Juin 1265 nous voyons le même Michel VIII accorder aux mortels ennemis de Gênes, les Vénitiens, εἰς τὴν Ἀναίαν τόπον ἵνα εἰσέρχωνται καὶ ἐξέρχωνται ἐν αὐτῷ ὡσαύτως καὶ εἰς τὴν Σμύρνην (4). Et s'il en était autrement, un ambassadeur génois n'eût pas eu besoin de mentionner, dans une liste d'indemnités présentée en 1294, le kommerkion payé à Smyrne, ainsi qu'à Anaia et ailleurs (5). D'ailleurs Smyrne, à la fin du XIII^e^ siècle, est une place de commerce fréquentée par les Génois, les documents le prouvent (6). En Mars 1304 encore, Andronic II reconnaît aux Génois un établissement à Smyrne (7). Dans l'été de

(1) MANFRONI, *op. cit.*, p. 793.

(2) MANFRONI, *op. cit.*, p. 795. La dernière clause concerne des soldats proniaires, dont la pronoia reçoit un caractère héréditaire. Cela est conforme à ce que l'on sait de l'attitude à ce sujet de Michel VIII, avant et après la restauration de 1261 : cf. G. OSTROGORSKY, *Pour l'histoire de la féodalité byzantine*, Bruxelles, 1954, notamment p. 93-95.

(3) Ce qui invite à refaire l'histoire de ce traité, ou du moins de son texte. On répète partout que les avantages considérables accordés par Michel VIII aux Génois *avant* la reprise de Constantinople, pour obtenir leur concours, leur furent maintenus *après* la prise de la ville et bien que Gênes, devancée par les événements, n'y eût pris aucune part. Il conviendrait d'y regarder de plus près.

(4) DÖLGER, *Kaiserregesten*, n° 1934 ; TT, III, p. 71.

(5) G. I. BRATIANU, *Recherches sur le commerce génois dans la mer Noire au XIII^e^ siècle*, Paris, 1929, p. 133.

(6) Cf. par exemple G. I. BRATIANU, *Actes des notaires génois de Péra et de Caffa de la fin du XIII^e^ siècle (1281-1290)*, Bucarest, 1927, p. 187 et 266.

(7) L. T. BELGRANO, Prima serie di documenti riguardanti la colonia di Pera, *Atti della Società ligure di storia patria*, 13, 1877-1884, p. 99-336 ; cf. p. 106 : *Item quod concedimus parti*

cette même année, nous avons vu que Roger de Flor fait parvenir *par Smyrne* un ordre à la flotte catalane ancrée à Chio (1). Puis, avec le départ des Catalans, le silence se fait. Que se passe-t-il ? Nous devinons bien que les Turcs reparaissent aussitôt, comme nous les avons vus faire dans la région d'Éphèse. Mais dans quelles conditions, à quelle date ?

Comme pour Éphèse, on songe à interroger les archives de l'administration ecclésiastique. Sans doute, on ne peut à peu près rien conclure de la présence parmi les synodiques, dans les actes patriarcaux, d'un ὑποψήφιος de Smyrne en 1318, de l'hypertime Xénophon de Smyrne en 1324 (que nous allons d'ailleurs retrouver bientôt), ou d'un métropolite anonyme en 1340 (2). Mais un document, n° 50 des *Acta patriarcatus*, appelle l'attention (3). Le préambule développe le thème que l'Église, qui a pour elle l'éternité, panse toujours ses plaies : même lorsqu'elle paraît subir une grave atteinte, de sages mesures la rétablissent dans son intégrité. C'est, dit le patriarche en manière de transition, ce qui vient une fois de plus de se passer. La métropole de Smyrne se trouve en effet κατεχομένη καὶ κυκλουμένη, occupée et isolée, par les barbares (4). Le synode y a néanmoins nommé un métropolite, afin que la vacance du siège ne fût point un sujet de dérision pour l'ennemi, afin aussi que tout fût prêt pour ramener dans la voie de la religion ceux qui se seraient laissés égarer, lorsque les ennemis auront pu être repoussés et chassés : « Ce qui, avec l'aide de Dieu, se produira bientôt. »

afin que ledit métropolite puisse vivre, le synode a décidé de lui conférer κατὰ λόγον ἐπιδόσεως l'évêché de Chio, qui est lui-même vacant, et que des circonstances anormales isolent de Rhodes. De cette façon, le métropolite de Smyrne trouvera les ressources nécessaires à son entretien, en même temps qu'il dispensera à la population de Chio sa direction spirituelle.

Il y a donc eu, d'après ce texte, deux décisions successives, et proches l'une de l'autre dans le temps, prises par le patriarche et le synode : la première, de nommer un métropolite de Smyrne, quoique celle-ci fût aux mains des barbares ; la seconde, d'attribuer κατ' ἐπίδοσιν à ce métropolite, qui ne pouvait rejoindre Smyrne et n'en tirait aucun revenu, l'évêché vacant de Chio. Si la première décision a fait l'objet d'un acte synodal

ipsorum Januensium locum habitacionis in terra Smirnarum, et permittemus ipsos habere in eodem loco logiam, balneum, furnum, ecclesiam et alia que specificata sunt particulariter in capitulo de Galatha ut dictum est.

(1) Muntaner, éd. Nicolau d'Olwer, p. 62 : « l'Esmira ». Comparer la forme « Simirri » dans de nombreux documents latins.

(2) MM, I, p. 80 et 82, 103, 197.

(3) MM, I, p. 92-93. Le texte est signalé, mais non exploité, par WÄCHTER, *Verfall*, p. 47.

(4) Le texte dit : ὁποῖα δὴ τὰ τοῦ χρόνου, où l'on pouvait d'abord être tenté de chercher une indication chronologique, « depuis environ une année ». Mais dans un document comme celui-là, l'emploi de χρόνος pour ἔτος est invraisemblable. Il n'y a là qu'une allusion au cours du temps et à la situation générale.

TRANSCRIPTION ET TRADUCTION DES LÉGENDES DE LA PLANCHE I CI-CONTRE

1. — Mersinǧik limāny	le port du petit myrte.
2. — Badem bükü	le coteau aux bois d'amandiers.
3. — Egri liman	le port « tortueux ».
4. — Wilajet Ajdineli mʿarūf qara burun	le vilayet du pays d'Ajdin connu (sous le nom) du cap noir.
5. — teke buruny	le cap du bouc (Teke est également le nom d'une peuplade turcomane : J. W. Redhouse, *A Turkish and English lexicon*, Constantinople, 1921, p. 584).
6. — čatal qaja	la roche fourchue.
7. — qarije-ī köse deresi	le village de la vallée dégarnie.
8. — qarije-ī emir ṭoġan	le village d'emir ṭoġan (du « noble » faucon).
9. — ṣājib	droiture, sens moral, flèche qui arrive à son but.
10. — qum buruny	le cap du sable.
11. — kučuk balyqlyġy	la petite place poissonneuse (pêcherie).
12. — büjük balyklyġy	la grande place poissonneuse (pêcherie).
13. — derbed-i čarpan	le défilé de Čarpan.
14. — ǧezīre-i kösten	l'île de Kösten.
15. — kiliseli	(l'île) de l'église.
16. — qarije-ī dṭ̄nuzly	le village du porc.
17. — Egri liman	le port « tortueux ».
18. — Ṣamut baba tekijesi	le monastère de père Ṣamut.
19. — Urla limany	le port d'urla (Vurla : Clazomènes).
20. — ǧezīre-i jolluǧa	l'île au chemin.
21. — qyzyl ṭaġ	la montagne rouge.
22. — sanǧaq buruny	le cap du drapeau.
23. — liman-i Izmir	le port d'Izmir.
24. — qale-i Izmir	la forteresse d'Izmir.
25. — qale-i Izmir ǧedīd	la forteresse de la nouvelle Izmir.
26. — *kh*alqa bunary : bu bir *kh*udājī wasʿa bunarydyr	la source de *kh*alqa (*kh*alqa créer, former à partir de rien), c'est une grande source naturelle (*kh*udājʿī).
27. — qum qyṣyġy	les sablons.
28. — nal döken deresi	la colline du maréchal-ferrant.
29. — māʿ-i gediz	la rivière de gediz.
30. — Menemen ṣyġlary	les bas-fonds de Menemen.
31. — Izmir körfezi	le golfe d'Izmir.
32. — kekelik limany	le port du bec.
33. — eski Foča	l'ancienne Foča (Phocée).
34. — oraq adasy	l'île de la faucille.
35. — jeni Foča	la nouvelle Foča (Phocée).

régulier, celui-ci ne nous est pas parvenu. Quant à l'acte qui rappelle cette première décision et énonce la seconde, le texte que nous en avons ne comporte ni date, ni signature. J'ai consulté le meilleur spécialiste en la matière, le R. P. V. Laurent, et lui ai demandé d'examiner la photographie en sa possession du manuscrit de Vienne, d'après lequel Miklosich et Müller ont édité les *Acta patriarcatus* : il a jugé que le texte qui nous occupe appartient bien au groupe de ceux qui, dans le manuscrit et dans l'édition, le précèdent immédiatement, et qui sont de 1318 (1). Donc l'auteur de notre acte est le patriarche Jean Glykys (1316-1320), et l'acte est soit de Novembre 1318, comme ceux qui le précèdent, soit de très peu postérieur (2). A ce moment, Rhodes échappe en effet au patriarcat byzantin : elle est aux Hospitaliers. Chio, nous le verrons bientôt, est en fait aux mains des Zaccaria, mais sous la suzeraineté de l'empereur grec : les droits de l'Église orthodoxe y sont sauvegardés. Quant au métropolite nommé à Smyrne, dont l'acte patriarcal n'a pas cru devoir donner le nom, nous le connaissons par ailleurs. La copie d'un prostagma adressé au monastère athonite de Lavra est en effet authentifiée par les signatures de trois métropolites : Théolepte de Philadelphie, Jean de Pontohéraclée, Xénophon de Smyrne (3). Le premier au moins est fort connu (4) et, comme veut bien me le dire encore le R. P. Laurent, ces signatures peuvent être approximativement datées

(1) Ce sont, dans le t. I de MM, les nos 44 à 49. Ils sont datés d'Octobre ou de Novembre indiction 2, et il ne peut s'agir, pour diverses raisons, que de l'année 1318. Il est vrai que le no 47 porte aussi, et c'est le seul, l'an du monde : 6826. Or, pour Octobre, 6826 correspondrait à 1317 et à une première indiction. Il est certain que cette discordance provient d'une erreur de lecture facile à corriger : il faut ,ϛωκζ' au lieu de ,ϛωκϛ'.

(2) Il est à noter que l'attribution de notre acte à Jean Glykys est déjà faite, mais sans explication ni justification, par M. GÉDÉON, Πατριαρχικοὶ πίνακες, Constantinople, 1890, p. 416. D'autre part le R. P. LAURENT veut bien me signaler que, d'après les listes épiscopales inédites qu'il a dressées en vue du nouvel *Oriens Christianus*, il y a un « trou » après 1315 dans la succession des métropolites de Smyrne, et que le même phénomène se constate pour la même époque dans la succession des évêques de Chio : ce qui, indirectement, confirme la date proposée pour notre texte.

(3) SOPHRONIOS EUSTRATIADÈS, Ἱστορικὰ μνημεῖα τοῦ Ἄθω : Ἑλληνικά, II, 1929, p. 364. Mais il faut prendre garde qu'une mauvaise lecture, qui vient en réalité du fameux « codex B » de Lavra, a été pieusement conservée par S. EUSTRATIADÈS : ce n'est point Ζαχαρίας que se nomme le métropolite de Smyrne, mais Ξενόφων, comme en fait foi une photographie en ma possession du document original.

(4) Cf. en dernier lieu S. SALAVILLE, Une lettre et un discours inédits de Théolepte de Philadelphie, *REB*, 5, 1947, p. 101-115, où l'on trouvera en note les références aux travaux antérieurs de S. Salaville lui-même, de V. Laurent, de J. Gouillard. Cf. aussi la notice de R. GUILLAND, *Correspondance de Nicéphore Grégoras*, Paris, 1927, p. 379-382. Théolepte a dû naître vers 1250. Il est mort entre 1321 (il fait partie du tribunal chargé de juger Andronic III : CANTACUZÈNE, Bonn, I, p. 67) et le 18 janvier 1327 (date de la mort de Nicéphore Choumnos, qui fit l'oraison funèbre de Théolepte).

de 1320. Or Xénophon signe de la façon suivante : ὁ ταπεινὸς μητροπολίτης Σμύρνης καὶ ὑπέρτιμος καὶ πρόεδρος Χίου Ξενοφῶν. Notre métropolite titulaire de Smyrne, ὑποψήφιος en 1318, possesseur κατ' ἐπίδοσιν de Chio, est donc Xénophon : il occupera ce siège au moins jusqu'en 1324, puisque, nous l'avons vu, il est encore mentionné à cette date (1).

De tout ceci il résulte pour nous que, à la fin de 1318, Smyrne est « occupée et isolée » par les Turcs. L'événement, à lire l'acte patriarcal, semble récent. Or c'est évidemment ce à quoi la geste fait allusion aux v. 97-98 : « En ce temps-là Smyrne avait deux forteresses, *Mehmed en avait pris une par surprise.* » Cette donnée d'Enveri se trouve ainsi confirmée, en même temps qu'approximativement datée : peu avant la fin de 1318. Or on se souvient que Mehmed devint émir indépendant en 717 H., soit entre le 16-3-1317 et le 4-3-1318 ; ce fut certainement, dans la carrière de Mehmed, une période décisive et marquée par de grands événements. Je crois pouvoir dater d'environ 1317 la prise de l'acropole de Smyrne.

***

Nous voudrions encore savoir à qui Mehmed a enlevé le principal château de la ville, dans quelles conditions le château du port échappa assez longtemps encore aux Turcs, et fut enfin conquis par Umur. Car aucune autre source que la geste, à ma connaissance, n'en parle.

Le point de départ pour cette recherche est la mention du chef latin auquel Umur enleva le port de Smyrne : « messire Marti », c'est-à-dire Martino Zaccaria. La famille génoise des Zaccaria est bien connue, ainsi que l'activité déployée par plusieurs de ses membres dans la région de Phocée et de Chio (2). Les initiateurs furent les frères Manuele

(1) MM, I, nº 57, p. 102-103, liste de synodiques siégeant le 9 Mai 1324 : ... Τοῦ Σμύρνης καὶ ὑπερτίμου Ξενοφῶντος. On notera qu'ici il n'est pas qualifié de proèdre de Chio.

(2) Sur ce sujet, on s'est longtemps borné à reproduire ce que l'on trouve dans HEYD, *Commerce*, I, p. 438 sq., et dans un petit ouvrage, écrit trop vite et sans références aux sources, de K. HOPF, *Les Giustiniani dynastes de Chio*, trad. de E. A. VLASTO, Paris (Bibliothèque grecque elzévirienne, 5), 1888. Il n'y a guère plus, pour notre sujet, dans l'intéressant essai de R. S. LOPEZ, *Storia delle colonie genovesi nel' Mediterraneo*, Bologne, 1938 ; mais on consultera, du même auteur, les dernières pages de *Genova marinaria nel duecento, Benedetto Zaccaria ammiraglio e mercante*, Messina-Milano (Biblioteca Storica Principato, XVII), 1933. Le livre de R. CESSI, *Le colonie medioevali italiane in Oriente, I, La conquista* (Bologne, 1942 : sans cartes, ni notes, ni index) n'atteint pas la période qui nous occupe. Les indications de W. MILLER, *Latins, passim*, ne sont ni systématiques, ni suffisamment précises ; l'article du même auteur, The Genoese in Chio, *Engl. Histor. Rev.*, 30, 1915, p. 418-432, ne concerne que la période 1346-1566. Mais W. MILLER avait auparavant publié une étude importante pour le sujet qui nous occupe : The Zaccaria of Phocaea and Chios, 1275-1329, *JHS*, 31, 1911, p. 42-55. C'est à elle qu'il faut se reporter, bien qu'elle ne soit pas exempte d'erreurs de détail.

et Benedetto I Zaccaria (1) : le premier reçut de Michel VIII la concession des mines d'alun de Phocée (2) ; le second, qui joua un rôle actif dans les négociations menées par Byzance, avec le roi d'Aragon et Gênes, contre Charles d'Anjou et Venise, aurait obtenu la main d'une sœur de Michel VIII (3). Lorsque Manuele meurt, en 1288, Benedetto I lui succède dans l'exploitation de l'alun de Phocée, et y fait une fortune immense (4) : mais il est en butte aux menaces et aux attaques des Vénitiens (en 1296, Morosini saccage les exploitations d'alun), et surtout des Turcs. C'est peut-être pour se mieux défendre, peut-être aussi pour ajouter aux revenus de l'alun de Phocée ceux du mastic de Chio, que Benedetto I, en 1304, met la main sur l'île, dans des conditions qui ne sont pas parfaitement claires (5). Andronic II admit le fait accompli, et conclut avec Benedetto I

(1) Marino Sanudo (HOPF, *Chroniques*, p. 146) dit qu'ils étaient « fratelli ovver cugini germani ».

(2) Selon Marino SANUDO, *loc. cit.*, c'est aux deux frères ensemble que Michel VIII aurait donné *La Foggia*, où ils fabriquèrent *la lume di rocca*, c'est-à-dire un alun d'excellente qualité.

(3) HOPF (*Chroniques*, p. 502), donnant le tableau généalogique des Zaccaria, écrit que Benedetto a épousé, en 1275, N. N. Paleologina, sœur de Michel VIII, sans donner ses références. A. Th. PAPADOPULOS (*Versuch einer Genealogie der Palaiologen 1259-1453*, Munich, 1938, p. 2, n. 2) déclare n'avoir pas trouvé trace de ce mariage dans les sources. On notera cependant que le fils de Benedetto fut prénommé Paleologo.

(4) Une étude du plus grand intérêt reste à faire sur l'histoire de Phocée, ou plutôt des deux Phocée, et sur le commerce de l'alun. C'est probablement sous Benedetto I, mais peut-être déjà du vivant de Manuele, que fut construite la Nouvelle Phocée, à quelques kilomètres au N.-N.-E. de l'Ancienne, sur la côte septentrionale de la péninsule (entre 1286 et 1296, selon R. LOPEZ, *Genova marinaria*, p. 222). Cf. HEYD, *Commerce*, I, p. 461 sq. (et n. 7 de la p. 461), 486 sq. ; II, p. 565-571. IBN BATTUTA (*Voyages*, II, p. 314) ne visite pas Phocée, qu'il nomme Foûdjah, car elle est aux mains des infidèles, mais il note que c'est une place très forte, à laquelle le sultan de Magnisa n'ose pas s'attaquer. Il s'agit de la Nouvelle Phocée. Sur l'alun d'Orient au Moyen Age, et particulièrement l'alun de Phocée, cf. Ch. SINGER, *The earliest chemical Industry, An essay in the historical relations of economics and technology illustrated from the alum trade*, Londres, 1948, p. 89 sq. ; Marie-Louise HEERS, Les Génois et le commerce de l'alun à la fin du Moyen Age, *Rev. d'hist. économ. et soc.*, 32, 1954, p. 31-53.

(5) PACHYMÈRE (Bonn, II, p. 558) donne la version suivante : toute la côte anatolienne était pratiquement aux mains des Turcs, sauf la région d'Adramyttion et de Phocée, πλὴν τῶν ὅσον κατ' Ἀτραμύτιον καὶ Φώκαιαν, que possédait Manuel Zaccaria ; les « Italiens », voyant qu'Andronic II négligeait de défendre les îles qui sont de part et d'autre (τὰς ἑκατέρωθεν νήσους, donc Mytilène et Chio), et que l'occupation de ces îles par les ennemis rendrait leur position intenable, demandent au basileus ou bien d'en assurer lui-même la défense, ou bien de les leur confier et de leur en abandonner les revenus, qui serviraient à la construction d'une flotte de guerre ; ils rappelaient que Michel VIII leur avait dans des conditions analogues concédé la région de Phocée ; ils envoyèrent à Constantinople une ambassade, dont Pachymère dit seulement qu'elle réussit, sans préciser les clauses de l'accord, ni nommer Chio. CANTACUZÈNE est plus explicite : dans un long développement (Bonn, I, p. 370 sq.), il raconte comment Andronic II, après que Benedetto se fût emparé de Chio, conclut avec lui un accord par lequel il lui concédait l'île pour dix ans, sans

un accord, en vertu duquel il lui concédait l'administration et les revenus de Chio pour dix ans, à la condition que fût reconnue l'autorité nominale du basileus, et que la bannière impériale flottât sur les remparts (1). Quand Benedetto I meurt, son fils Paleologo lui succède, et en 1314, à l'expiration de l'accord de dix ans, il en obtient de Byzance le renouvellement pour cinq ans. Il meurt la même année, sans enfants : ses parents, Benedetto II et Martino (2), lui succèdent à Chio. Le second est précisément le « messire Marti » de la geste.

tribut, sans autres obligations que ὀνομάζεσθαι βασιλέως καὶ σημαίας ἐπὶ τῶν τειχῶν ἀνάγεσθαι βασιλικάς ; en fait, Benedetto s'installa solidement et se fortifia, et à l'expiration des dix années, Andronic II, incapable de le déloger, renouvela l'accord pour cinq ans aux mêmes conditions ; et Cantacuzène mentionne encore ensuite deux autres renouvellements quinquennaux. Le premier accord étant communément daté de 1304, les renouvellements eurent donc lieu en 1314, 1319, 1324 et on devait en négocier un autre en 1329. La succession des événements se reconstitue, selon moi, ainsi : jusqu'à l'hiver de 1303-1304, Chio est victime des incursions de plus en plus fréquentes des corsaires turcs ; en 1304, elle s'en trouve protégée aussi longtemps que les Catalans et leur flotte opèrent en Anatolie ; mais dès qu'ils s'éloignent, à l'automne de 1304, les Turcs reviennent, et je pense que c'est alors qu'il faut placer l'épisode conté par PACHYMÈRE (Bonn, II, p. 510), d'après qui une trentaine de bateaux turcs attaquèrent Chio, dont les habitants, à l'exception de ceux qui avaient pu se réfugier dans la forteresse, ou bien auraient été massacrés, ou bien auraient fait naufrage au large de Skyros en s'enfuyant sur quarante vaisseaux de charge. (Cependant ces événements sont encore placés en 1306 par K. AMANTOS, dans l'article cité à la note suivante, p. 158 : la question est à reprendre ; cf. aussi ci-dessous, p. 60, n. 3.) Alors Benedetto, désespérant de voir Andronic II réagir avec énergie, et craignant avec raison que l'occupation de Chio par les Turcs ne fût une menace mortelle pour Phocée, devance ceux-ci, et occupe l'île.

(1) Je suis dispensé de donner une bibliographie relative à Chio par l'ouvrage de Philipp P. ARGENTI, *Bibliography of Chios from classical times to 1936*, Oxford, 1940. On y ajoutera, parmi les publications récentes, le livre de K. SGOUROS, Ἱστορία τῆς Χίου ἀπὸ τῶν ἀρχαιοτάτων χρόνων μέχρι τοῦ 1700 μ. Χ., Athènes, 1937 : il doit d'ailleurs être consulté avec prudence, et apporte peu de nouveau. K. AMANTOS vient de publier, sur l'histoire médiévale de Chio, un court article (Συμβολὴ εἰς τὴν μεσαιωνικὴν ἱστορίαν τῆς Χίου : Ἐπιστημονικὴ Ἐπετηρὶς τῆς φιλοσοφικῆς Σχολῆς τοῦ Πανεπιστημίου Ἀθηνῶν, S. II, t. 5, 1954-1955, p. 153-164), pour lequel il n'a malheureusement pas tenu compte du Düstūrnāme d'Enveri.

(2) Ils sont fils d'un Nicolino, qui serait demi-frère de Benedetto I, et à la mort de celui-ci (1307) aurait hérité de Phocée, tandis que Chio revenait à Paleologo. Quand Nicolino entre en possession de Phocée, celle-ci est administrée par Ticino ou Tedisio Zaccaria, neveu de Benedetto I : Nicolino lui cherche querelle sur les comptes de sa gestion, le chasse (c'est l'origine d'une part du raid de représailles que Tedisio avec l'aide des Catalans fera contre Phocée, d'autre part de l'installation du même Tedisio à Thasos), et met à sa place Andreolo Cattaneo della Volta. Quand Nicolino meurt, à peu près à la même date que Paleologo (qui ne laisse pas d'enfants), c'est à ses fils, Benedetto II et Martino, que Chio revient conjointement, tandis que Phocée reste sous l'administration directe d'Andreolo Cattaneo. Je dois ajouter que des incertitudes subsistent, il me semble, sur les véritables liens de parenté qui unissent plusieurs de ces personnages.

L'histoire des deux frères est assez bien connue. Ils gouvernent d'abord ensemble, battent monnaie commune (1), jusqu'au jour où Martino se débarrasse de Benedetto II, qui se réfugie à Constantinople, et possède seul l'île. Celle-ci, avec la sécurité, connaît une grande prospérité : le revenu annuel s'en monte à 120.000 pièces d'or (2). Martino épouse Jacqueline de La Roche, devient seigneur de Damala, acquiert aussi la seigneurie de Chalandritsa dans le Péloponnèse, et reçoit enfin de l'empereur titulaire de Constantinople, Philippe de Tarente, qui compte sur son aide pour reconquérir sa capitale, le titre surprenant de « roi et despote d'Asie Mineure » (3). Martino est alors, en effet, un personnage puissant, qui apparaît capable de refouler les Turcs et de dégager les routes commerciales de la Méditerranée orientale. Les sources contemporaines sont unanimes sur ce point. Brochard, par exemple, le qualifie d'homme « industrieux, preu, vaillant, noble et loyal qui, moy présent, obtint plusieurs victoires et maint triumphe des Turcs (...) ausquelz il a fait de grans dommaiges » (4). Guillaume Adam surtout, dans son célèbre traité *De modo Sarracenos extirpandi* (5), composé vers la fin du règne d'Andronic II, nous donne des renseignements précieux. Il dépeint Chio, aux mains des Zaccaria, comme un bastion bien armé, duquel les Turcs n'osent approcher à moins de douze milles, et qui protège les îles voisines. L'année même où il écrit, les seigneurs de Chio ont capturé en mer dix-huit bateaux corsaires turcs, fait des descentes sur le continent, délivré des prisonniers chrétiens (6). Guillaume Adam donne également une description très exacte de la péninsule d'Érythrée, dont il déclare que les Zaccaria interdisent aux Turcs le séjour (7), et qui serait, selon lui, avec Chio, une excellente base de départ pour la

(1) P. LAMPROS, Νομίσματα τῶν ἀδελφῶν Μαρτίνου καὶ Βενεδίκτου Β' Ζαχαρίων δυναστῶν τῆς Χίου 1314-1329, Athènes, 1884 ; ID., Μεσαιωνικὰ νομίσματα τῶν δυναστῶν τῆς Χίου, Athènes, 1886.

(2) Chiffre donné deux fois par CANTACUZÈNE : Bonn, I, p. 371 et 380.

(3) En 1325 : W. MILLER, *op. cit.*, *JHS*, 31, 1911, p. 48 et n. 27.

(4) BROCHARD, L'Advis directif pour faire le passage d'Oultremer (*Recueil des historiens des croisades, Documents arméniens*, II, p. 367 sq.) : cf. p. 457-458. Brochard écrit après 1329 et avant 1337 : « ... lequel Messire Martin l'empereur des Grecz tient maintenant prisonnier par trahison, injustement et indeuement ». Ce sentiment sur la captivité de Martino Zaccaria est général chez les auteurs latins, qui déplorent que la situation des chrétiens devant les Turcs se trouve ainsi affaiblie.

(5) *Documents arméniens*, II, p. 521 sq. : cf. p. 531, 532, 537.

(6) *Nam nunc fere mille pedites et centum equites et duas galeas bene paratas et electe armatas omni tempore secum habent propriis sumptibus et expensis, cum quibus contra Turcos Sarracenos eis vicinos, et contra illos qui viam illam faciunt maledictam, inimicitias et insidias exercent gravissimas et mortales.* Selon CANTACUZÈNE (Bonn, I, p. 376), c'est trois « trières », et non plus deux, que possédait Martino en 1329 quand il fut attaqué par la flotte byzantine. Quant aux mots *contra illos qui viam illam*, etc., ils font allusion aux trafiquants d'esclaves, des Détroits vers Alexandrie, auxquels Martino donnait aussi la chasse.

(7) *In isto Capite* (la presqu'île d'Érythrée) *Turci habitare non audent, nec eciam aliquando apparere, quia dicti domini dicte insule* (Chio) *ibi eo quiescere non permittunt.* Il ajoute qu'il y a dans

reconquête de l'Asie Mineure. Il décrit enfin un château de terre ferme, solidement tenu par les Génois, qui pourrait être la forteresse du port de Smyrne, si ce n'était plutôt le château de la Nouvelle-Phocée (1). S'il faut en croire Grégoras, les Turcs auraient même payé tribut à Martino (2). Nous avons vu que Martino, le 23 juillet 1319, avait aidé les Hospitaliers à repousser une attaque turque contre Chio (3). La réputation du Génois est si grande, qu'en 1327 Venise ordonne à ses représentants dans le Levant de négocier avec lui, avec le basileus et avec les Hospitaliers, pour constituer une ligue contre les Turcs (4).

En 1327 : Umur est alors en train d'assiéger la forteresse du port de Smyrne, d'où

la presqu'île *castra pulcerrima et fortia, cum fossatis magnis et turribus, sed omni habitatore carentia :* curieuse image d'un *no man's land* que ni les Génois de Chio, ni les Turcs d'Éphèse et Smyrne, ne se sentent alors assez forts pour occuper solidement.

(1) *Est eciam quoddam castrum in terra firma Turchorum, a latere predicte lingue vel capitis* (la presqu'île d'Érythrée) *versus aquilonem, quod quidem castrum munitissimum est per Januenses et per eosdem habitatur ; cujus dominium partim est predictorum dominorum qui in supradicta insula* (Chio) *dominantur, partim quorumdam aliorum Januensium, et vix vel nunquam est quin Turchi contra istud castrum et castrum contra Turchos guerram habeant actualem. Unde frequenter ad bellum conveniunt manuale. Habet eciam portum tutum et bonum.* Pour identifier ce *castrum*, on peut hésiter entre plusieurs hypothèses : Smyrne (forteresse du port), Phocée, ou encore un château à l'entrée du golfe de Smyrne (mais celui-ci est plus tardif). En raison de la précision donnée sur les maîtres génois, appartenant à deux familles, celle des Zaccaria de Chio et une autre, j'incline à penser qu'il s'agit de la Nouvelle-Phocée. Mais il serait intéressant de déterminer la date exacte à laquelle écrit Guillaume Adam, et on notera à ce propos qu'il parle toujours au pluriel des seigneurs génois de Chio, comme si Benedetto II était encore auprès de Martino (il les nomme d'ailleurs l'un et l'autre, ainsi que Bartholomeo, fils de Martino), et non réfugié à Constantinople. — Je voudrais encore citer la phrase amusante par laquelle l'auteur résume ses impressions : *In nulla insula Turchis vicina homo nec mulier nec canis nec cattus nec aliquod vivum animal remansisset nisi dictorum dominorum* (les Zaccaria) *virtus et potentia obstitisset.* On la rapprochera de ce que dit Marino Sanudo (dans une lettre publiée par J. BONGARS, *Gesta Dei per Francos*, II, Hanoviae, 1611, p. 298, avec la date de 1326), pour qui tout serait perdu en Méditerranée orientale, *si non essent domini de Chio Zachariae januenses*, auxquels il associe d'ailleurs Nicolas Sanudo duc de Naxos et Andros, les Hospitaliers et les Vénitiens.

(2) GRÉGORAS, Bonn, I, p. 438-439 : αὐτὸς δὲ (Μαρτῖνος) δραστήριος ὢν ἀνὴρ καὶ συνέσει βαθείᾳ κοσμούμενος τριήρεις τε ἐναυπηγήσατο καὶ ἐληΐζετο τοὺς βαρβάρους, ὅσοι τε τὰ ἐκεῖ τῆς Ἀσίας ᾤκουν παράλια καὶ ὅσοι λῃστρικῶς ἐς τὰς ναῦς ἐμβιβάζοντες ἑαυτοὺς τὰς νήσους παρέπλεον. Καὶ οὕτω τούτους ἐφόβησεν ἐν βραχεῖ, ὡς καὶ φόρους ἐτησίους λαμβάνειν ἐκ τούτων, ὡς μὴ τὰ μέγιστα βλάπτῃ μαχόμενος.

(3) Cf. ci-dessus, p. 30 et n. 3.

(4) G. GIOMO, Le rubriche dei Libri Misti del Senato perduti : *Archivio Veneto*, 20, 1880, p. 89 : *Scribatur duche et consiliariis Crete et allis nominatis rectoribus, scilicet baiulis Nigroponti et Constantinopolis, quod cum domino imperatore Constantinopolis, Hospitali, domino Martino Zacharia et omnibus aliis debeant persentire de facienda societate contra Turchos pro defensione locorum nostrorum, et quicquid tractaverint et sciverint scribant velociter.*

il délogera précisément Martino. La geste le dit, il n'y a pas de raison d'en douter, la mention même de « messire Marti » devenant une garantie d'exactitude. Mais aucun des textes, grecs ou occidentaux, concernant Martino ne parle de Smyrne : la chose est singulière. On en peut déjà déduire avec certitude que cet épisode, que la geste enfle démesurément pour en faire une éclatante victoire de son héros, fut loin d'avoir sur le moment cette importance, et passa peut-être même inaperçu. Il n'est cependant pas aisé de reconstituer les faits. Lorsque Mehmed, vers 1317, occupa la forteresse supérieure de Smyrne, rien ne permet de penser que ce soit à d'autres que les Grecs qu'il l'ait enlevée : d'ailleurs un passage de Doukas, que j'ai cité, le confirme, et l'acte patriarcal de 1318, analysé ci-dessus, laisse entendre que la fin de la domination byzantine à Smyrne est alors récente (1). Les dernières années en avaient été sans gloire, et certainement de plus en plus difficiles : la progression turque dans l'arrière-pays asphyxiait, à la lettre, le débouché maritime de celui-ci, et il dut se produire là ce que l'on constate ailleurs, où des ports qui avaient été des centres actifs d'échanges se trouvèrent réduits, avant même de tomber aux mains des Turcs, au rôle de repaires de pirates. C'est un château mal gardé que Mehmed enleva « par surprise » aux Grecs, comme il enleva sans doute la plus grande partie de la ville elle-même, qui devait être déjà aux trois quarts dans l'état de ruine où Ibn Battuta la verra encore quinze ans plus tard. Restait le port, avec son propre château, qui ne seront enlevés que plus de dix ans après, par Umur, à Martino Zaccaria. On ne peut là-dessus faire que des hypothèses, et principalement deux. Ou bien les Grecs, ayant perdu la ville et l'acropole, se sont maintenus dans le port, où les Latins, à une date inconnue, leur auraient succédé : hypothèse que rien n'appuie. Ou bien, et c'est ce que je crois, depuis longtemps déjà, depuis Michel VIII et le traité de Nymphaeum, le port de Smyrne était tenu par des Latins, essentiellement par des Génois, qui avaient construit pour le défendre une forteresse, à moins qu'ils n'aient restauré un ancien château : celui-là même que la tradition locale nommera « château des Génois ». Sans doute, pour les raisons déjà dites, ce comptoir dut perdre assez vite l'importance que le traité de Nymphaeum paraît encore lui accorder : c'est pourquoi les archives de Gênes et de Venise sont, autant que je sache, muettes à son sujet. Il se peut même que Gênes ait renoncé à tenir pour son compte une place que les incursions barbares sur terre et la piraterie sur mer avaient rendue inutile. Mais alors les Zaccaria de Phocée et de Chio l'occupèrent : la geste le dit, et il y a d'autant moins lieu d'en douter qu'ils avaient les meilleures raisons de le faire. Après que Mehmed eût occupé le château supérieur et la ville, il était évident qu'il chercherait à s'emparer du port, et que s'il y parvenait, une grave menace pèserait de nouveau sur toute la région et ses communications maritimes. Martino, qui menait dans ces eaux une lutte acharnée contre la piraterie, et qui devait

(1) On corrigera donc d'après ces indications ce qui est dit dans *Destān*, p. 39, n. 6.

protéger Chio, occupa la forteresse du port, non point pour assurer le trafic commercial d'une place qui n'en avait plus aucun, mais pour empêcher qu'elle devînt une base pour les corsaires turcs. Précaution toute défensive : Martino bloquait le débouché maritime d'un pays entièrement turquisé. Lorsque les circonstances obligeront à desserrer ce blocus, Umur, ne justifiant que trop les craintes de Martino, se lancera sur mer. Pour comprendre comment la situation put ainsi se renverser, il faut reprendre le fil des événements.

Vers 1328, Martino est au faîte de sa prospérité et de sa gloire, il se conduit à Chio en maître absolu : mais l'île est toujours sous la dépendance nominale du basileus. L'accord conclu avec Byzance, et constamment renouvelé par Andronic II, vient à expiration en 1329 (1). L'empereur n'est plus le faible Andronic II, mais Andronic III, dont l'énergique et ambitieux Cantacuzène est le premier ministre et le conseiller. A l'approche des négociations pour le renouvellement de la concession de Martino, un mouvement de nationalisme grec se développe à Chio, favorisé sans doute par Byzance, en tout cas bientôt exploité par elle. Le promoteur en est un familier des Cantacuzène, Léon Kalothètos : Cantacuzène, qui fait de ces événements un récit très détaillé (2), parle des entretiens qui eurent lieu à Didymotique entre Andronic III, Cantacuzène lui-même, sa mère et Kalothètos, puis des préparatifs militaires qui furent faits à Constantinople et aboutirent à l'expédition navale dirigée contre Martino. On conçoit que les allures d'indépendance de celui-ci, ses alliances latines, le titre que lui avait décerné Philippe de Tarente et l'engagement qu'il impliquait d'aider un jour celui-ci à reconquérir Byzance, rendaient Martino suspect au pouvoir. On conçoit aussi que les Grecs aient souhaité remettre la main sur les revenus considérables de l'île (3). Mais il me paraît certain qu'un mouvement populaire éclata aussi dans le même temps à Chio et favorisa l'entreprise de Kalothètos et d'Andronic III (4), et il est probable qu'il prit naissance à l'appel du clergé orthodoxe. Toujours partie intégrante de l'Empire byzantin, Chio avait naturellement conservé son clergé grec (nous avons vu le patriarcat se préoccuper, quelques années plus tôt, de pourvoir le siège vacant), et celui-ci était à coup sûr avec

(1) CANTACUZÈNE, Bonn, I, p. 373 : ἐπεὶ δὲ αἵ τε σπονδαὶ τῷ Μαρτίνῳ ἐν ἐξόδῳ εἰσὶν ἤδη.

(2) CANTACUZÈNE, Bonn, I, p. 370-388.

(3) Cantacuzène met cet argument dans la bouche de Kalothètos, développant à la mère du grand-domestique (Jean Cantacuzène) les raisons qu'a Byzance d'intervenir à Chio : Bonn, I, p. 371.

(4) CANTACUZÈNE, Bonn, I, p. 377 : Martino se juge hors d'état de résister à l'attaque du basileus en raison de l'attitude des Grecs de Chio, διὰ τὸ οὐχ ἧσσον αὐτοῦ ἀφεστηκέναι ταῖς γνώμαις ἢ καθ' ὅσον εὖνοι ἦσαν βασιλεῖ ὑπωπτευκέναι. Martino se défie tellement de la population grecque de Chio qu'il lui interdit, sous peine de mort, le port des armes : CANTACUZÈNE, Bonn, I, p. 376. Le chroniqueur ajoute d'ailleurs que Kalothètos et ses partisans ont si grande peur des Latins, qu'ils n'osent pas enfreindre cette défense, et qu'avec huit cents soldats latins Martino tenait facilement Chio sous son pouvoir.

passion anti-latin. Les efforts de Rome et des ordres religieux d'Occident pour s'implanter dans l'île ne pouvaient qu'accroître cette hostilité et renforcer l'opposition (1).

Quoi qu'il en soit, au début de l'automne 1329 (2), une puissante expédition navale fut dirigée par Andronic III contre Martino, qui fut contraint de capituler sans condition et emmené prisonnier à Constantinople, après que le peuple de Chio eût tenté de l'écharper et que Cantacuzène lui eût, dit-il, sauvé la vie. Il y restera jusqu'en 1337, cependant que Chio redevient effectivement byzantine, et que Léon Kalothètos en est nommé gouverneur. Ces événements nous intéressent à un double titre. Ils offrent d'abord une explication aux vers de la geste qui racontent comment « messire Marti » évacua la forteresse du port, à Smyrne, et l'abandonna à Umur. Le château, ravitaillé par mer, était imprenable et aurait continué de résister, comme il l'avait fait déjà pendant deux ans et demi, si Martino n'avait décidé d'en ramener à Chio la garnison (v. 141-144). Or, la raison qui lui fit prendre cette décision n'est autre, selon moi, que la menace qui se préparait contre lui à Chio même et à Byzance. Les dates concordent, et peut-être se précisent. Le récit très détaillé de Cantacuzène montre que l'expédition byzantine de l'automne 1329 fut précédée de négociations et de longs préparatifs. De la geste elle-même, d'autre part, nous avions déjà conclu que l'occupation du port de Smyrne par Umur se place dans la seconde moitié de 1328 ou la première moitié de 1329. C'est la seconde de ces deux dates que l'on préférera maintenant, comme plus proche des événements qui, à Chio, conduisent à la chute de Martino, et expliquent ce qui se passe à Smyrne.

D'autre part cet épisode aide à porter un jugement, positif, sur la valeur historique de la geste. Car les exagérations outrancières d'Enveri, ou de sa source, concernant les exploits qu'Umur aurait accomplis à Smyrne plusieurs années durant, pouvaient bien faire suspecter l'historicité d'événements que nous ne connaissons pas par ailleurs. Mais ramenés à leurs proportions exactes, qui sont modestes, ces événements doivent être tenus pour vrais : non seulement parce qu'ils sont vraisemblables, et s'accordent bien à ce que nous savons d'autre part ; non seulement encore parce que le chroniqueur turc sait fort bien qui est « messire Marti », et que Chio est alors « son domaine » (v. 144) ; mais parce qu'il connaît également très bien les événements qui, à Chio, se produisirent peu après. Les vers 235-246 racontent en effet que l'empereur, Andronic III, fit attaquer Chio par sa flotte, livra bataille à Martino, et après l'avoir assiégé dans sa forteresse, le captura ; puis qu'il nomma, pour l'île, un gouverneur que le poète appelle « Peresto », sans que l'on puisse aisément découvrir comment le nom de Léon Kalothètos a pu

(1) CANTACUZÈNE, Bonn, I, p. 385 : ... ἔτι δὲ καὶ ἐκ Λατίνων ἀρχιερέως, ὃς τὴν τῆς Χίου παρὰ τοῦ πάπα ἐπιτέτραπτο ἐπισκοπήν, καὶ Φρερίων τινῶν καθ' ἱστορίαν (c'est-à-dire que des Hospitaliers accomplissaient à Chio une mission d'information, qui n'était assurément pas désintéressée).

(2) Le récit de cette expédition par GRÉGORAS, Bonn, I, p. 438 sq., précise : φθινοπώρου ἱσταμένου.

prendre cette forme (1). Sans doute le poète donne une interprétation fantaisiste de l'expédition de l'empereur contre Chio, qu'il explique par le désir de venger une attaque dont les bateaux byzantins auraient été victimes de la part d'Umur : mais il faut bien, dans le poème, tout ramener à son héros. Sans doute encore, les hauts faits prêtés à celui-ci sont excessivement exagérés. Mais ces deux déformations, imposées par les lois du genre, étant admises, il reste que la source de la geste est, ici, excellente.

***

Smyrne a donc été, en deux fois, occupée par les Aydinoglu, presque sans combat : vers 1317, Mehmed a enlevé par surprise le château supérieur et la ville proprement dite à une garnison grecque ; en 1329, Umur occupe le port, que Martino Zaccaria, se repliant sur Chio menacée, renonce à défendre. Ces événements furent en eux-mêmes peu importants : les autres sources n'en parlent pas. Leurs conséquences vont cependant être grandes. La mer s'ouvre à Umur, il s'y élance, avec une fougue que le poète de la geste exprime avec bonheur.

Les vers 145-224 racontent le premier raid d'Umur, à la tête de huit bateaux construits en hâte, dont une galère amirale surnommée « gazi ». Il va droit vers le point sensible des lignes maritimes de la Méditerranée orientale : l'île de Ténédos (Bozca) et l'entrée des Dardanelles (2). Il y surprend un convoi de cinq navires chrétiens qui se dirigeaient à la voile vers Constantinople et se trouvaient en panne faute de vent, l'attaque, lui inflige des pertes, le voit s'échapper quand le vent se lève : Umur rentre à Smyrne, sans butin. C'est un échec, bien que la geste en fasse une victoire. Mais le poète a sans doute raison de dire (v. 219-224) que les chrétiens (3) furent très émus par

(1) De bons philologues m'ont affirmé que, de copiste en copiste, il n'était pas impossible que le nom de Kalothètos, transcrit en arabe, fût devenu quelque chose comme Peresto. J'avais pour ma part formé une autre hypothèse, qui fait moins violence à la phonétique, mais reste une hypothèse : ce n'est pas le patronyme Kalothètos, mais un titre désignant ce personnage (comme, dans la suite du poème, « Parakimoménos » pour Apokaukos) que cacherait la forme Peresto, et ce titre serait προεστώς.

(2) Ténédos, « clef des Détroits », est à ce moment encore byzantine. Sur l'importance que lui confère sa situation géographique, et les convoitises qu'elle va bientôt susciter, cf. en dernier lieu F. THIRIET, Venise et l'occupation de Ténédos au XIVe siècle, *MEFR*, 1953, p. 219-245. Sur une occupation de Ténédos par des pirates, peut-être turcs, déjà sous Andronic II, cf. PACHYMÈRE, Bonn, II, p. 344.

(3) Plus précisément l'empereur grec, selon le vers 219 : mais il serait imprudent d'accorder trop de crédit à cette indication. Enveri (ou sa source) ne dit d'ailleurs pas si le convoi attaqué par Umur est byzantin ou latin. A mon avis, il s'agit de bateaux de commerce latins, navigant principalement à la voile, et dont l'équipage comprenait, pour la défense contre les pirates, des arbalétriers, comme c'était alors l'usage. L'ensemble des données, souvent précises, dispersées

cette brutale révélation d'un danger nouveau, que représentent désormais Umur et la flotte de Smyrne. Quant à la date de ce raid, je crois qu'on peut la fixer à l'été de 1329 : après l'évacuation du port de Smyrne par Martino Zaccaria, qui a permis aux Turcs de construire leurs bateaux (1) ; avant l'attaque de Chio, à l'automne de la même année, par Andronic III. Car si la geste se trompe en donnant celle-ci comme la conséquence du raid d'Umur, elle ne doit pas se tromper en disant qu'elle le suivit de près.

Enveri (ou sa source) a d'ailleurs le souci d'enchaîner logiquement les épisodes. Ayant présenté l'attaque byzantine contre Chio comme une réplique à l'attaque du convoi par Umur, il présente ensuite le raid d'Umur contre Chio comme une conséquence de la chute de Martino Zaccaria : « Le pacha apprit cette affaire, il se prépara pour que Dieu lui accordât la victoire » (v. 247-248). Il se peut cette fois qu'il n'ait pas tort : la crainte qu'inspirait Martino aurait sûrement détourné Umur de s'en prendre à Chio, mais il n'est pas invraisemblable qu'il en ait conçu l'idée après que l'île fut replacée sous la fragile autorité de Byzance. Le récit qui suit n'est pas sans présenter quelques difficultés. Umur, nous dit-on, fit construire vingt-huit bateaux, auxquels vont se joindre vingt-deux autres, que son frère aîné Hizir envoie d'Éphèse. Puis les vers 267-282 racontent comment les bateaux turcs (ceux d'Umur seulement ?) attaquèrent un navire grec isolé, qu'on dit être de Mytilène, et qui n'a évidemment d'autre ressource que de se laisser arraisonner : les détails donnés par la geste pour cet épisode me paraissent extrêmement suspects (2). On nous montre ensuite les deux frères, Hizir et Umur (3), réunis à Tchechme, sur la côte occidentale de la presqu'île d'Erythrée, en face de la ville et du port de Chio : c'est donc dans la baie de Tchechme qu'avaient dû se concentrer les flottes de Hizir et d'Umur,

dans la geste, sur la construction, la forme, la dénomination, l'équipage, la vitesse des bateaux, et sur la tactique navale, fournirait la matière d'une étude intéressante. Il y aurait lieu aussi de se demander quels furent les constructeurs de cette flotte d'Umur, dont les progrès furent si rapides, et quels en sont les matelots : je croirais volontiers que les Grecs y furent nombreux.

(1) Cf. le vers 255 : « Les bateaux étaient construits devant Izmir. »

(2) Je ne comprends pas, dans la traduction proposée, les vers 275-282. La rencontre en mer, par la flotte d'Umur se rendant de Smyrne à Tchechme, d'un bateau de Mytilène, n'est pas impossible. Mais où se tient Umur, qui va par voie de terre, me semble-t-il, de Smyrne à Tchechme? Qui est le « tekfur » du v. 275 ? Mytilène étant alors sous l'administration byzantine, s'agit-il du gouverneur grec de l'île, qui se serait précisément trouvé sur le bateau arraisonné ? ou simplement du capitaine de ce bateau ? Que signifie : « il en sortit et vint rendre hommage au pacha » ? Doit-on comprendre qu'il sortit du bateau, ou de Mytilène ? Où alla-t-il trouver Umur ? Ce qui suit : soumission, cadeaux, hommage, promesse de payer le tribut, n'est plus que le schéma banal et stéréotypé. Mais tout l'épisode, outre qu'il est démesurément grossi, est surprenant. On notera qu'il n'est pas dit que le bateau ait été capturé ou pillé : est-ce à cause de l'engagement pris de payer le tribut ?

(3) Par ce qui suit, on constate qu'Ibrahim faisait aussi partie de l'expédition, mais son rôle est laissé dans l'ombre.

que les deux émirs, venant d'Éphèse et de Smyrne, rejoignirent sans doute par voie de terre. Puis, à notre surprise, Hizir s'en retourne à Éphèse, et laisse Umur partir seul (1). Celui-ci débarque à Chio, et livre combat à la garnison de l'île, commandée par *Beçerto* ou *Bişirto le Franc* : personnage impossible à identifier, à moins que l'on admette, comme je crois qu'il faut le faire, que nous sommes en présence d'une nouvelle déformation du nom de Kalothètos (2). Quoi qu'il en soit, il se renferme dans la forteresse, cependant qu'Umur pille à son aise, et ramène à Smyrne un butin considérable, qu'il partage.

Il faut renoncer à interpréter l'épisode du navire de Mytilène arraisonné : il doit être déformé, ou mal placé, en tout cas maladroitement raccordé au récit. Restent d'une part le raid d'Umur sur Chio, d'autre part l'attitude énigmatique de Hizir. D'une attaque de Chio par les Turcs à ce moment, c'est-à-dire peu de temps après que l'île soit redevenue byzantine, donc vers la fin de 1329 ou le début de 1330, aucune source à ma connaissance ne parle. Il est digne de remarque que cette attaque se déroule, dans la geste, comme celle dont Pachymère a laissé le récit (3) et qui suivit de peu, elle aussi, un départ des Latins, mais cette fois des Catalans : hormis ceux qui trouvent refuge dans la forteresse principale, les habitants courent le risque d'être massacrés ou emmenés en esclavage, et l'île est pillée. Aurions-nous donc une sorte de doublet ? Le récit de la geste est-il une interpolation introduisant là un épisode en fait plus ancien d'un quart de siècle environ ? Je ne pense pas qu'il faille retenir cette hypothèse, que rien n'appuie. A condition de le ramener à de justes proportions, un raid d'Umur sur Chio, après la chute de Martino Zaccaria, n'est pas invraisemblable. Et il n'est pas non plus invraisemblable que les Grecs aient montré plus d'énergie à chasser les Latins, qu'ensuite à repousser les Turcs.

(1) Il n'est pas impossible qu'Hizir seul soit reparti pour Éphèse, et que ses bateaux soient restés avec ceux d'Umur. On s'expliquerait mieux ainsi qu'à son retour Umur réserve à Hizir une part importante du butin, et que les deux frères célèbrent ensemble la victoire. Mais le récit d'Enveri ne permet pas d'en décider.

(2) On sait déjà que le qualificatif de « Franc » n'exclut pas qu'il s'agisse d'un Grec.

(3) Cf. ci-dessus, p. 51, n. 5. Il est curieux de rapprocher de ce passage de PACHYMÈRE (Bonn, II, p. 510) un texte de Gio. B. RAMPOLDI, *Annali Musulmani*, IX, Milan, 1825, p. 249, où sans références aux sources et avec la fausse date de 1307, on lit ceci : « I Turchi di Khalamouz (Kalames : cf. WITTEK, *Mentesche*, p. 19, 21, 29) fecero uno sbarco in Metelin, mentre un altro corpo della stessa nazione pose il piede nell'isola di Scio. Questi ultimi o più fortunati, o maggiormente arditi de' loro connazionali, non accontentaronsi di depredare la campagna, assalirono la città, vi penetrarono colla spada alla mano e trucidarono tutti coloro che incontrarono. A ben pochi riesci di salvare la vita : un centinaio di essi potè ripararsi in un vicino castello ; nulla più di quattrocento fuggirono sopra circa cinquanta battelli, che poi quasi tutti perirono nel naufragio che fecero a Schira o Ipsara. » Psyra et Skyros sont en effet les deux îles situées entre Chio et l'Eubée.

Reste le problème du rôle joué par Hizir. L'attitude de celui-ci n'est pas claire. Il paraît appuyer l'entreprise de son frère, il équipe à cet effet une flotte, mais finalement il ne prend pas part à l'expédition, il rentre à Éphèse, on ne parle plus de ses bateaux ni de ses troupes. Quand Umur revient, Hizir va le trouver à Smyrne, mais c'est, selon la geste, pour recevoir une part des jeunes gens et des jeunes filles de Chio livrés aux plaisirs des Turcs, ainsi que de l'or et des objets de prix. Est-ce un trait de cette différence de caractère que nous avons cru déjà discerner entre les deux frères ? Je crois plus vraisemblable que des raisons politiques aient dicté la réserve de Hizir, et il me semble que l'épisode qui fait suite, dans la geste, à la razzia de Chio, permettra de préciser ce point.

***

Auparavant, rappelons les données chronologiques que l'examen des premières entreprises maritimes d'Umur a donné l'occasion de dégager : encore trop souvent incertaines ou imprécises, elles comblent pourtant quelques lacunes du tableau dressé à la fin du chapitre précédent.

Mars 1304	Andronic II confirme aux Génois la possession d'un comptoir à Smyrne.
Fin 1304 ?	1° Les Turcs pillent Chio, à l'exception de la forteresse. 2° Benedetto I Zaccaria met la main sur Chio, et fait accord avec Andronic II.
1314	Renouvellement de l'accord entre les Zaccaria (Paleologo) et Andronic II au sujet de Chio.
Fin 1317 ?	La forteresse supérieure et la ville de Smyrne aux mains de Mehmed.
Peu après 1317 ?....	Benedetto I Zaccaria occupe la forteresse du port de Smyrne.
Fin 1318	Le patriarche Jean Glykys nomme un métropolite de Smyrne (Xénophon).
1319	Second renouvellement de l'accord entre les Zaccaria (Martino et Benedetto II) et Andronic II au sujet de Chio.
1324	Troisième renouvellement de l'accord (Martino seul ?).
1326 ou 1327	Umur investit la forteresse du port de Smyrne.
1327	Projet vénitien d'une ligue contre les Turcs à laquelle Martino Zaccaria est invité à s'associer.
1328-1329	Développement, à Chio, d'un complot aristocratique et d'un mouvement nationaliste contre Martino Zaccaria.

Début (?) 1329	Martino Zaccaria, inquiet des événements de Chio et de l'attitude de Byzance, évacue la forteresse du port de Smyrne ; Umur en est maître.
Été (?) 1329.....	Attaque d'un convoi chrétien par la flotte d'Umur, au large de Ténédos.
Automne 1329	Andronic III attaque Martino Zaccaria à Chio et le fait prisonnier. Léon Kalothètos, gouverneur grec de l'île.
Fin 1329 ou début 1330	Raid d'Umur contre Chio byzantine, qui est pillée à l'exception de la forteresse. Attitude réservée de Hizir.

CHAPITRE III

LA DÉSOBÉISSANCE D'UMUR
RAID CONTRE GALLIPOLI (1331-1332)

(*Destān*, v. 363-450)

Sans répondre à une convocation de son père, Umur se rend, avec une flotte de trente-cinq bateaux, au pays de Saruhan ; il a une entrevue avec le fils de Saruhan et Orhan. Malgré l'ordre apporté par un envoyé de son père, il part en expédition, en compagnie du fils de Saruhan. Il débarque à Gelibolu (Gallipoli) : le gouverneur byzantin, Asen, défend efficacement la place. Umur s'empare du petit fort côtier de Lazgöl. Puis il rentre à Izmir, va s'entretenir avec Mehmed à Birgi, revient à Izmir.

Cet épisode, qu'une fois de plus la geste est seule à nous faire connaître, n'est pas facile à interpréter. Le fait important est qu'Umur, en participant à ce raid contre Gallipoli, désobéit gravement à son père, Mehmed. Notre texte revient là-dessus à trois reprises : dans la rubrique initiale, « il partit de nouveau en razzia, Muhammed beg le lui avait défendu, car il était prudent » ; aux vers 363-365, où l'on voit Mehmed envoyer des émissaires à son fils, pour lui donner ordre de se rendre auprès de lui et lui interdire de prendre part à l'expédition qui se préparait, ordre et défense dont Umur ne tient aucun compte ; enfin aux vers 376-386, qui montrent Mehmed, très affecté par la conduite d'Umur, renouvelant solennellement l'interdiction qu'il lui a signifiée, et Umur refusant encore « d'entendre les paroles de son père ». On est surpris que la geste insiste tellement sur ce dissentiment : il faut qu'il ait été grave. En effet, ce n'est point d'un coup de tête d'Umur qu'il s'agit, mais bien de la politique suivie à ce moment par l'émirat d'Aydin (et par l'émirat de Saruhan) en face de Byzance.

Considérons les événements. La geste donne naturellement à Umur le rôle principal : c'est la loi du genre. Mais il suffit d'observer que l'entrevue, où l'opération fut préparée et discutée, eut lieu « dans le pays de Saruhan », et non à Izmir, pour penser qu'Umur, s'il adhéra avec empressement à ce projet, n'en fut pas l'initiateur. Il se rend à ce conciliabule à la tête d'une flotte de trente-cinq bateaux de guerre : on notera l'augmentation rapide de ses forces navales. L'émirat de Saruhan a pour centre, depuis 1313, Manisa

(Magnésie du Sipyle) (1). Son fondateur et éponyme, Saruhan, que nous retrouverons plus loin, en est toujours l'émir. Ce n'est point à Manisa cependant que se tient la réunion, mais dans quelque ville côtière qu'on ne nomme pas, et ce n'est point Saruhan qui y assiste et qui prendra part à l'expédition, mais son fils (2), et un troisième personnage, Orhan. Qui est ce dernier ? Certainement pas l'Orhan Saruhanoglu, connu au début du XV^e siècle (3). A la date où nous sommes, environ 1330, nous pouvons hésiter entre Orhan fils d'Osman, émir de Bithynie (4), et Orhan fils de Masud, émir de Menteche (5). En faveur du premier on pourrait invoquer — puisque l'expédition qui se prépare est dirigée contre le territoire byzantin — qu'il est en guerre avec Andronic III : il l'a vaincu à Pélékanon au printemps de 1329, il va lui enlever Nicée (6) ; il a d'ailleurs dû provoquer, sinon conduire lui-même, une attaque ottomane contre la côte de Thrace à la fin de 1329 (7). Mais on trouvera surprenant qu'il soit venu de si loin ; surprenant encore, s'il s'agit d'un personnage aussi important, que la geste n'en fasse mention qu'en passant ; et d'ailleurs nous ne savons rien d'un rapprochement, à cette date, entre les Ottomans et les émirats seldjoukides (8). Je pense donc qu'il s'agit d'Orhan émir de Menteche, dont une fille épousa Suleyman frère d'Umur. Nous en trouvons peut-être une confir-

(1) WITTEK, *Mentesche*, p. 20.

(2) Si j'en juge par les indications très pauvres qu'on trouve dans le *Manuel de généalogie et de chronologie* de E. DE ZAMBAUR (cf. p. 150, n° 141), il se pourrait que le texte d'Enveri fût le premier à nous renseigner sur les fils de Saruhan. Nous rencontrerons plus loin Suleyman. Nous trouvons ici Atmaz (v. 369), qui participe à l'entrevue, et Timur Khan (v. 390), qui prend part à l'expédition : on est d'ailleurs un peu surpris de cette dualité. Mais je laisse aux turcologues le soin d'étudier la descendance de Saruhan.

(3) WITTEK, *Mentesche*, p. 90, n. 1 ; 91, n. 1 et 2 ; ZAMBAUR, *op. cit.*, p. 150, n° 141.

(4) WITTEK, *Mentesche*, p. 136 ; ZAMBAUR, *op. cit.*, p. 160, n° 156-2.

(5) ZAMBAUR, *op. cit.*, p. 153, n° 146-2 ; mais surtout WITTEK, *Mentesche*, p. 64-70. Les dates d'Orhan comme émir de Menteche sont incertaines : depuis peu avant 1320, jusqu'à une date inconnue antérieure à 1344-1345.

(6) Sur la date de Pélékanon, 10 mai 1329, cf. V. LAURENT, *REB*, 7, 1949, p. 210-211. Sur la date de la chute de Nicée, samedi 2 Mars 1331, cf. ci-dessus, p. 12 et n. 2 ; P. CHARANIS, Les βραχέα χρονικά comme source historique, *Byz.*, 13, 1938, p. 342-343 ; G. ARNAKÈS, Οἱ πρῶτοι Ὀθωμανοί, Athènes, 1947, p. 187 sq. Sur la date de la chute de Brousse, 6 Avril 1326, cf. ci-dessus, *loc. cit.* ; CHARANIS, *op. cit.*, p. 341-342. Quant à la chute de Nicomédie, qui achève d'établir la domination ottomane en Bithynie, elle eut lieu probablement en 1337 : G. ARNAKÈS, *op. cit.*, p. 197 ; V. LAURENT, *REB*, 7, 1949, p. 211 ; 10, 1952, p. 272 ; AMANTOS, *Relations*, p. 66 et n. 5.

(7) CANTACUZÈNE, Bonn, I, p. 390.

(8) Il ne serait pas *a priori* invraisemblable qu'au moment où les Grecs — nous allons le voir — concluent avec les émirs seldjoukides des accords dont une pointe doit être dirigée contre les Ottomans, ceux-ci se livrent auprès des mêmes émirs à une contre-manœuvre. Mais comment croire que le puissant Orhan cherche un accord clandestin avec *les fils* des émirs de Saruhan et d'Aydin ?

mation indirecte dans le passage où Ibn Battuta (1) nous dit qu'en 1333, à Birgi, il vit Mehmed dans une violente agitation, parce que son fils Suleyman, en désaccord avec lui pour une raison qu'on ne nous dit pas, mais qui pouvait être justement ce mariage, s'était enfui auprès de son beau-père Orhan. Ainsi une sorte de coalition se serait nouée entre l'émir de Menteche d'une part, le fils ou les fils des émirs d'Aydin et de Saruhan de l'autre, ces deux émirs eux-mêmes étant au contraire opposés à ce qui se préparait. Ce que nous savons par les sources grecques renforce cette hypothèse.

Grégoras, il est vrai, nous apprend peu : il rapporte brièvement la campagne peu heureuse conduite par Andronic III contre Orhan, pour dégager Nicée, au printemps de 1329, puis en quelques mots l'expédition navale contre Martino Zaccaria à Chio dans l'automne de la même année, enfin la grave maladie dont le basileus fut atteint, à Didymotique, au cœur de l'hiver 1329-1330, c'est-à-dire probablement en Janvier ou Février 1330 (2). Cantacuzène dit davantage. Après le récit des négociations menées en 1328 par Andronic III, à Cyzique et Pègai, avec l'émir de Phrygie, Timur Khan fils de Yahşi (Γιαξής), puis de la campagne du printemps de 1329 contre Orhan fils d'Osman, et enfin de l'expédition de Chio, Cantacuzène rapporte une série d'événements qu'il faut placer entre l'expédition de Chio et la maladie de l'empereur, c'est-à-dire approximativement entre Septembre ou Octobre 1329 et Janvier ou Février 1330 : le séjour et les négociations d'Andronic III à Phocée ; son retour à Constantinople, où il désarme la flotte et licencie l'armée, puis à Didymotique ; la brève campagne pour repousser un parti turc qui, venu d'Asie sur soixante-dix vaisseaux, dévastait la région de Traianoupolis et de Bèra (3) ;

(1) IBN BATTUTA, *Voyages*, II, p. 299. Cf. ci-dessus, p. 35-36.

(2) GRÉGORAS, Bonn, I, p. 433 sq., 438, 439.

(3) Traianoupolis, près du site ancien de Doriskos, à l'Ouest de l'embouchure de l'Ebre. La localité voisine, dite Βηρά ou Βηρός, est surtout connue comme site du célèbre couvent de la Kosmosôteira, fondé en 1152 par le sébastokrator Isaac Comnène. Parlant de ce personnage, Th. USPENSKIJ, dans l'étude qu'il a consacrée à l'Octateuque du Sérail (*IRAIK*, 12, 1907), identifie le site de son couvent avec Feredjik. L. PETIT, dans l'introduction à son édition du typikon du monastère (*IRAIK*, 13, 1908, p. 17-77 : cf. p. 19), ne conteste pas formellement cette localisation, mais se demande si l'emplacement du couvent du XII^e^ siècle n'est pas plutôt celui du couvent moderne dit τῆς Σκαλωτῆς, à deux heures d'Aenos. Villehardouin posséda « l'abbeie de Vera » (éd. Faral, II, p. 190-191 et n. 6). La localité donne son nom à une ἐπίσκεψις ou *pertinentia* dans la *partitio* de 1204 : TT, I, p. 481 (et n. 6, p. 482) ; St. KYRIAKIDÈS, Βυζαντιναὶ Μελέται, IV, Thessalonique, 1939, p. 72 ; D. ZAKYTHÈNOS, *EEBS*, 22, 1952, p. 162-163. — Le raid dont il s'agit est vraisemblablement le fait des Ottomans. CANTACUZÈNE (Bonn, I, p. 390) le mentionne — alors qu'il en passe bien d'autres sous silence — à cause peut-être du nombre des assaillants, que transportent soixante-dix vaisseaux, mais surtout parce qu'il pouvait menacer Didymotique, où séjournent alors l'empereur et le grand-domestique. Au dossier de Bèra, je verse encore le passage où CANTACUZÈNE (Bonn, II, p. 196) raconte qu'en Mars 1342, partant de Didymotique, il tenta d'obtenir la reddition du φρούριον de Βηρά, sans toutefois l'attaquer, parce que des moines

enfin la tentative manquée du frère de Martino Zaccaria, Benedetto, pour s'emparer de Chio (1). Ce sont les affaires de Phocée qui nous intéressent (2). Quittant Chio replacée sous l'autorité effective et sous l'administration de Byzance, Andronic III se rend à l'Ancienne Phocée, ville sujette de l'Empire, οὖσα ὑπήκοος Ῥωμαίοις (3), et s'y arrête quelques jours. Il y fait venir « l'archonte des Perses d'Ionie », Σαρχάνης, c'est-à-dire l'émir Saruhan, qui se montre fort soumis, au dire de Cantacuzène, reçoit de l'empereur des présents, et repart ἔνσπονδος Ῥωμαίοις, lié aux Grecs par un accord. Andronic III aurait également souhaité voir Αἰτινής « satrape de Carie », c'est-à-dire l'émir d'Aydin Mehmed, mais celui-ci est gravement malade et ne peut se déplacer : il s'en excuse, et envoie des ambassadeurs chargés de cadeaux saluer le basileus, qui à son tour lui fait des présents ; et bien que Cantacuzène ne le dise pas, il est certain que Mehmed est lui aussi désormais ἔνσπονδος Ῥωμαίοις. Andronic III se rend ensuite à la Nouvelle Phocée, habitée par des Grecs, mais aux mains du Génois Andreolo Cattaneo, qui y avait construit une forteresse ; absent à ce moment — il était à Gênes — il en avait laissé le commandement à son parent, Arigo Tartaro ; celui-ci sort au devant d'Andronic, le conduit dans la place, et ordonne à la garnison génoise d'obéir au basileus. Andronic reste trois jours à la Nouvelle Phocée, dont les clefs, selon la coutume, sont pendant ce temps confiées à ses gardes Varanges ; puis il rembarque, après avoir solennellement déclaré à Arigo

l'habitaient, et que Cantacuzène voulait éviter qu'au cas où la place serait enlevée de force, le monastère fût ruiné. Cf. aussi A. ORLANDOS, Τὰ βυζαντινὰ μνημεῖα τῆς Βήρας : Θρακικά, 4, 1933, p. 3-34 (cf. p. 3-7 : il n'y a qu'une Bèra, qui est Feredjik). Sur un prétendu Ἄβηρα, résultat d'une restitution abusive dans une inscription, cf. J. et L. ROBERT, Bulletin épigraphique, *REG*, 68, 1955, p. 236, n° 155.

(1) CANTACUZÈNE, Bonn, I, p. 390 : ayant soudoyé les capitaines de huit bateaux génois, et profitant de ce que la flotte byzantine vient d'être désarmée, Benedetto attaque Chio ; les habitants font une sortie qui tue trois cents Latins et oblige les autres à rembarquer ; Benedetto en a une crise d'épilepsie, et meurt dans la semaine. Léon Kalothètos, pourtant gouverneur de Chio à cette date, n'est pas mentionné. Il n'y a pas lieu d'être surpris que Cantacuzène raconte cette tentative manquée des Génois, et passe sous silence le raid d'Umur, qui doit être à peu près de la même époque : quand il s'agit des Turcs, Cantacuzène pèse ses mots ; et l'on sait qu'il « omet » de mentionner des événements aussi considérables que la chute de Brousse, de Nicée ou de Nicomédie, et que sous sa plume la campagne de Pélékanon prend presque les couleurs d'une victoire.

(2) CANTACUZÈNE, Bonn, I, p. 388-389.

(3) Donc à la fin de 1329 la situation est celle-ci : les Génois (les Zaccaria) ont quitté de gré ou de force l'Ancienne Phocée, qui doit avoir un gouverneur grec, à moins qu'elle ne soit rattachée à Chio. Ils sont en revanche, en la personne d'Andreolo Cattaneo, solidement installés et fortifiés à la Nouvelle Phocée. C'est probablement elle qui est alors le vrai centre du commerce de l'alun, et quand les documents occidentaux de ce temps mentionnent *Foglia*, je pense que c'est la Nouvelle Phocée. Cette remarque doit être valable pour Pegolotti, bien que A. Evans (PEGOLOTTI, *Pratica*, p. 400, index s. v. *Foglia*) pense qu'il s'agit de l'Ancienne Phocée.

Tartaro qu'il lui remet la ville, et par lui à Andreolo Cattaneo, pour la gouverner au nom du basileus, et aussi longtemps qu'il plaira à celui-ci.

Ainsi l'énergique démonstration navale de l'automne 1329, qui a permis à Andronic III de rétablir à Chio l'autorité byzantine, lui permet aussi de remporter, sur la côte d'en face, d'importants succès diplomatiques : reconnaissance de la suzeraineté byzantine par les Génois de Phocée, d'une part ; accords avec les émirs de Saruhan et d'Aydin, de l'autre. C'était non seulement consolider les positions grecques en Ionie et garantir Chio, mais aussi compenser quelque peu les échecs subis au même moment en Bithynie du fait d'Orhan (1). Cantacuzène fut certainement le véritable inspirateur de cette politique, bien qu'il en laisse apparemment le mérite à l'empereur. En tout cas, son récit éclaire pour nous celui d'Enveri. Les émirs de Saruhan et d'Aydin sont liés aux Byzantins par des accords dont nous ne connaissons pas la nature exacte, mais qu'ils respectent, et où ils doivent trouver leur intérêt : il est probable que le basileus leur versait une sorte de tribut ; il est certain qu'en revanche ils avaient pris l'engagement de ne pas attaquer ou piller les terres byzantines (2). Ces accords avec les Grecs rencontrèrent une forte opposition, de la part d'au moins un fils de Mehmed, Umur, et un ou deux fils de Saruhan ; de la part aussi de l'émir de Menteche, auquel d'ailleurs Andronic III ne s'était pas adressé et qui n'était donc lié par aucun engagement, mais qui de plus semble avoir été en mauvais termes avec son voisin Mehmed. Ces ardents opposants, qui n'admettent pas que le territoire grec soit soustrait aux profitables effets de la « guerre sainte », préparent une expédition. Les deux émirs ἔνσπονδοι Ῥωμαίοις s'y opposent : ce n'est pas dit nettement pour Saruhan, auquel la geste n'accorde pas grande attention, mais il est significatif qu'il ne soit pas cité comme assistant au conciliabule ou participant à la campagne, et qu'il ne soit question que de ses fils ; cela est dit, en revanche, avec une insistance marquée, pour Mehmed, qui « se consume de chagrin » (v. 376) à cause de la conduite d'Umur. Rien d'ailleurs n'arrête les conjurés : ils mettent à la voile.

Avant d'en venir au récit de l'expédition, revenons un instant au raid de pillage qu'Umur seul avait conduit contre Chio, et que nous avons examiné au précédent chapitre. Sans aucun doute, il constituait déjà une violation des conventions passées entre Andronic III et l'émirat d'Aydin. Mais Mehmed, malade à Birgi, comme Canta-

(1) Mais il n'est pas exact de dire que les accords conclus avec Saruhan et Mehmed étaient directement conclus contre Orhan : *Destān*, p. 56, n. 1. — Je n'ai pas besoin de rappeler que les négociations et accords entre Grecs et Turcs, dans la première moitié du XIV^e^ siècle, n'ont encore fait l'objet d'aucun travail sérieux. Le plus récent ouvrage, celui de G. VISMARA, *Bisanzio e l'Islam, Per la storia dei trattati tra la cristianità orientale et le potenze musulmane*, Milan, 1950, ne consacre (p. 70) que trois ou quatre lignes aux relations d'Andronic III et de Cantacuzène avec Umur.

(2) Voir, par exemple, les conditions de la trêve conclue un peu plus tard avec Orhan : CANTACUZÈNE, Bonn, I, p. 447.

cuzène nous l'a appris, n'a pas dû en être averti assez tôt pour s'y opposer (1). En revanche, le frère aîné d'Umur, Hizir, après avoir paru d'abord s'associer à l'affaire, se retire et rentre à Éphèse : cette attitude maintenant s'éclaire, Hizir connaissait les accords de Mehmed avec les Grecs, ou bien en a été informé entre temps, et ce fils docile, et d'ailleurs pacifique, n'a point voulu désavouer son père.

***

Sur les bateaux construits à Izmir, Umur et le fils de Saruhan partent en direction des Dardanelles, et choisissent comme objectif Gallipoli : sans doute la place était-elle bonne à piller, mais il me semble que le choix a une signification surtout stratégique. Souvenons-nous que pour son coup d'essai, Umur s'était déjà porté vers Ténédos. Plus fort maintenant, soutenu par des alliés, il ose davantage, et cette fois encore il choisit bien. Il n'est pas nécessaire de rappeler l'importance de la position de Gallipoli sur les Détroits (2). Elle s'était encore manifestée, au début du siècle, quand la Compagnie catalane en avait fait sa place de sûreté et la base de ses opérations (3). Cantacuzène nous dit qu'en 1320, il laissa sa femme à Kallioupolis, où lui-même à cette époque séjournait la plupart du temps, d'abord parce que c'était un bon poste pour repousser les invasions des barbares (il s'agit évidemment des Turcs), ensuite parce que là se trouvaient à peu

(1) Mais il est probable que Byzance fit des remontrances, ou menaça, et cela dut contribuer à la prise de position si nette de Mehmed dans l'affaire de Gallipoli.

(2) Il n'existe pas d'étude sur l'histoire médiévale de Gallipoli. Voir quelques indications de OBERHUMMER, *RE*, X, 1659-1660 (principalement sur les diverses formes grecques du nom), et surtout de TAFEL, *Symbolae*, II, p. 86-88. De tous temps le passage Kallipolis-Lampsaque a été, entre l'Europe et l'Asie, l'un des plus fréquentés, et d'autre part Kallipolis est l'une des places dont la possession assurait un contrôle des Détroits, c'est-à-dire de la route de la Méditerranée vers Byzance et la mer Noire. Justinien avait puissamment fortifié la ville. Les croisés y passèrent. Les Vénitiens se l'étaient fait attribuer après la quatrième croisade. Jean Vatatzès l'avait reprise, et elle était depuis restée grecque, sauf pendant l'occupation de la presqu'île par les Catalans.

(3) A cette occupation catalane se rapporte un épisode connu par PACHYMÈRE (Bonn, II, p. 605-606) : à la demande d'Andronic II, des Génois venant de Trébizonde et rentrant chez eux tentèrent un coup de main contre la place, tenue par les Almugavars ; ils essayèrent d'incendier τὸ ἐμπόριον, et l'un des navires ancrés dans le port ; mais leur amiral, Ἀνδρέας Μουρίσκος, fut blessé ; puis ils prirent un nuage de poussière pour le signe que toute l'armée des Almugavars arrivait ; ils s'enfuirent. Le récit de Pachymère oppose ἄστυ, la ville fortifiée, à ἐμπόριον, le quartier marchand du port. De la chronique de Muntaner, où il est naturellement longuement question de *Gallipol*, ne se dégagent point d'indications topographiques précises ; mais nous apprenons (chap. CCXXXI, éd. Nicolau d'Olwer, p. 144) qu'avant de quitter la place, Muntaner lui-même eut mission d'incendier et démanteler le *castell*, ainsi que celui de Madytos, et qu'il accomplit cette mission. On peut penser que les Grecs firent aussitôt les réparations nécessaires.

près tous les équipages de la flotte, qu'il fallait sans cesse surveiller (1). Lorsque, une dizaine d'années plus tard, les bateaux d'Umur arrivent, la place, nous dit la geste, est commandée par « le tekfur Asen » (v. 395, 420). L'indication est certainement exacte, et confirme une fois de plus la valeur de la source qu'utilise ici Enveri : les Asen sont alors très nombreux au service de Byzance (2) ; à Gallipoli en particulier, on n'est point surpris que Cantacuzène, lorsqu'il en quitta le séjour pour celui de Didymotique, ait laissé un Asen à la tête d'une place où sa femme, qui est une Asanina, avait résidé. Mais il semble impossible, faute d'en connaître le prénom, d'identifier le personnage avec une suffisante vraisemblance. Plutôt qu'à la génération des quatre fils de l'ex-tsar Ivan III, devenu à Byzance le despote Jean (3), il doit appartenir à la génération suivante, celle d'Irène Cantacuzène elle-même (4). Il serait imprudent, pour le moment, de vouloir préciser davantage : nous retrouverons d'ailleurs plus loin un Asen.

(1) CANTACUZÈNE, Bonn, I, p. 24. Cf. *ibid.*, p. 146 : c'est à Gallipoli qu'en 1322 Andronic III donne congé à l'armée. L'importance militaire de la place est évidente.

(2) Documentation très riche, mais dispersée dans toutes les sources et tous les ouvrages intéressant l'histoire de Byzance au XIVe siècle. Voir cependant l'étude de Th. USPENSKIJ, Bolgarskie Asjenevičі na vizantijskoj službje v XIII-XV vv. (Les Asénides bulgares au service de Byzance aux XIIIe-XVe siècles), *IRAIK*, 13, 1908, p. 1-16 : notices sur les quatre fils, Michel, Andronic, Isaac, Constantin, nés du mariage (1278) du tsar bulgare détrôné, Ivan III Asen, avec Irène Paléologue, fille de Michel VIII, qui constituent avec leurs trois sœurs (Marie, Théodora, Anne) la première génération et la souche des Asénides byzantins. Une fille d'Andronic, nommée comme son aïeule Irène, fut l'épouse de Cantacuzène. Cf. encore A. PAPADOPULOS, *Versuch einer Genealogie der Palaiologen 1259-1453*, Munich, 1938, à l'index, s. v. *Asanes* et *Asanina* : mais le dépouillement, quoique riche (24 Asénides mentionnés), n'est pas complet. On ajoutera, par exemple, un Alexis Asen mentionné en 1365 (G. SMYRNAKÈS, Τὸ Ἅγιον Ὄρος, Athènes, 1903, p. 684) ; un Démétrios Asen connu à Mouchli, dans le Péloponnèse, au XVe siècle (D. ZAKYTHÈNOS, dans l'*Hellénisme contemporain*, 1950, p. 43 ; ID., *Le despotat de Morée*, II, p. 114) ; un Constantin Asen, probablement frère ou cousin d'Irène Cantacuzène et correspondant de Cydonès, Calécas et Manuel II, auquel R. LŒNERTZ a consacré une substantielle notice (*Correspondance de Manuel Calécas*, Vatican, 1950, p. 73-77), etc.

(3) *Destān*, p. 61, n. 4, suggère qu'il s'agirait du « beau-père de Jean Cantacuzène, Andronic Asen », et l'index, s. v. *Asen*, fait de cette hypothèse une certitude. Mais la mention par CANTACUZÈNE (Bonn, I, p. 471), à propos d'autres événements que nous allons étudier, de son πενθερὸς Ἀσάνης ne suffit pas à affermir cette hypothèse.

(4) Celle-ci a deux frères, Jean et Manuel ; ce dernier, qui avait épousé en 1321 la fille du prôtostratôr Synadènos (CANTACUZÈNE, Bonn, I, p. 125), est mentionné par CANTACUZÈNE dans le récit de la campagne de Pélékanon (*ibid.*, p. 353). Est-ce le nôtre ? Il est à noter que vers la fin de 1341, Jean et Manuel Asan sont libérés par Cantacuzène, à la prière de sa femme, d'un emprisonnement qui durait depuis six ans (CANTACUZÈNE, Bonn, II, p. 111 ; GRÉGORAS, Bonn, II, p. 624-626). On pourrait aussi songer à un fils d'Isaac, oncle d'Irène (bien que cet Isaac soit ensuite devenu l'ennemi de Cantacuzène), qui en eut plusieurs, dont le grand-primicier Andronic : R. LŒNERTZ, *op. cit.*, p. 74, n. 4. Enfin R. LŒNERTZ a supposé que Constantin Asen, dont il a été

Le récit même de l'expédition a peu d'intérêt. Le chiffre de cinquante mille soldats, placés sous les ordres d'Asen, est ridicule. Mais il est clair qu'Asen défendit fort bien la place, que les Turcs ne purent s'en emparer, et que leur débarquement faillit tourner très mal : d'après la geste elle-même, ils n'auraient été sauvés que par un coup de vent miraculeux qui aveugla les Grecs (1). Ils abandonnèrent l'attaque et ne firent pas de butin, car les vers 423-424 ne sont que clause de style, et il n'y avait pas de *camp* des Grecs en dehors de la place. En se retirant, tentèrent-ils de se dédommager sur le quartier du port ? On a cru qu'il fallait entendre ainsi les vers 425-434. Mais la mention (v. 426) du « fort nommé Lazgöl » met sur une autre voie. Il est peu vraisemblable, si un ouvrage défendait le port de Gallipoli, qu'Umur venant par mer ne l'ait pas d'abord réduit. D'autre part le nom de « Lazgöl », évidemment déformé et turquisé, cache probablement un toponyme qui se trouve déjà connu par une autre source au moins, mais était demeuré jusqu'ici inexpliqué. Dans la *partitio* de 1204 encore, on trouve parmi les territoires passant aux Vénitiens : *pertinentia Gallipoli, Lazu et Lactu* (car il ne faut qu'une virgule avant *Lazu*, et non un point) (2). *Nomina nobis incognita*, ont dit des deux derniers Tafel et Thomas, et a-t-on répété depuis (3). Je ne sais que penser de *Lactu* (4), mais *Lazu* est sûrement Lazgöl, sans bien entendu qu'on puisse dire quelle forme grecque (Λάζου ?) se cache sous la double déformation, latine et turque. Il y avait donc dans la région de Gallipoli un petit port ainsi nommé, gardé peut-être par quelques soldats abrités dans quelque πύργος, placé là pour guetter bien plus que pour résister, comme on en voit encore, plus ou moins ruinés, le long des côtes de Macédoine et de Thrace. Les Turcs y vengèrent, sans peine, leur échec de Gallipoli, mais il n'y a qu'Enveri pour croire qu'ils y trouvèrent « des richesses incalculables ».

Puis, sans gloire et sans butin, ils repartirent (5). Selon la geste, Umur débarque à

parlé ci-dessus, a pu être aussi un fils d'Isaac ; en 1358 (*op. cit.*, p. 75), il accompagne Jean V dans l'entrevue d'Arkla avec Orhan, fils d'Osman ; mais comme il vivait encore après 1391, il y a peu de vraisemblance qu'il ait été gouverneur de Gallipoli vers 1330.

(1) Chose curieuse, c'est la seconde fois que nous voyons un nuage de poussière jouer un rôle dans l'histoire de Gallipoli : cf. ci-dessus, p. 68, n. 3.

(2) TT, I, p. 468 et n. 2.

(3) D. ZAKYTHINOS, *EEBS*, 22, 1952, p. 171. Il ajoute cependant : « Peut-être faut-il chercher sous ces noms le toponyme Λίζηκος, évêché dépendant de la métropole d'Héraclée. »

(4) G. L. F. TAFEL, *Symbolae*, II[e] Partie, p. 57, se demandait si *Lazu* et *Lactu* ne font point un seul nom, et proposait de corriger en *Laccus*, Λάκκος. Je m'étais demandé s'il ne fallait point corriger en *Pactu* et songer à l'ancienne Πακτύη, au N.-E. de Gallipoli. On ne saurait naturellement songer à une déformation de *Lampsakos*, qui d'ailleurs n'a rien à faire à cet endroit du texte.

(5) Gallipoli ne se retrouvera plus dans la geste. Je rappelle brièvement les principaux épisodes de son histoire dans les années qui suivent. Le célèbre tremblement de terre qui en renversa les murailles, et mit à la merci des Turcs la place restée jusque-là byzantine, est du 2 Mars 1354 :

Smyrne, et se rend aussitôt à Birgi, pour voir Mehmed. Le récit de l'entrevue est entièrement conventionnel, et ne nous apprend rien. Mais il est facile de retrouver la vérité : pour une expédition qui fut un échec et qui faillit tourner au désastre, Umur avait désobéi, et violé les accords de son père avec Byzance ; il vient solliciter son pardon. Qu'il en soit bien ainsi, et qu'Umur soit rentré en grâce en promettant de ne pas recommencer, c'est ce dont je trouve la preuve dans le fait que ses prochaines campagnes seront dirigées, non pas contre les Grecs, qu'en fait il ne combattra plus, mais contre les Latins : le marquisat de Bodonitsa, Négropont, la Morée.

Il reste à essayer de dater cet épisode de Gallipoli (1). Nous savons seulement qu'il est postérieur à l'automne de 1329 (accords entre Andronic III d'une part, Saruhan et Mehmed de l'autre), antérieur à 1334 (mort de Mehmed). Pour ces années, la capitulation de Nicée mise à part, Grégoras ne dit à peu près rien des conflits entre Grecs et Turcs. Il faut recourir de nouveau à Cantacuzène. Malheureusement cette partie de son Histoire (2) est de celles où il est le plus difficile d'établir une chronologie : menant jusqu'à son terme chaque affaire à mesure qu'il commence d'en parler, qu'il s'agisse des

P. WITTEK, *Byz.*, 12, 1937, p. 320 sq. (avec de pertinentes remarques sur l'édition Lampros-Amantos des Βραχέα Χρονικά) ; P. CHARANIS, *Byz*, 13, 1938, p. 347-349 ; F. BABINGER, *Beiträge zur Frühgeschichte der Türkenherrschaft in Rumelien* (Südosteuropäische Arbeiten, 34), Munich, 1944, p. 41-42 et n. 22. C'est alors que Gallipoli fut occupée par Suleyman, fils d'Orhan : la date de cet événement avait été retardée jusqu'à 1355 par G. ARNAKIS (Gregory Palamas, the Χιόνες and the fall of Gallipoli, *Byz*, 22, 1952, p. 310-312), mais avec des arguments que P. CHARANIS a réfutés (On the date of the occupation of Gallipoli by the Turks, *By Sl*, 16, 1955, p. 113-117). Gallipoli sera reprise aux Turcs, pour les Grecs, par Amédée VI de Savoie, le « Comte Vert », dans l'été de 1366. C'est dans l'été de 1371 que Cydonès prononce, à Constantinople, le discours « qu'il ne faut pas rendre Gallipoli aux Turcs » : R. LŒNERTZ, *Les recueils de lettres de Démétrius Cydonès*, Vatican, 1947, p. 112 ; cf. G. CAMMELLI, Demetrii Cydonis orationes tres adhuc ineditae, *BNJ*, 3, 1922, p. 67-76 et 4, 1923-1924, p. 77-83 et 282-295. Cependant Andronic IV rend la place aux Turcs le 3 septembre 1376 : R. LŒNERTZ, *op. cit.*, p. 114 ; cf. dans l'éd. Cammelli, la lettre n° 25 de Cydonès, adressée à Jean Laskaris Kalophèros. Dès lors les Turcs y restent, et Bayezid I, en 1391, en *reconstruit* le château et *construit* un fort pour défendre le port (ce qui confirme qu'il n'y avait point de forteresse au port du temps d'Umur) : DOUKAS, Bonn, p. 19. Sur les événements des années suivantes, jusqu'à la chute de Constantinople, sur les obstacles mis à la navigation des Détroits par les Turcs postés à Gallipoli et sur les réactions latines (Boucicaut vainqueur en 1398, une flotte vénitienne en 1416, etc.), indications nombreuses dans les derniers chroniqueurs byzantins, dans les archives vénitiennes, etc. — G. Arnakès a attiré avec raison l'attention sur une curieuse lettre de Grégoire Palamas, racontant comment, alors qu'il se rendait de Thessalonique à Constantinople, le séisme qui jeta bas les murs de Gallipoli eut lieu pendant qu'il se trouvait à Ténédos ; puis comment, passant devant Gallipoli, il put voir les Turcs sur la côte de Thrace ; enfin comment, son bateau ayant été immobilisé par la tempête, il fut fait prisonnier par les Turcs : G. ARNAKÈS, Οἱ πρῶτοι Ὀθωμανοί, Athènes, 1947, p. 17-18.

(1) On a déjà proposé la date de 1332 (*Destān*, p. 40 et n. 4), mais sans arguments suffisants.

(2) Liv. II, chap. 21-28 : Bonn, I, p. 427-475.

conflits avec les Serbes ou avec les Bulgares, de l'élection du patriarche Jean XIV ou de la révolte de Syrgiannès, Cantacuzène ne se soucie point de la succession réelle des événements (1). Négligeons trois raids turcs qui n'ont rien à voir avec Umur, mais furent probablement tous trois le fait d'Osmanlis ou des Turcs de Qaresi, et auxquels d'ailleurs Cantacuzène ne s'attarde pas (2). En revanche, le récit qu'il fait d'un épisode dont le protagoniste fut Umur, ici nommé dans son Histoire pour la première fois, nous intéresse (3). Andronic III, à Didymotique, apprend que « le satrape de Smyrne, Éphèse et autres villes d'Ionie », Ἀμούρ (plus loin : Ἀμούρπεκις), à la tête de soixante-dix bateaux, après avoir touché Samothrace, s'est dirigé vers la côte et est en train de la longer, sans qu'on sache où il débarquera. L'empereur se porte à Koumoutzina, cependant qu'Umur débarque non loin, à Porou (4), et est apparemment surpris de rencontrer l'armée impériale, d'ailleurs moins nombreuse que la sienne. Les deux armées s'observent toute une journée, dans la plaine de Panagia, sans rien entreprendre. Vers le soir, Umur fait demander *en langue grecque*, à l'armée byzantine, « qui elle est, et qui la commande » : or, avec l'empereur, sont présents Cantacuzène et son πενθερός, Andronic Asen. Mais Andronic III fait répondre que l'armée n'est composée que des garnisons des villes voisines, et que son chef est le gouverneur placé par l'empereur à la tête de ces villes. A cet endroit, Cantacuzène place dans la bouche des Turcs cette réplique : αὐτοὶ δὲ τὸν μὲν στρατηγὸν ἀπεκρίναντο οὐκ ἀγνοεῖν, ἀλλὰ σαφῶς εἰδέναι ὅστις εἴη ; c'est-à-dire qu'Umur n'est pas dupe de la réponse, et sait très bien qu'il a devant lui l'empereur. Finalement il offre la paix ou la guerre, et se retire en bon ordre pour la nuit sur ses bateaux. Le lendemain les Grecs, pourvu que les Turcs rembarquent, sont décidés à ne pas courir les risques d'un combat, tout en ménageant les apparences : ὥσπερ ἀπὸ συνθήκης ἀπέσχοντο τῆς μάχης. Umur embarque et se dirige πρὸς Ἀσίαν, c'est-à-dire la province d'Asie, donc Smyrne ; Andronic III rentre à Didymotique.

Toute l'affaire est étrange. Aucun des deux partis ne semble avoir envie de combattre.

(1) V. PARISOT a tenté de la rétablir (*Cantacuzène*, p. 111 sq.) : il n'y réussit qu'en partie. Pour la chronologie de la révolte de Syrgiannès, cf. maintenant, St. BINON, A propos d'un prostagma inédit d'Andronic III Paléologue, *BZ*, 38, 1938, p. 377-387.

(2) 1) CANTACUZÈNE, Bonn, I, p. 427 : un parti de cavaliers turcs passe l'Hellespont et fait du butin en Thrace ; ils sont refoulés ; 2) *Loc. cit.*, p. 435 : épisode analogue (peut-être un doublet ?) ; 3) *Loc. cit.*, p. 455 : peu avant l'assassinat de Syrgiannès, Andronic III étant dans la région de Thessalonique, des fantassins turcs montés sur 60 (?) bateaux débarquent au fond du golfe Toronaïque ; l'empereur les tue presque tous, il n'en reste que de quoi remplir deux bateaux (?). Pour Parisot, les dates respectives de ces trois raids sont 1331, 1332, 1334.

(3) CANTACUZÈNE, Bonn, I, p. 470-473.

(4) Sur l'emplacement de Πορού, devenu Bourou, au fond du lac de Bistonis, et celui de Κουμουτζινά, l'actuelle Komotini, à quelque distance dans les terres, cf. St. KYRIAKIDÈS, Βυζαντιναὶ Μελέται, p. 40 sq., 66.

On le comprend à la rigueur des Grecs, surtout s'ils sont en état d'infériorité numérique : ils peuvent se contenter du départ de ces pirates, qui avouent sans détours qu'ils étaient venus pour piller et ne s'attendaient pas à trouver une résistance. On ne le comprend pas d'Umur, s'il est vrai qu'à la tête d'une grande flotte, et d'une armée qui lui assure la supériorité, il a traversé la mer Égée pour venir faire du butin en Thrace. L'invraisemblance du récit de Cantacuzène est ici évidente. Or elle disparaît, si nous supposons que cet événement se place aussitôt après celui de Gallipoli, et pendant le voyage de retour d'Umur ; autrement dit, s'il s'agit d'une seule et même expédition, dont la première partie nous est contée par la geste, la seconde par Cantacuzène. On comprend que, par l'asénide gouverneur de Gallipoli, la cour de Didymotique ait été informée des mouvements d'Umur. On comprend qu'Umur, désireux de ne pas rentrer les mains vides à Smyrne, ait pensé à piller une région qu'il croyait, dit-il, non défendue. On comprend qu'il ait touché Samothrace, qui est en effet à mi-chemin sur la route des Dardanelles à Porou. On comprend que, se trouvant à l'improviste en face de l'armée impériale et du basileus lui-même, avec lequel, Mehmed le lui avait avec insistance rappelé, l'émirat d'Aydin avait passé des accords, il ait hésité, instruit par l'échec de Gallipoli, à violer une nouvelle fois ces accords (1), pour un résultat incertain. On comprend enfin que le poète turc, ou sa source, n'ait pas conservé dans son récit un épisode qu'il était difficile de présenter comme glorieux pour son héros, puisqu'on n'avait pas même tiré l'épée.

Si cette hypothèse est exacte, la date de l'affaire racontée par Cantacuzène fournit celle du raid contre Gallipoli. Cette date est malheureusement incertaine. Le récit qui précède, chez Cantacuzène, celui que nous avons examiné, concerne la guerre contre Ivan Alexandre et les Bulgares, le combat de Rosokastro, la paix signée entre Ivan Alexandre et Andronic III, qui retourne à Didymotique et licencie l'armée : « Au bout de quinze jours », il est informé de l'approche de la flotte d'Umur. Or la paix avec les Bulgares fut conclue en 1332 (2), qui serait donc aussi l'année de l'expédition d'Umur. Mais cela ne se concilie pas facilement avec la façon dont Cantacuzène termine le récit de l'épisode d'Umur : « Umur rembarqua et fit voile vers l'Asie ; le basileus revint à Didymotique, et passa une année sans avoir de guerre ni avec les barbares d'Occident ni avec ceux d'Orient. Puis (μετὰ δὲ τοῦτο) au mois de Février de la quinzième indiction en l'an 6840 (1332), mourut le basileus Antonios (nom monastique d'Andronic II). » Ce passage, à première vue, engage à faire remonter jusqu'à 1331 le raid d'Umur. Mais outre qu'un certain désordre semble s'être mis dans les notes ou les souvenirs de Canta-

(1) Auxquels me semblent faire allusion les mots de Cantacuzène, ὥσπερ ἀπὸ συνθήκης, que j'ai cités ci-dessus.

(2) V. N. SLATARSKI, *Geschichte der Bulgaren*, I (Bulgarische Bibliothek, Bd V), Leipzig, 1918, p. 164 ; G. OSTROGORSKY, *Geschichte*[2], p. 402 ; et maintenant l'ouvrage de Mutavčiev cité à la note suivante.

cuzène, il faut répéter que dans toute cette partie de son Histoire la chronologie est brouillée, et qu'on ne doit pas ajouter foi à des transitions vagues, comme μετὰ δὲ τοῦτο, qui semblent instituer une succession dans le temps, mais conduisent parfois à des impossibilités. On conclura donc que l'expédition d'Umur est de 1331 ou 1332, mais plus probablement de 1332, année où fut conclue la paix avec Ivan Alexandre, car le lien qui chez Cantacuzène rattache à cet événement l'épisode d'Umur, « *au bout de quinze jours* le basileus fut informé, etc. », a plus de précisions et de consistance que d'autres. On peut même alors préciser que l'expédition de Gallipoli-Porou peut être placée avec vraisemblance au mois d'Août 1332, la bataille de Rosokastro ayant eu lieu le 18 Juillet (1).

(1) P. MUTAVČIEV, *Istorija na bălgarskija narod*, II, Sofia, 1943, p. 246. Cf. aussi : Bălgarska Akademija na Naukite, *Istorija na Bălgarija*, I, Sofia, 1954, p. 218. (Cette référence m'a été aimablement communiquée par Mme N. CHRISTOPHOROV.)

CHAPITRE IV

PREMIÈRE EXPÉDITION D'UMUR CONTRE LES ÉTATS LATINS DE GRÈCE BODONITSA, NÉGROPONT, PÉLOPONNÈSE LA MÉPRISE DE SALAMINE

(*Destān*, v. 451-832)

Ayant armé 250 bateaux, dont il partage le commandement avec Ehad, Umur prend la mer en direction de l'Ouest, s'arrête à Uskura (Skyros), débarque à Iskebolos (Skopélos). Une partie de ses troupes va razzier les régions de Tuzla (Halmyros ?) et de Mumduniça (Bodonitsa), y subit un échec. Umur vient en personne, obtient la soumission de la marquise de Bodonitsa. Il prend le fort de Bozca, puis ravage la côte d'Eubée. Le gouverneur d'Igribos (Négropont), messire Pir, fait sa soumission et s'engage à payer tribut. Umur prend la direction de Monevesya (Monemvasie), s'empare d'une place et de son gouverneur, Gifrilos-Gafrulu. Il revient à Négropont, puis à Smyrne et à Birgi. Partage du butin, licenciement de l'armée. — Umur arme une nouvelle flotte de 170 bateaux, débarque à Quluri (Salamine), se trouve en présence d'une armée grecque, repart et revient à Smyrne.

Le caractère commun — et nouveau — de ces épisodes est qu'ils montrent Umur attaquant des possessions latines, et non plus les territoires byzantins. L'explication en a été donnée au chapitre précédent : c'est le résultat des accords passés entre Mehmed et Andronic III, accords qu'Umur finit par admettre après avoir d'abord refusé d'en tenir compte.

Le récit de la première expédition, qui commence par un départ de Smyrne (1) et s'achève par un retour à Smyrne, laisse beaucoup à désirer dans l'enchaînement des faits.

(1) Avec une flotte et une armée encore considérablement accrues, bien que le chiffre de 250 bateaux soit peut-être suspect. Il est en tout cas intéressant de noter que l'accroissement du nombre des navires oblige à les diviser en deux escadres, l'une sous le commandement personnel d'Umur, l'autre confiée à Ẹhad. Il en sera de même lors de l'expédition suivante, entreprise avec 170 bateaux : cf. v. 747-749.

Non point dès le début : partant de Smyrne avec l'intention d'attaquer la Grèce centrale (1), il est logique que la flotte turque, au sortir de la baie de Smyrne et après avoir doublé Chio (2), passe par Ipsin qui est l'ancienne Psyra (3), Üsküra qui est Skyros (4), enfin Iskebolos, c'est-à-dire Skopélos, l'ancienne Péparéthos. C'est un itinéraire tracé droit vers le Nord de l'Eubée, le golfe Pagasitique, le golfe Maliaque. Il n'est marqué par aucun épisode guerrier : les îles qui le jalonnent sont alors possession byzantine (5), Umur s'abstient de les attaquer.

A partir de Skopélos, le récit s'obscurcit. Umur « envoie ses hommes au port de Qavūk » ; ils pillent « les pays de Tuzla et de Mūmdūniça », sans rencontrer de résistance, puis reviennent à leurs bateaux. Où est Umur pendant ce temps ? Les v. 476-482, en partie faits de formules stéréotypées, ne sont pas clairs. Le toponyme Qavūk se retrouve peut-être dans le nom du cap Kavūlia, à l'extrémité occidentale de la presqu'île de Trikéri. Tuzla, toponyme assez fréquent (6), signifiant « saline », on pense à quelque Ἁλυκή, et il y a en effet des salines dans la région (7) ; ou mieux encore à Ἁλμυρός, ville et port important au Moyen Age, et principal débouché maritime de la Thessalie : des Pisans, des Vénitiens, des Génois, des Juifs s'y étaient installés nombreux, et il est vraisem-

(1) Il n'y a pas de raison de récuser le témoignage des v. 466-467, d'après lesquels Umur, dès le départ, donne Bodonitsa comme objectif à ses hommes, en tout cas au corps de troupes embarqué sur les bateaux d'Ehad. Il reste d'ailleurs possible que lui-même, avec les troupes dont il a personnellement pris la tête, ait eu d'abord d'autres objectifs, l'Eubée par exemple, dont il aurait été un moment détourné par l'échec que subissent les hommes d'Ehad devant Bodonitsa.

(2) Les v. 461-462 énumèrent, dans l'ordre où Umur les aurait dépassées, les deux îles de Qayin et Kesten. Il y a là une difficulté. En effet, si je ne me trompe, Qayin est l'actuelle Koyun, qui s'est appelée aussi Spalmadori, et qui est l'ancienne Oenoussa : on la rencontre après avoir doublé par le Nord la péninsule d'Érythrée, entre celle-ci et Chio. Kesten est, sur la *Specialkarte* de Kiepert, Kiosteni, aujourd'hui Uzunada, l'ancienne Drymoussa, au sortir de la baie de Smyrne. Il faut donc qu'Umur ait rencontré Kesten avant Qayin. On doit admettre ici une erreur d'Enveri, ou de sa source.

(3) Aujourd'hui Psara. On trouve au Moyen Age les formes Ipsira, Pisséra, etc.

(4) Umur a dû toucher terre à Skyros, qui se trouve en effet à peu près au milieu de son itinéraire, puisqu'il s'est « entendu » avec les habitants et qu'il a délivré, ou racheté, trois prisonniers turcs.

(5) Peu d'années après 1204 (environ 1207), les Sporades du Nord (Skyros, Skopélos, Skiathos) sont aux mains des frères André et Jérémie Ghisi, qui les détiennent comme vassaux de Marco Sanudo, lui-même *dux Egeopelagi* (duc de l'Archipel ou de Naxos) ; mais dans les années 1275 et suivantes, les campagnes de l'aventurier Licario permirent à Byzance d'y rétablir sa domination : cf. MILLER, *Latins*, p. 44, 137-138, etc. ; et sur Skyros en particulier, P. GRAINDOR, *Histoire de l'île de Skyros jusqu'en 1538* (Bibl. de Fac. de Philos. et Lettres de l'Univ. de Liège, XVII), Liège, 1906, p. 81 sq. : Skyros de nouveau byzantine à partir de 1269.

(6) On le rencontre, par exemple, sur la côte occidentale du golfe de Thessalonique.

(7) Par exemple, non loin de l'actuelle Volo.

blable que le nom et la réputation d'Halmyros étaient parvenus jusqu'à Smyrne (1). Mais le seul épisode important fut celui qui se déroula, plus au Sud, à Bodonitsa, et que racontent en détail les v. 483-569. A travers le récit assez confus d'Enveri, voici comme on peut le reconstituer. Une partie du corps de débarquement turc, sans Umur (on ne nous dit pas où il se trouve), prend terre au lieu dit Tahta Qale ou Tahta Hisar, non identifié (2). Elle se heurte à une forte résistance de la part de « Catalans et de Francs » : ceux-ci sont vainqueurs, s'emparent de la bannière d'Ilyas. Puis les Latins se retirent dans l'imprenable forteresse de Bodonitsa ; les Turcs envoient prévenir Umur, qui arrive, on ne sait d'où, sans doute avec le reste de ses troupes. A cet endroit du récit, la légende prend brusquement le pas sur l'histoire : la marquise de Bodonitsa, s'il faut en croire le poète, déploie pour Umur tout son faste et toutes ses séductions, et s'offre à lui, avec tous ses biens. Umur, ébloui, se dérobe pourtant : il est de règle que l'émir idéal soit aussi, dans semblables circonstances, un héros chaste, et nous trouverons plus loin un autre trait de cette « chasteté de l'émir ». Et sans que nous puissions savoir de quels événements cette fiction poétique, assez bien venue d'ailleurs, a pris la place, le fait est qu'Umur regagne ses vaisseaux, sans avoir fait de butin. S'il a pénétré dans la forteresse, « difficile à prendre » (v. 526), de Bodonitsa, c'est comme invité de la marquise.

L'épisode est-il historique ? Les mentions de Bodonitsa, de son puissant château, de son seigneur « qui était une dame », des Catalans même, enlèvent toute hésitation.

(1) Sur Halmyros, cf. TAFEL, *Thessalonica*, p. 495-496 ; HEYD, *Commerce*, I, p. 218, 219, 236, 245, 246, 284 ; N. I. GIANNOPOULOS, Ἁλμυρὸς καὶ Θῆβαι αἱ Φθιώτιδες, dans Θεσσαλικὰ Χρονικά, 4, 1933, p. 174-184 ; D. A. ZAKYTHÈNOS, dans *EEBS*, 18, 1948, p. 45-46. Edrisi, Benjamin de Tudèle (qui y a dénombré 400 Juifs) en ont parlé. En 1171, quand furent arrêtés tous les Vénitiens établis dans l'Empire byzantin, beaucoup de ceux d'*Almyro* purent se sauver. L'année suivante, Venise par représaille attaqua la ville, qui fut alors défendue par les Génois (cf. G. I. BRĂTIANU, *Recherches sur le commerce génois dans la Mer Noire au XIII^e siècle*, Paris, 1929, p. 69). En 1195, les comptoirs des Pisans à Halmyros firent l'objet de négociations entre Alexis III et Pise. En Novembre 1198, le chrysobulle d'Alexis III pour Venise mentionne « duo Almyri » (TT, I, p. 266 et n. 3 ; et là-dessus, TAFEL, *Symbolae*, I, p. 31 et 68-69 ; TAFEL, *Thessalonica*, p. 495 sq.) : comme tant de villes médiévales, Halmyros s'était en effet dédoublée en une ville côtière, et une autre un peu à l'écart dans les terres, à l'abri des coups de main des pirates venus par mer. Dans la *partitio* de 1204 (TT, I, p. 487), les deux Halmyroi figurent encore, mais non dans la part de Venise : quand Boniface de Montferrat s'emparera de la Thessalie, elles feront partie du fief qu'il constituera pour un certain Guglielmo de Larsa (Larissa). Mais assurément les Vénitiens y conservèrent, pendant la période de la domination franque, leurs comptoirs et leurs biens.

(2) Si l'on admet que ce nom, comme celui de Tuzla, peut être la traduction d'un toponyme grec, il faut admettre l'existence, sur le bord de la mer, non loin de Bodonitsa, d'un Ξυλόκαστρο. Mais ne s'agirait-il point d'une simple tour de guet ?

La seigneurie de Bodonitsa (1), peu étendue, était importante par sa situation : elle gardait le principal passage de la Grèce centrale, le défilé des Thermopyles, entre les flancs du Kallidromos et la mer. Léon Sgouros, en 1204, avait fait mine de s'opposer à cet endroit à l'avance de Boniface de Montferrat. Celui-ci, après la conquête, y constitua un fief pour son compagnon, le parmesan Guido Pallavicini, qui fut le fondateur du marquisat. Pendant un siècle, et notamment après que les Grecs eurent repris la Thessalie, Bodonitsa servit de protection, vers le Nord, au duché latin d'Athènes. Survinrent les Catalans, vainqueurs en 1311 dans la bataille dite du lac Copaïs : leurs territoires enveloppèrent bientôt le marquisat de Bodonitsa, mais ne l'absorbèrent jamais. Venise attachait de l'importance à cette position stratégique remarquable, si proche de l'Eubée, et veillait à son indépendance. Lorsque le marquis Alberto Pallavicini eut succombé, en 1311, sous les coups des Catalans, sa veuve, Maria da Verona, épousa un Vénitien, André Cornaro. Puis le marquisat passa à la fille d'Alberto et Maria, Guglielma Pallavicini : c'est celle-là même qui vit paraître sous ses murs les Turcs d'Umur. Elle avait eu pour premier mari Bartolomeo Zaccaria, fils de Martino Zaccaria, le « messire Marti » d'Enveri. Devenue veuve à son tour, et pressée par les Catalans qui souhaitaient assurément mettre la main sur Bodonitsa, c'est à Venise encore qu'elle demanda un nouvel époux, en même temps qu'une efficace protection : on lui envoya Nicolo Giorgio. Or le récit d'Enveri parle seulement de la marquise, et précise bien : « Le bey de Mumduniça était une dame. » L'attaque turque coïncide par conséquent — et peut-être n'est-ce pas seulement une coïncidence — avec le veuvage de Guglielma. Nous ne savons malheureusement pas quand mourut son premier mari, ou du moins je n'ai pu le découvrir : vers 1334, dit Hopf, mais sans donner ses raisons (2), et il ne faut pas le croire sur parole. En revanche, nous savons que c'est en 1335, et plutôt au début de l'année, qu'elle épousa Nicolo Giorgio. Concluons provisoirement que le raid d'Umur doit être placé entre la mort de Bartolomeo Zaccaria et le début de 1335.

La source d'Enveri est donc, ici encore, bien informée. Il est vrai qu'elle fait peut-être erreur en disant que « les Francs qui s'y trouvaient (à Mumduniça) étaient des Catalans, ils étaient venus d'une autre contrée et avaient combattu là » (v. 533-534) : mais s'il y a confusion, elle s'explique si l'on songe que Bodonitsa n'est alors qu'une petite enclave

(1) L'étude à consulter est celle de W. MILLER, The Marquisate of Boudonitza, 1204-1414, *JHS*, 28, 1908, p. 234-249 : elle résume les travaux précédents, notamment ceux de Hopf, et cite les sources ; on n'y a guère ajouté depuis. Le nom de Bodonitsa prend dans les textes médiévaux des formes diverses. Mais l'une des formes grecques attestées, Μουντουνίτζα, est certainement à l'origine de la forme turque *Mumduniça*, que donne la geste.

(2) HOPF, *Chroniques*, p. 478. Je suppose que Hopf n'a proposé cette date que parce qu'il savait qu'en 1335 Guglielma s'était remariée.

au milieu de vastes territoires dominés en effet par les Catalans (1). En revanche, l'image que donne la geste de la puissante forteresse latine, accrochée au flanc du Kallidromos, est parfaitement exacte : les imposantes ruines encore aujourd'hui visibles (2), les deux enceintes concentriques, le réduit central, disent assez que le château défiait superbement les bandes d'Umur. C'est la raison pour laquelle celui-ci fit un départ peu glorieux, sur lequel notre auteur jette le voile d'une fiction à la fois poétique et morale.

Pourtant on peut former aussi une autre hypothèse, à savoir que les Catalans — et ceci expliquerait qu'ils soient nommés dans la geste — se seraient joints à Guglielma contre les Turcs. En effet, le 5 Avril 1331, Venise avait imposé à la Compagnie la signature, à Thèbes, d'un accord, dont les principales dispositions tendaient à interdire aux Catalans d'aider d'aucune façon les corsaires turcs, comme ils l'avaient si souvent fait, et à les obliger au contraire à les combattre (3). Cet accord n'était point le premier qui fût signé entre Venise et les Catalans, à propos notamment des territoires que ceux-ci occupaient dans le Sud de l'Eubée, dans la région de Karystos. Mais les clauses dirigées contre les Turcs y sont d'une particulière rigueur. Cela laisse supposer que les Catalans n'avaient pas eu jusque-là, vis-à-vis des Turcs, l'attitude que Venise eût souhaitée : nous savons, en effet, qu'ils s'étaient souvent associés à la piraterie turque et en avaient partagé les bénéfices ; le traité reconnaît même l'existence d'accords passés entre Alfonso Fadrique et les Turcs : *quod omnes tractatus hactenus habiti inter dominum Alfonsum et Turchos, catholice fidei inimicos, remanebunt ;* mais il ajoute aussitôt : *quod de cetero non habebunt ullo modo vel ingenio aliquem seu aliquos tractatus cum Turchis.* Donc, vers 1331, de gré ou de force, en tout cas sous l'énergique pression de Venise qui veut à tout prix protéger Négropont, les Catalans de Grèce changent d'attitude à l'égard des corsaires turcs. C'est ce qui explique que les troupes d'Umur, dans leurs raids dirigés contre la côte orientale de la Thessalie, depuis Halmyros jusqu'aux Thermopyles, aient à combattre les Catalans ; cela peut expliquer aussi, sans qu'il soit besoin d'admettre chez Enveri (ou sa source) une confusion, que les Catalans aient aidé les défenseurs du marquisat indépendant de Bodonitsa à repousser les Turcs.

Je n'ose aller plus loin dans l'hypothèse. Pourtant, on se retient difficilement de penser que si Umur, empêché désormais d'attaquer les territoires byzantins, choisit pour un nouveau raid les régions où il y a des Catalans, c'est peut-être que la profitable complicité dont ceux-ci avaient jusque-là fait preuve à l'égard des corsaires turcs, les

(1) Cf. K. M. SETTON, *Catalan Domination of Athens 1311-1388* (The Mediaeval Academy of America, 50), Cambridge Mass., 1948, *passim.*

(2) Elles ont été examinées et décrites avec grand soin : A. BON, Forteresses médiévales de la Grèce centrale, *BCH*, 61, 1937, p. 148-163, fig. 8-13, pl. XV et XIX.

(3) *DVL*, I, p. 214-219. L'accord fut signé à Thèbes. Cf. K. M. SETTON, *op. cit.*, p. 35 ; et ci-dessous, p. 118 et n. 4.

accords mêmes passés entre eux et les Turcs, faisaient espérer à Umur qu'il trouverait là des alliés. Si d'autre part, dès le moment où il met à la voile, il fixe comme objectif Bodonitsa, c'est peut-être parce que justement il s'agit là, au milieu de territoires catalans, d'une enclave qui n'est point catalane, et qu'ainsi il croit pouvoir attaquer, non seulement sans scrupules, mais avec les plus grandes chances de succès (1). S'il en est bien ainsi, il fut déçu par l'attitude des Catalans. Mais nous verrons plus loin que cela lui arriva une autre fois.

Quoi qu'il en soit, les Turcs abandonnent la côte thessalienne. Ils se rendent, par mer, en un endroit que la rubrique seule nomme Bozca, et que le texte (v. 570) dit être « dans une île » : je ne suis pas parvenu à l'identifier (2). Ils y attaquent un fort, dont ils s'emparent sans résistance. Puis ils reprennent la mer et vont en Eubée.

***

Tout l'épisode d'Eubée (v. 593-664) est vraisemblable : les mentions, dans les sources occidentales surtout, de raids turcs contre l'île sont nombreuses (3). Le raid d'Umur ne fut qu'un épisode parmi bien d'autres. Mais il montre comment les choses, souvent, durent se passer.

Venant de la côte thessalienne, Umur touche la côte nord-occidentale de l'Eubée, attaque quelques tours de guet, débarque, pille quelques villages et fait des prisonniers. Prévenu, le *tekfur* de l'île, « Messire Pir », accourt pour repousser Umur. Cette indication doit permettre à la fois de dire si l'épisode est historique, et dans ce cas de le dater.

L'Eubée, perdue pour Byzance à partir de 1204, sauf pendant une brève période où les victoires de Licario la lui rendirent (4), avait eu jusqu'à l'époque où nous sommes

(1) Si ce n'était se montrer trop audacieux dans l'hypothèse, on pourrait même supposer que c'est un parti catalan qui a suggéré à Umur d'attaquer Bodonitsa, et pendant le veuvage de la marquise.

(2) Il ne peut naturellement s'agir de l'île de Ténédos qui, on l'a vu (v. 161), s'appelle aussi en turc Bozca. J'hésite à retrouver dans Bozca (Bozdja) le toponyme Bardzogia, qu'on rencontre dans la presqu'île de Trikéri. Peut-être s'agit-il d'un petit port côtier à la pointe nord-occidentale de l'Eubée : venus et repartis par mer, les Turcs ont pu ne pas s'apercevoir que c'était déjà en Eubée qu'ils avaient débarqué. De toute façon, l'épisode fut sans importance (il n'a probablement été consigné que parce que l'un des gazis, Hasen, y trouva la mort), et il faut se garder d'ajouter foi aux habituelles amplifications d'Enveri, ou de sa source.

(3) Voir les indications données ci-dessous. Il faut prendre garde que dans les sources, Négropont désigne aussi bien la ville elle-même, ancienne Chalcis, que l'île entière. Il en est de même de Euripos-Evripos.

(4) Probablement en 1276. Mais Venise se maintint dans la ville de Négropont, et Michel VIII, dans le chrysobulle de Mars 1277, y reconnaît ses droits : F. DÖLGER, *Kaiserregesten*, n° 2026.

une histoire agitée (1). Après la croisade, les Vénitiens, bien qu'ils eussent obtenu dans la *partitio* de 1204 Oréos et Karystos, le Nord et le Sud de l'île, s'étaient laissés devancer par Jacques d'Avesnes et Boniface de Montferrat : celui-ci avait divisé l'île en trois fiefs, attribués à des « tierciers ». Longtemps, la suzeraineté sur l'Eubée fut disputée entre Venise, d'une part, les Lombards, puis la principauté de Morée, de l'autre. Mais la ténacité de Venise et la continuité de ses desseins, l'action patiente de ses bailes à Négropont (l'ancienne Chalcis), les querelles et rivalités entre les tierciers, en firent la maîtresse de l'île : elle y détenait un véritable monopole commercial, assurait la protection militaire, avait mis des garnisons dans les places importantes (2). Telle était la situation au temps d'Umur. Les seigneurs tierciers sont à ce moment (3) : dans le tiers septentrional (Oréos), Bartolomeo II Ghisi dit Bertolaccio (1311-1341) ; dans les deux autres tiers (Négropont ou Chalcis et Karystos), que par la force ou par héritage il a réunis sous sa domination, Piero dalle Carceri, dit Peruli ou Pierulo (1328-1340). Les Catalans, qui après leur conquête du duché d'Athènes s'étaient pour une brève période rendus maîtres en 1317 de la ville de Négropont, occupaient encore des territoires dans la région de Karystos, d'où Venise ne les délogera qu'en 1365. Quant au baile vénitien, c'est alors Pietro Zeno, qui succède à Filippo Belegno en Juillet-Août 1331, et sera lui-même remplacé par Bellello Civrano en Juillet-Août 1333 (4). Or ce Pietro Zeno est le « Messire Pir » de la geste (5), et cela est important pour nous. L'historicité des faits rapportés s'en trouve,

(1) On se reportera le plus commodément à la série d'articles publiés par J. B. BURY, The Lombards and Venitians in Euboia, dans *JHS*, 7, 1886, p. 309-352 (pour la période 1205-1303) ; 8, 1887, p. 194-213 (1303-1340) ; 9, 1888, p. 91-117 (1340-1470). Il faut cependant noter que Bury n'a guère renouvelé la documentation réunie par K. HOPF (dans sa *Geschischte Griechenlands*, ou dans son étude sur Karystos), qui pourrait aujourd'hui sur plusieurs points être rajeunie.

(2) HEYD, *Commerce*, I, p. 448-469 et *passim*.

(3) L. DE MAS-LATRIE, Les seigneurs tierciers de Négrepont, *ROL*, I, 1893, p. 413-432. Pour l'année 1331, indications précises dans le traité signé en Avril entre le baile vénitien (Filippo Belegno) et les Catalans : *DVL*, I, p. 215.

(4) M. F. Thiriet, bon connaisseur des relations de Venise avec l'Orient grec, que j'ai consulté, veut bien m'écrire : « C'est au mois de Juin, parfois fin Mai, que l'on désignait les recteurs de Romanie. Ceux-ci gagnaient leurs *regimina* avec les galées marchandes, dont le départ se situait entre le 10 et le 25 Juillet. Or je trouve, au 14 Juillet 1331, un *sindicato* à Pietro Zeno, *baiulus et capitaneus Nigropontis*, lui donnant pouvoir d'accepter l'argent nécessaire *pro conservatione et defensione civitatis et insule Nigropontis*. C'est donc vraisemblablement en Août que Pietro Zeno prend la place de Filippo Belegno. D'autre part, le 8 Juillet 1333, le Sénat ordonne de donner aux nouveaux recteurs de Romanie, dont le baile de Négropont Bellello Civrano, les droits ordinaires au sujet de l'emprunt des sommes nécessaires. Je crois donc raisonnable de fixer comme suit les dates extrêmes de Pietro Zeno : Juillet 1331 à Juillet-Août 1333. »

(5) J'avais cru d'abord, à tort, que ce pouvait être Piero dalle Carceri, et Mme MÉLIKOFF-SAYAR a maintenu cette hypothèse dans *Destān*, p. 69, n. 2. Deux raisons, entre autres, s'y opposent : ce sont les Vénitiens qui assuraient la défense de l'île (et ils ne l'eussent certainement

pour l'essentiel, garantie. En même temps, il devient possible de les dater. Nous avons vu que l'histoire du marquisat de Bodonitsa invitait à placer l'attaque d'Umur entre la date inconnue de la mort de Bartolomeo Zaccaria et le début de 1335, date du second mariage de Guglielma. Nous pouvons maintenant préciser que ce fut en 1332 ou au début de 1333.

Il est peut-être possible d'être encore plus précis. Nous savons en effet qu'en 1332 (1) aux mois de Mai et Juin, les gens de Négropont avaient été attaqués par des Turcs, et qu'ils avaient dû consentir à payer tribut : *quelli di Negroponte si fecero tributarj*, dit la Chronique de G. Villani ; et L. Monaldeschi répète que les Turcs *fecero tributarj le Negropontesi* (2). Les bateaux turcs auraient été selon l'un au nombre de 280, selon l'autre de 380 (3). Sans doute, comme il arrive le plus souvent, on ne nous dit pas de quels Turcs il s'agit : il se peut que ce soient ceux d'Umur. Venise était inquiète. Le 13 Juin 1332, le Sénat discute les conclusions que lui présentent les Sages chargés des affaires de Négropont : ils proposaient, en raison du péril turc, d'envoyer dans l'île deux *provisores*, qui d'accord avec le baile chercheraient à conclure un arrangement avec les Turcs, ou s'ils n'y parvenaient pas, prépareraient avec les autres seigneurs latins de l'Égée une ligue contre les Turcs (4). Il est donc clair que Venise n'a pas à ce moment, en Eubée, les forces suffisantes pour résister efficacement : c'est pourquoi elle cherche à négocier, accepte provisoirement de payer tribut. C'est pourquoi surtout, nous le verrons bientôt, elle multiplie les efforts en vue de l'Union : mais nous verrons aussi que les forces de l'Union ne furent pas prêtes en 1333, mais seulement en 1334 (5). Dans ce contexte, le raid d'Umur contre l'Eubée trouve parfaitement sa place en 1332, de préférence en Mai-Juin. Mais ce n'est encore qu'une hypothèse, et il n'est pas exclu que le raid ait eu lieu dans la première moitié de 1333 (6).

Il n'est pas facile de retrouver, derrière les amplifications de la geste, les événements réels. L'armée que le baile Pietro Zeno, « Messire Pir », envoie contre Umur, est composée

pas confiée au Véronais Piero dalle Carceri, dont ils se méfiaient et qui les détestait) ; et Piero dalle Carceri n'était justement pas tiercier du tiers septentrional, qui est celui qu'attaque Umur.

(1) Ce qui ne veut naturellement pas dire que des Turcs n'ont pas attaqué Négropont avant 1332 : cf. au contraire, pour les années 1328-1331, par exemple, les indications données par K. HOPF, *Griechenland*, I, p. 425 ; J. BURY, *JHS*, 8, 1887, p. 209-210.

(2) VILLANI, X, 224 ; MONALDESCHI, dans MURATORI, *RIS*, XII, p. 534. Cf. HOPF, *op. cit.*, p. 426 ; BURY, *op. cit.*, p. 211 et n. 1.

(3) On se souvient que la geste attribue à Umur 250 bateaux.

(4) THIRIET, *Régestes*, n° 15. Il y est question de la *desolatio insule Nigropontis*.

(5) Cf. plus loin, p. 92 sq., à propos de la tentative latine de débarquement à Smyrne.

(6) Si l'on adopte la date de Mai-Juin 1332, et si nous avons eu raison de placer en Août-Septembre de la même année le raid de Gallipoli-Porou, il faut admettre que les deux épisodes sont rapportés par Enveri dans l'ordre inverse de celui où ils se seraient succédé.

de Francs et de Catalans : il n'y a pas lieu de mettre en doute la présence des Catalans, puisqu'ils occupent encore une partie de l'île, et que le traité de 1331 les a obligés à concourir avec Venise à la défense contre les Turcs. Nous trouverions plutôt là une confirmation de la chronologie. La bataille a lieu « devant Igribos » (v. 599), et le baile, repoussé sinon vaincu, ramène son armée « dans la forteresse » (v. 620, 622, 635) : je n'ose affirmer qu'il s'agit de la ville même de Négropont, à cause de l'emploi toujours ambigu de ce nom, mais rien ne s'y oppose, et l'on comprend que le baile ait tenté d'arrêter en avant de la ville Umur, qui descend le long de la côte en pillant. Le baile cède sous le nombre des Turcs, mais en revanche les puissantes fortifications élevées par les Vénitiens à Négropont sont imprenables pour Umur. D'où un compromis, qui rendait « tributaires » des Turcs les *Negropontesi* : le baile paie tribut, et Umur s'en va (1), pour recommencer ailleurs ; « il désirait prendre le chemin de Gafrulu ».

***

Après cette mention du « chemin de Gafrulu », la rubrique parle de Monemvasie ; le texte qui suit ne nomme pas la ville, mais parle d'un « escarpement renommé », ce qui convient fort bien à Monemvasie. La place est alors byzantine (2). Que sa réputation, aussi grande chez les corsaires que chez les marchands, et sa richesse aient attiré Umur, c'est possible ; que la force de sa situation et de ses murailles l'en aient protégée, c'est certain. Aussi bien la geste ne parle-t-elle pas d'une tentative quelconque d'Umur contre Monemvasie. Après avoir rapporté la curieuse histoire de ce corps de troupes turc qui, gorgé de butin mais privé de bateaux, attendait une occasion de se faire rapatrier, elle raconte qu'Umur attaqua une place côtière qui n'est point nommée, et qui n'est pas nécessairement proche de Monemvasie. La place fut prise et pillée, et son commandant fait prisonnier, ainsi que son fils et sa fille. Ce commandant est nommé Gifrilos (v. 683), et ce doit être le même nom que le Gafrulu nommé vingt vers plus haut. La geste ajoute qu'il était moine, et que son chef était le pape : véritable rébus, s'il faut admettre qu'il

(1) La scène de l'entrevue sous les murs de la place est pittoresque, et même vraisemblable. On notera que parmi les présents du baile, certains sont destinés personnellement à Mehmed, d'autres à Hizir. On devait donc déjà bien connaître les princes d'Aydin.

(2) Monemvasie n'a été aux mains des Francs que depuis 1248 jusqu'au traité de Constantinople en 1262 : à ce moment, elle paraît avoir été, avant Mistra, la résidence du gouverneur des territoires byzantins du Péloponnèse, dont le premier fut Michel Cantacuzène. Cf. W. MILLER, *Latins*, p. 98-99 et 115 ; et surtout, DU MÊME, Monemvasia, *JHS*, 27, 1907, p. 229-241. D. A. ZAKYTHINOS, *Despotat*, I et II, *passim* (cf. les Index, s. v. Monemvasie). Le livre de C. E. KALOGÉRAS, Μονεμβασία, ἡ Βενετία τῆς Πελοποννήσου, Athènes, 1955, n'apporte point de nouveau pour notre sujet.

s'agit du pape de Rome. J'incline à penser qu'il s'agit du patriarche de Constantinople (1), ce qui du moins supprime la difficulté née de la mention d'un fils et d'une fille, et permet de reconnaître sous la forme turquisée un nom grec dérivé de Γαβριήλ. C'est peu pour identifier le personnage et la place qu'il commandait, et j'avoue que je n'y suis pas parvenu (2).

Au retour, Umur repasse par Négropont, où Pietro Zeno prend à nouveau, d'un cœur léger (3), tous les engagements qu'on lui demande quant au paiement aux Turcs du tribut et des taxes commerciales : il obtient, en revanche, la libération de Gifrilos et de sa famille. En mer, Umur rencontre un bateau latin, sans doute génois, revenant de Crimée, et s'en empare ; puis, au large de Qayin (4), une flotte qui s'éloigne à son approche. Il rentre à Izmir, puis à Birgi : le butin est partagé, l'armée licenciée. Autour d'Umur sont groupés son père Mehmed, ses frères Hizir, Isa et Ibrahim. L'absence du quatrième frère, Suleyman, qui s'est brouillé avec Mehmed et a fui à l'étranger (5), et le fait que Mehmed vit encore, confirment que nous sommes en 1332 ou 1333.

***

Le récit qui suit, du vers 745 au vers 832, présente des difficultés qui font soupçonner une interpolation. Considérons d'abord les événements, tels qu'ils sont rapportés. Umur construit une nouvelle flotte, prend la mer, subit une tempête, arrive dans « l'île de Fuluri » ou, comme dit la rubrique, « la plaine de Fuluri », qui « appartenait au tekfur de Morée ». Les Turcs s'y trouvent en présence d'une armée chrétienne, commandée par des Grecs. A travers le récit grandiloquent, mais confus et embarrassé de la geste, on discerne fort bien qu'il n'y eut pas de combat. On s'observe, on parlemente, on s'explique. Le poète fait dire à Ibrahim : « Il faut retourner » ; et à un autre Turc : « Nous sommes les hommes d'Umur (...) *Ne lancez pas de flèches !* Arrêtons-nous. » Les trois chefs de l'armée chrétienne s'approchent, interrogent les Turcs sur leurs intentions, et l'un d'eux s'écrie : « Renoncez à combattre (...) *Nous n'avons pas à vous combattre.* » Cette fois encore, ce sont les accords conclus entre Andronic III et Mehmed qui donnent l'explication. Il est

(1) La forme turque est ici *papos*, et de même au v. 1328, où il est certain qu'il s'agit bien du patriarche. Par contre, là où il s'agit sûrement du pape, dans le récit de la croisade du dauphin Humbert, la forme est toujours *babos* : v. 1879, 1881, 1905, 1920, 2111, 2112, 2129, 2135, 2139.

(2) On voudra bien se reporter aussi à ce qui est dit plus loin à propos de la mention du « pays de Gifrilibos », nommé après Mistra (v. 944). En revanche, les formes Gafriliyis (v. 1093) et Gifrilis (v. 1116) me paraissent, on le verra, cacher un tout autre personnage.

(3) L'Union contre les Turcs, si elle n'est pas encore prête à agir, est déjà constituée. Voir le chapitre suivant.

(4) Sur cette île, cf. ci-dessus, p. 76, n. 2.

(5) Cf. ci-dessus, p. 35 et 65.

clair que les Turcs ne s'attendaient pas à trouver devant eux une armée grecque, et probablement ignoraient que le pays où ils venaient de débarquer pour une razzia était grec : ils croyaient arriver en terre latine. Constatant leur erreur, en même temps que l'attitude résolue de l'armée grecque, ils s'abstiennent d'engager le combat, et se retirent. Bien entendu, Enveri (ou sa source), rencontrant cet épisode dans quelque vieille chronique, n'a pas compris ce qui s'était passé, et pour l'introduire dans la geste, il en a fait un morceau d'épopée, avec bataille, pillage, et butin « sans nombre » : tout cela n'existe que dans l'imagination du poète. En fait, il n'y eut qu'une méprise.

Pour que ce curieux incident s'explique bien, il faut qu'il ait eu lieu dans une île (1) peu importante, et située de telle façon qu'on ait pu douter si elle appartenait aux Vénitiens, aux Catalans, aux Grecs ou à d'autres. Le texte la nomme Fuluri, nom jusqu'à présent inconnu. Le premier éditeur a bien vu qu'on devait corriger en Quluri, et qu'il s'en fallait d'un seul point que la graphie des deux mots, en caractères arabes, fût identique (2). Il s'agit donc de Koulouri, l'un des noms de Salamine (3). La peine que nous avons aujourd'hui à reconstituer, pour l'époque qui nous intéresse, l'histoire de cette île, aide à comprendre la méprise d'Umur. Il ne me paraît pas certain que le duc d'Athènes, Guy de La Roche, ait donné Salamine, ou une partie de Salamine, en 1294, à Boniface de Vérone, en même temps que la main de sa cousine Agnès de Cicon (4). En tout cas, ce

(1) Il s'agit bien d'une île : v. 761 et 825.

(2) MÜKRIMIN HALIL, *Düsturname i Enveri, Medhal*, Istanbul, 1930, p. 31.

(3) On trouve déjà Κόλουρις dans l'Antiquité, *Egina et Culuris* dans la *partitio* de 1204 (TT, I, p. 469 et n. 5), etc. Cf. TAFEL, *Symbolae*, II, p. 90 ; D. A. ZAKYTHINOS, dans *EEBS*, 21, 1951, p. 189-190 (avec références aux études de A. Chatzès et de A. Amantos).

(4) MILLER, *Latins*, p. 193. Mais voir surtout K. HOPF, *Chroniques*, p. 177, et DU MÊME, *Griechenland*, I, p. 377, où il est fait état d'une liste, compilée à Venise en 1313, des *dynastae Graeciae quibus preponitur dominus Dux* (le Doge) *in scribendo* ; on y trouve « Ser Bonifacius de Verona, dominator Caristi et Gardichie, Selizirij et Egue ». Pas de difficulté pour Karystos et Gardiki, mais les deux derniers mots désignent-ils bien Salamine et Egine, comme le suppose Hopf ? Muntaner, où cette histoire est racontée (chap. 244), ne parle que de l'Eubée. J. LONGNON (*L'Empire latin de Constantinople*, Paris, 1949, p. 275) parle bien à ce propos d'Égine, Karystos et Gardiki, mais point de Salamine. Cependant, W. MILLER (*JHS*, 27, 1907, p. 234) dit qu'après Boniface de Vérone, Salamine passa entre les mains d'Alfonso Fadrique, donc des Catalans : cela me paraît difficile à concilier avec le texte de 1319-1320, qui va être cité. Il est d'ailleurs exact qu'Égine et Salamine finirent par passer aux mains des Catalans : une dispense pontificale, datée d'Avignon le 26 Avril 1350, lève les obstacles que la consanguinité au troisième degré mettait au mariage de Marulla, fille de la marquise de Bodonitsa Guglielma Pallavicini et de son premier mari Bartolomeo Zaccaria, avec Jean Frederic (d'Aragon), *dominus Egene et Cullure*, seigneur d'Égine et Salamine. Ce document important, où il est expliqué que ce mariage doit permettre d'assurer la défense de Bodonitsa et des Thermopyles contre les Turcs et les Albanais qui les menacent (ce qui prouve que le second mariage de Guglielma n'avait pas eu les effets ou la durée escomptés), est édité et trop brièvement annoté par RUBIO I LLUCH, *DOC*, n° 196, p. 254.

Boniface mourut en 1317, et peu après, un texte, à ma connaissance le seul dont nous disposions, indique que Salamine relève de Byzance, ou plus précisément du gouverneur des territoires grecs du Péloponnèse. En 1319-1320, en effet, les ambassadeurs du basileus à Venise, énumérant les dommages, dont ils demandent réparation, que des sujets de Venise ont causés à des sujets grecs, déclarent : *Murtati de Nigroponte iverunt ad insulam vocatam Culuri et ceperunt inde personas quingentas et vendiderunt ipsas cuidam Marco Lambardo et aliis mercatoribus, que insula solvebat acrosticum suum Grecis domini imperatoris de Monovasia* (1). Les derniers mots désignent à mon avis, non point le gouverneur grec de la seule Monemvasie, comme on l'a cru, mais de l'ensemble de la Morée grecque : Monemvasie fut l'une de ses résidences, et la geste confirme que « le pays appartenait au tekfur de Morée » (v. 763). Il est remarquable que, pour établir la sujétion grecque des gens de Salamine, les ambassadeurs du basileus disent qu'ils paient l'impôt foncier aux Grecs, employant le mot ἀκρόστιχον que les Vénitiens connaissaient bien, puisqu'il était en usage dans leurs possessions de Romanie (2). Il est non moins remarquable qu'on ait jugé nécessaire de donner cette précision : il faut croire que l'appartenance de Salamine à l'Empire grec n'était pas de notoriété générale. Cela aussi aide à comprendre la méprise d'Umur.

Dans Salamine, il se trouve inopinément face à face avec une armée grecque. Elle est probablement moins nombreuse que ne le dit la geste, mais elle a à sa tête trois personnages importants, si l'on en croit Enveri : le tekfur de Morée lui-même, qui n'est malheureusement pas nommé (3) ; un Paléologue, « Balyogolos », qu'il paraît impossible d'identifier avec une suffisante vraisemblance ; et le pincerne (4) Angélos. Ce dernier pourrait être le pincerne Jean Angélos (5), parent et ami de Cantacuzène, mais nous savons

(1) *DVL*, I, p. 127. Les cinq derniers mots ne sont pas des plus clairs. On peut aussi, en effet, faire dépendre *de Monavasia*, de *Grecis*, non de *domini imperatoris*, et traduire : « Les Grecs de Monemvasie, qui sont sujets de l'empereur. » Cela ne change guère l'idée, qui est toujours que les gens de Salamine, administrativement dépendants de Monemvasie, c'est-à-dire de la Morée, sont sujets du basileus.

(2) D. A. ZAKYTHINOS, *Despotat*, II, p. 234-235.

(3) Il n'existe aucune liste valable des gouverneurs byzantins du Péloponnèse avant l'institution définitive du despotat proprement dit, en 1348, avec Manuel Cantacuzène. D. A. ZAKYTHINOS lui-même ne donne que des indications fragmentaires, au t. I de son *Despotat*, et aucune ne concerne les années qui nous intéressent (cf. p. 68 : Cantacuzène père de Jean VI, de 1308 à 1316 ; p. 70-71 : Andronic Asan, de 1316 à 1321 ; p. 74 : Jean Cantacuzène est nommé en 1321, mais ne rejoint pas son poste ; p. 77 : André père de saint Léontios, à une date indéterminée sous Andronic II ou III).

(4) Il y a toute chance pour que le turc « çaşnigir » soit ici la traduction du grec πιγκέρνης : sur ce titre et ceux qui le portèrent, cf. R. GUILLAND, dans *EB*, 3, 1945, p. 188-202. On aurait pu songer aussi à l'ἐπὶ τῆς τραπέζης (R. GUILLAND, *ibid.*, p. 179-187) : cela me paraît moins vraisemblable.

(5) Sur ce personnage, cf. notamment R. GUILLAND, *ibid.*, p. 200-201.

assez peu de choses sur lui, et rien sur un rôle qu'il aurait joué dans le Péloponnèse (1).

Nous n'avons aucun moyen de dater cette affaire de Salamine, car elle n'est sûrement pas à sa place, ou du moins pas dans son contexte : il est tout à fait invraisemblable qu'Umur ait monté une expédition de 170 bateaux (v. 753) seulement pour aller jusqu'à Salamine, constater qu'il n'y pouvait rien faire, et rentrer. L'épisode est certes authentique : l'embarras même du poète et l'incohérence de la version « arrangée » qu'il nous donne le prouvent, ainsi que des détails précis qu'il n'aurait pas inventés. Mais il s'agit d'un épisode qui faisait partie d'un ensemble, duquel il s'est trouvé détaché, avant Enveri probablement, pour une raison inconnue : peut-être simple erreur de copiste, ou déplacement accidentel d'un feuillet. Je croirais volontiers qu'il ne vient pas de très loin : du récit même de l'expédition de Bodonitsa, Négropont et Monemvasie, où Salamine trouve bien sa place. En ce cas, c'est aussi du printemps ou du début de l'été de 1332 ou, moins probablement, de 1333, qu'il faut le dater. Mais je ne peux en apporter la preuve.

***

Les nouveaux repères chronologiques que nous avons établis ou proposés dans les deux derniers chapitres sont les suivants :

Automne 1329 ..... Andronic III à l'Ancienne Phocée ; accords conclus avec Saruhan et Mehmed. Le basileus confirme ensuite à André Cattaneo le gouvernement de la Nouvelle Phocée.

(1) R. GUILLAND (*ibid.*, p. 196 et n. 73) dit que, en 1334, le pincerne Alexis Philanthropène infligea aux Turcs une sanglante défaite sur les côtes du Péloponnèse. Je m'étais demandé s'il y avait lieu de faire un rapprochement avec la geste. Mais la source unique est, je crois, une lettre de Grégoras à Philanthropène, attribuée à 1334 ou 1335 (R. GUILLAND, *Correspondance de Nicéphore Grégoras*, Paris, 1927, p. 166 sq., lettre n. 47), qui ne me semble pas autoriser cette déduction. Grégoras y félicite Philanthropène de la victoire non sanglante que, par sa seule sagesse (φρόνησις), il vient de remporter sur une flotte turque qui s'élançait à l'attaque de « son île ». La situation semblait désespérée, et le succès de Philanthropène apparaît d'autant plus remarquable à la lumière de ce qui s'est passé ensuite. *La même flotte turque, en effet, honteuse de rentrer sans butin et sans avoir rien fait, fit voile vers le Péloponnèse. C'est un pays grand et peuplé. Néanmoins personne n'osa tenter de résister aux Turcs, qui saccagèrent le pays et emmenèrent les habitants en esclavage, tandis que les rescapés, frappés de terreur, se cachaient dans les grottes ou dans des réduits inaccessibles.* Ce passage nous intéresse par la peinture qu'il fait d'une razzia turque contre les côtes du Péloponnèse, analogue aux razzias d'Umur, bien qu'il ne s'agisse sûrement pas ici des Turcs d'Aydin. Mais il ne dit pas que Philanthropène ait à cette occasion infligé aux Turcs une défaite dans le Péloponnèse. Il implique au contraire que Philanthropène n'était pas dans le Péloponnèse, puisque Grégoras oppose les succès qu'il a su remporter, quoique privé de moyens, dans une île, et l'impuissance qu'en dépit de ses habitants nombreux et courageux, le Péloponnèse, devant la même flotte turque, a montrée. Cf. encore ci-dessous, p. 111, n. 2.

Avril 1331	Traité entre Venise et les Catalans ; ceux-ci s'engagent notamment à combattre les Turcs.
Juillet-Août 1331-Juillet-Août 1333....	Pietro Zeno baile de Négropont.
Mai-Juin 1332	Les gens de Négropont « tributaires » des Turcs (chroniques italiennes).
Printemps-début été 1332 ou, moins probablement, 1333.....	Expédition d'Umur contre Bodonitsa, Négropont, le Péloponnèse ; tentative manquée contre Salamine (?).
Août 1332 ? (plutôt que 1331).....	Expédition d'Umur, accompagné du fils de Saruhan, contre Gallipoli, Lazgöl, Porou.

CHAPITRE V

PREMIÈRE ATTAQUE LATINE CONTRE SMYRNE UMUR SUCCÈDE A MEHMED

(*Destān*, v. 833-868)

A Birgi, Umur est prévenu que Smyrne est attaquée par trente bateaux chrétiens. Le débarquement échoue, le combat est terminé quand Umur arrive. Il repart pour Birgi : son père, Mehmed, tombe malade et meurt. Pour lui succéder, Umur est choisi par ses oncles. Son frère aîné, Hizir, s'efface devant lui. Umur monte sur le trône à Birgi, puis revient à Izmir.

Nous nous bornerons à enregistrer, sans nous occuper des règles ou usages de succession au trône dans les émirats turcs d'Anatolie, que c'est Umur, bien qu'il ne soit pas le fils aîné, qui succède à Mehmed et devient émir d'Aydin. L'audace de ses expéditions navales, la gloire et la richesse qu'elles lui avaient apportées, en furent sans doute la cause, jointes au fait que l'aîné, Hizir, n'était pas, nous l'avons vu, de tempérament aussi belliqueux et aventureux que son cadet.

Les deux événements importants que ces trente-cinq vers de la geste rapportent avec une brièveté singulière, tentative de débarquement chrétien à Smyrne et mort de Mehmed, sont étroitement liés par Enveri. Il faut chercher s'ils ont pu l'être dans la réalité, et s'ils se sont bien succédé, comme l'indique le poète. Je vais montrer que, du moins dans l'état actuel de notre documentation, cela ne paraît pas vraisemblable, et que si les deux épisodes, pris chacun séparément, sont historiques, si même ils se sont probablement produits dans la même année, il semble qu'on doive en intervertir l'ordre, et les séparer par un espace de temps plus grand que ne le suggère le texte d'Enveri.

La mort de Mehmed (v. 852 sq.) semble pouvoir donner un repère chronologique précis. Mehmed mourut et fut inhumé à Birgi, où l'on voit encore aujourd'hui, dans l'enceinte de la Grande Mosquée (Ulu djami) qu'il construisit, son turbeh. Au-dessus de la porte, sur un grand bloc de pierre, est gravée une inscription de deux lignes, que P. Wittek a éditée, et traduite en allemand : « Erbaut wurde diese Türbe für den Gross-

Emir, den weisen, den kriegerischen, den Verteidiger des Glaubens, Mubāriz ed-daūla wa'd-dīn Muhammed b. Aidin — Gott erleuchte seine Ruhestätte ! — am 2 Djumādī des Jahres 734 (9 Jan. 1334) (1). » Cette date, 9 Janvier 1334, est-elle bien celle de la mort de Mehmed, ou plutôt, comme pourrait le suggérer le texte pris à la lettre, celle de la construction du turbeh ? Mais on ne conçoit pas comment celle-ci pourrait être indiquée à un jour près. Et une inscription qui, placée au fronton d'un mausolée, y occupe encore sa place primitive et n'a point subi de retouches, comme le montre la photographie publiée par Wittek, ne peut donner une autre date que celle de la mort du personnage pour qui le mausolée a été construit et qui y est inhumé.

Ceci admis, revenons à l'épisode que la geste raconte juste avant de parler de la mort de Mehmed (v. 833 sq.) : alors qu'Umur, revenu de l'expédition de Grèce, est à Birgi auprès de son père, il est prévenu par courrier qu'une escadre de trente bateaux de guerre chrétiens est entrée dans la baie d'Izmir. Les troupes qu'elle porte tentent de débarquer. Du rivage (2), les Turcs les repoussent à coup de flèches : certains même avancent à cheval dans la mer pour combattre corps à corps. Le débarquement échoue : la flotte chrétienne s'est déjà retirée, lorsqu'Umur accourt de Birgi. Si l'on se fie aux données de la geste, l'épisode doit être placé au plus tard en novembre 1333 : quelques semaines sont, en effet, nécessaires, avant le début de Janvier 1334 (mort de Mehmed), pour le retour d'Umur à Birgi et la maladie de Mehmed (3). Mais aucune autre source actuellement connue ne fait allusion à une attaque chrétienne contre Smyrne à cette date. Est-elle du moins vraisemblable ?

Sans doute, les archives vénitiennes fournissent une série de renseignements sur des projets d'expéditions contre les Turcs, pour les années 1332 et 1333. Venise avait reçu une lettre du roi de France Philippe VI, du 18 Novembre 1331, priant la République de lui envoyer pour Noël des ambassadeurs, qui le renseigneraient sur les conditions dans lesquelles pourrait se faire la croisade, et auraient pouvoir de traiter quant à la fourniture par Venise de vaisseaux et de vivres (4). Venise répondit seulement le 11 Mai 1332, en exposant les conditions à son avis nécessaires pour la reconquête de la

(1) WITTEK, *Inscriptions*, p. 201, n° 21 ; cf. fig. 219.

(2) Il n'y aurait donc pas d'escadre turque dans la baie d'Izmir : celle qui a pris part aux précédents raids a dû être, selon l'usage, désarmée dès le retour, et les équipages licenciés. Ce serait une présomption que nous sommes bien en automne ou en hiver.

(3) Déjà en mauvaise santé, comme on l'a vu, Mehmed semble avoir rapidement succombé à une congestion pulmonaire, prise en tombant à l'eau au cours d'une partie de chasse en plein hiver.

(4) *DVL*, I, n° 109, p. 219 (= *Commemoriali*, II, n° 235, p. 40). Le texte également dans MAS-LATRIE, *Commerce et expéditions militaires de la France et de Venise au Moyen Age* (Coll. de documents inédits sur l'histoire de France, Mélanges historiques, Choix de documents, III, Paris, 1880), p. 97.

Terre Sainte (1). En fait, et c'est la raison de ce peu d'empressement, ce n'était point tant la Terre Sainte qui intéressait Venise, que la navigation et le commerce en mer Égée, et la gêne considérable qu'y apportaient les Turcs. Elle va déployer une grande activité diplomatique pour coaliser contre ceux-ci les forces chrétiennes, et cela au plus tard au printemps de 1332 : le 6 Avril, elle décidait déjà d'informer le roi de Naples de l'Union qui se préparait en Romanie contre les Turcs, et de l'inviter à s'y joindre (2). Les raids contre Négropont l'inquiétaient : le 13 Juin 1332, une commission propose au Sénat de désigner deux représentants qui se rendront à Négropont et, d'accord avec le baile, s'efforceront de conclure un arrangement avec les Turcs, ou si c'est impossible, négocieront contre ceux-ci un accord qui, avec Négropont et la Crète, comprendrait Niccolò Sanudo, Bartolomeo Ghisi et les Hospitaliers de Rhodes (3). Le mois suivant, 7 Juillet 1332, Venise décide que son baile à Constantinople négociera avec Andronic III, puisque des informations récentes laissent penser que l'empereur serait disposé à participer à l'Union : le baile tiendra au courant le duc de Crète et le baile de Négropont, qui de leur côté l'informeront de leurs négociations avec les seigneurs de l'Archipel et avec les Hospitaliers (4). Quelques jours après, le 18 Juillet 1332, pouvoir est donné à Pietro Zeno, baile de Négropont, et à Pietro da Canale, capitaine du Golfe, de conclure une ligue contre les Turcs avec toutes personnes, mais particulièrement avec l'empereur grec et le grand-maître de Rhodes (5) ; et le 20 Juillet, il est précisé que le baile de Constantinople et le capitaine du Golfe pourront conclure avec le basileus un accord d'une durée d'au plus quatre ans, et l'on ajoute, car on se défie du basileus, qu'une des clauses de l'Union interdira toute paix séparée (6). Le même jour, ordre est donné au capitaine des galées de Romanie de charger à Modon et de transporter à Négropont tout le biscuit qu'il pourra prendre, pour les besoins de la flotte que l'on rassemble contre les Turcs (7). Pietro da Canale négocia en effet avec Andronic III : le 26 Août 1332, celui-ci lui donna *procuratio* de conclure en son nom une alliance contre les Turcs avec le grand-maître de l'Hôpital et toutes autres personnes (8). En France, on ne paraît pas avoir su grand-chose de tout cela : le 28 Août 1332, le pape Jean XXII, d'Avignon, croit encore devoir exposer à Venise la situation lamentable où se trouve l'Orient du fait des Turcs (9). Cependant,

(1) *DVL*, I, nº 110, p. 220 (= *Commemoriali*, II, nº 252, p. 43). MAS-LATRIE, *op. cit.*, p. 98.
(2) THIRIET, *Régestes*, nº 13.
(3) THIRIET, *Régestes*, nº 15.
(4) Sp. THÉOTOKÈS, Ἡ πρώτη συμμαχία τῶν κυριάρχων κρατῶν τοῦ Αἰγαίου κατὰ τῆς καθόδου τῶν Τούρκων ἀρχομένου τοῦ ΙΔ' αἰῶνος, *EEBS*, 7, 1930, p. 290 (texte) ; THIRIET, *Régestes*, nº 20.
(5) *DVL*, I, nº 113, p. 224.
(6) THIRIET, *Régestes*, nº 22.
(7) THIRIET, *Régestes*, nº 23.
(8) *DVL*, I, nº 114, p. 224 ; la version latine du chrysobulle est insérée *ibid.*, nº 116.
(9) *DVL*, I, nº 115, p. 224.

le 6 Septembre 1332, à Rhodes, l'accord est enfin conclu entre les plénipotentiaires de Venise, le représentant d'Andronic III (certainement Pietro da Canale) et les Hospitaliers : l'empereur grec fournira pendant cinq ans dix galères, Venise six, les Hospitaliers quatre, et cette flotte devra être rassemblée dans le port de Négropont le 15 Avril de l'année suivante (1) ; on précise le lendemain que le capitaine en sera vénitien (2). Puis Venise passe sans tarder aux préparatifs : le 14 Décembre 1332, elle donne ordre aux autorités de Crète de se procurer la somme nécessaire pour armer deux des galères destinées à l'Union (3).

De cet ensemble de témoignages cohérents, il résulte que toute l'année 1332 s'écoula en négociations et, pour ce qui est au moins de Venise, en préparatifs. Passa-t-on à l'action, comme il était prévu, en 1333 ? J'en doute. Il est vrai que pour plusieurs mois, printemps et été de 1333, les documents sûrs font défaut. Le premier que je rencontre est du 14 Octobre : en raison de l'insurrection qui a éclaté quelques semaines plus tôt en Crète, Venise décide que les deux galères, armées pour l'Union en exécution de l'ordre donné en Décembre 1332, resteront dans les eaux crétoises avec leurs équipages (4) ; cela laisse supposer que si les galères avaient bien été armées, elles n'avaient pourtant pas rejoint Négropont à la date prévue, 15 Avril 1333, et n'avaient pris part à aucune opération. Je n'en trouve du moins nulle trace. Il est vrai que Venise avait désigné le capitaine qui devait commander la flotte de l'Union : mais le 16 Octobre 1333, elle lui écrit que tout en continuant de souhaiter le maintien et le succès de l'alliance conclue avec l'empereur grec et les Hospitaliers, tout en restant décidée à tenir les engagements qu'elle a pris, elle est obligée par les événements de retenir en Crète deux des galères promises (5). La lecture de cette pièce donne l'impression qu'on n'a encore rien entrepris d'important. C'est ce que semble confirmer une délibération du Sénat du 12 Novembre 1333, de laquelle il résulte qu'on s'engage à ce que les galères de l'Union soient prêtes pour Mai 1334 (6) : il paraît bien qu'on avait reculé d'un an l'échéance initialement prévue, peut-être en partie en raison de la révolte crétoise. Dans la même séance, le Sénat décide

(1) *DVL*, I, nº 116, p. 225 (= *Commemoriali*, II, nº 264, p. 45).
(2) *DVL*, I, nº 117, p. 229 (= *Commemoriali*, II, nº 265, p. 45).
(3) Sp. Théotokès, *op. cit.*, p. 291 (texte) ; Thiriet, *Régestes*, nº 25.
(4) Thiriet, *Régestes*, nº 35.
(5) Sp. Théotokès, *op. cit.*, p. 293-295 (texte) ; Thiriet, *Régestes*, nº 36. Il est à noter que le 16 Novembre 1333 encore, on réaffirme la décision de maintenir les deux galères dans les eaux de Crète : Thiriet, *Régestes*, nº 38 (dans la même séance, le Sénat déclare laisser les autorités de Crète libres de décider en ce qui concerne un projet d'accord avec *Orchani Turcus* pour l'importation en Crète de chevaux et de blé). C'est seulement une délibération du 4 Janvier 1334 qui nous apprend que l'insurrection crétoise est terminée et qu'on peut rappeler les arbalétriers envoyés en renfort, mais il n'y est rien dit des deux galères : Thiriet, *Régestes*, nº 42.
(6) Thiriet, *Régestes*, nº 37.

d'informer l'empereur grec et le grand-maître des Hospitaliers qu'il a envoyé une ambassade auprès du roi de France, pour le prier de se joindre à l'Union. En fait, Philippe VI nourrissait de grandioses projets de croisade, et il s'était fait nommer par le pape capitaine de la Croisade, ainsi qu'il le fait savoir à Venise (1). Mais il répond courtoisement que, malgré la charge que lui impose la préparation de la Croisade, il enverra au printemps (de 1334) un certain nombre de vaisseaux pour se joindre à ceux des Vénitiens, des Grecs et des Hospitaliers (2). De son côté, Jean XXII avait envoyé, d'Avignon, une ambassade auprès de Robert, roi de Sicile, et auprès du doge Francesco Dandolo (3) : celui-ci répond astucieusement au pape qu'à son avis, pour mettre fin à la piraterie turque en Méditerranée (ce qui était le principal souci de Venise), et ainsi rendre possible la Croisade (souci principal du pape et du roi de France), il faudrait mettre en ligne cinquante huissiers et quarante galères, dont Venise pour son compte offrirait dix galères armées pour huit mois (4).

C'est tout ce que je trouve pour l'année 1333 (5). Dans l'état actuel de notre documentation, il me paraît probable qu'il ne s'est rien passé cette année-là, je veux dire que la flotte de l'Union n'a déclenché aucune attaque, et n'était probablement pas même rassemblée. Mais en même temps cela oblige à admettre qu'il n'y eut pas, avant la mort de Mehmed, de tentative de débarquement chrétien à Smyrne, malgré le témoignage de la geste. Celle-ci d'ailleurs parle de trente bateaux chrétiens, dont dix de l'empereur grec, dix des Hospitaliers et dix de Chypre : l'absence de Venise, la présence de Chypre

(1) *DVL*, I, n° 122, p. 239 (= *Commemoriali*, II, n° 312, p. 53) : 11 Novembre 1333. Cf. aussi MAS-LATRIE, *op. cit.*, p. 101 et 103. Comme en Novembre 1331, le roi demande à Venise de lui envoyer des ambassadeurs pour Noël. La croisade avait été prêchée à Paris le 2 Octobre 1333, et l'on avait décidé que les croisés devraient être prêts à partir dans les trois ans à compter du mois d'Août : *Chronique latine* de Guillaume DE NANGIS *de 1113 à 1300 avec la continuation de cette chronique de 1300 à 1368*, éd. H. Géraud, II, Paris, 1843, p. 134-135. Les *Grandes Chroniques de France* (éd. J. VIARD, IX, Paris, 1937, p. 133) ajoutent d'ailleurs que cette prédication eut peu de succès.

(2) *DVL*, I, n° 123, p. 240 ; MAS-LATRIE, *op. cit.*, p. 101 et 103.

(3) RAYNALDUS, a. 1333, XVI. De nombreux autres documents, qui ne nous importent pas directement ici, attestent la grande activité déployée par Jean XXII : cf. Raynaldus, a. 1333, I à XV, XVII et XVIII (Lettres du pape à Andronic III, au patriarche et à tout le peuple grec) ; a. 1334, I-III (Lettres à Andronic III et à Jean Cantacuzène sur l'union des Églises et la lutte contre les Turcs).

(4) *DVL*, I, n° 124, p. 241 : fin 1333.

(5) Un détail curieux : le 2 Décembre 1333, le Sénat vénitien délibère sur des informations transmises par Marin Morosini, d'après lesquelles il serait possible de traiter avec un prince turc nommé *Carmagnano*, qui semble prêt à favoriser l'Union ; l'ambassadeur de Venise auprès du grand-maître de l'Hôpital est chargé de se renseigner sur les intentions et les offres de ce Turc (THIRIET, *Régestes*, n° 39).

qui, en 1333, ne fait pas encore partie de l'Union (1), et même la présence de l'empereur grec, qui semble bien à cette date n'avoir encore rien fait pour l'Union, sont autant de présomptions supplémentaires.

Pourtant la source d'Enveri s'est montrée jusqu'ici d'une grande exactitude. On hésite à admettre qu'une grave erreur porte sur des événements qui se seraient justement déroulés dans le port de Smyrne. Ces événements n'auraient-ils pas été simplement, par Enveri ou par sa source, déplacés par rapport à la mort de Mehmed ? Examinons l'année 1334.

Les délibérations du Sénat vénitien gardent le souvenir, pour cette année, d'inquiétudes sérieuses du côté de Coron : le 8 Mars, les *castellani* de Coron et de Modon s'étant plaints des continuels pillages dus aux bandes d'un certain Zassi, le capitaine (vénitien) de l'Union et le capitaine du Golfe reçoivent l'ordre de prendre sur place toutes mesures propres à assurer la sécurité de la navigation et à faire cesser la piraterie dans le golfe de Coron (2). Le 13 Mai, Venise donne pouvoir aux *castellani* de traiter au mieux avec *Zassi dominus Janize*, en ajoutant que les marchands vénitiens de Clarentza, soupçonnés de prêter la main à ce Zassi, seront sommés de cesser immédiatement ces agissements (3). *Janize* est *Jannitza*, place de Messénie, au bord du golfe de Coron, toute proche de Kalamata et de la mer (4). Quant à *Zassi*, il y a tout lieu de penser que c'était un Grec appartenant à une famille connue sous ce nom dans le Péloponnèse (5) : pour le pillage, il s'associait sans doute volontiers aux pirates turcs venus par mer, ou bien il avait lui-même armé quelques bateaux corsaires. Mais ces incidents locaux, et habituels, n'ont rien à voir avec l'Union.

Nous y revenons, en Mars 1334, avec les lettres qu'adressèrent alors à Venise le pape Jean XXII (6) et le roi de France Philippe VI (7) : un accord venait d'être conclu, en Avignon, et pour la présente année 1334, vu qu'il était déjà tard, on avait décidé de se

(1) Cf. les documents du 18 et du 20 Novembre 1333, publiés par Sp. THÉOTOKÈS, *op. cit.*, p. 295 sq.

(2) THIRIET, *Régestes*, n° 45.

(3) THIRIET, *Régestes*, n° 50. (On notera que Clarentza est sur la côte d'Élide, fort loin de Jannitza.) Après cette date, les délibérations du Sénat, d'après les *Régestes* de F. THIRIET, ne contiennent plus rien qui concerne la menace turque en Orient, pour 1334 ni pour 1335.

(4) Janize-Jannitza est *Gianitzanika* de la carte de KIEPERT, *Griechenland*. En 1293, les Slaves de Jannitza, sans doute des Mélingues, s'étaient emparés du château de Kalamata : ZAKYTHINOS, *Despotat*, I, p. 62 ; cf. aussi p. 206, et II, p. 27 et 216.

(5) On connaît Jacques et Photios Zassès ou Zassi, et D. ZAKYTHINOS a pensé que sous cette forme, donnée par le *Livre de la Conqueste*, se cachait Τζαούσιος : *Despotat*, I, p. 64 et II, p. 216.

(6) RAYNALDUS, a. 1334, VII-IX. Cf. MAS-LATRIE, *op. cit.*, p. 104.

(7) *DVL*, I, n° 126, p. 244 et 127, p. 247 (= *Commemoriali*, II, n° 321, p. 54 et 341-342, p. 57). Il n'y a plus rien ensuite, concernant l'Union, dans *DVL*, avant 1343. Cf. MAS-LATRIE, *op. cit.*, p. 106.

borner à armer pour cinq mois (pour six mois, propose le roi de France), quarante galères, à savoir dix des Hospitaliers, dix de Venise, six du roi de Chypre, six de l'empereur grec (1), huit du pape et du roi de France ; elles se rassembleront à Négropont en Mai ; pour l'année suivante, on envisage des armements beaucoup plus considérables. Qu'advint-il de ce plan d'action ? Du côté français, on tint parole : une lettre de Jean XXII, datée d'Avignon le 19 Mai 1334, annonce à toute la chrétienté que le pape et le roi ont armé contre les Turcs « un certain nombre » de galères, et que Jean de Cepoy, capitaine des galères royales, est également placé à la tête des galères pontificales (2). Venise fit de même : ainsi le 9 Avril, le Sénat donne ordre au duc de Crète d'armer trois galères contre les Turcs, et au baile de Négropont, Bellello Civrano, une galère (3). Pour les Hospitaliers et Chypre, nous manquons, me semble-t-il, de documents aussi précis, mais des textes qui vont être cités indiquent que leurs vaisseaux prirent part effectivement aux opérations. Quant aux Grecs, il fallut les sommer de remplir leurs engagements, ils le firent avec beaucoup de retard, et quand ils eurent enfin, au printemps de 1335, équipé quelques navires, ce furent les Latins qui manquèrent au rendez-vous, car la situation en Occident avait changé (4).

Mais que firent au juste les vaisseaux latins ? A ma connaissance, nous n'avons qu'un texte circonstancié et bien daté : une lettre écrite de Venise, par Marino Sanudo Torsello l'Ancien, au duc Louis de Bourbon, le 22 Octobre 1334 (5). Sanudo mentionne un

(1) Bien que, note le pape, les accords antérieurs de l'empereur grec avec Venise et les Hospitaliers l'obligeassent à en armer dix : on a vu plus haut que c'était exact.

(2) RAYNALDUS, a. 1334, X.

(3) Sp. THÉOTOKÈS, *op. cit.*, p. 298 (texte) ; THIRIET, *Régestes*, n° 48.

(4) Le passage invoqué de Grégoras est au début du livre XI : or le livre X raconte les événements de 1334, et le livre XI commence par les mots τοῦ δ'ἐπιόντος ἔτους, qui s'appliquent donc à 1335 ou plus exactement à l'an du monde qui commence le 1er Septembre 1334. Les éditeurs du *DVL* (I, p. 246) ont reproduit ce texte à la suite du document du 8 Mars 1334, dont il vient d'être parlé, par lequel Jean XXII communique à Venise les termes de l'accord conclu contre les Turcs. Grégoras, qui reprend les choses d'assez haut, raconte que devant les progrès de la piraterie turque, les Latins envoyèrent au basileus une ambassade menaçante, qui le sommait de joindre ses forces aux leurs, sous peine d'être considéré lui-même comme ennemi. Les caisses de l'État étaient vides. Andronic III fut obligé d'envoyer des agents du fisc en Macédoine et en Thrace, ruinées pourtant par les incessantes incursions des Turcs et des Bulgares, afin de recueillir quelque argent, grâce auquel il put, pendant l'hiver (de 1334-1335), réparer ou construire quelques bateaux. Il en avait vingt au printemps (de 1335), qui attendirent inutilement l'arrivée de la flotte latine avec laquelle ils devaient opérer : déchirés par leurs propres querelles, dit Grégoras, qui fait sans doute allusion au conflit franco-anglais, les Latins manquèrent à leur parole, et au rendez-vous. C'est une des conséquences de la mort de Jean XXII.

(5) Fr. KUNSTMANN, Studien über Marino Sanudo den Aelteren mit einem Anhage seiner ungedruckten Briefe, *Abhandl. d. histor. Cl. d. König. Bayer. Akad. d. Wiss.*, Bd VII, Abt. III, 1853, p. 808-813.

engagement qui aurait eu lieu, dans la région d'Halmyros, avec des Turcs d'abord associés aux Catalans (1), puis il ajoute : *Insuper sunt nova quod cc barchi armantur in Landrimiti, de quibus dicitur esse capitaneus Jarsi Turchus. Quo autem intendebant dirigere gressus suos, nullatenus sciri potest. Item capitaneus unionis, scilicet dominus Petrus Zeno, erat in portu Nigropontis cum suis galeis, et duas miserat in Cretam pro panatica et victualibus. Galeae insuper domini nostri summi pontificis et christianissimi regis Franciae et aliae Hospitaliorum iverant Rhodum pro panatica et victualibus, et debebant simul conjungi in insula Salamines. Serenissimus rex Cypri mittebat IV galeas et sanctum lignum, ita quod sperabatur cum adjutorio Dei quod si praedicti Turchi exibunt, ipsi Turchi erunt conflicti. Sed timeo quod exspectabunt donec praedictae galeae unionis discedant de portibus Romaniae, et postea ipsi faciant mala quae sunt consueti facere.* Les indications sur la composition de la flotte latine (vaisseaux du pape, du roi de France, de Venise, des Hospitaliers, de Chypre : noter l'absence d'Andronic III), et le nom même du capitaine de l'Union, le Vénitien Pietro Zeno, concordent parfaitement avec ce que nous savons par ailleurs : à son habitude, Marino Sanudo, qui portait un intérêt passionné à tout ce qui concernait la lutte contre les Infidèles, était fort bien renseigné. *Landrimiti* n'est pas, comme on l'a cru, le golfe de Dèmètrias ou golfe de Volo, mais évidemment Adramytion, sur la côte d'Asie Mineure, en Mysie. Le chef turc *Jarsi* est l'émir de Mysie ou de Qaresi, *Yahşi*, bien connu par ailleurs, dont la capitale était Bergama (Pergame) : c'était un corsaire qui pratiquait en grand le trafic des esclaves (2). Embusqué avec ses bateaux au fond du golfe d'Adramytion (Edremit), il attend que les galères latines, à l'expiration de leur contrat d'armement, quittent la Romanie, pour se lancer à son tour sur mer : Sanudo ne s'y est pas trompé.

Est-ce, en effet, ce qui se passa ? Nous n'en savons rien. Mais il est en tout cas certain que la flotte de l'Union trouva, dans l'été ou plutôt l'automne 1334, l'occasion de porter quelques coups rudes à des pirates turcs. La Chronique de Jean Villani le dit : *Nel detto anno* (1334) *l'armata della Chiesa di Roma e del re di Francia e' Veniziani, in quantità di 32 galee mandate in Grecia per difenderla da Turchi che tutta la correano e guastavano,*

(1) *Verum alii Turchi velut Turchopuli qui erant in Almiro cum societate Cathellanorum discedentes ab ipsis utrique numero circa milesimo fuerunt mortui et consumti.*

(2) Les chroniqueurs grecs écrivent Γιαξής (CANTACUZÈNE, Bonn, I, p. 339, etc.). Cf. IBN BATTUTA, *Voyages*, II, p. 315 sq. ; ŞIHÂB-EDDIN AL-UMARI, éd. Quatremère, *Notices et extraits des manuscrits*, XIII, I, Paris, 1838, p. 365 sq. Ce dernier auteur dit que Yahşi-khan, fils de Qaresi et frère de Demir-khan émir de Balikesir, règne lui-même sur la principauté de Marmara, fait la guerre sur mer aux Grecs, pratique le commerce des esclaves. Le nom de Marmara, désignant la région de Pergame, est-il une erreur, une mauvaise lecture, ou la désignation médiévale de tant de sites anciens où les marbres affleuraient ? Je laisse aux spécialistes à en décider, comme aussi à faire l'histoire de l'émirat ou des émirats de Mysie. Cf. GEIZER, *Pergamon*, p. 93 sq. ; J. MORDTMANN, Ueber das türkische Fürstengeschlecht der Karasi in Mysien, *Sitzungsber d. königl. Preuss. Akad. d. Wiss.*, 1911, I, p. 2-7 (cf. p. 4-5) ; WITTEK, *Mentesche*, p. 21.

scontrandosi col navilio de' Turchi ch'era infinito, combattero con loro. I Turchi fuggendo a terra ne morirono piu di cinquemila, e arsono di loro navilio 150 legni grossi sanza i sottili e piccioli, e poi corsono tutte le loro marine e alquanto fra terra, levando grande preda di schiavi e di cose con grande danno di loro (1). Les Annales de Monaldeschi (2) et S. Antoninus (3) le confirment. De même encore la Chronique de Delfino : *In tempo del ditto Doxe* (Francesco Dandolo), *el commun di Venetia fece union cum il papa Zuane XXII et cum le re di Franza et cum lo imperator de Constantinopoli et cum el grand maistro de lhospedal da Rhodi contra i Turchi et feceno una grandissima hoste de gallie e di altri fusti pizoli ; capitanio de quelle el nobil homo missier Piero Zen, el qual se parti de Venetia e ando per le parte de la Turchia et cum la ditta armada fece gran sigurtade ali Christiani e ale terre ; per fina che duro la ditta union fo fatta gran destruction de Turchi, e per la morte del ditto papa fini la union, e partida la ditta armada Turchi feceno grandissimo damno ali Christiani* (4). La Chronique d'André Dandolo s'exprime dans des termes très semblables (5). Le continuateur de la Chronique de Guillaume de Nangis met l'accent sur la part prise à ces événements par le capitaine des galères françaises, Jean de Cepoy, qui était de retour en France au début de 1335 (6). Enfin, il est probable qu'une lettre

(1) Giov. VILLANI, éd. F. G. Dragomanni, III, Florence, 1845, chap. XVIII, p. 235. La 1re édition de l'*Historia Universalis* du Florentin Jean VILLANI, donnée par Lor. TORRENTINI à Florence en 1554, p. 33, ainsi que l'éd. de MURATORI, *RIS*, XIII, p. 763, ajoutent après *scontrandosi* les mots : *in Constantinopoli*, interpolation qui disparaît des éditions suivantes ; de même le nombre des navires turcs incendiés y est de 250, au lieu de 150.

(2) MURATORI, *RIS*, XII, p. 537. L'auteur dit qu'en 1334 marchèrent contre les Turcs « il re Giovanni di Francia » *(sic)*, les Vénitiens et l'armée du pape, dans laquelle s'enrôlèrent beaucoup de nobles Romains : *e questo nobile esercito andò contro a' Turchi, e pigliorono più di CL legni, e furono arsi.* Suit la mention de la mort du pape Jean XXII (4 Décembre 1334).

(3) Cité par RAYNALDUS, a. 1334, XI : *Paulo antequam moreretur* (Jean XXII) *una cum Philippo rege Francorum et Venetis in adjutorium Graecorum et defensionem contra Turchos classem armaverat et victoria habita ipsos represserat.*

(4) Cité, d'après l'original, par *DVL*, I, p. 246-247.

(5) MURATORI, *RIS*, XII, p. 413. Dandolo nomme, comme membres de l'Union, les Vénitiens, le roi de France, le pape, l'empereur grec. Il insiste lui aussi sur la *securitas maxima* que l'Union apporta aux Chrétiens de Romanie, dont les malheurs recommencèrent après la mort du pape. Une note marginale du codex Ambrosianus ajoute : *In aliis annalibus reperi quod ob passagium fiendum creatur capitaneus Petrus Zeno, qui ob mortem papae cessante unione nihil egit.*

(6) *Chronique latine de Guillaume de Nangis...*, éd. H. GÉRAUD, II, p. 145 (abrégé dans les *Grandes Chroniques de France*, éd. J. VIARD, IX, p. 148). Le texte est très intéressant, notamment parce qu'il montre que le roi de France, en participant en 1334 aux opérations de l'Union, avait en réalité en vue la préparation de sa croisade : *Hoc anno dominus Johannes de Septio, qui missus fuerat a rege Franciae, maxime in terram Turcorum, ad explorandos portus et passus, ad faciendas aliquas munitiones et praeparationes victualium pro passagio Terrae Sanctae, patratis aliquibus*

mutilée de Marino Sanudo concerne encore les succès remportés sur les Turcs en 1334 : elle mentionne en effet les galères du pape, du roi de France, des Hospitaliers, ajoutant que celles du pape et du roi, arrivant à l'expiration de leur temps d'armement, devaient rentrer à Marseille ; elle énumère les bateaux turcs brûlés par les Latins, notamment le jour de la Nativité de la Vierge, 8 Septembre, puis encore le 11, le 14, le 17 Septembre ; et parmi les ennemis tués, elle cite un personnage qui « avait espousée la fille Jacxi », c'est-à-dire le propre gendre de Yahşi (1). Cette dernière indication nous apporte une confirmation inattendue et précieuse.

Cet ensemble de textes permet de proposer, avec vraisemblance, les conclusions que voici. L'Union entre Venise, l'empereur grec et les Hospitaliers, conclue en 1332, se trouva prête à agir, non pas sans doute en 1333, comme il avait été d'abord prévu, mais en Mai 1334. A ce moment s'y sont joints le roi de Chypre, le roi de France et le pape, le rôle de ce dernier ayant été très actif et probablement déterminant. Des opérations navales, parfois accompagnées de débarquements (2), eurent lieu contre les Turcs. Le résultat fut, pour quelques mois, une efficace protection assurée aux populations chrétiennes du bassin égéen, et la sécurité de la navigation. Nous n'avons pas le moyen de reconstituer la chronologie ni le déroulement exact des événements, mais il est certain qu'un des principaux engagements eut lieu vers la fin du temps d'armement des galères de France, en Septembre, et qu'il visa la flotte de Yahşi, par conséquent eut lieu dans le golfe d'Adramytion ou non loin de là. Quelque temps après, les galères chrétiennes regagnaient leurs ports, puis Jean XXII mourait, le 4 Décembre 1334, et pendant

victoriis satis insignibus, sicut in tam parva manu pugnatorum quam ipse habebat, quia non habebat nisi solum pedites, potuit fieri, in Franciam rediit. Il paraît que l'évêque de Beauvais Jean avait été l'un des compagnons de Jean de Cepoy.

(1) Cette lettre est conservée sur un parchemin, découvert à Rome dans la reliure d'un incunable, et maintenant à la Bibliothèque Nationale, à Paris (*Nouv. Acq. Fr.*, 5842, f° 2). La pièce a été, sur deux de ses côtés, rognée par le relieur : ainsi la lettre qui nous intéresse est mutilée au début, sans qu'on puisse apprécier l'étendue de la mutilation, et de plus, dans toute la partie conservée, mutilée sur le bord droit, où la fin de chaque ligne est amputée d'environ trois centimètres. Elle a été publiée par Ch. DE LA RONCIÈRE et L. DOREZ, Lettres inédites et mémoires de Marino Sanudo l'Ancien (1334-1337), *Bibliothèque de l'École des Chartes*, 56, 1895, p. 21-44 (cf. p. 25-26 et 35-36). Le déchiffrement est correct, mais certaines restitutions entièrement fantaisistes, ainsi que la plus grande partie du commentaire. Du fait que la lettre mentionne le roi de France, le pape et les Hospitaliers, les éditeurs concluent qu'elle était adressée à Hugues IV de Lusignan, roi de Chypre, ce qui est pure hypothèse. Ils la datent « après le 22 Octobre 1334 », parce qu'ils pensent qu'elle doit être postérieure à la lettre, ci-dessus citée, du même Marino Sanudo à Louis de Bourbon, ce qui n'est nullement certain. Tout ce qui est dit des opérations elles-mêmes n'est que roman.

(2) Cf. le passage, cité ci-dessus, de la *Chronique* de VILLANI. La lettre mutilée de Marino Sanudo fait aussi allusion à des villages brûlés.

longtemps, pour diverses raisons, parmi lesquelles le conflit entre la France et l'Angleterre, les Occidentaux vont être incapables de reconstituer sur mer un front commun contre les Turcs (1). Ceux-ci, aussitôt, en profitent.

Il faut ici ouvrir une parenthèse, pour mettre en garde contre les étranges erreurs d'interprétation auxquelles ces événements ont donné lieu. Le premier responsable en est, je crois, le P. A. Guglielmotti (2), qui a cru devoir suppléer à l'insuffisance des sources en imaginant une grande bataille navale entre Chrétiens et Turcs dans la Propontide ou mer de Marmara (3), puis une fuite vers la côte d'Asie des navires turcs, rejoints et détruits : Guglielmotti n'hésite pas, par analogie avec d'autres batailles navales, à décrire avec la plus grande précision la tactique employée dans ce combat imaginaire par les navires latins qui, moins nombreux, se seraient enchaînés de façon à former une sorte de forteresse flottante... Ces erreurs et fantaisies ont été malheureusement reprises, et amplifiées, par Ch. de La Roncière : de son *Histoire de la Marine française*, elles se sont répandues dans de nombreux ouvrages (4). Partant de l'erreur initiale qui lui fait croire que Landrimiti est le golfe de Démétrias ou de Volo, La Roncière construit de toute pièce une étonnante épopée, dans laquelle la flotte de Yahşi est brillamment débusquée de son repaire du golfe de Volo par la flotte chrétienne groupée à Négropont et dans les eaux d'Athènes (5), tente de s'enfuir vers les Détroits (6), est rabattue vers le Sud — on se demande pourquoi — par ses poursuivants, acculée enfin et écrasée *dans le golfe de Smyrne* (7), tandis que ce qui put échapper « se mit sous la protection du prince turc Omarbeg, grand armateur lui-même de bâtiments de course » : voici donc Umur lui-même, dont La Roncière connaissait l'existence, et Smyrne, par l'effet d'une restitution entièrement gratuite, introduits dans ce roman, d'une façon qui trompa ensuite plusieurs

(1) Situation à laquelle se réfère le passage, ci-dessus cité, de Grégoras. D'autre part, en dehors même des Chroniques que nous avons invoquées, les textes occidentaux sont nombreux à dénoncer l'inaction qui suivit la mort de Jean XXII. On en trouvera confirmation dans les lettres du successeur de Jean XXII, Benoît XII : par exemple RAYNALDUS, a. 1335, XXXV ; a. 1336, XLIII-XLV.

(2) A. GUGLIELMOTTI, *Storia della marina pontificia dal secolo ottavo al decimonono*, I, Rome, 1856, p. 300-305.

(3) La responsabilité paraît ici revenir aux premières éditions de Villani, contenant l'interpolation « in Constantinopoli », ci-dessus signalée.

(4) Ch. DE LA RONCIÈRE, *Histoire de la Marine française*. I : *Les origines*, Paris, 1899, p. 230-237. Plusieurs des références données en note sont fausses, ou bien ne concernent pas le sujet.

(5) Ceci vient des mots « in insula Salamines », dans le texte de Villani cité ci-dessus.

(6) Ceci vient de Guglielmotti, ou de l'interpolation « in Constantinopoli » dans Villani, ou encore de Şihâb- eddin al-Umarî qualifiant Yahşi de prince de Marmara, — ou de tout ensemble.

(7) C'est la plus surprenante invention de La Roncière : aucun texte ne mentionne le « golfe de Smyrne », restitué sans aucune raison dans *une lacune* de la lettre mutilée de Marino Sanudo I

historiens (1) et finalement, cela ne pouvait manquer, les éditeurs d'Enveri (2). Il convenait d'en faire justice.

Revenons enfin à la geste, et à l'épisode de la tentative de débarquement chrétien à Smyrne. Trois hypothèses peuvent être formées : A) L'épisode est de pure invention : c'est invraisemblable, s'agissant d'un événement qui se serait passé à Smyrne, et auquel d'ailleurs le poète attache trop peu d'importance pour avoir pris la peine de l'inventer ; B) La tentative chrétienne a bien eu lieu à la fin de 1333, peu avant la mort de Mehmed : c'est possible, mais peu vraisemblable, dans l'état actuel de nos connaissances, comme l'a montré l'examen du « contexte » historique ; C) Le poète, ou sa source, a interverti la mort de Mehmed et l'affaire de Smyrne, qui aurait eu lieu un an plus tard, vers la fin de 1334, c'est-à-dire (et je vois là une confirmation) vers la fin d'une année pendant laquelle la flotte d'Umur, en raison de l'activité des vaisseaux de l'Union, ne se risqua pas à sortir et resta désarmée : c'est l'hypothèse que je retiens, sans dissimuler qu'elle reste une hypothèse, comme la mieux appuyée par tout ce que nous savons jusqu'à présent, par ailleurs. J'oserais même, si je ne craignais à mon tour de trop m'avancer, tirer argument de l'énumération des galères chrétiennes donnée par la geste — galères de Chypre, de Rhodes et de Byzance — pour supposer que l'événement eut lieu après que les galères d'Occident, celles de Venise, du roi de France et du pape, se furent retirées, à l'expiration de leur contrat d'armement, *donc en effet à la fin de 1334*. Les galères de Chypre et de Rhodes, qui restaient naturellement en Orient, encouragées par les succès remportés peu avant par leurs alliés, à Adramytion et peut-être ailleurs, ont pu alors tenter un coup de main contre Smyrne. Seule la mention de galères byzantines demeure suspecte, moins toutefois qu'en 1333 : après la mort de Mehmed, avec qui Andronic III avait traité, les relations entre les Grecs et les Turcs d'Aydin ont pu, pour quelque temps, prendre un autre cours.

(1) Plusieurs ouvrages se bornent à donner des indications tout à fait vagues, quand même ils ne passent pas complètement sous silence les événements qui nous ont occupés : HEYD, *Commerce*, I, p. 536 et 538 ; MAS-LATRIE, *Histoire de l'île de Chypre sous le règne des princes de la maison de Lusignan*, II, chap. IX (règne de Hugues IV) ; J. DELAVILLE LE ROULX, *La France en Orient au XIV^e siècle*, I, Paris, 1886, p. 100-101 ; N. JORGA, *Philippe de Mézières et la Croisade au XIV^e siècle*, Paris, 1896, p. 37-38 ; G. HILL, *A history of Cyprus*, II : *The Frankish period 1192-1432*, Cambridge, 1948, p. 298 ; et Sp. THÉOTOKÈS, *op. cit.*, qui traitant exactement notre sujet, ignore même qu'il y a eu des engagements sur mer. — D'autres auteurs ont reproduit les erreurs de La Roncière. Je citerai les trois auxquels on se réfère le plus souvent : J. GAY, *Clément VI*, p. 23 ; J. DELAVILLE LE ROULX, *Les Hospitaliers à Rhodes jusqu'à la mort de Philibert de Naillac (1310-1421)*, Paris, 1913, p. 89-90 ; ATIYA, *Crusade*, p. 112-113 (entièrement erroné).

(2) Il faut écarter ce qui, d'après le commentaire de Mûkrimin Halil, est dit dans *Destān*, p. 40, n. 1, et surtout p. 77, n. 1.

***

Je crois donc pouvoir proposer la chronologie suivante :

6 Septembre 1332	A Rhodes, l'Union est conclue entre les Hospitaliers et le représentant d'Andronic III et de Venise (Pietro da Canale).
Septembre-Décembre 1333 ...	Insurrection crétoise.
9 Janvier 1334	Mort de Mehmed ; Umur lui succède.
Mars 1334	Accords d'Avignon en vue de l'armement de 40 galères par les membres de l'Union (Venise, Hospitaliers, Chypre, Philippe VI, Jean XXII ; Andronic III, théoriquement).
Mai 1334	Rassemblement de la flotte de l'Union.
Été-automne 1334.....	Croisière de la flotte de l'Union : la sécurité assurée dans la mer Égée.
Septembre 1334	La flotte de Yahşi est attaquée par les bateaux latins et détruite dans le golfe d'Adramytion.
Automne-hiver 1334 ?	Tentative de débarquement, à Smyrne, par les bateaux de Chypre et de Rhodes.
4 Décembre 1334	Mort de Jean XXII. Relâchement de l'Union, reprise de la piraterie turque.

CHAPITRE VI

LES DÉBUTS DU RÈGNE PERSONNEL D'UMUR ATTAQUES CONTRE DES TERRITOIRES GRECS SECONDE EXPÉDITION DANS LE PÉLOPONNÈSE SIÈGE DE PHILADELPHIE L'ENTREVUE DE KARA BURUN AVEC ANDRONIC III ET L'ACCORD AVEC LES GRECS

(*Destān*, v. 869-1084)

Umur, accompagné de Suleyman fils de Saruhan, prend la mer avec 276 bateaux. Il débarque près de Monemvasie, dont le beg se reconnaît tributaire. Il livre combat à l'armée d'Iṣpen ; puis s'empare de deux ports, fait des prisonniers. Il arrive à Mistra, fait du butin ; il pille le pays de Gifrilibos. Retour à Izmir, tempête, Umur sauve Suleyman. — Umur assiège Alaṣehir (Philadelphie) : les habitants obtiennent, moyennant compensation pécuniaire, qu'il se retire. Il rentre à Birgi. Le basileus (Andronic III), informé de ce qui s'est passé, écrit à Umur, pour lui proposer une entrevue, qui a lieu à Kara Burun, sur la galère impériale. Le basileus demande à Umur de s'abstenir d'attaquer les pays grecs ; en échange, il lui donne Saqiz (Chio). Andronic et Umur, devenus « frères », se séparent. Umur rentre à Izmir.

Ce nouveau raid est dirigé contre le Péloponnèse, qu'Umur, nous l'avons vu (1), avait appris déjà à connaître, et qu'il atteint cette fois sans escale. Il paraît avoir eu comme objectif, dès le départ, Monemvasie, nommée dans la rubrique et deux fois dans le texte : c'est donc à nouveau le territoire grec qu'Umur attaque. Grecs aussi sont le pays d'Iṣpen, Mistra, le pays de Gifrilibos. Il faut admettre que les accords conclus, à Phocée, entre Andronic III et Mehmed (2), et qu'Umur n'avait alors acceptés qu'à contre-cœur, sont caducs. D'ailleurs nous venons de voir le basileus adhérer à l'Union dirigée contre les Turcs, qui n'excluait naturellement pas Aydin ou Saruhan : il a même armé une petite

(1) Cf. ci-dessus, p. 83 sq.
(2) Cf. ci-dessus, p. 66 sq.

flotte, qui ne fut prête, il est vrai, qu'au printemps de 1335 (1). Il paraît évident que la mort de Mehmed a détendu les liens, déjà fragiles, qui avaient un moment rapproché Byzance et l'émirat.

Cet épisode de Monemvasie se déroule de la même façon que beaucoup d'autres semblables. Les Turcs débarquent près d'une place riche, mais puissamment fortifiée, et pour eux imprenable. Les habitants, incapables de leur côté de vaincre en rase campagne, préfèrent composer plutôt que voir leur pays ravagé, les communications coupées et le commerce arrêté, la ville assiégée et affamée. Ils paient. Aux yeux des Turcs, ils font acte de soumission, et acceptent de devenir « tributaires » : d'où la mention, ici comme à Négropont, du *harāc* et du *bāc*. Aux yeux des chrétiens, il s'agit d'une rançon versée pour obtenir le départ immédiat des barbares, qu'on a grand soin de ne pas laisser pénétrer dans la ville. Le « beg » de Monemvasie (v. 877) était soit le gouverneur grec de la ville, soit le gouverneur de l'ensemble des possessions grecques du Péloponnèse, en résidence à Monemvasie. La seconde hypothèse me paraît ici moins vraisemblable, en raison de ce qui sera dit plus loin de Mistra, « capitale de la Morée ».

Quittant Monemvasie, Umur va au « pays d'Işpen », qu'il trouve en état d'alerte et sous les armes. Une armée tente de s'opposer au débarquement des Turcs : en vain sans doute, bien qu'on ne puisse naturellement ajouter aucune foi au récit épique d'Enveri. En tout cas, les Turcs prennent d'assaut deux places, dont suivant l'usage ils massacrent les défenseurs, emmenant les enfants et les femmes en esclavage. Peut-on identifier le « pays d'Işpen » ? Oui, et même le personnage ainsi nommé. Le patronyme *Spanos* ou *Spanis* est connu aux confins de la Messénie et de la Laconie. Déjà en 1278, un Michali Spano, capitaine d'Arduvista (Androuvista), est accusé d'avoir volé un chargement de froment à un Vénitien de Coron (2). En 1296, le prince Florent s'assure le concours de « Spany, un puissant homme des Esclavons, qui estoit sires de la Gisterne (Kinsterna) et des autres chastiaux entour, et lui donna en la chastellenie de Calmate (Kalamata) II casaux » (3). Au début du XV^e^ siècle, on connaît les frères Nicolas et Théodore Spanos (4). Mais surtout, une inscription a récemment révélé l'existence d'un Constantin Σπανῆς, qui est certainement celui-là même qui tenta de repousser Umur. L'inscription

(1) Cf. ci-dessus, p. 95 et n. 4.

(2) TT, III, p. 233.

(3) *Livre de la conqueste de la princée de l'Amorée*, éd. J. LONGNON, Paris, 1911, p. 326.

(4) Sp. LAMPROS, Παλαιολόγεια καὶ Πελοποννησιακά, IV, Athènes, 1930, p. 15. On s'est demandé si le document n'était pas un faux, forgé à l'époque moderne par quelque descendant de la famille, toujours vivante, des Spanos : cf. ZAKYTHINOS, *Despotat*, II, p. 208-209. En fait ce texte, dont l'original semble perdu, a été à coup sûr mal édité et probablement mal déchiffré, mais je ne crois pas que l'authenticité doive en être suspectée. — On notera qu'il y a un village nommé *Spanochôri* dans le voisinage de Méligala : KIEPERT, *Griechenland*, feuille IX.

se trouve à l'intérieur d'une église byzantine sous le vocable de saint Nicolas, au lieudit *Kampinari*, entre Platsa et Nomitsi, près de la côte orientale du golfe de Messénie ou de Kalamata, au Nord d'Oitylos, entre le Taygète et la mer. Elle commémore une réfection de l'église, faite en 6846, indiction 6, donc entre le 1er Septembre 1337 et le 31 Août 1338, par les soins de : ὁ πανευγενέστατος πανσέβαστος τζαούσιος δρόγγου Μελιγῶν Κωνσταντῖν[ος ...] ὁ Σπανῆς ἅμα συ[μβίας τζα]ουσίνης Μαρίας (1). Il s'agit du commandant (τζαούσιος) d'une circonscription de caractère militaire (δρόγγος) qui, sur le versant occidental du Taygète, a gardé le nom de la tribu slave depuis très longtemps installée là, les Mélingues (2). Ce Constantin Spanès est certainement parent du Spany de la Chronique de Morée, châtelain de Kinsterna, et du Michel Spanos, capitaine d'Androuvista : la famille était puissante dans une région que ces divers textes permettent ainsi de délimiter assez exactement (3). Ses membres étaient d'origine slave, mais à coup sûr complètement hellénisés. Notre Constantin portait le titre de pansébaste et était fonctionnaire grec, chargé d'un commandement militaire qui comportait la défense de la côte orientale du golfe de Messénie et la protection des passes du Taygète.

A la lumière de ces données, le récit d'Enveri s'éclaire, en même temps que son historicité reçoit une confirmation décisive. Le « pays d'Işpen » est la région où commande Constantin Spanès (4). Quittant Monemvasie, Umur a doublé le cap Malée et le cap Ténare, s'est engagé dans le golfe de Messénie, a tenté de débarquer sur la côte orientale. Constantin Spanis, prévenu des mouvements des Turcs (l'alerte avait dû être donnée de Monemvasie), surveille la côte à la tête de ses troupes, qui assurément ne se montaient pas à 30.000 hommes, quoi qu'en dise la geste (v. 887). Dans le combat qui s'engagea, Spanis n'eut pas le dessus, puisqu'il ne put empêcher Umur de prendre d'assaut deux places. De celles-ci, les noms ne sont pas donnés : rien n'empêche de croire qu'il s'agissait

(1) S. KOUGÉAS, Περὶ τῶν Μελιγκῶν τοῦ Ταϋγέτου ἐξ ἀφορμῆς ἀνεκδότου βυζαντινῆς ἐπιγραφῆς ἐκ Λακωνίας : Πραγματεῖαι τῆς Ἀκαδημίας Ἀθηνῶν, τ. 15, ἄρ. 3, 1950.

(2) L'abondant commentaire, dont S. Kougéas a fait suivre son édition de l'inscription, me dispense de revenir sur ces divers points. Je rappelle seulement que la discussion sur l'origine du nom des Mélingues a continué : cf. par exemple, D. J. GEORGAKAS, The medieval names *Melingi* and *Ezeritai* of Slavic groups in the Peloponnesus, dans *BZ*, 43, 1950, p. 301-333 ; H. GRÉGOIRE, dans *Byz*, 21, 1951, p. 249 sq. et p. 280, et dans *La Nouvelle Clio*, 3, 1952, p. 293-295. Cf. aussi A. BON, *Le Péloponnèse byzantin jusqu'en 1204*, Paris, 1951, à l'Index *s. v.* « Mélingues ».

(3) Sur la localisation de Kinsterna ou Gisterna, cf. S. KOUGÉAS, *op. cit.*, p. 18, n. 4 ; sur ANDROUVISTA, *ibid.*, p. 19, n. 5 (Kardamylè). Sur la localisation de la circonscription dite Δρόγγος ou Ζυγὸς τοῦ Μελιγκοῦ, *ibid.*, p. 20 (l'actuel Ζύγος, sur le flanc occidental du Taygète).

(4) La forme « Işpen » est intéressante, parce qu'elle tend à prouver que la forme Ἱσπανός, du patronyme Σπανός -ῆς, n'est pas nécessairement une déformation ou une recomposition tardive. Il faut en tenir compte dans la critique d'authenticité du document qui mentionne Nicolas et Théodore Ἱσπανός : cf. ci-dessus, p. 103, n. 4, avec la référence à D. Zakythinos ; et S. KOUGÉAS, *op. cit.*, p. 19-20.

de châteaux tels qu'Androuvista ou Kinsterna. Il est en tout cas pour nous fort important, pour apprécier la valeur des sources d'Enveri, que sur un point aussi précis que le nom du chef grec, auquel Umur se heurte dans l'une de ses razzias, le témoignage de la geste se trouve confirmé par celui d'une inscription récemment déchiffrée dans une petite église du Magne.

***

Umur regagne ses bateaux, il repart. Son nouvel objectif n'est rien moins que Mistra. Il est invraisemblable qu'il ait cherché à l'atteindre en franchissant le Taygète, et qu'il ait osé mettre, entre sa flotte et lui, cette redoutable barrière montagneuse. Il a donc dû revenir en arrière, doubler à nouveau le cap Ténare, entrer dans le golfe de Laconie, et débarquer dans la région de Gythion ou au débouché de la vallée de l'Eurotas (1). Il ne rencontre aucune résistance, et parvient devant Mistra, judicieusement désignée comme « une grande forteresse, la capitale de la Morée ». L'épisode, qu'aucune source avant Enveri ne nous avait fait connaître, est d'une brièveté surprenante. Il n'est pas question du gouverneur grec, qui n'était pas là, ou qui ne se montra pas. Il n'est pas question de bataille, ou plutôt il est dit qu'il n'y en eut pas (v. 942). Umur ne fit pas même mine d'attaquer cette place formidable, et se contenta de quelques présents, offerts sans doute par la population pour acheter son départ. Il n'en reste pas moins significatif qu'il ait pu parvenir sans difficultés jusque sous les murs de Mistra.

Avant de reprendre la mer pour rentrer à Izmir, il pille encore « le pays de Gifrilibos » (v. 944). J'incline à croire qu'il faut, sous ce mot, reconnaître le même *Gafrulu* ou *Gifrilos* que nous avons déjà rencontré (2) mais il me paraît toujours impossible de l'identifier, aussi longtemps du moins que nous ne trouverons pas un texte comme celui qui a permis d'identifier Işpen. Tout au plus peut-on dire que le « pays » de ce Γαβριήλ ou Γαβριλόπουλος, un Grec, doit se trouver quelque part entre Mistra et Monemvasie. Umur enfin part pour Smyrne, sans escale, et y arrive après avoir essuyé une tempête. Son compagnon, Suleyman fils de Saruhan, manque d'avoir un sort tragique : son navire s'est brisé sur un récif, près de la côte d'Ionie, et des galées franques arrivent. Umur, prévenu, reprend la mer et vient recueillir Suleyman, cependant qu'à son approche les bateaux francs s'éloignent.

Quelle date faut-il donner à cette seconde campagne du Péloponnèse ? Si elle occupe bien dans l'ensemble du récit d'Enveri sa place chronologique — et nous n'avons aucune

(1) Au cours de ce trajet, il aurait « rencontré des bateaux près d'une île » (v. 930), débarqué dans cette île et livré un combat victorieux. Je ne sais comment interpréter ce bref épisode. S'agit-il bien d'une île ? Peut-on croire qu'il s'agit de Cythère ? Ou plutôt d'Élaphonisi ?

(2) Cf. ci-dessus, p. 83.

raison d'en douter — elle doit être postérieure aux événements de 1334, que nous avons examinés au chapitre précédent : il serait peu vraisemblable, on l'a vu, qu'en 1334 une flotte turque ait pu traverser deux fois la mer Égée, bien gardée. Elle est d'autre part antérieure à ce qui va suivre, l'affaire de Philadelphie et l'entrevue de Kara Burun, que nous allons être conduits à dater, je le dis tout de suite, de la seconde moitié de 1335. Dans ces conditions, l'expédition du Péloponnèse doit être du printemps de 1335. Rappelons que le seul « recoupement » chronologique que nous ayons, l'inscription qui nous a montré Constantin Spanès en fonction en 1337-1338, ne contredit pas cette datation.

***

Le récit qui suit (v. 977-1084) marque une étape décisive dans l'histoire d'Umur : il va devenir l'allié des Grecs, il le restera jusqu'à sa mort. Dans la trame de la geste, ces cent vers forment à eux seuls un tout, qu'aucun lien, aucune transition ne rattache à ce qui précède ou à ce qui suit. En revanche, les deux événements qu'ils racontent sont fortement unis l'un à l'autre, l'entrevue et l'accord de Kara Burun étant présentés comme la conséquence de l'affaire de Philadelphie. Examinons d'abord celle-ci.

On notera la remarquable précision avec laquelle est caractérisée la position de Philadelphie, à la charnière des trois émirats de Germian, Saruhan et Aydin. Tous trois la convoitaient, mais la ville était encore grecque, la seule grande ville qui fût restée grecque à l'intérieur de l'Asie Mineure. Elle devait le rester jusqu'au début de 1391 (1), non sans que cette paradoxale enclave byzantine au milieu de territoires turcs éprouvât maintes péripéties. L'attaque que dirige contre elle Umur en est un exemple, que la geste, une fois de plus, est seule à nous faire connaître. L'émir assiégea cette ville puissamment fortifiée, lui donna l'assaut, échoua : seuls trente de ses hommes auraient réussi à y pénétrer, selon Enveri, avant que l'échelle se rompît, et il n'est pas douteux, malgré le poète, que les Philadelphiens en aient eu facilement raison. Les assiégés tentèrent une sortie en force : ils furent à leur tour rejetés dans la ville par les Turcs. Le siège se prolongeait, la situation des assiégés devenait difficile, les assiégeants désespéraient de forcer les murailles : des pourparlers furent engagés. Le gouverneur grec sortit de la ville, eut une entrevue avec Umur, et conclut avec lui un accord, à la suite duquel l'émir leva le siège et rentra à Birgi. Qu'avait-il obtenu ? Un seul vers le laisse deviner (v. 1026) et la traduction doit en être corrigée. Il ne faut pas comprendre : « Les Musulmans s'emparèrent des biens, *y placèrent des hommes* (dans Philadelphie) et repartirent », mais bien : « Les Musulmans s'emparèrent des biens, *laissèrent les hommes tranquilles* et

(1) G. OSTROGORSKY, *Geschichte*[2], p. 435, n. 3 (avec les références).

repartirent (1). » Autrement dit, les Turcs ne firent pas de prisonniers, ne pénétrèrent même pas dans la ville, mais la rançonnèrent : ils se firent donner une somme d'argent et peut-être des biens en nature, et exigèrent la promesse de versements réguliers. Les Philadelphiens devenaient à leur tour tributaires.

Ces événements doivent-ils être tenus pour historiques ? On en a douté (2). Les doutes sont levés par quelques mots de Cantacuzène, qui à leur tour trouvent leur explication dans le récit de la geste. Nous verrons plus loin que dans le second semestre de 1335, une entrevue eut lieu, à Clazomènes, entre Cantacuzène et Umur. Au cours de cette entrevue, dans laquelle Cantacuzène s'efforce de faire d'Umur un allié pour les Grecs et un ami pour lui-même, il demande aussi à l'émir de changer d'attitude vis-à-vis des Philadelphiens, d'être leur allié au lieu de leur ennemi, et *de renoncer à lever sur eux le tribut que les Philadelphiens payaient en vertu d'un traité* : καὶ Φιλαδελφεινοῖς ἐκέλευσε φίλον εἶναι καὶ σύμμαχον ἀντὶ πολεμίου, καὶ μηδένα φόρον λαμβάνειν ὃν παρείχοντο αὐτῷ ὅτε ἦσαν ἐν σπονδαῖς (3). Il ne fait point de doute que les σπονδαί sont celles qui mirent fin au siège, et que le φόρος est le tribut que les Philadelphiens s'étaient engagés à payer chaque année (4). Du même coup avons-nous une confirmation de l'exactitude du récit d'Enveri (ou de sa source) en ce qui concerne les événements de Philadelphie, et un *terminus ante* pour la datation de ces événements (5).

(1) Je dois cette indication à l'obligeance de M. Louis Bazin, que je remercie. L'expression turque est d'ailleurs, paraît-il, ambiguë, mais étant donné le contexte historique, il n'y a aucun doute que cette traduction soit la bonne.

(2) Cf. *Destān*, p. 41, n. 1. Déjà pourtant un historien turc, Himmet Akin, a admis l'historicité de l'épisode de Philadelphie, invoquant un document d'après lequel une mosquée de cette ville était connue sous le nom de mosquée d'Umur fils de Mehmed. Le fait n'a en soi rien d'impossible, et il faut se garder d'en conclure que Philadelphie a été prise ou occupée par Umur : les Musulmans eurent leur lieu de culte, bien avant la conquête, dans plusieurs villes byzantines, et à Constantinople même. Cf. HIMMET AKIN, *Aydïn Oğullarï Tarihi hakkïnda bir Arastïrma*, Istanbul, 1946, p. 163, nº 148 : document de 991 H. provenant du Defter des wakf d'Aydin. Il est intéressant de noter que ce n'est point la première fois que Philadelphie est obligée de payer tribut à des Turcs : HIMMET AKIN, *op. cit.*, p. 40, indique qu'en 1314, Yakup beg de Germian avait contraint les Philadelphiens à payer tribut, et qu'avec cet argent un médressé avait été construit à Kutahia.

(3) CANTACUZÈNE, Bonn, I, p. 483.

(4) C'est ce qu'Enveri, on l'a vu, nomme harāc et bāc à propos des accords semblables passés avec d'autres villes, par exemple Négropont et Monemvasie.

(5) Si Umur a fait construire une mosquée à Philadelphie, ce ne peut être qu'après cette entrevue de Clazomènes avec Cantacuzène, alors qu'à la demande de celui-ci il est devenu φίλος καὶ σύμμαχος des Philadelphiens. J'ajoute qu'on saisit sur le vif un trait de l'habileté de Cantacuzène, qui non seulement a détourné la menace qu'Umur faisait peser sur Philadelphie, mais peut-être a su faire d'Umur un protecteur de la ville contre les entreprises des émirats voisins.

***

La geste présente l'entrevue d'Andronic III avec Umur à Kara Burun comme une conséquence directe de l'affaire de Philadelphie : ému des nouvelles qu'il a reçues, le basileus écrit à l'émir, et ils se rencontrent au cap Mélaina Akra (1), à l'extrémité N.-N.-O. de la presqu'île d'Érythrée. Qu'il s'agisse bien, quand la geste parle ici du *tekfur*, d'Andronic III, et non de Cantacuzène, c'est ce que confirmeront plus loin les vers 1309 sq. : « Le tekfur qui était venu à Qara Burun (...) était Andronikos. » L'accord conclu, si on le dépouille de toute la mise en scène à la gloire d'Umur dont l'entoure la geste, se ramène à la donation de Chio faite par le basileus à Umur, contre la promesse de « n'avoir à subir de lui aucun dommage » (v. 1080). Qu'en faut-il penser ?

Sur les relations entre Byzance et l'émirat d'Aydin à cette époque, nous avons les témoignages de Grégoras et de Cantacuzène. Ils ne s'accordent pas facilement entre eux, non plus qu'avec la geste. En outre, il est à peu près impossible de tirer du récit de Cantacuzène une chronologie exacte. Considérons d'abord Grégoras, qui offre du moins sur ce point quelques repères utiles. De la lecture du Livre XI ressort, pour ce qui nous concerne, le schéma suivant (2), où il faut distinguer deux groupes de faits :

A) Cattaneo, seigneur de Phocée (3), évinçant les Hospitaliers de Rhodes et le duc de l'Archipel, s'empare de la ville de Mytilène et vient s'y installer, laissant seulement une garnison à Phocée. Il possède huit trières, avec lesquelles il compte se rendre maître de l'île entière. Les Génois de Galata, enhardis par ce succès de leur compatriote, s'agitent : Andronic III les met à la raison. Puis, à la tête de la flotte byzantine, il part pour Mytilène, ***pendant l'été*** (de l'année 1335). Il capture cinq des trières de Cattaneo et les conduit à Chio, où il s'attarde un peu. Puis il se rend dans la région de Phocée ; il convoque « le Turc qui occupe le pays alentour », c'est-à-dire Saruhan ; il en obtient l'aide dont il a besoin, grâce à quoi il commence le siège du château de Phocée, par terre et par mer. ***Au début de l'hiver*** (de 1335-1336), les Latins assiégés dans Phocée demandent secours aux Hospitaliers de Rhodes. Ceux-ci obtiennent d'Andronic III qu'il lève le siège, à deux conditions auxquelles souscrivent les Phocéens : ils rendront les fils de Saruhan, qu'ils détenaient comme otages ; ils s'engageront à rendre Mytilène au basileus, et à se comporter désormais envers lui en sujets fidèles, conformément aux anciens accords.

(1) *Kara Burun* est la traduction de *Mélaina Akra*, et l'entrevue ayant lieu en mer, il n'y a pas à mettre en doute cette indication de la geste : il ne s'agit ni de Phocée, ni de la Nouvelle Phocée (*Destān*, p. 41 et 83, n. 4).

(2) GRÉGORAS, liv. XI (Bonn, I, p. 523-568), qui va de l'année 1335 (plus exactement de Septembre 1334) à la mort d'Andronic III (15 Juin 1341). Ce sont les p. 525-545 qui nous intéressent.

(3) Sur les Cattaneo et Phocée, cf. ci-dessus, p. 52, n. 2, et 66 sq.

Andronic III aurait alors voulu se rendre avec la flotte à Mytilène ; mais diverses raisons, en particulier les souffrances que l'armée endure par le froid, le font rentrer directement à Constantinople : donc *au cœur de l'hiver 1335-1336*. Peu après (par conséquent pendant le même hiver) il nomme Alexis Philanthropène gouverneur de Lesbos et des autres îles grecques de l'Égée : par sa seule habileté, Philanthropène parvient à délivrer Mytilène de l'occupation latine (1).

B) *Au début de l'été* (1336), la Thrace est pillée par des Turcs venus d'Asie : non point ceux de l'Ionie et au delà (donc en particulier ceux d'Umur), *car en raison des accords récemment passés à Phocée avec le basileus ils se tenaient tranquilles*, mais ceux de Troade et des côtes de l'Hellespont. L'année suivante, *au début du printemps* (1337), pour une expédition contre le pays des Illyriens, Andronic engage « deux mille mercenaires, des Turcs qui habitent la région de Smyrne et l'Ionie », c'est-à-dire l'émirat d'Aydin sûrement, peut-être aussi celui de Saruhan ; après la campagne, ils repartent chez eux avec un grand butin. Mais pendant que l'empereur était ainsi occupé, Nicomédie fut prise (donc en 1337) (2).

De cette version donnée par Grégoras des événements de 1335-1337, Cantacuzène est absent. Umur l'est aussi, ou du moins il n'est pas nommé, mais il est clair qu'il a joué

(1) C'est évidemment ce à quoi fait allusion la lettre de Grégoras à Philanthropène, dont j'ai parlé ci-dessus (cf. p. 87, n. 1) et sur laquelle je vais revenir (ci-dessous, p. 111, n. 2).

(2) Sur la date de la chute de Nicomédie, cf. ci-dessus, p. 64, n. 6. ARNAKÈS (Οἱ πρῶτοι Ὀθωμανοί, p. 197 et n. 183) et V. LAURENT (*REB*, 10, 1952, p. 272) proposent tous deux 1337 comme date « probable ». Ce n'est pas ici le lieu de justifier dans le détail les dates proposées d'après le récit de Grégoras, mais je veux au moins indiquer qu'une confirmation est apportée par une « chronique brève » du cod. Mosquensis gr. 426. Cf. B. T. GORJANOV, Neizdannyj anonimnyj vizantijskij chronograf XIV veka (Un chronographe byzantin anonyme inédit du XIVe siècle), *Vizantijskil Vremennik*, 2, 1949, p. 276-293. La notice qui nous intéresse est aux lignes 104-107 : Μηνὶ Μαΐῳ ἰνδικτιῶνος γῆς τοῦ ϛου ωου μγου ἔτους ἀπῆγεν ὁ βασιλεὺς κύριος Ἀνδρόνικος ὁ Παλαιολόγος μετὰ στόλου πολλοῦ καὶ παρέλαβεν τὴν Χίον καὶ τὴν Φώκαιαν καὶ ἐποίησε καὶ μετὰ τοῦ Σαρχάνι ἀγάπην. Sans doute ce chronographe n'est pas parfaitement informé : en particulier il confond Chio et Mytilène. Mais il date bien de Mai 1335 le départ d'Andronic III pour l'expédition de Phocée-Mytilène. (Sur l'importance de la chronique du cod. de Moscou, cf. V. LAURENT, La chronique anonyme du cod. Mosquensis gr. 426 et la pénétration turque en Bithynie au début du XIVe siècle, *REB*, 7, 1949, p. 207-212.) — Je dois avertir d'une difficulté chronologique : GRÉGORAS (Bonn, I, p. 536), parlant des invasions de « Scythes » en Thrace, au printemps de l'année que je crois être 1336, dit qu'elles furent signalées par une éclipse de lune, puis une éclipse de soleil, qui se succédèrent dans l'espace de 16 jours. Or les tables courantes (Th. VON OPPOLZER, Canon der Finsternisse, *Denkschr. d. K. Akad. d. Wiss. (Wien), Mathem.-Naturwiss. Classe*, 52, 1887, p. 244 et 364) ne signalent pas d'éclipse de lune en 1336. Il n'y eut pas non plus d'éclipse de lune *précédant* une éclipse de soleil en 1335. Mais en 1337, il y eut éclipse de lune le 15 Février (et le 12 Août), et éclipse de soleil le 3 Mars (et le 26 Août), et il n'est donc pas douteux que ce soit aux éclipses de 1337 que pense Grégoras. Il faudrait donc ici admettre une erreur de sa part.

un rôle. Il a participé aux accords de Phocée à la fin de 1335, et cela ressort à deux reprises du récit même de Grégoras : quand il nous dit qu'en 1336 « les Turcs d'Ionie et au delà se tenaient tranquilles en raison des accords récemment passés à Phocée » ; et quand il nous dit que pour la campagne contre les Albanais, qu'il faut probablement placer en 1337, Andronic a fait venir deux mille mercenaires « des Turcs habitant la région de Smyrne et l'Ionie ».

Considérons maintenant le récit de Cantacuzène (1), qui ne donne, je l'ai dit, aucune indication chronologique utilisable. Il distingue, lui aussi, deux séries d'événements : ceux de Phocée-Mytilène, et l'expédition « d'Albanie ».

A) Le seigneur de la Nouvelle-Phocée, Domenico Cattaneo fils d'Andrea, occupe Mytilène. Andronic III part pour Phocée, en passant d'abord par Lesbos, où il laisse Philanthropène avec la mission d'assiéger la ville de Mytilène. De Phocée, il envoie une ambassade à Saruhan, « qui commandait l'Orient dans la région de Phocée », et conclut avec lui un accord et une alliance : Saruhan fournira des bateaux et des troupes pour le siège de Phocée et celui de Mytilène ; Andronic fera libérer Suleyman, fils de Saruhan, et vingt-quatre autres nobles jeunes gens turcs, que les Génois de Phocée, qui s'en étaient emparés par ruse, conservaient comme otages afin d'assurer la paix entre les Turcs et eux. Saruhan se rend donc à Phocée, avec infanterie et cavalerie, et prend part au siège, fournissant en outre à Andronic tous les approvisionnements dont il a besoin pour son armée. On était au *cinquième mois* du siège de Phocée et de Mytilène : les Latins de Phocée, qui avaient expulsé les Grecs, résistaient toujours. A ce moment Andronic III, aux environs de Phocée, reçut la visite de trois fils du satrape d'Ionie Aydin : Hizir, Umur et Suleyman. Ils venaient affirmer leur amitié et leurs bonnes dispositions, εὖνοι καὶ φίλοι ἔσεσθαι βασιλεῖ ; Andronic leur remet des présents, puis les congédie. Sur ces entrefaites, l'empereur apprend que des Grecs et des Génois trament un complot contre lui. Il rassemble ses forces, et demande aide aux Turcs d'Ionie : Saruhan lui envoie vingt-quatre bateaux, ainsi que de l'infanterie et de la cavalerie qui viennent camper près de Phocée ; quant à Umur fils d'Aydin, il se laisse persuader par Cantacuzène d'envoyer trente navires, car Cantacuzène entretenait avec lui une correspondance amicale, et avait eu une entrevue avec lui, quand Umur était venu voir Andronic III près de Phocée. Maintenant Cantacuzène envoie des messagers à Umur, pour lui proposer une rencontre, qu'Umur accepte avec empressement : elle a lieu à Clazomènes, où pendant quatre jours Umur traite magnifiquement Cantacuzène, descendu à terre. Cantacuzène le persuade de s'attacher au basileus comme à son δεσπότης, en même temps qu'il l'attache à sa propre personne par les liens de la plus étroite amitié ; il l'engage à envoyer des navires au basileus, ce qui fut fait peu après ; il l'invite, nous l'avons vu plus haut, à

(1) CANTACUZÈNE, liv. II, chap. 29-32 (Bonn, I, p. 476-499).

changer de conduite envers les Philadelphiens, ce à quoi Umur consent avec plaisir, comme à tout ce que lui demande Cantacuzène. Celui-ci enfin repart, et revient auprès d'Andronic III : le complot latino-génois a été entre temps déjoué, le basileus renvoie avec des présents les renforts qu'il reçoit d'Umur, et lui-même pousse avec énergie le siège de Phocée, *car on est déjà à l'automne.* Suit le récit des négociations que Cantacuzène aurait personnellement menées avec le Génois Jean Spinola, pour obtenir la soumission des Génois, aux conditions qu'ils rendraient les fils de Saruhan et les autres otages turcs, qu'ils rendraient Phocée et Mytilène, que le basileus en échange leur laisserait le gouvernement de Phocée aux conditions anciennes, interviendrait auprès de Saruhan pour que celui-ci continue de ravitailler les Génois de Phocée, et enfin accorderait à ceux-ci le droit de commercer librement dans tous les territoires grecs. Les Génois assiégés dans Phocée, ainsi que Cattaneo et les Génois assiégés dans Mytilène, acceptent ces conditions : Phocée et Mytilène se rendent, Andronic III rentre à Constantinople.

B) *Peu de temps après*, on apprend que les « Albanais » se sont révoltés. *On est en été.* L'empereur décide de marcher contre eux, et de tenter en même temps de ramener dans l'Empire l'Acarnanie, dont « l'archonte » Jean Doukas vient de mourir. Les Albanais étant, dans leurs montagnes, difficiles à atteindre avec de la cavalerie, l'empereur demande un renfort d'infanterie à Umur, qui aussitôt l'envoie à Thessalonique. Andronic l'y prend, traverse la Thessalie et va attaquer « les Albanais », dont il ravage le pays jusqu'à Épidamnos (Dyrrachium) : les troupes légères d'archers turcs font merveille dans cette campagne. Celle-ci terminée, l'empereur les licencie, et par la Thessalie et la Botiée, elles regagnent Thessalonique, où elles s'embarquent pour l'Ionie.

Il n'y a, dans ce récit de Cantacuzène, rien qui s'oppose à ce que les événements, dont il néglige de nous donner la date, soient datés d'après le récit de Grégoras : 1335, jusqu'à une époque assez avancée dans l'hiver de 1335-1336, pour l'affaire de Phocée et de Mytilène; 1337, été et automne probablement, pour la campagne contre les Albanais (1).

Les deux historiens sont d'accord, on l'a remarqué, pour l'essentiel des faits : Andronic III parvient à faire rentrer Mytilène dans le sein de l'empire (2) et à rétablir la

(1) Pour les événements de Phocée-Mytilène, cf. PARISOT, *Cantacuzène*, p. 127-129 ; pour la campagne contre les Albanais, *ibid.*, p. 133-137. PARISOT place aussi cette dernière campagne en 1337.

(2) Grégoras et Cantacuzène sont d'accord sur le fait que Mytilène échappe alors aux Latins, mais donnent deux versions différentes. *Pour Cantacuzène*, qui réduit à peu de chose le rôle d'Alexis Philanthropène et met en avant le sien propre, Andronic III, ayant capturé la plupart des navires de Cattaneo, et se rendant à Phocée, laisse à Mytilène Philanthropène, qui obtient la reddition de toutes les places de l'île, sauf la ville même de Mytilène, qu'il assiège par terre et par mer ; ce siège dure au moins cinq mois (Bonn, I, p. 479-480). La ville à son tour se rend, parce que Cantacuzène a su faire d'habiles propositions qui, portées par Jean Spinola à Domenico Cattaneo, sont

suzeraineté byzantine sur la Nouvelle-Phocée, il parvient aussi à châtier les révoltes d'Albanie, dans les deux cas grâce à l'appui des Turcs. Mais outre que Cantacuzène est beaucoup plus détaillé, il donne des événements une version qui a une tout autre couleur. A la différence de Grégoras, c'est à Umur, non à Saruhan, qu'il donne la vedette ; et surtout, c'est lui-même qu'il place au centre du récit, c'est à ses relations et négociations personnelles avec Umur, avec Spinola aussi, qu'il attribue le succès, alors que Grégoras est là-dessus tout à fait muet, et ne laisse apparaître qu'Andronic. Ce silence de Grégoras est dû peut-être en partie à ce qu'il ne désire point exalter le rôle de Cantacuzène, mais surtout à ce qu'il n'était pas informé de tractations encore secrètes. Pourtant il est certain que la part d'Umur fut importante, et nous avons vu que cela résulte du récit même de Grégoras, bien qu'il n'y soit pas nommé. Quant à Cantacuzène, il n'y a aucune raison de douter que sa familiarité avec Umur, et l'étonnant ascendant qu'il aura sur lui et dont la suite nous donnera tant de preuves, ne datent de ce moment et n'aient commencé comme il le dit : sans doute, il y cherchait l'intérêt de Byzance, mais d'abord et principalement le sien propre, en vue d'ambitieux projets qu'il nour-

acceptées par celui-ci ; et Andronic III regagne Constantinople « ayant rendu aux Grecs Lesbos déjà soumise aux Latins » (*ibid.*, p. 494-495). *Pour Grégoras*, qui ne mentionne pas Cantacuzène et admire Philanthropène, Andronic III, ayant dû regagner Constantinople sans pouvoir recueillir lui-même la soumission de Mytilène, nomme Philanthropène gouverneur de l'île, ainsi que des autres îles grecques de l'Égée. Philanthropène réussit à rétablir la situation antérieure, c'est-à-dire à ramener non seulement le reste de l'île, mais la ville de Mytilène sous l'autorité de Byzance, sans combattre : il débauche individuellement les 500 mercenaires à la solde des Latins, les faisant partir les mains pleines pour leurs pays respectifs, et vidant ainsi la ville de sa garnison sans qu'on s'en aperçoive (Bonn, I, p. 531, 534, 535). A la lumière de ces deux récits, il faut relire l'importante lettre de Grégoras à Philanthropène qui nous a déjà occupés (cf. ci-dessus, p. 87, n. 1 et 109, n. 1 ; *Correspondance de Grégoras*, édition R. GUILLAND, n. 47, p. 166 sq.). Grégoras exalte les trophées non sanglants que, par son habileté, Philanthropène a remportés sur une flotte perse qui menaçait « son île » : île qu'on peut bien en effet dire *sienne*, puisqu'à lui seul il l'a sauvée, sans perdre un homme ni un pouce de terre. Ce sont là, ajoute Grégoras, des victoires plus belles que celles qu'autrefois, à la force des armes, il a remportées sur le Méandre et la Caystre (contre les Turcs). Ce n'est d'ailleurs pas la première fois qu'il lui arrive de vaincre sans rien, sans armée : *c'est déjà comme cela que naguère il avait délivré Mytilène des Latins*, et que plus anciennement encore il a délivré Philadelphie (des Turcs). De quoi il me paraît ressortir clairement que : 1) La lettre est écrite après les événements de Mytilène que rapportent GRÉGORAS (dans son *Histoire*) et Cantacuzène, et ne peut être datée de 1334-1335 (Guilland), mais au plus tôt de 1336 ; 2) L'île dont il s'agit dans cette lettre n'est pas Mytilène (Guilland), mais une autre de ces îles grecques de l'Égée, dont GRÉGORAS dit dans son *Histoire* qu'Andronic III avait confié l'ἐπιτροπή à Philanthropène. On ne nous dit d'ailleurs ni quelle est cette île, ni quels sont les Turcs qui la menacent : sûrement pas Umur. La donnée qu'avec R. GUILLAND (*ibid.*, p. 373) on pensait pouvoir tirer de cette lettre, à savoir qu'en 1334 Andronic III envoya Philanthropène reprendre Mytilène aux Turcs, doit donc être abandonnée.

rissait déjà. Il n'est pas surprenant qu'il ait longtemps dissimulé : il a d'abord entretenu avec Umur cette correspondance dont il parle, qui remonte peut-être à l'expédition de Gallipoli-Porou, et qui fut certainement secrète ; à Phocée, ce n'est point quand Umur a une entrevue avec Andronic III que Cantacuzène, bien qu'il l'ait vu à ce moment-là, conclut avec lui ce pacte d'amitié infrangible dont il parle, mais à Clazomènes, dans une rencontre seul à seul, qui fut sans doute elle aussi secrète. Au moment où il rédige son *Histoire*, s'il pouvait encore déguiser ses véritables intentions, il n'a plus de motifs de dissimuler les faits, surtout des faits qui se laissaient présenter à son avantage.

On peut donc admettre, il me semble, qu'en 1336 Cantacuzène est aux côtés d'Andronic III devant Phocée. Saruhan se laisse facilement convaincre d'aider les Grecs, mais peut-être surtout parce que son fils Suleyman, et beaucoup d'autres jeunes gens turcs, sont otages entre les mains des Génois de Phocée. Umur, au contraire, est peut-être spontanément, avec ses frères, venu trouver Andronic, ou plutôt s'est rendu à une invitation d'Andronic, mais sans que cette fois un accord précis ait été conclu. Un peu plus tard, mais toujours pendant le siège de Phocée qui, au témoignage de Cantacuzène, a duré plus de cinq mois, il a avec celui-ci, en territoire turc, à Clazomènes, une entrevue qui ne dure pas moins de quatre jours : là se fondent l'alliance et l'amitié qui désormais vont unir Umur à Cantacuzène. Pour l'avenir, Cantacuzène prenait une assurance, et ne se trompait point. Pour le moment, il en reportait habilement le bénéfice sur Byzance et sur le basileus : non seulement, bien entendu, Umur n'attaqua plus les territoires grecs (Grégoras le dit), comme il venait encore de le faire quelques mois plus tôt dans le Péloponnèse et à Philadelphie, mais il remettait aux Philadelphiens le tribut qu'il leur avait imposé, et il apportait un concours militaire au basileus, dans son conflit avec les Génois, comme il le fera, en 1337, dans la campagne contre les Albanais.

Ce tableau composé avec l'aide des deux historiens byzantins, comment se laisse-t-il confronter au récit d'Enveri ? Celui-ci (c'est-à-dire, probablement, sa source) présente, on l'a vu, comme une conséquence de l'affaire de Philadelphie l'entrevue et l'accord avec le basileus. C'est sûrement une erreur, de même que la façon dont les deux événements sont présentés, les détails imaginés par le rédacteur, violent gravement la vérité : nous saisissons ici, grâce à la comparaison avec des sources grecques qui, sans être irréprochables, sont tout de même excellentes, à quelle déformation la loi du genre conduit le panégyriste d'Umur. Mais cette erreur volontaire a été probablement suggérée par le fait que l'entrevue de Kara Burun a suivi d'assez près l'attaque de Philadelphie (1), et par le fait que le sort des Philadelphiens, Cantacuzène nous l'apprend, a été l'une des clauses de l'accord entre Umur et Byzance.

L'entrevue a eu lieu à l'initiative du basileus, à Kara Burun, sur la galère impériale : la

(1) Sans toutefois, bien entendu, la suivre immédiatement, comme le suggère la geste.

geste doit avoir raison sur ces trois points. De même qu'Andronic III a fait en sorte de voir Saruhan, il a cherché à voir l'émir d'Aydin : ainsi avait-il agi déjà lors de son précédent séjour à Phocée (1). Il n'a pas convoqué Umur devant Phocée, parce que celle-ci était entièrement entourée par les territoires de Saruhan ; Kara Burun, au contraire, était dans l'émirat d'Aydin. Et il est clair que c'est pour une raison de prestige qu'Andronic III n'a pas mis le pied sur une terre naguère byzantine et devenue turque, mais a fait monter Umur sur son navire, d'ailleurs escorté d'autres bateaux de guerre : c'est une démonstration navale.

Il est, en revanche, surprenant que Cantacuzène, sous le nom de *Domestikos*, le grand-domestique, ne soit pas même mentionné, ni la moindre allusion faite à l'entrevue de Clazomènes : d'autant plus surprenant que nous approchons du moment où, dans la geste, les relations d'Umur et de Cantacuzène vont faire l'objet essentiel du récit. Cela ne doit jeter, bien entendu, aucun soupçon sur la version donnée par Cantacuzène. Je trouve là simplement une confirmation de ce qui paraissait déjà vraisemblable, à savoir que Cantacuzène s'est alors abstenu de divulguer les négociations, non exemptes d'arrière-pensée, qu'il menait avec Umur.

Vis-à-vis des Grecs, Umur s'est sûrement engagé à ne point attaquer les territoires de l'Empire : cela ressort clairement des textes de Grégoras et Cantacuzène, aussi bien que de la geste qui, sous la forme, il est vrai, d'une humiliante demande du basileus, insiste sur ce point : « N'opprime pas les pays grecs » (v. 1066), « pour n'avoir à subir de lui aucun dommage » (v. 1080). Mais en outre, il est certain qu'Umur a accepté une sorte de mercenariat : la preuve en est la participation immédiate au siège de Phocée, et plus tard à la campagne contre les Albanais. Il troquait, en terre grecque, les incertains profits du pillage, pour ceux de la solde et du butin réguliers : et les détails donnés par Cantacuzène sur la conduite des archers d'Umur dans la campagne contre les Albanais montrent que ceux-ci n'y perdirent pas. Mais aux yeux de beaucoup, ces accords d'Umur avec les Grecs parurent comme autrefois, aux yeux d'Umur, ceux de Mehmed avec Andronic : un compromis, presque une trahison de l'Islam. C'est pourquoi l'épisode se termine par l'affirmation solennelle qu'Umur restait cependant un guerrier au service de la religion musulmane (v. 1083-1084) : on va parler de ses nouvelles expéditions contre les mécréants, non de sa collaboration avec Andronic, qu'on passe sous silence.

Un point reste obscur. Selon la geste, Andronic III, ayant vu refusés par Umur les riches présents qu'il lui offrait, lui aurait remis Saqiz, c'est-à-dire Chio, qui « lui appartenait à cette époque » (v. 1077). En effet, Chio est alors grecque (2), mais aucune autre source ne dit qu'elle ait été donnée à Umur, et la chose paraît invraisemblable. Si l'on veut

(1) Cf. ci-dessus, p. 65 sq.
(2) Cf. ci-dessus, p. 57.

trouver un fonds de vérité — et je crois qu'il existe — à cette affirmation de la geste, il faut peut-être admettre qu'Andronic III aurait accordé à Umur une rente sur les grands revenus de l'île. Ce n'est qu'une hypothèse.

***

Rappelons les dates que l'on peut tenir pour vraisemblables :

1335, printemps	Expédition d'Umur contre des territoires grecs du Péloponnèse : Monemvasie, pays d'Işpen, Mistra, etc.
1335, vers le milieu de l'année....	Attaque d'Umur contre Philadelphie, qui n'est pas prise, mais consent à payer tribut.
1335, second semestre.....	Andronic III contraint d'agir contre les Génois de la Nouvelle-Phocée et de Mytilène. Il demande l'aide de Saruhan et d'Umur. Celle-ci est obtenue dans une entrevue officielle avec le basileus à Kara Burun (Mélaina Akra), que suit une entrevue privée, et sans doute secrète, avec Cantacuzène à Clazomènes (non mentionnée dans la geste). Début de l'amitié de Cantacuzène et d'Umur.
1337, été-automne	Campagne menée contre les Albanais par Andronic III, à qui Umur a envoyé deux mille mercenaires (la geste passe sous silence ce mercenariat).

Chapitre VII

NOUVELLES EXPÉDITIONS CONTRE LA GRÈCE FRANQUE

(*Destān*, v. 1085-1208)

Sur appel des Catalans, menacés par Gafriliyis, Umur avec soixante bateaux, et Ehad avec cinquante, arrivent au port d'Athènes. Éconduit par les Catalans, Umur razzie leurs territoires, puis le pays de Gifrilis, enfin les possessions de Nicolò (Sanudo) dans l'Archipel : Andiz (Andros), Sancunos, Sangunos, Nahṣa (Naxos), Bara (Paros). Il rend visite au tekfur de Négropont ; débarque à Qoç, et fait une incursion dans le pays des Serbes et des Albanais ; débarque à Istefa (Thèbes de Phthiotide), défait une troupe catalane, pille ; fait escale à Uskura (Skyros), sans pouvoir s'y ravitailler ; essuie une tempête, qui le jette sur un rocher, près de Mytilène, dont le gouverneur lui prête secours ; arrive enfin à Izmir, où déjà on le croyait mort. Partage du butin.

Les épisodes groupés ici par la geste ont un trait commun : Umur n'attaque pas de territoires byzantins. L'aide que lui prête le gouverneur de Mytilène indique, au contraire, qu'il est en bonnes relations avec les Grecs. En effet, depuis les entrevues et les accords de Kara Burun et de Clazomènes, vers la fin de 1335, il est leur allié. En vertu de cette alliance, il met des troupes à leur disposition comme mercenaires, nous venons de le voir à propos de la campagne contre les Albanais (1337) : la geste l'ignore, son héros n'est que le combattant de la guerre sainte. Umur s'est d'autre part engagé à ne point razzier les terres grecques : la geste ne le dit pas non plus, mais le récit que nous allons maintenant examiner l'admet implicitement. De ce point de vue, il mérite confiance.

En revanche, la complexité des épisodes, l'itinéraire même d'Umur, assez déconcertant, pourraient conduire à se demander s'il s'agit bien d'une seule expédition : le rédacteur n'aurait-il point « bloqué » plusieurs campagnes, plusieurs raids ? Cette hypothèse, un peu trop facile, n'apparaît pas nécessaire. Deux détails, d'ailleurs difficiles à interpréter, peuvent au contraire laisser penser que la campagne a été longue. D'abord les vers 1167-1170, que j'avoue ne pas bien comprendre, dans la traduction proposée, mais qui laissent entendre que quelque dissentiment s'est élevé entre Umur et ses lieutenants sur la conduite ou la durée des opérations. Ensuite le vers 1203, « tout son peuple s'était

vêtu de noir et faisait deuil », qui montre qu'on n'espérait plus le retour d'Umur : mais était-ce bien à cause de sa longue absence ? N'était-ce pas plutôt à cause de la tempête, où il avait en effet failli périr ? Ou encore à cause des incidents qui auraient marqué cette campagne, et dont le vers 1168, « si je reste ici, je vais mourir », s'il n'est pas une formule banale, est peut-être un écho ? Je ne le sais pas, et il serait vain de s'attarder à un problème actuellement insoluble.

L'origine de l'expédition est une ambassade catalane qui vient à Smyrne (1) demander secours à Umur contre un certain Gafriliyis. Il n'y a pas lieu d'être surpris que les Catalans s'adressent à des Turcs (2). A Gallipoli déjà, puis dans la série de campagnes dont la bataille dite du lac Copaïs forme le couronnement, les Catalans avaient eu des Turcs pour alliés. Au Copaïs, le contingent turc avait d'abord observé une prudente réserve, puis s'était rué au pillage : gorgé de butin, il se sépara des Catalans, mais dans les meilleurs

(1) L'ambassade apporte une lettre du tekfur des Catalans (v. 1091). Mais pourquoi la rubrique qui précède dit-elle : « une nouvelle lui (à Umur) arriva de Naxos » ? L'ambassade catalane a-t-elle simplement fait escale à Naxos, qui n'est cependant pas sur la route la plus directe d'Athènes à Smyrne ? Y avait-il entente entre les Catalans et Nicolò Sanudo ? Les deux bateaux qui portent les ambassadeurs appartiennent-ils à la flotte de ce dernier ?

(2) Je renvoie de façon générale au livre de K. M. SETTON, *Catalan Domination of Athens, 1311-1388* (The Mediaeval Academy of America, Publication n° 50), Cambridge Mass., 1948, où les sources et la bibliographie antérieure sont consciencieusement utilisées, mais qui n'a pu profiter du *Diplomatari de l'Orient Català* de A. RUBIO I LLUCH, et qui de plus ne donne pas de listes systématiques des chefs du duché catalan, tout en signalant (p. 54, n. 5) l'insuffisance des listes jusqu'ici dressées. R. J. LŒNERTZ vient de publier, dans *Archivum Fratrum Praedicatorum* (25, 1955, p. 100-212), une importante étude intitulée : Athènes et Néopatras, Regestes et Notices pour servir à l'histoire des duchés catalans (1311-1394) : précieuse surtout pour la période 1359-1380, elle contient une série de données chronologiques, prosopographiques, etc., utiles aussi pour les premiers temps des duchés, et qui souvent corrigent les travaux antérieurs. Des indications données en divers endroits de son livre par K. Setton (p. 15, 40-41, 49, 53), éventuellement complétées ou corrigées par R. J. Lœnertz, voici ce qu'on peut retenir pour la période qui nous intéresse : A) La Compagnie catalane s'est placée sous la protection de la Maison d'Aragon : Frédéric II de Sicile (mort le 24 Juin 1337), puis son fils Pierre II ; B) Ducs (Siciliens) d'Athènes et Néopatras : Manfred, mort en 1317 ; son frère Guillaume II, mort le 22 Août 1338 ; son frère Jean II, mort en 1348 ; C) Les vrais chefs de la Compagnie, en Grèce, sont les vicaires généraux : Don Berenger Estañyol d'Ampurias ; puis Don Alfonso Fadrique, de 1317 à 1330, selon Setton, à 1326 au moins, selon Lœnertz (meurt probablement avant 1339) ; Odon de Novelles, 1330-1331 (?) ; Nicholas Lancia, de 1331 à environ 1335 (?) ; de 1335 à 1354, nous ne connaissons pas les noms des vicaires généraux (SETTON, *op. cit.*, p. 53) ; D) Enfin la dignité de maréchal de la Compagnie reste dans la famille de Novelles jusqu'en 1354 ; elle passe alors à Roger de Lluria, jusqu'à sa nomination comme vicaire général en 1366-1367, date à partir de laquelle le maréchalat est supprimé. — Une liste chronologique des seigneurs de Salona est donnée par SETTON, *op. cit.*, p. 50, n. 55 ; une liste des seigneurs catalans d'Égine, par Nicolau d'Olwer, dans Εἰς μνήμην Σπ. Λάμπρου (Athènes, 1935), p. 392.

termes, et avec promesse mutuelle d'assistance en cas de besoin (1). Les lettres et mémoires de Marino Sanudo signalent en effet, à maintes reprises, le danger pour Négropont d'une collusion des Catalans et des Turcs (2). De nombreux documents, et en particulier les traités que les bailes vénitiens de Négropont réussirent à imposer aux Catalans, en 1319, 1321, 1331, montrent à l'évidence qu'une profitable entente rapprocha souvent les Catalans et les corsaires turcs : le traité de 1331, que nous avons déjà utilisé (3), mentionne expressément les accords passés entre la Compagnie et les Turcs, qui resteront en vigueur, en même temps que pour l'avenir il interdit à la Compagnie de prendre à son service des Turcs, ou de les aider d'aucune façon (4). Ce qui n'empêche point que, de même qu'Alfonso Fadrique avait des Turcs à sa solde lorsqu'il menaçait Négropont (5), de même le pape Jean XXII, dans une lettre du 12 Août 1334, condamnant une fois de plus les Catalans comme usurpateurs du duché d'Athènes, les accuse d'avoir les Turcs pour alliés (6), et trente ans plus tard, Roger de Lluria fera encore appel aux Turcs (7). On pourrait multiplier les exemples (8) : c'est assez pour établir que l'ambassade envoyée par la Compagnie à Umur est certainement historique.

L'ennemi qui menace les Catalans est un certain Gafriliyis (v. 1093), probablement le même que le Gifrilis cité un peu plus loin (v. 1116) (9). Il n'est pas aisé de l'identifier (10).

(1) MUNTANER, CCXLI (éd. Nicolau d'Olwer, p. 183) : « E es proferiden ajuda cascuns si obs s'havien. »

(2) Voir par exemple la lettre, intéressante en général pour l'histoire des progrès turcs, que Marino Sanudo écrit de Venise en 1326 : publiée d'abord, comme l'ensemble du *Liber secretorum fidelium crucis*, dans BONGARS, *Gesta Dei per Francos* (Hanovre, 1611), p. 297, elle est partiellement rééditée dans *DOC*, p. 167-168.

(3) Cf. ci-dessus, p. 79.

(4) *DVL*, I, p. 214-219 = *DOC*, n° CLIII, p. 196-200. *Omnes tractatus hactenus habiti inter dominum Alfonsum et Turchos catholicas fidei inimicos remanebunt* (...) *De cetero non habebunt ullo modo vel ingenio aliquem seu aliquos tractatus cum Turchis* (...) *Non receptabunt nec receptari permittent aliqua ratione Turchos in toto suo districtu et dominio* (...) *Eisdem Turchis non dabunt auxilium, consilium et favorem* (...) *Quod si Turchi voluntarie vel aliter ad eorum venirent servicium, ipsos non recipient nec recipi permittent in aliqua parte*, etc. : véritable catalogue des pratiques dont les Catalans étaient coutumiers, et qui ne cessèrent sûrement point d'un coup après le traité de 1331, pas plus qu'elles n'avaient été arrêtées par les traités de 1319 et 1321.

(5) K. SETTON, *op. cit.*, p. 29 ; cf. aussi p. 34, avec les références données aux notes 46 et 47.

(6) Lettre citée, *ibid.*, p. 41 ; *DOC*, n° CLVIII, p. 206 sq. (avec la date erronée « 1333 », corrigée par R. J. LŒNERTZ, *op. cit.*, p. 194).

(7) K. SETTON, *op. cit.*, p. 58, 59-60.

(8) *DOC*, n° XCVI, p. 115, et *passim*.

(9) Mais évidemment différent du personnage de nom voisin (Gafrulu, Gifrilos, Gifrilibos), dont Umur a deux fois razzié les territoires au Sud-Est du Péloponnèse : ci-dessus, p. 83 et 105.

(10) On a pensé que la forme turque Gafriliyis représenterait le grec Γαβριηλίδης (*Destān*, p. 85, n. 4) : mais cette hypothèse ne me paraît pas avoir de fondement historique. Il n'existe, à ma connaissance, aucun personnage de ce nom qui ait eu affaire aux Catalans.

J'avais cru d'abord qu'il s'agissait d'un personnage bien connu en Thessalie à une époque très voisine de celle où nous sommes, Stéphanos *Gabriélopoulos*, qu'il faut d'ailleurs éviter de confondre, en suivant Hopf dans l'une de ces hypothèses aventurées dont il est coutumier, avec un Mélissènos (1). Mais Cantacuzène, qui nous renseigne sur Stéphanos Gabriélopoulos, nous dit aussi qu'il commandait en Thessalie du Nord, et qu'il mourut dans l'automne de 1333 (2), donc à une époque antérieure de plusieurs années à celle où nous sommes. Il ajoute qu'après sa mort, l'administration de la Thessalie redevenue byzantine fut fermement assurée par l'éparque Monomachos (3). Il n'y a aucune place,

(1) Il y a bien un « Missilino », mais c'est celui dont parle Marino SANUDO dans une lettre de 1325 (*DOC*, nº CXXIX, p. 159) : *Graecus qui vocatur Missilino, qui tenet castrum de Kastri et de Liconia ; et videtur quod iste contraxerit parentelam cum Catellanis, eo quod tradidit sororem suam in uxorem Marescalco Catellanorum, et videtur quod fecerit ei fidelitatem* (là-dessus, cf. K. SETTON, *op. cit.*, p. 30 et n. 32). C'est en partant de ce texte, mais en faisant une série de confusions de personnes et de lieux (Mélissènos-Maliasénos, etc.) que K. HOPF (*Chroniques*, p. 536 ; *Griechenland*, I, p. 422) a inventé un Stéphanos Gabriélopoulos Mélissénos, que l'on retrouve ensuite chez tous les historiens : voir à titre d'exemple la longue notice consacrée à ce personnage par T. D. NÉROUTSOS, dans Δελτίον τῆς ἱστορικῆς καὶ ἐθνολογικῆς Ἑταιρείας, 4, 1892, p. 150 sq. Le seul qui, à ma connaissance, ait mis en doute le bien-fondé de cette identification de Hopf, Stéphanos Gabriélopoulos = Mélissènos, est E. Meyer : cf. Fr. STÄHLIN, E. MEYER, A. HEIDNER, *Pagasai und Demetrias*, Berlin, 1934, p. 231, n. 2 (J'en profite pour signaler que l'esquisse de l'histoire du golfe Pagasitique faite par E. MEYER, p. 160-250, et spécialement p. 205 sq. pour la période byzantine, est bien informée.) Récemment, il n'a pas échappé à la perspicacité de R. J. LŒNERTZ (*op. cit.*, p. 184-185) que Hopf est responsable d'une série de confusions largement répandues à propos de Stéphanos Gabriélopoulos, Mélissènos, Maliasénos, Missilino, Missili de Novelles.

(2) CANTACUZÈNE, Bonn, I, p. 473 : en Février, indiction 15, 6840 (1332), meurt Andronic II sous le nom monastique d'Antoine (confirmé par la « chronique brève » du cod. Mosqu. gr. 426, qui donne le jour, 13 Février : *Vizantijskij Vremennik*, 2, 1949, p. 283, l. 91-92) ; un an et demi plus tard, donc vers Août 1333, meurt la veuve de Michel IX, Marie d'Arménie, sous le nom monastique de Xénè ; ὑπὸ δὲ τοὺς αὐτοὺς χρόνους μετὰ μικρὸν καὶ ὁ Θετταλίας δεσπόζων τῆς ὁμόρου τῇ Βοτιαίᾳ Γαβριηλόπουλος Στέφανος ὁ σεβαστοκράτωρ ἐτεθνήκει. D'où il résulte d'abord que ce Stéphanos Gabriélopoulos n'est pas *despote* de Thessalie, comme on le dit d'ordinaire, mais δεσπόζων, ce qui n'est pas la même chose, et qu'il portait le titre de sébastokratôr ; et ensuite que la région où il commandait était voisine de la Botiée, nom qui chez Cantacuzène désigne la Macédoine occidentale depuis l'Axios jusqu'à Kastoria, ancien thème de Berrhoée ou Verria (St. KYRIAKIDÈS, Βυζαντιναὶ Μελέται, II-V, Thessalonique, 1937, p. 200) : il ne s'agit donc pas de la région du golfe Pagasitique. On peut consulter, mais avec prudence, l'étude consciencieuse de I. BOGIATZIDÈS, Τὸ Χρονικὸν τῶν Μετεώρων, *EEBS*, I, 1924, p. 139-175 : cf. p. 146 sq., Δυναστεία τῶν Γαβριηλοπούλων ; nombre d'erreurs de Hopf y sont corrigées, pas toutes cependant.

(3) CANTACUZÈNE, *loc. cit.* : Profitant de ce que la Thessalie est désorganisée par la mort τοῦ δεσπόζοντος (Stéphanos Gabriélopoulos), l'éparque Monomachos, alors gouverneur de Thessalonique, excellent administrateur et homme de guerre, envahit le pays et descend victorieusement jusqu'à Golos (Volo), Kastri (cf. R. J. LŒNERTZ, *op. cit.*, p. 186) et Lykostomo. Il est vrai

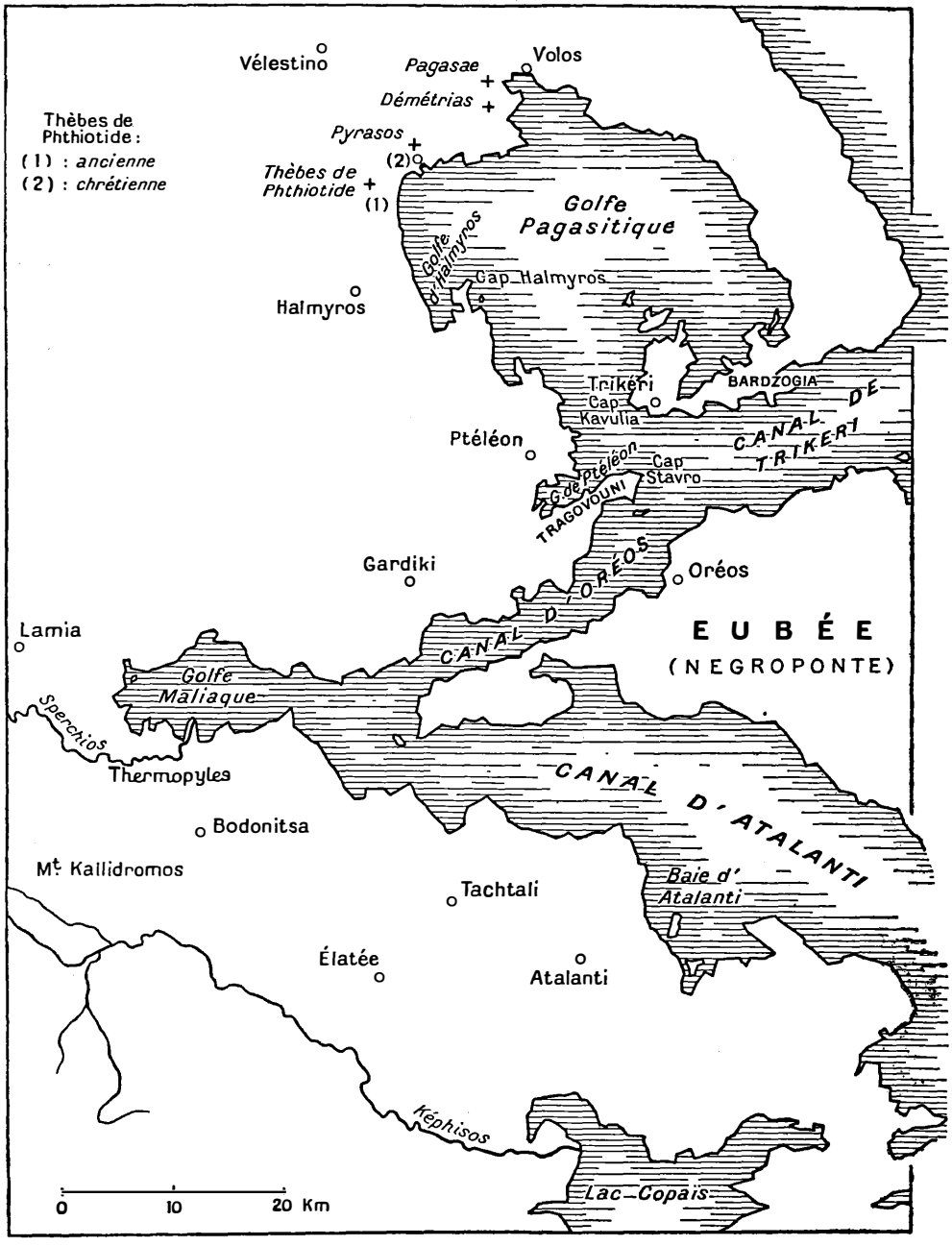
dans ce contexte, pour l'épisode que raconte la geste. Il serait, d'autre part, hors de bon sens de vouloir reconnaître dans Gafriliyis quelque petit seigneur local : les Catalans étaient puissants, et n'avaient pas coutume de se laisser intimider. Il fallut la menace d'un grave danger pour qu'ils fissent appel à Umur, malgré les engagements que Venise leur avait imposés ; un danger qui d'ailleurs n'était pas immédiat, quelque entreprise préparée au loin plutôt qu'une menace locale, puisqu'un temps assez long devait nécessairement s'écouler entre la décision d'envoyer une ambassade à Smyrne et l'arrivée d'Umur ; un danger enfin qui, la geste le dit, ne devait point se réaliser.

Partant de ces données, je propose de reconnaître, dans Gafriliyis, Gautier de Brienne. Il n'y a pas de difficultés à supposer qu'à travers plusieurs transcriptions arabes, une forme telle que *Galterus* ou *Gualteri* soit devenue *Gafriliyis*, d'autant plus qu'un rédacteur ou un copiste a pu se laisser entraîner par une fausse assimilation avec le *Gafrulu*, *Gifrilos*, ou *Gifrilibos* péloponnésien, précédemment nommé. Il s'agirait alors de Gautier II (VI) de Brienne, héritier des droits du duc d'Athènes Gautier de Brienne, tué à la bataille dite du Copaïs. Gautier II s'est naturellement considéré comme frustré de son duché par les Catalans, et il n'a cessé, en Occident, de le revendiquer. Il a trouvé, pour soutenir ses prétentions, le plus constant appui auprès des papes d'Avignon, Jean XXII, Benoit XII, qui lancèrent et renouvelèrent l'excommunication contre les Catalans usurpateurs (1). Gautier II a fait plus, il a pris la tête d'une expédition militaire pour reconquérir son duché : il quitta Brindisi en 1331, envahit en 1332 les territoires occupés par les Catalans, ne parvint d'ailleurs pas à s'emparer des places fortes où ceux-ci s'étaient retirés, ravagea inutilement la campagne, et revint ruiné à Brindisi, à la fin de l'été (2). Il ne devait plus reparaître en Grèce, à ce qu'il semble, mais n'en continua pas

qu'en même temps le despote et duc Jean (Orsini), ἄρχων τῆς Ἀκαρνανίας, s'empare aussi d'une série de places qui avaient appartenu à Gabriélopoulos : mais Andronic III en personne reprend au duc Jean ses conquêtes, et l'hiver (de 1333-1334) survenant, se retire à Thessalonique. Quelques années plus tard, CANTACUZÈNE (Bonn, II, p. 190-191 ; cf. aussi, p. 228) mentionne le même éparque Monomachos comme ἐπιτροπεύων Θετταλίας, d'où l'on doit conclure qu'Andronic III lui avait confié le gouvernement de la Thessalie redevenue byzantine (cf. LEMERLE, *Philippes et la Macédoine orientale*, Addenda à p. 233 ; pour le même Monomachos, à une époque plus haute, St. KYRIAKIDÈS, *op. cit.*, p. 203). Le successeur de Monomachos au gouvernement de la Thessalie, à partir de 1342 probablement, fut l'ἀνεψιός de Cantacuzène, le pincerne Jean Angélos.

(1) Par exemple : le 14 Juin 1330, Jean XXII invite tous les catholiques à aider Gautier à reprendre le duché que les Catalans, « schismatiques, fils de perdition, nourrissons d'iniquité », ont arraché à son père en même temps que la vie (RAYNALDUS, a. 1330, LIV ; cf. aussi K. SETTON, *op. cit.*, p. 38 sq.).

(2) Sur cette expédition manquée, cf. MILLER, *Latins*, p. 262 sq. ; K. SETTON, *op. cit.*, p. 39-41 (avec indication des sources). Gautier n'avait été aidé ni par les Vénitiens, liés aux Catalans par le traité renouvelé en 1331, ni par les Grecs, qui n'auraient pris contre les Catalans que le parti d'un Grec.



CARTE 2. — Grèce, région du golfe Pagasitique et du golfe Maliaque

moins, soutenu par la papauté, de revendiquer le duché d'Athènes, et d'essayer de monter de nouvelles expéditions, déployant une intense activité diplomatique : ainsi certainement en 1334-1336 (1), probablement en 1337 (2), et peut-être encore en 1339, puisque le 16 mars de cette année le pape Benoit XII renouvelle la condamnation portée contre les Catalans (3). Je pense que c'est à l'une de ces occasions, à un moment où les préparatifs de Gautier semblaient particulièrement menaçants, que les Catalans inquiets, et sans alliés en Occident contre les Angevins et contre la papauté, firent appel aux Turcs d'Umur.

Ce n'est qu'une hypothèse : elle aurait du moins le mérite d'expliquer le récit, assez surprenant, de la geste. En effet, quand Umur, avec cent dix bateaux, arrive au port d'Athènes (4), il apprend qu'il n'a point d'ennemis à combattre et qu'on l'a fait venir pour rien : c'est qu'après l'échec de 1332, nous venons de le voir, les bruyants préparatifs de Gautier II n'aboutirent plus à rien, et que si l'on parla souvent d'une nouvelle expédition contre le duché catalan, celle-ci n'eut cependant pas lieu. Furieux et se croyant joué, Umur se venge en razziant les environs d'Athènes, puis « le pays de Gifrilis » : ce Gifrilis ne peut être que le même personnage nommé plus haut Gafriliyis, et il s'agit par conséquent des territoires qui, en dehors du duché catalan proprement dit, appartenaient encore à Gautier II de Brienne, c'est-à-dire la presqu'île d'Argolide (5). Après quoi, chargé de butin, Umur « reprend le chemin d'Izmir » (v. 118).

(1) R. CAGGESE, *Roberto d'Angio e i suoi tempi*, II, Florence, 1930, p. 338-343. Les événements sont complexes et ont prêté à des confusions : K. SETTON, *op. cit.*, p. 42, 43 et n. 26.

(2) Affaire de l'archevêque de Thèbes, Isnard : K. SETTON, *op. cit.*, p. 46.

(3) K. SETTON, *op. cit.*, p. 45.

(4) Le Pirée, que les Vénitiens nomment port de *Sithines* (Athènes), et les Génois *Porto Leone* (à cause du fameux lion de marbre) : F. GREGOROVIUS, *Geschichte der Stadt Athen im Mittelalter*, II, Stuttgart, 1889, p. 30-31 et 100. Les textes distinguent habituellement deux mers sur lesquelles donnent les territoires catalans : la « mer d'Athènes » qui est le golfe Saronique, et la « mer de Rivadostia » (Livadostro), qui est le golfe de Corinthe. Prendre garde que des auteurs modernes confondent cette dernière avec Rodosto (de Thrace).

(5) Un document nous renseigne avec précision sur les possessions que Gautier II de Brienne conservait en Grèce : c'est son testament, rédigé le 18 Juin 1347, qu'a publié C. PAOLI (Nuovi documenti intorno a Gualtieri VI di Brienne, duca d'Atene e signore di Firenze : *Archivio Storico Italiano*, 3e série, 16, 1872, p. 22-62 : cf. p. 39 sq.). Le duc n'y fait mention d'aucun territoire compris dans le duché catalan, ce qui confirme que les places qu'il cite sont effectivement en sa possession. Or, après avoir stipulé des donations en espèces (exprimées en hyperpres, « à vingt estrelins comptez pour une yppre et quatre (tournois) pour ung estrelin ») en faveur des Frères Mineurs de Patras et de Clarence ; puis fondé des chapellenies au château de Chamires (grâce aux revenus du commerce des futaines de « notre cité d'Argues »), à l'église d'Algues et à « nostre chastel de Naples en Roménie », Gautier enfin ordonne de payer les gages d'un mois aux connétables et sergents de ses châteaux d'Argues, Naples, Chamères, Trenne, La Bondice, Sainte-Maure. Trenne est de lecture douteuse, et HOPF (*Chroniques*, p. XXX) a probablement raison d'y voir Tremis, c'est-à-dire Thermision (au N.-E. d'Hermioni) ; Algues ou Argues est Argos, et Naples

***

En fait, il va dans les Cyclades, et il ravage « le pays de Messire Nicolò » : il s'agit de Nicolò I Sanudo, duc de l'Archipel (ou de Naxos) de 1324 à sa mort, en 1341 (1). Cette mention de « Messire Nicolò », outre qu'elle fournit un *terminus ante*, prouve aussi que la source lointaine sur laquelle repose le récit d'Enveri est ici encore historiquement valable, et contemporaine des événements : on comprendrait mal qu'on ait continué à désigner le duché de l'Archipel (ou de Naxos) par le nom d'un de ses ducs après la mort de celui-ci.

Les trois plus grandes îles du duché de l'Archipel sont alors Andros (2), Naxos (3)

en Roménie est Nauplie ; Chamires ou Chamères, certainement dans la même région, doit être Kivéri (HOPF, *Chroniques*, p. XXIX), en face de Nauplie sur la côte occidentale du golfe ; Sainte-Maure est Leucade, où Gautier avait débarqué lors de l'expédition de 1332. Quant à La Bondice, ce n'est naturellement pas Bodonitsa, mais *Bonditia* ou Βοὐνδιτσα, c'est-à-dire Vonitsa, conquise par Gautier lors de la même expédition : cf. R. J. LŒNERTZ, *op. cit.*, p. 112, n° 41.

(1) Il n'existe pas de bonne histoire du duché latin de l'Archipel ou de Naxos. On se reportera, avec la prudence habituelle, aux deux chapitres que lui a consacrés W. MILLER, *Latins*, p. 570-649. L'étude des sources y est tout à fait insuffisante, et l'essentiel de la documentation vient de HOPF. De celui-ci, outre sa *Geschichte Griechenlands*, on consultera deux articles qui se présentent comme une monographie d'Andros mais, en réalité, intéressent toutes les Cyclades : Geschichte der Insel Andros und ihrer Beherrscher in dem Zeitraume MCCVII-MDLXVI, dans *Sitzungsber. d. Philos.-Histor. Classe d. K. Akad. d. Wiss.* (Vienne), 16, 1855, p. 23-131 ; Urkunden und Zusätze zur Geschichte der Insel Andros, etc., *ibid.*, 21, 1856, p. 221-262 (Adaptation italienne par SARDAGNA, *Dissertazione documentata sulla storia dell'isola di Andros*, Venise, 1859). La seconde de ces deux études donne, p. 225-228, un tableau complet des îles grecques, avec les dominations successives que chacune d'elles a subies, depuis la quatrième Croisade jusqu'à la conquête turque. L. DE MAS-LATRIE, sous le titre : Les ducs de l'Archipel ou des Cyclades (*R. Deputazione Veneta sopra gli Studi di Storia Patria*, Venise, 1887, 15 pp.), a publié une liste des ducs qui, pour les Sanudo en particulier, est fort pauvre en renseignements. Il donne, pour le début du gouvernement de Nicolò I, la date de 1323, et non 1324.

(2) Andros appartient aux Dandolo de 1207 à 1233, aux Ghisi de 1233 à 1250, aux Sanudo ducs de Naxos de 1250 à 1384, aux Zeno de 1384 à 1437, aux Sommaripa de 1437 à 1566 : cf. les travaux de HOPF cités à la note précédente. L'ouvrage en deux volumes de D. PASCHALÈS, Ἡ Ἄνδρος ἤτοι ἱστορία τῆς νήσου Ἄνδρου ἀπὸ τῶν ἀρχαιοτάτων χρόνων μέχρι τοῦ καθ' ἡμᾶς, Athènes, 1925-1927, peut être négligé.

(3) Il existe plusieurs anciennes monographies sur Naxos (de Curtius, Dugit, etc.), mais pas de bonne étude récente. Il faut souvent, comme pour toutes les îles, recourir aux voyageurs, et je renvoie aux répertoires de J. M. PATON et Sh. H. WEBER, cités ci-dessus (p. 41, n. 3). Il serait injuste de ne pas mentionner à ce propos le *Voyage dans l'Eubée, les îles Ioniennes et les Cyclades en 1841*, de Al. BUCHON, publié par J. LONGNON (Paris, 1911). Naxos appartient aux Sanudo, et est capitale de leur duché, de 1207 à 1362 ; elle passe ensuite, pour une vingtaine d'années, aux dalle Carceri, puis aux Crispo jusqu'en 1566.

et Paros (1) : la geste les nomme toutes trois, reconnaissables sous les formes Andiz, Nahşa et Bara. Elle nomme aussi Sancunos et Sangunos, qu'on a identifiées (2), je ne sais pour quelles raisons, avec Siphnos et Sikinos (3) : identification acceptable peut-être, phonétiquement du moins, pour la seconde, encore qu'on voit assez mal ce qu'Umur trouva à piller sur ce rocher ; mais Siphnos, que les sources latines nomment Sifanto (comme Sériphos devint Serfento), ne se reconnaît guère dans « Sancunos ». Ce nom a dû subir, de copiste en copiste, une série de déformations.

Si Umur attaque les îles du duc de l'Archipel Nicolò Sanudo, ce n'est peut-être pas seulement parce que depuis longtemps les corsaires turcs les connaissaient bien (4), ni parce qu'elles se trouvaient, comme le laisserait entendre la geste, sur son chemin : d'ailleurs Umur n'allait en fait pas à Smyrne, comme l'a cru le rédacteur, puisqu'il va revenir à Négropont. Cette expédition de pillage dans les Cyclades m'apparaît, elle aussi, comme une expédition punitive préméditée, par laquelle Umur se venge de sa déconvenue, comme il vient de le faire aux dépens des territoires des Catalans et, je crois, de Gautier de Brienne. Ce qui me le fait penser, c'est l'indication de la rubrique, d'après laquelle la demande de secours des Catalans était parvenue à Umur « de Naxos » : bien qu'assurément les relations aient été souvent fort mauvaises entre le duché catalan d'Athènes et le duché de l'Archipel, il dut y avoir à ce moment un rapprochement. Fut-il motivé par un danger commun ? Était-ce encore la menace d'une expédition annoncée par Gautier II de Brienne (5) ?

Le récit d'Enveri est, pour cette fois, avare de détails : il nous apprend seulement qu'Umur attaqua la capitale de Nicolò Sanudo, où il y avait une grande forteresse. Il ne serait pas en soi impossible qu'il s'agît d'Andros, défendue par un puissant château latin

(1) En dernier lieu : K. PSYCHOGYOS et S. POPOLANOS, Ἡ Πάρος ἀπὸ τὴν ἀρχαιότητα ὡς τὴ σύγχρονη ἐποχή, 1937. Paros a fait partie du duché de Naxos, sous les Sanudo, de 1207 à 1389. Elle a appartenu ensuite aux Sommaripa.

(2) *Destān*, p. 86, n. 5.

(3) Les deux îles, ainsi que Pholégandros, ont d'abord fait partie du duché de Naxos, sous les Sanudo. La « reconquête » de Licario les a pour quelque temps rendues à Byzance, à qui elles furent reprises par les da Coronia, qui les conservèrent jusqu'en 1464, mais sous la suzeraineté nominale des Sanudo, puis des Grimani. Je n'ai pu consulter l'ouvrage de D. P. PASCHALÈS, Κυκλαδικὴ Βιβλιολογία, 1939-1940, dont le fascicule premier traiterait de Siphnos, le fascicule 3 de Sikinos et Sériphos.

(4) Sur la piraterie turque dans les Cyclades, nombreux témoignages dans les sources, par exemple dans les écrits de Marino Sanudo l'Ancien, dont il serait important de donner une édition et un commentaire (cf. MILLER, *Latins*, p. 588 ; S. ATIYA, *Crusade*, p. 114-127). Sur les souvenirs laissés dans les traditions populaires de Naxos par les Turcs, cf. P. ZERLENTÈS, Νάξια νῆσος καὶ πόλις, *BZ*, II, 1902, p. 496 sq.

(5) Je dois pourtant noter que le mariage de Nicolò Sanudo avec Jeannette de Brienne en faisait un parent par alliance, il est vrai lointain, du duc titulaire d'Athènes.

dont on voit encore les ruines, et où le duc de l'Archipel résidait souvent. Mais il est plus naturel de penser à la ville de Naxos elle-même, où les ducs avaient construit un palais, une forteresse dominant la ville, une cathédrale (1). Umur débarqua, ne prit pas la forteresse proprement dite, mais seulement « la forteresse extérieure » (v. 1125) : entendez la partie non fortifiée de la résidence ducale ou de la ville. Il y avait là de beaux jardins, que les Turcs admirèrent, et où ils brisèrent, faute de pouvoir l'emporter, une vasque de porphyre. Or le polémiste anti-latin Joseph Bryennios, passant un peu plus tard par Naxos, décrira aussi le magnifique parc où il se promena ἐν τῷ προαστείῳ, et qui fait l'ornement de la résidence du duc de l'Archipel (alors Jacopo I Crispo, 1397-1418) (2) : précieuse confirmation du récit de la geste.

***

Si l'on en croit les v. 1131-1134, Umur, quittant les territoires de Nicolò Sanudo, et revenant vers la Grèce continentale au lieu de se diriger vers Izmir, fait escale à Négropont et y retrouve « son ami le tekfur » : dans ce dernier détail, je verrais plutôt une simple réminiscence, provoquée dans l'esprit du rédacteur par le nom d'Igribos (3), qu'un fait historique, car Pierre Zeno n'était évidemment plus baile de Négropont (4) ; mais il n'est pas, somme toute, impossible que Pierre Zeno ait résidé dans l'île et qu'Umur l'ait rencontré. Celui-ci, en tout cas, ne s'attarde pas, et va « au port de Qoç » pour razzier « les pays des Serbes et des Albanais ». Cet épisode n'a rien de commun avec la campagne d'Albanie, pour laquelle Andronic III avait engagé des mercenaires turcs (5). Je pense que le « pays des Serbes et des Albanais » est la Thessalie, à laquelle des établissements d'Albanais et de Serbes pouvaient en effet mériter ce nom, et je pense qu'Umur

(1) E. DUGIT, Naxos et les établissements latins de l'Archipel (publié d'abord dans le *Bulletin de l'Académie delphinale*, 3e série, X, p. 81-337), p. 172-173, 320 ; MILLER, *Latins*, p. 570.

(2) Ἰωσὴφ μοναχοῦ τοῦ Βρυεννίου τὰ παραλειπόμενα, éd. Eugène BOULGARIS, III, Leipzig, 1784, p. 173-176 ; ekphrasis en dodécasyllabes :

(...) ἐκεῖ καὶ παράδεισος, θαῦμα τι ξένον,
εἰς μῆκος πολὺ καὶ πλάτος τεταμένος,
εὐμήκης κατάκομος φυτοῖς ἁλσώδης,
φέρων ἀτραπούς ἀλληλοδιαδόχους,
ἄλσος οὑτοσὶ καὶ τέμενος ἄξιον
τῷ τοῦ Αἰγαίου Πελάγους πρωτεύοντι (...)

(3) Le rédacteur se sera souvenu de l'épisode raconté aux vers 593 sq. (étudié ci-dessus, p. 80 sq.), et de « Messire Pir », tekfur d'Igribos.

(4) Les successeurs de Pietro Zeno (1331-1333) comme bailes de Négropont sont : Bellello Civrano (1333-1335), Nicolò Priuli (1335-1337), Andrea Dandolo (1337-1339), Benedetto da Molino (1339-1341), Pangrazio Giustiniani (1341-1343), Nicolò Gradenigo (1343-1345), Marco Soranzo (1345-1347), Giovanni Dandolo (1347-1349), etc. ; cf. J. BURY, dans *JHS*, 7, 1886, p. 351.

(5) Contra *Destān*, p. 87, n. 2 ; cf. ci-dessus, p. 109 sq.

revenant sur les lieux de ses anciens exploits, le port de Qoç doit être cherché dans la région du golfe Pagasitique. Or Qoç signifie *bélier* ou *bouc*, et l'on trouve à l'entrée du golfe Pagasitique, en face de la presqu'île de Trikéri, une presqu'île montagneuse qui est le *Tragovouni*, terminée par le cap Stavro, nommé Poseidion dans l'Antiquité. Il est vrai que je n'ai pu déterminer à quelle date remonte l'appellation de *Tragovouni*, et l'hypothèse que ce nom expliquerait celui de Qoç est assurément fragile. Je proposerais pourtant d'identifier le « port de Qoç » avec la baie de Ptéléon, dont le Tragovouni forme le côté Sud-Est (1). Il ne serait pas surprenant qu'Umur ait été attiré par l'importance commerciale de la place de Ptéléon. Mais c'était alors une colonie vénitienne : peut-on admettre que malgré ses bons rapports avec les Vénitiens de Négropont, Umur en ait fait son objectif ? Je ne le pense pas, et la geste ne le dit pas. Elle mentionne seulement, en termes vagues, une razzia dans la région (v. 1136), et ne rapporte avec précision qu'un épisode, la prise et le pillage d'une « forteresse » (v. 1137) (2) ou d'une « ville » (v. 1140), non nommée.

S'agit-il bien en effet d'une ville ? Je me demande si le v. 1140 n'est pas simple formule stéréotypée, et s'il ne s'agit pas plutôt d'un monastère fortifié, comme l'étaient alors tous les monastères de quelque importance. Il n'est question en effet que du pillage d'une église, peut-être le *katholikon* placé, selon l'usage, au centre de l'enceinte formée par les bâtiments conventuels. C'était une riche église, avec des ex-voto offerts par de grands personnages, avec des étoffes liturgiques précieuses, que les pillards se partagèrent. Elle était ornée de mosaïques à fond d'or, que les Turcs arrachèrent et « emportèrent par paquets dans leurs bateaux » : c'était donc bien une église orthodoxe, et non catholique. Il semble qu'on devrait pouvoir l'identifier. En l'absence d'un inventaire des monuments byzantins de Grèce, ou plus simplement d'une liste complète des églises et monastères connus par les textes ou par l'archéologie, ce n'est point chose facile. Cependant M. G. Sotiriou a bien voulu me communiquer une notice inédite, préparée par N. Giannopoulos pour un « Inventaire des monuments byzantins de Thessalie », lui aussi inédit. En voici la traduction : « A un quart d'heure de la baie de Ptéléon, au milieu de champs et d'oliveraies qu'entourent des collines et le mont Tragovouni, se trouvent les ruines d'un grand monastère byzantin, nommé Παλεοξενιᾶς. On voit encore une tour (πύργος) et les vestiges d'un débarcadère, et dans les ruines du couvent, des tambours de colonnes en marbre blanc, des chapiteaux ornés de croix, et quantité de tessons byzantins. Des éléments architecturaux et des chancels byzantins ont été transportés dans le parrekkli-

(1) Sur Ptéléon, cf. HEYD, *Commerce*, Index *s. v.* « Phtélion ». Il n'existe pas, à ma connaissance, de monographie sur cette importante ville marchande thessalienne et vénitienne. Il n'existe d'ailleurs aucun livre valable sur la Thessalie médiévale : celui de V. DOUSMANIS, Ἱστορία τῆς Θεσσαλίας, 2 vol., Athènes, 1925-1926, est négligeable.

(2) On voit encore aujourd'hui, sur le site de Ptéléon, des ruines de fortifications, mais je ne crois pas qu'elles aient été étudiées.

sion du Prodrome, construit à l'Ouest sur le bord de la mer. Le couvent, selon la tradition, a été détruit par des pirates ; les moines sont partis en emportant l'icône miraculeuse de la Panagia, et sont allés fonder plus haut, en direction d'Halmyros, le nouveau couvent nommé Ξενιᾶς, où l'on conserve aujourd'hui l'icône de la Panagia connue sous le nom de Ξενιά, parce qu'elle est ξένη ». L'histoire de ce couvent, détruit par les pirates et reconstruit ailleurs, était déjà en partie connue, grâce à une ancienne étude du même Giannopoulos (1). Mais les précisions données dans cette notice sur le site et les ruines, l'importance que ces ruines (en attendant des fouilles) permettent d'attribuer au couvent primitif, proche de la mer et du Tragovouni, rendent vraisemblable, ou du moins possible, que ce couvent victime des pirates ait été justement la victime des hommes d'Umur. Nous avons en tout cas, dans le récit de la geste, l'image vivante de ce qui se passait en semblable circonstance.

Reprenant la mer, Umur s'empare d'un bateau qui « appartenait à un grand souverain franc » et qui « contenait cent coffres pleins de rubis » : il n'y a rien à tirer de telles sottises. Puis il débarque à *Istefa*, où il est victorieux d'un parti de Catalans, et s'attarde plusieurs jours à piller. Istefa est une déformation du nom latin de Thèbes, *Estives*, mais il ne s'agit certainement pas de Thèbes de Béotie (2) : d'abord parce que cette ville est à vingt-cinq kilomètres de la mer ; ensuite parce qu'Umur n'aurait pas été si facilement victorieux, et si libre de ses mouvements, sous les murs mêmes de la puissante capitale du duché catalan. Il semble, d'ailleurs, plutôt surpris d'apprendre qu'il a affaire à des Catalans (v. 1165). Il s'agit, à coup sûr, de Thèbes de Phthiotide : Umur a longé, en la remontant vers le Nord, la côte occidentale du golfe Pagasitique, et en débarquant, il ne s'est heurté qu'à un détachement ou à une petite garnison de Catalans.

Cette mention de Thèbes de Phthiotide est la première que nous ayons pour une date aussi basse. L'histoire de la ville a été précisée par les fouilles et les recherches de M. G. Sotiriou (3). La ville antique, connue par Tite-Live et Strabon, par des inscriptions et des monnaies, et par quelques ruines encore visibles, se trouvait dans les terres, à vingt stades de Pyrasos. Puis elle se déplaça vers la mer, et il semble que l'ancienne Pyrasos ait alors perdu son nom, pour se confondre avec la nouvelle Thèbes, qui s'installait à ses pieds et près de la côte. Tel est en tout cas l'emplacement de la Thèbes de l'époque chrétienne, bien identifiée par la découverte de plusieurs grandes basiliques, par des stèles funéraires et par des marques de briques : c'est le site actuel du bourg de Néa Anchialos,

(1) N. GIANNOPOULOS, Ἱστορία καὶ ἔγγραφα τῆς μονῆς Ξενιᾶς : Δελτίον τῆς ἱστορικῆς καὶ ἐθνολογικῆς Ἑταιρείας, 4, 1892, p. 653-692.

(2) Contra *Destān*, p. 87, n. 4.

(3) G. SOTIRIOU, Αἱ χριστιανικαὶ Θῆβαι τῆς Θετταλίας, dans Ἀρχαιολογικὴ Ἐφημερίς, 1929 : cf. p. 1-9. On corrigera ou complétera, d'après les indications et la carte de G. Sotiriou, celles que donne N. GIANNOPOULOS : D'Halmyros à Volo, observations sur certains sites antiques, *REA*, 35, 1933, p. 329-332.

fondé en 1907 pour recevoir des réfugiés d'Anchialos de Bulgarie. La ville chrétienne est mentionnée par Procope, par Hiéroklès, et l'on connaît quelques-uns de ses évêques, jusqu'aux premières années du VII^e siècle. Plus avant dans le même siècle, un passage des *Miracula S. Demetrii*, qui cite Thèbes avec Démétrias (1), ne peut évidemment concerner que la ville de Thessalie, non celle de Béotie, comme l'a déjà bien vu G. Sotiriou. Ce même texte nous apprend que la tribu slave des Vélégézites y était alors installée : Thèbes de Phthiotide fut-elle détruite par ces envahisseurs ? En partie peut-être, au témoignage même des fouilles, mais je ne crois pas que rien autorise à dire que le site fut bientôt et définitivement abandonné, bien que le silence se fasse dès lors sur lui. On a pu se demander si la bataille dite du Copaïs, en 1311, ne s'était point donnée près de Thèbes de Phthiotide, et non près de Thèbes de Béotie (2). La geste atteste en tout cas que vingt-cinq ou trente ans plus tard, les Turcs d'Umur entendirent prononcer ce nom : si ce n'était plus celui d'une ville (et de fait la geste ne parle point d'une ville), c'était du moins celui de l'endroit où ils prirent terre pour ravager la contrée ; et rien n'empêche de croire qu'ils débarquèrent à l'ancien port de Thèbes-Pyrasos.

Ils partirent au bout de quelques jours et reprirent la mer, s'arrêtant à Skyros, alors byzantine, pour s'abriter du mauvais temps. Celui-ci ne cessant pas, et les vivres venant à manquer — ce qui prouve que Skyros était alors fort pauvre — ils repartirent, et subirent une terrible tempête qui dispersa la flotte. Umur prit enfin pied sur « un rocher » en face de Mytilène, dont le gouverneur byzantin lui prêta secours : était-ce encore Philanthropène ? Puis il rentra à Izmir, où déjà on n'espérait plus son retour.

Les événements que nous venons d'examiner ne comportent en eux-mêmes aucun élément précis de datation, sinon la mention de « Messire Nicolò » : ils sont antérieurs à la mort de celui-ci, en 1341. Il est d'autre part raisonnable de penser, puisque le récit d'Enveri a jusqu'à présent suivi l'ordre chronologique, qu'ils sont postérieurs à l'entrevue de Kara Burun, à laquelle ils font suite dans la geste, c'est-à-dire postérieurs à 1335. La date de 1339-1340 me paraît la plus vraisemblable, sans que je puisse apporter en sa faveur d'arguments décisifs.

(1) A. TOUGARD, *De l'histoire profane dans les Actes grecs des Bollandistes*, Paris, 1874, p. 166 : εἰς τὰ τῶν Θηβῶν καὶ Διμιτριάδος μέρη. Cf. P. LEMERLE, dans *RH*, 211, 1954, p. 301 ; sur la datation, P. LEMERLE, dans *BZ*, 46, 1953, p. 356 sq., et p. 360 (années 675-678).

(2) La localisation en Thessalie, et non en Béotie, de la bataille de 1311, a été proposée par T. D. NÉROUTSOS, Χριστιανικαὶ Ἀθῆναι, II, dans Δελτίον τῆς ἱστορικῆς καὶ ἐθνολογικῆς Ἑταιρείας, 4, 1892, p. 51-204 : cf. p. 130 sq. Elle a été acceptée et défendue par N. GIANNOPOULOS : Οἱ δύο μεσαιωνικοὶ Ἅλμυροι καὶ ὁ νῦν, dans Φιλολογικὸς Σύλλογος Πάρνασσος, Ἐπετηρίς, 8, 1904, p. 65-92 : cf. p. 75 sq. Les données topographiques de cette dernière étude ont été contestées par G. SOTIRIOU, *op. cit.*, p. 5, n. 2. Je n'ai pas à m'occuper ici du problème de la bataille de 1311, qui n'est peut-être pas définitivement résolu, mais il me paraît en tout cas certain qu'en Phthiotide, quelque site a conservé jusqu'à une époque très tardive le nom de Thèbes.

Chapitre VIII

L'EXPÉDITION AUX BOUCHES DU DANUBE

(*Destān*, v. 1209-1306)

Umur, avec 350 bateaux, entreprend une nouvelle campagne. Après dix-neuf jours de navigation, il atteint Germe, d'où 300 bateaux tirés par voie de terre entrent en mer Noire. Au bout d'un ou deux jours, il passe devant Istanbul, est reçu par un tekfur, puis débarque à Kili, dans la région d'Eflāq : il combat victorieusement, fait des prisonniers, pille, détruit Kili et d'autres forts. Quatre jours pleins de navigation le ramènent au rivage de Germe : il tire de nouveau ses bateaux par terre, puis rentre à Izmir.

Voici peut-être l'épisode le plus obscur de toute la geste. Tout y fait difficulté : l'itinéraire d'Umur et le but de son expédition ; l'identification de Germe, et les mentions de Kili et du pays d'Eflāq ; l'épisode des bateaux deux fois tirés par voie de terre, le passage devant Istanbul et la réception par « un tekfur », la double mention de la mer Noire, dans la rubrique et aux v. 1227 et 1233 ; l'identité des « Mécréants » attaqués et vaincus par les Turcs ; le comportement des Turcs vis-à-vis de leurs prisonniers, qu'ils massacrent (v. 1263), qu'ils relâchent (v. 1277), ou qu'ils rattrapent (v. 1283 sq.). Il n'est point jusqu'à l'épisode des Mécréants convaincus d'avoir affaire à des Turcs anthropophages qui ne contribue à donner une couleur singulière au récit. Mais il serait trop facile, et de mauvaise méthode, d'en conclure que celui-ci est de pure fantaisie, et ne mérite point d'être sérieusement examiné.

Les données les plus sûres sont les indications topographiques fournies par les mentions de Germe, de Kili et du pays d'Eflāq. Pour Germe malheureusement, il me paraît impossible de proposer une identification satisfaisante. Il ne saurait s'agir d'aucune des trois villes de ce nom connues en Asie Mineure, qui sont loin de la côte (1). Mais il

(1) Toutes trois sur les cartes de Kiepert : Germe de Galatie, au N. de Pessinonte ; Germe du Caïque, à l'E. de Pergame ; Germe des confins de la Mysie et de la Phrygie hellespontique, sur la rive gauche du Makestos. L'emploi de ce toponyme en Asie Mineure pose d'ailleurs encore des problèmes. Cf. L. Robert, *Villes d'Asie Mineure*, Paris, 1935, p. 44 et n. 3 (Germe du Caïque, Soma et Kirkağaç), 68 et n. 5 (Germe du Caïque et Gelembe), 180 sq. (sur le toponyme, avec

existe aussi un mot turc *germe*, signifiant « muraille », employé naturellement comme nom commun (ne pourrait-on même se demander si ce n'est point ainsi qu'il faut le prendre dans la geste ? (1)) et comme toponyme. En particulier, il y aurait une forteresse dite Germe, en Morée ou à l'entrée de la Morée, sur le golfe d'Inebahti (Naupacte), c'est-à-dire sur le golfe de Corinthe (2) : il s'agit à mon avis, soit du fameux mur dit Hexamilion qui barrait l'entrée du Péloponnèse et que les Turcs connaissaient bien, soit plutôt, sur le site ancien d'Aegosthènes au pied du Cithéron, du lieudit aujourd'hui *Porto Germano*, déformation probable du *Porto Germeno* connu par les portulans (3). Mais il va de soi que cette région n'a rien à voir avec l'épisode de la geste qui nous occupe, à moins qu'on ne doive se demander s'il y a eu confusion ou contamination de plusieurs traditions plus ou moins légendaires.

Pour interpréter le toponyme Kili, il faut penser d'une part à Κοίλη-Κοῖλα, d'autre part à Χηλή et Χίλια, voire à Κελλία. Il existe une Coela devenue Kilia sur la côte orientale de la Chersonèse de Thrace, entre Sestos et Madytos, au fond du golfe qui correspond, sur la côte d'Asie, au cap d'Abydos : c'est le Χίλια Μίλλια des portulans (4). Mais il n'y a aucune possibilité de placer là le Kili de la geste. On connaît Χηλή ou Chelae sur la côte bithynienne du Pont-Euxin, ville assez importante à l'époque byzantine : il n'y a pas de vraisemblance qu'Umur ait choisi d'y débarquer, ne serait-ce qu'à cause des relations presque toujours mauvaises entre les Turcs de Bithynie et les Turcs d'Ionie (5). On connaît enfin, à l'embouchure du Danube, Kilia que l'on identifie avec Lykostomo (6),

indications détaillées sur Germe du Caïque et Germe de Phrygie hellespontique) ; E. HONIGMANN, *Byz*, 11, 1936, p. 541 sq. (sur l'explication du nom, qui désignerait les lieux où il y a des sources chaudes ; sur Germe à distinguer de Germia, en Galatie, de même que dans la Phrygie hellespontique il faudrait distinguer Germe et Hiera Germe) ; L. ROBERT, *Études anatoliennes*, Paris, 1937, p. 210, n. 2 (sur Germe de Phrygie hellespontique, et contre la distinction Germe-Hiera Germe).

(1) Cette hypothèse toutefois n'est pas examinée par les éditeurs d'Enveri. Je laisse à d'autres le soin de dire si elle est valable. Selon *Destān*, p. 90, n. 1, on trouve aussi un *Germe* dans la III^e^ Partie de la Chronique d'Enveri, et ce serait un lieu fortifié situé entre Gallipoli et « l'autre mer » (la mer Noire ?), en face de Berklü Qavak ; mais on ne propose pas de localisation.

(2) *Destān, loc. cit.*, d'après HIMEṬ AKIN. Mais les textes invoqués par cet auteur devraient être étudiés.

(3) A. DELATTE, *Les portulans grecs*, Liège, 1947, p. 211 : dans le golfe de Livadostria, à dix mille de ce port dans la direction de Xamili (Hexamilion) et Corinthe, non loin d'un lieudit τὴν Σαρακήνα.

(4) A. DELATTE, *op. cit.*, p. 229 ; à côté se trouve Πόρτο Ροῦσο.

(5) Sur cette ville, et en général sur les diverses Chélé, cf. N. BĂNESCU, *BZ*, 28, 1928, p. 68-72 ; 32, 1932, p. 334-335 ; G. BRĂTIANU, *Recherches sur Vicina* (cité ci-dessous), p. 31 et 51.

(6) Identification autrefois combattue par HEYD (*Commerce*, I, p. 533 et n. 2-4 ; cf. aussi II, p. 347), mais qui ne semble plus faire de doute. La liste de πατριαρχικὰ καστέλλια, citée plus bas, paraît la confirmer. Cependant des textes tels que les portulans édités par A. DELATTE (*op. cit.*, p. 230-231 et 232) ne connaissent que Λυκοστόμα ou Λυκοστόμιον. La topographie historique des

et que l'on a assez bien étudié (1). Situé sur la plus septentrionale des bouches du fleuve, c'était à la fois un καστέλλιον sur lequel le patriarcat byzantin revendiquait des droits (2), et un port marchand dont l'essor, au cours du XIVe siècle, fut déterminé d'une part par le déclin de la place plus méridionale de Vicina (Βιτζύνα), de l'autre par l'ouverture d'une route commerciale nouvelle partant de Lwow pour aboutir sur la mer Noire à Kilia et, plus au Nord encore, à Moncastro (Akkermann, Cetatea Alba) (3). Cet essor date surtout de la seconde moitié du XIVe siècle, mais Lykostomo-Kilia est une ville plus ancienne, et quoique Pegolotti n'en fasse pas mention, on croit que les Génois, qui devaient y prendre la première place, s'y installèrent de bonne heure (4).

Qu'il s'agisse bien cette fois du Kili de la geste, c'est ce que confirme la mention, dans le même vers, de la « région d'Eflāq », c'est-à-dire la Valachie. Sans doute, les Valaques s'étant beaucoup déplacés, le terme de « Valachie » a désigné à leur suite des régions diverses (5),

bouches du Danube (dont d'ailleurs la configuration et le nombre même ont changé) n'a pas encore fait l'objet d'un travail définitif, et il est digne de remarque qu'aucune étude récente ne donne de bonne carte.

(1) Monographie de N. IORGA, *Studii istorice asupra Chiliei şi Cetăţii-Albe*, Bucarest, 1900 : cf. notamment p. 23, 31, 32 (les diverses Kilia), 33-34, 35 (les formes Χηλή, Κέλιον, Κελλίον, τὰ Κελλία), 39 sq. (les Génois dans la région). Pour les travaux plus récents, notamment de G. BRĂTIANU, cf. les notes suivantes.

(2) MM, I, p. 95 : liste non datée (mais placée entre des documents de 1318 et de 1323) des πατριαρχικὰ καστέλλια περὶ τὴν Βάρναν, comprenant τὰ Κελλία ἤτοι τὸ Λυκοστόμιον. On ne peut cependant s'empêcher de remarquer que la distance est grande d'Odessos-Varna à Lykostomo-Kilia.

(3) Cf. surtout G. BRĂTIANU, *Recherches sur Vicina et Cetatea Albă, Contributions à l'histoire de la domination byzantine et tatare et du commerce génois sur le littoral roumain de la mer Noire*, Bucarest, 1935 : p. 75 sq., pour Lykostomo-Kilia ; p. 99 sq., pour Maurocastro-Moncastro-Akkermann-Cetatea Albă. L'étude de N. IORGA, Lucruri noui despre Chilia şi Cetatea Albă (publiée dans les *Annales de l'Académie roumaine*, Section historique, série III, vol. V, 1925, p. 325-332), concerne l'époque moderne.

(4) Cependant HEYD (*Commerce*, I, p. 533 et n. 4) a fait une erreur que plusieurs après lui ont reprise, en disant que les Génois y avaient un consul dès 1332 : c'est 1382 qu'il faut lire. L'indication vient d'une note de DESIMONI et BELGRANO à leur édition de l'Atlas Luxoro (Atlante idrografico del medio evo posseduto dal prof. Tammar Luxoro pubblicato a fac-simile ed annotato dai socii C. Desimoni e L. T. Belgrano, *Atti della Società Ligure di Storia Patria*, 5, 1867, p. 1-270 : cf. p. 123 et n. 6), où à propos de Licostoma = Kilia-Boghazi, on renvoie à un document du *Cartolario della masseria di Caffa* (fol. 175 v°) en date du 2 Septembre 1382, qui mentionne en effet à cette date un consul génois de Castrum Licostomi.

(5) M. GYÓNI, La transhumance des Vlaques balkaniques au Moyen Age, *BySl*, 12, 1951, p. 29-42 (avec de nombreux textes, et une bibliographie, p. 30, n. 5). Sur la pénétration valaque en Macédoine : M. GYÓNI, Les Vlaques du mont Athos au début du XIIe siècle, *Études slaves et roumaines publiées par l'Université de Budapest*, I, 1948, p. 30-42. Sur les Valaques en Bulgarie : M. GYÓNI, L'évêché vlaque de l'archevêché bulgare d'Achrida, *ibid.*, p. 148-159 ; K. ŽUGLEV, L'acception propre des mots Blaquie et Blaquie le Grant dans la chronique d'Henri de Valen-

notamment la Thessalie (1). Il n'y a, à mon sens, pas de doute qu'il s'agisse ici de la Valachie danubienne : les mentions de Kili, de la mer Noire, de la navigation dans le Bosphore, ne laissent pas place à une autre hypothèse. Enveri a bien situé aux bouches du Danube l'épisode qu'il rapporte. Mais sa source faisait-elle de même ? Est-il vraisemblable qu'Umur ait poussé si loin ? L'histoire de la région est malheureusement, pour cette époque, obscure et complexe. Laissons même de côté la question de savoir s'il y a déjà eu installation de Turcs Oguz ou Seldjoukides en Dobroudja, sous Michel VIII ou par Michel VIII, désireux de remettre la main sur la région, de renforcer dans le delta danubien les positions grecques que représentaient encore les deux places de Vicina et d'Isaktcha (2), de consolider la zone d'influence que lui assuraient peut-être

ciennes (en bulgare), *Izv. Blgars. Istor. Druž.*, 22-24, 1948, p. 159-169. Sur les témoignages de Kékauménos concernant les Valaques du Danube descendus vers l'Épire, la Macédoine, la Thessalie : M. GYÓNI, L'œuvre de Kékauménos, source de l'histoire roumaine, *Revue d'histoire comparée* (Budapest), 23, 1945, p. 96-180 ; et la réplique de N. BĂNESCU, Autour de Kékauménos, *REB*, 6, 1948, p. 191-194.

(1) D. A. ZAKYTHÈNOS, Μελέται περὶ τῆς διοικητικῆς διαιρέσεως καὶ τῆς ἐπαρχιακῆς διοικήσεως ἐν τῷ βυζαντινῷ κράτει, *EEBS*, 18, 1948, p. 42-62 (cf. p. 42-44, à propos de l'expression « provincia Valachiae » dans la *partitio Romaniae*). G. SOULIS, Βλαχία, Μεγάλη Βλαχία, ἡ ἐν Ἑλλάδι Βλαχία, Συμβολὴ εἰς τὴν ἱστορικὴν γεωγραφίαν τῆς μεσαιωνικῆς Θετταλίας : Γέρας Ἀντ. Κεραμοπούλλου (Ἑταιρεία Μακεδονικῶν Σπουδῶν, Ἐπιστημονικαὶ Πραγματεῖαι, 9), Athènes, 1953, p. 489-497. Après avoir rappelé les principaux travaux sur les *Valachies* de Thessalie et d'Épire, et mis en garde contre le point de vue « national » de certains historiens roumains quant à l'existence d'une unité ethnique roumaine indépendante dans la région du Pinde et en Thessalie, G. Soulis conclut de l'examen des textes qu'il existait, à la fin du XII^e^ et au début du XIII^e^ siècle, une division administrative dite Βλαχία dans la région montagneuse de l'Othrys, entre Lamia, Domokos et Halmyros ; que l'expression Μεγάλη Βλαχία pouvait au sens restreint désigner l'Ouest et le Nord-Ouest de la Thessalie, au sens large l'ensemble de la Thessalie, mais qu'elle disparaît après Pachymère, pour ne reparaître qu'au XV^e^ siècle, et désigner alors la Valachie danubienne ; que Βλαχία seul se trouve aussi employé pour désigner, soit dans un sens très large la Thessalie, soit dans un sens précis l'État de Néopatras ; qu'une série de documents de la période de la domination serbe nomment la Thessalie « Valachie » ; enfin qu'à partir du XV^e^ siècle, en raison de la confusion possible avec la Valachie danubienne, Βλαχία cesse peu à peu de désigner la Thessalie, ou bien est remplacé dans cet emploi par l'expression ἡ ἐν Ἑλλάδι Βλαχία, qui indique assez à elle seule l'existence d'une autre « Valachie ».

(2) Pour Isaktcha, on cite toujours le témoignage d'ABULFEDA (*Géographie traduite de l'arabe en français par Reinaud*, II, Paris, 1848, p. 316) qui la décrit comme « une ville du pays des Valaques et de la dépendance de Constantinople (...) de grandeur moyenne (...) dans une plaine auprès de l'endroit où le Danube se jette dans la mer Noire (...) la plupart de ses habitants professent l'islamisme ». Mais on ne nous dit pas comment, au temps d'Abulfeda (né en 1273 : BROCKELMANN, dans *EI*, I, p. 88), ces diverses données sont conciliables, ou du moins comment il faut les interpréter. Un peu plus loin (*ibid.*, p. 317), ABULFEDA parle d'Ackermann : « Ville du pays des Bulgares et des Turcs (...) petite, sur la mer Noire (...) ses habitants sont les uns Musulmans, les autres infidèles. » Il ne cite pas d'autre ville de la région.

les liens de famille qu'il avait su nouer avec Nogaï (1). Que la domination byzantine ait été effectivement ou non rétablie, elle n'a pas dû longtemps survivre à Michel VIII (mort en 1282) et à Nogaï (mort en 1299). Mais nous manquons de faits précis.

Seule l'histoire de la Vicina grecque apporte peut-être un point de repère. V. Laurent a publié un document inédit, émanant d'un métropolite grec de Vicina, Makarios, qui prend vis-à-vis du patriarche et du synode l'engagement d'aller résider dans son évêché, *bien que celui-ci soit aux mains des infidèles païens* (2). Ce texte doit être de peu postérieur à l'élection de Makarios, que V. Laurent fixe à 1337 ou 1338. Vicina avait donc à cette date cessé d'être grecque. Depuis combien de temps ? V. Laurent invoque un texte, souvent cité, d'Ibn Battuta (3), pour établir qu'elle était encore grecque au début de 1332.

(1) Cette *vexata questio*, et plus généralement toute l'histoire de la Dobroudja, a été embrouillée par les théories ou les points de vue non exclusivement scientifiques de plusieurs historiens bulgares, hongrois, roumains. (A titre d'exemple, on lira G. BRĂTIANU, L'histoire roumaine écrite par les historiens hongrois, *RHSEE*, 20, 1943, p. 80-165 et 23, 1946, p. 142-182.) Dans ses *Recherches sur Vicina* (citées ci-dessus), p. 71, G. BRĂTIANU soutenait que dans le bassin occidental de la mer Noire, dans la seconde moitié du XIII^e^ siècle, Byzance alliée de Nogaï tenait la terre, Gênes la mer : ce qui n'est que partiellement vrai. Puis l'érudite et aventureuse étude, violemment pro-slave et anti-roumaine, de J. BROMBERG (Toponymical and historical Miscellanies on medieval Dobrudja, Bessarabia and Moldo-Wallachia, *Byz*, 12, 1937, p. 151-180, 449-475 ; 13, 1938, p. 9-71) a mis le feu aux poudres, et provoqué les ardentes et dans l'ensemble pertinentes réponses de N. BĂNESCU (Fantaisies et réalités historiques, *Byz*, 13, 1938, p. 73-90) et de G. BRĂTIANU (*Vicina II, Nouvelles recherches sur l'histoire et la toponymie du littoral roumain de la mer Noire à propos des « Miscellanies » de M. J. Bromberg*, Bucarest, 1940). Un peu plus tard, deux études qui niaient la continuité d'un établissement turc en Dobroudja depuis la seconde moitié du XIII^e^ siècle jusqu'à la conquête ottomane, mais faisaient bonne place aux Bulgares, celles de P. MUTAVCIEV (Die angebliche Einwanderung der Seldchuk-Türken in die Dobrudscha im XIII Jahrh., *Ann. de l'Acad. bulgare des Sciences*, 66, 1943) et de H. W. DUDA (Zeitgenössische islamische Quellen und das Oguznāme des Jazyǧoglu 'Alī zur angeblichen türkischen Besiedlung der Dobrudscha im XIII Jahrh., *ibid.*), provoquaient une nouvelle réplique de G. BRĂTIANU (Nouvelles contributions à l'histoire de la Dobroudja au Moyen Age, *RHSEE*, 21, 1944, p. 70-81). Mais on lira de préférence l'étude de V. LAURENT, La domination byzantine aux bouches du Danube sous Michel VIII Paléologue, *RHSEE*, 22, 1945, p. 184-198, à laquelle d'ailleurs une approbation sans réserve est aussitôt donnée par G. BRĂTIANU, Les Roumains aux bouches du Danube à l'époque des premiers Paléologues, *ibid.*, p. 199-203. Je laisse de côté, comme n'intéressant pas directement notre sujet, le problème des Turcs *chrétiens* de Dobroudja, sur lequel on pourra consulter en dernier lieu la bonne mise au point de P. WITTEK, Yazijioghlu 'Alī on the Christian Turks of the Dobruja, *Bull. of the School of Orient. and Afric. Studies*, 14, 1952, p. 639-668.

(2) V. LAURENT, Le métropolite de Vicina Macaire et la prise de la ville par les Tartares, *RHSEE*, 23, 1946, p. 225-232.

(3) IBN BATTUTA, *Voyages*, II, p. 412 sq., et spécialement p. 419-422 ; V. LAURENT, *op. cit.*, p. 230, et pour la date à laquelle il conviendrait de placer l'épisode (entre 1330 et 1332), *ibid.*, et n. 4. En fait tout le récit d'Ibn Battuta est fort embarrassant et exigerait une étude

Même en acceptant cette donnée, que le texte très suspect et mal étudié du voyageur arabe ne me paraît pas garantir suffisamment, on n'en saurait tirer aucune conclusion valable pour l'ensemble de la région. Déjà G. Brătianu a admis que le tsar Théodore Světoslav (mort, croit-on, en 1322) avait pour un temps établi ou rétabli la domination bulgare à l'embouchure du Dniestr et à celle du Danube, comme il l'avait fait à Mesemvria et Anchialos, enlevées aux Grecs (1). Mais il ajoute que la durée en fut courte, et que même Světoslav n'a pu probablement occuper le littoral de la Dobroudja et de la Bessarabie méridionale qu'avec le consentement du khan légitime de la Horde d'Or, Toktaï, vrai maître du pays après la mort de Nogaï et de Tchaka. G. Brătianu a certainement raison, en effet, de dire que « c'est dans l'histoire de l'empire du Kiptchak que se trouve la clef de tous les événements des régions balkaniques et danubiennes dans les années décisives de la première moitié du XIVe siècle » (2) : on serait cependant bien embarrassé pour établir une chronologie précise de ces événements, et les suivre sur une carte des Balkans (3). Bornons-nous à dire qu'après Toktaï et avant Ğambeg (Djanibek),

spéciale. Qui est cette « fille du roi des Grecs », que le voyageur trouve à Astrakan et qu'il accompagne jusqu'à Constantinople où elle fera ses couches ? Après trente-sept jours de marche, dont les dix-huit derniers dans le désert, ils arrivent à « la forteresse de Mahtoûly, où commence l'Empire grec », où les accueillent le gouverneur *(képhali)* grec Nicolas et son armée, ainsi que des « princesses et nourrices » envoyées de Constantinople. De ce poste frontière jusqu'à la capitale, il y a encore vingt-deux jours de marche, « dont seize jusqu'au canal et six depuis cet endroit jusqu'à Constantinople ». La seule étape mentionnée est la forteresse ruinée de Maslamah, « au bas d'une montagne sur un fleuve très considérable que l'on appelle Asthafîly » ; puis deux jours plus tard, les voyageurs arrivent au « canal », dont ils passent à gué les trois branches : on identifie ce canal avec le delta danubien, sans expliquer comment il est possible qu'avant d'y parvenir, on marche déjà pendant seize jours en territoire grec. Sur la troisième branche du canal se trouve la petite et jolie ville de Fenîcah, où la princesse grecque va loger dans un palais que possède son père, et où elle reçoit bientôt la visite de son « frère utérin, appelé Cafâly Karâs » : on identifie Fenîcah avec Vicina, mais il est surprenant que la ville soit décrite seulement comme un gros bourg agricole, sans aucune allusion à une activité économique. Le lendemain, près d'une ville côtière dont Ibn Battuta a oublié le nom, la princesse rencontre son autre frère, qui est « l'héritier désigné du trône ». Enfin devant Constantinople, elle est accueillie par son père et sa mère, le basileus et son épouse. Le basileus est le fils *(sic)* d'un empereur encore en vie, mais qui a embrassé la vie religieuse : évidemment Andronic II, et les événements rapportés seraient donc antérieurs à Février 1332. Mais tout ce récit est plein de choses étranges, invraisemblables ou certainement fausses, et jusqu'à ce qu'il ait fait l'objet d'une étude critique, il me paraît dangereux d'en vouloir tirer des données historiques. Cf. cependant ci-dessous nos *Addenda*.

(1) G. BRĂTIANU, *Recherches sur Vicina et Cetatea Albă*, p. 72-73 et 111-112.

(2) G. BRĂTIANU, *op. cit.*, p. 119.

(3) Une étude de P. NIKOV, sur les relations des Tatares et des Bulgares au Moyen Age, publiée (en bulgare) dans l'*Annuaire de la Faculté des Lettres de Sofia* (15-16, 1919-1920, p. 1-95), a été résumée par G. CAHEN, Les Mongols dans les Balkans, *RH*, 146, 1924, p. 55-59. Mais on doit consulter maintenant B. SPULER, *Die Goldene Horde, Die Mongolen in Russland*, 1223-1502,

Özbeg (Uzbek), de 1313 à 1341, directement ou par l'appui qu'il semble avoir donné aux tsars bulgares Světoslav, puis Georges Terter II et Michel III Šišman, joua sûrement dans la région qui nous occupe un rôle important, mais fort mal connu (1). A quoi il faudrait ajouter, selon G. Brătianu encore, les Valaques, présents eux aussi aux côtés des Bulgares à Velbužd : il s'agit de la jeune Oungrovlachie, de la principauté de Basarab, peut-être à l'origine unie à la Bulgarie dans une même dépendance des Tatares, mais qui bientôt changera de camp, passant de l'alliance mongole au système politique opposé, et devenant « l'avant-garde orientale des monarchies catholiques de Pologne et de Hongrie dans leur lutte de vingt-cinq ans contre les Tatares et les Lithuaniens » ; ce revirement se laisserait déjà entrevoir dans les dernières années du règne d'Özbeg, qui mourut en 1341 (2).

On mesure, par ces brèves indications, l'extrême complexité des événements qui ont pu affecter la région de Kili et le « pays d'Eflāq » à l'époque où Umur, selon la geste, y débarquait. Si l'on place l'épisode que rapporte Enveri, comme nous verrons qu'il faut le faire, en 1341, nous devons considérer que Byzance, si elle continue de revendiquer des droits anciens, ne possède plus aucun territoire dans la région ; que les Génois y ont sans doute déjà des comptoirs, plutôt que de véritables colonies, comme ils en auront bientôt; que les Bulgares se sont probablement retirés ; que les princes du Kiptchak englobent le pays dans les territoires qu'ils prétendent dominer, ce qui ne veut point dire qu'ils l'occupent effectivement en force; qu'enfin il n'est pas impossible que vers ce pays limitrophe de la Valachie, s'orientent déjà certaines ambitions du prince Basarab, sans toutefois qu'on doive donner à l'expression vague de la geste, « région d'Eflāq », un sens politique précis, et en conclure que « le Destān prouve qu'à cette époque les bouches du Danube étaient valaques » (3) : notre texte n'en dit pas tant. Reprenons maintenant le récit d'Enveri.

Leipzig, 1943. Le bon livre de B. GREKOV et A. JAKUBOVSKIJ, dont la 1re édition avait été traduite du russe en français (*La Horde d'Or, la domination tatare au XIIIe et au XIVe siècle de la mer Jaune à la mer Noire*, Paris, 1939), doit être maintenant consulté dans la nouvelle édition : *Zolotaja Orda i ee padenie*, Moscou, 1950.

(1) B. SPULER (*op. cit.*, p. 92) rappelle qu'en 1319 les troupes tatares sont devant Andrinople ; que le 28 Juin 1330, à la bataille de Velbužd (Küstendil), elles sont aux côtés des Bulgares contre les Serbes, malgré cela victorieux. G. BRĂTIANU (*Recherches sur Vicina*, p. 73) a indiqué qu'en 1330 les Tatares sont à Moncastro, puisqu'ils y martyrisent saint Jean le Nouveau. Il croit que c'est à la mort de Světoslav que les territoires au Nord des bouches du Danube sont revenus au Kiptchak, et les bouches du Danube elles-mêmes après Velbužd (*ibid.*, p. 113-116, avec le commentaire de la phrase connue de GRÉGORAS, Bonn, I, p. 390, ἡ ἀρχὴ τῶν ἐντὸς Ἴστρου Βουλγάρων). Un règlement de la douane génoise de Péra, de Janvier 1343, confirmerait que l'empire d'Özbeg commence « au fleuve de Vicina », c'est-à-dire aux bouches du Danube. En fait toutes ces données, et d'autres, sont plus ou moins suspectes, et l'étude systématique des témoignages reste à faire.

(2) G. BRĂTIANU, *Recherches sur Vicina*, p. 117-118.

(3) Contra *Destān*, p. 91, n. 3. On corrigera également dans cette note les références aux articles de V. LAURENT (t. XXII, non XII) et de G. BRĂTIANU (p. 199-203, non 199-208).

Le premier trait qu'il faut relever c'est que, gagnant la mer Noire par le Bosphore, Umur eut nécessairement besoin soit de l'appui, soit au moins de la neutralité du basileus, et ne put s'engager dans cette expédition qu'ayant reçu des assurances de ce côté. De fait, la geste affirme qu'à Istanbul Umur s'arrêta, et fut aimablement reçu par « un tekfur ». Elle est d'ailleurs fort discrète sur cet épisode, dont les chroniques grecques, bien sûr, ne soufflent mot : si les faits sont authentiques, et nous n'avons pas encore de raison d'en douter, tout se ramena à un geste de politesse, auquel du côté grec on évita de donner aucun éclat. Mais c'est assez pour qu'on soit obligé d'admettre qu'Umur, allant attaquer Kili, avait au moins l'accord de Byzance. Rien là de surprenant, puisqu'il est l'allié des Grecs, à la condition que les territoires qu'il va piller ne soient pas grecs : or nous venons de voir que cette condition est remplie. Mais je crois qu'on ne doit pas se borner à cette vraisemblance d'ordre général, et qu'on peut trouver à notre épisode une explication précise. Je crois, en un mot, que ce n'est pas seulement au consentement, mais à l'instigation de Byzance qu'Umur faisait voile vers le delta du Danube (1). Voici pourquoi.

Dans les semaines qui suivirent la mort d'Andronic III (15 juin 1341) vint à Byzance une ambassade menaçante du tsar de Bulgarie, Ivan Alexandre, lequel exigeait qu'on lui livrât son ancien rival Šišman, réfugié chez les Grecs, faute de quoi il déclarerait la guerre (2). Dans sa réponse aux ambassadeurs bulgares, Cantacuzène à son tour menace : le plus puissant des satrapes d'Asie, dit-il, Umur fils d'Aydin, qui avait cru pouvoir profiter de la mort d'Andronic III pour razzier des territoires grecs avec 250 bateaux, a été arrêté net par un message de son ami Cantacuzène, lui enjoignant de renoncer à son projet, sous peine d'avoir à combattre Cantacuzène lui-même ; Umur est donc revenu en arrière, alors qu'il avait déjà fait la moitié de la route, ἐκ μέσης τῆς ὁδοῦ (3) ;

(1) *Destān*, p. 91, n. 1, parlant de Septembre 1341 et d'un débarquement d'Umur sur la presqu'île de Chersonèse, fait probablement confusion avec le récit de CANTACUZÈNE (Bonn, II, p. 69-70), où il s'agit des Turcs de Yahşi venus de Pergame, ou bien interprète mal le texte de Grégoras cité ci-dessous.

(2) Récit de ces événements chez CANTACUZÈNE, Bonn, II, p. 55-56. Le Šišman dont il s'agit est Ivan Stefan Šišman II (1330-1331), qui dut s'enfuir lorsque Ivan Alexandre fut proclamé tsar. On doit prévenir que ce qui est dit à ce propos par PARISOT (*Cantacuzène*, p. 167-168) contient plusieurs erreurs, qui résultent d'une lecture superficielle des chap. 7 et 10 du liv. III de CANTACUZÈNE.

(3) Cantacuzène n'en dit pas plus, et ne précise pas quel était l'objectif d'Umur. GRÉGORAS (Bonn, II, p. 596-598) mentionne les mêmes faits d'une façon qui, malgré quelques divergences de détail, confirme le récit de Cantacuzène. Celui-ci, raconte Grégoras, était parti μετὰ τὰς τοῦ Ἀρκτούρου ἐπιτολάς (de l'année 1341) pour inspecter et renforcer les garnisons de la Thrace, jusqu'à Gallipoli. Il se trouvait justement en Chersonèse (de Thrace), quand il apprit qu'une flotte considérable, sous le commandement d'Umur, armait à Smyrne et se préparait à venir ravager toute la Thrace jusqu'à Byzance elle-même. En effet Umur, depuis longtemps passionnément attaché à Cantacuzène — dit Grégoras — et apprenant que depuis la mort d'Andronic III,

mais à son tour il vient d'envoyer une ambassade à Cantacuzène, pour le supplier de prendre en considération les grandes dépenses qu'il a faites pour cette expédition manquée, et le prier de lui désigner un ennemi à combattre, afin qu'il puisse se dédommager en faisant du butin. Cantacuzène dit clairement aux Bulgares qu'il est prêt à lancer contre eux ses Turcs, et cette menace s'ajoute à une autre : il fera remonter le Danube à Šišman, sur des trières grecques, jusqu'à Vidin, et provoquera une guerre civile en Bulgarie (1). Ivan Alexandre céda. A l'expiration du délai d'un mois qu'il avait pour se décider, en Août 1341, il fit savoir à Cantacuzène lui-même, alors à Andrinople, qu'il renouvelait la paix naguère conclue avec les Grecs. L'armée d'Umur ne fut donc pas, directement au moins, employée contre lui. Je pense cependant que c'est Cantacuzène qui donna comme objectif à Umur le delta du Danube, et que la succession des événements fut à peu près celle-ci : Juin-Juillet 1341, ambassade d'Ivan Alexandre, réponse menaçante de Cantacuzène ; Juillet-Août, Cantacuzène envoie Umur aux bouches du Danube : de là il pourra menacer les Bulgares, aider peut-être à introduire Šišman en Bulgarie par le Danube, si Alexandre choisit la guerre ; ou bien, si Alexandre intimidé — intimidé notamment par la présence de la flotte d'Umur dans le delta — choisit la paix, les Turcs se dédommageront en pillant des terres qui ne sont plus grecques. C'est la deuxième éventualité qui se réalisa. Umur devait être en Août dans la région de Kili, et il a dû revenir à Smyrne en Septembre.

Assurément, nous sommes dans le domaine de l'hypothèse, et il ne peut en être autrement : on admettra pourtant qu'il est séduisant de mettre une fois de plus en relation, et d'éclairer l'un par l'autre, le témoignage d'Enveri, c'est-à-dire de sa source, certainement contemporaine des événements, et celui de Cantacuzène, mieux informé que quiconque. Il est vrai que Cantacuzène ne dit pas qu'il ait commencé de mettre ses menaces à exécution, et envoyé les Turcs aux bouches du Danube : mais Cantacuzène dit rarement toute la vérité quand il s'agit de ses relations avec les Turcs, qui lui furent tant reprochées ; et puisque le conflit avec Ivan Alexandre pour cette fois tourna court, il ne se vanta point de la razzia turque, satisfait d'avoir montré ses qualités de diplomate.

celui-ci avait affaire à Byzance à un parti hostile, voulait l'aider ou le venger. A cette nouvelle, Cantacuzène envoya aussitôt à Umur une ambassade, pour le prier de retenir sa flotte : ce que fit Umur, « tel un esclave obéissant à son maître ». Grégoras ne dit rien d'un raid d'Umur vers les bouches du Danube.

(1) Le choix de Vidin (l'ancienne Bononia) s'explique : c'était le berceau des Šišmanides et de leur ancienne puissance, et Šišman aurait pu soulever le pays et marcher contre Ivan Alexandre. Quant à la menace de faire remonter le Danube à une flotte grecque, pour prendre à revers ses ennemis dans les Balkans, elle est de celles dont Byzance au cours de l'histoire s'est le plus souvent et le plus efficacement servie ; elle ne suppose nullement — je dirai même : au contraire — que Byzance tienne l'une ou l'autre rive du fleuve.

On peut encore objecter que l'interprétation que je propose conduit à dater de Juillet-Septembre 1341 l'expédition d'Umur. Datation qui a ses avantages : en 1341 meurt Özbeg, et avant que l'année suivante Ğambeg (Djanibek, 1342-1357) n'affermisse son pouvoir, il y eut pendant quelques mois un intermède Tīnībeg qui fut fort troublé, et expliquerait bien qu'Umur n'ait rencontré dans son entreprise aucune résistance de la part des Tatares. Datation qui a aussi, apparemment, un inconvénient : car elle nous place dans les semaines ou les mois qui suivent immédiatement la mort d'Andronic III, alors que le récit qui, chez Enveri, fait suite à celui de la campagne d'Eflāq, mentionne justement cette mort. Il faut donc admettre un léger « décalage » dans la succession chronologique. Mais nous en verrons d'autres, bien plus importants, et celui-ci ne fait guère difficulté : de toute façon les événements de Thessalonique, que la geste rapporte aussitôt après ceux de Kili, sont en fait séparés de la mort d'Andronic III par assez de temps pour qu'il soit possible de loger la campagne de Kili. De plus, il m'apparaît probable que nous sommes à l'une des charnières de la geste, pour ainsi dire, et qu'un changement se produit ici dans la source d'Enveri, si même ce n'est pas un changement de source. Nous reviendrons sur ce point.

J'incline donc à penser que l'expédition d'Umur eut bien lieu en Juillet-Septembre 1341 (1), et qu'elle s'explique beaucoup mieux dans le contexte historique

(1) V. LAURENT a autrefois connu, par une traduction orale de P. Wittek, le poème d'Enveri, et a été conduit à parler du passage qui nous occupe dans son importante étude, déjà citée, sur La domination byzantine aux bouches du Danube, p. 197-198. Il fait pertinemment remarquer que les hommes d'Umur ne se sont point trouvés, à Kili, en face des Tatares, car « ils les connaissaient bien et ne pouvaient s'y tromper ». Puis il date l'épisode « entre 1335 et 1339 », ajoutant d'ailleurs : « A vrai dire, rien dans la *Chronique* ne permet de préciser la date, qui ressort néanmoins nettement de l'enchaînement des faits rapportés. » Il m'est difficile de partager ce point de vue. Dans son étude, également citée ci-dessus, sur Le métropolite de Vicina Macaire, p. 230, V. LAURENT revient sur notre texte, qu'il juge d'ailleurs cette fois singulier et suspect, pour indiquer qu'il « permettrait éventuellement de situer entre 1335 et 1337 le moment où Vicina tomba sous le joug tatare ». Enfin récemment (*REB*, 12, 1954, p. 288), V. LAURENT a daté la campagne d'Umur « avant 1339 : autrement (il) se serait heurté non aux Valaques, mais à la Horde d'Or réinstallée dans la région depuis très peu » : je crois avoir par avance répondu plus haut à cet argument. Je saisis cette occasion pour rappeler que le premier de ces articles de V. Laurent est suivi d'un article, lui aussi déjà mentionné, de G. BRĂTIANU sur *Les Roumains aux bouches du Danube*. Le savant roumain tient l'information d'Enveri, qu'il ne connaît d'ailleurs que par V. Laurent, pour « sensationnelle », et il ajoute : « Elle prouverait clairement que dès cette époque (entre 1335 et 1339) la frontière de la Valachie était à Kilia sur le Bas-Danube. Il faudrait alors réviser entièrement les conclusions du récent travail de P. Panaitescu, qui établissait que la domination valaque n'avait pu atteindre cette région qu'au début du XV^e^ siècle (...) L'hypothèse (...) d'un rapport direct entre le nom de la Bessarabie méridionale et celui du premier prince Bassarab (v. 1320-1352) deviendrait de nouveau tout à fait plausible, d'autant plus que dans la première partie de son règne, ce prince valaque, adversaire du roi de Hongrie, était nécessairement

que, avec l'aide de Cantacuzène, j'ai tenté de lui restituer, que par quelque fantaisie soudaine qui aurait bizarrement poussé Umur dans une contrée aussi lointaine, au prix d'un voyage difficile et long. On ne s'étonne plus, en particulier, de la liberté de navigation laissée dans les Détroits à la flotte turque, et de l'accueil courtois qu'un tekfur, qui serait donc Cantacuzène, lui fit devant Constantinople. Il s'en faut pourtant que le récit d'Enveri devienne clair dans tous ses détails : des difficultés subsistent, dont je ne vois guère la solution.

D'abord dans l'itinéraire suivi par Umur de Smyrne à Kili : dix-huit jours de mer l'auraient conduit à Germe ; il aurait alors, par voie de terre, fait passer trois cents bateaux dans la mer Noire ; après « un ou deux jours » de navigation, il passe devant Constantinople, puis va débarquer à Kili ; au retour enfin, il y a quatre jours de mer de Kili à Germe. Ces indications n'ont aucun sens, et seule l'identification de Germe, en supposant qu'elle soit possible, mettrait peut-être sur la voie d'une solution. Quant à l'épisode des bateaux qu'on fait passer par voie de terre dans la mer Noire, en les tirant sur un plancher savonné, au son des trompettes, je ne vois aucun moyen d'en sauver l'authenticité (1) : il me paraît certain qu'Enveri n'a fait ici que transposer le stratagème employé par Mehmed II au siège de Constantinople, en 1453. Il est vrai que Mehmed n'en était point l'inventeur : on en cite plusieurs exemples plus anciens (2) ; et à Mehmed

l'allié des Tatars du Kiptchak. » C'est tirer de notre texte beaucoup plus qu'il ne dit ! En particulier il n'en ressort pas du tout qu'Umur se soit heurté à un prince valaque, ayant sa *frontière* à Chilia et ayant établi sa *domination* dans la région : on n'aperçoit que des bandes d'indigènes assez misérables et tout à fait affolés. Il faut se garder de prendre à la lettre les formules stéréotypées habituelles à Enveri (v. 1247-1248), qui d'ailleurs, justement dans ce passage, sont très atténuées.

(1) De toutes les hypothèses qu'on peut former, la moins absurde serait d'imaginer qu'Umur, désireux d'éviter pour une raison d'ailleurs obscure le passage des Dardanelles, aurait pratiqué cette manœuvre à la racine de la Chersonèse de Thrace. « Germe » serait alors le mur qui barrait l'accès de la presqu'île, semblable à celui qui barrait l'accès du Péloponnèse, et portant d'ailleurs le même nom : car on trouve à cet endroit le toponyme Eksamil, qui est Ἐξαμίλιον (cf. la carte qui accompagne les *Beiträge* de BABINGER. Ἐξαμίλιον est mentionné par CANTACUZÈNE, Bonn, II, p. 476, ainsi que Gallipoli, comme les seules villes de la Chersonèse de Thrace qui, pendant la guerre civile, ne firent pas leur soumission). Mais il faudrait alors admettre que le rédacteur a confondu la mer de Marmara et la mer Noire. De plus, le compte des jours est invraisemblable. Cette hypothèse désespérée ne mérite guère d'être retenue. Est-il possible de tirer quelque indication du nombre des jours de navigation ? Je laisse ce soin au spécialiste qui étudiera un jour, je l'espère, les nombreuses données nautiques dispersées dans la geste. Je n'ai rien trouvé dans la Dissertation inaugurale de H. A. VON BURSKI, *Kemal Reis, Ein Beitrag zur Geschichte der türkischen Flotte*, Bonn, 1928.

(2) E. PEARS, *The destruction of the Greek Empire and the story of the capture of Constantinople by the Turks*, Londres, 1903, p. 272 et n. 1. L'exemple de l'amiral byzantin Nicétas Ooryphas, faisant passer une flotte du golfe Saronique dans le golfe de Corinthe, est rappelé par SPHRANTZÈS,

lui-même, la tradition veut qu'il ait été suggéré par un chrétien, qui savait comment les Vénitiens, une quarantaine d'années plus tôt, avaient transporté des bateaux de l'Adige dans le lac de Garde (1). Mais les esprits en avaient été frappés, et il ne serait pas étonnant que ce fût devenu un thème ordinaire des récits héroïques. Il est très significatif qu'on le retrouve, associé au nom d'un gazi Umur beg, à propos cette fois du golfe de Corinthe, dans le portulan turc de Piri-reis, écrit en 1521 (2). Enveri a-t-il emprunté ce trait à une tradition, légendaire ou non, qui l'attribuait déjà à Umur Aydinoglu, ou à un autre Umur ? Quoi qu'il en soit, l'épisode est étranger à l'expédition de Kili.

On ne comprend guère mieux ce qui se passe sur le lieu même des opérations. Il me paraît qu'Umur n'a trouvé devant lui ni armée, ni pouvoir organisé : le récit de la bataille (v. 1247 sq.) est conventionnel, et la « destruction de Kili et de beaucoup de forteresses » (v. 1288) n'est pas moins suspecte. Les Mécréants, qui allument des feux pour annoncer l'arrivée des pirates, sont des paysans terrorisés, dont la résistance, à supposer qu'elle eut lieu, fut assurément courte. Le butin consista surtout en femmes et jeunes garçons, traqués et forcés dans la campagne par les bandes d'Umur : les hommes furent probablement en grand nombre massacrés. Le récit a une couleur singulière, sauvage, accentuée

I, 33 (Bonn, p. 96-97). Henri V d'Angleterre avait employé le même procédé lors du siège de Rouen, en 1419, pour couper une boucle de la Seine. Je n'ai pu consulter une étude de N. BERNARDAKIS, Περὶ τροχιαστῶν ὁδῶν παρὰ τοῖς ἀρχαίοις Ἕλλησι καὶ περὶ τοῦ τρόπου τῆς μεταφορᾶς τοῦ στόλου Μωάμεθ τοῦ Β' ἐν τῷ Κερατίῳ κόλπῳ, publiée dans Οἰκονομικὴ Ἐπιθεώρησις, 1876, p. 455 et 1877, p. 484.

(1) E. PEARS, *loc. cit.* ; Léonard DE CHIO (*PG*, 159, col. 930) dit en effet que Mehmed II *memoratu cujusdam infidi Christiani ex colle biremes intromittere curat* (...) *quam novitatem puto Venetorum more ex Gardae lacu is qui artificium Teucris patefecit didicerat.*

(2) Cité *Destān*, p. 90, n. 1. Je ne sais comment interpréter le texte de Piri-reis (qui ne concerne certainement pas « l'expédition d'Umur dans la région d'Athènes » : contra *Destān*, *loc. cit.*), qui fait à l'Hexamilion une allusion précise et, au premier abord, capable d'inspirer confiance. En admettant que l'Umur dont parle Piri-reis soit bien le nôtre, nous nous trouverions devant deux traditions lui attribuant le même stratagème : celle connue par Enveri (1465), pour l'expédition de Kili ; celle connue par Piri-reis (1521), pour une expédition dans le golfe de Corinthe. La première n'a aucune vraisemblance. La seconde, quoique connue par un texte plus récent, repose-t-elle sur une meilleure source ? S'il y a bien, comme le dit H. AKIN (cité *Destān*, *loc. cit.*) une forteresse nommée *Germe* sur le golfe de Corinthe (cf. ci-dessus, p. 130), et un *Gazi Umur Limani* (Port de gazi Umur) non loin de cette forteresse, la coïncidence est curieuse, et conduit à se demander si Enveri n'a pas transporté dans le récit de l'expédition de Kili des toponymes et un épisode concernant une autre expédition d'Umur, dans le golfe de Corinthe, dont Enveri ne parle pas et dont le souvenir serait conservé par Piri-reis. Mais encore une fois, s'agit-il bien là de notre Umur ? Il n'est pas seul de son nom (entre autres, un Umur beg est bien connu en Roumélie au XV^e^ siècle, notamment comme Sancak beg de Čirmen en 1431 : Halil INALCIK, *Sûret-i defter-i Sancak-i Arvanid*, Ankara, 1954, p. XVII). Et les toponymes où ce nom entre comme composant sont nombreux. — Sur Piri-reis, cf. ci-dessus, p. 43 et n. 1.

encore par l'anthropophagie que les prisonniers terrifiés prêtent aux Turcs. Comment ne pas rappeler alors que la Valachie, non pas au temps d'Umur peut-être, mais au temps d'Enveri, est une terre d'élection pour ces légendes sinistres ? C'est l'époque du voévode Vlad Dracul, dit l'Empaleur, dont la bestiale férocité parut peu croyable aux Turcs eux-mêmes, et qui passait pour faire rôtir ou bouillir ses victimes (1). Or en 1462, trois ans avant qu'Enveri, de son propre témoignage, composât le Düstūrnāme, Mehmed II avait entrepris contre Vlad, en Valachie, une grande campagne. Nous savons qu'Enveri y prit personnellement part, et qu'il s'en fit le chroniqueur, dans un ouvrage, le Teferrücnāme, qu'il dédia à Mehmed II. Une flotte turque, avec Mehmed en personne, avait quitté Istanbul, gagné les bouches du Danube avec l'intention de remonter jusqu'à Vidin, attaqué Kili, défendu par Vlad. L'armée, commandée par Mahmud pacha (à qui le Düstūrnāme est dédié), partit d'Andrinople, traversa le Danube, ravagea la Valachie (2). Le rapprochement s'impose. Nous ne savons pas si Enveri était avec la flotte ou avec l'armée de terre, mais enfin il suivit la campagne, et apprit à connaître le « pays d'Eflāq » (3), au cours d'une guerre effroyable. Il s'en est souvenu en composant la geste. Et l'une des raisons qui rendent difficile l'interprétation de l'épisode qui vient de nous occuper — épisode dont la source ou les sources sont en tout cas gravement altérées — est peut-être qu'Enveri a mêlé ou substitué, aux documents qu'il devait mettre en œuvre, des impressions ou des souvenirs personnels.

***

Je propose donc, pour conclure, les dates suivantes :

Entre 1337 et 1341, probablement en 1339-1340	Expédition contre la Grèce franque : duché catalan d'Athènes, possessions de Gautier de Brienne, duché de Nicolò Sanudo, Thèbes de Thessalie (cf. le chapitre VII).
Juin-Juillet 1341.....	Umur, profitant de la mort d'Andronic III, prépare une expédition contre les territoires grecs. Il est arrêté par Cantacuzène, à qui il

(1) F. BABINGER, *Mahomet II le Conquérant et son temps*, Paris, 1954, p. 244 sq.

(2) Sur cette campagne, brièvement racontée par DOUKAS (Bonn, p. 344-345), plus longuement par CHALKOKONDYLÈS (Bonn, p. 504-517), cf. F. BABINGER, *op. cit.*, p. 248 sq.

(3) On voit combien il serait dangereux de tirer, avec G. Brătianu par exemple (cf. ci-dessus), d'importantes conclusions historiques de cette seule mention dans la geste de la « région d'Eflāq ». Il y a chance que le mot de « Valachie » n'ait point figuré dans la source d'Enveri, mais ait été introduit par celui-ci.

demande alors, pour se dédommager, de lui désigner un ennemi à combattre, une région à piller. Les Bulgares se montrant au même moment menaçants, Cantacuzène leur déclare qu'il est prêt à lancer contre eux les Turcs d'Umur.

Juillet-Septembre 1341 ..... Cantacuzène envoie Umur et sa flotte, par les Détroits, prendre position aux bouches du Danube. Les Bulgares ayant cédé, l'attaque de leur pays n'a pas lieu. Umur pille la région où il se trouve, et rentre à Izmir.

Les événements jusqu'ici étudiés, auxquels Enveri a consacré les vers 1-1306 de son poème, nous conduisent donc jusqu'à l'année 1341 : année décisive, marquée par la mort d'Andronic III et la prise du pouvoir personnel par Cantacuzène. Une série d'épisodes, dont chacun commence par l'armement de la flotte et le départ de Smyrne, et s'achève par le retour à Smyrne et le partage du butin, nous a montré Umur attaquant, sur tout le pourtour de la mer Égée, des territoires qu'il pille ou qu'il soumet au tribut : territoires latins ou grecs, mais latins plus souvent que grecs, puisque son père Mehmed, et plus tard lui-même, passèrent des accords avec Byzance.

Dans ses grandes lignes, le tableau qui s'est peu à peu composé sous nos yeux est certainement exact. Je n'en donnerai pour preuve qu'un passage de Grégoras, qui se trouve justement dans le récit que fait cet historien des événements de l'année 1341. De tous les émirs d'Asie, dit Grégoras, « le plus puissant était Umur : il l'emportait sur les autres par l'ardeur et l'audace. Maître de la Lydie et de l'Ionie, il couvrit la mer de ses bateaux, et sa *thalassocratie* le rendit en peu de temps redoutable non seulement aux îles de la mer Égée, mais encore aux Eubéens, aux Péloponnésiens, aux Crétois et aux Rhodiens, à toute la côte depuis la Thessalie jusqu'à Byzance. Lançant sa flotte où bon lui semblait, il pillait et il levait d'écrasants tributs annuels » (1). Ces lignes d'un historien grec fournissent à la fois une confirmation et une conclusion à ce que nous avons jusqu'à maintenant examiné de la chronique turque.

Mais il n'est pas non plus douteux que dans cette première partie, la chronique déguise la véritable portée ou signification de beaucoup d'événements (e. g. l'affaire de Phila-

(1) GRÉGORAS, Bonn, II, p. 597. Par « Crétois », il faut probablement entendre les Vénitiens, et par « Rhodiens », les Hospitaliers : du moins ne connaissons-nous pas d'expéditions d'Umur dirigées contre les îles mêmes de Crète et de Rhodes. On notera que Grégoras ne parle point de la mer Noire et des bouches du Danube : preuve supplémentaire que cette dernière campagne est postérieure à la mort d'Andronic III.

delphie, l'expédition aux bouches du Danube, etc.), et en passe beaucoup d'autres tout à fait sous silence (e. g. l'affaire de Porou, l'envoi de mercenaires à Andronic III, etc.). J'y reviendrai en essayant de porter sur le texte un jugement d'ensemble. Un fait pourtant doit être dès maintenant signalé, parce qu'il montre qu'à l'endroit du poème où nous sommes arrivés, nous passons non seulement d'un épisode à un autre, mais d'une partie à une autre, sinon d'une source à une autre : c'est que jusqu'à présent il n'a pas été question de Cantacuzène, alors que nous savons, par des témoignages byzantins, qu'Umur est déjà son ami et son allié ; au contraire, à partir du v. 1307, Cantacuzène jouera un rôle de premier plan, et vraiment déterminant, dans la vie et la carrière d'Umur. Parvenus à peu près au milieu du récit d'Enveri, il se trouve donc que nous sommes aussi, si je ne me trompe, à l'articulation principale et pour ainsi dire à la charnière de la geste.

Chapitre IX

LES PREMIERS SÉJOURS D'UMUR A DIDYMOTIQUE ET SES CAMPAGNES AVEC CANTACUZÈNE A THESSALONIQUE ET EN THRACE

(*Destān*, v. 1307-1866)

Domestikos (Cantacuzène), succédant sur le trône de Constantinople à Andronikos, demande contre ses ennemis, notamment le tekfur de Thessalonique, l'aide d'Umur. Umur arrive avec trois cents bateaux au pays du tekfur Asen et à Dimetoqa (Didymotique), où il est accueilli par le tekfur, et bientôt rejoint par Suleyman, fils de Saruhan. Il fait la razzia pendant deux mois, puis la rigueur de l'hiver l'oblige à rembarquer (v. 1307-1400). L'annonce de l'approche d'Umur provoque à Thessalonique la fuite de Parakimoménos (Alexis Apokaukos). Siège de la ville, négociations, arrivée de Cantacuzène avec Qaloyan (Jean V), à qui Umur remet Thessalonique. Umur, accompagné de Cantacuzène et de Qaloyan, par Siroz (Serrès), Zichna, Hiristo (Christoupolis), Eksya (Xanthi), Buru (Périthéorion), après avoir livré des combats, pris à sa solde Mumcila (Momčilo), réduit les places de Gümülcüne (Komotini) et Igrican (Gratianou), razzié les pays serbes et bulgares, arrive à Dimetoqa (v. 1401-1606). Qaloyan part pour Istanbul, Umur et Cantacuzène pour la razzia : ils attaquent et détournent vers Dimetoqa un convoi de vivres destiné à Istanbul, pillent la région de Qolba, reviennent à Dimetoqa (v. 1606-1650). Par crainte de l'hiver, Umur renvoie le gros de ses troupes, mais à la demande de Cantacuzène, il reste auprès de celui-ci avec un millier d'hommes : razzia dans la plaine de Zagora (Bulgarie), combat contre une armée byzantine commandée par le tekfur d'Edirne (Andrinople), retour à Dimetoqa. Cantacuzène offre à Umur une de ses filles en mariage : refus d'Umur, invoquant ses liens de « fraternité » avec Cantacuzène. La fille elle-même s'offre à Umur, qui la repousse (v. 1651-1820). Le printemps venu, Umur désire partir, mais n'a point de bateaux. Les Byzantins, qui par des ambassadeurs avaient déjà tenté de détacher Umur de Cantacuzène, lui en envoient : accompagné par Cantacuzène jusqu'à Inoz (Aenos), Umur s'embarque. Retour à Smyrne (v. 1821-1866).

Cette partie de la geste, malgré sa longueur, doit être examinée d'ensemble. Il est, en effet, manifeste qu'elle présente un caractère et une unité que nous n'avons pas jusqu'ici rencontrés. Le caractère nouveau, c'est que toute la conduite d'Umur est déterminée par son amitié et son alliance avec Cantacuzène, dont Enveri dans toute la première partie de son poème n'avait pas une fois prononcé le nom. L'unité, qui en résulte naturellement, est en quelque sorte soulignée par le chroniqueur lui-même, qui introduit ce long récit par les mots : « C'est ainsi que le rapportent les chroniqueurs, c'est ainsi qu'ils le racontent dans l'original de leurs manuscrits », et le termine par ceux-ci : « Ce récit entendu de Hadje Selman, l'auteur l'a transcrit en le rapportant fidèlement. » Il semble donc révéler la source unique à laquelle il aurait puisé pour ces cinq cent soixante vers. Enfin il est possible de confronter pas à pas, presque fait pour fait, son récit aux deux récits, détaillés et précis, de Cantacuzène et de Grégoras, et par là de contrôler l'exactitude des événements et d'en fixer la chronologie : ce qui aidera à porter un jugement sur la valeur historique de la geste en général, et sur les procédés de composition d'Enveri.

Le récit est introduit par un remarquable « raccourci » des événements qui précèdent et suivent la mort d'Andronic III (v. 1309-1326) (1) : Cantacuzène, dit la geste, était

(1) On notera en passant le rappel de l'entrevue de Kara Burun, et le jugement porté par Enveri, ou plutôt par sa source, sur la conduite « très loyale » (v. 1310) d'Andronic III envers Umur depuis que l'accord avait été conclu. Il est clair, et nous l'avons déjà dit, qu'en contrepartie Umur, depuis l'entrevue de 1334 jusqu'à la mort d'Andronic, s'est abstenu d'attaquer les territoires grecs. J'en trouve d'ailleurs la confirmation dans un passage important de CANTACUZÈNE (Bonn, II, p. 398) : rapportant le texte d'un message qu'en 1343 Umur aurait fait tenir à Anne de Savoie, il lui fait dire « qu'il est lié à Cantacuzène par la plus étroite amitié, qu'à cause de cela il a été l'allié d'Andronic, non seulement dans la guerre de Phocée, mais aussi ensuite contre les Albanais, *que depuis ce temps-là il n'a jamais causé de dommages aux pays grecs*, considérant qu'ils appartenaient à Cantacuzène ». Le fait est donc certain, Cantacuzène ne pouvant s'exposer à être taxé de mensonge sur un point aussi patent. Mais évidemment, il l'interprète de façon tendancieuse : à l'en croire, et il y revient souvent dans son Histoire, Umur ne comptait qu'avec Cantacuzène, n'avait de vrais liens d'alliance et d'amitié qu'avec lui, et n'a ménagé qu'à cause de lui Andronic et Byzance. C'est l'un des arguments par lesquels Cantacuzène veut se justifier devant ceux qui lui adressaient, au sujet de ses relations avec les Turcs, des reproches auxquels il fut toujours extrêmement sensible. La réalité est plus nuancée. Les relations de Cantacuzène avec Umur sont sûrement bien antérieures, on l'a vu plus haut, à la mort d'Andronic, et la geste nous trompe quand elle nous laisse croire le contraire. Mais Cantacuzène nous trompe quand il veut prendre tout le mérite de l'attitude d'Umur envers Byzance, et la geste rétablit la vérité en mentionnant les bons rapports d'Umur et d'Andronic. Je sais bien qu'on peut alors soutenir que l'attitude d'Andronic envers Umur fut entièrement inspirée par le grand domestique, combinant habilement les intérêts immédiats de Byzance et ses intérêts personnels plus lointains : il reste tout de même digne de remarque que jusqu'à 1341, Enveri, c'est-à-dire sa source, ignore Cantacuzène. Le moins qu'on en puisse, à mon avis, déduire, c'est que les relations entre Umur et Cantacuzène restèrent jusque-là secrètes.

déjà le vrai souverain avant la mort d'Andronic III, qui n'en avait que le nom ; Andronic malade lui confia le trône, pour l'occuper jusqu'à la majorité de Jean V ; après la mort d'Andronic, Cantacuzène fut « d'un commun accord » reconnu empereur. Cette simplification hardie des événements de 1341, trop connus pour qu'il faille les rappeler, est doublement digne d'intérêt : elle est en gros proche de la réalité, et prouve que la source d'Enveri était bien informée ; mais elle donne de cette réalité une image tendancieuse qui laisse penser, à mon avis, que cette source émane de Cantacuzène ou de son entourage. On y reconnaît les points de vue qu'il développe inlassablement, au Livre III de son *Histoire*, pour établir la légitimité de son pouvoir et se défendre d'être un usurpateur (1). Je pense que la chronique, utilisée ici par Enveri, a elle-même utilisé une pièce officielle « cantacuzéniste » (2), et que ce devait être une lettre écrite par Cantacuzène à Umur, pour l'informer de la situation, qu'il présentait naturellement sous un jour favorable à sa cause, et demander son aide (3). Je pense en outre que cette lettre ne date pas des premiers mois qui suivirent la mort d'Andronic, puisqu'à ce moment Cantacuzène n'a pas encore jeté le masque, mais qu'elle est en tout cas postérieure au premier couronnement à Didymotique (26 Octobre 1341). Je pense, pour tout dire, qu'il peut s'agir d'une lettre par laquelle Cantacuzène, l'année suivante, se trouvant dans une situation quasi désespérée, appelait Umur à son secours, provoquant l'expédition dont la geste fait le récit. Le vieux chroniqueur que suit ici Enveri en a eu connaissance sur le moment, ou bien l'a retrouvée dans les archives d'Aydin.

Il est, en effet, digne de remarque (et ceci s'accorde aux hypothèses que je viens de faire) que la geste, après avoir mentionné la mort d'Andronic III (15 Juin 1341), passe directement au récit d'événements qu'il faut placer, nous allons le voir, vers la fin de l'année 1342. C'est à ce moment, c'est avec l'expédition d'Umur à l'embouchure de l'Hèbre et en Thrace, que commence la source qu'Enveri adapte, et qui est sans doute différente de celles qu'il a jusqu'ici utilisées. C'est pourquoi le récit du raid aux bouches du Danube, raid *postérieur* à la mort d'Andronic, si nous ne nous sommes pas trompés, n'est pourtant pas dans cette partie-ci de la geste, mais dans la précédente. C'est pourquoi il n'est fait allusion à aucun des événements qui marquèrent la première année du pouvoir personnel ou, si l'on préfère, de l'usurpation

(1) Le point essentiel est la volonté d'Andronic III de faire de Cantacuzène — selon celui-ci — le régent et le véritable maître de l'Empire jusqu'à la majorité de Jean V. On sait que le patriarche Jean Kalékas afficha la même prétention : il n'est pas question de lui ici, et pas davantage question de la veuve d'Andronic, Anne de Savoie.

(2) CANTACUZÈNE, dans son *Histoire*, forge lui-même le mot Καντακουζενισμός.

(3) Par le témoignage même de Cantacuzène, nous savons qu'il lui arriva à plusieurs reprises d'écrire à Umur. Lorsque Enveri (v. 1335) parle lui aussi d'une lettre de Cantacuzène à Umur, son témoignage n'est pas suspect.

CARTE 3. — Macédoine orientale et Thrace

de Cantacuzène (1), année pendant laquelle d'ailleurs il semble que les relations entre Cantacuzène, occupé ailleurs, et les Turcs aient été réduites à peu de chose (2). Nous ne savons rien de l'histoire d'Umur et de son émirat pendant plus d'une année, les derniers mois de 1341 et la plus grande partie de 1342.

(1) J'en rappelle brièvement les principaux repères chronologiques, tels qu'ils se tirent, non sans quelque peine et pas mal d'incertitudes, du récit de CANTACUZÈNE (III, 1-56 : Bonn, II, p. 1-344) et de celui de GRÉGORAS (XII-XIII, 3 : Bonn, II, p. 571-648). Cantacuzène quitte Constantinople pour la première fois « après le lever d'Arcture » (GRÉGORAS, p. 596), c'est-à-dire vers la fin d'Août 1341. Il y revient dès les premiers jours de Septembre (le 8 au plus tard, selon PARISOT, *Cantacuzène*, p. 169) et en repart pour la seconde fois le 23 Septembre 1341 (CANTACUZÈNE, p. 104 ; la chronique brève du cod. Mosq. gr. 426 dit que ce fut en Octobre : *Vizantijskij Vremennik*, 2, 1949, p. 284, l. 131 sq.). Son premier couronnement, à Didymotique, a lieu à la saint Démétrius, 26 Octobre 1341. Guy de Lusignan, gouverneur de la région de Serrès et de Christoupolis, a fait confisquer tous les biens de Cantacuzène et de ses partisans. La mère de Cantacuzène est morte à Constantinople, persécutée par le patriarche et Apokaukos, le 6 Janvier 1342 (CANTACUZÈNE, p. 222). Répondant à des ouvertures du prôtostratôr Synadènos, qui commande à Thessalonique, et du Serbe Chrélès, qui s'est taillé une principauté à Strumica et dans la vallée du Strymon jusqu'à Amphipolis, Cantacuzène quitte Didymotique le 5 Mars 1342 (CANTACUZÈNE, p. 196). Il laisse dans la ville, avec sa femme Irène, le frère de celle-ci, Manuel Asan, et les généraux Manuel Tarchaneiôtès et Georges Phakrasès. Il emmène ses deux fils Matthieu et Manuel, son parent (ἀνεψιός dit Cantacuzène, πρωτεξάδελφος dit Grégoras) le pincerne Jean Angélos, et l'autre frère de sa femme, Jean Asan. Cantacuzène fortifie Polystilos ; échoue à forcer ces « Thermopyles » (Grégoras) que sont la passe de Christoupolis, va camper près de Philippes, rencontre Chrélès, occupe Mélénik qu'il confie à Jean Asan, s'attarde à Rendina : si bien que Synadènos, dont les menées sont découvertes, est chassé de Thessalonique et cherche refuge à Gynaikokastro. On est au début de l'été 1342 (GRÉGORAS, p. 634), et bientôt Cantacuzène arrive à Gynaikokastro, — mais aussi à Thessalonique Guy de Lusignan, et Apokaukos à la tête de la flotte : Synadènos abandonne Cantacuzène, qui se retire vers la Serbie, tandis qu'Apokaukos regagne Constantinople, et Guy de Lusignan l'Arménie. (Sur tous ces événements, indications très intéressantes, mais appelant un commentaire critique, de la même « chronique brève » citée ci-dessus, *loc. cit.*, p. 285, l. 148-159.) Cantacuzène est accueilli par le kral Stefan Dušan : GRÉGORAS (p. 640) place « au lever d'Orion », c'est-à-dire probablement en Juillet 1342, le début du séjour de dix mois que, dit-il, Cantacuzène va faire en Serbie. Séjour coupé par plusieurs tentatives peu heureuses : la première, où il essaie de prendre Serrès et échoue, est placée par GRÉGORAS (p. 647) trente jours après l'arrivée chez le Kral, à la fin de l'été et au commencement de l'automne 1342, à l'approche des vendanges. Cantacuzène a quelque espoir du côté de la « Thessalie », à la tête de laquelle il a mis Jean Angélos, et qui lui deviendra en effet utile. Pour le moment, il est réduit à l'inaction, alors que Didymotique, cruellement pressée par les Byzantins, a dû faire appel au tsar Alexandre de Bulgarie, et que celui-ci, feignant de secourir la ville, en réalité l'assiège. C'est alors, près de la fin de l'automne 1342 (GRÉGORAS, p. 648), que l'armée d'Umur apparaît sous les murs de Didymotique.

(2) Pendant la période qui va de la mort d'Andronic III à l'arrivée d'Umur à Didymotique, si l'on excepte l'épisode des projets d'Umur contre la Thrace arrêtés par Cantacuzène et détournés vers les bouches du Danube, tout ce que l'on sait tient dans les quelques faits que voici. Dans l'été

Venons au récit d'Enveri (v. 1327 sq.). Avant d'en examiner les nombreux points qui appellent un éclaircissement, il faut en débrouiller la structure générale. Nous y parviendrons le mieux en le comparant aux récits qu'ont laissés le protagoniste lui-même des événements, Cantacuzène, et un contemporain, Grégoras. Les résultats de cette comparaison se lisent sur le tableau suivant, qui montre en quoi les trois récits concordent, diffèrent ou se complètent, et dégage les repères chronologiques donnés par Grégoras ou — une seule fois — Cantacuzène.

(Voir ci-après, p. 150-157)

de 1341 encore, on apprit que Saruhan de Lydie et Yahşi de Pergame se préparaient à ravager la Thrace. Cantacuzène, pour avoir les mains libres, fit la paix avec Orhan de Bithynie, et en même temps fit armer une flotte dont il donna le commandement à Apokaukos (CANTACUZÈNE, Bonn, II, p. 65 sq.). Néanmoins l'infanterie turque, amenée de Pergame par Yahşi, débarqua en Chersonèse de Thrace : elle y fut à deux reprises battue par Cantacuzène, et Yahşi fit la paix (*ibid.*, p. 69-70). Quant à Saruhan, une flotte conduite, non par Apokaukos, retiré dans sa citadelle d'Épibates, mais par Sénachérim, alla faire une démonstration le long de son territoire et s'empara même d'une place côtière (*ibid.*, p. 77). Cantacuzène, dans les premiers mois de son pouvoir, se montra donc ferme envers les Turcs. Il est intéressant de noter que Saruhan qui, depuis les accords de Phocée jusqu'à la mort d'Andronic III, a dû se tenir tranquille, se considère, ainsi qu'Umur lui-même, comme dégagé d'obligations par la mort du basileus, et se prépare à attaquer à nouveau Byzance. Umur est aussitôt repris en main par Cantacuzène, mais une expédition navale est nécessaire pour contenir Saruhan.

TABLEAU SYNOPTIQUE DES RÉCITS DE

CANTACUZÈNE (Bonn, t. II)	GRÉGORAS (Bonn, t. II)
I. *P. 344-348.* — Les habitants de Didymotique, assiégés par les Bulgares, voient soudain ceux-ci décamper en hâte. C'est qu'Umur, avec 380 navires et 29.000 hommes, est arrivé aux bouches de l'Hèbre. Il vient à Didymotique, où affluent les vivres provenant du pillage des pays environnants. Avec 20.000 hommes, le reste gardant la flotte, Umur part pour rejoindre Cantacuzène, arrive à Christoupolis, en coupe le mur. Une fausse lettre de Cantacuzène, fabriquée par les gens de Serrès, l'arrête. Un froid rigoureux éprouve son armée. Il fait demi-tour, rejoint ses bateaux à Bèra, où en une nuit 300 membres de l'équipage et tous les prisonniers sont morts de froid. Il s'excuse par lettre auprès d'Irène Cantacuzène de ne pas aller prendre congé d'elle à Didymotique, et part pour son pays.	*P. 648-652.* — Umur passe l'Hellespont, malgré la mauvaise saison, à la recherche de son ami Cantacuzène. Il va camper sous les murs de Didymotique, alors bloquée et affamée par les incessantes incursions des Byzantins, où Irène elle-même est sans nouvelles de Cantacuzène. Umur est empêché d'agir par l'hiver exceptionnellement rude et long, qui ferme les routes vers Cantacuzène, et éprouve durement l'armée turque. Les vivres même sont rares. Umur rembarque, repasse l'Hellespont, rentre dans son pays.
II. *P. 349-383.* — Cantacuzène prend possession de la ville de Berrhoia. Il lève des troupes, que renforcent celles de Jean Angélos. Il marche vers Thessalonique : les Zélotes et le gouverneur Michel Monomachos résistent, encouragés en sous-main par Dušan. En outre, Apokaukos arrive, avec 70 navires grecs et 32 navires turcs alliés. La cavalerie de Constantinople, de Thrace et de Macédoine est en route. Cantacuzène fait retraite, regagne à grand-peine Berrhoia, s'y enferme.	*P. 653-665.* — Cantacuzène fait une vaine tentative pour s'emparer de Serrès et des places de la région, et pour regagner Didymotique. Il prend possession de Berrhoia, où le rejoint Jean Angélos. Il marche vers Thessalonique : il ne peut y pénétrer, à cause de l'hostilité du peuple. Apokaukos arrive, avec plus de 50 bateaux grecs et 22 turcs. Cantacuzène fait retraite sur Berrhoia. Tractations entre le parti byzantin et Dušan.

CANTACUZÈNE, GRÉGORAS ET ENVERI

CHRONOLOGIE

Au cœur de l'hiver 1342-1343 (Grégoras).

Printemps de 1343 (Grégoras) et probablement début de l'été (Cantacuzène). La « Chronique brève » du cod. Mosq. gr. 426 place en Avril 1343 le départ de Cantacuzène de Serbie, suivi de l'occupation de Berrhoia (*Vizant. Vremennik*, 2, 1949, p. 285, l. 165 sq.).

ENVERI

V. 1327-1400. — Cantacuzène, qui a contre lui « le peuple » et « une grande partie du pays », fait parvenir à Izmir, par une ambassade dont fait partie le tekfur Asan, une lettre demandant secours à Umur. Réponse favorable d'Umur, rapportée à Didymotique par l'ambassade. Avec 300 bateaux et plus de 15.000 hommes, Umur arrive à Didymotique, où il entasse pendant deux mois le butin et les prisonniers. Mais le froid est rigoureux, l'armée souffre, l'Hèbre est pris par les glaces : les Turcs « regagnent leurs bateaux ».

TABLEAU SYNOPTIQUE DES RÉCITS DE

CANTACUZÈNE (Bonn, t. II) *(suite)*	GRÉGORAS (Bonn, t. II) *(suite)*
III. *P. 383-390.* — Apokaukos et Monomachos font patrouiller des navires pour empêcher qu'aucune ambassade de Cantacuzène à Umur puisse passer. Déjouant ces précautions, Cantacuzène fait parvenir à Smyrne une lettre. Umur arme aussitôt 200 navires et part, malgré qu'Apokaukos essaie de l'en détourner. Un bon vent le conduit en Eubée, où il est longtemps retenu par des vents contraires. Il arrive enfin dans la baie de Thessalonique et aborde au port *tou Klôpa*. Apokaukos, à la nouvelle de son approche, est parti en hâte pour Constantinople, ne laissant à Thessalonique que deux bateaux.	*P. 665-672.* — Apokaukos poste des navires à l'embouchure du Vardar pour empêcher Cantacuzène de faire parvenir une ambassade à Umur. Ces précautions sont déjouées, et l'on apprend bientôt que la flotte d'Umur est en route. A cette nouvelle, Apokaukos quitte secrètement Thessalonique avec seulement quelques bateaux très rapides, y laissant notamment les bateaux turcs, dont les équipages commettent des atrocités. Cependant Umur, parti de Smyrne avec 300 bateaux, a essuyé une tempête, puis a été longtemps retenu en Eubée, au point de songer à brûler sa flotte et à venir par terre. Enfin il peut reprendre la mer et débarque, non à Thessalonique, mais à 60 stades de là.
IV. *P. 391-394.* — Les Turcs ravagent les environs de Thessalonique. Umur envoie à Pydna 50 bateaux : la moitié des hommes iront à Berrhoia chercher Cantacuzène pour le ramener à Thessalonique, l'autre moitié ramenant les bateaux. Cantacuzène laisse à Berrhoia son fils Manuel et Jean Angélos et part pour Thessalonique. Pendant 7 jours, avec Umur, il campe devant la ville : les Zélotes répondent à ses ouvertures par des actes de cruauté envers ses partisans. Cantacuzène et Umur se décident à partir, sans avoir rien fait.	*P. 672-676.* — Les Turcs ravagent, dans la région de Thessalonique, les territoires « soumis aux Serbes ». Cantacuzène, laissant à Berrhoia son fils Manuel, se porte vers Thessalonique et fait sa jonction avec Umur. Tableau de l'action des Zélotes dans Thessalonique bloquée. Umur voudrait pousser vivement le siège par terre et par mer. Cantacuzène refuse parce qu'il vénère saint Démétrius, et préfère amener la ville à composition par la disette. Trente jours passent sans résultat. Cantacuzène, et Umur qui blâme sa conduite, partent.

CANTACUZÈNE, GRÉGORAS ET ENVERI

CHRONOLOGIE *(suite)*	ENVERI *(suite)*
« Vers le lever du chien » (Grégoras).	*V. 1401-1422.* — La nouvelle de l'arrivée d'Umur parvient à Salonique : le tekfur arme 36 galères, mais Apokaukos ne songe qu'à fuir. Umur, après avoir quitté Ipsala, rencontre quelque résistance, est victorieux. Les Mécréants se dispersent et les Musulmans, arrivant à Salonique, « virent qu'il n'y avait plus un seul bateau ».
Peu de jours après le départ d'Apokaukos (Grégoras).	*V. 1423-1502.* — La flotte d'Umur entre dans le port de Salonique. Les Turcs, dans un combat où ils sont victorieux des forces qui tentaient de s'opposer à leur débarquement, repoussent les Saloniciens dans leur ville, qu'Umur investit. Il refuse d'écouter les ambassades qui viennent l'inviter à abandonner, moyennant argent, le parti de l'usurpateur Cantacuzène. Il envoie chercher à Didymotique Cantacuzène, qui arrive avec « Kaloyan le fils du tekfur ». Il va à sa rencontre avec 30.000 Turcs. Umur « place la couronne » sur la tête du fils du tekfur et lui « rend » Salonique. Départ d'Umur et Cantacuzène.

TABLEAU SYNOPTIQUE DES RÉCITS DE

CANTACUZÈNE (Bonn, t. II) *(suite)*

V. *P. 394-405.* — Cantacuzène avec ses troupes, et Umur avec 6.000 de ses soldats, se dirigent vers la Thrace par la route de terre, donnant rendez-vous à la flotte turque et au reste de l'armée à Périthéorion. Ils s'y retrouvent en effet, et commencent le siège de la ville, cependant qu'Abdère et plusieurs places ouvertes se donnent librement. Joie à Didymotique. Échec des ambassades que Cantacuzène envoie à Constantinople, et qu'Umur appuie. Cantacuzène donne à Momčilo le gouvernement de la Mérope. Il lève le siège de Périthéorion, fait renvoyer en Asie la flotte d'Umur, et gagne Didymotique avec Umur et 6.000 Turcs. — Après quelques jours, il part pour le Rhodope, soumet les villes de la région de Morrha, leur donne comme gouverneur Jean Asan, rentre à Didymotique. — Razzias à travers la Thrace, effroyables dégâts commis par les Turcs, peine qu'en a Cantacuzène. — Il part pour soumettre le district de Sténimachos et Tzépaina, est arrêté en Morrha par une maladie d'Umur, revient à Didymotique.

VI. *P. 405-419.* — Byzance envoie à Andrinople, pour combattre Cantacuzène, des troupes commandées par Sphrantzès : celui-ci est battu,

GRÉGORAS (Bonn, t. II) *(suite)*

P. 676-677, 692-693. — Umur renvoie sa flotte en lui faisant longer les côtes de Thrace ; lui-même avec 6.000 hommes accompagne Cantacuzène par terre. Au bout de 7 jours, ils arrivent au pas de Christoupolis, le franchissent sans difficulté. En Thrace, ils s'efforcent de ramener les villes dissidentes. Mais ils échouent au siège de Périthéorion, et vont à Didymotique. Éloge d'Irène Cantacuzène, admiration qu'Umur éprouve pour elle.

CANTACUZÈNE, GRÉGORAS ET ENVERI

CHRONOLOGIE *(suite)*

Quand, ayant passé Christoupolis, Umur et Cantacuzène arrivent en Thrace, l'automne (de 1343) finit et l'hiver commence (Grégoras).

ENVERI *(suite)*

V. 1503-1682. — La flotte d'Umur part. Umur et Cantacuzène, avec le fils du tekfur, prennent la route de terre. Ils soumettent au passage Serrès et Zichna. Umur repousse la garnison de Christoupolis, fait démolir le mur. En Thrace, Umur, accompagné des deux tekfur (Cantacuzène et Kaloyan) est victorieux à Eksya, ainsi qu'à Buru, où il a retrouvé ses bateaux. Il prend à son service Momčilo. — Il fait remonter l'Hèbre à sa flotte jusqu'à Didymotique. Il est victorieux à Gümülcüne, où combat aussi Momčilo, et à Igrican. Razzias dans les pays serbes et bulgares. Kaloyan part pour Constantinople. Nouvelles razzias, capture d'un convoi de grains se rendant à Constantinople, razzia dans la région de Qolba. Retour à Didymotique. — On engage Umur à partir en raison des rigueurs possibles de l'hiver. Il renvoie sa flotte et presque toutes ses troupes, mais cédant aux prières de Cantacuzène, il reste lui-même avec 1.000 hommes. Razzias en Bulgarie. Séjour à Didymotique.

V. 1683-1866. — Des troupes byzantines venues d'Andrinople pillent la région de Didymotique : elles sont taillées en pièces, leur chef est tué.

TABLEAU SYNOPTIQUE DES RÉCITS DE

CANTACUZÈNE (Bonn, t. II) *(suite)*

et tué. Byzance s'adresse au tsar Alexandre de Bulgarie, dont Umur ravageait aussi les terres : il demande qu'on éloigne d'abord de Thrace les Turcs. Ne parvenant pas à acheter le départ d'Umur, Byzance corrompt le Philadelphien Mavrommatès, que Cantacuzène avait placé auprès d'Umur : il excite l'armée turque, qui a déjà quitté son pays depuis 10 mois, à exiger le retour ; il promet de procurer les bateaux nécessaires. Embarras d'Umur devant l'attitude de ses soldats ; il s'en ouvre à Cantacuzène. Bientôt arrive de Constantinople Georges Loukas, ami d'Umur, pour mettre au point avec celui-ci un accord, en vertu duquel Byzance enverra à Ainos des navires et de l'argent. — Cantacuzène accompagne Umur jusqu'à Traianoupolis. En attendant les bateaux, il va à Koumoutzina, où son fils Matthieu, chargé de prendre possession de la ville qui s'était soumise peu avant, était tombé malade ; il revient à Traianoupolis. Enfin Umur apprend que sont arrivés à Ainos les bateaux grecs promis, ainsi que 30 des siens. Il part, promettant à Cantacuzène de lui envoyer du renfort sous 15 jours, puis de revenir lui-même dès qu'il aura mis ordre à ses affaires. Treize jours plus tard, il envoie les troupes promises.

GRÉGORAS (Bonn, t. II) *(suite)*

P. 693-694. — Byzance, renonçant à attaquer Didymotique à cause de la présence des Turcs, tente à prix d'or d'amener Umur à rentrer chez lui. Umur avertit Cantacuzène : ils décident d'accepter l'offre, parce que les sommes importantes que versera Byzance affaibliront d'autant son effort de guerre et aideront Umur et Cantacuzène, et parce que les troupes d'Umur souffrent et manquent de vivres. Umur partira donc, promettant de revenir.

P. 703-708. — Cantacuzène conduit son armée au delà du Rhodope. Il soumet Komotènè et Gratianou.

Cantacuzène quitte Komotènè et va camper près de Mosynopolis. Momčilo, avec qui il avait conclu un accord, mais que Byzance essaie de débaucher, attaque par surprise Cantacuzène, qui n'est sauvé que de justesse. Il rentre à Didymotique.

Apokaukos part de Périnthe pour attaquer Didymotique, où Cantacuzène est isolé, ayant contre lui les Bulgares et les Serbes, et privé du secours d'Umur, que retient l'attaque latine contre Smyrne.

CANTACUZÈNE, GRÉGORAS ET ENVERI

CHRONOLOGIE *(suite)*	ENVERI *(suite)*
Début du printemps de 1344 (Grégoras).	A Didymotique, Cantacuzène offre une de ses filles en mariage à Umur. La chasteté de l'émir.
	Tout le pays étant maintenant soumis à Cantacuzène, Umur annonce à celui-ci son intention de partir, car *le printemps est venu*, et lui demande des bateaux. Une ambassade d'Anne de Savoie vient justement reprocher à Umur sa conduite et celle de Cantacuzène. Kaloyan envoie à Umur 25 bateaux, qui accostent sur l'Hèbre. De Didymotique, Cantacuzène accompagne jusqu'à Inoz Umur et les Turcs, qui s'embarquent. Retour à Izmir.
Début du printemps de 1344 (Grégoras).	
Au cœur du printemps de 1344 (Grégoras).	
Fin du printemps de 1344 (Grégoras).	
Début de l'été de 1344 (Grégoras).	

A quelles conclusions conduit ce tableau ? On notera d'abord certaines divergences entre Grégoras et Cantacuzène : il n'est pas de mon sujet de m'y attarder. Elles portent d'ailleurs sur des points d'importance secondaire, et n'affectent pas le tableau général de la situation et des événements. Il est clair que Cantacuzène a subi une longue série d'échecs, et n'a connu en compensation, pendant ces trois années, que bien peu de succès. Il est aux abois, presque seul, et pendant longtemps coupé de Didymotique elle-même. Il a contre lui, dans toutes les villes, le parti populaire, le δῆμος ou, comme dit Grégoras (1), les φατρίαι τοῦ δήμου, avec une constance et une violence qui mettent brusquement en lumière la force que ces mouvements sociaux pouvaient atteindre dans l'Empire byzantin, et qui obligent à considérer la « guerre civile » de 1341-1347 sous un tout autre aspect que celui d'une rivalité de princes, d'une lutte entre des légitimistes et un usurpateur : il s'agit aussi d'une « guerre de classes ». Cantacuzène a d'autre part contre lui la cour, la famille impériale, la reine mère, le patriarche, Apokaukos et son parti, Byzance enfin, ses armées, sa flotte, et sa diplomatie. Celle-ci en particulier est singulièrement active et efficace : Cantacuzène voit se détacher de lui, ou se retourner contre lui, le tsar Alexandre de Bulgarie, le kral Stefan Dušan, le prôtostratôr Synadènos, Momčilo, et c'est encore Byzance qui provoque le départ d'Umur en 1344 (2). Pour lui, Cantacuzène eut Jean Angélos, qui lui apporta, au moment où il n'avait presque pas de troupes, le renfort de la cavalerie venue de Thessalie, c'est-à-dire d'une région à structure sociale aristocratique. Il eut surtout Umur, sans lequel Didymotique eût succombé, et Cantacuzène n'eût point pu quitter son refuge de Berrhoia. Ce rôle décisif joué par Umur donne ici à la geste un intérêt particulier.

La chronologie s'établit assez bien. C'est au cœur de l'hiver 1342-1343, probablement en Janvier-Février 1343, qu'Umur délivre Didymotique de l'étreinte bulgare, sans parvenir d'ailleurs cette fois-là à joindre Cantacuzène. C'est au printemps de 1343 (Avril-Juin ?) que Cantacuzène s'installe enfin à Berrhoia, rassemble quelques troupes, et fait en direction de Thessalonique une tentative dont le complet échec le contraint à une retraite hâtive et difficile. C'est vers le milieu de la même année, peut-être en Juillet, qu'il parvient, malgré le blocus, à envoyer une ambassade à Umur. C'est dans l'automne 1343 (3)

(1) GRÉGORAS, Bonn, II, p. 658.

(2) L'activité de la diplomatie byzantine contre Cantacuzène s'étend même à l'Occident. Un exemple : une ambassade vint à Venise pour demander à la République d'intervenir auprès du roi de Racie pour qu'il ne soutienne pas Cantacuzène ; Venise répond, le 12 Mai 1343, qu'elle fera la démarche demandée (*Monumenta spectantia historiam Slavium Meridionalium*, II, Zagreb, 1870, p. 174, nº 288). On notera qu'en effet, vers la fin du printemps ou le début de l'été 1343, l'hostilité serbe à Cantacuzène commence à se manifester (cf. tableau ci-dessus, II).

(3) L'arrivée d'Umur à Thessalonique est mentionnée, mais avec une date erronée (6847= =1339), par une chronique brève maintenant publiée par R. J. LOENERTZ, *Démétrius Cydonès, Correspondance*, I (Studi e Testi, 186), Città del Vaticano, 1956, p. 174.

qu'Umur accouru fait sortir Cantacuzène de Berrhoia, et le conduit jusqu'en Thrace, où ils arrivent au début de l'hiver. C'est dans l'hiver 1343-1344, et probablement encore au début du printemps 1344, qu'ont lieu les opérations en Thrace. Mais c'est aussi au printemps que s'engagent entre Umur et Byzance les tractations qui, jointes peut-être à d'autres causes, aboutiront au départ de celui-ci, départ qui me semble devoir être placé à la fin du printemps 1344 (1).

Quand, à ce schéma, on essaie de superposer celui qui se tire de la geste, une première constatation s'impose : il y a un « trou » chez Enveri. Il correspond à la section II du tableau : la geste ne dit pas qu'Umur, quittant la Thrace au cœur de l'hiver 1343, rentre à Smyrne, elle ne mentionne pas l'ambassade envoyée par Cantacuzène de Berrhoia, ni la seconde traversée, cependant mouvementée, d'Umur allant au secours de son ami. Elle lie le départ de Didymotique et l'arrivée à Thessalonique, et par conséquent présente comme une seule expédition ce qui, en réalité, fut deux expéditions séparées par un retour à Smyrne, et par un intervalle de plusieurs mois. Ce qui manque aurait dû prendre place après le v. 1400. La première hypothèse est qu'il s'agit d'un accident matériel, une partie du manuscrit ayant disparu (2) : mais les deux manuscrits d'Enveri jusqu'ici connus, celui d'Izmir, daté d'Août 1489, et celui de Paris, considéré comme contemporain, donnant le même texte, et étant d'ailleurs indépendants l'un de l'autre, il faudrait supposer que cet accident avait affecté l'original sur lequel ils auraient été tous deux copiés. Il est impossible de le prouver. Et si l'on se souvient que le Düstūrnāme a été composé en 1465, l'intervalle entre 1465 et 1489 semblera faible pour admettre qu'un grave accident soit survenu à un exemplaire servant de modèle pour d'autres copies, et qu'il soit passé inaperçu.

Il faut donc considérer, jusqu'à preuve du contraire, que le texte que nous lisons est celui d'Enveri. Aussi bien, qui ne saurait point comment les événements se sont réellement déroulés, grâce à Grégoras et Cantacuzène, n'éprouverait, à passer du v. 1400 au v. 1401, pas plus d'embarras qu'en maints autres endroits de la geste. Ce fait est de grande conséquence : il oblige à admettre que la geste, au moins une fois dans la partie jusqu'à présent étudiée, présente un récit déformé par une grave lacune, et par suite qu'à

(1) L'exacte chronologie de la première moitié de 1344 me paraît impossible à établir. Comme le montre le tableau, les événements ne sont point rapportés dans le même ordre par Cantacuzène et Grégoras. De plus, Cantacuzène ne donne aucune indication de date, même approximative. Quant à GRÉGORAS, ayant rapidement conduit son récit jusqu'au départ d'Umur (Bonn, II, p. 694), puis parlé des affaires de la capitale, il revient à Cantacuzène et déclare reprendre son récit de plus haut (ἄνωθεν : p. 703), mais cette fois sans plus mentionner Umur, sinon pour laisser entendre qu'au début de l'été de 1344, il est fixé à Smyrne par la menace latine.

(2) Lorsque je ne connaissais que le manuscrit de Paris, cette hypothèse m'avait paru renforcée par le fait que le v. 1400 est le dernier d'un feuillet. Mais le manuscrit d'Izmir, qui est indépendant de celui de Paris, donnant le même texte, cet argument disparaît.

d'autres endroits aussi il en est peut-être de même. Aussi bien avons-nous déjà constaté qu'Enveri ne dit pas tout : mais ici, la geste ne se borne pas à passer sous silence certains événements, elle crée par cette omission un enchaînement trompeur. Il est impossible de dire si c'est Enveri qu'il faut accuser, ou si la source qu'il utilisait présentait déjà ce défaut. Il est pourtant permis de penser que le poète, qui adapte avec une hâte extrême des textes antérieurs à lui, qui d'autre part est séparé des événements par plus de cent vingt ans, qui enfin fait œuvre de panégyriste et non d'historien, a délibérément raccourci sa source, supprimant un retour à Smyrne qui n'eut rien de glorieux, une ambassade de Cantacuzène dont le récit ne pouvait différer beaucoup de celui de l'ambassade précédente (v. 1327 sq.), et une traversée de la mer Égée qui avait été difficile.

***

Entrons maintenant dans le détail des faits, et considérons d'abord les événements de l'hiver 1342-1343 (1). Nous sommes aussitôt arrêtés par les v. 1327-1334, destinés à expliquer pourquoi Cantacuzène, que les vers précédents ont présenté comme le souverain légitime, est dans l'obligation de faire appel à Umur : à Thessalonique, les ennemis de Cantacuzène excitent l'opinion contre lui, notamment en l'accusant d'être de ceux qui abaissent l'empire devant les Turcs, et ils provoquent une révolte populaire qui s'étend rapidement. Que Thessalonique soit un centre de résistance à Cantacuzène, et que le peuple lui soit presque partout hostile, sont des faits exacts. Qu'on ait excité contre Cantacuzène le sentiment national grec, « Ces gens-là ont donné Alaşehr aux Turcs ! » (2), est certain : Cantacuzène lui-même le confirme quand, si souvent, il tente de justifier ses relations avec les émirs. Et même si ce n'est pas, comme on n'en peut douter, la raison profonde de l'opposition à Cantacuzène, à Byzance ni dans les masses populaires, on conçoit que ce soit celle que Cantacuzène ait donnée aux Turcs, et que ceux-ci aient retenue. Mais les vers 1327-1328 et 1333, dans le texte et la traduction proposés, offrent d'insurmontables difficultés ; ce n'est pas « dans Salonique » qu'Alexis Apokaukos (« Parakimomenos ») se déclara contre Cantacuzène, il n'avait pas pour allié « le pape » (3),

(1) Cf. le tableau ci-dessus, section I.

(2) Sur Alaşehir (Philadelphie), et l'histoire de la ville au temps d'Umur et Cantacuzène, cf. ci-dessus, p. 106 sq. Les vers 1329-1330 ne laissent d'ailleurs pas d'être embarrassants, s'il est vrai que Cantacuzène, non seulement n'a pas *donné* Philadelphie aux Turcs, mais au contraire, lors de l'entrevue de Clazomènes, a obtenu que les Philadelphiens cessent d'être tributaires d'Umur. Ou bien nous ignorons quelque événement postérieur à l'entrevue de Clazomènes, ou bien Umur avait conservé sur Philadelphie (où l'on a vu qu'il construisit une mosquée) quelque droit de regard ou de suzeraineté, qui fournit un argument à la propagande byzantine contre Cantacuzène.

(3) Il est cependant vrai qu'à la fin de l'automne 1343, le pape Clément VI reçut en Avignon un ambassadeur envoyé par la cour de Byzance, Philippe de Saint-Germain, un des gentilshommes

et il n'était pas « le fils de l'oncle (paternel) du tekfur », c'est-à-dire d'Andronic III. Une de ces difficultés au moins se lève facilement : *papos* ne doit pas être traduit par *le pape*, mais par *le patriarche* (1), et il s'agit de Jean Kalékas, dont l'hostilité à Cantacuzène n'était guère moins notoire et violente que celle d'Apokaukos. On n'est donc pas surpris de le trouver ici mentionné. Il reste qu'Apokaukos ne peut être d'aucune manière le fils de l'oncle (paternel) d'Andronic III, et qu'on hésite à penser qu'une indication aussi précise, et d'ailleurs aussi inutile au récit, n'est que fantaisie gratuite ou erreur grossière. Or le manuscrit porte, paraît-il, au v. 1327, *birigisumenos* ou *birigyumenos*, et *parakimomenos* est une correction d'éditeur. On peut douter qu'elle ait rétabli la bonne leçon : on s'attend plutôt, à cause de la parenté impériale, à trouver ici le nom d'un Paléologue. On en connaît plusieurs qui ont joué à ce moment à Thessalonique, comme représentants de Byzance ou comme chefs des Zélotes, un rôle plus ou moins important (2). Cantacuzène nomme un Michel Paléologue, chef du parti des Zélotes, par conséquent son ennemi acharné, et puissant à Thessalonique jusqu'en 1345 (3), mais il néglige de dire

savoyards de la suite d'Anne de Savoie. Il était porteur de lettres d'Anne de Savoie et de messages oraux d'Apokaukos. Clément VI y répond par des lettres datées du 21 et du 23 Octobre 1343 : sur tout ce qui concerne cette ambassade, cf. GAY, *Clément VI*, p. 45-49 (avec les références). Mais il n'y a guère de vraisemblance que cette ambassade et cet échange de lettres, qui n'aboutirent d'ailleurs à rien de concret, aient été portés à la connaissance du parti de Cantacuzène et d'Umur, c'est-à-dire de ceux qu'il s'agissait de combattre, et il n'y a pas là non plus de quoi dire qu'Apokaukos avait pour allié le pape. Quant au passage de CANTACUZÈNE (Bonn, II, p. 539-540) où il est question, à une date plus tardive, d'une lettre supposée d'Anne de Savoie, rédigée en fait par Apokaukos et expédiée par lui à Clément VI, je ne pense pas qu'il faille le rapporter à l'ambassade de 1343 : il ne s'agit, du moins selon Cantacuzène, que d'une basse machination d'Apokaukos pour se forger une arme capable éventuellement de perdre Anne de Savoie dans l'esprit des Grecs ; l'affaire était naturellement entourée d'un profond secret, et l'émissaire d'Apokaukos était « un certain peintre nommé Praipositos », qui n'a rien à voir avec Philippe de Saint-Germain.

(1) Nous avons eu déjà l'occasion de faire la même remarque (ci-dessus, p. 84 et n. 1).

(2) Je ne mentionne que pour mémoire le despote Démétrius Paléologue, dont la carrière est encore sur quelques points obscure (cf. A. Th. PAPADOPULOS, *Versuch einer Genealogie der Palaiologen*, Munich, 1938, n° 63, p. 40 ; P. LEMERLE, *Philippes et la Macédoine orientale*, Paris, 1945, p. 188, 194, 224 et n. 4, en corrigeant en partie les indications de cette dernière note par celles de F. DÖLGER, dans *Archiv zur Urkundenforschung*, 13, 1933, p. 64, n. 1) ; d'après des documents signalés par GAY (*Clément VI*, p. 51 sq.), il vivait encore en 1343, était alors dans le parti hostile à Cantacuzène, et avait de Constantinople envoyé au pape une lettre à laquelle celui-ci répondit. Mais il ne saurait, dans la geste, s'agir de lui, puisqu'il était oncle d'Andronic III, et n'était pas à Thessalonique.

(3) CANTACUZÈNE, Bonn, II, p. 569-570 (à propos des événements de 1345 : mais on voit que la puissance de Michel Paléologue à Thessalonique était alors ancienne). A ma connaissance, aucune notice n'a été consacrée à ce personnage : TAFRALI (*Thessalonique au XIV^e siècle*, p. 76) se borne à le nommer. PAPADOPULOS *(op. cit.)* ne le connaît pas.

qui il est : je me suis demandé s'il ne s'agissait point de Michel Katharos Paléologue, fils illégitime du despote Constantin Paléologue, lui-même fils d'Andronic II et par conséquent oncle paternel d'Andronic III (1). La présence de ce Michel à Thessalonique ne serait pas surprenante, puisque son père y avait commandé (2). On sait d'autre part, par Cantacuzène, qu'Apokaukos avait confié le commandement des troupes de Byzance et de la Thrace à son gendre, Andronic Paléologue, et à Thomas Paléologue et que ces deux personnages, en 1342, avec Guy de Lusignan et l'éparque Monomachos, entrèrent dans Thessalonique d'où venait de s'enfuir Synadènos (3). De Thomas, nous ne savons à peu près rien (4). Andronic, à qui son beau-père confia peu de temps après la direction de la campagne contre Didymotique (5), était fils du Constantin Paléologue que Cantacuzène mentionne en 1342 comme gouverneur de Serrès (6). Ce Constantin, lui-même fils d'une sœur d'Andronic II, Anna Palaiologina, était donc bien oncle d'Andronic III (7). Mais Andronic, qui devait se noyer dans l'Hèbre (8), ne semble pas, bien qu'il eût été gendre d'Apokaukos et ennemi de Cantacuzène, avoir joué un rôle dont l'importance réponde à ce que la geste suggère (9). Si donc c'est bien un Paléologue qu'il faut chercher au vers 1327, et cela n'est qu'une hypothèse, je croirais que c'est Michel, chef des Zélotes.

Cantacuzène, dit la geste (v. 1335 sq.), envoya à Smyrne une ambassade pour demander l'aide d'Umur. De cette ambassade, qui aurait donc quitté la Serbie vers l'automne de 1342, ni Grégoras ni Cantacuzène ne parlent (10) : celui-ci mentionne *ex abrupto* l'arrivée d'Umur près de Didymotique, et Grégoras laisse croire qu'Umur était

(1) PAPADOPULOS, *op. cit.*, p. 37, n° 60. Cf. GRÉGORAS, Bonn, I, p. 293-295.
(2) LEMERLE, *op. cit.*, p. 193, 225.
(3) CANTACUZÈNE, Bonn, II, p. 225 et 236.
(4) PAPADOPULOS, *op. cit.*, p. 75, n° 115.
(5) CANTACUZÈNE, Bonn, II, p. 305.
(6) *Ibid.*, p. 329.
(7) PAPADOPULOS, *op. cit.*, p. 30, n° 48.
(8) Nous retrouvons ici la « chronique brève », déjà souvent citée, du cod. Mosq. gr. 426 (*Vizantijskij Vremennik*, 2, 1949, p. 285, l. 169 sq.). Après avoir mentionné, sous la date de Mai 1344, le départ d'Alexis Apokaukos pour Héraclée en compagnie de Jean V et du patriarche, puis la campagne d'Apokaukos contre Didymotique, elle écrit : τὸν Ἰούλιον δὲ μῆνα ἐπνήγει ὁ γρ[ ] τοῦ μεγάλου δούκος ὁ πρωτοστράτορ εἰς τὸν ποταμὸν τοῦ Δυδιμοτείχου κολυμβῶν. Le mot que n'a pas déchiffré l'éditeur, Gorjanov, et qu'il supplée dans le texte par γρ(ηγόριος) et en note par γραφεύς (!), est évidemment γαμβρός. La chronique mentionne ensuite, en Août, le retour du patriarche et de Jean V à Constantinople, sur l'ordre d'Anne de Savoie, puis le retour d'Apokaukos.
(9) PAPADOPULOS, *op. cit.*, p. 30, n° 49 ; R. GUILLAND, *BZ*, 46, 1953, p. 77.
(10) Par suite on pouvait se demander si cette ambassade, que la geste place avant la première arrivée d'Umur à Didymotique, donc en 1342, n'est point en réalité celle que Cantacuzène envoya de Berrhoia l'année suivante, et dont la geste cette fois ne parle pas : hypothèse inutile et peu satisfaisante.

de lui-même parti à la recherche de son ami, ἐζήτει μάλα τὸν φίλον θερμῶς. En réalité, il n'y a pas à douter qu'Umur ait bien été appelé : il n'avait aucun motif pour accourir au cœur de la mauvaise saison. Mais je doute que l'ambassade ait été envoyée par Cantacuzène, pour deux raisons. La première est qu'elle revient à Didymotique (v. 1363), comme à son lieu de départ : or Cantacuzène est alors en Serbie, et coupé de toutes relations avec Didymotique. La seconde est que le chef de l'ambassade est le « tekfur Asan » (v. 1337) : or Cantacuzène avait bien auprès de lui, depuis son départ de Didymotique en Mars 1342, un frère de sa femme, Jean Asan, mais il en avait fait le gouverneur du château de Mélénik (que plus tard, il est vrai, il remettra à Chrélès) ; et je pense que le tekfur est l'autre frère d'Irène, Manuel Asan, à qui Cantacuzène avant de partir avait confié toute la région de Didymotique, avec des pouvoirs étendus (1). Lorsque Didymotique, déjà en butte aux incessantes attaques des forces byzantines, se trouva en outre investie par les Bulgares d'Ivan Alexandre imprudemment appelés au secours, Manuel Asan a pu aller demander aide à Umur — il ne pouvait s'adresser à personne d'autre — et peut-être lui porter une lettre écrite par Irène Cantacuzène au nom de son mari (2). Ayant obtenu une réponse favorable, il revint en hâte à Didymotique (v. 1362), où bientôt il va accueillir Umur (v. 1371 sq.). Il n'est pas surprenant que Grégoras ne parle pas de cette démarche, évidemment tenue secrète (3), et que Cantacuzène n'en parle pas non plus, puisqu'il n'en est pas l'auteur (même s'il l'avait suggérée), et qu'il tient beaucoup à laisser croire qu'il n'a pas pris l'initiative de mêler les Turcs au conflit qui l'opposait à Byzance (4).

(1) Cf. ci-dessus, p. 148, n. 1.

(2) Le texte de la lettre (*Destān*, v. 1343 sq.) n'est évidemment pas digne de foi, encore qu'il donne de la situation une image dans l'ensemble exacte, qui peut laisser croire à l'existence d'un document authentique, connu de la source d'Enveri. Je me demande si les mots : « Ton frère s'en est allé » (v. 1344) s'appliquent bien à la mort d'Andronic III (malgré la « fraternité » entre le basileus et Umur, v. 1084), qu'il est étrange de voir annoncer si tardivement à Umur. Si la lettre émane, non de Cantacuzène, mais de sa femme Irène, ces mots ne désignent-ils pas Cantacuzène, en effet absent de Didymotique depuis Mars 1342 ?

(3) L'arrivée d'Umur est une complète surprise pour les Bulgares, qui décampent en hâte : CANTACUZÈNE, Bonn, II, p. 344.

(4) Cantacuzène profitera de ce que, au printemps de 1343, Apokaukos arrive à Thessalonique, non seulement avec une flotte grecque, mais aussi avec des bateaux turcs (Cantacuzène ne dit malheureusement pas, non plus que Grégoras, qui sont ces Turcs alliés d'Apokaukos), pour rejeter sur lui la responsabilité d'avoir mêlé les Turcs à leur querelle, et justifier l'appel que, de Berrhoia, il lancera bientôt à son tour à Umur (CANTACUZÈNE, Bonn, II, p. 396 ; GRÉGORAS, Bonn, II, p. 664-665). Il est évident qu'il devait dans ces conditions laisser dans l'ombre les circonstances qui, l'année précédente, avaient amené la première intervention d'Umur. Cependant, dans le discours qu'il fait adresser par Umur à ses troupes, en Eubée, en 1343 (Bonn, II, p. 387), Cantacuzène met dans la bouche de l'émir le rappel de la précédente campagne, en Thrace, avec 380 bateaux, « pour combattre les ennemis de Cantacuzène ».

Il n'y a rien à dire sur l'expédition d'Umur dans la région de Didymotique, puisque tout ce que nous en savons vient de Grégoras et de Cantacuzène (1), et que la geste n'en dit à peu près rien, sinon que les Turcs razzièrent le pays et entassèrent le butin dans Didymotique : ainsi la ville, déjà délivrée des attaques byzantines et bulgares par la seule présence d'Umur, vit-elle prendre fin la disette provoquée par la fuite des paysans de la région, qui avaient pris parti contre les gens de la ville (2). Puis les rigueurs de l'hiver de 1343, dont la description concorde avec celles de Grégoras et Cantacuzène, contraignent Umur à rembarquer, au bout de deux mois (v. 1393). Si l'indication est exacte, comme il me semble, c'est bien entre Décembre 1342 et Février 1343 qu'il faut placer le séjour d'Umur en Thrace.

***

Omettant, comme on l'a vu plus haut, le retour à Smyrne, l'appel lancé à son ami par Cantacuzène bloqué dans Berrhoia, les efforts de la diplomatie byzantine pour empêcher Umur d'y répondre (3), le récit de la navigation de Smyrne à Thessalonique par l'Eubée (4), la geste mentionne sans préambule l'arrivée d'Umur à Thessalonique, comme s'il venait directement de Didymotique. Est-ce pour cela que le v. 1415 contient la mention, certainement fautive, d'Ipsala ? Il n'y a pas de localité de ce nom dans le golfe de Thessalonique, mais en Thrace existait l'ancien Κύψελα-Κύψαλα, sur la rive gauche de l'Hèbre, à peu près à mi-distance de Didymotique et de la mer (5). La présence d'Ipsala dans notre passage doit être attribuée au désordre qui affecte ici la composition

(1) En plus de quelques détails, sur lesquels je passe puisque le tableau ci-dessus les met en évidence et qu'il n'y a rien d'autre à en dire, le récit de Cantacuzène diffère de ceux de Grégoras et d'Enveri principalement en ce qu'il parle d'une tentative d'Umur pour aller le rejoindre à l'Ouest du Nestos, en franchissant le pas de Christoupolis, et de la façon dont les Serbes la déjouèrent. Je ne vois pas de raison de douter ici du témoignage de Cantacuzène. Grégoras parle seulement du froid et de la neige qui coupent les communications avec Cantacuzène.

(2) Très curieux passage de CANTACUZÈNE, Bonn, II, p. 302 et 338 : les paysans des environs de Didymotique ayant pris parti contre les gens de la ville (nouvel épisode du conflit entre les classes populaires et l'aristocratie), ceux-ci durent renoncer à la culture de la terre et ne vécurent plus que de razzia ; et comme la proximité des troupes byzantines, et sans doute bulgares, leur enleva même cette ressource, les habitants de Didymotique souffrirent de la disette.

(3) Du moins au témoignage de CANTACUZÈNE : Bonn, II, p. 384. Apokaukos aurait même fait courir le bruit que Cantacuzène était mort en Serbie.

(4) Les récits de CANTACUZÈNE *(loc. cit.)* et de GRÉGORAS (Bonn, II, p. 672) diffèrent dans des détails, mais concordent pour l'essentiel : la traversée d'Umur fut retardée par un séjour forcé en Eubée.

(5) F. BABINGER, *Beiträge zur Frühgeschichte der Türkenherrschaft in Rumelien*, Munich, 1944, p. 47 et carte ; St. KYRIAKIDÈS, Βυζαντιναὶ Μελέται, Thessalonique, 1939, p. 72, 110, 198.

d'Enveri, ou la source qu'il utilise. En réalité Umur a débarqué à une soixantaine de stades de Thessalonique (Grégoras), au port τοῦ Κλωπᾶ, qu'il choisit, dit Cantacuzène, parce que la côte d'en face, celle de Botiée, n'offrait aucun port capable de recevoir une grande flotte (1) : d'où il résulte que le port τοῦ Κλωπᾶ se trouvait à une dizaine de kilomètres au Sud de Thessalonique, sur la côte orientale du golfe. Mais si tout ce passage de la geste (v. 1401-1422) est manifestement brouillé (2), il n'en est pas moins pour l'essentiel confirmé par Grégoras et Cantacuzène : Apokaukos avait précipitamment quitté Thessalonique, pour gagner par mer Constantinople, à l'annonce qu'Umur approchait, et celui-ci trouva le port vide de bateaux de guerre byzantins (3).

Tout le morceau qui suit (v. 1423-1502 : cf. le tableau ci-dessus, section IV) est pour nous très instructif. Cette fois encore, il est dans l'ensemble exact : il est vraisemblable que la garnison de Thessalonique a tenté de s'opposer au débarquement d'Umur, il est certain qu'elle y a échoué et que la ville a été investie ; il est encore vraisemblable que les assiégés tentèrent de détacher Umur de Cantacuzène et d'acheter son départ (les v. 1470-1474 sonnent vrai), et il est certain qu'Umur repoussa ces offres ; il est enfin exact que Cantacuzène et lui levèrent le camp sans avoir remporté aucun succès, épisode peu glorieux que la geste expédie en deux vers ambigus (1501-1502). Tout le reste est étrangement fantaisiste, et sur deux points au moins, des plus importants, grossièrement faux. Alors que Cantacuzène était à Berrhoia, où Umur envoya une nombreuse escorte le prendre et le conduire en sûreté jusque sous Thessalonique, Enveri le fait venir de Didymotique (v. 1489 sq.) : nouvelle conséquence du fait qu'il ignore ou omet les événements de la demi-année qui sépare le départ d'Umur de Didymotique et son arrivée devant Thessalonique ; ne sachant pas que Cantacuzène était à Berrhoia, ou pourquoi il y était, le rédacteur le fait venir de la ville qu'il connaît pour être sa résidence principale. D'autre part, la geste déclare qu'avec Cantacuzène vint Qaloyan, c'est-à-dire Jean V, qu'Umur couronna (v. 1499) et à qui Thessalonique « fut rendue ». Je ne suis pas parvenu à découvrir quelle confusion a donné naissance à cette fable. Il est vrai qu'à Berrhoia, Cantacuzène avait avec lui ses deux fils, Matthieu et Manuel, et son beau-frère, Jean Asan ; quand il rejoint Umur, il laisse Manuel à Berrhoia, et emmène donc Matthieu

(1) GRÉGORAS, Bonn, II, p. 672 ; CANTACUZÈNE, Bonn, II, p. 390.

(2) En particulier le combat, auquel font allusion les v. 1415-1418, ou bien est imaginaire, ou bien se rapporte, comme la mention d'Ipsala, au précédent séjour d'Umur en Thrace.

(3) Le v. 1422, « il n'y avait plus un seul bateau », me paraît donner raison à CANTACUZÈNE, lorsqu'il dit (Bonn, II, p. 385) qu'Apokaukos en partant n'avait laissé à Thessalonique que deux trières, évidemment incapables de rien tenter contre Umur. Le récit correspondant de GRÉGORAS (Bonn, II, p. 670-671), d'après lequel Apokaukos s'enfuit secrètement avec seulement quelques navires rapides, laissant donc le reste de sa flotte à Thessalonique, en particulier les navires turcs alliés dont les équipages se livrèrent aux pires excès, me paraît suspect.

et Jean Asan (1) ; mais une confusion entre l'un ou l'autre et Jean V paraît fort improbable. Je ne peux davantage expliquer que dans la suite, Qaloyan, après avoir quelque temps accompagné en Thrace Cantacuzène et Umur (v. 1507, 1548 sq.), parte pour Constantinople : « Qaloyan partit pour Istanbul, le shah du monde lui en donna l'autorisation » (v. 1607-1608) (2).

***

La source de la geste, pour les v. 1503-1527, est excellente. Tandis que Cantacuzène et Grégoras se bornent à dire qu'Umur et Cantacuzène, avec une partie de l'armée (le reste avec la flotte longeait la côte), gagnent par la route de terre la Thrace, Grégoras ajoutant qu'ils arrivèrent à Christoupolis au bout de sept jours de marche, Enveri donne les étapes intermédiaires, Serrès et Zichna, qui sont en effet les deux principales places sur la grande route de Thessalonique vers la Thrace (3), et il mentionne la destruction du mur de Christoupolis. Serrès, toujours résolument hostile à Cantacuzène, qui deux fois avait tenté vainement de s'en emparer, était en 1342 commandée par Constantin Paléologue, dont le fils Andronic avait épousé une fille d'Apokaukos (4) : on peut penser qu'il était encore, en 1343, le « tekfur de Siroz » dont parle Enveri. Mais il n'est pas croyable qu'il ait fait acte de soumission et accepté de devenir tributaire d'Umur, comme le dit la geste, qui d'ailleurs ne parle ni d'un combat, ni d'une entrée d'Umur dans la ville. Cantacuzène, sinon Grégoras, n'aurait pas manqué de mentionner le fait : en réalité, parti en hâte de Thessalonique pour gagner à travers un pays hostile la Thrace et Didymotique, qu'il avait depuis si longtemps quittés et où la situation était grave, Cantacuzène ne devait point s'attarder en chemin à assiéger des places fortes que, même avec l'aide d'Umur, il ne pouvait enlever facilement, comme l'exemple de Périthéorion va bientôt le montrer. Serrès ne fut pas prise, ni même attaquée. Il en fut sûrement de même pour Zichna, à un peu plus de vingt kilomètres à l'Est de Serrès : ses fortifications bravaient le coup de main. Cela invite à la prudence pour d'autres passages de la geste, où il ne faut pas sans examen prendre à la lettre la mention du *harāc* imposé par Umur, souvent simple clause de style.

(1) Un peu plus tard on les retrouve l'un et l'autre en Thrace : CANTACUZÈNE, Bonn, II, p. 404, 415.

(2) Est-ce parce que, un peu plus loin (v. 1841-1842), Jean V enverra de Constantinople des bateaux à Umur, que le rédacteur, embarrassé par la présence en Thrace du personnage qu'il confond avec lui, le fait rentrer dans la capitale ?

(3) Sur les routes de la Macédoine orientale, cf. P. LEMERLE, *Philippes et la Macédoine orientale*, Paris, 1945, Index s. v. « routes » ; sur la βασιλικὴ ὁδός passant par SERRÈS, *ibid.*, p. 74, n. 3, 170, n. 4.

(4) CANTACUZÈNE, Bonn, II, p. 329.

A Christoupolis, dont le rôle de place frontière et de passage obligé entre Macédoine et Thrace est bien connu, il est possible que la garnison ait ébauché une résistance, avant de se replier dans l'enceinte. Mais la mention importante, et exacte, est celle du « grand mur » (1) (v. 1523). J'en ai parlé ailleurs (2), et me borne à rappeler que ce μακρὸν τεῖχος, mentionné chez les chroniqueurs pour la première fois à propos de la Compagnie catalane, contre laquelle il avait été construit sous Andronic II, partait du bord de la mer et escaladait vers le Nord la montagne, complétant les défenses de la place même de Christoupolis, qu'il empêchait de tourner, et barrant entièrement le passage, τὰ περὶ τὴν Χριστούπολιν στενά. D'après Cantacuzène, les Turcs d'Umur s'y étaient déjà heurtés, venant cette fois de l'Est, lors de leur premier séjour en Thrace, quand ils tentaient de rejoindre Cantacuzène : καὶ γενόμενοι παρὰ τὸ ἐν Χριστουπόλει τείχισμα, ἐπεὶ ἀντέχειν οὐχ οἷοί τε ἦσαν οἱ φρουροῦντες πρὸς τοσαύτην δύναμιν, πολλαχοῦ διατεμόντες διέβησαν (3). De même cette fois-ci, ils repoussèrent facilement les défenseurs et crevèrent le mur, ce qui, sans leur livrer la très forte place de Christoupolis, leur livrait le passage vers l'Est. Ils étaient en Thrace.

Le long récit qui commence à cet endroit, pour s'achever avec le retour d'Umur à Smyrne (v. 1866), présente des difficultés que met en évidence le tableau ci-dessus (sections V et VI). Cependant il repose certainement lui aussi sur une source valable, comme le montrent dès le début les mentions des deux villes d'Eksya et de Buru. La première a été identifiée avec Xanthi (Ξάνθη, Ξάνθεια), avec raison : après la passe de Christoupolis, la route principale remontait assez haut vers le Nord pour contourner le delta marécageux du Nestos, et passait par Xanthi avant d'atteindre Périthéorion. Les déformations turques du nom de Xanthi sont nombreuses : Ksansi, Eskidže, Iskedže, etc. (4) ; Eksya, venant de la forme grecque Ξάνθεια, est admissible. C'était une place de moyenne importance : attendu que ni Cantacuzène, ni Grégoras, qui pourtant la connaissent bien et en parleront bientôt, ne la mentionnent à cet endroit, il est probable qu'elle ne fut ni sérieusement attaquée, ni prise. Les troupes d'Umur et de Cantacuzène défilèrent sous ses murs, et peut-être la tâtèrent au passage (5), mais sans s'y attarder (6).

(1) Qu'il ne faut pas prendre pour le Symbolon, lequel est une chaîne de collines parallèle à la côte (*Destān*, p. 99, n. 3).

(2) P. LEMERLE, *op. cit.*, notamment p. 191 ; G. BAKALAKIS, Τὸ παρὰ τὴν Χριστούπολιν τείχισμα : Ἑλληνικά, 10, 1938, p. 307-318.

(3) CANTACUZÈNE, Bonn, II, p. 346.

(4) Carte de l'État-major autrichien au 1/200.000, feuille Xanthi ; F. BABINGER, *Beiträge zur Frühgeschichte der Türkenherrschaft in Rumelien*, Munich, 1944, Index p. 83.

(5) GRÉGORAS, Bonn, II, p. 677 : τὰ περὶ τὴν Χριστούπολιν ἀπονητὶ διέβησαν στενά, κακεῖθεν αὖθις ὡς διὰ φιλίας πορευόμενοι τῶν ἐνταῦθα διισταμένων ἀπεπειρῶντο πόλεων.

(6) L'anecdote d'Umur surpris seul dans une vigne par des ennemis (v. 1533 sq.) a peut-être un fond de vérité, mais sa conclusion (v. 1543 sq.) est fantaisiste.

C'est vers Périthéorion qu'elles se hâtaient. C'est là, dit Cantacuzène, que lui-même et Umur, quittant Thessalonique, avaient donné rendez-vous à la flotte et au reste de l'armée, et qu'en fait ils les retrouvèrent, pour mettre le siège devant la ville (1). Grégoras le confirme (2). Or ce que les chroniqueurs disent de Périthéorion correspond à ce qu'Enveri dit de Buru (v. 1547 sq.) (3), et il n'y a pas de doute que les deux noms désignent la même place : brillante confirmation d'une identification, depuis longtemps proposée par St. Kyriakidès, qui avait montré que Périthéorion est l'ancienne Anastasioupolis, au fond du lac Bistonis (dont le nom turc est Buru gölü), et qu'elle s'élevait sur l'actuel emplacement des ruines d'un château dit Buru Kale, où Kyriakidès a relevé des restes de murs portant le monogramme des Paléologues (4). C'est là qu'Umur et Cantacuzène, toutes leurs forces réunies, vinrent mettre le siège au début de l'hiver de 1343-1344, évidemment pour enlever aux Byzantins une place maritime grâce à laquelle ils menaçaient la Thrace ; et c'est au cours de ce siège que le chroniqueur turc, qui est la source lointaine d'Enveri, vit pratiquer, sous les ordres de Cantacuzène, la manœuvre de la « petite grenouille » (v. 1555 sq.). Tout cela est vraisemblable, et le texte de la geste inspire ici confiance. Malheureusement il se termine par une grave erreur : bien loin de se rendre, comme le prétend Enveri (v. 1565 sq.), Périthéorion résista si bien, que Cantacuzène et Umur durent lever le siège. Grégoras le dit, et Cantacuzène aussi, qui précise qu'avant de partir il brûla ses machines de siège (5). De son propre aveu, il n'avait encore pu mettre la main que sur trois villes ou châteaux, qui s'étaient spontanément donnés à lui, Abdère d'une part (6), et d'autre part, dans la Méropè, Hagia Eirènè et Povisdos (7). Ce démenti infligé à la geste éclaire les procédés d'Enveri, ou de sa source.

A cet endroit (v. 1569 sq.), le chroniqueur introduit un nouveau personnage,

(1) CANTACUZÈNE, Bonn, II, p. 394.

(2) GRÉGORAS, Bonn, II, p. 692.

(3) Confirmation décisive au v. 1553 : « Soudain les bateaux (d'Umur) arrivèrent à Buru. »

(4) St. KYRIAKIDÈS, Θρακικὰ ταξείδια, Μπουροῦ Καλέ-'Αναστασιούπολις-Περιθεώριον, dans : 'Ημερολόγιον Μεγάλης 'Ελλάδος, 1931, p. 195 sq. ; DU MÊME, Βυζαντιναὶ Μελέται, II-V, Thessalonique, 1939, cf. index *s. v.* Περιθεώριον ; P. LEMERLE, *Philippes et la Macédoine orientale*, Paris, 1945, Index *s. v.* Περιθεώριον. Un autre (?) port sur le lac Bistonis était celui dit Πορουῦ (St. KYRIAKIDÈS, Βυζ. Μελ, p. 40, n. 1), dont nous avons parlé ci-dessus, p. 72. Sur la reconstruction, par Andronic III, d'Anastasioupolis dès lors nommée Périthéorion, cf. CANTACUZÈNE, Bonn, II, p. 542.

(5) CANTACUZÈNE, Bonn, II, p. 403-404.

(6) *Ibid.*, p. 594. Abdère est le nom ancien, Polystylos le nom médiéval, Bulustra le nom moderne : cf. St. KYRIAKIDÈS, Μπουλούστρα-Πολύστυλον, dans 'Αφιέρωμα εἰς Γ. Ν. Χατζιδάκιν, Athènes, 1921, p. 170 sq.

(7) CANTACUZÈNE, Bonn, II, p. 402. Sur la région désignée par Cantacuzène sous le nom de Méropè, à savoir le pays montagneux au Nord de Xanthi, ancienne 'Αχριδώ, cf. St. KYRIAKIDÈS, Βυζ. Μελ, p. 40.

Mumcila, c'est-à-dire le Bulgare Momčilo, que Cantacuzène nomme Μομιτζίλος, et Grégoras Μομιτίλας : il venait, dit la geste, du pays serbe avec quatre mille hommes, pour se mettre au service de Cantacuzène et d'Umur, et il fut engagé par Umur avec son armée. Preuve nouvelle que l'information d'Enveri est ici de bonne source, car Momčilo est bien connu précisément à l'époque et dans les circonstances qu'indique la geste (1). Cantacuzène, qui donne sur lui les renseignements les plus détaillés et les plus sûrs (2), nous apprend que cet aventurier bulgare, un moment à la solde d'Andronic III, mais surtout adonné au brigandage, après avoir mis à mal les confins bulgaro-byzantins, s'était retiré chez les Serbes (3) pour échapper au châtiment. Il y connut probablement Cantacuzène. A la nouvelle que celui-ci marchait vers la Thrace, il vint se mettre à sa disposition (4). Justement les deux places de Mérope qui s'étaient soumises, et des nomades habitant des bourgs ouverts dans la même région, demandaient à Cantacuzène un chef : Momčilo fut nommé au commandement de la Mérope, d'où il tira plus de trois cents cavaliers et de cinq mille fantassins ; il avait ordre de les employer à attaquer les villes qui ne se soumettraient pas à Cantacuzène. Une remarque s'impose donc : c'est évidemment Cantacuzène, et non Umur, qui prit l'aventurier à son service ; une fois de plus, la geste prête à son héros, sur qui seul doit porter l'attention, le rôle joué par un autre. A cela près (5), l'image pittoresque brossée par le poète de ce chef de bande, haut comme un minaret, est exacte. Et le moment où il apparaît dans le récit, à propos du siège de Périthéorion, concorde avec les indications de Cantacuzène.

Nous sommes dans l'hiver de 1344, probablement en Janvier. Les bateaux d'Umur « entrèrent dans le Meric et remontèrent jusqu'à Dimetoqa » (v. 1581-1582), c'est-à-dire, s'il faut en croire Enveri, quittèrent Périthéorion et le lac Bistonis, et remontèrent l'Hèbre (Meric, Marica) jusqu'à la hauteur de Didymotique. Donc le siège de Périthéorion était levé. Mais il est évident que ce n'est point la flotte, en tout cas pas elle seule, qui a gagné Didymotique, mais Cantacuzène et Umur, avec les troupes de terre. Grégoras le dit, et Cantacuzène le confirme (6), ajoutant qu'avec Umur il emmenait six mille soldats turcs

(1) St. KYRIAKIDÈS, Βυζαντιναὶ Μελέται, VII, Ὁ Μομτζίλος καὶ τὸ κράτος τοῦ, dans Μακεδονικά, 2, 1941-1952 (Thessalonique, 1953), p. 332-345.

(2) CANTACUZÈNE, Bonn, II, p. 402-403.

(3) La source d'Enveri connaît ce détail : « Il y avait *dans le pays serbe...* » (v. 1569). GRÉGORAS (Bonn, II, p. 703) dit que Momčilo était né ἐν μεθορίοις Πατριβαλῶν καὶ Μυσῶν : il faut évidemment lire Τριβαλῶν.

(4) Momčilo se sépara du kral et vint se joindre à Cantacuzène « lorsque celui-ci, de Berrhoia, se mit en route pour Périthéorion », donc encore en Macédoine : CANTACUZÈNE, Bonn, II, p. 403.

(5) Cependant il est peu vraisemblable que Momčilo soit venu trouver Cantacuzène « à la tête de quatre mille hommes » (v. 1571). C'est après avoir reçu le commandement de la Mérope qu'il eut une armée, que d'ailleurs Cantacuzène qualifie de λῃστρική.

(6) GRÉGORAS, Bonn, II, p. 692 ; CANTACUZÈNE, Bonn, II, p. 404.

d'élite. Il y a ici désaccord entre la geste et Cantacuzène : selon celui-ci la flotte turque, quittant Périthéorion, n'est pas allée à Didymotique, mais est tout entière rentrée chez elle, donc à Smyrne, τοῦ στόλου παντὸς εἰς τὴν οἰκείαν ἀποπλεύσαντος. Nous verrons bientôt qui des deux dit vrai. Le retour de Cantacuzène, après une si longue absence et tant d'alarmes, fut marqué, à Didymotique, par de grandes réjouissances. Or, Umur, notons-le bien, en avait tout le mérite : sans lui Cantacuzène fût resté bloqué dans Berrhoia.

***

Il est moins aisé de reconstituer la succession des événements racontés aux vers 1583-1738. Chacun pris en lui-même a toutes les chances d'être historique. Montrons-le :

L'attaque de Gümülcüne et Igrican (v. 1583-1602). — La première de ces deux villes est Komotini, à la latitude de Xanthi et à une quarantaine de kilomètres vers l'Est (1). La seconde est placée à tort par Enveri « à proximité de la mer » : grâce à St. Kyriakidès, elle peut être identifiée avec certitude avec Gratianou ou Gratianoupolis, et par conséquent située à environ dix kilomètres au Nord-Est de Komotini, à l'endroit où d'importantes ruines de fortifications byzantines s'élèvent à côté d'un village qui s'est appelé Agridžanhisar (2) ou Γριτζὰν Ἀσάρ, aujourd'hui Γρατινή (3). Or Grégoras dit qu'au début du printemps de 1344, Komotini et Gratianou se rendirent à Cantacuzène (4). Celui-ci mentionne d'une part la reddition de Komotini (5), d'autre part le siège et la prise de Gratianou (6). Il est vrai que la participation de Momčilo à l'affaire de Komotini, que la geste rapporte, est inconnue des deux historiens grecs ou passée par eux sous silence : elle n'est pas invraisemblable.

La capture du convoi de ravitaillement (v. 1623-1645). — Évidemment Cantacuzène ni Grégoras n'ont rapporté le fait, qui devait être banal. Nous savons déjà que la population de Didymotique, à plus forte raison depuis que les troupes d'Umur étaient venues

(1) GUMULDJINA, Γκιουμουρτζίνα, Κουμουτζηνά, Κομοτινή : cf. St. KYRIAKIDÈS, Βυζαντιναὶ Μελέται, II-V, Thessalonique, 1939, Index *s. v.* et fig. p. 39 (murailles byzantines de Komotini).

(2) Sur la carte autrichienne au 1/200.000.

(3) St. KYRIAKIDÈS, *op. cit.*, p. 40-41 et fig. p. 40, 42, 44.

(4) GRÉGORAS, Bonn, II, p. 703.

(5) CANTACUZÈNE, Bonn, II, p. 415.

(6) *Ibid.*, p. 422, 425. Cantacuzène dit là que Gratianou était « comme la métropole de la Chalcidique », et l'on sait que par Chalcidique il entend la partie de la Thrace, entre mer et montagne, dont Xanthi et Komotini, depuis la décadence de Mosynopolis, sont les principales villes, c'est-à-dire à peu près le district de Boléron. Un exemple : à Didymotique, Irène, qui n'avait point de nouvelles de son mari depuis le départ de Berrhoia, apprend ὅτι ὁ βασιλεὺς ἤδη τῆς Χαλκιδέων εἴη ἐπιβάς (CANTACUZÈNE, Bonn, II, p. 401) ; or il est en train d'assiéger Périthéorion, que Cantacuzène place donc en « Chalcidique ».

la grossir, ne pouvait se ravitailler qu'en faisant des razzias. Ce fut certainement une des occupations d'Umur, que de lancer des raids pour ramener des vivres : les v. 1603-1607, entre autres, le prouvent. Mais Byzance avait aussi des difficultés de ravitaillement. Les céréales qu'elle ne recevait point de la mer Noire, elle les faisait venir de Thrace ou, par la Thrace, de régions plus lointaines. Depuis que le retour de Cantacuzène et, surtout, l'arrivée d'Umur avaient en Thrace changé la situation, et retourné contre Constantinople la menace que celle-ci avait fait peser sur Didymotique, les autorités byzantines faisaient sans doute venir le blé par grands convois fortement escortés, ou bien les marchands prenaient d'eux-mêmes cette précaution. C'est un convoi de ce genre qui fut surpris et capturé par Umur (1). Dépouillé des habituelles exagérations — trente Turcs vainqueurs sans combat de six mille hommes ! — l'épisode est sûrement authentique. On aimerait savoir où il se déroula, pour placer un jalon sur l'une de ces routes commerciales encore si mal connues. Mais la mention de Qolba dans le vers qui suit immédiatement (v. 1647), en admettant même qu'elle s'y rapporte, reste énigmatique (2).

Le tekfur d'Edirne vaincu et tué (v. 1683-1783). — Nous saisissons parfaitement ici un procédé cher à Enveri (ou à sa source), qui consiste à partir d'un fait exact, pour composer un récit épique tout à fait fantaisiste et d'ailleurs banal. Il est exact que le gouverneur grec d'Andrinople marcha vers Didymotique, fut vaincu et fut tué, et qu'Umur prit part au combat ; tout le reste est déformation épique et thèmes conventionnels. Nous connaissons, en effet, cet épisode par Cantacuzène (3), dont le récit a toutes les couleurs de l'authenticité : les Byzantins avaient envoyé des troupes pour renforcer l'importante place d'Adrianoupolis ; Sphrantzès en était le chef ; il crut pouvoir profiter d'une absence de Cantacuzène, parti en campagne en direction de Sténimachos, pour aller ravager les environs de Didymotique ; il fut surpris par Cantacuzène, revenant de Morrha (4), et il périt dans le combat avec la plupart des siens ; Umur, bien que relevant

(1) Une seule difficulté : après s'être emparés des chariots de blé, les Turcs donnent à ceux qui les escortaient, et qui ne semblent pas avoir tenté de résister, « la permission de repartir » (v. 1645). C'est étrange. Est-ce Cantacuzène qui, par un trait de cette générosité qu'il jugeait habile d'afficher, a fait relâcher l'escorte grecque ? Ou bien le convoi et l'escorte n'étaient-ils pas grecs, puisque aussi bien la geste n'en précise pas la nationalité et parle seulement de « mécréants » ?

(2) St. Kyriakidès a ingénieusement supposé que Qolba pouvait être le lieu-dit Κλέπτα, mentionné ailleurs par CANTACUZÈNE (Bonn, I, p. 300), et qui se trouvait sur la route de Constantinople : Ἑλληνικά, 13, 1954, p. 396.

(3) Bonn, II, p. 405-406.

(4) Cantacuzène nomme Μόρρα la région montagneuse qui touche à l'Ouest à la Mérope, à l'Est à Didymotique : cf. St. KYRIAKIDÈS, Βυζαντιναὶ Μελέται, II-V, Thessalonique, 1939, p. 48 sq., 188 sq.

de maladie (1), combattit au premier rang, et reçut trois coups de lance (2) qui auraient été mortels, si contre son habitude il n'avait porté une cuirasse, parce que Cantacuzène l'avait averti peu de jours avant du danger de combattre à découvert. Chez Enveri, les règles du genre veulent qu'Umur occupe seul la scène et accomplisse des exploits prodigieux : mais notons bien que les données essentielles sont historiques (3).

Voici donc, dans le passage qui nous occupe, trois épisodes importants qui sont certainement historiques. Cela invite à examiner avec attention l'ensemble du morceau. Or les événements s'y succèdent dans l'ordre qu'indique le tableau ci-dessus, auquel je prie qu'on se reporte. Le point important est que la flotte et l'armée turques, qui ont ramené Cantacuzène de Berrhoia à Didymotique, regagnent l'émirat d'Aydin en deux fois : d'abord toute la flotte et presque toute l'armée ; plus tard, Umur et le corps d'élite qu'il a gardé avec lui. Il ne fait pas de doute que le chroniqueur était là-dessus bien informé. Il n'aurait d'ailleurs pas inventé ce qu'il dit (v. 1667-1676) du retour de la flotte à Éphèse, et des reproches adressés à Ehad et Ilyas par Hizir, qui les soupçonne d'avoir abandonné son frère chez les mécréants.

Or cette donnée ne se retrouve pas chez Grégoras, qui a le mérite de donner, à son ordinaire, quelques repères chronologiques, mais en revanche est fort succinct, et ne rapporte pas même dans leur ordre les événements peu nombreux qu'il mentionne : après l'échec du siège de Périthéorion et l'arrivée à Didymotique de Cantacuzène et d'Umur, il parle aussitôt des efforts de la diplomatie byzantine auprès d'Umur, dont elle achète le départ, qui se serait fait en une seule fois sur des bateaux grecs (4) ; puis plus loin (5), revenant en arrière, au début du printemps de 1344, il mentionne la prise de Komotini et Gratianou, l'accord avec Momčilo, des incidents survenus alors que Cantacuzène campe près de Mosynopolis (6), mais il ne fait plus aucune allusion à Umur,

(1) Cantacuzène en effet n'avait pu atteindre son objectif, parce qu'une maladie d'Umur l'avait bientôt obligé à rebrousser chemin. C'est ce que Sphrantzès ignorait, et qui causa sa perte.

(2) Faut-il rapprocher ce détail du v. 1701 de la geste ?

(3) En revanche, le rachat du corps de Sphrantzès est suspect, et pourrait bien n'être qu'un cliché : nous verrons plus loin que c'est le cas pour un prétendu rachat des corps de chefs latins tués à Smyrne.

(4) GRÉGORAS, Bonn, II, p. 692-694. Évidemment sur le dernier point Grégoras se trompe, mais il est logique avec lui-même, et son erreur découle de celle qu'il avait commise plus haut (*ibid.*, p. 676) : il avait cru qu'au départ de Thessalonique, Umur avait envoyé sa flotte en Asie, et non à Périthéorion.

(5) GRÉGORAS, Bonn, II, p. 703 sq.

(6) Mosynopolis, Messinople des Croisés, Messin kale des Turcs (sur la carte autrichienne d'État-major au 1/200.000), à environ cinq kilomètres à l'Ouest de Komotini ; sur la localisation et l'histoire de cette ville, qui fut importante avant l'époque des Paléologues, cf. St. KYRIAKIDÈS, Βυζαντιναὶ Μελέται, II-V, Thessalonique, 1939, notamment p. 34 et p. 41, n. 2 (Cantacuzène la nomme Μεσήνη) ; P. LEMERLE, *Philippes et la Macédoine orientale*, Paris, 1945, Index *s. v.*

comme s'il ne prenait pas part à ces événements. Il est clair que Grégoras est ici mal informé de ce qui se passait loin de Constantinople ; son récit ne nous aide guère à interpréter ou à contrôler Enveri.

Il en va autrement de Cantacuzène, qui avait été le principal acteur des événements qu'il rapporte. On a vu plus haut comment s'enchaîne son récit. Négligeant pour le moment les négociations avec Byzance et les circonstances du départ définitif d'Umur, nous constaterons d'abord que Cantacuzène est plus précis et complet qu'Enveri, ce qui ne surprend pas ; qu'il est, de façon très générale, d'accord avec lui ; qu'il l'est en particulier en ce qui concerne les razzias à travers la Thrace (auxquelles appartient évidemment l'épisode du convoi capturé), et la défaite de Sphrantzès ; mais qu'il diffère sur deux points importants, à savoir le renvoi de la flotte turque, et l'affaire de Komotini-Gratianou.

Le renvoi de la flotte et du gros de l'armée turques : c'est Cantacuzène qui a raison. Il est clair que c'est bien après l'échec du siège de Périthéorion que Cantacuzène, ayant constaté l'inutilité de la flotte turque, qui dès lors devait devenir pour lui un lourd fardeau, la renvoie en Asie avant de s'enfoncer lui-même dans l'intérieur du pays et de gagner Didymotique. Cela se passe donc au cœur de l'hiver 1344. Dans la geste, ce fait n'est pas à sa place, et le texte même d'Enveri en apporte la preuve. Il dit en effet clairement que si Umur a renvoyé la flotte, c'est dans la crainte que l'Hèbre ne gèle (v. 1651) et que les razzias ne deviennent impossibles (et par suite le ravitaillement), c'est-à-dire dans la crainte que ne se reproduisent les événements de l'hiver précédent. Il en résulte que le départ de la flotte eut lieu quand on pouvait encore redouter que le froid ne s'aggrave, par exemple vers la fin de Janvier 1344, et non pas au printemps, comme il faudrait l'admettre en suivant la chronologie d'Enveri. Il en résulte aussi que les v. 1581-1582, d'après lesquels la flotte d'Umur aurait remonté l'Hèbre jusqu'à Didymotique, contiennent une erreur de fait, provoquée par l'erreur de chronologie qu'on vient de dénoncer. Sur tous ces points, c'est Cantacuzène qui dit vrai (1).

Quant à la soumission de Komotini et de Gratianou, la geste en fait honneur aux Turcs. Grégoras n'en parle qu'après avoir mentionné le départ d'Umur, et l'attribue à Cantacuzène seul : mais nous avons vu qu'il est mal informé de ce qui s'est passé en Thrace pendant ces premiers mois de 1344. Cantacuzène distingue nettement la soumission de Komotini et celle de Gratianou. Il parle de la première à propos du séjour qu'il fit avec Umur à Traianoupolis : en attendant l'arrivée des bateaux byzantins, il prit le temps de se rendre à Komotini, *qui avait fait peu auparavant sa soumission*, parce que son fils

(1) Selon la geste, Umur avait gardé avec lui, après avoir renvoyé la flotte et le gros de l'armée, mille hommes seulement ; selon Cantacuzène, six mille. Ce dernier chiffre me paraît plus vraisemblable, compte tenu notamment du nombre de bateaux qui seront nécessaires pour le rapatriement d'Umur et des siens : mais il est vrai d'autre part que de très nombreux prisonniers durent être emmenés en Asie.

Matthieu, qu'il avait envoyé prendre possession de la place, y était tombé malade ; Cantacuzène ne dit pas comment avait été obtenue la soumission de Komotini, et ne parle pas d'Umur, qui restait à Traianoupolis pendant son absence (1). De Gratianou, il parle plus tard, bien après le départ définitif d'Umur et des siens, et il raconte comment il obtint par des complicités intérieures la reddition de cette place, que sa situation rendait quasi imprenable, et qu'il assiégeait en vain (2). Que faut-il penser ? Il est sûr que la geste n'a pas inventé de toutes pièces les attaques menées par Umur contre Komotini et Gratianou, avec l'aide, contre Komotini au moins, de Momčilo. Cantacuzène ne disant ni quand, ni comment Komotini est tombée, rien n'interdit de penser que sa chute, ou sa reddition, ait été obtenue par Umur et Momčilo : et l'on ne s'étonne pas trop que Cantacuzène le passe sous silence. Quant à Gratianou, le récit détaillé et précis de Cantacuzène interdit de croire qu'Umur l'emporta, comme le prétend faussement la geste (elle a fait de même pour Périthéorion), mais non pas qu'il l'ait attaquée, après qu'il eût fait tomber sa voisine Komotini.

Je crois donc pouvoir restituer ainsi la suite des événements (3) :

— de Christoupolis, par Xanthi qu'il soumet peut-être, Cantacuzène accompagné d'Umur vient assiéger Périthéorion ; pendant le siège, accord avec Momčilo, qui reçoit le commandement de la Mérope ;
— le siège est levé ; la flotte et la plus grande partie de l'armée d'Umur sont renvoyées en Asie ; Cantacuzène et Umur vont à Didymotique ;
— expéditions dans la Morrha ; attaque de Komotini par Umur et Momčilo ; attaque vaine de Gratianou par Umur ; Jean Asan reçoit le gouvernement de la Morrha ; retour à Didymotique ;

(1) CANTACUZÈNE, Bonn, II, p. 415-419. A l'aller, Cantacuzène, qui n'avait pris avec lui que cinquante soldats grecs et deux turcs, faillit être victime d'un parti d'un millier de Turcs qui, venus d'Asie (il ne précise pas davantage), avaient débarqué en Thrace pour piller. Au retour, il dégage la place d'Asômaton, attaquée par un parti byzantin.

(2) CANTACUZÈNE, Bonn, II, p. 422-425. C'est pendant qu'il fait le siège de Gratianou, que Cantacuzène engage à son service pour quarante jours une troupe de trois mille et cent Turcs : leurs bateaux avaient été incendiés, à Pallène, par l'escadre de vingt-quatre trières latines qui allait attaquer Smyrne, et ces Turcs s'efforçaient de gagner par terre la Chersonèse de Thrace, pour passer de là en Asie ; ils avaient en chemin été victorieux des troupes serbes qui, en avant de Zichna, où Dušan avait alors son camp, à Stéphaniana, dit Cantacuzène, tentaient de leur barrer la route. Le premier objectif des ennemis de Cantacuzène est alors, en effet, de l'empêcher à tout prix de recruter des mercenaires ou des alliés chez les Turcs.

(3) La « chronique brève » du cod. Mosq. gr. 426 résume ainsi ces événements (*Vizantijskij Vremennik*, 2, 1949, p. 285, l. 165-168 ; je corrige sur quelques points l'édition Gorjanov) : Τῷ ἀπριλλίῳ δὲ (1343) ἔφυγεν ὁ Καντακουζηνὸς ἀπὸ τὸν Κράλην καὶ εἰσῆλθεν εἰς τὴν Βέρρειαν · εἶτα περάσας ὁ Ἀμούριος ἀπῆγεν ἐκεῖσε καὶ ἀπῆρέ τον καὶ ἔφερέ τον εἰς τὸ Διδυμότειχον · ἔφθειραν δὲ τὴν Μακεδονίαν ὅλην οἵα φθορὰ οὐκ ἐγένετο πώποτε.

— razzias à travers la Thrace ; effroyables dégâts commis par les Turcs ; le convoi capturé ; retour à Didymotique ;

— Cantacuzène et Umur partent en expédition vers Sténimachos et Tzépaina ; une maladie d'Umur leur fait très tôt rebrousser chemin ; ils surprennent Sphrantzès qui, d'Andrinople, avait profité de leur absence pour venir ravager les environs de Didymotique ; retour à Didymotique.

***

C'est à ce moment, et à Didymotique, qu'Enveri place l'un des épisodes les plus curieux de la geste : Cantacuzène propose une de ses filles, la « Despina », en mariage à Umur, qui se dérobe ; puis cette fille elle-même vient s'offrir au désir de l'émir et « dévoiler devant lui son visage », sans parvenir à triompher de sa vertu (v. 1739-1820). Tout le morceau est intéressant pour le tableau moral qu'il fait du héros de la guerre sainte, qui doit se vaincre lui-même, surmonter le désir et la passion et « ne pas manger du fruit défendu » (1). Il est même assez bien venu, quand il dessine l'image de la jeune Grecque dans sa plus belle parure, venant dire à Umur qu'elle ne peut résister plus longtemps à l'amour, puis repartant en pleurs et jetant un dernier regard en arrière, sur l'émir qui se bouche les yeux avec ses mains. Mais cela sort de notre sujet, et nous devons seulement nous demander s'il y a dans ce récit un fond historique. Je le crois. Le chroniqueur, en effet, sait que Cantacuzène avait trois filles (v. 1749). Elles se nommaient Marie (déjà épouse de Nicéphore II d'Épire) (2), Théodora (qui épousera Orhan en 1346) et Hélène (qui épousera Jean V en 1347) : mais il n'est pas surprenant que le vieux chroniqueur qu'utilise Enveri, et Enveri lui-même, aient pris le mot grec δεσποινά pour un nom propre. Il ne me paraît pas non plus surprenant que Cantacuzène, qui donnera sa fille Théodora à Orhan lorsqu'il devra chercher parmi les émirs turcs un allié plus puissant qu'Umur aux prises avec les Latins, ait songé deux ans plus tôt à la donner à Umur quand celui-ci était son plus ferme soutien. Et c'était déjà, à coup sûr, Théodora qu'on sacrifiait à la raison d'État. Pourquoi Umur refusa-t-il ? Je ne pense pas qu'il faille rejeter la raison qu'indique la geste elle-même, aux vers 1772-1774 : Umur était vraiment devenu « frère » de Cantacuzène, comme le texte le répète à maintes reprises, et « dans sa religion » il n'en pouvait plus épouser la fille. Je laisse d'ailleurs à de mieux informés le soin d'apprécier l'exacte valeur de cet empêchement, invoqué en termes si précis par le chroniqueur qu'on ne peut certainement pas le tenir pour illusoire. Il suffit d'avoir montré que même dans ce morceau en apparence tout d'imagination, le fond histo-

(1) Voir déjà l'épisode de la marquise de Bodonitsa : ci-dessus, p. 77 sq.

(2) CANTACUZÈNE, Bonn, II, p. 195 : le mariage est antérieur au printemps de 1342.

rique, pour difficile à préciser qu'il soit, se laisse reconnaître. On échappe mal à l'impression que le récit ou les souvenirs d'un témoin oculaire en forment les lointaines assises (1).

***

Il reste à examiner les circonstances du départ d'Umur (v. 1821-1866). Selon la geste, c'est au printemps (de 1344) qu'il exprima à Cantacuzène le désir de rentrer à Smyrne (v. 1828) : indication vague, peut-être amenée simplement par les paroles que le chroniqueur avait plus haut prêtées à Cantacuzène (v. 1655 sq.), suppliant Umur de passer avec lui l'hiver pour le défendre contre ses ennemis. Ceux-ci ont été vaincus, la domination de Cantacuzène s'étend sur tout le pays et sur « tous les begs », Umur peut maintenant partir : telle est la version de la geste. Qu'elle corresponde mal à la réalité, c'est ce que le chroniqueur lui-même laisse deviner quand il mentionne ensuite, sans lien logique avec ce qui précède, l'ambassade d'Anne de Savoie, venue faire des remontrances à Umur, puis la « bonté » de Jean V envoyant à Umur tous les bateaux qui lui manquent pour rentrer chez lui. Ces données successives s'enchaînent mal. Mais à travers elles, on discerne sans peine les efforts de Byzance pour séparer Umur et Cantacuzène, et c'est bien le nœud de l'affaire. D'autre part tous les faits : manque de bateaux, ambassade byzantine, bateaux envoyés par le parti de la Cour, embarquement des Turcs à Aenos où Cantacuzène les a accompagnés, tout est exact. La source, ici encore, est excellente.

Mais elle est, une fois de plus, défigurée, et pour comprendre il faut encore recourir aux historiens grecs. Grégoras dit en quelques lignes (2) que, le printemps (de 1344) venu, les Byzantins, incapables de vaincre Umur par les armes, tentent de le corrompre et de l'amener à prix d'or à quitter la Thrace. Umur avertit Cantacuzène, à qui Grégoras prête un raisonnement subtil, inventé de toutes pièces (3). Il ajoute que d'ailleurs les troupes d'Umur se plaignaient de leur sort et étaient mal ravitaillées, et qu'enfin Umur partit, promettant à Cantacuzène de revenir bientôt. Il n'y a pas un mot sur la question principale, celle des bateaux. Grégoras est mal informé.

(1) On notera d'ailleurs l'extrême maladresse d'Enveri, dans l'adaptation hâtive qu'il fait de sa source ou de ses sources : cet épisode de la Despina est en réalité fait de deux récits juxtaposés, et l'on a même l'impression, à lire le v. 1775 et la rubrique précédente, qu'il n'y a pas de lien entre eux, et qu'il s'agit de deux personnages différents. En fait, le premier récit a selon moi une valeur historique, et le second, tout rhétorique et tardif, n'en a aucune.

(2) GRÉGORAS, Bonn, II, p. 693-694.

(3) Le chiffre de plus de dix mille pièces d'or, prix auquel Byzance achèterait le départ d'Umur, est-il exact ? Ce même chiffre se retrouve dans la geste, mais à propos du rachat du corps de Sphrantzès (v. 1734). Il est impossible de dire si ce n'est qu'une coïncidence.

Cantacuzène est au contraire extrêmement précis. Je renvoie au texte lui-même, qui est fort long, et au tableau ci-dessus, qui en donne l'analyse. On saisit très bien que le grand problème, pour Byzance, c'est d'éloigner Umur de Cantacuzène. Même le tsar bulgare fait de cet éloignement la condition préalable à son intervention en Thrace contre Cantacuzène. L'histoire du Philadelphien Philommatès, qui d'une part excite les hommes d'Umur à exiger leur rapatriement, et en même temps laisse entendre qu'il pourra procurer les bateaux nécessaires, est certainement véridique. Véridiques aussi les scrupules du loyal Umur, qui s'ouvre à Cantacuzène, et son embarras devant l'attitude menaçante de ses soldats. Véridiques sans doute les derniers efforts de Cantacuzène pour tirer parti de son ami, et l'ambassade qu'il lui fait envoyer à Byzance, et la réponse d'Apokaukos (1). Historique enfin, sans aucun doute, la mission confiée par Byzance à Georges Loukas (2), dont nous apprenons qu'il était un ami d'Umur, et l'accord conclu pour la fourniture de bateaux et de subsides par Byzance. C'est Apokaukos qui l'emportait, et il n'est pas douteux que l'instrument de sa victoire ait été le mécontentement, provoqué ou exploité, de l'armée d'Umur.

C'est vers la fin du printemps que ces négociations ont dû se dérouler. Cantacuzène met dans la bouche de Philommatès cet argument, à l'adresse des soldats turcs, qu'ils sont déjà depuis dix mois loin de chez eux : la flotte en effet, nous l'avons vu, avait dû quitter Smyrne pour Thessalonique vers la fin de l'été 1343. Cantacuzène accompagna Umur aux bouches de l'Hèbre pour attendre les bateaux promis, qui arrivèrent à Aenos (3). Selon la geste (v. 1843), ils étaient au nombre de vingt-cinq, et tous grecs ; Cantacuzène ne donne pas le nombre des bateaux grecs, mais indique que trente bateaux turcs appartenant à la flotte d'Umur vinrent aussi, de Smyrne sans doute, ou d'Éphèse, au rendez-vous d'Aenos. On peut admettre que c'est dans le cours du mois de Juin 1344 qu'Umur arriva à Smyrne, où il retrouva ses quatre frères.

En partant, dit Grégoras, Umur avait promis de revenir bientôt avec une armée plus nombreuse. Cantacuzène est là encore plus précis. Selon lui, Umur devait rester en Asie le temps nécessaire pour rétablir une situation que la mutinerie de ses troupes montrait compromise, et pour nommer en vue d'une longue absence des régents du pouvoir (ἐπίτροποι τῆς ἀρχῆς) et mettre ordre à sa succession (4). Il reviendrait ensuite lui-même

(1) Mais non pas, bien sûr, la réplique de l'ambassadeur turc à Apokaukos : c'est Cantacuzène qui parle pour l'histoire.

(2) Ce Georges Loukas avait déjà été envoyé par Byzance en ambassade auprès du kral de Serbie, pour détacher celui-ci de Cantacuzène : CANTACUZÈNE, Bonn, II, p. 306.

(3) Aenos fut fidèle à Byzance et, pendant la guerre civile, n'appartint jamais à CANTACUZÈNE, au témoignage même de ce dernier (Bonn, II, p. 480 et 483 ; III, p. 12). C'est pourquoi les bateaux de Byzance vinrent prendre à Aenos Umur et ses troupes.

(4) CANTACUZÈNE, Bonn, II, p. 410.

aussitôt que possible, et en attendant promettait à Cantacuzène de lui envoyer des troupes avant quinze jours : en effet, treize jours plus tard, il avait tenu parole (1). Cantacuzène ne dit pas ici quelle était l'importance de ce renfort, mais ne laisse pas douter que le fait lui-même soit exact, puisqu'il fait état un peu plus loin de quinze bateaux envoyés par Umur (2). La geste ignore ce détail. Quant à l'intention d'Umur de revenir au plus vite auprès de son ami, nous allons voir qu'elle fut déjouée par l'attaque latine.

***

Au terme de ce long examen, marquons brièvement les conclusions que la comparaison du texte d'Enveri avec ceux de Grégoras et, surtout, de Cantacuzène permet déjà de dégager. Enveri fait constamment tenir à Umur le rôle principal, et lui attribue des initiatives ou des succès auxquels il eut peu de part (accord avec Momčilo, prise de Gratianou). Il présente son héros comme constamment victorieux, et toute ville dont le nom vient sous sa plume est une ville prise ou soumise, alors que les Turcs savaient mal attaquer les villes fortifiées (Serrès, Zichna, Périthéorion). Des faits réels sont enflés de façon démesurée (l'épisode Sphrantzès), ou montrés sous un jour tout à fait faux (Umur s'en va parce qu'il a achevé d'affermir le pouvoir de Cantacuzène). Dans l'enchaînement des événements, il y a des trous (entre le premier départ de Didymotique et l'arrivée à Thessalonique), ou bien la chronologie est bouleversée (le renvoi de la flotte). Il y a des erreurs de fait, parfois explicables (de Thessalonique, Umur envoie chercher Cantacuzène à Didymotique), parfois inexpliquées (la présence de Jean V aux côtés de Cantacuzène). Enfin des morceaux entiers développent un thème conventionnel (la chasteté de l'émir). Tous ces traits sont principalement dus au genre littéraire du *destān* d'une part, de l'autre à la hâte et, semble-t-il, au peu d'intelligence ou de soin que le poète à gages a mis à sa besogne. C'est dans une mesure beaucoup moindre qu'ils peuvent être attribués à la source qu'il utilisait. Celle-ci devait être, dans son état primitif, contemporaine des événements et bien informée. La trame historique qu'on parvient à reconstituer est, pour l'essentiel, exacte. Un grand nombre de données sont vérifiées par d'autres témoignages. D'autres, invérifiables dans l'état de nos connaissances, sont vraisemblables (une fille de Cantacuzène offerte en mariage à Umur). Enfin toutes les fois qu'un nom d'homme ou de lieu se rencontre, on a pu, sauf une seule exception (Kaloyan), le tenir pour justifié. Ces constatations, faites sur un long morceau qui se prête

(1) CANTACUZÈNE, Bonn, II, p. 419.

(2) *Ibid.*, p. 428 : au port d'Abdère ὡρμίζοντο αἱ πρότερον παρὰ Ἀμοὺρ πεντεκαίδεκα νῆες πρὸς βασιλέα κατὰ συμμαχίαν ἀφιγμέναι, ἃς ἐφύλαττον πεντήκοντα καὶ διακόσιοι Περσῶν, οἱ λοιποὶ δὲ συνῆσαν βασιλεῖ.

à une critique précise, ne doivent pas encore être généralisées : nous les utiliserons plus loin pour porter un jugement d'ensemble.

Rappelons enfin les principaux repères chronologiques dispersés dans les pages qui précèdent :

15 Juin 1341	Mort d'Andronic III.
Été 1341	En Chersonèse de Thrace débarquent des Turcs de Pergame (Yahşi), repoussés par Cantacuzène ; démonstration navale de Sénachérim contre le pays de Saruhan.
23 Septembre 1341	Cantacuzène quitte Istanbul.
26 Octobre 1341	Couronnement de Cantacuzène à Didymotique.
5 Mars 1342.....	Cantacuzène quitte Didymotique.
Début été 1342	Synadènos, puis Cantacuzène, à Gynaikokastro.
Juillet (?) 1342	Début du séjour de Cantacuzène en Serbie.
Fin de 1342	Appel adressé de Didymotique (?) à Umur.
Janvier-Février 1343	Umur en Thrace ; il dégage Didymotique ; le froid le chasse.
Printemps 1343	Cantacuzène maître de Berrhoia.
Juillet (?) 1343	Cantacuzène, de Berrhoia, appelle Umur.
Automne 1343	Umur devant Thessalonique ; sa marche avec Cantacuzène jusqu'en Thrace.
Début hiver 1343-1344	Le siège mis devant Périthéorion ; accord avec Momčilo.
Milieu de l'hiver	Le siège de Périthéorion est levé ; la flotte et le gros de l'armée d'Umur renvoyés en Asie.
Fin hiver-début printemps 1344...	Opérations et razzias en Thrace.
Printemps 1344	Ambassades et négociations entre Umur et Byzance.
Fin printemps 1344	Départ d'Umur.

Chapitre X

L'EXPÉDITION LATINE CONTRE SMYRNE ET LA « CROISADE » DU DAUPHIN HUMBERT

(*Destān*, v. 1867-2276)

Les ennemis d'Umur se coalisent, le pape proclame la Croisade. Après trois ans et onze mois de préparatifs, la flotte prend la mer, sous le commandement de Martin (Zaccaria), du patriarche (Henri d'Asti) et de Pierre (Zeno). Cantacuzène, de Didymotique, en avertit Umur, qui n'a point de troupes sous les armes et que prend à l'improviste l'arrivée des bateaux du pape, de Rhodes et de Négropont. Les Latins débarquent et s'emparent du château du port. Désespoir d'Umur (v. 1867-1992). — Avec l'aide de ses frères Hizir, Suleyman et Isa (1), *Umur met le siège devant le château occupé par les Latins. Ceux-ci font une sortie, d'abord victorieuse, puis changée en désastre par la mort des trois chefs. Ils se replient dans le château, dont le siège continue (v. 1993-2108). — Le pape organise une nouvelle expédition. Humbert du Viennois obtient d'en prendre la tête : il arrive à Smyrne, débarque, voit son « fils » tué dans le combat qui s'engage. Il s'enferme dans le château du port, puis repart. Les Turcs continuent le siège du château (v. 2109-2276).*

Comme l'épisode précédent, que l'auteur avait « entendu de Hace Selman », celui-ci se présente comme un tout, introduit par l'invitation à écouter ce nouveau récit (v. 1867-8), et suivi d'une rubrique annonçant qu' « ici s'ouvre un autre récit » (après le v. 2276) : autrement dit Enveri marque nettement un « découpage », dont nous ignorons encore s'il est son œuvre, ou s'il vient de sa source. Bornons-nous à constater que l'épisode qui va nous occuper présente une unité voulue par l'auteur, ou du moins dont il a eu conscience.

(1) Interprétation incertaine : on peut aussi comprendre que les trois frères d'Umur (on a déjà noté l'absence du quatrième, Ibrahim, peut-être mort avant Octobre 1344) accourent à la nouvelle de l'attaque latine et arrivent trop tard. Ils seraient alors repartis et Umur ferait seul le siège de la forteresse du port. Mais précédemment (v. 1931 sq.) la geste a dit qu'Umur refusa d'appeler ses frères à son secours. D'autre part, il semble bien que lors de l'affaire du 17 Janvier 1345, Umur avait à ses côtés, soit certains de ses frères, soit des contingents envoyés par eux (v. 2057 sq.). D'où l'interprétation que je propose, non sans hésitation.

Il s'agit de la tentative latine pour réduire ce repaire de dangereux pirates qu'était devenue Smyrne. La geste s'élève, pour la première fois peut-être, jusqu'à une vue générale, quand elle parle (v. 1869-1878) des réactions provoquées enfin dans les pays chrétiens par les raids d'Umur, de la volonté de leurs victimes de se coaliser pour y mettre fin. Sans doute, l'énumération des « Albanais, Grecs, Bulgares et Francs » est fantaisiste : Albanais, Grecs et Bulgares n'ont aucune part aux événements qui vont se dérouler. Et il est naïf d'imaginer une démarche commune de tous ces peuples auprès du pape, amenant celui-ci à proclamer la croisade (v. 1879-1880). Mais les événements eux-mêmes sont dans l'ensemble rapportés tels qu'ils se déroulèrent, et nous allons vérifier une fois de plus que la source d'Enveri est bonne.

La geste insiste (v. 1880 sq.) sur l'importance des préparatifs faits par les chrétiens, sous l'impulsion et la direction du pape, qui est alors Clément VI (1342-1352) : ils auraient duré trois ans et onze mois (v. 1897). Dans son apparente précision, cette donnée est inexacte : le château du port de Smyrne ayant été pris par les Latins le 28 Octobre 1344, elle nous reporterait à Novembre 1340, sous le pontificat de Benoit XII, qui s'occupa très peu des affaires d'Orient. Mais il est exact que Clément VI, son successeur, fit preuve de beaucoup d'activité et d'énergie dans les négociations et les préparatifs de la Croisade (1), qu'il dirigea personnellement, et qui durèrent plusieurs années : il est d'autant plus remarquable que le chroniqueur turc connaisse ce fait, qu'Umur lui-même l'avait ignoré, et fut pris à l'improviste par l'arrivée à Smyrne de la flotte latine (2). L'initiative vint sans doute des Lusignan de Chypre, s'il est vrai que dès 1341 ils avaient entrepris des démarches pour obtenir contre les Turcs un accord auquel participeraient Rhodes et Venise (3). Mais Clément VI, à peine monté sur le trône pontifical, mena les négociations. Dès le 10 Juin 1342, le Sénat de Venise répond aux questions qu'il a posées touchant les

(1) J'emploie le mot de « croisade » parce qu'il est commode et consacré : mais c'est par une extension abusive du sens précis, et en quelque sorte technique, qu'il faudrait lui conserver, qu'on l'applique aux expéditions du XIV^e^ et du XV^e^ siècle. Sans doute le pape en reste théoriquement le chef, il fait prêcher la Croisade, lui affecte une partie des revenus ecclésiastiques, accorde les indulgences habituelles, remet symboliquement au chef de l'expédition le vexillum de saint Pierre, et déclare qu'on va secourir les Chrétiens opprimés par les Infidèles et menacés dans leur foi. Mais en fait il ne s'agit plus de la Terre Sainte, ni de la délivrance du Saint-Sépulcre, ni de l'idéal qui avait été, en partie au moins, celui des vraies croisades. Ce sont des expéditions militaires de caractère essentiellement politique et économique, où des États latins provisoirement coalisés pour la défense d'intérêts communs, et très prompts à revenir à un égoïste particularisme, essaient encore, sans grande conviction, de rompre l'étreinte musulmane.

(2) Il est d'ailleurs vraisemblable que la geste insiste avec complaisance sur l'ampleur des préparatifs des Latins, et sur le nombre « incalculable » de leurs bateaux, qui en fait ne dépassait guère vingt ou vingt-cinq, pour atténuer d'autant la responsabilité d'Umur dans la défaite.

(3) *Commemoriali*, II, p. 99, n° 563. Sur le rôle de Chypre, cf. IORGA, *Phil. de Méz.*, p. 39.

forces nécessaires pour une expédition contre les Turcs (1). Au début de Novembre, il informe Venise de ses négociations avec Chypre et avec les Hospitaliers, et l'invite à se joindre à la ligue contre les Turcs (2). En 1343, il déploie une activité intense : dans la seule journée du 8 Août, il écrit au roi de Chypre Hugues IV de Lusignan, à la reine de Sicile, à Catherine impératrice titulaire de Constantinople, à Robert prince d'Achaïe, à Jeanne de Naples, au doge de Venise, à Philippe de Sangineto et Robert Coriliani, au grand-maître de l'Hôpital Hélion de Villeneuve (3). Il s'efforce, dans l'intérêt de la lutte contre les Turcs, de ramener la paix entre Gênes et Chypre (4), entre Gautier de Brienne et la Compagnie catalane (5). Il est d'ailleurs stimulé dans son action par le roi de Chypre (6), et par la cour de Constantinople. On a déjà vu quel intérêt celle-ci prenait à détacher de Cantacuzène l'émir d'Aydin : un moyen efficace était de diriger contre celui-ci les coups des Latins, et Constantinople s'y emploie en intervenant à Venise (7)

(1) THIRIET, *Régestes*, nº 142. Il faudrait, dit le Sénat, 60 huissiers avec 20 cavaliers chacun, et 30 galées avec 200 hommes chacune. Venise fournirait pour sa part 12 huissiers et 10 galées.

(2) *Commemoriali*, II, p. 117, nº 18 ; cf. aussi nºs 22 et 24. Pour les négociations à mener en Italie, Clément VI accrédite comme légat apostolique, auprès de Venise et auprès du roi de Naples Robert, Guillaume Curti, cardinal-prêtre des Quatre-Couronnés. Le 11 Janvier 1343, le Sénat de Venise, répondant à celui-ci, déclare que l'expédition projetée devrait réunir 40 galères avec 200 hommes chacune, et 50 huissiers avec chacun 120 rameurs et 20 cavaliers ; qu'en tout cas il ne faut rien entreprendre avec moins de 25 galères ; et que quel que soit le nombre de navires que fixera le pape, Venise se charge, avec ses possessions de Négropont, de Crète et autres, d'en fournir le quart : *DVL*, I, nº 136, p. 263 sq. Le Sénat ajoute qu'il donne son accord au maintien de cette escadre en campagne pendant trois années de suite sans interruption, hiver comme été : ce qui indique que le pape ne songeait pas, ou pas seulement, à une expédition contre Smyrne, mais voulait constituer une force navale capable de mettre fin définitivement à la piraterie turque dans la Méditerranée orientale. Dans tous les documents pontificaux, d'ailleurs, jusqu'à la fin de 1344, c'est-à-dire jusqu'à l'arrivée de la nouvelle concernant la prise du château du port à Smyrne, il n'est question que des Turcs en général.

(3) E. DÉPREZ, *Clément VI (1342-1352). Lettres closes, patentes et curiales publiées ou analysées d'après les registres du Vatican*, Paris, 1901-1925 : cf. nºs 332 à 339.

(4) *Ibid.*, nº 360 (20 Août 1343).

(5) *Ibid.*, nº 465 (21 Octobre 1343) ; encore en 1345 : *ibid.*, nº 1608. Ces deux documents figurent aussi dans *DOC*, nº 182, p. 234 sq., et nº 183, p. 236 sq., mais le second y est à tort donné sous la date de 1344, au lieu de 1345.

(6) Une ambassade de Hugues IV s'était rendue auprès de Clément VI en Avignon : DÉPREZ, *op. cit.*, nº 311 (27 Juillet 1343).

(7) THIRIET, *Régestes*, nº 155. Un ambassadeur d'Anne de Savoie était venu demander l'aide de Venise contre les Turcs : le Sénat répond, le 12 Mai 1343, que Venise fera de son mieux, et qu'une ligue qui, avec elle, doit réunir Chypre, les Hospitaliers et le roi Robert, est en formation sous les auspices du pape. L'ambassadeur grec avait également demandé que Venise intervînt auprès de Stefan Dušan contre Cantacuzène : le Sénat désigne Marino Venier pour accomplir

et en Avignon (1). Ce fut naturellement, entre Avignon et Constantinople, l'origine de nouveaux marchandages autour de l'union des Églises. Le cynique Apokaukos, la Latine Anne de Savoie, n'eurent aucun scrupule à faire toutes les promesses qu'on attendait, et la correspondance pontificale porte témoignage des naïves illusions qu'on se faisait en Avignon (2). Si sur ce point le pape fut dupé, les victimes de ce jeu complexe d'intérêts et d'intrigues allaient être cependant Umur et, par contrecoup, Cantacuzène. En Septembre 1343, Clément VI ordonne à tous les évêques d'Occident et d'Orient de prêcher la Croisade contre les Turcs, en y attachant les indulgences habituelles (3), et il prend en ce qui le concerne des dispositions pour le financement de l'entreprise, tant sur les revenus de l'Église que par les dons des fidèles recueillis dans des troncs disposés à cet effet (4) : Enveri, ou plutôt sa source, paraît en avoir été fort bien informé (v. 1881-1888). Si le

cette mission (cf. ci-dessus p. 158 et n. 2 : c'est en effet, le document consigné aussi dans *Monum. spect. histor. Slavium Meridion.*, II, p. 174, nº 288).

(1) DÉPREZ, *op. cit.*, nº 466 (21 Octobre 1343). Philippe de Saint-Germain avait apporté à Clément VI une lettre de Jean V (c'est-à-dire d'Anne de Savoie ou d'Apokaukos) demandant aide contre les Turcs. Le pape en profite aussitôt pour demander que prenne fin le schisme de l'Église grecque. On se rappelle à ce propos l'histoire, longuement contée par CANTACUZÈNE (Bonn, II, p. 539 sq.), de la fausse lettre d'Anne de Savoie, écrite en réalité, si l'on en croit Cantacuzène, par Apokaukos dans l'intention de se donner éventuellement une arme contre la régente, et portée secrètement à Clément VI par un certain Praipositos. Anne y aurait affirmé son attachement à la foi romaine, et sa volonté d'introduire celle-ci dans l'Empire, dès qu'on l'aurait aidée à vaincre les ennemis qui jusque-là l'avaient empêchée de le faire, c'est-à-dire Cantacuzène et ses partisans. Clément VI aurait répondu avec faveur et empressement, sans pourtant promettre son appui à Anne autrement qu'en termes fort généraux. Quelle qu'en soit la part de vérité, toute l'histoire est parfaitement dans la note du moment.

(2) Le 21 Octobre 1343, le pape envoie une série de lettres concernant la fin du schisme : à Apokaukos (DÉPREZ, *op. cit.*, nº 467), à tous les évêques grecs (nº 468), aux moines du mont Athos (nº 469), « à tous les princes, barons, et peuples de l'Empire des Grecs » (nº 470) ; au podestat et à la commune de Péra, au baile vénitien, aux Frères Prêcheurs et aux Frères Mineurs de Péra, pour les inviter à aider dans cette tâche le légat apostolique (nº 471). Le 27 Octobre 1343, il écrit à Apokaukos (nº 493) pour lui annoncer une faveur qu'il tient assurément pour enviable : lorsque le schisme aura pris fin, le confesseur *catholique* qu'Apokaukos choisira aura pouvoir, au nom du pape, de lui faire remise entière de ses péchés... Le despote Démétrios Paléologue s'en était mêlé : Clément VI lui écrit, le 15 Novembre 1343, pour l'encourager dans son zèle en faveur de l'Église romaine (nº 522) ; mais prudemment, il charge en même temps le podestat, l'abbé et la commune de Péra d'entretenir ledit despote dans les bonnes dispositions qu'on lui croyait (nº 523).

(3) DÉPREZ, *op. cit.*, nºs 433 et 434 (30 Septembre 1343).

(4) Texte de la lettre au patriarche de Grado et à ses suffragants : *DVL*, I, nº 138, p. 266 (*Commemoriali*, II, p. 127, nº 66). Pour l'affectation à la Croisade, pour une durée de trois ans, de la dîme de tous les revenus ecclésiastiques à l'exception de ceux des Hospitaliers, cf. *DVL*, I, nº 140, p. 269 sq. (*Commemoriali*, II, p. 134, nº 100 ; DÉPREZ, *op. cit.*, nº 559). Cf. encore DÉPREZ, *op. cit.*, nºs 591, 711.

pape lance officiellement cette proclamation, c'est que ses efforts avaient abouti à un accord : une escadre de vingt galères devait se réunir à Négropont à la Toussaint suivante, quatre galères étant fournies par Chypre, cinq ou six par Venise, six par l'Hôpital, quatre par le pape (1). Celui-ci lançait encore des appels dans toutes les directions pour renforcer l'escadre chrétienne (2) et multipliait les démarches diplomatiques (3). La geste ne se trompe pas en faisant de Clément VI le véritable auteur de l'expédition.

Il en était aussi, selon la règle pour la Croisade, le chef suprême. Mais Enveri, énumérant ceux qui dirigèrent effectivement l'expédition et, à Smyrne, eurent affaire aux Turcs, nomme Batraş (v. 1905) et deux fois Mese Marti (v. 1901 et 1907), qu'on a proposé de corriger la seconde fois en Mese Piri, sans doute avec raison, puisque celui-ci se trouve à deux reprises mentionné plus loin (v. 2019 et 2075). J'avais cru d'abord que

(1) DÉPREZ, *op. cit.*, nº 341 : lettre de Clément VI au grand-maître de l'Hôpital Hélion de Villeneuve, 8 Août 1343. Il y est question de cinq galères fournies par Venise (en plus de celles fournies par les trois autres alliés) et une par « heredes quondam Nicolaï Semici » (probablement mauvaise lecture pour Nicolaï Sanudi : il s'agirait alors de Jean I, cité plus loin). Dans une lettre adressée le même jour au doge, le pape invite Venise, en invoquant l'intérêt particulier que l'entreprise présente pour elle, à fournir six galères au lieu de cinq, les gens de Négropont devant aussi en armer une : *DVL*, I, nº 137, p. 265 sq. (*Commemoriali*, II, p. 124, nº 53). Le Sénat répond au pape le 16 Septembre 1343 (THIRIET, *Régestes*, nº 158) : Venise armera cinq galères, et une sixième sera armée à Négropont aux frais des seigneurs, bourgeois et clercs de l'île. De diverses lettres écrites par Clément VI le 16 Septembre 1343 (DÉPREZ, *op. cit.*, nºs 414, 415, 416), il résulte que Janullio Sanudo duc de l'Archipel (Jean I, duc de 1341 à 1362) avait aussi promis une galère, ainsi que dame Balzana dalle Carceri (seconde épouse du tercier de Négropont Pietro dalle Carceri, régente de Décembre 1340 à 1344 : HOPF, *Chroniques*, p. 479) et Georges Ghisi (Georges II, seigneur de Tinos et Mykonos et tercier de Négropont) : j'ignore si ces promesses furent tenues. En fait, les documents ne mentionnent jamais d'autres bateaux que ceux de Chypre, de Rhodes, de Venise et du pape. Quand ils font allusion, en termes toujours vagues, à d'autres participants de la Croisade, il s'agit sans doute de capitaines venus avec une petite suite armée. C'est le cas, par exemple, d'Édouard de Beaujeu, qui était parti pour Rhodes dès avant le 23 Septembre 1343, puisqu'à cette date le pape le recommande à Hélion de Villeneuve : DÉPREZ, *op. cit.*, nº 421. On corrigera en conséquence les indications de *Destān*, p. 111, n. 3.

(2) Appels à Gênes, Pise, Pérouse, Ancône, Sienne, Florence, Milan, Vérone, Bologne : DÉPREZ, *op. cit.*, nº 417 (16 Septembre 1343) ; à la commune de Péra : *ibid.*, nº 438 (9 Octobre 1343). Je pense que le document publié par MÜLLER, *Documenti*, nº 76, p. 113, sous la date de 1344, est en réalité de Septembre 1343.

(3) Même à la cour de Constantinople : le 27 Octobre 1343, il écrit à Anne de Savoie pour l'avertir qu'il a chargé d'un message oral pour elle le gentilhomme savoyard Philippe de Saint-Germain, qui repart pour Byzance (DÉPREZ, *op. cit.*, nº 490) ; il écrit à Alexis Apokaukos pour l'informer que le chanoine de Négropont, Barthélémy *de Urbe*, est également chargé d'un message pour lui (*ibid.*, nº 491) ; et comme il n'ignore pas le rôle important que joue à la Cour Isabelle de La Rochette (la Τζαμπέα de Cantacuzène, qui nous apprend qu'elle avait un fils nommé Artaud, Ἀρτώτος), il écrit aussi à celle-ci (*ibid.*, nº 492), en la félicitant de son zèle pour l'union des Églises.

Batraş, que la geste qualifie de « guerrier », était Jean de Biandrat ou Biandrate, prieur des Maisons de Lombardie de l'Hôpital, probablement chef des galées de l'Ordre devant Smyrne, à qui ses hauts faits feront confier par Clément VI, le 1er Mai 1345, les fonctions de *capitaneus armatae generalis* (1). Hypothèse insoutenable, puisque le Batraş de la geste est tué à Smyrne, en Janvier 1345. Il ne peut donc s'agir, et déjà pour cette raison, que du patriarche latin de Constantinople, Henri, et *Batraş* est la déformation de *patriarcha*. Le personnage est bien connu. Henri d'Asti avait été nommé patriarche latin de Constantinople par Benoît XII en 1339, et résidait en fait à Négropont (2) ; il avait reçu la citoyenneté vénitienne (3) ; Clément VI le fit légat apostolique *in partibus transmarinis*, et avisa toutes les autorités ecclésiastiques romaines du Proche-Orient, le 31 Août 1343, qu'elles avaient à lui obéir dans tout ce qui concernait la Croisade (4) ; sans qu'il exerçât lui-même de commandement militaire, tous les chefs de l'armée et de la flotte chrétiennes lui devaient aussi l'obéissance (5).

« Mese Piri » est le Vénitien Pierre Zeno, commandant des galères armées par Venise pour la Croisade ; il avait été désigné pour ce commandement en Novembre ou Décembre 1343 (6), et à l'expiration du premier terme de six mois, le pape demandera à Venise de l'y maintenir, en raison des grands services qu'il avait rendus (7). Quant à « Mese Marti », c'est Martino Zaccaria, à qui Clément VI confia le commandement des quatre galées pontificales (8). Le personnage nous est déjà connu (9), et la geste a raison de rappeler qu'il avait été, après l'affaire de Chio, emmené prisonnier à Constantinople. Elle se trompe pourtant en disant qu'il recouvra la liberté « à la mort du tekfur », c'est-à-dire à la mort d'Andronic III, le 15 Juin 1341 : il l'avait probablement recouvrée dès 1337, à la demande du pape Benoît XII (10).

(1) DÉPREZ, *op. cit.*, nos 1669 et 1675.

(2) Clément V avait uni l'évêché de Négropont au patriarcat latin de Constantinople, le 8 Février 1314 : *Regestum Clementis papae V ex vaticanis archetypis, annus nonus*, Rome, 1888, p. 82-83, n° 10271 (8 Février 1314).

(3) *Commemoriali*, II, p. 124, n° 52 (1er Août 1343).

(4) DÉPREZ, *op. cit.*, nos 388 (= *DOC*, n° 181), 389, 390.

(5) DÉPREZ, *op. cit.*, nos 406, 407, 408, 413 (16 Septembre 1343).

(6) THIRIET, *Régestes*, n° 160 (25 Novembre et 11 Décembre 1343).

(7) DÉPREZ, *op. cit.*, n° 882 (3 Juin 1344).

(8) DÉPREZ, *op. cit.*, n° 368 (24 Août 1343, lettre à Hélion de Villeneuve), 404 (16 Septembre 1343, à Martin Zaccaria, *miles Januensis*).

(9) Cf. ci-dessus, p. 52 sqq.

(10) Raynaldus, a. 1337, XXXIII : mention de lettres du pape et du roi de France à l'empereur Andronic III, pour que Martino soit libéré ; la lettre du pape serait du 23 Avril 1337, et aurait été suivie d'effet. L'erreur même d'Enveri, ou plutôt de sa source, est d'ailleurs significative et suppose une bonne connaissance des choses de Byzance.

***

Du côté des Latins, tout avait été longuement et mûrement préparé : du côté turc, on semble n'avoir rien su, et la surprise d'Umur fut complète. Selon la geste, il fut averti du danger qu'il courait par une lettre que Cantacuzène lui écrivit de Didymotique : il n'y a pas lieu d'en douter, ni d'ailleurs d'accuser Cantacuzène d'avoir par là trahi la cause des chrétiens ; il avait autant de raisons d'agir ainsi, que la cour de Constantinople en avait d'adopter vis-à-vis d'Umur l'attitude contraire, sans que de part ni d'autre intervînt en rien le souci de la religion ou de la solidarité chrétienne. La lettre de Cantacuzène arriva trop tard : les navires « de Rhodes, du pape et de Négropont » (1) entraient déjà dans la baie de Smyrne. Umur n'avait pas de troupes sous les armes, et refusa de faire appel à ses frères. Ceux-ci vinrent pourtant, mais après que les Latins eussent déjà chassé les Turcs de la forteresse du port, et s'y fussent enfermés.

Dans l'ensemble, ce récit est exact. En particulier, malgré ce que l'on a parfois écrit (2), il est certain qu'Umur était à Smyrne quand l'escadre latine arriva, et non auprès de Cantacuzène. Celui-ci même en est garant, quand il dit que l'embarquement d'Umur à Aenos, d'abord considéré pour la cause de Cantacuzène comme un événement très fâcheux, parut l'être moins quand on apprit l'affaire de Smyrne, « car si elle s'était produite pendant que l'émir était en Thrace, on n'eût pas manqué de dire que c'était arrivé à cause de la trop grande amitié qu'il portait à Cantacuzène, et Umur lui-même l'eût peut-être pensé » (3). De même la geste a sûrement raison quand elle dit (v. 1932) qu'Umur n'avait presque pas de troupes sous les armes (4) : il avait, selon l'usage, licencié celles qu'il avait ramenées de Thrace quelques mois plus tôt, et de plus, pour tenir la promesse

(1) Les galées de Chypre ne sont pas mentionnées. La mention de Négropont s'explique, soit pour désigner les bateaux vénitiens (d'ailleurs on a vu qu'un bateau devait être armé à Négropont), soit parce que Négropont était le lieu de rassemblement de l'escadre chrétienne.

(2) Par exemple IORGA, *Phil. de Méz.*, p. 42 ; J. DELAVILLE LE ROULX, *Les Hospitaliers à Rhodes jusqu'à la mort de Philibert de Naillac*, Paris, 1913, p. 94 ; ATIYA, *Crusade*, p. 294. Le responsable de l'erreur est probablement le chroniqueur grec Doukas, chap. VII, éd. Bonn, p. 28 : tout le passage de Doukas est entaché d'inexactitudes plus ou moins graves. Je signale une fois pour toutes que la plupart des ouvrages où il est question, plus ou moins longuement, des événements qui nous occupent, contiennent et répètent les mêmes erreurs, qu'il m'a paru bien inutile de relever toutes. Deux seulement font exception : le livre solide de J. GAY, *Clément VI*, et, à un moindre degré, l'étude de Cl. FAURE, *Humbert*.

(3) CANTACUZÈNE, Bonn, II, p. 419-420.

(4) Ce qui ne gêne point le poète pour faire ensuite le récit, tout conventionnel, d'une bataille acharnée opposant de nombreux combattants. En fait, on devine que les Latins, profitant de la surprise, n'eurent affaire qu'à la petite garnison de la forteresse du port, et en finirent avec elle avant même qu'Umur n'eût réuni quelques troupes et ne fût descendu de l'acropole.

faite à Cantacuzène, il avait envoyé à celui-ci un petit contingent, embarqué sur quinze navires (1). Les événements furent pourtant plus complexes qu'Enveri ne le laisse deviner.

Il avait été d'abord prévu que la flotte chrétienne se rassemblerait à Négropont pour la Toussaint de 1343. Nous ne savons pas quand, en fait, elle s'y trouva réunie au complet, ni si elle comprenait d'autres navires que ceux, au nombre de vingt, fournis par Chypre, Rhodes, Venise et le pape (2). Elle dut se mettre en campagne au printemps de 1344. Que fit-elle jusqu'à l'attaque de Smyrne, 28 Octobre ? Nous ne le savons guère. Sans doute elle assura la police de la mer Égée, mais non sans que des convoitises personnelles se fissent jour sous le prétexte de la Croisade (3). Le seul événement qui nous soit bien connu (4), grâce surtout à Cantacuzène, eut lieu probablement au mois de Mai 1344.

(1) Cf. ci-dessus, p. 177-178.

(2) CANTACUZÈNE (Bonn, II, p. 422-423) parle de 24 navires, et GRÉGORAS (Bonn, II, p. 689) de 27 : chiffres sujets à caution. Grégoras énumère les participants : Chypre, Rhodes, Salamine (sans doute pour Négropont), Venise, le pape, Gênes. En fait, il me paraît très douteux qu'il y ait eu des bateaux génois : nous savons seulement que des matelots génois avaient été engagés et, d'ailleurs, désertèrent, ce dont le pape se plaint dans des lettres du 8 Mai 1344 (DÉPREZ, *op. cit.*, nos 815, 816, 817). Il est vrai que certaines chroniques italiennes mentionnent aussi des bateaux génois, mais on voit (par exemple *Georgii Stellae annales genuenses*, dans MURATORI, *RIS*, XVII, col. 1081) qu'elles ont été trompées par le fait que le Génois Martin Zaccaria était parmi les chefs : en fait il commandait des bateaux du pape, non de Gênes. Quant à l'indication que des bateaux grecs se seraient joints à l'expédition, elle me paraît sans fondement. Il reste pourtant possible que quelques-uns de ceux qui, en dehors des quatre principaux alliés, avaient promis d'armer un navire, aient tenu leur promesse : cf. ci-dessus, p. 184 et n. 1.

(3) Notamment de la part du commandant des galères pontificales, Martino Zaccaria, qui crut l'occasion bonne de remettre la main sur Chio. Le sort de l'île inquiétait sûrement les Grecs, une fois de plus méfiants, non sans quelque raison, à l'approche des forces latines. Nous en avons l'écho dans une délibération du Sénat de Venise du 31 Mai 1344 (THIRIET, *Régestes*, n° 171) : le baile vénitien à Constantinople est invité à déclarer à l'empereur grec que Venise n'a pas de visées sur Chio, mais en même temps à l'avertir qu'il doit faire bien garder l'île, afin que personne ne puisse s'en emparer. C'est à coup sûr à Gênes et à Martino Zaccaria que pense Venise, et à bon droit. Clément VI fut en effet obligé d'ordonner à son légat, le patriarche Henri, chef de l'expédition, de prendre toutes mesures pour que les bateaux latins ne soient pas employés par Martino Zaccaria à la reconquête de Chio : cela compromettrait gravement, dit-il, la réunion des Grecs à l'Église romaine, et pourrait même amener les Grecs à passer du côté des Turcs (DÉPREZ, *op. cit.*, n° 1113, 18 Septembre 1344). D'ailleurs le pape témoigna depuis cette affaire d'une grande méfiance à l'égard de celui qu'il avait mis à la tête de ses galères, au point d'envisager de le remplacer : cf. DÉPREZ, *op. cit.*, n° 1114 (au patriarche Henri, même date) et 1464 (au même, 1er Février 1345 : à cette date on ne savait pas encore en Avignon que, deux semaines plus tôt, le patriarche Henri et Martino Zaccaria avaient péri à Smyrne).

(4) Certains autres témoignages sont difficiles à interpréter. Par exemple Clément VI, le 3 Novembre 1344 (DÉPREZ, *op. cit.*, n° 1215), remet le paiement de la dîme dans le diocèse de

A propos du récit du siège de Gratianoupolis, Cantacuzène écrit : « Vers ce temps-là, les forces latines qui peu après devaient attaquer Smyrne et la prendre d'assaut, avec vingt-quatre trières, apprenant qu'à Pallène dans un port nommé Longos étaient abrités soixante bateaux turcs, les attaquèrent et s'en emparèrent vides. Le corps turc en effet, incapable de se mesurer en combat naval, avait abandonné les navires et s'était sauvé sur terre. Les Latins tirèrent à sec les bateaux et les brûlèrent. Les Turcs résolurent de gagner par terre la Chersonèse de Thrace, espérant trouver là des bateaux pour repasser en Asie (1). » Ce n'était pas une victoire éclatante. C'est pourtant probablement celle que mentionne la chronique dite *Historia Cortusiorum*, disant qu'en 1344, le jour de l'Ascension, la flotte chrétienne détruisit cinquante-deux navires turcs (2). C'est alors aussi

Patras, à cause des dommages que les habitants ont subis de la part des Turcs : mais de quels événements s'agit-il, et de quels Turcs ? Il est encore plus difficile d'utiliser les indications de nombreuses chroniques occidentales, dont les sources, la valeur, la filiation n'ont généralement pas été examinées avec assez de soin. Par exemple, les *Historiae romanae fragmenta* d'un auteur anonyme (éd. par MURATORI, *Antiquitates italicae medii aevi*, III, Milan, 1740) contiennent, col. 353 à 371, un chapitre intitulé « De la crociata la quale fu fatta in Turchia a le Esmirre », c'est-à-dire à Smyrne. On y raconte (col. 358) que Morbascianus, c'est-à-dire Umur, attaque l'Eubée, où résidait le patriarche latin de Jérusalem, Emmanuel de Ca Marino, un Vénitien ; que 12 galères vénitiennes commandées par Pierre Zeno arrivèrent et mirent en fuite les Turcs, qui allèrent fortifier Smyrne ; que les Vénitiens les poursuivirent, ou du moins Emmanuel, qui ne put débarquer à Smyrne, et attendit dans l'île de Cervia (!) l'arrivée de renforts vénitiens et génois. Mais l'interprétation de ces données étranges est, sans autres témoignages, à peu près impossible. Le rôle prêté à Pierre Zeno pourrait être, cependant, exact, ce qui lui aurait valu les félicitations du pape dans une lettre adressée à Venise le 3 Juin 1344 (DÉPREZ, *op. cit.*, nº 882). Si l'on veut un exemple de récit de pure imagination, plein de miracles, apparitions, etc., on lira celui que les *Istorie Pistolesi* (MURATORI, *RIS*, XI, col. 510-512) consacrent aux conflits entre Chrétiens et Turcs en 1344 et 1345, particulièrement à une bataille qui se serait donnée près de la ville de Thèbes, entre 200.000 Chrétiens et un million de Turcs, où auraient péri 3.053 Chrétiens et 700.000 Turcs. Ces sortes de récits sont toujours fréquents en Occident en période de croisade. Ils sont sans valeur.

(1) CANTACUZÈNE, Bonn, II, p. 422-423. Ce sont ces Turcs, au nombre de 3.100, qui sont victorieux des Serbes à Stéphaniana, puis que Cantacuzène est tout heureux de prendre à sa solde pour quarante jours, et d'ailleurs embarrassé de payer, jusqu'au jour où la prise de Gratianoupolis lui livre un assez abondant butin. Cf. ci-dessus, p. 174 et n. 2. Si je ne me trompe pas en identifiant l'épisode de Pallène avec celui que d'autres sources placent en Mai 1344, cela autorise à placer en Juin 1344 la prise de Gratianoupolis par Cantacuzène, ce qui est vraisemblable. Faut-il ajouter que les Turcs en question ne sont pas, quoi qu'on en ait dit (PARISOT, *Cantacuzène*, p. 199-200, etc.), des Turcs d'Aydin ?

(2) *Cortusii Patavini duo, sive Gulielmi et Albrigeti Cortusiorum historia de novitatibus Paduae et Lombardiae*, dans MURATORI, *RIS*, XII. Cf. col. 914, année 1344 : *Die vero Ascensionis Domini nostri Jesu Christi pugnaverunt in mari contra Turcos et habuerunt victoriam gloriosam, quinquaginta duobus lignis combustis et submersis. Fuit hoc in pelago Montis Sancti ubi est monasterium in quo sunt monachi M. D. caloceri nominati.*

celle que rapporte, en l'ornant de détails invraisemblables, mais en la datant pareillement de l'Ascension de 1344, un chroniqueur étonnamment naïf, Jean de Winterthur (1). Et il n'est pas impossible que ce soit encore elle qui ait motivé les lettres de remerciements et de félicitations que Clément VI adresse le 25 Juillet 1344 à Hélion de Villeneuve et au patriarche Henri, et le 12 Août au doge André Dandolo (2). C'est en tout cas, à ma connaissance, le seul succès attesté de la flotte chrétienne avant l'attaque de Smyrne. Ce qui n'empêche qu'elle ait pu, par sa seule présence, bien remplir dans la Méditerranée orientale son rôle de police.

Sur l'attaque de Smyrne, on peut négliger le témoignage des chroniques occidentales (3). Les lettres de Clément VI qui se rapportent à cet événement en donnent la date, le jour de la fête des saints Simon et Jude, 28 Octobre 1344 ; sans autres détails, elles apprennent que les forces chrétiennes commandées par le patriarche Henri ont vaincu celles de *Morbassanus dux principalis Turchorum* (Umur pacha), et qu'elles ont pris *castrum fortissimum in rippa et portu maris situm*, ou encore *castrum cum portu maris et fortiliciis*, c'est-à-dire le château du port et, du même coup, le port lui-même (4). Grégoras

(1) *Johannis Vitodurani Chronikon, Die Chronik des Minoriten Johannes von Winterthur, nach der Urschrift herausgegeben durch* Georg VON WYSS, dans *Archiv für Schweizerische Geschichte*, 11, 1856, Supplément : cf. p. 223 ; mais cf. de préférence l'éd. de Fr. BAETHGEN, dans *MGH*, Script. rer. german., NS, III, 1924, p. 250. Jean dit tenir ses renseignements d'un témoin, sans doute un Minorite comme lui ; il parle de 300 Chrétiens et 18.000 Turcs tués ; peu auparavant les Turcs avaient, dit-il, envahi la Grèce et emmené 40.000 prisonniers...

(2) DÉPREZ, *op. cit.*, nos 987, 988, 1027. Qu'on ne s'étonne pas du délai qui séparerait l'événement et les lettres du pape : la bataille de Smyrne eut lieu, nous allons le voir, le 28 Octobre 1344, et c'est le 23 Décembre que Clément VI accuse réception de la nouvelle transmise par le doge, le 1er Février 1345 qu'il la transmet à son tour au roi d'Angleterre ; le patriarche Henri fut tué le 17 Janvier 1345, et le 6 Mars, Clément VI lui écrit encore une lettre, etc.

(3) Exemple de récit entièrement merveilleux et fantaisiste, sans aucun rapport avec la réalité : celui de Jean Villani, éd. Dragomanni, IV, Florence, 1845, p. 68-70 (MURATORI, *RIS*, XIII, col. 917-918). Les chroniques italiennes ont été, pour les événements d'Orient, utilisées sans critique suffisante par les historiens. Elles sont à l'origine de nombreuses erreurs (entre autres, je crois, celle de DELAVILLE LE ROULX, *La France en Orient au XIVe siècle*, p. 103 sq., plaçant en 1343 la prise de Smyrne : il est encore imité par MILLER, *Latins*, p. 589 !)

(4) DÉPREZ, *op. cit.*, nos 1350 (au doge Dandolo, pour le remercier d'avoir transmis la nouvelle : 23 Décembre 1344 ; cf. *Commemoriali*, II, p. 144, no 149 ; texte dans *DVL*, I, no 150, p. 286) ; 1351 (le pape annonce la nouvelle au roi de France, à la reine, au duc de Normandie : même date) ; 1395 (à Marie de Beaujeu, pour lui donner des nouvelles de son mari Édouard, qui s'est illustré dans le combat de Smyrne : 13 Janvier 1345) ; 1397 (au dauphin Humbert, pour lui annoncer la nouvelle : 15 Janvier 1345) ; 1462 (au roi d'Angleterre, même chose : 1er Février 1345) ; 1464 (au patriarche Henri : même date). La lettre au dauphin Humbert exprime l'espoir qu'à partir du port de Smyrne et de son château, les Chrétiens feront de nouveaux progrès, *quamquam magna fortificatione ac diligenti et fideli custodia indigeat presentialiter castrum illud.*

dit seulement que les Latins, abordant à l'improviste à Smyrne et occupant le port, enlevèrent aussitôt, ἐξ ἐφόδου, le château turc du port ; il ajoute qu'ils croyaient pouvoir se servir de Smyrne comme d'une base sûre pour lancer des attaques qui repousseraient les Turcs des côtes de la Méditerranée, mais que les événements ne répondirent pas à leur attente (1). Cantacuzène enfin écrit : « Vingt-quatre trières latines, armées par les Rhodiens et d'autres, se portèrent contre Smyrne, prirent le fort qui est à côté du port, et brûlèrent beaucoup de bateaux turcs. Umur, qui était là et résista autant qu'il put, ne parvint pas à prendre le dessus sur les forces latines : jusque aujourd'hui le port de Smyrne est aux mains de celles-ci (2). » Ces témoignages concordent avec le récit d'Enveri, qui toutefois, à l'image de certaines chroniques occidentales, transforme en combat épique ce qui ne fut qu'un coup de main réussi par surprise. Il ne faut pas dire, comme on le fait souvent, que Smyrne fut prise : les Chrétiens n'occupèrent que le port et le quartier du port, que les sources latines nomment *Smirnae inferiores*, tandis que la ville haute et l'acropole, *Smirnae superiores*, restèrent toujours aux mains des Turcs (3). Entre les deux, il est certain que les anciens quartiers, déjà presque en ruines, furent complètement désertés.

Non seulement les Chrétiens se retranchèrent solidement dans le château du port, que les Turcs ne parviendront pas plus à leur reprendre qu'eux-mêmes ne pourront prendre l'acropole, mais il est vraisemblable qu'ils assurèrent la sécurité du port et des navires en entourant ce quartier de nouvelles défenses : une chronique attribue aux Vénitiens la construction d'un mur précédé d'un large fossé communiquant avec la mer, et ajoute qu'à l'abri de ce mur s'installèrent des marchands, des boutiquiers, des changeurs (4). La possession du port était en effet pour les Latins un avantage aussi considérable, que sa perte était pour Umur une défaite grave, compromettant la prospérité et le sort même de son émirat. La geste a certainement raison quand elle raconte (v. 1997-2012) les efforts des Turcs pour chasser les Chrétiens, qu'ils bombardent de quartiers de pierre lancés par des mangonneaux. Inversement, les Latins ne devaient rien

(1) GRÉGORAS, Bonn, II, p. 689.

(2) CANTACUZÈNE, Bonn, II, p. 419-420. Les indications de DOUKAS (Bonn, p. 28) ne sont rien moins qu'exactes.

(3) La chronique dite *Anonymi Itali historia* (MURATORI, *RIS*, XVI, col. 283-284) écrit : *Christiani tenebant supra mare unum parvum locum qui vocatur Smire et demum nihil potuerunt acquirere. Turci autem supra tenebant aliud castrum quod etiam Smire similiter vocabatur.*

(4) *Historiae romanae fragmenta*, dans MURATORI, *Antiquitates Italicae*, III : cf. notamment col. 355-359. L'existence de retranchements et d'un fossé est confirmée par les v. 2045 sq. de la geste. La chronique ajoute : *Vectigal transitus colligebatur ad pontem illum ubi Veneti hodie aedificarunt civitatem Smyrnensem in planitie secus mare, ubi dudum exstitit urbs vetus Smyrnae.* Cette chronique fut certainement rédigée à Venise ou en milieu vénitien, et il serait important d'en déterminer la date pour bien interpréter les indications concernant Smyrne. Le mot *pontem* surprend : faut-il lire *portum* ?

négliger pour éloigner cette menace et refouler les Turcs. Ainsi se déclencha un jour le combat dont la geste fait un récit vivant (v. 2013-2086). Le matin, l'armée franque se rangea sur le bord de la mer, commandée par Martin Zaccaria, Pierre Zeno, et le patriarche Henri portant une croix d'argent sur sa poitrine. Elle avait pour enseigne « un morceau de bois avec un mort dessus », un crucifix, sujet d'indignation et de dégoût pour le chroniqueur turc. Elle franchit le fossé (1), incendia les machines de siège et les tentes des Turcs, mal gardées. Revenus de leur surprise, les Turcs accoururent, un combat s'engagea : le silence de la geste sur son issue laisse penser que les Latins eurent le dessus. Le patriarche Henri voulut alors se rendre à une grande église abandonnée et transformée en étable, à laquelle il paraît qu'il avait fait un vœu en demandant la victoire. Dans des conditions que la geste ne dit pas, il fut tué par les Turcs, près de l'église même à ce qu'il semble, ainsi que Pierre Zeno et Martin Zaccaria (celui-ci n'est pas nommé, mais Umur se fait apporter les cadavres de « ces trois-là ») : les corps, prétend la geste, auraient été salés, puis vendus aux Chrétiens (2). Les Latins se replièrent.

De cette journée funeste pour les Francs, Cantacuzène est le seul écrivain grec à parler avec quelque détail, bien qu'il fasse une surprenante erreur sur la date : « Vers ce temps-là, Martinos et le patriarche que le pape a pris l'habitude de nommer au siège de Constantinople (considérant que la ville dépend des Latins, parce qu'elle leur a autrefois appartenu), vinrent avec douze trières à Smyrne, que les Latins avaient déjà occupée. Le patriarche décida de sortir (du quartier fortifié du port) pour se rendre à l'église de Smyrne qui était autrefois la métropole, et y célébrer l'office divin : il ordonna à l'armée de prendre les armes et de le suivre. Martinos et les autres commandants de la flotte s'y opposaient, affirmant qu'on risquait gros. On ne les écouta pas, et ils furent obligés de suivre le patriarche. Celui-ci célébrait l'office dans l'église, quand Umur survint avec ses troupes. L'armée latine trouva le salut en se retirant dans la forteresse qu'elle occupait, dès qu'elle vit les Perses attaquer. Mais le patriarche, revêtu des habits liturgiques, fut massacré par les Perses, ainsi que Martinos et quelques-uns des autres chefs (3). »

(1) Les vers 2027-2044, le prétendu échange de messages entre Francs et Turcs et la description de l'armement des Francs, sont pure imagination.

(2) Ce n'est qu'un cliché, les corps restèrent en territoire turc jusqu'en 1348 : cf. ci-dessous, p. 230.

(3) CANTACUZÈNE, Bonn, II, p. 582-583. Ce passage, chez Cantacuzène, se place bien après le retour d'Umur en Asie après la mort de Suleyman fils de Saruhan, dans l'été de 1345, après encore le récit concernant Jean Vatatzès (Bonn, II, p. 552-556), qui est à peu près de la même époque, enfin après le récit du couronnement à Andrinople en Mai 1346. Il est d'autre part immédiatement suivi du récit, introduit par ἐν δὲ τοῖς χρόνοις τούτοις, de l'occupation de Chio par les Génois, qui est de l'été-automne 1346. Cantacuzène place donc vers le milieu de 1346 la journée du 17 Janvier 1345, ce qui est une erreur singulière, s'agissant d'un événement qui à travers l'émirat d'Aydin touchait si fort ses intérêts personnels.

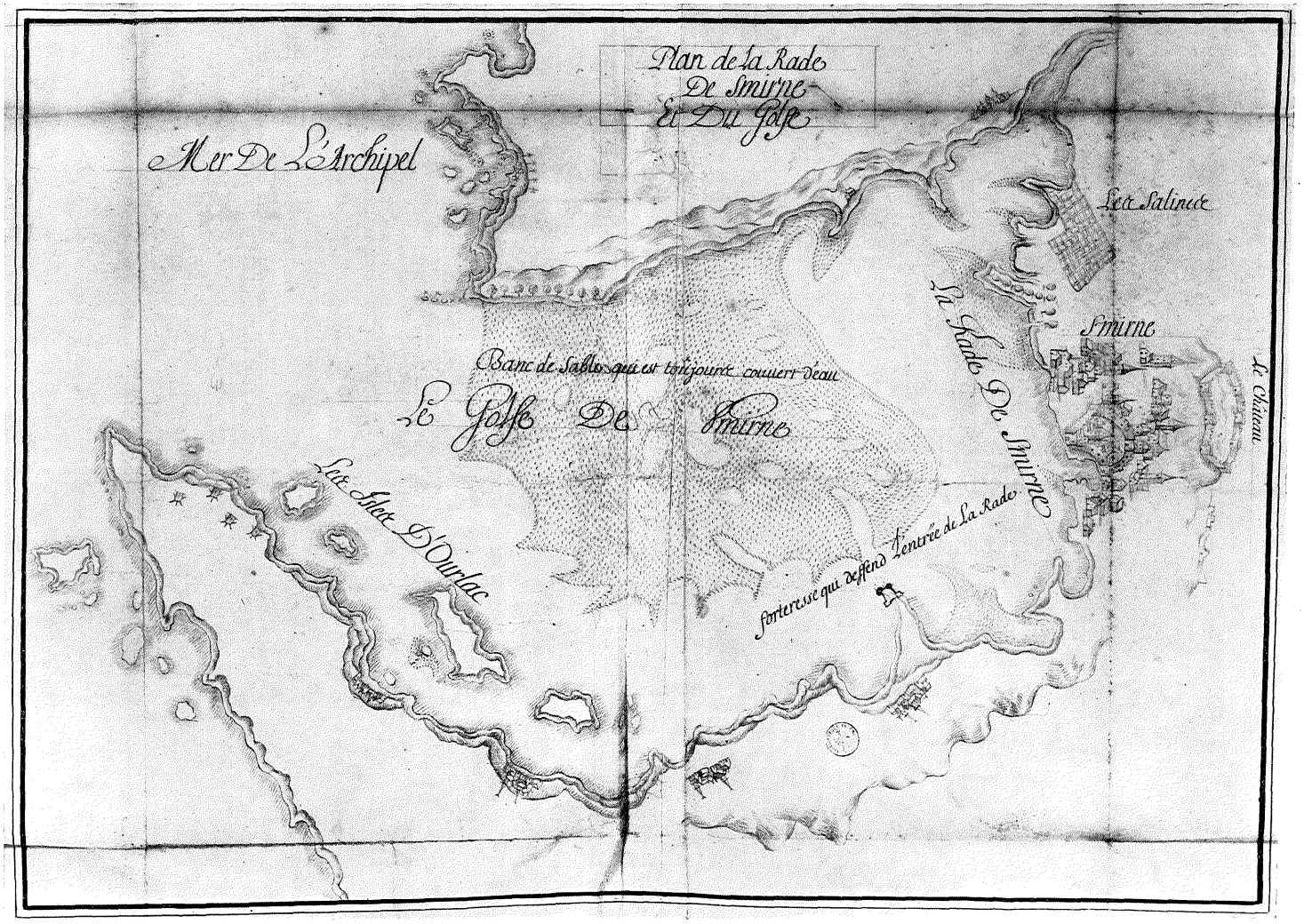
Clément VI apprit la nouvelle, par une lettre du doge, vers le milieu de Mars 1345, mais les lettres qu'il écrivit lui-même pour prendre les mesures qu'appelait la situation ne donnent aucun détail sur ce qui s'est passé (1). Parmi les chroniqueurs occidentaux, Jean Villani donne la date du combat, le jour de la fête de saint Antoine, 17 Janvier 1345, et fait un récit d'après lequel les Chrétiens, d'abord victorieux, auraient été surpris par un retour offensif des Turcs alors que le patriarche officiait (2). Les autres chroniques (3) donnent la même version, succès initial suivi d'une surprise où périrent les chefs chrétiens tandis que l'armée se sauvait, et ne diffèrent que sur des détails (4). Il est vrai que deux traditions eurent cours en Occident sur les circonstances de la mort du patriarche et de ses compagnons : selon l'une, ils furent tués pendant l'office, où ils assistaient peu nombreux et loin de l'armée ; selon l'autre, ils s'élancèrent contre les Turcs après l'office

(1) DÉPREZ, *op. cit.*, nº 1569 (au doge André Dandolo : 17 Mars 1345) ; 1570 à 1572 (à Hélion de Villeneuve, au prieur de Lombardie, à la *civitas* de Négropont : même date), 1582 (au roi d'Angleterre : 18 Mars) ; 1596 (au roi de France : 25 Mars). Il remplace le patriarche Henri, comme légat apostolique, par Raymond évêque de Thérouanne, et Martino Zaccaria, comme commandant des galées pontificales, par Bertrand de Baux : en fait ni l'un ni l'autre ne pourront partir, le roi de France s'y opposant. Le 10 Avril 1345, il écrit à Marie de Beaujeu pour la rassurer sur le sort de son mari, Édouard, qui n'est pas parmi les victimes (DÉPREZ, *op. cit.*, nº 1637).

(2) Éd. Dragomanni, IV, Florence, 1845, p. 69 (MURATORI, *RIS*, XIII, col. 918). Les chiffres donnés par Villani, pour l'armée turque aussi bien que pour le nombre des victimes chrétiennes, sont fantaisistes.

(3) GAY, *Clément VI*, p. 56-57.

(4) Jean DE WINTERTHUR (ci-dessus, p. 189 et n. 1), éd. von Wyss, p. 225, éd. *MGH*, p. 252-253, dit que l'armée demeura indemne, mais que 40 chefs périrent, notamment ceux des contingents du pape, des Hospitaliers, de Chypre, de Rhodes, des Vénitiens, des Génois, des Napolitains, des Pisans : énumération fort suspecte. Pour Villani, les victimes furent le patriarche de Constantinople, Martin Zaccaria « amiral des Génois », Pierre Zeno, les commandants des troupes de Chypre et de Rhodes et plus de 500 *buoni huomini* : ce dernier chiffre est sûrement faux. Les *Historiae romanae fragmenta* (MURATORI, *Antiquitates Italicae*, III, col. 363 sq.) parlent d'une vieille église, autrefois épiscopale et placée sous le vocable de saint Jean, maintenant déserte, située dans la campagne : le dernier point est probablement inexact, l'église devait se trouver dans la partie en ruines et abandonnée de l'ancienne ville, entre le quartier du port et l'acropole. La même chronique énumère comme victimes le patriarche, Pierre Zeno, Martin Zaccaria, dont elle prétend que l'armée trouva ensuite les cadavres (ce qui est faux : ci-dessous, p. 230), ainsi que le connétable allemand Malerba, Adolphe neveu du roi de Chypre, Flor de Beaujeu. Les *Vite de' duchi di Venezia* (MURATORI, *RIS*, XXII, col. 610-611), qui par ailleurs croient à tort que l'empereur grec et le roi de France ont pris part à l'expédition, sont sûrement bien informées quand elles disent que les corps des chefs tués furent ramenés à Négropont et enterrés à l'évêché : mais cela n'eut lieu que plus tard. Une *Vita Caroli Zeni Veneti* (*ibid.*, XIX, col. 209-210) donne un bon récit du combat, parce que Pierre Zeno, qui y périt, était père de Charles Zeno.



(Bibl. Nal., Mss. Fr. 7176.)

Plan du golfe de Smyrne, levé par GRAVIER D'ORVIÈRES

et tombèrent dans une embuscade, dans les ruines de la vieille ville (1). Cela signifie seulement qu'on ignorait les circonstances exactes d'un événement qui frappa si fort les esprits. Il suffit pour nous de constater que tout ce que l'on peut tenir pour assuré par l'accord des divers témoignages — l'attaque latine d'abord victorieuse, l'office célébré par le patriarche dans une église abandonnée, la surprise, la mort des trois principaux chefs — se retrouve dans la geste ; que celle-ci, obéissant aux lois du genre, dissimule sans doute que le gros de l'armée latine réussit à échapper, et enfle le succès des Turcs ; mais qu'en revanche des détails tels que le franchissement du fossé, l'incendie des mangonneaux et des tentes, le crucifix porté sur le front de l'armée chrétienne, la vieille église transformée en étable et pleine de fumier, apparaissent très vraisemblables à la lumière de ce que nous savons par ailleurs. La source d'Enveri est excellente, et sans aucun doute remonte à l'époque même des événements.

***

La journée du 17 Janvier 1345 n'amena pas de grand changement dans la situation qui existait à Smyrne. Les Latins, dont l'armée était à peu près indemne, restèrent retranchés dans le château et le quartier du port (2), où les Turcs les bloquèrent étroitement et les harcelèrent : c'est bien ce que dit la geste, non sans détails pittoresques et pris sur le vif (v. 2087-2108). Mais ces funestes événements avaient beaucoup diminué le zèle des Occidentaux (3). Clément VI déploya une fois de plus une grande activité, écrivit

(1) Les deux versions sont données ensemble par les *Historiae romanae fragmenta* (cf. note précédente), col. 366.

(2) Jean DE WINTERTHUR (*op. cit.*, p. 225) dit qu'au mois de Mars 1345, les Chrétiens de Smyrne prirent leur revanche sur les Turcs et, dans un combat qui eut lieu près d'un fleuve (?), leur tuèrent 6.000 hommes. Aucune autre source, à ma connaissance, ne confirme cette information probablement fantaisiste, en tout cas considérablement enflée. Il dut pourtant y avoir quelques petits engagements, puisque Clément VI, le 11 Mai 1345, écrit à Édouard de Beaujeu pour le féliciter de sa belle conduite devant les Turcs (DÉPREZ, *op. cit.*, n° 1707). On sait d'autre part, grâce encore à une lettre de Clément VI (*ibid.*, n° 1669), que le grand-maître de l'Hôpital, Hélion de Villeneuve, prit des mesures pour renforcer la défense des Latins assiégés : mais je ne crois pas qu'on doive dire, comme on le fait habituellement, que la garde de Smyrne fut confiée aux Hospitaliers. Ils étaient seulement parmi les plus directement intéressés à ce que la place ne tombât point.

(3) L'attitude du roi de France me paraît caractéristique. Il refuse de laisser l'évêque Raymond de Thérouanne et Bertrand de Baux partir pour l'Orient pour remplacer le patriarche Henri et Martin Zaccaria, malgré les pressantes demandes de Clément VI (cf. DÉPREZ, *op. cit.*, n° 1638, 10 Avril 1345, etc.), et il n'hésite pas à désapprouver nettement l'expédition contre les Turcs (*ibid.*, n° 1704, 11 Mai 1345). Le pape dut désigner, pour tenir la place de Raymond, un vice-légat, François archevêque de Crète (*ibid.*, n^{os} 1668, 1673 et 1676 : 1er Mai 1345), et confier la charge de

des lettres, appela à la Croisade : il ne trouva point d'écho, et il est digne de remarque que la source d'Enveri en était parfaitement informée (1). C'est ainsi qu'un personnage turbulent et médiocre, Humbert II dauphin du Viennois, fit accepter par le pape ses offres de diriger la « Croisade », et les conditions qu'il y mettait. C'est l'épisode auquel la geste consacre les vers 2141-2276, en désignant Humbert par le nom de Torfil, déformation de *dalphinus*.

Dépouillé des amplifications épiques, le récit d'Enveri se ramène aux faits suivants : Torfil se fait fort d'abattre Umur ; il demande et obtient que la possession des territoires d'Umur lui soit reconnue par un privilège ; il « vend vingt grandes forteresses » pour se procurer l'argent nécessaire à ses préparatifs ; au bout de plusieurs mois, il paraît avec sa flotte devant Smyrne (2) ; dans une grande bataille, Qiliç fils de Torfil est tué par Umur, et les Francs sont repoussés ; Torfil bat en retraite et repart, le siège de la forteresse du port reprend. L'image que le chroniqueur suggère à son lecteur est celle d'une entreprise présomptueuse et téméraire, qui se termine par un échec assez honteux. Ce que nous savons par ailleurs (3) confirme en tous points la geste.

Il est possible que l'initiative soit venue de Clément VI, qui déjà avait cru devoir renseigner Humbert en grand détail sur la victoire d'Octobre 1344, et à la fin de sa lettre

capitaneus armatae generalis au prieur de Lombardie Jean de Biandrate, tandis que le Génois Corrado Piccamilio semble avoir succédé à Martin ZACCARIA (*op. cit.*, nos 1674 et 1675).

(1) V. 2109-2140 : « Personne n'y donna de suite, personne n'y donna de réponse... personne ne souffla mot, etc. » On est surpris que la geste semble si bien connaître, non seulement ce qui se passait à Smyrne, mais ce qui se passait en Occident en liaison avec les événements de Smyrne. Nous allons en voir d'autres exemples.

(2) Je ne sais comment interpréter les v. 2187-2191, d'après lesquels Humbert, à son arrivée, aurait été trompé par des mouvements de troupes turques qu'il apercevait de la mer. Il aurait cru que c'était Umur et son armée qui partaient, alors que c'était Saruhan, en visite depuis une semaine à Izmir, et sa suite qui regagnaient leur pays. Il n'y a point de raison suffisante pour douter du fait même de la présence de Saruhan à Izmir, bien qu'à cette époque, nous le verrons plus loin (chap. XII), les relations aient été mauvaises entre les deux émirats. Mais s'il se place bien à cette date, on se demande pourquoi l'arrivée d'Humbert coïncide avec le départ de Saruhan : celui-ci voulait-il protéger son émirat contre une attaque éventuelle que l'arrivée des Latins lui aurait fait redouter ? C'est étrange.

(3) L'étude consciencieuse de Cl. FAURE, *Humbert*, bien que remontant à un demi-siècle et non exempte de défauts, a utilisé les sources occidentales, notamment concernant l'histoire du Dauphiné, et les travaux antérieurs : elle ne dispense pourtant pas de consulter les deux grands ouvrages de J. DE VALBONNAYS cités ci-dessous. Rien de valable n'a été écrit depuis Cl. Faure. L'exposé, plus ancien, de IORGA, *Philippe de Mézières*, trop souvent cité, est confus et entaché d'erreurs. L'exposé récent de ATIYA, *Crusade*, p. 301-318, insuffisamment critique, n'apporte pas de nouveau et a négligé d'utiliser Enveri, qu'il pouvait connaître dans l'édition de Mükrimin Halil. Je dois avertir que je ne prétends pas refaire l'histoire de l'expédition d'Humbert, et me bornerai aux points qui intéressent la geste.

invitait le dauphin à donner toute son aide à l'entreprise (1). Toujours est-il qu'après la défaite de Janvier 1345, Humbert s'offrit pour être le chef de la Croisade avec autorité sur tous les autres participants, à l'exception éventuellement du roi de France, et demanda que lui fût reconnue la propriété des territoires qu'il conquerrait (2). C'est au mois de Mai 1345 que tout fut conclu : Humbert prit la croix en Avignon, fut nommé « capitaine général du Saint-Siège apostolique et chef de l'armée des Chrétiens contre les Turcs », reçut des mains du pape le vexillum de saint Pierre, passa contrat avec des armateurs marseillais (3). Il n'est pas douteux qu'entre autres avantages, et ils sont fort nombreux et divers, qu'il obtenait pour lui, pour sa femme, Marie de Baux, ou pour les siens, figurât la propriété des terres à conquérir ou, comme dit la geste, « des privilèges pour la possession du pays d'Aydin » (v. 2269). Cependant il lui fallait trouver, en attendant de se dédommager en Orient, les sommes nécessaires à de grandioses préparatifs et à la solde des marins et des soldats : Humbert imposa lourdement les châtellenies du Dauphiné, mais surtout il vendit la presque totalité de ses domaines (4). C'est assurément ce à quoi la geste fait allusion en disant qu'il « vendit vingt grandes forteresses, distribua l'argent à son armée et se mit en route » (v. 2155).

Humbert s'embarqua à Marseille le 3 Septembre, gagna Gênes, puis par Florence, Bologne, Ferrare, arriva à Venise le 24 Octobre. Il avait l'intention de passer par la Hongrie : le Sénat de Venise l'en détourna (5). Il prit la mer en Novembre et arriva probablement à Négropont vers la fin de l'année 1345. Il dut y passer l'hiver en préparatifs, et il faut tenir pour extrêmement suspecte, ou plutôt pour légendaire, la tradition qui veut qu'en plein hiver, au début de Février 1346, il ait remporté sur les Turcs une grande

(1) DÉPREZ, *op. cit.*, n° 1397. La publication des registres de Clément VI, par Déprez, s'arrête au 18 Mai 1345, ce qui est fort regrettable.

(2) J. DE VALBONNAYS, *Histoire du Dauphiné et des princes qui ont porté le nom de Dauphins*, II, Genève, 1722, p. 507.

(3) FAURE, *Humbert*, p. 512-513. La date de la lettre de Clément VI aux Pisans, publiée par MÜLLER, *Documenti*, n° 78, ne peut pas être 1345, mais 1346.

(4) IORGA, *Phil. de Méz.*, p. 49 et p. 50, n. 1 ; FAURE, *Humbert*, p. 514 ; mais surtout J. DE PÉTIGNY (*Bibl. École des Chartes*, 1re série, I, 1839-1840, p. 270) : dès 1343, Humbert reconnaît pour héritier de tous ses domaines Philippe duc d'Orléans, second fils de Philippe VI, moyennant l'usufruit et des sommes considérables, et il livre aussitôt, à titre de gages, plusieurs de ses forteresses.

(5) Humbert avait d'étroites attaches avec la Hongrie, où il avait séjourné : il était en effet fils du dauphin Jean et de Béatrix de Hongrie, elle-même fille de Charles roi de Hongrie, et sœur de Charles II de Hongrie ; Clémence de Hongrie, veuve de Louis le Hutin, avait fait Humbert son légataire universel (cf. J. DE VALBONNAYS, *Mémoires pour servir à l'histoire du Dauphiné sous les dauphins de la Maison de La Tour du Pin*, Paris, 1711, p. 151-152). Il n'est pas possible de décider si, dans la geste (v. 2131), la mention des « Hongrois » à côté des Francs s'inspire de ces circonstances, qu'aurait donc connues la source d'Enveri. J'incline pourtant à le croire.

victoire dans l'île de Mytilène, où il se serait déjà trouvé en Janvier (1). A Négropont, Humbert s'occupa de choses et d'autres, en rapport plus ou moins lointain avec la Croisade (2), et en particulier s'attacha, d'ailleurs en vain, à contrecarrer les visées génoises sur Chio, qu'il entendait peut-être se réserver pour lui-même (3). On ne sait pas exactement à quelle date il quitta enfin Négropont et arriva devant Smyrne : ce fut dans l'été

(1) *Istorie Pistolesi* (MURATORI, *RIS*, XI, col. 514 C sq.) : Humbert part de Venise, arrive directement à « Metellino », où il bat et fait prisonnier « lo barone Mitaometto », c'est-à-dire Mahomet... Même en changeant la date, comme on a proposé de le faire (FAURE, *Humbert*, p. 529), je ne crois pas qu'on puisse défendre l'historicité de ce bizarre épisode, aussi longtemps qu'une source valable ne l'aura pas confirmé. Ce sont les mêmes *Istorie Pistolesi* (col. 510 à 512) qui racontent, comme je l'ai dit plus haut, une bataille entre 200.000 Chrétiens et un million de Turcs, dont 700.000 auraient péri ! C'est là un écho de la légende répandue en Occident sous la forme d'une lettre apocryphe du roi de Chypre, Hugues IV, à la reine Jeanne de Naples : cf. IORGA, *Phil. de Méz.*, p. 52 sq. (qui a tort, selon moi, de croire qu'il y a « un fait réel dans cette légende ») ; GAY, *Clément VI*, p. 66-67 ; FAURE, *Humbert*, p. 521 ; ATIYA, *Crusade*, p. 307 sq. Ce ne sont là que des thèmes de propagande pour les prédicateurs de la Croisade, des *excitatoria*. Inversement, une lettre apocryphe de *Morbasianus* (Umur pacha) et de ses frères, adressée à Clément VI, a certainement été fabriquée dans un milieu hostile à la Croisade, et est de ce point de vue assez curieuse : elle est publiée par GAY, *Clément VI*, p. 172-174.

(2) Une délibération du Sénat de Venise nous apprend qu'il avait voulu maladroitement s'entremettre entre Venise et Zara : THIRIET, *Régestes*, n° 189, 3 Mars 1346. Une lettre de Clément VI à Humbert, du 15 Juin 1346, lui rappelle en termes assez vifs qu'il n'a pas à se mêler des affaires des Grecs, mais à combattre les Turcs : *DOC*, n° 188, p. 242 sq. Cf. encore ci-dessous, p. 201, n. 1.

(3) Déjà la lettre de Clément VI, citée à la note précédente, apprend qu'Humbert avait demandé qu'on intervînt auprès des Grecs pour qu'ils missent Chio à la disposition des croisés pour une durée de trois ans (qui était aussi celle de l'engagement souscrit par Humbert envers le pape). Mais il est probable qu'il avait des vues plus personnelles, à moins qu'il ne servît celles des Vénitiens. Quand arriva à Négropont une escadre génoise commandée par Simone Vignosi, un conflit éclata. Vignosi eut vent des intentions d'Humbert, et prit les devants : il mit la main sur Chio, en Juin 1346. Après environ trois mois de siège, les Grecs affamés se rendirent aux Génois (CANTACUZÈNE, Bonn, II, p. 583 ; GRÉGORAS, Bonn, II, p. 765-766. Cf. HEYD, *Commerce*, I, p. 492, qui date du 16 Juin 1346 l'attaque de Vignosi, et du 12 Septembre la capitulation de la citadelle de Chio.) Pour compléter ce qui a été dit plus haut sur l'histoire de Chio, je résume les indications données par CANTACUZÈNE, Bonn, III, p. 81 sq. : le gouverneur de Chio, Léon Kalothétos, avait été par Apokaukos remplacé par un certain Tzybos (Τζυβός, que des sources occidentales nomment *Caloianni Cibo*) ; c'est celui-ci qui se rendit aux Génois, et fut alors par eux nommé gouverneur de la Vieille-Phocée ; quand Cantacuzène eut le pouvoir (1347), Tzybos, pour se faire pardonner, se fit fort de reprendre Chio : il fut tué dans un combat, et Chio resta aux Latins ; quant aux Phocéens, passés sous la domination des Génois en même temps que Chio, ils se donnèrent à Cantacuzène, qui leur envoya pour gouverneur Léon Kalothétos (sur ce dernier point, cf. encore CANTACUZÈNE, Bonn, III, p. 320). Sur Humbert et Chio, cf. HEYD, *Commerce*, I, p. 491-493 ; GAY, *Clément VI*, p. 70 sq. ; FAURE, *Humbert*, p. 230-231. Cf. nos *Addenda*.

de 1346, peut-être dès le mois de Juin (1). En tout cas, l'indication d'Enveri, d'après qui « plusieurs mois passèrent » avant qu'il n'arrivât en effet à Smyrne (v. 2173) est exacte. On ne sait pas davantage à quels effectifs se montait l'armée d'Humbert ni combien de bateaux la transportaient : les cinquante galées et trente qayik de la geste (v. 2163) dépassent probablement le chiffre réel (2). Enfin nous sommes fort mal renseignés sur les résultats obtenus par le dauphin, et cela déjà est significatif, car on n'eût pas manqué de célébrer et d'annoncer à toute la chrétienté une victoire, comme on l'avait fait pour celle d'Octobre 1344. Quelques échos de petits succès, que les Latins auraient remportés, se rencontrent dans la tradition occidentale : ils sont timides et imprécis (3). Il est d'ailleurs certain que rien ne fut changé à la situation de Smyrne, qu'en particulier les Turcs ne furent pas délogés de leurs positions, et qu'enfin dès l'automne de 1346 Humbert abandonna Smyrne. Dans ces conditions, il faut admettre que le récit de la geste est pour l'essentiel exact : une sortie (ou peut-être plusieurs ?) de Humbert se termina par la mort de nombreux chevaliers, et la retraite des Latins à l'abri de la forteresse du port, où désormais le dauphin se tiendra enfermé jusqu'à ce qu'il parte pour Rhodes.

La geste, il est vrai, paraît offrir elle-même un moyen d'éprouver sa véracité : c'est la mention qu'elle fait du fils de Torfil, Qiliç, tué dans le combat. Elle attribue même à cette circonstance la retraite d'Humbert. Or il est certain que celui-ci n'avait pas de fils

(1) J. GAY (*Clément VI*, p. 74) croit qu'Humbert arriva à Smyrne au moment où les Génois commençaient le siège de Chio. Cl. FAURE (*Humbert*, p. 531) ne propose pas de date. Une tradition voulait en Occident qu'avant l'arrivée d'Humbert, les Vénitiens eussent tenté de négocier avec Umur : mais le récit de l'ambassade vénitienne et de l'entrevue avec Umur, tel qu'il est donné par les *Historiae romanae fragmenta* (MURATORI, *Antiquitates Italicae*, III, col. 371 : résumé dans FAURE, *Humbert*, p. 531-532) me paraît extrêmement suspect. Je ne vois pas de raison de le mettre en relation avec le projet de trêve soumis par Humbert à Clément VI dont il sera parlé plus loin.

(2) Pour l'armée, GAY (*Clément VI*, p. 74) accepte le chiffre de 15.000 hommes, donné par les *Historiae romanae fragmenta* (cf. la note précédente) : il me paraît trop élevé. Quant aux bateaux, Humbert à Négropont en avait vingt-six sous ses ordres (GAY, *Clément VI*, p. 72), et quelques autres ont pu s'y joindre, mais à coup sûr sans atteindre les chiffres d'Enveri. Il n'en reste pas moins que l'expédition était, pour le temps, importante, et hors de proportion avec les décevants résultats qu'elle obtint.

(3) GAY (*Clément VI*, p. 73, n. 3) a fait justice des *victoires* latines dont Iorga avait cru découvrir le témoignage dans Philippe de Mézières, qu'il lisait un peu vite. Les *Historiae romanae fragmenta (loc. cit.)* ne parlent que des difficultés qui mirent à l'épreuve les croisés, chaleur, poussière, maladies, disette, et qui provoquèrent des départs massifs (d'après GAY, *Clément VI*, p. 74, les croisés de Pérouse étaient déjà de retour chez eux en Septembre 1346) ; en outre ils accusent les Hospitaliers d'interdire aux bateaux vénitiens l'entrée de Smyrne, et même de ravitailler les Turcs ! GAY mentionne encore (*Clément VI*, p. 73-74), d'après les mémoires de Pilati utilisés par Valbonnays, qu'en Septembre 1346 parvint à Grenoble la nouvelle que Humbert avait infligé aux Turcs une défaite, mais que nombre de chevaliers latins avaient péri : cf. ci-dessous.

légitime, ou plus exactement qu'il avait perdu dès 1335 celui que sa femme, Marie de Baux, lui avait donné en 1333 (1). Il avait un fils naturel, Amédée, qu'il avait désigné pour l'accompagner parmi beaucoup d'autres chevaliers et gens de sa suite (2) : il est impossible de dire si c'est lui que la geste nomme Qiliç, et pourquoi elle l'aurait ainsi nommé. Ce serait en tout cas moins invraisemblable que de voir dans « Qiliç », comme on a voulu le faire, une déformation de « Lucinge » (3), et de supposer qu'il s'agit de Pierre de Lucinge, époux d'une fille naturelle de Humbert nommée Catherine : outre qu'il n'y a non plus aucun rapport de forme ou de son entre les deux noms, et que le mari d'une fille naturelle n'est pas un fils, on sait que Pierre de Lucinge ne périt pas dans ce combat, puisque l'année suivante on le voit faire à plusieurs reprises le courrier entre Humbert et la France (4).

Ainsi échappe un moyen de contrôler la geste, ce qui ne compromet pas pour autant l'historicité du combat. S'il n'a sans doute rien à voir avec la lettre apocryphe de Hugues IV (5), et s'il ne trouve qu'une confirmation insuffisante dans un texte de Philippe

(1) Il était né le 7 Septembre 1333, avait reçu le prénom d'André, et mourut en Octobre 1335 : VALBONNAYS, *Mémoires pour servir à l'histoire du Dauphiné*, p. 153 et 157.

(2) FAURE, *Humbert*, p. 525, d'après Ul. CHEVALIER, *Choix de documents historiques inédits sur le Dauphiné*, Montbéliard, 1874, n° XXVIII. Ce document est la liste des « comedentes aut librati in hospicio dalphinali in Veneciis ». On y trouve en effet (p. 97) *dom. Amedeus bastardus* (cf. aussi p. 102), et *dom. Petrus de Lucingio*.

(3) *Destān*, p. 121, n. 2. Le turc *qiliç* signifie *épée*, et est aussi un nom propre fréquent.

(4) Toute l'équivoque provient d'un passage de Philippe de Mézières, cité de façon peu claire par IORGA, *Phil. de Méz.*, p. 55-56 : un chevalier nommé « le bastard de Lessinge » aurait été « vaillamment mors » dans le combat. Ou ce « bastard de Lessinge » n'est pas le même que Pierre de Lucinge, ou bien plutôt Philippe de Mézières (qui commet de nombreuses erreurs, sans compter celles que lui prêtent ceux qui ont mal lu ses manuscrits) s'est trompé : Cl. FAURE (*Humbert*, p. 537-538) a rappelé à juste titre qu'un document publié par Valbonnays est une lettre écrite à Humbert par le régent du Dauphiné le 4 Juin 1347, et qui lui est portée par Pierre de Lucinge. Si celui-ci se trouvait alors en France, c'est probablement qu'il avait été envoyé comme ambassadeur auprès du pape au début de 1347 (*ibid.*, p. 536) ; on le trouve encore, en Avril ou Mai 1347, portant des lettres du pape à Humbert, probablement à Venise (*ibid.*, p. 538). Quoi qu'il en soit de ces allées et venues, que l'on n'a pas toutes tirées au clair, il est assuré que Pierre de Lucinge était bien vivant en 1347, et c'est ajouter une erreur certaine à l'erreur déjà probablement commise par Philippe de Mézières, que de le faire mourir à Smyrne l'année précédente. Une preuve supplémentaire est fournie par une pièce qu'a éditée Ul. CHEVALIER, *Choix de documents...* (cf. ci-dessus), n° XXXV, p. 119, liste des personnes qui à la fin de l'année 1347 sont en Avignon avec Humbert : on y trouve le bâtard de Lucinge et deux autres Lucinge ; en revanche on n'y trouve pas Amédée, ce qui pourrait appuyer l'hypothèse qu'il périt à Smyrne et serait le Qiliç de la geste.

(5) Sur cette lettre, cf. ci-dessus, p. 196 et n. 1. Cependant J. DE PÉTIGNY (Notice historique et biographique sur Jacques Brunier, chancelier d'Humbert II dauphin du Viennois, *Bibl. de l'École des Chartes*, 1re série, I, 1839-1840, p. 263-287 : cf. p. 276 sq.) a cru à l'historicité de la

de Mézières qui lui serait très postérieur (1), j'incline à croire qu'il ne fait qu'un avec le combat dont les Mémoires de Pilati, secrétaire du dauphin, disent que la nouvelle parvint à Grenoble en Septembre 1346, combat dans lequel Humbert aurait naturellement, au témoignage de Pilati, tué beaucoup de Turcs, mais aurait aussi vu tomber beaucoup de chevaliers dauphinois, ce qui est un aveu significatif (2). Or si la nouvelle est parvenue en Dauphiné en Septembre, on peut approximativement placer l'événement en Juillet. Je conclurai donc qu'à cette date, c'est-à-dire environ un mois après l'arrivée d'Humbert à Smyrne (3), un combat eut bien lieu entre les troupes du dauphin et celles d'Umur et de Hizir (v. 2233) ; que dans ce combat tombèrent des chevaliers francs, dont l'un était peut-être assez proche parent ou ami du dauphin, sice n'était point son fils naturel Amédée, pour qu'une source d'Enveri l'ait présenté comme son fils ; et qu'à la suite de cet engagement qui ne lui avait procuré aucun avantage, Humbert se renferma dans la forteresse du port et n'en sortit plus jusqu'à ce qu'il quittât Smyrne.

Car si les derniers vers de ce récit, dans la geste (v. 2259-2276), sont trop confus pour qu'on puisse reconstituer avec précision le détail des événements, ils disent cependant clairement que les Latins furent repoussés dans la forteresse, dont les Turcs reprirent le siège, et s'y tinrent enfermés, et que Humbert s'en alla. C'est ce que confirment d'autres témoignages. Il est vrai qu'on ne connaît pas, autant que je sache, la date exacte à laquelle Humbert quitta Smyrne pour n'y plus jamais revenir, et se rendit à Rhodes, où il passa l'hiver de 1346-1347, rédigea son testament le 29 Janvier 1347, et vit mourir sa

bataille dont parle la prétendue lettre du roi de Chypre, l'a datée de 1346 (corrigeant la date de 1347 donnée par la lettre : d'autres proposent de corriger en 1345), et plus précisément du 24 Juin, à cause de la mention, dans le récit légendaire, de la fête de saint Jean-Baptiste. Depuis Pétigny et d'après lui, nombreux sont ceux qui ont parlé d'une bataille livrée le 24 Juin 1346 (par exemple DELAVILLE LE ROULX, *France en Orient*, I, p. 107). Dans l'état actuel de nos connaissances, ce n'est que le produit d'une succession d'hypothèses. La geste, dont le récit n'a aucun point commun avec celui de la prétendue lettre du roi de Chypre, ne lui apporte aucune confirmation, et n'en reçoit non plus aucune. Cf. nos *Addenda*.

(1) IORGA, qui lisait toujours trop vite son Philippe de Mézières, y a trouvé mention d'une « bataille de l'Esmire (Smyrne) que gagna le Dauphin lui-même » en 1346 (*Phil. de Méz.*, p. 54-56). Mais dans l'*Epistre lamentable et consolatoire* (publiée dans l'édition des *Œuvres de Froissart* par KERVYN DE LETTENHOVE, XVI, Bruxelles, 1872, p. 444 sq. : cf. p. 508-509), il n'est question, parmi des données fantaisistes sur l'étendue de l'émirat d'Umur, que de la guerre que celui-ci fit aux Chrétiens qui lui avaient pris Smyrne, où alla le dauphin de Vienne qui vendit le Dauphiné au roi Jean. Iorga commet au même endroit une autre erreur en soutenant que Hizir fut « le vaincu de Smyrne ».

(2) GAY, *Clément VI*, p. 73-74, et FAURE, *Humbert*, p. 532, citant Pilati d'après Valbonnays.

(3) Si en effet, comme il me semble, on doit admettre qu'Humbert est resté quelques semaines sans attaquer, se trouve confirmée l'indication, d'abord surprenante, des v. 2177-2178 de la geste, « ils ne s'empressèrent pas de débarquer, *et ne recherchèrent pas le combat* ».

femme, Marie de Baux, en Mars. Je pense pourtant que c'est encore de Smyrne, où il aurait donc passé l'été de 1346 au moins jusqu'au mois d'Août et peut-être jusqu'au début de Septembre (1), qu'il écrivit au pape des lettres qui arrivèrent en Avignon en Octobre ou au début de Novembre (2), et auxquelles Clément VI répondit le 28 Novembre par deux lettres. Dans l'une (3), il félicite le dauphin du rétablissement de sa santé (cette maladie contribua sans doute à l'inaction où Humbert semble être resté, à Smyrne, après le combat contre les Turcs), traite diverses questions financières (Humbert manquait visiblement d'argent) (4), et fait un sombre tableau de l'Occident déchiré par les guerres et des difficultés auxquelles se heurte la Croisade. Dans l'autre (5), confidentielle, il répond à *quaedam secreta* dont Humbert l'avait entretenu. Après avoir rappelé que les guerres qui déchirent l'Occident rendent à peu près impossible la perception des décimes (et par conséquent privent la Croisade de ses ressources principales), Clément VI écrit : *Quamobrem hiis et aliis occurentibus consideratis attente, non solum expediens, sed etiam necessarium omnino nobis de concordi et unanimi consilio fratrum nostrorum videtur, quod ad treugas de quibus fiebat in tuis nobis missis litteris mentio faciendas et ineundas meliori honorabiliori et tutiori modo quo fieri poterit procedatur*. Après avoir pris l'avis du vice-légat

(1) IORGA (*Phil. de Méz.*, p. 58 et n. 1) affirme, sans donner ses sources, que Humbert quitta Smyrne pour Rhodes à la fin d'Août et arriva à Rhodes à la fin de Novembre : l'une au moins de ces deux dates inconciliables est inexacte. C'est probablement la seconde. Pour la première, Iorga s'est fié à l'étude ci-dessus citée de J. DE PÉTIGNY (*op. cit.*, p. 279 et 286-287), qui arrivait à la conclusion qu'un grave incident entre Humbert et les Génois de Vignosi, au cours duquel les effets d'Humbert avaient été pillés, eut lieu le 27 Août 1346 ; qu'à ce moment Humbert quittait Smyrne pour Rhodes ; et que l'occupation définitive de Chio par les Génois, auxquels se rend la citadelle, est du 3 Septembre 1346. Pétigny doit faire erreur de quelques jours : la capitulation de Chio serait du 12 Septembre (cf. HEYD, *Commerce*, I, p. 492 sq.). Mais dans l'ensemble, sans entrer dans un examen approfondi des données chronologiques relatives à Chio, qui n'a pas ici sa place, on peut admettre, semble-t-il, que Humbert quitta Smyrne vers la fin d'Août ou le début de Septembre 1346, peu avant ou peu après que Chio tombât définitivement aux mains des Génois. On ne peut alors s'empêcher de noter la coïncidence qui fait qu'Humbert arrive à Smyrne à peu près au moment où les Génois mettent la main sur Chio (et après de vaines tentatives de négociations avec Vignosi), et qu'il en part à peu près au moment où les Génois s'en emparent définitivement. Et l'on doit se demander si dans le séjour du dauphin à Smyrne, où il ne fit rien d'utile pour la Croisade, n'entraient pas pour une bonne part des visées personnelles sur Chio (et accessoirement Phocée, les problèmes sont liés), ou plus probablement encore des visées vénitiennes.

(2) GAY, *Clément VI*, p. 75 et n. 1. On voit par la réponse du pape que l'un des courriers était le chanoine de Smyrne, *Bartholomeus de Tamariis*, bien connu à cette époque.

(3) Publiée par FAURE, *Humbert*, p. 559-562.

(4) Sur ces embarras financiers du dauphin, cf. FAURE, *Humbert*, p. 533-534.

(5) Analysée par IORGA, *Phil. de Méz.*, p. 56-57 ; FAURE, *Humbert*, p. 534-535. Mais voir le texte, publié notamment par J. DE VALBONNAYS, *Histoire du Dauphiné*, II, n° 236, p. 536-537.

l'archevêque de Crète François, du grand-maître Dieudonné de Gozon, du prieur de Capoue, des commandants des galées de Chypre et de Venise, Humbert devra *circa easdem treugas laborare cum omni diligentia et sollicitudine*, encore que secrètement et sans s'engager pour une durée supérieure à dix ans, dans l'espoir que la paix rétablie en Occident permettra alors de reprendre les projets d'Outre-Mer. Nous ne savons rien d'autre (1) sur ce projet de trêve soumis par Humbert à Clément VI, et qui sur le moment parut à celui-ci fournir la seule issue dans les graves difficultés qu'il rencontrait. Il est clair, par le contexte de la lettre pontificale, qu'il s'agit d'un accord à conclure avec les Turcs, et par conséquent presque sûrement avec les Turcs d'Aydin, encore que ce ne soit pas dit. On a dit que les ouvertures vinrent d'Umur (2) : rien n'est moins vraisemblable, et tout au plus pourrait-on admettre qu'Umur avait laissé entendre qu'il ne serait pas hostile à une suspension d'armes, s'il avait à ce moment d'autres projets en tête, ce que nous examinerons plus loin. L'initiative était certainement venue d'Humbert, quelque explication qu'on veuille en donner, et c'est bien pourquoi elle n'aboutit pas. Nous ignorons si des pourparlers sérieux eurent lieu, mais il est sûr qu'aucune trêve ne fut alors signée.

Passant donc l'hiver à Rhodes, mal portant peut-être, toujours aux prises avec des embarras financiers, le velléitaire Humbert se dégoûta de la Croisade, qu'il n'avait sûrement pas imaginée telle qu'elle lui apparut à Smyrne, et demanda à rentrer. Il fallait pour cela que la pape déliât ce « capitaine général » des engagements présomptueux qu'il avait pris : Clément VI le fit par une bulle datée du 19 Mars 1347, qui laisse penser que la demande d'Humbert remontait au mois de Janvier, moment où d'autre part nous avons vu qu'il faisait aussi son testament. Humbert partit pour Venise, où il arriva au début de Mai, puis rentra en Dauphiné. « Il avait reçu des privilèges pour la possession du pays d'Aydin, mais il repartit en trouvant avec peine le salut », dit ironiquement la geste, qui qualifie Torfil d' « épouvantail à moineaux » (v. 2268 sq.) : la source d'Enveri, décidément excellente, donne ainsi à cette piètre histoire la conclusion qui convient. Mais il importe encore de faire observer qu'il s'agit là d'un échec personnel d'Humbert, plus encore que d'un échec de l'Occident, dont la flotte armée pour la lutte contre les Turcs resta, en

(1) Il y a encore dans la lettre du pape deux détails intéressants, qui tous deux ramènent au projet de trêve : 1) Humbert avait demandé l'autorisation d'aller visiter le Saint-Sépulcre : le pape la lui refuse *donec dictae treugae completae fuerint et firmatae* ; 2) Humbert avait parlé de la guerre civile qui opposait Cantacuzène à la cour de Byzance, et certainement formé le projet d'y intervenir, car le pape répond : *Ulterius, cum negotium praedictum non ad impugnandum Graecos, sed ad reprimendum Turchorum infidelium ausus temerarios* (...) *incohatum extiterit, sicut nosti, de illo Cantacuzeno et Graecis aliis de quibus faciebant tuae litterae mentionem, te factis dictis treugis intromittere sicut credimus non oportet.*

(2) GAY, *Clément VI*, p. 74, et beaucoup d'autres historiens.

grande partie du moins, en croisière : on voit même le Sénat de Venise, en Janvier 1347, décider d'équiper trois nouvelles galères à Venise même, et deux en Crète (1). Et au printemps de 1347, probablement en Avril ou au début de Mai, c'est-à-dire au moment même où le dauphin faisait voile vers l'Ouest, la flotte et l'armée latines remportèrent à Imbros, sur des Turcs dont on ne précise pas l'origine, mais qui ne sont sûrement pas ceux d'Aydin, une victoire qui paraît avoir été importante (2). On ne pouvait mieux montrer que Humbert, hypnotisé en quelque sorte par Umur, qu'il était pourtant incapable de vaincre, ou par Chio, qu'il ne sut occuper, avait joué en Orient un rôle néfaste.

***

Voici donc les dates que l'on peut tenir pour certaines ou pour très vraisemblables :

Septembre 1343	Clément VI fait prêcher la Croisade contre les Turcs.
Printemps 1344.....	La flotte latine entre en campagne.
Mai 1344	Elle détruit plus de 50 embarcations turques à Pallène.
28 Octobre 1344	Les Latins s'emparent du château du port à Smyrne.
17 Janvier 1345	Les principaux chefs latins périssent à Smyrne.
Mai 1345	Les accords sont conclus en vue de la Croisade dirigée par le dauphin Humbert.
Début Février 1346.....	Prétendue victoire de Humbert sur des Turcs à Mytilène.
Juin (?) 1346	Arrivée de Humbert à Smyrne (peu après que les Génois de Vignosi aient attaqué Chio).
Juillet (?) 1346.....	Combat entre les troupes de Humbert et les Turcs ; mort de plusieurs chevaliers latins, dont un « fils » de Humbert ; celui-ci s'enferme dans le château du port.

(1) THIRIET, *Régestes*, nº 194. On notera le contraste avec l'attitude découragée de Clément VI.

(2) J. GAY (*Clément VI*, p. 79, n. 2) cite un document émanant du grand-maître des Hospitaliers (c'est Dieudonné de Gozon, Hélion de Villeneuve étant mort en Mai 1346) : ayant appris la victoire remportée par les Chrétiens à Imbros, il leur envoie des renforts. Or ce document est du 20 Mai 1347. C'est d'autre part le 24 Juin que Clément VI, écrivant à son légat, François de Crète, exprima sa joie de la victoire remportée sur des navires turcs qui, dit-il, étaient au nombre de 118 : Raynaldus, a. 1347, XXVII. On peut donc placer l'événement vers la fin d'Avril ou, peut-être, le début de Mai.

Fin Août ou début Septembre 1346	Humbert quitte définitivement Smyrne et va à Rhodes (peu avant ou peu après l'occupation complète de Chio par les Génois), après avoir adressé à Clément VI un projet de trêve avec les Turcs.
Fin Avril ou début Mai 1347....	Départ de Humbert pour l'Occident. Victoire de la flotte latine sur une flotte turque à Imbros.

Chapitre XI

LA DERNIÈRE EXPÉDITION D'UMUR EN THRACE

(*Destān*, v. 2277-2372)

Encouragé par Saruhan, Umur abandonne le siège du port de Smyrne et part en campagne. Il traverse les pays de Saruhan et de Qaresi, et accompagné de Suleyman fils de Saruhan, et peut-être de Suleyman fils de Qaresi (1), *il passe les Détroits, ravage le pays d'Alexandros (Bulgarie), entre à Aderyana, se rend à Dimetoqa, où il est reçu par son frère (Cantacuzène). Avec celui-ci, par Gügercinlik (Péristéria), Igrican (Gratianou) et Gümülcüne (Komotini), il va attaquer Mumcila révolté et le tue. Cantacuzène et Umur, marchant en direction de Thessalonique, apprennent l'assassinat d'Apokaukos et se détournent pour aller à Istanbul. Suleyman, fils de Saruhan tombe malade en cours de route et meurt. Umur renonce à Istanbul, ramène à Saruhan le corps de son fils, rentre à Izmir. Le siège de la forteresse du port reprend.*

(1) Interprétation incertaine : cf. plus bas. Je rappelle que la geste connaît quatre Suleyman : le frère d'Umur ; le fils de Saruhan ; un Suleyman non autrement caractérisé qui prend part à la bataille du 17 Janvier 1345 (v. 2061 : mais j'ignore sur quelle base il est dit « émir de Hizir-beg » dans *Destān*, Index, *s. v.*) ; enfin Suleyman fils de Qaresi (v. 2295). Il se pourrait que ce dernier fût le même que ce « Souliman, un des satrapes d'Asie », venu quelques mois plus tôt en Chersonèse, c'est-à-dire dans la presqu'île de Gallipoli, où il avait amené à Cantacuzène un important contingent (Cantacuzène, Bonn, II, p. 476). La chose devient certaine, si l'on admet que c'est le même Syleyman dont Cantacuzène parle encore un peu plus loin (Bonn, II, p. 507), en le nommant ὁ Καρασῆ Φρυγίας σατράπης. Et celui-ci à son tour est probablement le même que le Soliman, gendre de Jean Vatatzès, qui *de Troie* envoyait en Thrace à son beau-père des troupes, comme le rapporte Grégoras (Bonn, II, p. 741-742). Cependant Cantacuzène, parlant du même personnage (Bonn, II, p. 553-554) sans le nommer, le qualifie de satrape *de Lydie*, tandis qu'ailleurs (*ibid.*, p. 529 et 591) c'est Saruhan qu'à juste titre il désigne ainsi : a-t-il fait erreur ? D'autre part Mükrimin Halil (cf. *Destān*, p. 123, n. 2) a proposé de voir dans notre Suleyman un fils de Yahşi : d'après Zambaur (*Manuel de chronologie et de généalogie*, p. 150), parmi les princes de Qaresi, c'est Timur frère de Yahşi qui avait pour fils Suleyman, et ce Timur se serait soumis aux Ottomans en 737 H. (comm. 10-8-1336), son fils étant lui aussi « au service ottoman ». La question est à reprendre par les spécialistes de l'histoire des émirats, et dans l'ensemble de cette histoire. On sait que Orhan eut également, d'autres femmes que Théodora Cantacuzène, quatre fils, dont l'aîné se nommait Suleyman (Cantacuzène, Bonn, III, p. 28, 32).

A la lecture de ce morceau, qui montre pour la dernière fois Umur en campagne loin de son émirat, une première constatation s'impose : la mort de Momčilo et l'assassinat d'Apokaukos étant bien connus par ailleurs, et bien datés du mois de Juillet 1345, les événements ici racontés s'insèrent chronologiquement dans ceux qui ont fait l'objet du chapitre précédent. Ils se placent après ceux du mois de Janvier 1345, qui a vu périr à Smyrne les principaux chefs latins, et avant la « Croisade » du dauphin Humbert. Historiquement, cela ne fait aucune difficulté : après la journée du 17 Janvier 1345, les Latins furent à Smyrne dans une position si difficile, leurs efforts en Occident pour mettre sur pied une nouvelle expédition furent si lents à aboutir, qu'Umur avait de ce côté les mains libres, et pouvait sans crainte se lancer dans une campagne lointaine. C'est seulement l'année suivante, quand se précise la menace nouvelle constituée par la flotte et le corps expéditionnaire d'Humbert, que la situation change assez en Méditerranée orientale, pour qu'on ne puisse penser qu'Umur se soit éloigné de son émirat pendant cette année 1346 : et de fait, rien dans la geste ne conduit à l'admettre. En revanche, nous devons remarquer qu'Enveri, dans la composition du récit, ne s'est pas soucié de la succession vraie des événements. Il a d'abord raconté tout ce qui s'est passé à Smyrne, jusqu'à l'automne de 1346 ; puis il revient en arrière, pour raconter l'expédition d'Umur en Thrace, aux côtés de Cantacuzène, pendant l'année de répit que lui laisse à Smyrne l'affaiblissement des Latins. Est-ce bien Enveri qui est responsable de cet arrangement ? S'il ne prévient pas son lecteur de cette liberté prise avec la chronologie, en a-t-il eu lui-même conscience ? N'a-t-il fait que suivre le schéma que lui offraient sa source ou ses sources ? Nous ne pouvons, pour le moment, que poser la question.

En ce qui concerne les faits tels qu'Enveri les rapporte, nous avons ici encore deux moyens de contrôle : le récit des mêmes événements par Cantacuzène, et par Grégoras. Les résultats de cette comparaison s'expriment dans le tableau que voici (1).

(1) Je limite ce tableau à la durée et aux événements correspondant à l'épisode de la geste qui nous occupe. Mais pour le lier au tableau semblable donné au chap. IX, je rappelle ci-dessous les principaux faits qui, au témoignage de Cantacuzène lui-même, ont marqué dans l'intervalle les relations de celui-ci avec les Turcs : A) Épisode des bateaux turcs incendiés à Pallène par la flotte latine, tandis que les soldats qu'ils portaient, après avoir vaincu une armée serbe à Stéphaniana, entrent pour quarante jours au service de Cantacuzène, l'aident à repousser le tsar bulgare Ivan Alexandre, puis repassent en Asie : CANTACUZÈNE, Bonn, II, p. 423 sq. ; cf. ci-dessus, p. 188, où j'ai proposé la date de Mai 1344 ; B) Cantacuzène, ayant repoussé les Bulgares, prépare à Didymotique une expédition contre Héraclée de Thrace, lorsque les Turcs qu'Umur lui avait envoyés en renfort après son retour à Smyrne, qui sont aux côtés de Cantacuzène à Didymotique, apprennent que leurs bateaux, laissés à Abdère à la garde de 250 d'entre eux, ont été attaqués par Momčilo, qui en a brûlé trois. Ils partent pour attaquer à leur tour Momčilo, suivis bon gré mal gré par Cantacuzène, qui tombe dans une embuscade à Mésènè (Mosynopolis) et échappe diffi-

(Voir la suite de la note à la page 210.)

CANTACUZÈNE (Bonn, t. II)

P. 529-534. — Umur émir d'Ionie, désireux de tenir la promesse qu'il a faite à Cantacuzène et de rejoindre celui-ci, est empêché de le faire par mer à cause de la destruction de son arsenal et de sa flotte par les Latins, de l'occupation par ceux-ci de la forteresse du port de Smyrne et de la garde vigilante que montent leurs bateaux. Il cède alors à son voisin, l'émir de Lydie, Saruhan, quelques territoires contestés entre eux, moyennant quoi il obtient l'autorisation de traverser son pays ; il est même accompagné du fils de Saruhan, à la tête de quelques troupes. Ils passent ensemble l'Hellespont, entrent en Thrace avec 20.000 cavaliers, vont trouver Cantacuzène à Didymotique. Umur désire attaquer aussitôt Momitzilos, mais l'armée grecque n'est pas prête : en attendant, malgré Cantacuzène qui invoque un traité avec Ivan Alexandre, les Turcs vont piller le pays bulgare et rapportent un immense butin. L'armée grecque une fois prête, on marche contre Momitzilos, qui s'était emparé de Xanthi et tenait toutes les places de Mérope jusqu'à la Morrha. La bataille se donne sous les murs de Périthéorion, qui a fermé ses portes en attendant l'issue. Cantacuzène est au centre, avec Jean Asan à son aile gauche et Umur à son aile droite. Momitzilos est tué. Cantacuzène occupe Xanthi.

P. 534-536. — Cantacuzène envoie une ambassade à Dušan, qui assiège depuis longtemps Serrès, pour le sommer de se retirer, sous peine d'être attaqué par Cantacuzène lui-même et par ses Turcs. Pour appuyer cette menace, il va prendre position près de Christoupolis.

P. 546-550. — Mais sur ces entrefaites Apokaukos est assassiné, et Cantacuzène, à son camp de Gabriel, est informé de ce qui se passe à Constantinople. Le même jour revient l'ambassade qu'il a envoyée

GRÉGORAS (Bonn, t. II)

P. 726-729. — Au début du printemps, Umur avec des troupes considérables passe l'Hellespont, va à Didymotique. Avec Cantacuzène, il va jusqu'à Constantinople : stupeur et admiration d'Umur à la vue des murailles. Au bout de quatre jours, Cantacuzène et Umur partent pour combattre Momitilas. On est à la fin du printemps quand ils franchissent le Rhodope. Momitilas tient Xanthi et Périthéorion, et toutes les villes et villages entre l'une et l'autre et de part et d'autre, et il a plus de 4.000 cavaliers. On est au cœur de l'été quand Cantacuzène vient se poster près de Périthéorion, où Momitilas a sa base d'opérations et son principal point d'appui. Récit de la bataille, où Cantacuzène pratique une tactique d'encerclement. Momitilas est vaincu et tué.

P. 729-740. — Récit détaillé de l'assassinat d'Apokaukos et de ses circonstances, sans aucune référence à Cantacuzène ni aux événements de Macédoine-Thrace.

CHRONOLOGIE

Pas d'indications chronologiques chez Cantacuzène.

Grégoras dit successivement : au début du printemps (p. 726), à la fin du printemps (p. 727), au cœur de l'été (p. 728).

L'année est 1345.

Grégoras, p. 729 : la bataille eut lieu quatre jours avant l'assassinat d'Apokaukos.

Grégoras, p. 731 : l'assassinat d'Apokaukos eut lieu le 11 Juin (1345). En fait il eut lieu le 11 Juillet : cf. plus loin.

ENVERI

V. 2277-2326. — Saruhan invite Umur à abandonner le siège de la forteresse du port et à partir en razzia chez les Mécréants. Umur prend la route de terre, traverse l'émirat de Saruhan, puis celui de Qaresi, accompagné de Suleyman, fils de Saruhan (et Suleyman fils de Qaresi ?),

Il passe l'Hellespont,

et va piller la Bulgarie. Par Aderyana, il se rend à Didymotique où il est accueilli par son frère (Cantacuzène). Umur et Cantacuzène, par Gügercinlik, Igrican et Gümülcüne, vont attaquer Mumcila, qui était devenu l'ennemi de Cantacuzène. Umur est victorieux et tue Mumcila.

V. 2327-2372. — Umur a pris la route de Salonique,

quand il reçoit la nouvelle de l'assassinat d'Apokaukos, suivi du massacre de ses meurtriers.

CANTACUZÈNE (Bonn, t. II) *(suite)*

auprès de Dušan, avec la nouvelle que celui-ci a de son propre mouvement levé le camp, dans la crainte des Turcs : il faut sans retard aller prendre possession de Serrès et en chasser le parti serbe, afin de parer un retour offensif de Dušan. Extrême embarras de Cantacuzène, qui examine la situation avec les chefs grecs, avec Umur et avec Soliman, fils de Saruhan. Tous sont d'avis de marcher aussitôt sur Constantinople. Cantacuzène préférerait régler d'abord le sort de Serrès : les Grecs se rangent à son avis, les Turcs s'y opposent absolument. Cantacuzène est obligé de céder. Mais quand on arrive devant Constantinople, on trouve que les meurtriers d'Apokaukos ont été tués, et que tout est calme dans la ville, administrée par le patriarche, Isaac Asan et Kinnamos.

P. 550-551. — Il ne reste qu'à se retirer, et Cantacuzène est furieux d'avoir probablement perdu de cette façon Serrès et les villes de Macédoine. Il persuade du moins, non sans peine, les Turcs qu'il faut aussitôt revenir en Macédoine, et on campe à Apamée, quand Soliman tombe gravement malade. Les siens et Umur appliquent des remèdes contradictoires : quand Soliman, au bout de peu de jours, meurt, son entourage en accuse Umur. Celui-ci craint que Saruhan, ajoutant foi à cette calomnie, et profitant de l'éloignement d'Umur et de son armée, ne prenne les armes. Il repart en hâte pour l'Ionie, bien qu'il eût désiré rester en campagne avec Cantacuzène ; il a en effet beaucoup de mal à apaiser Saruhan. Cantacuzène de son côté regagne Didymotique, plein de crainte que Serrès, dont Dušan avait repris le siège dès l'annonce que les Turcs étaient partis vers l'Est, ne succombe : ce qui arriva en effet bientôt après.

GRÉGORAS (Bonn, t. II) *(suite)*

CHRONOLOGIE *(suite)*

ENVERI *(suite)*

Umur et Cantacuzène marchent alors vers Istanbul,

mais Suleyman, fils de Saruhan, tombe malade. Il meurt au bout de six jours. Douleur d'Umur,

qui renonce à Istanbul, ramène à Saruhan le corps de son fils, rentre lui-même à Izmir. Il reprend, avec l'aide de ses frères, le siège de la forteresse du port, qui résiste, bien que les Francs soient à bout de force.

Prise de Serrès par Dušan : 25 Septembre 1345.

Fixons d'abord un point de chronologie. Grégoras, dans le texte que nous lisons, dit que l'assassinat d'Apokaukos eut lieu le 11 Juin. Parisot déjà avait soupçonné ici une erreur, et proposé la date du 11 Juillet (1). Cette date est maintenant certaine, puisqu'elle est donnée par une « chronique brève » qui mentionne en ces termes la mort du grand duc et, le lendemain, le massacre de cent quatre vingts *archontes*, c'est-à-dire des prisonniers révoltés : Ἔτει ,ϛωνγ' Ἰουλίῳ ια' ἐφονεύθη ὁ μέγας δούξ · τὴν ἐπαύριον ἐφονεύθησαν ἄρχοντες ρπ' (2). Par conséquent, la bataille sous Périthéorion, où Momčilo fut vaincu par les troupes de Cantacuzène et d'Umur et périt, bataille que Grégoras dit

(Suite de la note 1 de la page 205.)

cilement. Feinte réconciliation entre Momčilo et Cantacuzène, qui confère à son ennemi le titre de sébastocrator, Anne de Savoie lui ayant de son côté conféré celui de despote : CANTACUZÈNE, Bonn, II, p. 428-432. Pour la surprise de Mosynopolis, voir aussi le récit « littéraire » de GRÉGORAS, Bonn, II, p. 705-707, qui place l'événement au cœur du printemps (de 1344), datation à mon avis un peu trop haute ; C) Cantacuzène est en « Chersonèse » (presqu'île de Gallipoli) quand vient l'y trouver, à Aigos Potamoi, Souliman, « un des satrapes d'Asie », qui lui amène un important contingent, et repart lui-même pour l'Asie : CANTACUZÈNE, Bonn, II, p. 476 ; sur ce Suleyman, cf. la note précédente. Ceci se passe encore en 1344 ; D) Après avoir fait une démonstration militaire devant Héraclée, où se trouve Apokaukos, Cantacuzène va camper sur les bords de l'Halmyros, entre Héraclée et Silyvria, puis le lendemain à Daphnidion, cependant qu'une partie de son armée, avec les mercenaires turcs, va ravager pendant huit jours les environs de Constantinople : CANTACUZÈNE, Bonn, II, p. 482. Ces mercenaires turcs doivent être à la fois ceux qu'Umur a envoyés (en admettant qu'il ne les ait point rappelés après l'attaque latine contre Smyrne en Octobre 1344) et ceux que Suleyman a amenés ; E) Ayant appris qu'Anne de Savoie a demandé l'alliance d'Orhan, Cantacuzène en fait autant, et l'emporte. Alliance précieuse, car Orhan n'est pas loin (sous-entendu : à la différence d'Umur), puisqu'il tient la côte depuis la Paphlagonie jusqu'à la Phrygie, et ses troupes arrivent au premier appel, voire sans qu'on les appelle ; grâce à elles, Cantacuzène prend toutes les villes de la côte de mer Noire, sauf Sozopolis : CANTACUZÈNE, Bonn, II, p. 498. Ces négociations et les événements qui s'ensuivent peuvent se placer dans la dernière partie de 1344 ou dans l'hiver 1344-1345.

(1) PARISOT, *Cantacuzène*, p. 198 et n. 3. Cette correction a généralement passé inaperçue, et il est vrai que Parisot ne la présente que comme une hypothèse et ne pouvait alors avancer d'argument décisif pour la soutenir. Il avait cependant vu juste.

(2) LAMPROS-AMANTOS, Βραχέα Χρονικά, Athènes, 1932, p. 80, nº 47, l. 14-15. Il s'agit d'une des célèbres notices du cod. 3632 de Bologne, reproduites en fac-similé à la fin du volume : la lecture est certaine. Ou bien donc Grégoras a fait une erreur d'un mois, ou plus probablement il s'agit d'une erreur de lecture fréquente, portant sur les noms abrégés des mois de Juin et Juillet. R. J. LŒNERTZ (Note sur une lettre de Démétrius Cydonès à Jean Cantacuzène, *BZ*, 44 = *Festschrift Dölger*, 1951, p. 405-408) a très bien vu que la lettre Cammelli nº 4 avait été écrite par Cydonès à Berrhoia, après qu'y fût parvenue la nouvelle de la mort d'Apokaukos ; mais bien que la notice brève que je signale ne lui ait pas échappé, il a omis de rétablir la date correcte. La « chronique brève » du cod. Mosq. gr. 426, d'après l'édition de Gorjanov (*Vizantijskij Vremennik*, 2, 1949, p. 286, l. 183 sq.), place aussi l'assassinat d'Apokaukos en Juillet 1345, mais le 14 de ce mois, et non le 11 : résultat probablement d'une erreur de lecture, ιδ' pour ια'.

s'être livrée quatre jours avant l'assassinat d'Apokaukos, est du 7 Juillet 1345 (1).

Nous avons, à la fin du récit le plus détaillé et le plus vraisemblable, celui de Cantacuzène, un autre repère : après le départ d'Umur, Cantacuzène, trop affaibli pour rien entreprendre, regagne Didymotique, plein de crainte d'ailleurs que Dušan, qui a repris le siège de Serrès, n'emporte la ville : ὅπερ δὴ ἐγένετο ὀλίγῳ ὕστερον. Or nous savons que Dušan prit Serrès le 25 Septembre 1345. Dès lors la succession des événements est claire. Umur quitte Smyrne au printemps de 1345. Il est en Thrace, et notamment va ravager la Bulgarie, en Mai-Juin. Il prend part à la bataille contre Momčilo le 7 Juillet, sous Périthéorion. Il accompagne Cantacuzène à Xanthi, puis à Christoupolis, où parvient, dans la seconde quinzaine de Juillet, la nouvelle de l'assassinat d'Apokaukos. Il part pour Constantinople, qu'il atteint à la fin de Juillet ou au début d'Août. Il ne s'y attarde pas, la situation qui règne dans la capitale ne laissant aucun espoir à Cantacuzène. Sur le chemin de retour, à Apamée ('Απάμαια) (2), Suleyman tombe malade et meurt au bout de six jours, certainement encore dans le mois d'Août. Umur part aussitôt, suit sans aucun doute la même route terrestre qu'à l'aller, puisque les raisons qui l'empêchaient de prendre la mer n'ont pas changé, s'arrête chez Saruhan, rentre enfin à Izmir : il doit y arriver en Septembre, et plutôt vers la fin du mois. Cantacuzène cependant est rentré directement d'Apamée à Didymotique, où il s'attend à apprendre bientôt la nouvelle de la chute de Serrès : la ville tombe en effet le 25 Septembre.

La chronologie ainsi assurée, reprenons les récits que confronte le tableau ci-dessus. Ce sera d'abord pour marquer combien celui de Grégoras est peu satisfaisant. Non seulement il omet quantité d'événements, et fort importants, mais il bouleverse l'ordre de ceux qu'il retient, et en rend l'enchaînement incompréhensible. Il ne fait pas voir pourquoi Cantacuzène et Umur marchent sur Constantinople, ni pourquoi ils se retirent au bout de quatre jours. L'erreur chronologique grossière commise par Grégoras, qui intervertit la marche sur la capitale d'une part, la bataille de Périthéorion et l'assassinat d'Apokaukos de l'autre, le condamne à ne pas comprendre. Il se peut bien, on le verra plus loin, qu'Umur ait été ébloui par la vue des murailles de Constantinople, mais la longue peinture des sentiments prêtés à l'émir n'est qu'un développement littéraire. Il y a aussi des erreurs de fait : Momčilo ne tenait pas Périthéorion, et le récit de la bataille, qui diffère de celui de Cantacuzène, est fort suspect. Bref tout le passage est de ceux qui font apparaître l'infériorité de Grégoras, comme source historique, en face de

(1) On corrigera en conséquence les indications de *Destān*, p. 42.

(2) De cette ville, CANTACUZÈNE parle ailleurs (Bonn, II, p. 518) en des termes qui la situent en Thrace orientale : il la mentionne avec Rhègion, Empyritès et le lac Derkès. C'était un φρούριον en ruine qu'il avait fait relever pour y mettre une garnison, chargée, avec d'autres garnisons voisines, de piller les environs de Constantinople.

Cantacuzène, malgré tous les défauts de celui-ci. L'information de Grégoras est fort incomplète (il ne connaît bien que ce qui se passe à Constantinople), son horizon est limité, sa curiosité peu ouverte à l'intelligence des faits.

Pour les événements qui nous occupent, Grégoras apparaît même, de façon assez paradoxale, une source très inférieure à Enveri. Le récit du chroniqueur turc est en effet, dans ses grandes lignes, confirmé par celui de Cantacuzène, et à son tour confirme l'exactitude de l'historien grec. L'articulation des faits est la même : marche d'Umur par la route de terre, razzia en Bulgarie, défaite et mort de Momčilo, marche en direction de l'Ouest interrompue par l'annonce de l'assassinat d'Apokaukos, marche jusqu'à Constantinople, mort de Suleyman, départ précipité d'Umur. Ici encore, la chose est certaine, la geste utilise une source excellente, et probablement contemporaine des faits rapportés. Mais aussi, une fois de plus, elle prend avec elle des libertés comme nous en avons déjà souvent constaté.

Cantacuzène a raison quand il dit qu'à elle seule l'occupation du port de Smyrne par les Latins ruina la puissance navale d'Umur, et interdit à celui-ci la mer : le v. 2291, « ils poussèrent leurs bateaux dans la mer », est pure invention d'Enveri, surpris de ne pas trouver cette fois-ci dans sa source la mention et le dénombrement de la flotte turque (1). De même Cantacuzène dit vrai quand il rapporte les négociations et concessions auxquelles Umur, désireux de venir le rejoindre comme il l'avait promis, dut se prêter pour obtenir l'autorisation de traverser le pays de Saruhan. La version de la geste, d'après laquelle Saruhan en personne serait venu conseiller à Umur de repartir en razzia, sans se laisser arrêter par le siège de la forteresse du port, est bien moins satisfaisante, et même invraisemblable. Qu'elle soit déjà de la source, ce qui est possible, ou seulement d'Enveri, elle est inspirée par le désir d'effacer toute trace d'un conflit entre les émirs, de montrer au contraire leur bonne entente : de même on insiste sur l'accueil empressé réservé à Umur par ses voisins. Mais la geste rapporte fidèlement le fait essentiel, à savoir qu'Umur gagna les Détroits par la terre, traversant d'abord l'émirat de Saruhan ou de Lydie, puis celui de Qaresi ou de Mysie. Il fut accompagné par Suleyman fils de Saruhan, et il ne faut pas y voir le gage d'une confiante amitié entre les deux émirs, que démentirait d'ailleurs ce qui se passera après la mort de Suleyman : Cantacuzène nous donne l'explication, quand il écrit que « c'est une coutume chez ces barbares, lorsque l'un d'eux part pour la razzia, que ceux d'une autre satrapie qui désirent l'accompagner ne soient pas

(1) Si l'on rapproche du v. 2291 le v. 2300, on voit qu'Enveri s'est imaginé que la flotte allait attendre dans les Détroits les émirs venus par terre, afin de les faire passer en Thrace. En fait, à la lecture des textes du temps, on constate que les troupes turques passant d'Asie en Europe, ou revenant d'Europe en Asie, trouvent toujours sans peine des embarcations pour leur faire traverser l'Hellespont. Cantacuzène, après 1347, voudra équiper une petite flotte pour les en empêcher : GRÉGORAS, Bonn, II, p. 842.

écartés, mais au contraire accueillis avec plaisir comme alliés » (1). En revanche, je ne sais pas si l'on doit déduire du v. 2298 que Suleyman fils de Qaresi accompagna aussi Umur. Cela ne me paraît pas vraisemblable, puisqu'il n'en sera plus question ensuite dans la geste, et qu'il n'en est pas question chez Cantacuzène.

Il est sûr qu'en arrivant en Thrace, le premier soin d'Umur fut de se rendre auprès de Cantacuzène, sans doute à Didymotique, et la geste a tort de ne pas le dire, dans l'intention peut-être de dissimuler qu'un dévouement passionné pour un mécréant dirigeait plus qu'il n'était convenable la conduite de l'émir. Mais Enveri a raison de placer là, d'accord avec Cantacuzène, un raid de pillage dans le pays bulgare. C'est en revenant vers Didymotique qu'Umur se serait arrêté à Aderyana : l'épisode (v. 2305-2308) ne m'est pas clair. On est tenté de croire qu'Aderyana est Andrinople, mais on ne voit pas pourquoi une ville si bien connue des Turcs, d'Enveri et de la geste, sous le nom d'Édirne, se dissimule cette fois sous cette forme aberrante (2). Il n'y aurait d'ailleurs pas d'objection historique à ce qu'il s'agît bien d'Andrinople : après avoir été longtemps, comme on sait, l'un des principaux centres de la résistance à Cantacuzène, la ville lui fut enfin livrée par Paraspondylos, qui en conserva le gouvernement, et il me semble que ce fut peu avant l'arrivée d'Umur en Thrace (3). Mais je ne comprends pas pourquoi, se rendant à Andrinople, Umur « risqua son armée afin de rendre facile ce qui était difficile » (4), et je ne sais pas quel est le « fils du tekfur » qui l'accueillit, quand on attendrait que ce fût Paraspondylos. Je ne trouve pas de raison suffisante de penser que ces mots désignent Matthieu Cantacuzène (5), qui ne résidera que plus tard à Andrinople.

Il n'y a rien à dire sur le séjour d'Umur à Didymotique (v. 2309-2314), sinon qu'il en fit certainement deux, avant et après l'expédition de Bulgarie, comme le dit Cantacuzène, et qu'Enveri n'en mentionne qu'un. De là, Umur part avec Cantacuzène pour

(1) CANTACUZÈNE, Bonn, II, p. 591.

(2) On peut naturellement supposer une déformation graphique, de manuscrit en manuscrit, depuis la source du XIVe siècle jusqu'au manuscrit d'Enveri : mais l'hypothèse est si facile qu'elle n'a guère de valeur.

(3) Sur les vains efforts de Cantacuzène pour se faire livrer Andrinople, cf. notamment CANTACUZÈNE, Bonn, II, p. 484 sq. ; sur la livraison de la ville par PARASPONDYLOS, *ibid.*, p. 525 sq. C'est tout de suite après que Cantacuzène commence le récit de l'expédition d'Umur.

(4) On ne saurait penser qu'Umur ait provoqué ou favorisé la reddition d'Andrinople, non seulement parce que Cantacuzène n'en dit rien, mais parce qu'un événement aussi considérable aurait été mis en vedette par la geste. Mme I. Mélikoff a bien voulu, sur ma demande, examiner à nouveau ce passage. Elle continue de penser qu'il s'agit bien d'Andrinople, mais point nécessairement de la ville, puisque le texte parle seulement de « la route d'Aderyana ». S'agit-il d'une petite place fortifiée, d'un *kastron* sur la route d'Andrinople ?

(5) *Destān*, p. 123, n. 4. On sait que la geste désigne par *tekfur* aussi bien l'empereur régnant, que le simple gouverneur de n'importe quelle place.

combattre Momčilo, qu'ils atteindront à Périthéorion : les trois places citées, Gügercinlik, Igrican et Gümülcüne, doivent donc être des étapes sur leur route. Les deux dernières sont en effet, Gratianoupolis et Komotini (1). Quant à la première, dont le nom turc signifie « colombier », elle n'est autre que celle qui est aussi connue sous le nom grec *Péristéria*, qui a le même sens, et elle se trouvait à quelque distance à l'Ouest de Féredjik (2). L'épisode Momčilo tient en peu de vers (2321-2326), qui donnent à Umur seul le mérite d'avoir vaincu le chef bulgare (3), mais à cela près rapportent exactement les faits essentiels : Momčilo était devenu l'ennemi de Cantacuzène et « n'était plus comme avant », il se battit vaillamment et « ne demanda pas grâce », il fut vaincu et tué.

(1) Cf. ci-dessus, p. 170.

(2) Il ne s'agit naturellement pas, en effet (cf. *Destān*, p. 42), de la ville de Serbie située sur le Danube près des Portes de Fer, dont le nom turc est Gügercinlik ou Güvercinlik, mais plus connue sous le nom de Kolombac (Kolumbac, Goloubatz, etc.). Il s'agit sans aucun doute de la ville dont parle Hadji Chalfa (cf. J. von Hammer, *Rumeli und Bosna geographisch beschrieben von Mustafa ben Abdalla Hadschi Chalfa, aus dem türkischen übersetzt*, Vienne, 1812, p. 69) : décrivant les deux chemins qui mènent de la Marica ou Hèbre à Thessalonique, il dit que la route des voitures passe par Megri, c'est-à-dire Makri, et le chemin des piétons par Gögercinlik et Şapcilar, les deux se réunissant à Gumulcina (Komotini). M. N. Beldiceanu veut bien de son côté m'indiquer que Güvercinlik est placé de même par Evlija Celebi entre Ferecik et Şabancilar (Evlija Celebi, *Seyāhetnāme*, VIII, Istanbul, 1923, p. 79), ce qui confirme Hadji Chalfa. Enfin Ami Boué (*Recueil d'itinéraires dans la Turquie d'Europe*, I, Vienne, 1854, p. 150) dit aussi que la route ordinaire de Ferecik à Kavala « passe loin de la mer dans l'intérieur des terres par Péristéria (Pigeon, turc Goeverdschinlik) et traverse successivement quatre torrents (...) Non loin de Péristéria on laisse au N.-O. le village de Schabdschilar (...) Ce sont des lieux où on extrait l'alun ». Il est donc certain que Péristéria-Gügercinlik se trouve un peu à l'Ouest de Ferecik, qui est l'ancienne Φέρραι. Une fois de plus l'exactitude et la précision de la geste sont vérifiées. On trouvera Péristéria, ainsi que Şabcilar, dans J.-J. Hellert, *Nouvel atlas physique, politique et historique de l'Empire ottoman et des États limitrophes en Europe, en Asie et en Afrique*, Paris, 1844 : cf. la carte de « Valachie, Bulgarie, Roumilie ».

(3) Il y a quelque chose de remarquable dans l'insistance de la geste à donner une allure personnelle aux relations entre Umur et Momčilo. Précédemment (v. 1569 sq. ; cf. ci-dessus, p. 169) elle avait présenté Momčilo comme une sorte de vassal d'Umur, lequel lui avait fait « revêtir le vêtement des Turcs » et l'avait « pris à son service avec son armée ». Ici, c'est Umur seul qui semble combattre et vaincre Momčilo. Cantacuzène n'apparaît pas, bien que la trahison du Bulgare à son égard soit la cause de la guerre qu'Umur fait à celui-ci. Cela me laisse penser qu'il dut en effet y avoir, entre Umur et Momčilo, des liens plus étroits que ne le laisse supposer Cantacuzène (et Grégoras), et qu'il se pourrait qu'Umur eût en effet, sous une forme impossible à préciser, « pris à son service » Momčilo. De là, la fureur des gens d'Umur, quand Momčilo, qui n'a ni foi ni loi, attaque leurs embarcations (cf. ci-dessus), et la fureur d'Umur quand Momčilo trahit son « frère » Cantacuzène. Je crois en trouver une confirmation dans le passage où Cantacuzène montre Umur, dès son arrivée en Thrace, désireux de marcher contre Momčilo et très irrité contre lui à cause de sa conduite envers Cantacuzène (Bonn, II, p. 530), passage qui en tout cas confirme la geste et est confirmé par elle.

Le combat, comme on l'a vu plus haut, se donna sous les murs de Périthéorion, le 7 Juillet 1345. Les indications de la geste se complètent aisément par celles de Cantacuzène, qui après avoir rappelé que Momčilo tenait de lui le commandement des places de la Mérope et des nomades de la région (1), parle des efforts faits par le parti de Constantinople pour détacher du parti de Cantacuzène le chef de bandes bulgare, et de l'attitude de celui-ci qui d'abord, au gré de ses intérêts, se range tantôt d'un côté tantôt de l'autre, puis finalement, devenu suffisamment fort, attaque indifféremment les possessions d'Anne de Savoie et celles de Cantacuzène (2). L'historien grec donne même, je crois, l'explication du v. 2322, « il avait jeté son ambassadeur en prison », quand il raconte comment des ambassadeurs envoyés par Cantacuzène à Dušan furent interceptés par les gens de Momčilo et traités de façon indigne, renvoyés nus et ayant perdu tous leurs bagages (3). Dans le récit du combat enfin, il indique qu'il avait placé Umur avec les archers turcs à l'aile droite, et qu'après la mort de Momčilo tous les survivants furent faits prisonniers par les Grecs *et par les Turcs*, comme le dit la geste au vers 2326 (4).

La qualité de la source d'Enveri apparaît mieux encore dans les vers consacrés à l'assassinat d'Apokaukos (v. 2327-2340), c'est-à-dire à un événement qui s'est produit à Constantinople et que les Turcs n'avaient pas de raison de si bien connaître. Or la geste dit d'abord que la nouvelle en parvînt à Umur quand « il avait déjà pris le chemin de Salonique » : en effet, venant de Xanthi, il campait alors avec Cantacuzène près de Christoupolis, où passait la route de Thessalonique, c'est-à-dire l'ancienne Via Egnatia, au lieu dit κώμη τοῦ Γαβριήλ, où ils attendaient avant de marcher sur Serrès le retour d'une ambassade envoyée à Dušan (5). Puis Enveri, ou plutôt sa source, sait que « le tekfur d'Istanbul », Alexis Apokaukos, fut tué par des *grands* (les sources grecques disent des *archontes*), membres de l'aristocratie, qu'il avait enfermés dans une prison où il venait souvent les visiter, et qu'il réduisit par ses mauvais traitements à « jouer le tout pour le tout » et à l'assassiner, avant d'être eux-mêmes mis à mort : raccourci d'une surprenante exactitude, qu'il suffit de comparer aux récits bien connus de Grégoras et de Cantacuzène pour constater que la geste, si elle ne dit que l'essentiel, le dit tout et ne fait aucune erreur. Assurément ce passage est de ceux où Enveri a fidèlement suivi sa source. Il en est enfin de même quand il dit (v. 2341) qu'à la suite de cette nouvelle, Umur et Canta-

(1) Bonn, II, p. 421 : τῶν κατὰ Μερόπην φρουρίων καὶ τῶν ἄλλων νομάδων ὑπὸ Καντακουζηνοῦ τοῦ βασιλέως ἐνεχειρίσθη τὴν ἀρχήν.

(2) *Loc. cit.*, et p. 432 (affaire d'Abdère, surprise de Mosynopolis, Momčilo fait despote par Anne et sébastokrator par Cantacuzène), 433 (Momčilo ravage la « Chalcidique », où Cantacuzène a laissé son fils Matthieu), 436-437.

(3) CANTACUZÈNE, Bonn, II, p. 473.

(4) *Ibid.*, p. 532-533.

(5) *Ibid.*, p. 536.

cuzène « retournèrent et prirent le chemin d'Istanbul », la mort d'Apokaukos permettant d'espérer que la capitale ouvrirait ses portes (1).

Le passage qui suit, qui intéresse la gloire d'Umur et ses relations, alors difficiles comme on l'a vu, avec Saruhan est, à cause de cela même, moins exact. Selon Enveri, Umur était près d'atteindre Istanbul quand son compagnon Suleyman tomba malade et mourut ; il en conçut tant de peine qu'il renonça à Istanbul, pourtant toute prête à se donner à lui, et repartit pour Izmir. C'est invraisemblable. La vérité est rétablie par le récit très détaillé de Cantacuzène. Constantinople n'était rien moins que prête à se donner à Cantacuzène, à plus forte raison à Umur : deux jours après l'assassinat d'Apokaukos, le parti d'Anne de Savoie avait fermement repris en mains la situation. Arrivés sous les murs de la capitale (2), Cantacuzène et les siens n'avaient plus qu'à repartir, ce qu'ils firent. Mais dès la première étape, qui était Apamée, Suleyman tomba malade, puis mourut, malgré les soins d'Umur (3), que certains accusèrent d'avoir causé cette mort. Craignant que le père de Suleyman, Saruhan, n'ajoutât foi à ce bruit et ne profitât de l'absence d'Umur et de son armée pour envahir l'émirat d'Aydin, Umur partit en hâte afin d'arriver en Lydie avant la nouvelle de la mort de Suleyman ; et il eut en effet grand mal à se disculper devant Saruhan. Ce récit a les couleurs de la vérité, et Cantacuzène n'avait ici aucune raison de déguiser cette vérité. La geste, au contraire, a voulu dissimuler qu'Umur, venu avec son armée jusqu'aux portes d'Istanbul, avait dû repartir sans rien faire : c'est pourquoi elle place la maladie de Suleyman avant l'arrivée à Istanbul, « en un point avancé de la route », et explique la retraite d'Umur par le deuil où l'avait plongé

(1) Grégoras n'en dit rien, mais Cantacuzène le raconte en grand détail : cf. le tableau ci-dessus. Une inexactitude de la geste sur un point de détail : Cantacuzène et les siens, quand ils prirent le parti de marcher sur Constantinople au lieu de marcher sur Serrès, savaient qu'Apokaukos avait été assassiné, mais ils ne devaient apprendre que sous les murs de la capitale que ses meurtriers avaient été à leur tour massacrés, ce qui réduisait à rien leurs espoirs de se faire ouvrir la ville.

(2) Qu'ils soient bien arrivés jusque devant Constantinople résulte du récit même de CANTACUZÈNE (Bonn, II, p. 549, l. 12, ἐπεὶ δὲ ἦκον ; p. 550, la première étape sur le chemin du retour est Apamée, qui est à peu de distance de Constantinople, comme on l'a vu plus haut). Donc Umur a pu, du dehors, contempler la grande ville et ses murailles. C'est, selon moi, l'origine du récit où Grégoras, qui a brouillé ses notes ou ses souvenirs et complètement faussé la chronologie, expose néanmoins longuement les impressions vraies ou supposées d'Umur à ce spectacle : cf. notre tableau.

(3) CANTACUZÈNE (Bonn, II, p. 550-551) montre les compagnons de Suleyman traitant le malade par la ψυχρὰ διαίτη, puis Umur lui faisant prendre au contraire de la thériaque et du vieux vin pur, et enfin les gens de Suleyman revenant au premier traitement. Il semble donner médicalement raison à son ami Umur, et ne pas ajouter foi à l'accusation d'avoir mêlé du poison au vin, puisqu'il la qualifie de διαβολή. Dans la description que fait la geste de la maladie de Suleyman, on retrouve les mêmes données que chez Cantacuzène : tantôt le malade était « brûlant de fièvre », tantôt « son cœur se glaçait ».

la mort de son compagnon. Et surtout elle a voulu dissimuler, comme elle avait déjà fait un peu avant, la mésentente et la méfiance qui séparaient Umur et son voisin Saruhan, assez graves et assez publiques pour qu'Umur pût être soupçonné d'avoir empoisonné le fils de celui-ci, et craindre les effets de ce soupçon dans l'esprit du père. Cependant, pour qu'Umur ait sur-le-champ et si précipitamment abandonné son ami Cantacuzène, il fallait que cette crainte ne fût pas vaine.

Les conséquences furent considérables. Avec Umur, Cantacuzène pouvait marcher sur la Macédoine et, probablement, faire lâcher prise à Dušan qui avait remis le siège devant Serrès. Seul, Cantacuzène ne put que regagner Didymotique, où il apprit bientôt la chute de Serrès. D'autre part Umur, ayant remis à Saruhan le corps de son fils, rentrait à Izmir et, à ce qu'il semble, partageait avec ses frères la tâche de faire le blocus de la forteresse latine du port : il est probable qu'en effet « une grande peur s'empara de nouveau des Mécréants », qui n'avaient que peu de forces et ne quittaient pas l'abri de leurs puissantes murailles. Mais à ce moment le dauphin Humbert s'embarquait à Marseille pour gagner Gênes puis, à petites étapes, Venise.

***

Les principales dates, pour l'année 1345, sont donc les suivantes :

17 Janvier	Les principaux chefs latins tués à Smyrne.
Au printemps	Umur et son armée quittent l'émirat d'Aydin.
Mai-Juin	Umur à Didymotique et en Thrace, razzia en Bulgarie.
7 Juillet	Mumčilo vaincu et tué par Cantacuzène et Umur sous les murs de Périthéorion.
11 Juillet	Assassinat d'Apokaukos.
Seconde quinzaine de Juillet....	Cantacuzène et Umur en apprennent la nouvelle près de Christoupolis, et marchent vers Constantinople au lieu de marcher vers Serrès.
Août	Ils renoncent à entrer dans Constantinople et reviennent vers la Macédoine. Maladie et mort de Suleyman. Umur part pour l'Asie, Cantacuzène rentre à Didymotique.
Septembre	Retour d'Umur à Izmir. Humbert s'embarque à Marseille. Prise de Serrès par Dušan (25 Septembre).

Chapitre XII

LA MORT D'UMUR

(*Destān*, v. 2373-2512)

Umur va prier à Birgi dans le mausolée de Mehmed, où une vision lui annonce que son « martyre » est proche. Il se rend à Ayasoluq (Éphèse) auprès de Hizir souffrant, s'y entretient avec ses frères, leur fait part d'une nouvelle vision annonçant sa mort prochaine. Il rentre à Izmir, et dresse une embuscade contre la garnison du château franc. Il est tué dans le combat. Ses hommes emportent son corps, son âme est accueillie au Paradis.

Dans ce morceau de près de cent cinquante vers, nous ne trouvons que deux données historiques. L'une est la mort d'Umur dans un combat contre les Latins de Smyrne : nous y reviendrons. L'autre est le conciliabule qui, à Éphèse, réunit Umur et ses trois frères encore vivants, Hizir, Suleyman et Isa (1). De cette réunion, qui peut bien avoir été provoquée, comme le dit la geste, par une maladie de Hizir, mais où il est probable que furent traitées des questions, politiques ou stratégiques, intéressant l'ensemble de l'émirat, nous ne savons malheureusement rien de plus que ce que dit Enveri, qui ne m'est pas clair (2).

Tout le reste, dans ce long passage, relève du merveilleux (les deux songes d'Umur), du folklore (le héros se mire dans son épée et découvre trois poils blancs dans sa barbe), des croyances et mythes de la guerre sainte (la mort-suicide du combattant martyr de la foi, son entrée au Paradis). Cette mise en scène hagiographique, sans doute, correspond

(1) Une fois de plus, les v. 2439-2440, en ne nommant pas Ibrahim, confirment qu'il mourut le premier. Cf. ci-dessus, p. 35.

(2) Le v. 2424 « ils se retrouvèrent tous, *ils s'entretinrent* », suggère que les quatre frères tinrent à Éphèse un véritable conseil. En revanche, je ne comprends pas bien, dans la traduction proposée, les deux vers suivants. Est-ce simplement cette sorte de conseil ou de délibération qui prit fin, ou bien faut-il entendre, comme la traduction y invite, que les frères se séparèrent et partirent chacun dans son pays ? Mais ensuite, Umur leur fait part du songe qu'il a eu, puis les quitte tandis que ses frères semblent rester à Éphèse (v. 2447-2448). Je ne sais si cette difficulté peut être résolue par une autre interprétation du texte, ou s'il y a vraiment incohérence chez Enveri.

à la loi du genre. Mais ici elle répond en même temps à une nécessité : en transportant le lecteur dans le domaine du surnaturel, elle dissimule l'échec final d'Umur, qui ne sut ni reprendre aux Latins le château du port, ni assurer l'avenir de son émirat, et qui fut tué d'une flèche au front en attaquant à visage nu, léguant à Hizir une situation quasi désespérée. L'apothéose dont Enveri fait le tableau masque un effondrement.

Essayons de retrouver la réalité. Cela revient à combler, au moyen d'autres sources, la grande lacune que la geste laisse subsister entre le séjour d'Humbert à Smyrne et la mort d'Umur, c'est-à-dire à peu près entre l'été de 1346 et le printemps de 1348. Car sur cette longue période, Enveri fait le silence. Or elle a été marquée, en ce qui concerne les relations entre Occidentaux, Grecs et Turcs, par des événements auxquels Umur se trouva plusieurs fois mêlé, de loin ou directement.

Il est vrai qu'il resta sans doute étranger aux manœuvres de Jean Vatatzès et à leurs conséquences, d'ailleurs un peu antérieures à l'époque qui nous occupe, mais qui doivent être rappelées. Personnage de petite naissance, dit Grégoras (1), scandaleusement enrichi dans ses fonctions d'agent du fisc, Vatatzès, après avoir acheté d'Anne de Savoie le gouvernement de Thessalonique (2), et en avoir été presque aussitôt dépouillé au profit de Jean, fils d'Alexis Apokaukos, se vengea en passant au parti de Cantacuzène : il se rendit redoutable en Thrace grâce aux bandes turques « que sur sa demande lui envoyait de Troie le satrape Soliman son gendre, qui peu avant avait épousé sa fille ». Après la mort d'Alexis Apokaukos, Anne de Savoie, qui avait besoin d'hommes déterminés, acheta à son tour Vatatzès, qui passa de nouveau au parti de la Cour, et avec ses Turcs attaqua les territoires qui obéissaient à Cantacuzène. Mais, dit Grégoras, celui-ci fit le vide, en mettant à l'abri dans les places fortifiées les hommes, les bêtes et les récoltes, si bien que les Turcs, mourant de faim et se tenant pour joués par Vatatzès, tuèrent celui-ci et passèrent à Cantacuzène. Ce dernier rapporte le même épisode avec parfois plus de détails (3), et en s'écartant de Grégoras sur deux points notables. Vatatzès aurait invité les Turcs à venir faire la razzia en Thrace sans leur révéler qu'il s'agissait de piller les territoires de Cantacuzène : en le découvrant, les Turcs auraient tué Vatatzès et fait

(1) GRÉGORAS, Bonn, II, p. 741-743. A la p. 741, l. 18, il faut évidemment corriger l'incompréhensible περιστάσεως en Τεριστάσεως. La conjecture avait déjà été faite par Ducange, et elle est assurée par les passages correspondants de CANTACUZÈNE (Bonn, II, p. 475, l. 5 et 554, l. 19).

(2) Sur cet aspect de la carrière de Jean Vatatzès, cf. P. LEMERLE, *Philippes et la Macédoine orientale*, Paris, 1945, pp. 236-237.

(3) CANTACUZÈNE, Bonn, II, p. 552-556. Nous y apprenons notamment que Vatatzès était grand stratopédarque (il portait auparavant le titre de prôtokynègos : CANTACUZÈNE, Bonn, II, p. 475), qu'il avait fait épouser à son fils une fille du patriarche, qu'il parlait le turc, qu'il avait été victorieux de troupes byzantines commandées par Aplespharès, qu'il ne se laissa point fléchir par des envoyés de Cantacuzène tels que le protosébaste Kalothétos et Nicéphore Métochite, etc. Le personnage est curieux et digne de son temps : il mériterait qu'une notice lui fût consacrée.

prisonniers tous les siens et son fils, et seraient repartis sans toucher aux villes de Cantacuzène. D'autre part, Cantacuzène ne mentionne ni Troie, ni Soliman, ni la parenté qui, selon Grégoras, unissait celui-ci à Vatatzès : il se borne à dire que Vatatzès avait des relations amicales avec plusieurs « satrapes », et que c'est au satrape de Lydie — il ne le nomme pas — qu'il avait demandé des troupes. Sur le premier point, il semble que Cantacuzène devrait être mieux renseigné : encore devons-nous alors admettre l'existence d'accords solennels entre lui, et ces Turcs qu'il montre si fort indignés de la duplicité de Vatatzès. Mais sur le second point, l'identité de ces mêmes Turcs, je suis tenté de donner raison à Grégoras : les précisions qu'il donne inspirent confiance et j'ai peine à croire que Vatatzès ait fait venir des troupes de l'émirat de Saruhan. Il s'agirait donc de Suleyman de Qaresi (1), sans doute celui qui déjà avait amené des troupes à Cantacuzène en Chersonèse de Thrace, comme nous l'avons vu au chapitre précédent, et qui par conséquent devait bien avoir conclu avec lui des accords (2) ; celui aussi qui, après Saruhan, permit à Umur de traverser ses territoires et l'y accueillit avec empressement, selon la geste, lorsque l'émir d'Aydin se rendit pour la dernière fois auprès de Cantacuzène. L'erreur de Cantacuzène, parlant de l'émir « de Lydie », s'explique selon moi par une confusion avec un autre épisode, que nous verrons bientôt, où Saruhan joue le principal rôle, et où des Turcs appelés par le parti de la Cour passent aussi à celui de Cantacuzène. Il n'est pas douteux enfin que toute l'affaire se situe dans la seconde moitié de 1345 : quelques semaines au moins après la mort d'Apokaukos (11 Juillet), dont Grégoras fait le point de départ du revirement de Vatatzès ; après la récolte, puisque Cantacuzène rassemble dans les places fortes πάντας καρπούς ; et pourtant avant les froids, puisque les Turcs, dit Grégoras, croyaient encore trouver le bétail dans les prairies : sans doute en Septembre ou Octobre.

L'année suivante, Cantacuzène donna en mariage à l'émir de Bithynie Orhan, le plus puissant des émirs turcs, sa fille Théodora. De cet événement fameux, Cantacuzène a fait un long récit (3), dont je ne retiendrai que le point qui nous intéresse. Avant de s'engager envers Orhan, Cantacuzène envoya une ambassade à Umur, certainement à Izmir, pour lui demander s'il approuvait ce mariage. Umur aurait répondu avec autant

(1) Sur ce personnage, et sur plusieurs homonymes, cf. ci-dessus, p. 204 et n. 1. Déjà PARISOT (*Cantacuzène*, p. 205-206) avait pensé qu'il s'agissait de lui, se fondant avec raison sur ce que Grégoras dit que les Turcs venaient ἐκ Τροίας.

(2) Ce qui n'empêche point qu'il ait pu épouser une fille de Vatatzès, dans la période où celui-ci était du parti de Cantacuzène, avant l'assassinat d'Apokaukos (πρὸ βραχέος, dit Grégoras parlant de cette union). Quelques semaines ou mois plus tard, Suleyman n'avait aucune raison de penser que Vatatzès avait trahi Cantacuzène, et il lui envoya sans défiance les troupes qu'il demandait. Rien ne dit d'ailleurs qu'il les ait lui-même conduites.

(3) CANTACUZÈNE, Bonn, II, p. 585-589.

de pertinence que de générosité, montrant à Cantacuzène tous les avantages qu'il retirerait de l'alliance d'Orhan, et qu'en particulier celui-ci était à portée de le secourir aisément, tandis que lui-même Umur ne pouvait le faire qu'avec grande difficulté, obligé qu'il était de traverser une terre étrangère : notons en passant l'aveu que les relations d'Aydin avec Saruhan restaient mauvaises (1). Mais surtout observons que Cantacuzène semble bien attendre d'Umur plus qu'un avis : une approbation, sinon une autorisation. Avant de l'obtenir, il ne donne point de réponse à Orhan ; après, « plein d'admiration pour la modération d'Umur (...), pour sa loyauté et son désintéressement », il envoie sans retard une ambassade à Orhan et lui engage sa fille. Ce rôle, joué par Umur, ne s'explique bien, je crois, qu'à la lumière du curieux passage où Enveri raconte qu'une fille de Cantacuzène, sans doute déjà Théodora, avait été offerte pour épouse à Umur (2) ; et je crois qu'en revanche cette partie de la geste trouve une confirmation dans le récit de Cantacuzène, où l'on est d'abord surpris de voir l'importance qu'en cette affaire il attache à l'opinion d'Umur. S'il lui avait autrefois proposé d'épouser la même Théodora, on comprend les ménagements qu'il prend. Quant à la date de ces événements, Cantacuzène ne la donne point. Mais Grégoras, qui les rapporte aussi (3), les place après le couronnement (ou plutôt la confirmation) de Cantacuzène à Andrinople le 21 Mai 1346, et les fait suivre de l'indication que « là-dessus le printemps prit fin et l'été commença » : on peut donc les dater avec vraisemblance de Juin 1346.

Aussitôt après, Grégoras raconte (4) comment Anne de Savoie, déçue du côté d'Orhan, « combla de cadeaux les satrapes de la région de Philadelphie, enrôla des Cariens, Lydiens et Ioniens, et tout ce qu'il y avait là de cavaliers perses d'élite » (5). Six mille Turcs, dit-il, franchirent ainsi l'Hellespont au début de l'été de 1346, probablement en Juillet, ravagèrent tout le pays jusqu'à Constantinople sans s'inquiéter de savoir s'ils pillaient des terres de Cantacuzène ou d'Anne, et se présentèrent aux portes de la capitale en traînant avec eux des foules de prisonniers qu'ils lacéraient de coups de fouet, pour les faire crier plus fort et inciter les Byzantins apitoyés à les racheter à bon prix. Anne, dit Grégoras, qui détestait les Grecs en bonne Latine qu'elle était,

(1) Umur était donc presque prisonnier dans son émirat, les Latins lui interdisant la mer, et Saruhan la principale route de terre : est-ce pour cette raison que la geste n'a rien trouvé à rapporter de lui pour les dix-huit mois qui précèdent sa mort ?

(2) Cf. ci-dessus, p. 175 sq.

(3) GRÉGORAS, Bonn, II, p. 762-763. Il ne parle pas d'Umur. On sait d'autre part qu'il nomme Marie la fille de Cantacuzène : l'éd. de Bonn, qui n'ajoute rien aux précédentes, n'a pas cru devoir dans le texte corriger cette erreur, que Ducange avait déjà signalée.

(4) GRÉGORAS, Bonn, II, p. 763-765.

(5) *Loc. cit.*, p. 763 : δῶρα τὴν ταχίστην δαψιλέστερα πέμψασα τοῖς περὶ Φιλαδελφίαν σατράπαις, Κᾶρας καὶ Λυδοὺς συνήθροισε καὶ Ἴωνας, καὶ ὅσοι τῶν ἱππέων ἦσαν ἐκεῖθεν ἐπίλεκτοι Περσῶν.

restait insensible. Enfin ces Turcs demandèrent des chefs pour les conduire contre les ennemis qu'ils étaient censés combattre : mais il y avait trop peu de « stratiotes » dans la ville pour qu'on osât prélever sur leur nombre. Les Turcs repartirent en pillant tout jusqu'à Silyvria, où ils conclurent un accord avec Cantacuzène, qui leur fit des présents, et rentrèrent chez eux. Ce récit, où la haine d'Anne de Savoie anime Grégoras plus que le souci de l'histoire, est embarrassant. En particulier, il ne paraît pas probable qu'Anne ait obtenu des troupes de tous les émirats proches de Philadelphie (1), des Lydiens de Saruhan, des Ioniens d'Aydin et des Cariens de Menteche, si d'ailleurs il ne faut pas songer ici à Germian plutôt qu'à Menteche. Pour Aydin, ce serait même aller contre toute vraisemblance. On ne comprend pas non plus qu'Anne n'ait tiré aucun parti de ces bandes qu'elle avait fait venir, ni pourquoi celles-ci repartent après s'être entendues avec son ennemi, Cantacuzène.

Considérons donc le récit des mêmes événements chez celui-ci (2). N'ayant plus d'espoir de se servir d'Orhan contre Cantacuzène devenu son beau-père, Anne envoie en ambassade auprès de Saruhan, satrape de Lydie, le grand stratopédarque Georges Tagaris. Elle l'a choisi parce qu'il connaît bien Saruhan, depuis le temps où son père avait vécu avec lui à Philadelphie (3), et en effet Tagaris obtient aussitôt de Saruhan des troupes pour combattre Cantacuzène (4). Umur, qui l'apprend, recourt à la ruse pour sauver son ami. Il envoie deux hommes de confiance, avec deux mille soldats, pour se joindre à l'expédition de Saruhan contre la Thrace (5), mais leur donne comme instructions, si un combat s'engage avec les forces de Cantacuzène, de changer de camp sur le champ de bataille avec leurs troupes et de se ranger aux côtés de Cantacuzène. Il n'y eut pas même besoin d'en venir là, car les gens de Saruhan, plutôt que de combattre Cantacuzène

(1) Cf. ci-dessus, p. 106 sq.

(2) CANTACUZÈNE, Bonn, II, p. 591-596. C'est également dans l'été de 1346 que Cantacuzène invite à placer ces événements, puisqu'il en donne lui aussi le récit après celui du mariage de Théodora et d'Orhan.

(3) *Loc. cit.*, p. 591 : ἦν γὰρ αὐτῷ καὶ συνήθης πρότερον ἐπὶ Φιλαδέλφειαν πολὺν χρόνον τῷ πατρὶ συνδιατρίψαντι. Je confesse que je ne sais pas si c'est le père de Tagaris qui a longtemps vécu à Philadelphie avec Saruhan, ou le père de Saruhan avec Tagaris, la première interprétation me semblant pourtant meilleure. Quoi qu'il en soit, le renseignement est intéressant (ce n'est pas la première fois que nous rencontrons des Grecs en bonnes relations avec les Turcs, et parlant le turc), ainsi que la mention de Philadelphie. Celle-ci me paraît expliquer ce que dit Grégoras à propos de cette ville, et que je tiens pour erroné : Grégoras savait vaguement que Philadelphie jouait un rôle dans l'affaire, et partant de là il a inventé ce qu'il écrit à propos des émirats voisins.

(4) Cela nous surprend d'autant moins, que ce que nous savons des relations entre Saruhan et Aydin laisse penser que le premier a pu saisir l'occasion de combattre un ami du second.

(5) C'est ici, pour expliquer le succès de la ruse d'Umur, qui n'était pas en relations d'amitié avec Saruhan, que Cantacuzène rapporte que c'est une coutume, chez les émirs partant en razzia (λεηλασία), d'accepter l'alliance et la compagnie d'autres émirs.

informé de la ruse et prêt à résister (1), préférèrent gagner sur les deux tableaux : avec ceux d'Umur, ils allèrent à Constantinople se faire payer d'avance le prix convenu ; puis, quand il s'agit de s'emparer, avec l'aide de la flotte byzantine, de Silyvria qui se trouvait depuis peu entre les mains de Cantacuzène, ils passèrent au parti de celui-ci. Ce que nous ignorons, c'est le prix payé par Cantacuzène : il se défend si vivement d'avoir prêté la main à ce que les Turcs, avant de repasser en Asie, aillent ravager la Bulgarie, comme ils le firent (et ce n'était pas la première fois), qu'on doit bien se demander s'il n'y avait pas un fond de vérité dans cette accusation aussitôt portée contre lui (2). Quoi qu'il en soit, son récit de toute l'affaire, qu'il faut lire, est extrêmement vivant, détaillé et cohérent, et l'emporte infiniment sur celui de Grégoras par la précision et la vraisemblance. Ce que nous retiendrons, c'est que dans l'été de 1346, l'amitié d'Umur pour Cantacuzène est toujours aussi vigilante ; mais comme lui-même l'avait dit quelques semaines plus tôt, il ne lui est pas facile de secourir son ami. Il doit employer la ruse. Néanmoins il peut, sans embarras, prélever deux mille hommes sur ses troupes. Or c'est juste le moment où pèse sur Izmir la menace que représente la « croisade » du dauphin Humbert, comme on l'a vu plus haut. Il en faut conclure qu'Umur ne manquait pas de soldats, et que ses forces étaient, en nombre au moins, largement supérieures à celles des Latins. Ce rapprochement éclaire ainsi l'échec du dauphin Humbert.

***

Il me paraît contribuer aussi à expliquer le projet de trêve avec les Turcs qu'au même moment, nous l'avons vu plus haut (3), Humbert soumet à Clément VI. L'initiative, je l'ai dit, n'en vint sûrement pas d'Umur, mais du dauphin, et l'une des raisons qui déterminèrent celui-ci dut être la disproportion qu'il avait constatée entre ses forces et celles d'Umur. De son côté, Umur s'y prêta parce que, dans cet été de 1346, il désirait passionnément aider son ami Cantacuzène, et peut-être aussi, les deux choses peuvent être liées, parce qu'il souhaitait avoir les mains libres du côté de Saruhan. La trêve ne fut pas conclue, pour des raisons que nous ignorons (4), et Humbert, probablement pendant

(1) Le texte ne dit pas clairement si ce sont ceux d'Umur qui persuadèrent ceux de Saruhan d'agir ainsi, mais il le laisse peut-être entendre (cf. p. 593, l. 9-11).

(2) Les p. 595-596 sont le plus net plaidoyer de Cantacuzène pour se disculper d'avoir eu part aux atrocités commises par les Turcs en terre chrétienne.

(3) Cf. ci-dessus, p. 200 sq.

(4) Les Latins y mettaient probablement des conditions qu'Umur ne pouvait pas accepter. Mais il se peut aussi qu'Umur ait été moins désireux de traiter à mesure que la situation de Cantacuzène, à la fin de 1346 et au début de 1347, se consolidait (Umur lui-même y fait déjà allusion dans la réponse que lui prête Cantacuzène au sujet du mariage de Théodora avec Orhan), et que par conséquent l'appui turc lui devenait moins nécessaire. Bientôt d'ailleurs, nous allons le voir, Cantacuzène va proposer au pape une alliance contre les Turcs.

qu'il était à Rhodes, dirigea ses entreprises diplomatiques du côté de Byzance. Quand Cantacuzène entra enfin à Constantinople, le 3 Février 1347, il y trouva un ambassadeur qu'Humbert avait envoyé à Anne de Savoie (1). C'était Barthélemy de Rome, chanoine de Négropont et ancien vicaire du patriarche latin de Constantinople, Henri (2). Sa mission était-elle en liaison, comme le laisse entendre Cantacuzène, avec des projets du marquis de Montferrat, que les événements firent avorter (3) ? En tout cas, l'accord se fit aussitôt entre lui et Cantacuzène, et celui-ci a pris soin d'insérer, à cet endroit de son *Histoire*, le texte de deux lettres, écrites par Barthélemy à Clément VI et à Humbert pour leur annoncer la prise du pouvoir par Cantacuzène, et exalter la vertu du nouveau basileus en des termes qui expriment un enthousiasme assez surprenant. A moins que de nier arbitrairement l'authenticité de ces lettres, on ne peut, à mon avis, les expliquer que si l'on admet que dès ce moment Cantacuzène, désireux de se concilier l'Occident, a confié à Barthélemy son intention de rétablir l'union des Églises, et de lutter avec la papauté contre les Turcs.

Telle va bien être, en effet, sa politique avouée, dans laquelle certains succès remportés vers le même temps sur les Turcs par la flotte latine ont pu le confirmer (4). Il parle lui-même longuement de l'ambassade qu'il envoya à Clément VI (5). Mais nous possédons maintenant, pour faire l'histoire exacte de cette ambassade, et apprécier sur ce point la véracité de Cantacuzène, trois documents fort importants, retrouvés et publiés par R. Lœnertz :

A) Les instructions données aux ambassadeurs, sous forme d'un procès-verbal

(1) CANTACUZÈNE, Bonn, III, p. 12-20 (avec le texte des deux lettres, au pape et à Humbert, dont il va être question).

(2) Cf. la notice consacrée à ce personnage, dans une importante étude que nous allons souvent utiliser, par R.-J. LŒNERTZ, Ambassadeurs grecs auprès du pape Clément VI (1348), *Orientalia Christiana Periodica*, 19, 1953, p. 178-196 (cf. p. 189-190).

(3) Sur les ambitions des Montferrat (il s'agit ici de Jean, neveu du despote Démétrius), cf. GAY, *Clément VI*, p. 100 sq.

(4) Notamment l'affaire d'Imbros, fin Avril ou début Mai 1347 : cf. ci-dessus, p. 202. On doit d'ailleurs faire observer que Cantacuzène, si aux yeux de l'Occident il se donne désormais pour l'ennemi des Turcs, continue de faire appel à ceux-ci quand il s'agit de lutter contre les Serbes : Bonn, III, p. 32.

(5) CANTACUZÈNE, Bonn, III, p. 53-55. Les ambassadeurs, dit Cantacuzène, étaient chargés de le disculper auprès du pape de l'accusation de s'être servi des Turcs contre les Chrétiens, et de déclarer son ardent désir de participer à la lutte contre les Turcs. Il paraît qu'ils trouvèrent Clément VI très bien informé des affaires de Byzance, par les rapports de Ζαμπαλα (cf. ci-dessus, p. 184, n. 3). R. LŒNERTZ (*op. cit.*, p. 178-179) a montré que l'ambassade proprement dite n'est pas de 1347, comme le ferait croire le récit de Cantacuzène, mais de 1348, et surtout que tout ce que dit CANTACUZÈNE (p. 55 sq.) des deux évêques latins, que le pape lui aurait à son tour envoyés, se rapporte non à l'ambassade de 1348, mais à l'année 1350. R. Lœnertz donne d'autres exemples d'imprécisions ou d'erreurs chronologiques graves chez Cantacuzène.

des réunions qui se tinrent à Constantinople, entre le 1er Septembre et le 9 Octobre 1347, entre Cantacuzène lui-même, Barthélemy de Rome, et les trois ambassadeurs désignés, le protovestiarite Georges Spanopoulos, Nicolas Sigéros, et le chevalier auvergnat François *de Pertuxo* (1). De ce texte extrêmement intéressant à plusieurs points de vue, où Cantacuzène reconnaît « le primat et l'universalité de l'Église romaine », s'engage à observer envers elle la même obéissance que fait le roi de France, propose la réunion d'un concile pour mettre fin au schisme, et entre dans quantité de détails précis, je ne retiens que ce qui intéresse directement notre sujet : le basileus se déclare prêt à joindre ses forces à celles du pape et du dauphin (2), à combattre de sa personne contre les Turcs, à prendre même la direction des opérations, où il estime que son expérience donnera d'excellents résultats (3). Or, quand il parle d'opérations contre les Turcs, c'est évidemment d'abord l'émirat d'Aydin qui est visé, et d'ailleurs il est question (l. 92) de l'*armata Smirnarum.* En terminant, Cantacuzène demande à Clément VI d'intervenir auprès de Dušan, *rex Rassie,* qui occupe injustement des territoires grecs.

B) Le second document (4) est une lettre de Cantacuzène à Clément VI, écrite en latin, dans la chancellerie impériale de Constantinople, le 22 Septembre 1347, et portée au pape par les ambassadeurs, qu'elle accrédite.

C) Le troisième est une sorte de mémoire, remis à Clément VI, donc en Avignon, le 5 Mars 1348, par les ambassadeurs grecs, qui le signèrent en grec (5). Il répète les propositions, promesses ou demandes de Cantacuzène. Il prend au nom du basileus l'engagement qu'il participera de sa personne à la lutte contre les Turcs, et qu'il fournira soit quatre mille hommes, si l'Occident ne peut en ce moment envisager qu'un *parvum passagium* à objectif limité, soit quinze mille à vingt mille hommes, si l'on peut faire le *generale et magnum sanctum passagium.*

Clément VI, comme d'habitude, prit son temps pour répondre. Il le fit le

(1) R. LŒNERTZ, *op. cit.*, p. 180-184. Cf. *ibid.*, p. 194-195, une notice sur Nicolas Sigéros (y ajouter — indication donnée par R. LŒNERTZ — le document MM, I, n. 126, p. 279-283) ; p. 190-193, une notice sur Barthélemy *de Thomariis*, nommé dans le document, et qu'il ne faut pas confondre avec Barthélemy de Rome (de Urbe). Sur François *de Pertuxo*, cf. *ibid.*, p. 180-181, note.

(2) Celui-ci est alors revenu en Occident, mais Cantacuzène pouvait penser qu'il restait le capitaine en titre de la « Croisade ».

(3) *Et sperat pro certo imperator quod plus faceret persona sua et banderia sua cum armata in uno mense contra Turcos quam sit factum in uno anno per capitaneos presentis armate :* ceci au cas où on lui confierait la *capitania.*

(4) R. LŒNERTZ, *op. cit.*, p. 184-186.

(5) *Ibid.*, p. 186-188. Le passage des ambassadeurs grecs à Milan, le 10 Février 1348, est signalé par Jean de Winterthur, comme l'a bien vu R. LŒNERTZ (*op. cit.*, p. 179).

15 Avril 1348, par une courte lettre (1) qui fut certainement confiée aux ambassadeurs grecs repartant pour Constantinople. Ce n'est rien de plus qu'un accusé de réception, avec l'annonce que l'affaire a été mûrement délibérée en collège des cardinaux, et la promesse du pape d'envoyer à son tour une ambassade à Constantinople. Cette ambassade tardera d'ailleurs beaucoup (2). Ce que pour le moment nous devons relever, c'est qu'à la fin de 1347 et au début de 1348, dans l'intérêt de sa politique occidentale, Cantacuzène prend les plus solennels engagements de lutter de sa personne et avec toutes les forces de l'Empire contre les Turcs, et contre son allié le plus fidèle et le plus dévoué, Umur.

***

Cynisme politique ? Manœuvres pour gagner du temps, désarmer des ennemis possibles ? Désir de jouer au plus fin, avec la pensée de se dérober à l'échéance ? Quoi qu'il en soit, l'odieux de tourner ses armes contre Umur fut épargné à Cantacuzène, on va le voir. Mais quelque chose de trouble subsiste, encore aggravé par le fait que Cantacuzène ne dit mot de la mort d'Umur.

Revenons, en effet, à Smyrne. Tandis que Clément VI mettait peu d'empressement à répondre aux ambassadeurs grecs, les Latins — et c'est peut-être ce qui explique l'attitude du pape — avaient repris à Smyrne les négociations que Humbert n'avait pas fait aboutir. Si l'on en croit des documents inédits des Archives vaticanes utilisés par Raynaldus et par J. Gay (3), les négociations se firent par l'intermédiaire du Génois Ottaviano Zaccaria, qu'on dit fils ou neveu de Martino. Elles avaient abouti à un projet de traité, établi par Barthélemy de Thomariis et Dragonet de Joyeuse avec Hizir et Umur, *cum Zalabi Altiloci et Marbasano Smirnarum Superiorum detentoribus, Turkorum ducibus*. Il comportait pour les Latins certains avantages commerciaux : c'est pourquoi

(1) R. LŒNERTZ, *op. cit.*, p. 189 (texte de la lettre). Cf. RAYNALDUS, a. 1348, XXVI : même lettre adressée à Jean V par Clément VI, qui d'autre part recommande au doge de Venise, André Dandolo, les ambassadeurs pour leur voyage de retour. A l'aller, ils étaient sûrement passés aussi par Venise.

(2) GAY, *Clément VI*, p. 104-105 : une lettre de Clément VI à Cantacuzène, du 31 Mai 1349, montre que l'ambassade pontificale n'est toujours pas partie (RAYNALDUS, a. 1349, XXXI) ; elle ne quittera pas Avignon avant Février 1350 (RAYNALDUS, a. 1350, XXVII à XXXI). C'est pourtant celle dont CANTACUZÈNE parle (Bonn, III, p. 55 sq.) comme si elle avait fait immédiatement suite à la sienne : cf. ci-dessus, p. 224, n. 5. Il en termine d'ailleurs le récit (p. 62) en disant que « là-dessus le pape Clément mourut et il ne fut plus question de concile » : or Clément VI mourut en 1352 ! Sur les négociations entre Avignon et Byzance dans l'année 1350, cf. GAY, *Clément VI*, p. 107 sq.

(3) GAY, *Clément VI*, p. 86-87 : il s'agit du registre Vat. n° 141, et principalement des pièces n. 1019 (26 Janvier 1348) et 1091 (5 Février 1348). RAYNALDUS, a. 1348, XXVII.

Hizir y participe, la place d'Éphèse étant à ce point de vue plus importante que celle de Smyrne, et probablement Hizir s'est prêté de bonne grâce à des accords de ce genre (1). Mais il comportait aussi, de la part des Latins, l'obligation de raser leur forteresse du port de Smyrne : clause évidemment imposée par Umur, et dont l'acceptation par les négociateurs dit assez combien leur position à Smyrne était pénible et précaire. Clément VI repoussa cette condition comme honteuse, tout en admettant que la forteresse était de peu d'utilité, et qu'il eût peut-être autrefois été préférable de la démolir (2) : *licet a principio, cum dictum castrum habitum fuit, expedivisset forsitan quod castrum ipsum pro eo quod modice utilitatis est dirutum extitisset, ad presens tamen id non posset fieri sine christianitatis opprobrio.* La lettre par laquelle Clément VI, faisant état de l'avis du dauphin Humbert et d'Édouard de Beaujeu, refusait qu'on abandonnât Smyrne, tout en acceptant le principe de la trêve, serait de Février 1348 (3).

Le projet de traité était donc repoussé, et les négociations sans doute interrompues. C'est au plus tôt en Mars qu'on dut connaître à Smyrne, dans le camp latin comme dans celui d'Umur, la décision pontificale. Nous approchons du dénouement, dont Cantacuzène ne dit rien, mais dont Grégoras a laissé un récit qu'il faut lire attentivement (4). L'hiver de 1347-1348 a pris fin, dit-il, le soleil vient d'entrer dans les tropes équinoxiales, le signe zodiacal est le bélier : nous sommes donc à la fin de Mars 1348. Cantacuzène envoie à Dušan une ambassade, que le kral repousse avec hauteur. Alors, au milieu du printemps, Cantacuzène quitte Constantinople et se rend à Didymotique, pour y rassembler l'armée qu'il va conduire contre les Serbes, c'est-à-dire le contingent de Thrace, d'une part, de l'autre les troupes qu'il demande à son ami Umur de lui amener d'Asie : καὶ τὸν φίλον Ἀμοὺρ ἐξ Ἀσίας μεταπεμψόμενος μετὰ δυναμέων περσικῶν. « Umur, continue Grégoras, réunit une foule de fantassins et de cavaliers. Mais il décida, avant de passer en Thrace et Macédoine, de réduire et de détruire de fond en comble, si possible, le château des Latins à Smyrne. Il ne voulait pas que son absence laissât son pays sans

(1) Cf. ci-dessus, p. 34. Dans RAYNALDUS, *loc. cit.* (réponse au légat François de Crète et à Dieudonné de Gozon sur le projet de trêve), je relève cette phrase : *De portus dimidia parte barbaris concedenda, habere ratum, cum etiam Christiani in Turcarum portubus ea praerogativa fruerentur.*

(2) Réflexion, à mon sens, extrêmement surprenante : car enfin c'est cette forteresse qui a mis fin à la piraterie de l'émir d'Aydin sur mer. Mais en 1348, on ne voyait sans doute que les grandes dépenses qu'elle entraînait, et l'échec des efforts déployés pour étendre plus loin la conquête latine. Il apparaît d'ailleurs que des rivalités, sur ce point aussi, opposaient les Hospitaliers, peu disposés à ce moment à fournir un effort militaire à Smyrne, et les Vénitiens, que le pape déclare opposés, comme il l'est lui-même, à la démolition du château : cf. les documents cités par GAY, *Clément VI*, p. 88, n. 1. Le même Gay dit très justement que « Smyrne ne pouvait être à la fois une place de guerre et un port de commerce ».

(3) RAYNALDUS et GAY, *loc. cit.*

(4) GRÉGORAS, Bonn, II, p. 834-835.

défense, exposé aux incursions incessantes, aux pillages, aux derniers malheurs : car il n'espérait pas que l'orgueil latin saurait se maintenir dans les bornes, si on lui donnait l'occasion d'en sortir. » Cette version des événements est très vraisemblable. Byzance doit à ce moment faire face, au dehors, à deux principaux dangers : les Turcs, les Serbes. Contre les Turcs, nous venons de le voir, Cantacuzène compte sur l'Occident. Mais contre les Serbes, il ne peut compter que sur les Turcs : et ainsi, dans le même temps où il déclare solennellement au pape qu'il est prêt à combattre Umur, il fait appel à lui contre Dušan. Naturellement, il n'a pas attendu d'être à Didymotique pour prévenir Umur de ses intentions (1). Pourtant c'est seulement après l'échec de l'ambassade envoyée à Dušan, c'est-à-dire dans la première moitié du printemps, disons en Avril, qu'il put lui donner des instructions précises. Comme il quitte lui-même Constantinople au milieu du printemps et met une semaine pour atteindre Didymotique, il doit y arriver vers le milieu ou dans la seconde quinzaine de Mai, et il attendait sans doute Umur en Juin : lui-même, pendant ce temps, devait lever les troupes de Thrace. On peut donc considérer que l'attaque du château latin de Smyrne par Umur, postérieure à la nouvelle du rejet des accords par le pape, c'est-à-dire au mois de Mars, postérieure aussi à l'échec de l'ambassade serbe, probablement en Avril, mais antérieure à la date fixée pour le rendez-vous de Didymotique, probablement Juin, a toutes chances de se placer en Mai.

Grégoras raconte ainsi le combat : Umur attaque ; les Latins, au lieu de rester à l'abri de leurs murailles, font une sortie, « confiants dans leur force et leurs armes splendides » ; ils se heurtent à des troupes turques plus nombreuses qu'ils ne s'y attendaient (celles qu'Umur avait réunies pour répondre à l'appel de Cantacuzène), n'en peuvent soutenir le choc, lâchent pied, rentrent dans le château et en ferment les portes, tirent du haut des remparts ; Umur est tué net par un trait, on emporte son corps, les Turcs se retirent. Enveri est plus complet : ce qu'il dit de la ruse destinée à attirer les Latins hors du château, pour les accabler sous le nombre, est tout à fait vraisemblable ; de même il est probablement exact qu'à une portée de flèche en avant de la muraille proprement dite, il y avait un avant-mur, et que la porte qu'attaque Umur était protégée par une palissade empêchant l'attaque directe. Il est naturel qu'en ce qui concerne la mort de son héros, Enveri (ou sa source) soit mieux informé que Grégoras. Mais pour l'essentiel — les Latins faisant une sortie, puis refluant dans la forteresse, Umur frappé mortellement au pied des murailles, son corps emporté par ses hommes — les deux récits concordent. Nous en avons un troisième, celui de Doukas (2), qui est différent : Umur franchit le

(1) Malheureusement, comme notre documentation ne permet pas d'établir une chronologie très précise, il n'est pas non plus possible d'affirmer que la perspective de cette expédition lointaine avait incité Umur à accepter de négocier avec les Latins. Mais on peut le supposer.

(2) DOUKAS, éd. Bonn, p. 29-30.

fossé (τάφρος) (1), dresse des échelles contre les murailles, monte le premier ; arrivé à mi-hauteur, il rejette son casque en arrière, pour voir à quelle distance il se trouve encore du sommet ; un arbalétrier l'atteint entre les deux sourcils, il roule dans le fossé et meurt ; les siens vont chercher son corps et l'emportent dans le château de l'acropole. Ces détails, puisés à une autre source que Grégoras, ne doivent pas être, ou pas tous, imaginaires, puisqu'ils concordent sur le point essentiel avec la geste : celle-ci dit, en effet, qu'Umur « releva son heaume et découvrit son visage » (v. 2488), et qu'un Franc « le frappa au front avec une flèche » (v. 2496). Mais quelle est la source commune ?

***

Si Cantacuzène semble ignorer ces événements, Grégoras affirme qu'il fut très peiné, et de perdre un ami qui lui avait été fidèle jusqu'à la mort, et aussi de perdre les renforts turcs qu'il attendait, et que ce fut l'une des raisons pour lesquelles l'expédition projetée contre les Serbes n'eut pas lieu (2). Dans l'émirat d'Aydin, la mort d'Umur mit fin aux expéditions en terre grecque (et bulgare), comme déjà la perte du port d'Izmir avait mis fin à la razzia des possessions franques (et de la péninsule hellénique), et c'est le frère aîné, Hizir, seigneur de la place marchande d'Éphèse, qui prit la tête de l'émirat, puisque c'est avec lui que les Latins vont traiter. En Occident, la nouvelle parvint à Clément VI, d'abord par une lettre de Dieudonné de Gozon, puis par des lettres de l'archevêque (latin) de Smyrne et du capitaine de la place, qui était Barnabé de Parme (3). Le texte de la lettre par laquelle, le 17 Août 1348, le pape répondit à celles des deux derniers, est publié (4), et l'on y voit que, réconforté par la victoire, il s'oppose par avance formellement à tout abandon ou démolition de la forteresse du port : *summo studio providendo quod castrum et locus Smyrnarum a ruina qualibet praeservetur, nec praetextu quarumcumque treuguarum aut pacis, demolitionis (quod nullo modo ferremus) perferant detrimenta.*

Si Clément VI est aussi catégorique, c'est qu'en effet, dès la mort d'Umur sans doute, des négociations avaient repris, à Smyrne ou plutôt à Éphèse, en vue de la conclusion d'un accord entre Latins et Turcs. Elles avaient abouti à la rédaction d'un texte (5), qui

(1) Détail exact, bien que la geste ne fasse pas ici mention d'un fossé : cf. ci-dessus, p. 41.

(2) GRÉGORAS, Bonn, II, p. 835.

(3) Barnabé Gerardi de Parme se serait joint aux forces de l'Union après la victoire d'Imbros, avec 300 cavaliers et 400 fantassins qu'il s'était engagé à entretenir à ses frais pendant un an : Raynaldus, a. 1347, XXVII.

(4) RAYNALDUS, a. 1348, XXVIII.

(5) *DVL*, I, n. 168, p. 313-317 (*Commemoriali*, II, n° 239, p. 162) : texte latin, signé par Hizir, et établi par les soins du notaire Georgius Calloquirus, c'est-à-dire Γεώργιος ὁ Καλοκύρης, *notarius ex parte sancte domus, in latino et greco.* Tout le formulaire en est extrêmement intéressant,

se présente comme une série de conditions que Hizir, *Zellapi Hiturbeghi filius magnifici Amirati Mahabut Mahamutbeth Aitini*, prend l'engagement d'observer, en son nom et au nom de tous ses frères, barons et parents, tout son peuple et les *magnati*. Il prend cet engagement par serment prêté entre les mains (1) de Dragonet de Joyeuse, représentant le légat pontifical François de Crète, et de Dieudonné de Gozon : ceux-ci agissent à leur tour comme délégués du pape, mais le texte de l'accord sera, par des ambassadeurs turcs, porté à celui-ci — qui pourra ajouter ou retrancher à sa guise, et Hizir s'engage d'avance formellement à accepter toutes ces additions ou suppressions. Ce n'est donc pas au bas d'un traité définitif, mais de simples préliminaires, que Hizir mit *suum signum manu sua propria*, le 18 Août 1348, indiction première. Les engagements (*promittimus atque juramus*, répété en tête de chaque clause) que prend Hizir sont principalement les suivants : remettre aux Latins la moitié du *comerclum* d'Éphèse et des autres ports de l'émirat ; bien traiter les Chrétiens du château de Smyrne ; tirer tous les bateaux turcs à sec, pour éventuellement les détruire et brûler si le pape l'exige, en tout cas les laisser désarmés aussi longtemps que durera la paix ; réprimer et punir tout acte de course ou de piraterie clandestine, ne prêter aucune aide aux corsaires, ni aux ennemis des Latins ; donner à l'archevêque de Smyrne et à celui d'Éphèse toutes les églises, leur assurer des revenus, des terres, une garde ; protéger tous les marchands chrétiens et leur faire rendre justice ; ne rien changer aux poids et mesures, ni au comerclum et autres droits ; accepter que Chypre, Venise et les Hospitaliers aient dans l'émirat leur *consilium* et leurs *consules*, ceux-ci étant seuls juges pour leurs nationaux, et siégeant avec un juge turc pour les contestations entre Latins et Turcs ; laisser aux bateaux de l'Union libre accès à tous les ports de l'émirat, avec franchise de toutes taxes pour les produits nécessaires à l'entretien des équipages ; reconnaître la convention par laquelle chacune des parties doit payer quinze florins pour tout esclave fugitif d'une autre partie réfugié chez elle. Une clause particulière, qui nous intéresse, parce qu'elle se rapporte à un épisode connu par la geste, est celle-ci : *item promittimus et juramus quod corpora bone memorie domini patriarche quondam et alia que habemus dare loco et tempore et hora quando sint petita a dictis dominis vel aliquo illorum.* Il s'agit des corps du patriarche Henri et des Latins tués avec lui dans la journée du 17 janvier 1345. Il en faut conclure d'abord que la geste se trompe quand elle dit que ces corps, après le combat, avaient été vendus aux Latins (2) ; ensuite qu'à coup sûr les Latins

et appellerait un commentaire particulier. Cf. déjà les éclaircissements donnés, *loc. cit.*, p. 319. Le texte est également édité par MAS-LATRIE, *Commerce et expéditions militaires de la France et de Venise au Moyen Age* (Collection de Documents inédits sur l'histoire de France, Mélanges historiques, Choix de documents, III, Paris, 1880), p. 112-120.

(1) Une lacune dans le texte pourrait laisser penser qu'un nom manque, peut-être celui d'un représentant de Venise ou de Chypre. Je ne le crois pas.

(2) Cf. ci-dessus, p. 191.

n'avaient, depuis Janvier 1345, remporté sur les Turcs aucun succès notable, ni signé avec eux aucun accord qui fût à leur avantage, sans quoi ils eussent déjà réclamé ces corps.

Ce texte si intéressant, qu'avait précédé d'ailleurs un accord particulier entre les Turcs et les Hospitaliers (1), nous donne donc les conditions qui furent imposées sur place, à Éphèse, à Hizir, successeur d'Umur à la tête de l'émirat d'Aydin (2). Elles furent élaborées par deux personnages à qui le pape, chef de la « Croisade », avait donné pouvoir de négocier en son nom, le légat François de Crète (représenté par Dragonet de Joyeuse) et le grand-maître de l'Hôpital. Elles ont pour objet de prendre les garanties d'usage en cas de trêve ou d'armistice, d'assurer la protection des Chrétiens dans l'émirat, et surtout de donner des privilèges économiques et commerciaux considérables, et le statut juridique qui va de pair, aux Vénitiens, à Chypre et à l'Hôpital : mais elles ne tendent nullement à dépouiller Hizir de son autorité politique ou d'une partie de ses territoires. Enfin, elles ont le caractère d'un accord provisoire, expressément soumis à l'approbation du pape, à qui Hizir envoie des ambassadeurs, s'engageant d'ailleurs d'avance à accepter les modifications que Clément VI apporterait (3). Celui-ci en effet,

(1) Nous l'apprenons par l'une des dernières clauses (*DVL, loc. cit.*, p. 317) : ... *habere et tenere firma et rata omnia capitula et conventiones quas habemus in veteri sacramentali cum Hospitale, in quo est assignatum de signo nostro, que capitula non sunt contra ista capitula, immo sunt ad confirmationem ipsorum, videlicet supradictorum.* D'où l'on doit conclure que, encore du vivant d'Umur probablement (cf. *veteri*), un accord avait été signé entre l'émir d'Éphèse, Hizir, et les Hospitaliers, accord certainement *commercial*, dont les clauses correspondaient à peu près aux clauses *commerciales* du nouveau traité. En prenant à la lettre les mots cités ci-dessus (cf. *videlicet supradictorum*), on peut penser que cet ancien accord ne comportait pas de clauses semblables à celles qui, dans le nouveau, sont énoncées après ce paragraphe, et qui sont relatives aux corps du patriarche et des autres Latins, et aux esclaves fugitifs. En tout cas, la seule existence d'un accord particulier avec les Hospitaliers est intéressante. Il y a encore beaucoup à trouver et à dire sur l'attitude, vis-à-vis des Turcs, de chacun des trois membres de l'Union, Venise, Chypre et les Hospitaliers.

(2) Dans *DVL*, I, p. 318 (*Commemoriali*, II, n° 260, p. 167), à la suite du texte que nous venons d'analyser, est édité un document qui, sans rien qui permette d'en préciser la nature exacte (pas de préambule, date, signature, etc.), se présente comme une série de clauses par lesquelles les membres de l'Union s'engagent de leur côté à ne point causer de dommages à Hizir *(Chalabinus)* et à ses sujets. Le titre qui lui est donné, *Confirmatio treuguae initae cum Turcho Zalabi Chidr*, est évidemment trompeur. Il ne s'agit point d'une confirmation du document précédent, mais d'additions, faites (ou projetées) à la demande de Hizir, qui a dû souhaiter, en contrepartie des engagements si graves auxquels il souscrivait, avoir quelque garantie du côté de l'Union. Dans l'état où ce texte est actuellement connu, il est impossible de dire s'il eut une valeur officielle, et dans quelles conditions il fut établi.

(3) Il ne faut donc pas se fier au titre qui, à Venise, a été donné à la pièce et que reproduit *DVL*, I, p. 313 : *Hoc est exemplum treuguarum confirmatarum per dominum summum pontificem cum nuncijs et ambaxatoribus Zalabi Turchi domini Theologi.* A ce sujet, cf. plus loin.

le 26 Septembre 1348, écrit au roi de Chypre, Hugues, pour l'informer qu'il attend l'arrivée des ambassadeurs turcs, ainsi que des envoyés du grand-maître de l'Hôpital et du légat pontifical (1). L'ambassade turque était conduite par « Essedin balaban », peut-être le personnage nommé Ehad dans la geste, et elle était accompagnée de celui qui semble avoir été alors l'intermédiaire habituel pour les négociations entre Turcs d'Aydin et Latins, Ottaviano Zaccaria (2). L'envoyé du légat était Barthélemy de Thomariis. Les Turcs restèrent de longs mois en Avignon, tandis que le pape et ses conseillers étudiaient et remaniaient à loisir les clauses du traité : mais il avait été convenu que jusqu'à la conclusion de celui-ci, on s'abstiendrait de part et d'autre, à Smyrne et dans l'émirat d'Aydin, de tout fait de guerre. C'est ce que le pape confirme à Hizir, dans une lettre qu'il écrit, le 1er Juillet 1349, *nobili viro Chalabi domino Altiloci*; il l'informe en même temps qu'avant de conclure le traité, il doit encore consulter le roi de Chypre et les Vénitiens, qui vont être invités à envoyer des ambassadeurs en Avignon avant Mai 1350 (3). Et c'est seulement le 13 Septembre 1349 que le pape adresse cette invitation au roi de Chypre (4), et le 5 Octobre au doge, André Dandolo. Cette dernière lettre, qui est publiée (5), est fort intéressante, car on y voit que ce sont bien les clauses de l'accord du 18 Août 1348 qui servent de base aux négociations et dont Hizir demande l'acceptation définitive ; mais on y voit aussi que le pape s'est réservé « le pouvoir plénier de retrancher et d'ajouter » à ces clauses, et qu'il en a usé ; il a tenu et tient Venise au courant des rédactions successives (certainement aussi l'Hôpital et Chypre), et lui rappelle qu'elle aura à donner son acceptation ; il ajoute que si Venise repousse le traité et préfère rouvrir la guerre, elle aura également à dire où elle estime qu'on pourra trouver les immenses sommes d'argent nécessaires pour la soutenir (6).

(1) RAYNALDUS, a. 1348, XXVIII.

(2) GAY, *Clément VI*, p. 89, d'après *Reg. Vat.*, 142, n. 360.

(3) Raynaldus, a. 1349, XXX. On voit avec quelle lenteur voulue le pape menait les négociations. Aussi la trêve des armes est-elle décidée *ex nunc usque ad festum Nativitatis Domini proximo secuturum, et ex tunc usque ad unum annum*, c'est-à-dire jusqu'à Noël 1350.

(4) GAY, *Clément VI*, p. 90, probablement d'après *Reg. Vat.*, 144 (ou 143 ?), fol. 58.

(5) *DVL*, I, n. 172, p. 345-346 (*Commemoriali*, II, nº 295, p. 174). Cinq jours après, le 10 Octobre 1349, Bertrand de Pieto ou de Podietto (Pierre du Colombier, selon *Commemoriali*), évêque d'Ostie et Velletri, écrit de Villeneuve-les-Avignon une lettre, portée à Venise par Barthélemy de Thomariis, dans laquelle il exprime à Venise le désir du pape que les ambassadeurs soient désignés le plus tôt possible ; Barthélemy est chargé de la même démarche auprès du roi de Chypre et du grand-maître de l'Hôpital : *DVL*, I, n. 173, p. 346-347 (*Commemoriali*, II, nº 297, p. 174). Il est donc probable que la lettre au roi de Chypre, du 13 Septembre, était aussi portée par Barthélemy ; et il apparaît que les Hospitaliers, comme il est naturel, étaient également conviés à discuter la rédaction définitive du traité.

(6) Depuis longtemps, chacun des membres de l'Union manifestait à son tour sa lassitude des charges à supporter, et exprimait d'une façon ou d'une autre sa mauvaise humeur devant l'attitude

Déjà cette lettre indique que l'entente était loin d'être complète entre les alliés occidentaux. De plus, la guerre qui va éclater entre Venise et Gênes contrariera les entreprises orientales de la papauté, plus encore que ne l'a fait la guerre entre les rois de France et d'Angleterre. De fait, rien n'indique que l'accord négocié à Éphèse, entre les membres de l'Union et Hizir, et soumis à l'approbation du pape, ait jamais été ratifié. Les ambassadeurs de Venise, de Chypre et de l'Hôpital se réunirent bien en Avignon, comme il avait été prévu, en Mai 1350 (1) : ce qui sortit de leurs délibérations, ce ne fut pas un traité commun avec Hizir, mais bien le projet d'une nouvelle alliance militaire contre les Turcs, dont les termes furent arrêtés le 11 Août (2). Il est clair que le pape, sans doute appuyé par les Hospitaliers, en était le véritable auteur, et qu'il avait à peu près imposé sa volonté aux ambassadeurs. Venise devait fournir trois galées, l'Hôpital trois, Chypre deux, et ces huit bateaux devaient se trouver à Négropont en Janvier 1351, aux ordres du légat du pape ou du capitaine désigné par lui. Le pape ne fournissait pas de galées, mais prenait sa part des frais d'occupation de Smyrne, évalués annuellement à douze mille florins, et répartis également entre les quatre alliés.

Les opérations allaient-elles donc reprendre ? Il n'en fut pas question. Les ambassadeurs de Chypre semblent s'être presque aussitôt dérobés (3). Ceux de Venise firent connaître dès le mois d'Août, au pape qui s'en irrita fort, que la République, occupée par sa guerre avec Gênes, ne désirait pas participer à la défense de Smyrne (4). Clément VI, le 13 Janvier 1351, adressa au doge une énergique protestation, sans résultat (5). Hizir, les documents le prouvent, tira très habilement parti de la situation, et de la division des Latins. Il prit l'initiative d'un accord séparé avec les Génois, qui auront à Éphèse un consul et des marchands, et Gênes saisit l'occasion qui s'offrait (6). C'était le meilleur

de ses alliés. Pour Venise, par exemple, cf. THIRIET, *Régestes*, n° 212, 5 Juillet 1348 : « Considérant les lourdes dépenses supportées pour l'Union, et le peu d'empressement des autres participants à soutenir la cause commune, le Sénat enjoint à Giustiniano Giustiniani de ramener ses galères à Venise et en Crète. » Il y a de nombreux exemples analogues.

(1) GAY, *Clément VI*, p. 118.

(2) *Ibid.*, p. 120 et n. 3 ; *Commemoriali*, II, n° 352, p. 184. Voir la lettre de Clément VI à Hugues de Chypre, dans RAYNALDUS, a. 1350, XXXIII (19 Août) ; sa lettre au doge André Dandolo, du 11 Septembre 1350, dans *DVL*, I, n° 176, p. 349-350 ; *Commemoriali*, II, n° 356, p. 185.

(3) GAY, *Clément VI*, p. 122 et n. 1.

(4) *Commemoriali*, II, n. 354, p. 185.

(5) *DVL*, II, n° 1, p. 1-2 (*Commemoriali*, II, n° 366, p. 187). Cf. aussi n° 2, p. 2-3 (*Commemoriali*, II, n° 367, p. 187), de la même date, à propos de la contribution de 3.000 florins que chacun des quatre membres de l'Union doit *pro custodia civitatis Smyrnarum* : le pape procède au versement qui lui incombe.

(6) A. SANGUINETTI et G. BERTOLOTTO, Nuova serie di documenti sulle relazioni di Genova coll'impero bizantino, *Atti della Società Ligure di Storia patria*, 28, 1896-1902, p. 339-573 : cf. n° XXIII, p. 550 sq., instructions données le 26 Mai 1351 aux ambassadeurs de Gênes se

moyen d'amener Venise à son tour à accepter des accommodements : elle eut aussi un consulat à Éphèse, et pour la seconde moitié du XIVe siècle, nous avons de nombreuses preuves des bonnes relations qu'elle entretint avec l'émir d'Altoluogo (1). Hizir, à la faveur des querelles occidentales, put même rétablir la situation militaire de l'émirat, compromise au lendemain de la mort d'Umur, et se montrer menaçant. Nous avons une très curieuse lettre, écrite le 7 Octobre 1350, par le doge André Dandolo, à la commune de Pérouse (2). D'après des nouvelles récemment reçues de Romanie, le doge déclare que les Turcs, avec leurs lins et leurs barques, attaquent chaque jour les Chrétiens, malgré les promesses qu'ils ont faites à maintes reprises, et emmènent des prisonniers en foule. Et il ajoute : *Habetur enim a certo, quod Zalabi turchus, dominus Palatie, frater quondam Morbassani, cum duobus fratribus suis superstitibus, congregant potentes exercitus maritimos et terrestres, cum quibus intendunt invadere, et si poterunt occupare locum Smirnarum, et ad necem christianorum intendere, volentes, ut publice dicunt, dicti Morbassani fratris sui olim a christicolis interfecti sanguinem vindicare.* Donc Hizir, qualifié ici d'émir de Palatia (Milet), avec les deux frères qui lui restent, Suleyman (3) et Isa, possède, en 1350, des bateaux, ce qui suffirait à prouver que le traité d'Août 1348 n'est pas entré en application, et des troupes assez nombreuses pour qu'il puisse songer à attaquer Smyrne et à venger Umur. Venise naturellement le sait, et pourtant, au moment même où le doge écrit cette lettre, elle se dérobe à l'effort militaire que Clément VI, bien informé lui aussi, voudrait susciter. En conclusion du sombre tableau qu'il brossait à la commune de Pérouse,

rendant *ad partes Romaniae.* Ils devront se rendre *ad altum locum* (Éphèse), *quia ille dominus Ihalabi* (Hizir) *sicut scitis multum bene se habuit et ostendit optimam voluntatem ergaomnes Januenses etiam et multum curialiter scripsit nobis per suas litteras se offerendo ad omnia que possit pro nobis.* Les ambassadeurs devront se présenter à lui, le saluer *secundum morem illorum dominorum orientalium,* le remercier et traiter avec lui au mieux. Ils devront aussi se mettre en rapports *cum consule et mercatoribus nostris existentibus ibi.*

(1) HEYD, *Commerce,* I, p. 543-544.

(2) Fr. BONAINI, Ar. FABRETTI et F. L. POLIDORI, *Chronache e storie inedite della città di Perugia dal MCL al MDLXIII seguite da inediti documenti.* Ce précieux recueil forme les deux tomes du vol. 16, 1851, de l'*Archivio Storico Italiano.* La lettre de Dandolo est au t. II, p. 536.

(3) « Les deux frères survivants » de Hizir ne peuvent être en effet que Suleyman et Isa, puisque Umur est mort et qu'Ibrahim, dont il a très tôt cessé d'être question (cf. ci-dessus, p. 35), était presque certainement mort aussi. Pourtant, en ce qui concerne Suleyman, une difficulté naît de la contradiction entre la lettre du doge, qui est du 7 Octobre 1350, et l'inscription du tombeau de Suleyman à Tire, qui donne l'année de sa mort, 750 H., c'est-à-dire entre le 22-3-1349 et le 10-3-1350 (cf. ci-dessus, p. 36 et n. 3). S'il n'y a d'erreur ni dans la date de la lettre du doge, ni dans la lecture de l'inscription de Tire, il faut admettre ou bien que Suleyman n'est pas l'un de ces deux frères survivants, et ce ne pourrait être alors qu'Ibrahim, ce qui me paraît invraisemblable ; ou plutôt que le doge ignorait encore, en Octobre 1350, que Suleyman était mort avant le 10 Mars de la même année. Mais de toute façon une difficulté et une incertitude subsistent.

Dandolo ne parlait point de combattre, mais d'implorer le secours du ciel : *ex quo nobis et aliis christianis incumbit salvatori nostro humiliter supplicandum ut super salutem populi sui clementer respicere et providere dignetur.* Découragé, le 1er Février 1351, Clément VI écrit à son légat en Orient — depuis la mort de François de Crète, c'était Raymond de Thérouanne — qu'il le laisse libre de revenir s'il en a le désir, car il n'y a guère d'espoir qu'on fasse œuvre utile (1). Et en Septembre de la même année, il écrit au grand-maître de l'Hôpital que la ligue navale est dissoute, et qu'il le relève de l'engagement d'armer trois galées contre les Turcs (2). L'année suivante, 1352, Clément VI mourait.

***

Assurément, malgré le coup très dur que la mort d'Umur avait porté à l'émirat d'Aydin, la situation au milieu du XIVe siècle correspond mal, dans cette région, aux espoirs, ou aux illusions, que la papauté et l'Occident avaient nourris pendant la première moitié du siècle. Il ne faut pourtant pas perdre de vue que l'occupation du port de Smyrne, qui resta aux mains des Latins, fut un événement d'une portée considérable : point seulement pour le monde latin, bien qu'il en parût le seul bénéficiaire ; pas seulement pour la navigation et le commerce occidentaux, bien que la protection du château de Smyrne s'étendît loin dans la mer Égée et le long des côtes d'Asie Mineure ; mais aussi pour le monde grec.

C'est ce qu'un Grec prit soin, quelques années plus tard, de rappeler à ses compatriotes. Lorsque Démétrius Cydonès, pour convaincre Byzance d'accepter avec empressement l'aide qu'Amédée de Savoie se préparait à apporter, cherche dans le passé des exemples particulièrement frappants de l'efficacité latine, celui de Smyrne lui vient tout naturellement sur les lèvres (3). Il mentionne la prise par les Latins du port, « où étaient rassemblés tous les bateaux barbares qui dépeuplaient notre terre », et la mort d'Umur, « du vivant de qui il n'y avait aucun malheur auquel on ne dût s'attendre ». Il parle des sacrifices en hommes et en argent qu'ont faits pour Smyrne *et que font encore chaque année* les Latins, tandis que les Grecs se bornent à en tirer profit : Καὶ ὁ τῶν Σμυρναίων

(1) GAY, *Clément VI*, p. 122-123 : d'après *Reg. Vat.*, n° 144, fol. 218 *v.*

(2) *Ibid.*, p. 123 : d'après *Reg. Vat.*, n° 145, fol. 55.

(3) Démétrios CYDONÈS, Ῥωμαίοις συμβουλευτικός, *PG*, 154 : cf. col. 981. Sur ce discours célèbre et peu lu (comme l'autre discours, συμβουλευτικὸς περὶ Καλλιπόλεως, pour empêcher que Gallipoli ne fût rendue aux Turcs, édité à la suite du précédent), cf. O. HALECKI, *Un empereur de Byzance à Rome*, Varsovie, 1930, p. 143 sq. Le discours sur l'aide des Latins est de 1365-1366, celui sur Gallipoli de l'été 1371 : R.-J. LŒNERTZ, *Les recueils de lettres de Démétrius Cydonès* (Studi e Testi, 131), Città del Vaticano, 1947, p. 111-112 ; cf. aussi Giov. MERCATI, *Notizie di Procoro e Demetrio Cidone...* (Studi e Testi, 56), 1931, p. 506.

λιμὴν ἴστε πάντες οἷα πᾶσιν ἡμῖν ἤγειρε κύματα · πόσον δ'ὑπὲρ τούτου καὶ σωμάτων καὶ χρημάτων πλῆθος καὶ πρότερον ἀνηλοῦσθαι δοκεῖτε, καὶ νῦν ἀναλοῦσθαι κατ'ἔτος; (...) κακείνων μὲν [les Latins] οἱ κίνδυνοι καὶ τὰ ἀναλώματα, ἡμῖν δὲ καθημένοις τὰ ἐντεῦθεν προσγίνεται κέρδη. Et ces avantages, ajoute-t-il, ce sont les captifs délivrés en nombre immense, la sûreté du commerce, la mer maintenue libre, les îles protégées.

Aussi bien les Grecs, certains d'entre eux du moins, n'avaient-ils pas attendu Cydonès pour le comprendre. J'en trouve la preuve dans un événement qu'on a parfois signalé, mais sans lui prêter assez d'attention : l'ambassade envoyée en 1352 à Clément VI par les habitants de Philadelphie. Elle arriva en Avignon, peu avant que le pape ne mourût, et c'est son successeur, Innocent VI, qui la reçut. La lettre qu'il écrivit aux Philadelphiens, le 19 Janvier 1353, et qu'il remit à leurs ambassadeurs au moment de leur départ, nous renseigne avec précision (1). L'ambassade comprenait deux personnes, un prêtre, *Emmanuel Magula, referendarius ecclesie Filadelfie*, et un laïc, *nobilis vir Emmanuel Theodorucanus, miles Filadelfie* : un Μαγουλᾶς et un Θεοδωροκάνος (2). Ils venaient demander secours au pape contre les persécutions et attaques de toutes sortes auxquelles ils étaient en butte de la part des Turcs : ce qui ne nous surprend pas, connaissant la position de Philadelphie, complètement encerclée par les émirats ; mais ce qui prouve la confiance dans l'efficacité de la protection latine et pontificale qu'avaient fait naître les événements d'Ionie dans la population de la région. En échange, la ville et les gens de Philadelphie se donnaient à perpétuité au pape et à l'Église romaine pour tout ce qui concernait les choses temporelles (c'est-à-dire sans abandonner la foi orthodoxe) : *offerentes pro parte vestra eidem predecessori* (Clément VI) *quod vos civitatem vestram nec non castra fortalitia civitatis ipsius et alia que possidetis ac vos ipsos, quo ad temporalia, subiceretis et daretis eidem predecessori et sancte Romane ac universali ecclesie in perpetuum, jure dominii, et quod illi vel illis quem vel quos idem predecessor deputaret ad id, predecessoris et ecclesie predictorum nomine, in hujusmodi temporalibus pareretis.* Cette démarche désespérée et dramatique, qui d'un coup nous fait comprendre tant de choses, n'eut point le succès qu'attendaient les Philadelphiens. Leurs ambassadeurs rapportèrent de la part du pape... l'invitation à abandonner le schisme et à reconnaître le primat de l'Église romaine, « pour éviter les supplices éternels », qui sont chose bien plus grave que le péril turc. Sans doute, Innocent VI et ses cardinaux ont été émus par les malheurs de Philadelphie : *tamen utilius, imo necessarium amplius visum fuit, ut prius negotium spiritualium*

(1) E. Déprez, *Innocent VI (1352-1362), Lettres closes, patentes et curiales*, Paris, s. d., n° 38, p. 22-25. Cf. aussi n° 26, p. 16 (11 Janvier 1353 : Innocent VI écrit à Gênes et à Venise pour recommander les deux ambassadeurs philadelphiens qui retournent dans leur patrie) ; n° 27, p. 16 (même date : sauf-conduit pour les deux ambassadeurs).

(2) Famille bien connue déjà au XI^e^ siècle : N. Adontz, *Byz.*, 10, 1935, p. 161-170.

hujusmodi soliditatem reciperet, quam vobis auxilium temporaliter preberetur. Le pape exprime l'espoir que les Philadelphiens, inspirés par l'Esprit qui souffle où il veut, préféreront le salut de l'âme à celui du corps et abjureront le schisme : alors Dieu leur donnera assez de force pour qu'un seul d'entre eux triomphe de mille Turcs ! Qu'ils envoient donc de nouveaux ambassadeurs, ayant plein pouvoir pour abjurer en leur nom : ensuite le pape leur enverra à son tour, pour les instruire, des théologiens. Peut-être aussi pourra-t-il leur envoyer un jour un peu de secours, *quando cum Deo poterimus comode prestare temporaliter auxilium.* Cette petite affaire, et ce texte étonnant, sont de ceux qui aident à comprendre le problème des rapports entre Grecs et Latins.

***

Les dates que nous avons à retenir sont :

11 Juillet 1345	Assassinat d'Alexis Apokaukos.
Septembre-Octobre 1345...	Jean Vatatzès est tué par les Turcs qu'il a fait venir de l'émirat de son gendre, Suleyman de Qaresi. Ces Turcs passent au parti de Cantacuzène.
21 Mai 1346	Confirmation, à Andrinople, du couronnement de Cantacuzène.
Juin (?) 1346	Après avoir consulté Umur, Cantacuzène donne sa fille Théodora en mariage à Orhan de Bithynie.
Juillet ou Août 1346	Des Turcs de l'émirat de Saruhan, appelés par le parti de la Cour, mais accompagnés d'hommes d'Umur, passent au parti de Cantacuzène, puis vont ravager la Bulgarie.
3 Février 1347	Cantacuzène entre à Constantinople.
Septembre-Octobre 1347...	Préparation, à Constantinople, puis envoi d'une ambassade de Cantacuzène à Clément VI.
Février 1348	Clément VI repousse un projet de trêve entre les Latins et les Turcs d'Aydin.
5 Mars 1348	En Avignon, les ambassadeurs de Cantacuzène remettent à Clément VI un mémorandum concernant la lutte commune contre les Turcs.
Avril (?) 1348.....	Cantacuzène fait appel à Umur pour une campagne contre les Serbes.
Mai 1348.....	Umur est tué, à Smyrne, sous les murs du château du port. Hizir lui succède à la tête de l'émirat.

18 Août 1348	Hizir signe un projet de traité entre Aydin et les Latins (Venise, Chypre, l'Hôpital), projet qui doit être approuvé et ratifié par le pape.
Automne (?) 1348	Les ambassadeurs de Hizir arrivent en Avignon.
1er Juillet 1349	Clément VI écrit à Hizir. Aucun accord n'est encore signé, mais une suspension d'armes est décidée, jusqu'à la fin de 1350.
Septembre-Octobre 1349...	Clément VI invite Chypre et Venise à lui envoyer, avant Mai 1350, des ambassadeurs pour discuter de l'accord à conclure avec Aydin.
Été (?) 1350	Nouveaux préparatifs militaires de Hizir et de ses frères, craintes des Latins pour Smyrne.
11 Août 1350	En Avignon, une nouvelle alliance militaire contre les Turcs est conclue entre Clément VI et les représentants de Venise, de Chypre et de l'Hôpital. Presque aussitôt, Chypre et Venise marquent leurs réticences. Vers la même époque (?), Hizir fait des avances à Gênes.
1er Février 1351	Clément VI écrit à son légat en Orient qu'il n'y a pas d'espoir de faire œuvre utile, et qu'il peut revenir.
Septembre 1351	Clément VI informe le grand-maître de l'Hôpital que la ligue est dissoute.
6 Décembre 1352.....	Mort de Clément VI. Peu avant, des ambassadeurs de Philadelphie sont arrivés en Avignon.
19 Janvier 1353	Innocent VI répond à l'ambassade des Philadelphiens.

CONCLUSION

LA FIGURE ET L'ŒUVRE D'UMUR
COMPOSITION ET VALEUR HISTORIQUE DE LA GESTE

Tout au long des pages qui précèdent, il a été surtout question d'Umur. Et pourtant, il est difficile de dégager de la masse des faits, fût-ce à grands traits, la physionomie de l'émir. Ibn Battuta, qui l'a vu à Smyrne en 1333 — il en a reçu en cadeau un petit esclave chrétien haut de cinq empans nommé Nicolas — mais qui écrit après sa mort en 1348, dit seulement qu' « il combattait souvent contre les Infidèles ; il avait des vaisseaux de guerre avec lesquels il faisait des incursions dans les environs de Constantinople la Grande ; il prenait des esclaves, du butin, et dissipait tout cela par sa générosité et sa libéralité ; puis il retournait à la guerre sainte » (1). Al-Umari, dans la partie de son ouvrage où il déclare rapporter les informations que lui a données le Génois Dominique Doria, se contente d'attribuer à Umur la possession de soixante villes et trois cents forteresses « ou même davantage », et une armée de soixante-dix mille cavaliers, avec laquelle « il a soutenu des guerres mémorables contre les Grecs, les Francs et les autres peuples infidèles, et s'y est constamment distingué par les exploits les plus éclatants » (2). De tous les « mécréants », Cantacuzène est sûrement celui qui a le mieux connu Umur : mais il s'attache surtout à montrer, avec une évidente complaisance, et sans jamais

(1) IBN BATTUTA, *Voyages*, p. 309-312 : récit du voyage et du séjour d'Ibn Battuta à Yâzmir (Smyrne). Le voyageur ajoute ce raccourci de l'histoire d'Umur : « Ses attaques devinrent très pénibles pour les Grecs, qui eurent recours au pape. Celui-ci ordonna aux Chrétiens de Gênes et de France de faire la guerre au prince de Yâzmir, ce qui eut lieu. De plus, il fit partir de Rome une armée, et ces troupes attaquèrent la ville de Yâzmir pendant la nuit avec un grand nombre de vaisseaux. Elles s'emparèrent du port et de la ville. L'émir Omar descendit du château à leur rencontre, les combattit, et succomba martyr de la foi avec un grand nombre de ses guerriers. Les Chrétiens s'établirent solidement dans la ville, mais ils ne purent s'emparer du château à cause de sa force. » Nombreuses erreurs de détail, dans une image d'ensemble exacte. On notera que dans l'histoire d'Umur, c'est la « Croisade » latine qui retient l'attention d'Ibn Battuta, et non les relations d'Umur avec Cantacuzène.

(2) Trad. QUATREMÈRE (cf. ci-dessus, p. 96 et n. 2), p. 369. Plus haut (p. 339), écrivant d'après une autre source, al-Umari dit du père d'Umur, Mehmed, qu'il n'avait « aucune relation avec les autres princes ; il vit complètement isolé, sans amis ni alliés ».

l'expliquer, l'extraordinaire attachement que ce « barbare » lui portait, son dévouement à le servir, comme un client plus que comme un ami, presque comme un esclave (1). Une fois seulement, à propos d'une affaire particulièrement délicate (2), il loue τὸ μέτριον τοῦ φρονήματος Ἀμούρ, καὶ τὸ ἄδολον καὶ καθαρὸν τῆς γνώμης, mais je crois bien que c'est la seule fois qu'un trait de ce genre vient sous sa plume. Quant à Grégoras (3), il peint Umur tel qu'on le voyait à Byzance, dangereux par lui-même, et davantage encore par l'appui qu'il donnait à Cantacuzène : « Le plus puissant de tous les satrapes était Umur. Maître de la Lydie et de l'Ionie, il couvrit la mer de ses vaisseaux, et en peu de temps cette maîtrise de la mer le rendit redoutable surtout aux îles de l'Égée, mais aussi aux Eubéens et aux Péloponnésiens, aux Crétois et aux Rhodiens, à tout le littoral depuis la Thessalie jusqu'à Byzance. A son gré, avec sa flotte, il razziait et levait d'écrasants tributs annuels. Très tôt, pour Cantacuzène, dont la gloire était alors partout portée aux nues (4), il fut un ami ardent et passionné (ἐραστὴς πάνυ τοι σφόδρα διάπυρος). Il s'était engagé à lui conserver toute sa vie, à lui et à ses enfants qui devaient lui succéder, une amitié sans détours. Il tint parole jusqu'au bout, d'une façon dont je crois qu'il n'y a pas d'autre exemple en aucun temps. » Les Occidentaux, pour la plupart, s'en tiennent aux invectives d'usage à l'adresse de l'ennemi de la foi et de l'Église. Philippe de Mézières est plus équitable. Umur, dit-il, « fu ung très-vaillant prince d'armes, large et libéral, et pou acontait à sa loy de Mahomet » ; et il ajoute ce traie véridique qu' « il mourut sans hoirs qui depuis lui aient fait aucune vaillance » (5).

(1) Par exemple, CANTACUZÈNE (Bonn, II, p. 393) montre Umur qui, devant lui, se prosterne et descend de cheval. Il lui fait dire qu'il est non seulement son ami mais son esclave (*ibid.*, p. 398) et il met des expressions semblables dans la bouche d'Apokaukos s'adressant à Umur (*ibid.*, p. 412), etc. Vis-à-vis de son épouse, Irène Cantacuzène, il prête à Umur la même attitude (*ibid.*, p. 345-348).

(2) La consultation demandée à Umur sur le projet de mariage de Théodora Cantacuzène avec Orhan : cf. ci-dessus, p. 220 sq.

(3) GRÉGORAS, Bonn, II, p. 597-598.

(4) Grégoras écrit ces mots à propos des événements de 1341.

(5) Philippe DE MÉZIÈRES, *Épistre lamentable et consolatoire*, etc., publiée dans l'éd. des œuvres de Froissart par Kervyn DE LETTENHOVE, XVI, Bruxelles, 1872, p. 444 sq. : cf. p. 508-509. L'auteur dit là qu'il y avait en Turquie, un demi-siècle avant qu'il n'écrive, trois très puissants « seigneurs naturels » (car les Turcs n'ont pas de Roi), à savoir « le grand Carmien », « le Careman », et le plus puissant de tous, *Morbaissant*. Celui-ci, ajoute-t-il, fit la guerre aux Chrétiens qui lui avaient pris Smyrne, ruina les îles de l'Archipel et en déporta les habitants, fit la guerre à l'empereur de Constantinople et en Grèce, et fut presque toujours victorieux. Philippe de Mézières se fait d'ailleurs une étrange idée de l'étendue de la *seigneurie* d'Umur, qu'il place « en la Basse-Turquie, de Troye le Grant, qui à présent est appelée la tour des Hermins, devers Septentrion, alant jusqu'à l'endroit de Constantinople et oultre plus, et à l'autre lés devers Midi alant vers Orient jusques à Hautelogie (i. e. Éphèse) et à l'endroit de l'isle de Rhodes ».

Certes, nous aimerions saisir mieux la figure d'Umur, sa vraie figure, et non le portrait flatté et conventionnel de la geste. Nous devinons du moins comment elle pouvait devenir une figure d'épopée.

Quant à l'œuvre de l'émir, nous en avons dit tout ce qu'il est actuellement possible de savoir. Mais il faut rappeler que de larges zones d'ombre subsistent : la récapitulation chronologique qu'on trouvera plus loin les met en évidence. En dehors des raids de pillage lancés dans toutes les directions contre des territoires latins aussi bien que grecs, du moins jusqu'aux accords de Kara Burun qui protégeront une partie de ceux-ci (1), deux faits essentiels se détachent : Smyrne disputée aux Latins, l'alliance avec Cantacuzène. Tous deux sont de grandes conséquences. Il se trouva que Smyrne fut un assez long temps comme la clé de la Méditerranée orientale, où les conditions changeaient entièrement selon que ce grand port était aux mains de l'émir d'Aydin ou des Latins. De grands intérêts, politiques, religieux, mais surtout économiques, y étaient attachés, liés d'ailleurs à Chio, à Phocée, à Mytilène et à des places plus lointaines, et ils suscitaient tour à tour les alliances et les rivalités. C'est pourquoi les dates et les circonstances de l'occupation de l'acropole par Mehmed, puis du port par Umur, la reprise de celui-ci par les Latins, les péripéties qui suivirent, ont une importance qui dépasse beaucoup le cadre local de ces événements et la personne d'Umur. Celui-ci, on l'a vu, finalement échoua. Quant à Byzance, qu'elle n'ait pas eu plus de part à ce drame indique assez son abaissement.

Nous retrouvons Byzance quand nous considérons Umur allié de Cantacuzène. Il me paraît que son rôle, à ce moment de l'histoire de l'Empire grec, fut déterminant (2) : on ne s'y trompa point à la Cour de Constantinople, où l'on a vu l'acharnement que l'on mit à rompre cette alliance. A bien réfléchir en effet, Cantacuzène fut, à la lettre, sauvé deux fois au moins par Umur : dans l'hiver de 1343, quand Didymotique fut dégagée ; et surtout à la fin de 1343 et au début de 1344, quand Umur vint le tirer de son refuge de Berrhoia et le conduisit jusqu'à Didymotique. On ne peut guère douter que la carrière

(1) Il faut bien entendre que désormais Umur s'abstiendra, du moins je le crois, de diriger *spontanément* des expéditions contre les territoires grecs (bien qu'il en ait encore formé le projet après la mort d'Andronic III, comme on l'a vu). Mais comme mercenaire d'Andronic III, en 1337, ou comme allié de Cantacuzène, en Macédoine et Thrace, il ne se fait pas faute de laisser ses troupes piller effroyablement les territoires *des ennemis de ceux qu'il sert*, et s'ils sont parfois bulgares ou serbes, ces ennemis sont la plupart du temps grecs. C'était l'usage, et d'ailleurs on voit mal comment Cantacuzène eût payé Umur de son concours, et satisfait les convoitises de ses soldats. Ainsi les provinces byzantines ont continué d'être dévastées par les Turcs d'Aydin. Il n'est pas douteux que cela ait aliéné à Cantacuzène beaucoup d'esprits.

(2) Pour laisser de côté des aspects moins importants, quoique nullement négligeables, du rôle d'Umur dans la politique byzantine, en 1337 dans la campagne d'Andronic III contre les Albanais, en 1341 quand Ivan Alexandre menace de déclarer la guerre, en 1346 quand Umur détourne de Cantacuzène la menace de Saruhan, etc.

de Cantacuzène, sans cela, n'eût pris fin à Berrhoia. Et peut-être la troisième campagne d'Umur en Thrace, celle de 1345, qui coïncide avec l'événement décisif qu'est l'assassinat d'Apokaukos, ne fut-elle guère moins importante, quoique de façon moins évidente. Or si l'on considère le rôle que jouent, dans le déclin et la chute de Byzance, les treize années (1341-1354) de « l'usurpation » de Cantacuzène, avec la guerre civile et la guerre religieuse, la ruine économique et les pertes territoriales, les appels successifs des deux partis aux Serbes et aux Turcs, il n'est pas indifférent, quel que soit d'ailleurs le jugement qu'on veuille porter sur Cantacuzène, que l'appui d'Umur ait été, aux origines de cette usurpation, un des facteurs les plus efficaces. Aussi bien a-t-on vu que Cantacuzène, bien loin d'agir sous la nécessité du moment, avait de longue date et sans bruit préparé cette alliance. Il avait calculé juste, plus encore peut-être qu'il ne le pensait. Mais comment le croire sans réserve quand, à cent reprises, il réfute l'accusation d'avoir appelé les Turcs, ou du moins plaide qu'il ne les a pas appelés le premier ? Sans doute, c'est un faux problème que celui de la responsabilité de tels ou tels hommes, à ce moment, dans un événement que tant de raisons diverses et grandes rendaient inévitable : mais dans la mesure où des individus y eurent leur part, Cantacuzène eut certes la sienne. Quant à Umur, il fut assez mal récompensé de son constant dévouement. Il est vrai que son ami l'avait probablement prévenu de l'attaque latine qui le menaçait, mais trop tard. Quand il vit son allié immobilisé à Smyrne, Cantacuzène ne fit point de façons pour se tourner vers Orhan, et lui donner sa fille Théodora, naguère offerte à Umur. Cependant, pressé par les Serbes, il fit une nouvelle fois appel à celui-ci : c'est en prenant les dispositions pour son départ qu'Umur fut tué. Cantacuzène, on l'a vu, n'en dit mot. Au même moment, en Avignon, ses ambassadeurs négociaient l'alliance gréco-latine contre les Turcs. Ici encore, c'est bien l'abaissement de Byzance qu'il faut constater.

***

Que ces questions puissent être évoquées à propos du poème d'Enveri indique déjà l'intérêt historique de celui-ci, ou plutôt de sa source. Car il faut bien distinguer, pour porter un jugement sur la valeur documentaire de la geste, la source employée, et l'emploi qui en est fait.

La source est excellente, et certainement contemporaine des événements : c'est ce que nous pouvons, je crois, tenir pour établi après l'étude attentive de la geste. Rappelons seulement quelques exemples. Les indications topographiques sont exactes et précises, par exemple pour Smyrne, pour l'itinéraire d'Umur et de Cantacuzène depuis Thessalonique jusqu'à Didymotique, ou pour Bodonitsa. Les toponymes sont généralement identifiables : Estefa et Thèbes de Phthiotide, Güvercinlik et Péristéria, et bien d'autres. De même les noms de personnes : Işpen et Constantin Spanos, Gifrilis et Gautier de

Brienne, et bien d'autres encore. Toutes les fois que la geste donne un nom de personne ou de lieu, il doit être *a priori* tenu pour valable. Certes, nous n'avons pas pu toujours apporter l'explication, faute de posséder ou d'avoir su découvrir le document qui, telle pour Işpen une inscription d'une petite église du Magne, donnait la clé ; ou bien faute d'avoir su retrouver la forme correcte, trop gravement altérée. Je pense pourtant que la plupart des difficultés, peu nombreuses d'ailleurs, qui subsistent seront un jour éclaircies.

La source était extrêmement bien informée des événements qu'elle racontait. Qu'il s'agisse de Chio et des Zaccaria, de l'Eubée et de Pierre Zeno, du duché de Naxos et des Sanudo, de la marquise Pallavicini ou des chefs latins à Smyrne, du siège de Thessalonique ou de l'assassinat d'Apokaukos, de Momčilo ou de l'embarquement à Aenos, et généralement de toute la trame chronologique du récit, nous avons presque toujours pu la contrôler par les documents connus d'ailleurs. La comparant à Grégoras, il nous est arrivé de lui donner l'avantage sur lui. La comparant à Cantacuzène, nous avons pu interpréter d'une façon satisfaisante l'épisode de Philadelphie ou l'expédition aux bouches du Danube. La confrontant aux documents latins, nous avons constaté que tout ce qui concerne Smyrne est exact. Bien des événements ne sont connus que par la geste, mais doivent être tenus pour historiques, tels le raid contre Gallipoli ou l'expédition de mer Noire. D'autres, telle l'affaire de Salamine (s'il s'agit bien de Salamine), appellent encore des éclaircissements, mais les trouveront un jour. On est surpris de la précision avec laquelle la source est informée de ce qui se passe loin d'Aydin, à Constantinople, en Occident même : comment a-t-elle su que les appels du pape pour la Croisade trouvaient peu d'écho, ou que le dauphin Humbert avait vendu des forteresses pour se procurer des ressources ? C'est un contemporain, c'est un témoin, qui seul pouvait peindre de façon vivante et pittoresque tant de scènes des combats de Smyrne, et montrer l'armée des croisés précédée d'un crucifix. Il nous est même arrivé de penser que l'auteur ancien avait eu connaissance de documents tels que des lettres de Cantacuzène. Enfin, et ce n'est pas son moindre intérêt, à côté de beaucoup d'événements qu'elle fait seule connaître, ou mieux connaître, la geste apporte pour la première fois l'image d'un de ces émirats turcs d'Anatolie, avec ses querelles, ses razzias, ses conquêtes, ses échecs aussi, qui est justement ce que les sources grecques et latines laissaient encore à désirer, et qui complète de la façon la plus heureuse le tableau de toute une époque.

Je crois donc que le poème d'Enveri repose sur une source d'exceptionnelle qualité, qui est du temps d'Umur et de l'entourage d'Umur, et qui mérite l'attention et la confiance de l'historien. Mais quelle était cette source ? Et s'agit-il bien d'une source unique ? Des éléments manquent encore pour répondre à ces questions. La geste d'Umur n'est qu'une partie du Düstūrnāme : elle y est précédée d'un long poème, qui est une histoire des Prophètes et des dynasties de la Perse ou ayant rapport avec la Perse, et elle

est suivie d'un autre poème, consacré aux origines de la maison d'Osman (1). Le premier est essentiellement une adaptation de la chronique de Beyzavi, mais il a utilisé aussi d'autres sources, et Enveri lui-même nomme Semerkandi. Le second, au moins dans la partie antérieure à Mehmed II, c'est-à-dire à l'époque où vivait Enveri, a utilisé aussi plusieurs sources. Il est clair que l'étude, qui reste à faire, des procédés d'information et de composition d'Enveri dans ces deux parties de son ouvrage, apporterait des indications importantes en ce qui concerne l'information et la composition de la geste d'Umur (2).

Mais pour le moment, nous sommes contraints de nous borner à celle-ci. Or, en la lisant d'un trait, on échappe d'abord difficilement à l'impression qu'on a affaire à une série de « morceaux », d'étendue d'ailleurs inégale, de ton parfois différent (pittoresque, moralisateur, mystique, etc.), qui correspondent en gros à nos chapitres. Mais cette impression, renforcée par l'existence dans le récit de certaines coupures (par exemple après le vers 1400) et celle dans la chronologie de certaines lacunes (des années ou groupes d'années ne sont point représentés), vient-elle de la pluralité et de la diversité des sources, ou du traitement infligé par Enveri à une source peut-être unique ? Il me paraît actuellement impossible de le dire avec certitude. Le texte ne nous aide guère. La rubrique qui introduit l'épisode de Bodonitsa (v. 451 sq.), « L'émir se rendit à Munduniça, *ainsi le rapportent les chroniqueurs dans leurs manuscrits* », peut fort bien n'être qu'une formule toute faite ou une cheville (3). Une seule fois, on l'a vu, Enveri est plus explicite : c'est à propos des campagnes avec Cantacuzène en Macédoine et Thrace, dont le récit occupe les v. 1307-1866. Ce récit est introduit par les mots : « C'est ainsi que le rapportent les chroniqueurs, *c'est ainsi qu'ils le racontent dans l'original de leurs manuscrits.* » Il se termine par ceux-ci : « *Ce récit entendu de Hadje Selman,* l'auteur l'a transcrit en le rapportant fidèlement. » Malgré la contradiction entre la formule initiale, qui est vague et au pluriel, et celle de conclusion, qui est précise et au singulier, on a peine à ne pas croire que tout le récit, qui est en fait celui de l'alliance avec Cantacuzène, a une source unique, et probablement différente de celle des autres parties, ou de la plupart de celles-ci. On croit même en connaître l'auteur, Hadje Selman, et comme un homonyme est mentionné ailleurs dans la geste parmi les compagnons d'Umur (v. 93, 145), on s'est

(1) Cf. *Destān*, p. 28 sq.

(2) Il serait particulièrement important pour nous de savoir si l'hypothèse formulée par Mme MÉLIKOFF-SAYAR (*loc. cit.*, p. 29), d'après laquelle, dans la Première Partie « Enveri a dû se servir, directement ou indirectement, de sources byzantines », peut être vérifiée. En ce qui concerne le destān, rien jusqu'à présent ne permet, selon moi, de penser que ce soit le cas.

(3) Les rubriques sont certainement, à mon avis, d'Enveri lui-même. Cela résulte de plusieurs endroits où elles ne peuvent se détacher du récit : avant le v. 565, où seule la rubrique nomme le fort de Bozca ; avant les v. 665 et 873, où seule encore elle nomme Monemvasie ; avant le v. 1085, où seule elle nomme Naxos ; avant le v. 1663, dont le sujet, « ce shah vaillant », se trouve dans la rubrique.

demandé s'il ne s'agissait point du même personnage, et si le compagnon d'Umur n'était pas en même temps l'auteur de la source « fidèlement transcrite » par Enveri. Mais ce n'est qu'une hypothèse, qui ne repose sur rien d'autre que cette coïncidence de noms, et qui ne me paraît pas même très vraisemblable : Enveri nous eût-il laissé dans le doute, si l'un des héros de son récit était aussi l'auteur ou le modèle de ce même récit ? Et puisque plus d'un siècle sépare le compagnon d'Umur et Enveri, comment comprendre les mots : « Ce récit *entendu* de Hadje Selman... » ?

Bref, dans l'attente de documents nouveaux, ou d'études plus poussées, on doit laisser ouverte la question de l'unité ou de la pluralité des sources d'Enveri en ce qui concerne l'histoire d'Aydin, et renoncer à des hypothèses qui reposeraient plus sur des impressions personnelles que sur des arguments valables. Aussi bien le problème est-il, somme toute, secondaire. L'important est d'avoir établi qu'Enveri a disposé d'une documentation ancienne et de première main, où il trouvait une chronique fidèle de l'émirat, au moins jusqu'à 1348. Il est d'ailleurs certain qu'auprès d'Umur, en raison même des relations si étroites qu'il eut avec Byzance, se trouvaient soit des Turcs sachant le grec, soit encore des Grecs sachant le turc et passés à l'Islam, ce qui ne fut point rare. C'est peut-être de ce milieu qu'est sortie l'œuvre inconnue dont on retrouve les débris dans celle d'Enveri.

***

Les débris seulement : soit qu'avant Enveri le texte primitif ait déjà connu divers avatars, soit plutôt qu'Enveri en soit seul responsable, ayant taillé, découpé, recousu, avec une insigne maladresse. Il n'y a point de faute qu'il ne commette. Des épisodes sont déformés au point d'être devenus incompréhensibles. D'autres sont omis, et des années entières de la vie d'Umur sont comme absentes. D'autres sont mutilés, et les morceaux n'en sont même pas convenablement resoudés : le cas le plus net est celui des deux expéditions successives en Thrace, fondues en une seule. La chronologie est à plusieurs reprises brouillée, ou inversée, comme c'est le cas pour la mort de Mehmed et la première attaque latine contre Smyrne. Des événements sont liés entre eux par une dépendance factice, comme l'attaque de Philadelphie et l'entrevue de Kara Burun, tandis que d'autres sont dépouillés des circonstances qui les expliqueraient, comme l'expédition aux bouches du Danube. Sur le tout sont répandues les exagérations et l'enflure du panégyriste, et aussi les conventions imposées par le genre littéraire du destān.

Enveri en porte personnellement la plus grande responsabilité. Ce mauvais poète à gages a travaillé avec une extrême négligence. Comment en serait-il autrement, quand lui-même nous apprend, on l'a vu dans l'Introduction, qu'il n'avait mis que quelques jours pour achever son œuvre ? Non point œuvre de poète, mais de versificateur stipendié,

pressé de finir la besogne qui devait lui valoir de son protecteur, Mahmud pacha, une bonne récompense.

Mais encore pour cela fallait-il plaire, c'est-à-dire se conformer à un goût, répondre à une attente : nouvelle cause, non moins grave, d'altérations de toutes sortes. Les lois du genre voulaient qu'Umur fût le seul héros de la geste, qu'il en occupât toute la scène, et qu'il incarnât le combattant de la guerre sainte. Tout se plie à ces conventions. Umur a toujours l'initiative. Il est constamment victorieux, et il faut bien que Périthéorion, puisqu'il l'attaqua, ait été prise, même si l'histoire nous apprend qu'elle ne le fut pas. Il est le suzerain de tous ceux qui l'approchent, Andronic III s'humilie devant lui, et Momčilo est son vassal. Il est en même temps loyal et généreux. Il est chaste aussi, et ne se laisse séduire ni par la marquise de Bodonitsa, ni par la fille de Cantacuzène. Il est pieux enfin, et sa mort est l'apothéose du martyr.

Ainsi la geste a deux aspects. A l'origine, une œuvre d'un intérêt et d'une importance historiques considérables. Sortant des mains d'Enveri, un « destān » conventionnel, à travers lequel il n'est pas facile de découvrir et d'interpréter les données valables qui ont survécu. Il y a encore beaucoup à faire pour achever de mener à bien cette tâche.

TABLEAU CHRONOLOGIQUE RÉCAPITULATIF

N. B. — Les chiffres romains placés entre parenthèses, après l'énoncé de chaque date, renvoient au chapitre de l'ouvrage où cette date a été mentionnée ou discutée.

1269	Expédition du despote Jean Paléologue contre les Turcs (Introd.).
1278	Expédition d'Andronic II Paléologue contre les Turcs (Introd.).
1282, été ?	Les Turcs prennent Tralles (I).
1284	La plus grande partie de la flotte byzantine est désarmée (Introd.).
1296	Expédition d'Alexis Philanthropène contre les Turcs (Introd.).
1302	Expédition de Michel IX Paléologue contre les Turcs (Introd.).
Avant 1304	Arrivée en Ionie de Sasa (d'abord allié de Menteche ?) ; premières conquêtes (Birgi ?) ; puis arrivée des Aydinoglu alliés de Sasa (I).
1304, Mars	Andronic II confirme aux Génois la possession d'un comptoir à Smyrne (II).
1303-1304, hiver	Les Catalans dans la péninsule de Cyzique (Artaki) (Introd.).
1304, printemps-été	Campagne des Catalans en Asie Mineure (Introd.).
1304, peu avant le 24 Octobre	Tire conquise par Sasa (I).
1304, 24 Octobre	Ephèse conquise par Sasa et les Aydinoglu (I).
1304, peu après le 24 Octobre	Keles conquise par les Aydinoglu (I).
Fin 1304 ?	Raid turc sur Chio. Benedetto I Zaccaria met la main sur Chio, et fait accord avec Andronic II (II).
Entre 1305 et 1307	Vaine riposte des chrétiens (probablement des Byzantins), victoire de Sasa et des Aydinoglu. Puis défection et mort de Sasa (I).
Entre 3 Juillet 1307 et 20 Juin 1308	Birgi conquise ou reconquise par Mehmed (I).
1308 ?, 15 Août	Rhodes aux mains des Hospitaliers (I).
Avant le 11 Juin 1309	Naissance de Hizir, fils de Mehmed (I)
Entre 11 Juin 1309 et 30 Mai 1310	NAISSANCE D'UMUR (I).

Après 1310	Naissance d'Ibrahim, de Suleyman, de Isa, fils de Mehmed (I).
Entre 9 Mai 1312 et 27 Avril 1313	Construction de la mosquée de Birgi par Mehmed (I).
1314	Renouvellement de l'accord entre les Zaccaria (Paleologo) et Andronic II au sujet de Chio (II).
Entre 16 Mars 1317 et 4 Mars 1318	Mehmed devient émir indépendant (I).
Fin 1317 ?	La forteresse supérieure de la ville de Smyrne aux mains de Mehmed (II).
Peu après 1317 ?	Benedetto I Zaccaria occupe la forteresse du port de Smyrne (II).
Fin 1318	Le patriarche Jean Glykys nomme un métropolite de Smyrne, Xénophon (II).
1319	Second renouvellement de l'accord entre les Zaccaria (Martino et Benedetto II) et Andronic II au sujet de Chio (II).
1319, 23 Juillet	La flotte de Mehmed, partie d'Ephèse, est battue au large de Chio par les Hospitaliers et Martino Zaccaria (I).
Entre 20 Janvier 1322 et 9 Janvier 1323	Construction du mimber de la mosquée de Birgi par Mehmed (I).
1324	Troisième renouvellement de l'accord entre les Zaccaria (Martino seul ?) et Andronic II au sujet de Chio (II).
Avant 1326 ?	Hizir reçoit Ephèse et Sultan Hisar (I).
1326, 6 Avril	Les Turcs prennent Prousa (Brousse) (Introd.).
1326 ou, moins probablement, 1327	Majorité d'Umur : il reçoit la région de Smyrne et entre en campagne (I). Il investit bientôt la forteresse du port de Smyrne (II).
1327	Projet vénitien d'une ligue contre les Turcs ; Martino Zaccaria est invité à s'y associer (II).
Après 1327 ?	Ibrahim fils de Mehmed reçoit Bodemya, puis Suleyman fils de Mehmed reçoit Tire (I).
1328-1329	Développement, à Chio, d'un complot aristocratique et d'un mouvement nationaliste contre Martino Zaccaria (II).
1329, début ?	Martino Zaccaria évacue la forteresse du port de Smyrne. Umur en est maître (II).
1329, 10 Mai	Bataille de Pélékanon (Introd.).
1329, été ?	Attaque d'un convoi chrétien par la flotte d'Umur au large de Ténédos (II).
1329, automne	Andronic III attaque Martino Zaccaria à Chio et le fait prisonnier ; Léon Kalothétos, gouverneur

grec de l'île (II). Puis il se rend à l'Ancienne-Phocée, où il conclut un accord avec Saruhan et avec les ambassadeurs de Mehmed, et à la Nouvelle-Phocée, qu'il laisse au Génois Andreolo Cattaneo, tout en affirmant ses droits de suzerain (III).

Fin 1329 ou début 1330..... Raid d'Umur contre Chio byzantine (II).

1331, 2 Mars..... Les Turcs prennent Nicée (Iznik) (Introd.).

1331, Avril ..... Traité entre Venise et les Catalans ; ceux-ci s'engagent notamment à combattre les Turcs (IV).

1332, Mai-Juin..... Les gens de Négropont « tributaires » des Turcs (IV).

1332 ou, moins probablement, 1333 ; printemps-début de l'été ..... Expédition d'Umur contre Bodonitsa, Négropont, le Péloponnèse. Tentative manquée contre Salamine ?

1332 ? Août ? (moins probablement : 1331) ..... Raid d'Umur contre Gallipoli et contre Porou (III).

1332, 6 Septembre..... A Rhodes, l'Union est conclue entre les Hospitaliers et le représentant d'Andronic III et de Venise, Pietro da Canale (V).

Peu avant l'été 1333..... Fuite de Suleyman (I).

Eté 1333 ..... Voyage d'Ibn Battuta dans le pays d'Aydin (I).

1334, 9 Janvier..... MORT DE MEHMED. UMUR LUI SUCCÈDE (I, V).

1334, Mars ..... Accords d'Avignon en vue de l'armement de 40 galères par les membres de l'Union (V).

1334, Mai ..... Rassemblement de la flotte de l'Union (V).

1334, été-automne ..... Croisière de la flotte de l'Union dans la mer Égée (V).

1334, Septembre..... La flotte de Yahşi attaquée et détruite par la flotte de l'Union dans le golfe d'Adramytion (V).

1334 ? automne-hiver ? (moins probablement : 1333)..... Tentative de débarquement, à Smyrne, par des bateaux de Chypre et de Rhodes (V).

1334, 4 Décembre..... Mort de Jean XXII ; relâchement de l'Union et reprise de la piraterie turque (V).

1335, printemps ..... Expédition d'Umur contre des territoires grecs du Péloponnèse : Monemvasie, pays d'Iṣpen, Mistra (VI).

1335, vers le milieu de l'année ?.. Raid d'Umur contre Philadelphie, qui n'est pas prise, mais paie tribut (VI).

1335, second semestre, et hiver 1335-1336 ..... Andronic III contraint d'agir contre les Génois de la Nouvelle-Phocée et de Mytilène. Il

	demande l'aide de Saruhan et d'Umur. Il a avec Umur une entrevue officielle à Kara Burun (Mélaina Akra), que suit une entrevue privée, et probablement secrète, entre Umur et Cantacuzène, à Clazomènes. Début de l'amitié d'Umur et de Cantacuzène (VI).
1336.....	Umur, lié par les accords de Kara Burun, s'abstient d'attaquer les territoires byzantins (VI).
1337, été	Umur fournit à Andronic III deux mille mercenaires pour la campagne contre les Albanais (VI).
1337 ?.....	Les Turcs prennent Nicomédie (Izmit) (III et VI).
1339-1340 ?.....	Appelé par les Catalans, Umur va à Athènes ; puis il attaque les possessions du duc de Naxos, « le pays des Serbes et des Albanais » (Thessalie ?), et Thèbes de Phthiotide (VII).
1341, 15 Juin.....	Mort d'Andronic III. Peu après, des Turcs de Pergame (Yahşi) débarquent en Chersonèse de Thrace et sont repoussés par Cantacuzène ; démonstration navale de Sénachérim contre le pays de Saruhan (IX).
1341, Juin-Juillet.....	Umur, après la mort d'Andronic III, prépare contre des territoires grecs une expédition, qu'arrête Cantacuzène. Aux Bulgares qui se montrent au même moment menaçants, Cantacuzène déclare qu'il est prêt à lancer contre eux les Turcs d'Umur (VIII).
1341, Juillet-Septembre.....	Cantacuzène envoie Umur et sa flotte, par les Détroits, prendre position aux bouches du Danube. Les Bulgares cèdent, Umur pille la région où il se trouve et rentre à Izmir (VIII).
1341, 23 Septembre.....	Cantacuzène quitte Istanbul (IX).
1342, 5 Mars	Cantacuzène quitte Didymotique ; début de l'expédition vers la Macédoine et Thessalonique (IX).
1342, Juillet ?.....	Début du séjour de Cantacuzène en Serbie (IX).
1342, fin de l'année.....	Appel adressé par le parti de Cantacuzène, sans doute de Didymotique, à Umur (IX).
1343, Janvier-Février.....	Umur en Thrace ; il dégage Didymotique ; le froid le chasse (IX).
1343, printemps	Cantacuzène maître de Berrhoia (IX).
1343, Juillet ?.....	Cantacuzène, de Berrhoia, appelle Umur (IX).
1343, Septembre.....	Clément VI fait prêcher la Croisade contre les Turcs (X).
1343, automne	Umur devant Thessalonique ; sa marche avec Cantacuzène jusqu'en Thrace (IX).

Fin de 1343-début de 1344	Siège de Périthéorion par Cantacuzène et Umur ; accord avec Momčilo (IX).
1344, milieu de l'hiver.....	Le siège de Périthéorion est levé ; la flotte et le gros de l'armée d'Umur renvoyés en Asie (IX).
1344, fin de l'hiver et début du printemps	Opérations et razzias en Thrace (IX).
1344, printemps	Ambassades et négociations entre Umur et Byzance ; sur une flotte byzantine qui est venue le prendre à Aenos, Umur et les siens rentrent en Ionie (IX). La flotte latine entre en campagne (X).
1344, Mai	La flotte latine détruit plus de cinquante embarcations turques à Pallène (X).
Avant Octobre 1344 ?	Mort d'Ibrahim fils de Mehmed (I).
1344, 28 Octobre.....	Les Latins s'emparent du château du port de Smyrne (X).
1345, 17 Janvier.....	Les principaux chefs latins périssent à Smyrne (X).
1345, printemps	Umur avec son armée part pour rejoindre Cantacuzène (XI).
1345, Mai	Les accords sont conclus en vue de la Croisade dirigée par le dauphin Humbert (X).
1345, Mai-Juin	Umur à Didymotique et en Thrace ; razzia en Bulgarie (XI).
1345, 7 Juillet	Momčilo vaincu et tué par Cantacuzène et Umur sous les murs de Périthéorion (XI).
1345, 11 Juillet	Assassinat d'Alexis Apokaukos (XI).
1345, seconde quinzaine de Juillet	Cantacuzène et Umur en apprennent la nouvelle près de Christoupolis, et marchent vers Constantinople au lieu de marcher vers Serrès (XI).
1345, Août.....	Arrivés sous les murs de Constantinople, mais n'ayant aucune chance de pénétrer dans la ville, ils reviennent vers la Macédoine. Maladie et mort de Suleyman fils de Saruhan. Umur part pour l'Asie, Cantacuzène rentre à Didymotique (XI).
1345, Septembre.....	Umur de retour à Izmir ; Humbert s'embarque à Marseille ; Serrès est prise par Dušan (25 Septembre) (XI).
1345, Septembre-Octobre.....	Jean Vatatzès est tué par les Turcs qu'il a fait venir de l'émirat de son gendre, Suleyman de Qaresi, lesquels passent au parti de Cantacuzène (XII).
1346, début de Février.....	Prétendue victoire de Humbert sur des Turcs à Mytilène (X).
1346, 21 Mai	A Andrinople, confirmation du couronnement de Cantacuzène (XII).

1346, Juin ?	Après avoir consulté Umur, Cantacuzène donne sa fille Théodora en mariage à Orhan de Bithynie (XII).
1346, Juin ?	Arrivée de Humbert à Smyrne, peu après que les Génois de Vignosi aient attaqué Chio (X).
1346, Juillet ?	Engagement entre les troupes de Humbert et d'Umur ; mort de plusieurs chevaliers latins, dont un « fils » de Humbert ; celui-ci s'enferme dans le château du port, à Smyrne (X).
1346, Juillet ou Août	Des Turcs de l'émirat de Saruhan, appelés par le parti de la Cour, mais accompagnés d'hommes d'Umur, passent au parti de Cantacuzène, puis vont ravager la Bulgarie (XII).
1346, fin Août ou début Septembre	Humbert quitte définitivement Smyrne et va à Rhodes (peu avant ou après l'occupation complète de Chio par les Génois), après avoir adressé à Clément VI un projet de trêve avec Umur (X).
1347, 3 Février	Cantacuzène entre à Constantinople (XII).
1347, fin Avril ou début Mai	Départ de Humbert pour l'Occident ; victoire de la flotte latine sur une flotte turque à Imbros (X).
1347, Septembre et Octobre	Préparation, à Constantinople, puis envoi d'une ambassade de Cantacuzène à Clément VI (XII).
1348, Février	Clément VI repousse un projet de trêve entre les Latins et les Turcs d'Aydin (XII).
1348, 5 Mars	En Avignon, les ambassadeurs de Cantacuzène remettent à Clément VI un mémorandum concernant la lutte commune contre les Turcs (XII).
1348, Avril ?	Cantacuzène fait appel à Umur pour une campagne contre les Serbes (XII).
1348, Mai	UMUR EST TUÉ A SMYRNE. Hizir à la tête de l'émirat d'Aydin (XII).
1348, 18 Août	Hizir signe un projet de traité entre Aydin et les Latins (Venise, Chypre, l'Hôpital), projet qui doit être soumis à l'approbation et à la ratification du pape (XII).
1348, automne ?	Les ambassadeurs de Hizir arrivent en Avignon (XII).
Entre 22 Mars 1349 et 10 Mars 1350	Mort de Suleyman, fils de Mehmed (I).
1349, 1er Juillet	Clément VI écrit à Hizir ; aucun accord n'est encore conclu, mais une suspension d'armes est décidée, jusqu'à la fin de 1350 (XII).

1349, Septembre-Octobre.....	Clément VI invite Chypre et Venise à lui envoyer, avant Mai 1350, des ambassadeurs pour discuter de l'accord à conclure avec Aydin (XII).
1350, été ?	Nouveaux préparatifs militaires de Hizir et de ses frères, craintes des Latins pour Smyrne (XII).
1350, 11 Août.....	En Avignon, une nouvelle alliance militaire contre les Turcs est conclue entre Clément VI et les représentants de Venise, de Chypre et de l'Hôpital ; Venise et Chypre marquent aussitôt leurs réticences. Vers la même époque (?), Hizir fait des avances à Gênes (XII).
1351, 1er Février.....	Clément VI écrit à son légat en Orient qu'il n'y a pas d'espoir de faire œuvre utile et qu'il peut revenir (XII).
1351, Septembre.....	Clément VI informe le grand-maître de l'Hôpital que la ligue latine est dissoute (XII).
1352, 6 Décembre.....	Mort de Clément VI. Peu avant, des ambassadeurs de Philadelphie étaient arrivés en Avignon (XII).
1353, 19 Janvier.....	Innocent VI répond à l'ambassade des Philadelphiens (XII).
1354, 2 Mars	L'enceinte de Gallipoli détruite par un séisme ; les Turcs (Suleyman, fils d'Orhan) occupent la ville (III).
1465, Août.....	ENVERI COMPOSE LE DÜSTŪRNĀME (Intr.).

ADDENDA

P. 14-15 et 37 : Tralles reconstruite par Andronic II et bientôt détruite par les Turcs. Aux récits de Pachymère et de Grégoras, on ajoutera un passage de l'Éloge d'Andronic II par Georges (Grégoire) de Chypre : *PG*, 142, col. 405, déjà partiellement cité d'après le Codex Regius 1853 par Boivin dans ses notes à Grégoras, et reproduit éd. Bonn, p. 1179. Georges de Chypre écrit dans l'intervalle de quatre années où Tralles était de nouveau florissante et servait de « rempart à toute l'Ionie contre les Turcs ». A ce propos, j'ai placé en 1278 l'expédition d'Andronic II où la reconstruction de Tralles fut décidée (c'est aussi la date adoptée, entre autres, par Amantos, *Relations...*, p. 58), et par conséquent en 1282 l'attaque turque qui renverse de nouveau la ville (date donnée aussi par Wittek, *Mentesche*, p. 26). Or, il faut rappeler que, dans sa chronologie de Pachymère, Possinus avait placé en 1280 la reconstruction de Tralles (cf. éd. Bonn, I, p. 764). De fait, Grégoras (Bonn, I, p. 144) dit qu'Andronic avait alors 21 ans. Il est vrai qu'on ne connaît pas exactement la date, ni même l'année de sa naissance (cf. A. Th. Papadopulos, *Genealogie*, p. 35 : 1259 ou 1260 ?). Quoi qu'il en soit, il y a là un problème de chronologie qu'avait déjà aperçu Boivin, dans son commentaire à Grégoras (éd. Bonn, p. 1179). Ce n'est pas le lieu de le traiter à fond : j'indique seulement ici que les dates de 1278 et 1282, que j'ai données, sont sujettes à discussion.

P. 133, n. 3. Ce témoignage d'Ibn Battuta vient pourtant d'être confirmé sur un point important, le mariage d'une fille du basileus avec un souverain barbare, par une belle découverte de R. J. Loenertz : une lettre inédite de Grégoire Akindynos à David Dishypatos, alors moine sur le mont Hémus, lettre écrite à Constantinople au printemps de 1341. Elle rapporte qu'on a reçu dans la capitale une lettre de *la fille du basileus épouse du souverain des Scythes*, annonçant une expédition de 60.000 Scythes contre la région danubienne et la Thrace. Grégoire Akindynos engage son correspondant à fuir ce danger et à venir se réfugier à Constantinople. L'édition prochaine de cette lettre, par R. J. Loenertz, aidera à faire la critique du curieux récit d'Ibn Battuta, qui doit donc contenir plus de vérité qu'il pouvait d'abord sembler.

P. 187, n. 4 ; 196, n. 1 ; 198, n. 5. A propos du combat fabuleux raconté par les *Istorie Pistolesi*, et dont la légende fut accréditée, en Occident, par une lettre apocryphe d'Hugues IV de Chypre, qui y aurait pris part, à la reine Jeanne de Naples, j'aurais dû rappeler qu'en plus d'une version italienne de cette lettre (celle des *Istorie Pistolesi* : RIS, XI, 510-512) et d'une version française (publiée d'abord par Michelet et étudiée par J. de Pétigny dans l'article cité), deux manuscrits de Munich ont conservé une version latine, elle aussi entièrement fantaisiste, qu'a éditée N. Iorga, *Revue de l'Orient Latin*, 3, 1895, p. 27-31. Cette version date la bataille du 24 juin 1345, et dit qu'elle se donna entre Smyrne et Altologo, non loin de « civitas Thebaida que tenetur a Christianis » (cf. *Thèbes* dans la version italienne !), où les chrétiens, qui étaient au

nombre de 200.000, enterrèrent leurs morts. Les Turcs auraient été 1.200.000 et auraient eu 70.000 tués.

P. 196, n. 3. Les renseignements des historiens occidentaux sur la cession de Chio aux Génois, en la personne de Simone Vignosi, par Caloianni Cibo ou Civo (Tzybos), viennent du livre de Carlo Pagano, *Delle imprese e del dominio dei Genovesi nella Grecia libri quattro*, Gênes, 1852, p. 261-266.

On sera peut-être surpris que je n'aie pas mentionné — et en effet, d'un point de vue bibliographique au moins, il convient de le faire — l'étude de N. Iorga, *Latins et Grecs d'Orient et l'établissement des Turcs en Europe*, 1342-1362 (*BZ*, 15, 1906, p. 179-222). C'est un rapide survol des événements, où l'auteur ajoute, à son ouvrage sur Philippe de Mézières, des données tirées principalement du livre de J. Gay sur Clément VI.

INDEX GÉNÉRAL

Les chiffres renvoient aux pages (n. = note).

Les noms en majuscules sont ceux des lieux géographiques et des personnages historiques.

Les noms en italiques sont ceux des auteurs modernes : pour chacun des ouvrages ou articles, on renvoie seulement à l'endroit où le titre en est pour la première fois donné au complet, ainsi qu'éventuellement aux endroits où les opinions de l'auteur sont discutées.

ABDÈRE (Polystylos, Bulustra) : 148 n. 1, 168 et n. 6, 178 n. 2, 205 n. 1.

ABULFEDA : 132 n. 2.

ACARNANIE : 111, 119 n. 3.

ACHRIDO : cf. MÉROPÈ.

acrosticum (akrostichon) : 86.

ADAM, Guillaume : 53 sqq.

ADANA : 11.

ADERYANA, en Thrace : 213.

ADRAMYTION (Edremit) : 51 n. 5, 96, 98.

AENOS : 65 n. 3, 176, 177 et n. 3.

AKINDYNOS, Grégoire : cf. *Addenda*.

AKKERMANN : cf. MONCASTRO.

akritisme : 12 et n. 6.

ALAINS, mercenaires : 15.

ALAŞEHIR : cf. PHILADELPHIE.

ALBANAIS, combattus par Andronic III et les mercenaires turcs : 109, 110, 111, 114, 116, 241 n. 2 ; en Thessalie : 125.

ALEXANDRE, Ivan, tsar de Bulgarie : 73, 136 sqq., 148 n. 1, 163, 177, 205 n. 1, 241 n. 2.

ALEXIS : cf. PHILANTHROPÈNE.

ALISHIR de Germian : 16 n. 2.

AL-UMARI Şihâb-eddin : 96 n. 2, 239.

alun : 34, 51, 66 n. 3, 214 n. 2.

Amantos K. : 4, 20 n. 4, 52 n. 1, 210 n. 2.

AMÉDÉE, fils naturel du dauphin Humbert : 198, 199.

AMPHIPOLIS : 148 n. 1.

ANASTASIOUPOLIS : 168 et n. 4 ; cf. PÉRITHÉÔRION.

ANCHIALOS, en Thrace : 134.

ANDRINOPLE (Adrianoupolis, Edirne) : 141, 171, 191 n. 3, 213, 221.

ANDRONIKOPOLIS (Tralles) : 14.

ANDROS (Andiz) : 123 et n. 2.

ANDROUVISTA (Arduvista) dans le Péloponnèse : 103, 104, 105.

ANGÉLOS, Jean, pincerne : 86, 87, 119 n. 3, 148 n. 1, 158.

ANGEVINS : 122.

ANIA (Anaia, Anea, Qadi-kalesi) : 16 et n. 5, 17, 45.

ANNE de Savoie, femme d'Andronic III : 146 n. 1, 160 n. 3, 176, 182 n. 7, 183 et n. 1, 184 n. 3, 205 n. 1, 216, 219, 221, 222.

« Anonymi Itali Historia » : 190 n. 3.

ANTALYA, en Pisidie : 11.

APAMÉE de Thrace : 211 et n. 2, 216.

APLESPHARÈS, général byzantin : 219 n. 3.

APOKAUKOS Alexis : 148 n. 1 et 2, 160 et n. 3, 161, 162, 163 n. 4, 165 et n. 3, 177, 183 et n. 1 et 2, 184 n. 3, 205, 215, 216, 219, 243 ; assassiné le 11 juillet 1345, et non le 11 juin, 210.

— Jean, fils du précédent : 219.

ARCHIPEL, duché (Egeopelagi) : cf. NAXOS.
Argenti Ph. : 52 n. 1.
ARGOS (Argues, Algues) : 122 n. 5.
ARKADIOUPOLIS d'Ionie : 35 n. 5.
Arnakès G. : 31 n. 1, 70 n. 5.
ARTAKI : cf. CYZIQUE.
ASEN (Asan, les Asénides) : 69 et n. 2 à 4.
— Andronic, *penthéros* de Cantacuzène : 72.
— Jean, frère d'Irène Cantacuzène : 148 n. 1, 163, 165, 166.
— Manuel, frère du précédent : 148 n. 1, 163.
ASÔMATON en Thrace : 174 n. 1.
ATHÈNES (Sithines), ses environs pillés par Umur : 122 ; la « mer d'Athènes » ou golfe Saronique : 122 n. 4.
ATHOS, lettre de Clément VI aux moines : 183 n. 2.
Atiya (Aziz Suryal) : 4.
ATMAZ, fils de Saruhan : 64 n. 2.
AVESNES (d') Jacques : 81.
AYDIN, l'émirat et les émirs, *passim* ; l'éponyme de la dynastie : 13 ; la ville turque : 37.

Babinger F. : 7 n. 1 et 2, 164 n. 5.
« babos », le pape de Rome : 84 et n. 1 ; cf. « papos ».
Bakalakis G. : 167 n. 2.
BALABAN : cf. ESSEDIN.
BALIKESIR : 11, 96 n. 2.
Bănescu N. : 130 n. 5, 131 n. 5, 133 n. 1.
BARNABÉ de Parme : cf. GÉRARDI.
BARTHÉLÉMY *de Thomariis (Tamariis) :* 200 n. 2, 225 n. 1, 226, 232 et n. 5.
BARTHÉLÉMY *de Urbe :* 184 n. 3, 224, 225.
Bazin L. : 107 n. 1.
BEAUJEU (de) Édouard : 184 n. 1, 189 n. 4, 192 n. 1, 193 n. 2, 227.
Bées N. A. : 32 n. 1.
Beldiceanu N. : 214 n. 2.
BELEGNO Filippo : 81.
Belgrano L. T. : 46 n. 7, 131 n. 4.
BENOÎT XII, pape, 120, 122, 181, 185.
BÈRA (Vèra, Vira, Viros, Feredjik) en Thrace : 65 et n. 3.
BERGAMA : cf. PERGAME.
Bernardakis N. : 139 n. 2.
BERRHOIA en Macédoine occidentale (Verria) : 158, 159, 162 n. 10, 163 n. 4, 164, 165, 172.
Bertolotto G. : 233 n. 6.
BERTRAND DE BAUX : 192 n. 1, 193 n. 3.
Besim Darkot : 45 n. 1.
BEYZAVI, chroniqueur : 8.
BIANDRATE (de) Jean : 185, 193 n. 3.
Binon S. : 72 n. 1.
BIRGI (Pyrgion) capitale de l'émirat d'Aydin : 11 ; conquise par Sasa ou Mehmed : 21 sqq. ; résidence de Mehmed : 35, 36, 65 ; le turbeh de Mehmed et son inscription : 89, 90.
BISTONIS en Thrace : 168, 169.
BITHYNIE : 11 ; émirat : 64 ; cf. ORHAN, etc.
Blochet E. : 43 n. 1.
BODEMYA (Potamia ? Boidemne ?), identification et localisation : 34 sqq., 39.
BODONITSA (Mumduniça), marquisat et ville : 76 et n. 1, 77, 78, 79, 80, 82, 85 n. 4.
Bogiatzidès I. : 119 n. 2.
Bon A.: 79 n. 2, 104 n. 2.
Bonaini A. : 234 n. 2.
Bongars : 118 n. 2.
BONIFACE DE VÉRONE : 85, 86. Cf. aussi MONTFERRAT.
BOSNIE, campagne de Mehmed II en — : 7.
BOTIÉE, région de la Macédoine occidentale : 111, 119 n. 2, 165.
BOZCA, cf. TÉNÉDOS ; autre lieu non identifié : 80 et n. 2.
Brătianu G. : 46 n. 5, 131 n. 3, 133 n. 1, 134, 135, 138 n. 1, 141 n. 3.
BRIENNE (de) Gautier II : 120, 122, 124, 182.

BROCHARD : 53 et n. 4.
Brockhoff W. : 4.
Bromberg J. : 133 n. 1.
BROUSSE (Prusa), prise par les Turcs le 6 avril 1326 : 11, 12 et n. 1, 64 et n. 6.
BRYENNIOS Joseph : 125 et n. 2.
BRYSIS en Thrace : 32.
Buchon J. A. : 15 n. 5, 16 n. 1, 123 n. 3.
BULGARIE, razziée par Umur : 211, 213, 223 ; cf. ALEXANDRE Ivan, etc.
Bullialdus : 43.
Bürchner : 21 n. 2, 28 n. 4, 41 n. 2, 45 n. 1.
Burski (von) H. A. : 139 n. 1.
BURU : cf. PÉRITHÉÔRION.
Bury J. B. : 81 n. 1.

Cadoux C. J. : 41 n. 1.
Caggese R. : 122 n. 1.
Cahen G. : 134 n. 3.
CALLOQUIRUS Georgius (Geôrgios Kalokyrès), notaire : 229 n. 5.
CA MARINO (de) Emmanuel, patriarche latin de Constantinople : 187 n. 4.
Cammelli G. : 70 n. 5.
CANALE (da) Pietro : 91, 92.
CANTACUZÈNE, Jean VI, empereur et historien, *passim* ; son attitude envers les Turcs : 9, 67, etc.
— Théodora, mère de Jean VI : 148 n. 1.
— Irène, femme de Jean VI : 148 n. 1, 163, 170 n. 6, 240 n. 1.
— Matthieu, fils de Jean VI : 148 n. 1, 165, 213.
— Manuel, fils de Jean VI : 148 n. 1, 165.
— Hélène, fille de Jean VI, femme de Jean V : 175.
— Marie, fille de Jean VI, femme de Nicéphore II d'Épire : 175.
— Théodora, fille de Jean VI, femme d'Orhan, d'abord offerte à Umur : 175, 204 n. 1, 220, 221.
CARCERI (dalle), à Naxos : 123 n. 3 ; Piero —, tiercier d'Eubée : 81 et n. 5, 184 n. 1 ; Balzana — : 184 n. 1.
Cardonne : 43 n. 1.
CARIE : 11, 222.
Caro G. : 16 n. 1.
CATALANS et la Compagnie Catalane, en Asie Mineure : 15-18 ; à Mytilène : 60 ; à Gallipoli : 68 et n. 3 ; et le marquisat de Bodonitsa : 77 sqq., 85 n. 4 ; et Venise : 79 ; et les corsaires turcs : 79, 96 ; en Eubée : 81, 83 ; à Égine et Salamine : 85 n. 4 ; alliés des Turcs : 117, 118 ; à qui ils demandent secours : 117, 118, 120 ; probablement contre Gautier de Brienne : 120, 122, 124, 182 ; à Thèbes de Phthiotide : 127. Les chefs du duché catalan : 117 n. 2.
CATTANEO Andreolo, 52 n. 2, 66, 67.
— Domenico : 108, 110, 111.
CAYSTRE, fleuve : 11, 21 et n. 2, 39.
CEPOY (de) Jean : 95, 97.
Cessi R. : 50 n. 2.
CETATEA ALBĂ : cf. MONCASTRO.
CHALANDRITSA, seigneurie : 53.
CHALCIDIQUE, dénomination d'une partie de la Thrace : 170 n. 6.
CHALCIS en Eubée : 80 n. 3.
CHAMÈRES (Chamires) : cf. KIVÉRI.
Chandler R. : 44 et n. 2.
Charanis P. : 64 n. 6, 70 n. 5.
CHEILAS Jean, métropolite d'Éphèse : 32 n. 2.
CHÉLÈ (Chelae, Chili, Kili, Kilia, etc.), toponymes : 130.
CHERSONÈSE de Thrace (presqu'île de Gallipoli) : 204 n. 1, 205 n. 1, 220.
Chevalier Ul. : 198 n. 2 et 4.
CHIO (Saqiz) et les Catalans : 16 ; Mehmed battu au large de l'île : 30 et n. 3 ; Matthieu d'Éphèse y séjourne : 33 ; l'évêché : 47, 49 ; et les Zaccaria : 50 sqq. ; se révolte et redevient grecque : 56 sqq., 65 ; attaquée par Umur : 59 sqq., 67 sqq. ; Andronic III y séjourne et la « donne » à Umur : 108, 114, 115 ; et les Latins lors de l'expédition de Smyrne : 187 n. 3 ; réoccupée par les Génois : 191 n. 3,

196 n. 3, 200 n. 1. Cf. aussi 241, 243, *Addenda.*

CHOUMNOS Nicéphore : 49 n. 4.

CHRÉLÈS, prince serbe : 148 n. 1, 163.

CHRISTOUPOLIS en Macédoine (Cavalla) : 148 n. 1, 164 n. 1, 166, 167, 211, 215.

— nom chrétien de Dioshiéron du Tmolos, 21 n. 2.

« Chronique de Morée » : 103 et n. 3, 104.

« Chroniques brèves » des manuscrits copiés par Michel Loulloudis : 20 n. 4 ; du *cod. Mosq. gr. 426* : 109 n. 2, 119 n. 2, 148 n. 1, 151, 162 n. 8, 174 n. 3, 210 n. 2 ; du cod. 3632 de Bologne : 210 n. 2 ; *chronicon breve Thessalonicense :* 158 n. 3.

CHYPRE, et l'union contre les Turcs en 1334, *passim* 93-101 ; et la croisade de Smyrne, *passim* 180-203, 230, 231, 232, 233. Cf. LUSIGNAN, etc.

CIBO Caloianni (Civo, Tzybos) : 196 n. 3 ; cf. *Addenda.*

CICON (de) Agnès : 85.

CILICIE TRACHÉE : 11.

CIVRANO Bellello, baile de Négropont : 81, 95.

CLARENTZA (Clarence) : 94, 122 n. 5.

CLAZOMÈNES (Vurla, Urla) : 33, 110, 112, 113, 114, 116, 160 n. 2.

CLÉMENT VI, pape : 160 n. 3 ; *passim* 180-203 et 224-236 ; lettre apocryphe d'Umur et de ses frères à —, 196 n. 1.

COELÈ (Coela, Koilè, Koila, etc.), toponymes : 130.

comerclum (kommerkion) : 230.

COMNÈNE Isaac, sébastokratôr, 65 n. 3.

CONSTANTINOPLE, la flotte d'Umur à — : 136, 139 ; Cantacuzène et Umur devant — : 211, 216.

COPAÏS, bataille dite du lac — (1311) : 78, 117, 120, 128 et n. 2.

CORILIANI Robert : 182.

CORINTHE, le golfe de — ou mer de Rivadostia : 122 n. 4 ; ou golfe d'Inebahti (Naupacte) : 130.

CORNARO André : 78.

CORON, place vénitienne du Péloponnèse : 94.

CORONIA (da) : 124 n. 3.

Cramer J. A. : 4.

CRÈTE : 20 n. 4, 91, 92 et n. 5, 142 et n. 1.

CRISPO Jacopo I, duc de l'Archipel : 125 ; cf. 123 n. 3.

croisade, valeur de ce terme : 181 n. 1.

CURTI Guillaume, cardinal : 182 n. 2.

CYDONÈS Dèmètrios : 210 n. 2, 235 et n. 3, 236.

CYTHÈRE : 105 n. 1.

CYZIQUE (Artaki) : 16, 65.

DAMALA, seigneurie : 54.

DANDOLO, à Andros : 123 n. 2.

— Francesco, doge : 93.

— André, doge : 189 et n. 2 et 4, 192 n. 1, 226 n. 1, 232, 233 n. 2, 234. — Chronique d'André Dandolo : 97.

DANUBE, le delta du —, *passim* 129-143 ; remonté par la flotte byzantine : 137 et n. 1.

DAPHNIDION, en Thrace : 205 n. 1.

Delatte A. : 28 n. 4.

Delaville le Roulx J. : 25 n. 4, 30 n. 3, 189 n. 3.

Delenda J. : 25 n. 4.

DELFINO, chronique de — : 97.

DÈMÈTRIAS, en Thessalie : 128.

Déprez E. : 182 n. 3.

Desimoni C. : 131 n. 4.

destān d'Umur pacha (« geste d'Umur ») : 8 sqq. et *passim.* Observations sur la traduction ou le commentaire de l'édition : 20 n. 4, 25 n. 1 et 4, 26 n. 1, 27 n. 2, 34 n. 5, 55 n. 1, 67 n. 1, 60 n. 3, 81 n. 5, 100 n. 2, 106-107, 118 n. 10, 124 et n. 2, 125 n. 5, 127 n. 2, 130 n. 1 et 2, 135 n. 3, 136 n. 1, 140 n. 2, 163 n. 2, 167 n. 1, 184 n. 1, 204 n. 1, 211 n. 1, 213 n. 5, 214 n. 2.

DÉTROITS : cf. HELLESPONT.

DIACRE Léon, historien grec : 25 n. 1.

DIDYMOTIQUE, en Thrace : 65 et n. 3, 72 ;

passim 145-179 et 204-217, 227, 228, 241.
DIGDÉ, ville et évêché d'Asie Mineure : 21 n. 2.
Diest (von) W. : 28 n. 1.
DIOSHIÉRON, plusieurs villes en Asie Mineure : 21 n. 2.
DIEUDONNÉ DE GOZON, grand-maître de l'Hôpital : 201, 202 n. 2, 227 n. 1, 229, 230.
DJANIBEK, khan de la Horde d'Or : 134, 138.
DOBROUDJA : 132, 133 et n. 1, 134 sqq.
Dölger F. : 4, 21 n. 2, 161 n. 2.
DORIA Dominique : 10 n. 1, 239.
DORISKOS, ville de Thrace : 65 n. 3.
DOUKAS Jean, « archonte » d'Acarnanie : 111.
DOUKAS, historien byzantin : 21 n. 2, 42, 186 n. 2, 190 n. 2, 228-229.
Dousmanis V. : 126 n. 1.
DRAGONET DE JOYEUSE : 226, 230, 231.
DRYMOUSSA, île : cf. KESTEN.
Duda H. : 133 n. 1.
DUŠAN Stefan, kral de Serbie : 148 n. 1, 158 et n. 1, 169 et n. 4, 174 n. 2, 182 n. 7, 211, 215, 217, 225, 227, 228, 242.
Düstūrnāme, poème d'Enveri : 7 sqq. et *passim.*
DYRRACHIUM (Epidamnos) : 111.

éclipses : 109 n. 2.
ÉDIRNE : cf. ANDRINOPLE.
ÉDREMIT : cf. ADRAMYTION.
EFLĀQ : cf. VALACHIE.
ÉGINE : 85 n. 4, 117 n. 2.
EHAD, Essedin Balaban ? : 232.
ÉLAPHONISI, île : 105 n. 1.
ENVERI, auteur du Düstūrnāme : 7 sqq. et *passim.*
ÉPHÈSE (Efeso, Theologo, Teoloco, Altoluogo, Altoloc, etc.) : 11, 17 ; prise par Sasa (24 octobre 1304), 20 et n. 4 ; et l'évêché de Pyrgion : 21 n. 2 ; donnée à Hizir, son histoire : 28 sqq. ; 172, 227, 229, 230, 234.
ERTOGRUL : cf. OSMAN fils d' —.
ÉRYTHRÉE : 33, 53 et n. 7, 59.
ESSEDIN BALABAN, Ehad ? : 232.
EUBÉE : 76, 80-83, 85 n. 4, 243 ; cf. NÉGROPONT.
EURIPOS (Evripos) : 80 n. 3.
Eustratiadès S. : 49 n. 3.
EVLIYA CELEBI : 214 n. 2.

Fabretti Ar. : 234 n. 2.
FADRIQUE Alfonso : 79, 85 n. 4, 118.
— Jean, seigneur d'Égine et Salamine : 85 n. 4.
Faure M. C. : 4.
FEREDJIK, ancienne Pherrai, 214 n. 2 ; cf. BÈRA.
FOGLIA : cf. PHOCÉE.
Fontrier A. : 41 n. 1 et 2.
FOULQUES DE VILLARET, grand-maître de l'Hôpital : 26.
FRANÇOIS, archevêque de Crète, légat du pape : 193 n. 3, 201, 202 n. 2, 227 n. 1, 230, 231, 235.
FRANÇOIS DE PERTUXO : 225 et n. 1.
FULURI : cf. QULURI.

GABRIÉLOPOULOS Stéphanos, en Thessalie : 119 et n. 1 à 3.
GAFRILIYIS, GIFRILIS : 84 n. 2, 117, 118, 120 ; cf. Gautier de Brienne.
GAFRULU, GIFRILOS, GIFRILIBOS (Gabriélopoulos) : 83, 84, 105.
GALATIE : 11.
GALLIPOLI (Kallioupolis, Kallipolis) : 63, 68 et n. 1 et 2, 69, 70 et n. 5, 73, 117, 235 n. 3, 243 ; cf. CHERSONÈSE.
Gay J. : 4.
gazi : 12, 13.
Gédéon M. : 49 n. 2.
Gelzer H. : 4.
GÊNES, GÉNOIS : à Smyrne : 42, 45 sqq., 55 ; à la Nouvelle Phocée : 66 ; à Halmyros : 77 n. 1 ; à Mytilène et à la

Nouvelle Phocée : 108 sqq. ; à Lykostomo-Kilia : 131 et n. 4, 135 ; et Chypre : 182 ; et la croisade contre Smyrne : 187 n. 2 ; occupe Chio et l'Ancienne Phocée : 196 n. 3 ; traite avec Hizir : 233 et n. 6.

Géorgakas D. J. : 104 n. 2.

GÉRARDI Barnabé, capitaine de Smyrne : 229 n. 3.

GERME, diverses villes : 129-130, 139 et n. 1.

GERMIAN, émirat : 11, 16 n. 2, 19, 106, 107 n. 2.

« geste d'Umur pacha » : cf. Destān.

GHISI, à Andros : 123 n. 2 ; André et Jérémie — : 76 n. 5 ; Bartolomeo II —, tiercier d'Eubée : 81, 91 ; Georges II —, tiercier d'Eubée : 184 n. 1.

Giannopoulos N. : 77 n. 1, 126, 127 n. 1 et 3, 128 n. 2.

gigliati, monnaies turques au type des — : 13 n. 1.

Giomo G. : 54 n. 4.

GIORGIO Nicolo, époux de Guglielma Pallavicini : 78.

GIUSTINIANI Giustiniano, amiral vénitien : 232 n. 6.

GLYKYS Jean, patriarche : 49.

GÖK SOU : cf. KALYKADNOS.

GOLOS : cf. VOLO.

Gorjanov B. T. : 109 n. 2, 162 n. 8.

Graindor P. : 76 n. 5.

GRATIANOU (Gratianoupolis, Igrican) : 170, 173, 174, 188 et n. 1, 214.

Gravier d'Orvières : 43 et n. 3.

Grégoire H. : 104 n. 2.

GRÉGORAS Nicéphore, historien byzantin, *passim* ; sa lettre à Alexis Philanthropène : 87 n. 1, 111 n. 2.

Gregorovius F. : 122 n. 4.

Grekov B. : 134 n. 3.

GRIMANI : 124 n. 3.

GÜGERCINLIK en Thrace : cf. PÉRISTÉRIA ; sur le Danube (Kolombac) : 214 n. 2.

GUGLIELMO DE LARSA (Larissa) : 77 n. 1.

Guglielmotti A. : 99.

Guilland R. : 49 n. 4, 86 n. 4, 87 n. 1, 111 n. 2.

GUILLAUME DE BOLDENSELE : 31 et n. 3.

GÜMÜLCÜNE : cf. KOUMOUTZINA.

GÜZEL HISAR : cf. AYDIN.

GYNAIKOKASTRO, en Macédoine : 148 n. 1.

Gyóni M. : 131 n. 5.

HADJE SELMAN : 9, 224.

HADJI CHALFA : 214 n. 2.

HAGIA EIRÈNÈ, place de Méropè : 168.

Halecki O. : 235 n. 3.

Halil Inalcik : 140 n. 2.

HALMYROS, ville de Grèce : 76, 77 et n. 1, 96, 127.

— fleuve de Thrace : 205 n. 1.

HAMID, principauté turque : 11.

Hammer (von) J. : 214 n. 2.

HAMZA, frère de Mehmed : 13.

HASEN, frère de Mehmed : 13.

HÈBRE (Marica, Meric), fleuve de Thrace : 169, 173, 214 n. 2.

Heers M.-L. : 51 n. 4.

HÉLION DE VILLENEUVE, grand-maître de l'Hôpital : 182, 184 n. 1, 189, 192 n. 1, 193 n. 2, 202 n. 2.

HELLESPONT, traversé par les bandes turques : 212 n. 1, 221.

HENRI D'ASTI, patriarche latin de Constantinople, chef de la croisade contre Smyrne : 185, 187 n. 3, 189, 191, 230.

HÉRACLÉE, en Thrace : 205 n. 1.

HERMOS, fleuve : 11, 39.

Herzog : 43 n. 1.

HEXAMILION (Xamili) : 130 et n. 3, 139 n. 1.

Heyd W. : 4, 130 n. 6, 131 n. 4.

Himmet Akin : 107 n. 2.

Hirschfeld : 16 n. 5, 21 n. 2.

« historia Cortusiorum » : 188 et n. 2.

« historiae romanae fragmenta » : 187 n. 4, 190 n. 4, 192 n. 4, 197 n. 1 à 3.

HIZIR, frère d'Umur : 13, 28 sqq.

59 sqq., 68, 83 n. 1, 84, 110, 172, 199 et n. 1, 218, 226, 227, 229 à 235.
HONGRIE, relations du dauphin Humbert avec la — : 195 et n. 5.
Honigmann E. : 4, 129 n. 1.
Hopf Ch. : 4, 26 n. 1, 78 et n. 2, 119 et n. 1, 123 et n. 1.
HORDE D'OR : 134 sqq.
Hörmann H. : 28 n. 4.
HOSPITALIERS DE RHODES : 25, 26, 30, 42, 54, 57 n. 1 ; *passim* 91-100, 108 ; *passim* 180-203, 230, 231, 232, 233, 235 ; cf. RHODES, et aux noms des grands-maîtres.
HUGUES IV de Chypre : 182 et n. 6 ; sa lettre apocryphe à Jeanne de Naples : 196 n. 1, 198 n. 5 ; *Addenda.*
HUMBERT II dauphin du Viennois (Torfil), *passim* 194-203, 223, 224, 225, 226, 227, 243.
HYALIDAS, famille grecque : 20 n. 4.
hyperpre : 122 n. 5.

IBN BATTUTA : 4, 31 et n. 1, 35, 36, 37, 41, 45, 65, 133 et n. 3, 239 ; cf. *Addenda.*
IBRAHIM, frère d'Umur : 13, 34 sqq., 59 n. 3, 84, 180 n. 1, 218 n. 1.
IGRICAN : cf. GRATIANOU.
IMBROS, victoire d'une flotte latine sur les Turcs : 202 et n. 2, 224 n. 4, 229 n. 3.
INEBAHTI : cf. NAUPACTE.
INNOCENT VI, pape : 236-237.
inscription de Saint-Nicolas à Kampinari : 104 ; de la mosquée de Birgi : 22 ; du turbeh de Birgi : 36, 89 sqq. ; du turbeh de Tire : 36, 234 n. 3.
IONIE, émirat d'Aydin : 222.
Iorga N. : 4, 131 n. 1 et 3, 197 n. 3, 199 n. 1, 200 n. 1 ; *Addenda.*
IPSALA : 164.
ISA, frère d'Umur : 13, 36, 37, 84, 218, 234.
ISAKTCHA, aux bouches du Danube : 132 et n. 2.
ISNARD, archevêque latin de Thèbes : 122 n. 2.
IŞPEN : cf. SPANÈS.
« istorie pistolesi » : 187 n. 4, 196 n. 1.
IZNIK : cf. NICÉE.

Jakubovskij A. : 134 n. 3.
JANNITZA (Janize, Gianitzanika), en Messénie : 94.
Janssens H. J. : 31 n. 1.
JEAN XXII, pape : 30 n. 3 ; *passim* 91-101, 118, 120 et n. 1.
JEAN, métropolite de Pontohéraclée : 49.
JEANNE DE NAPLES : 182, 196 n. 1.
Jones A. H. M. : 4.
Juifs, à Éphèse : 33.

Kahle P. : 43 n. 1.
KALAMATA (Calmate) : 103.
KALÉKAS Jean, patriarche : 146 n. 1, 161.
KALLERGIS Nicolas : 20 n. 4.
KALLIDROMOS, montagne : 78, 79.
Kallimachos D. : 20 n. 4.
KALOÈ (Koloè) : cf. KELES.
Kalogéras C. E. : 83 n. 2.
KALOTHÉTOS Léon : 56 et n. 3 et 4, 57, 58 n. 1, 60, 66 n. 1, 196 n. 3 ; protosébaste : 219 n. 3.
KALYKADNOS (Gök Sou), fleuve : 11.
KAMPINARI, dans le Péloponnèse : 104.
Karabacek J. : 13 n. 1.
KARA BURUN (Mélaina Akra), cap : 108, 113, 114, 116, 145 n. 1, 241.
KARAMAN, principauté : 11.
— frère de Mehmed : 13.
KARDAMYLÈ, site d'Androuvista : 104 n. 3.
KARYSTOS, en Eubée : 79, 81.
KASTAMOUNI : 11.
KASTRI, en Thessalie : 119 n. 1 et 3.
Keil J. : 5, 28 n. 4.
KÉKAUMÉNOS, écrivain byzantin : 131 n. 5.
KELES (Kaloè, Koloè, Kiraz), ville d'Asie Mineure : 21 n. 2, 24, 25.

KESTEN (Drymoussa, Kiosteni, Uzunada), île : 76 n. 2.
Kiepert H. : 5.
KILIA, en Chersonèse de Thrace : 130 ; aux bouches du Danube (Lykostomo), *passim* 129-143.
KINSTERNA (La Gisterne), dans le Péloponnèse : 103, 104, 105.
KIPTCHAK, empire du —, 134, 135 et n. 1 ; cf. NOGAÏ, etc.
KIVÉRI (Chamires, Chamères ?), en Argolide : 122 n. 5.
KLEPTA (Qolba ?), en Thrace : 171 n. 2.
KLÔPA, mouillage dans le golfe de Thessalonique : 165.
KOLOMBAC (Goloubatz, Gügercinlik, Güvercinlik), sur le Danube : 214 n. 2.
KOUMOUTZINA (Gumuldjina, Komotini), en Thrace : 72 et n. 4, 170, 173, 214.
KONYA, en Asie Mineure : 11.
Köprülü Mehmed Fuad : 12 et n. 3.
KOSMOSÔTEIRA, couvent, près d'Aenos : 65 n. 3.
Kougéas S. : 104 n. 1 sqq.
Kunstmann Fr. : 95 n. 5.
KUŞADASI : cf. SCALA NOVA.
KUTAHIA, en Asie Mineure : 11, 107 n. 2.
KYPSÉLA (Ipsala ?), en Thrace : 164.
Kyriakidès St. : 168 et n. 4 et 6, 169 et n. 1, 170, 171 et n. 2.

LA BONDICE : cf. VONITSA.
LACTU, en Thrace ? : 70 et n. 4.
Lampros P. : 53 n. 1.
Lampros Sp. : 20 n. 4, 70 n. 5, 103 n. 4, 210 n. 2.
LAMPSAQUE : 68 n. 2.
LA ROCHE (de) Guy, duc d'Athènes : 85.
— Jacqueline : 53.
LA ROCHETTE (de) Isabelle (Tzampéa, Zampaia), 184 n. 3, 224 n. 5.
La Roncière (de) Ch. : 98 n. 1, 99.
LASCARIS Théodore II : 14.
Laurent V. : 12 n. 1, 49 et n. 2, 109 n. 2, 133 et n. 1 à 3, 138 n. 1.
LAZGÖL (Lazu), ville de Thrace : 70.
LEMBOS, monastère du mont — : 21 n. 2, 45.
Lemerle P. : 128 n. 1, 168 n. 3.
LÉONARD DE CHIO : 140 n. 1.
LESBOS : cf. MYTILÈNE.
LEUCADE : cf. SAINTE-MAURE.
LICARIO, aventurier au service de Byzance : 76 n. 5, 80 et n. 4, 124 n. 3.
LIVADARIOS, stratège : 15.
LIVADOSTRO (Livadostria) : cf. RIVADOSTIA.
LLURIA (de) Roger : 118.
Loenertz R. : 69 n. 2, 70 n. 5, 117 n. 2, 119 n. 1, 158 n. 3, 210 n. 2, 224 n. 2, 235 n. 3 ; cf. *Addenda.*
LOGARAS Philippos : 33.
LOMBARDS en Eubée : 81.
Longnon J. : 85 n. 4.
Lopez R. S. : 26 n. 1, 50 n. 2.
LOUKAS Georges : 177 et n. 2.
LOULLOUDIS Michel, copiste : 20 n. 4 ; son frère Constantin, *ibid.*
LUCINGE (de) Pierre : 198 et n. 4.
LUDOLF DE SUCHEM : 28 n. 4, 31 et n. 4.
LUSIGNAN de Chypre : 181 ; Guy de — : 148 n. 1, 162 ; cf. Hugues IV.
Luxoro T. : 131 n. 4.
LWOW : 131.
LYDIE et l'émirat d'Aydin : 11 ; cf. SARUHAN.
LYKOSTOMO en Thessalie : 119 n. 3 ; aux bouches du Danube, cf. KILIA.

MADYTOS, en Chersonèse de Thrace : 68 n. 3.
MAGNÉSIE du Méandre : 20.
MAGNÉSIE du Sipyle : cf. MANISA.
MAGOULAS Emmanuel, ambassadeur de Philadelphie : 236.
MAHMUD PACHA, grand-vizir de Mehmed II : 7, 8, 141, 246.
MAKARIOS, métropolite de Vicina : 133.
MAKRI, en Thrace : 214 n. 2.

MALAKÈS, partisan d'Alexis Philanthropène : 45.
MALIAQUE, golfe : 76.
MALIASÈNOS : 119 n. 1.
Manfroni C. : 45 n. 6.
MANISA, MANGLASIA (Magnésie du Sipyle) : 11, 13 n. 1, 39, 45, 63.
Mansi J. D. : 5.
MANTZIKIERT, bataille de — (1071) : 10.
MARICA : cf. HÈBRE.
MARIE D'ARMÉNIE (Xénè), épouse de Michel IX : 119 n. 2.
MARIE DE BAUX, épouse du dauphin Humbert : 195, 198, 200.
marine byzantine, désarmée en 1284 : 15 et n. 2.
Mas Latrie (de) L. : 34 n. 4, 81 n. 3, 90 n. 4, 123 n. 1, 229 n. 5.
MASUD, prince de Menteche : 64.
MATTHIEU, métropolite d'Éphèse : 32 sqq.
MÉANDRE, fleuve : 11, 39.
MEHMED I : 42.
MEHMED II : 7, 139, 141.
MEHMED AYDINOGLU, père d'Umur : 9, 13 ; prend Birgi ? : 22 sqq. ; vient en Ionie : 24 sqq. ; distribue à ses fils des apanages : 27 sqq. ; à Éphèse : 30 ; à Birgi : 35, 36 ; à Smyrne : 50, 55, 58 ; interdit à Umur d'attaquer les Grecs : 63, 67 ; appelé à Phocée par Andronic III, fait accord avec lui : 66, 71, 75, 84 ; sa mort : 89, 100.
MÉLAINA AKRA : cf. KARA BURUN.
MÉLÉNIK, ville : 148 n. 1, 163.
Mélikoff-Sayar I. : 2, 4, 8, 23, 213 n. 4, 244 n. 2 ; cf. « destān ».
MÉLINGUES, tribu slave du Péloponnèse : 94 n. 4, 104.
MÉLISSÈNOS, confondu avec Stéphanos Gabriélopoulos : 119 et n. 1.
MENTECHE, émirat : 11, 16, 17 n. 1, 20 n. 2, 21, 64, 67.
Mercati Giov. : 235 n. 3.
MER NOIRE : 11, 68 n. 2 ; *passim* 129-143, 171, 205 n. 1, 243.
MÉROPÈ (Achridô) : 168 et n. 7, 169, 171 n. 4, 174, 215.
MÉSEMVRIA : 134.
MÉSÈNÈ : cf. MOSYNOPOLIS.
MESSOGIS (Aydindag) : 39.
MÉTOCHITE Nicéphore : 219 n. 3.
Meyer E. : 119 n. 1.
Miklosich F. : 3.
Miller W. : 5, 50 n. 2, 78 n. 1, 83 n. 2.
« miracula S. Demetrii » : 128.
MISSILINO, grec allié des Catalans : 119 n. 1.
MISTRA, menacée par Umur : 105 sqq.
MODON, place vénitienne du Péloponnèse : 91, 94.
MOMČILO (Mumcila, Momitzilos, Momitilas) : 158, 169, 170, 174, 205 et n. 1, 210, 211, 214-215, 243, 246.
MONALDESCHI, chronique de — : 82, 97.
MONCASTRO (Maurocastro, Akkermann, Cetatea Albă) : 131 et n. 3, 132 n. 2, 135 n. 1.
MONEMVASIE : 83 et n. 2, 86, 87, 103, 104.
monnaies turques au type des gigliati frappées à Éphèse, Manglasia, Palatia : 13 n. 1.
MONOMACHOS, éparque : 119 et n. 3, 162.
MONTFERRAT (de) Boniface : 77 n. 1, 78, 81.
— Jean : 224 et n. 3.
Mordtmann J. : 45 n. 1, 96 n. 2.
MORÉE, principauté de — : 81.
MOROSINI, amiral vénitien : 51.
— Marin : 93 n. 5.
MORRHA, district de Thrace : 170 et n. 4, 174.
MOSYNOPOLIS (Mésènè) en Thrace : 170 n. 6, 172 n. 6, 205 n. 1.
Müller J. : 3, 5.
MUNTANER Ramon : 15-18, 23, 68 n. 3.
Muratori L. A. : 5, 183 n. 4.
Mutavčiev P. : 72 n. 1, 133 n. 1.
MYRIOKÉPHALON, bataille de — (1176) : 10.

MYSIE, et l'émirat de Qaresi : 11, 96.
MYTILÈNE : 7, 51 n. 5, 59 et n. 2, 60, 108, 109 et n. 2, 110, 111 et n. 2, 128, 196 et n. 1, 241.

NANGIS (de) Guillaume, chroniqueur, et son continuateur : 93 n. 1, 97.
NAPLES de Romanie (Nauplie) : 122 n. 5.
NAUPACTE (Inebahti), golfe : cf. CORINTHE.
NAUPLIE : cf. Naples de Romanie.
NAXOS et le duché de — ou de l'Archipel : 117 n. 1, 123-125, 243.
NÉGROPONT (Igribos) : 79, 80 et n. 3, 81, 82, 83, 84, 91, 92, 95, 118, 125, 182 n. 2, 184 et n. 1, 185 et n. 2, 187, 192 n. 1, 195, 196, 233.
Néroutsos T. D. : 119 n. 1, 128 n. 2.
NICÉE (Iznik), prise par les Turcs (2 mars 1331) : 12, 64 et n. 6.
Nicolau d'Olwer L. : 15 n. 5, 117 n. 2.
NICOMÉDIE, prise par les Turcs (1337) : 64 et n. 6, 109 et n. 2.
NIFS : cf. NYMPHAION.
Nikov P. : 134 n. 3.
NOGAÏ, khan de la Horde d'Or : 133.
NOSTONGOS, la parakoimomène : 15.
NYMPHAION (Nifs) et les Catalans : 16 ; traité de — (1261) : 16 n. 5, 45 sqq.
NYSSA (Sultanhisar), prise par les Turcs : 15 ; donnée à Hizir : 28.

Oberhummer : 68 n. 2.
OENOUSSA : cf. QAYIN.
Oikonomos C. : 42 n. 3.
OORYPHAS Nicétas, amiral byzantin : 139 n. 2.
Oppolzer (von) Th. : 109 n. 2.
ORÉOS, en Eubée : 81.
ORHAN, fils d'Osman, émir de Bithynie : 11, 64, 148 n. 2, 205 n. 1, 220, 221, 242.
ORHAN, émir de Menteche : 13 n. 1, 36 et n. 1, 64 et n. 5, 65.
ORHAN Saruhanoglu : 64.
Orlandos A. : 65 n. 3.
ORSINI Jean, duc : 119 n. 3.
OSMAN, fils d'Ertogrul et sa dynastie : 7, 9, 11.
OSMAN, frère de Mehmed : 13.
Ostrogorsky G. : 46 n. 2.
« oudj », marche frontière, beylik : 10, 12.
OUNGROVLACHIE : 135.

PACHYMÈRE, historien byzantin, *passim* Introduction et chap. I et II.
Pagano C. : cf. *Addenda.*
PAGASITIQUE, golfe : 76, 119 n. 1, 126.
PAGUS, acropole de Smyrne : 41 sqq., 44.
PALAIOLOGOPOLIS (Tralles) : 14.
PALAMAS Grégoire : 70 n. 5.
PALATIA (Milet) : 13 n. 1, 34, 234.
PALÉOLOGUE Michel VIII : 14, 45, 46, 132.
— Jean, frère du précédent : 14.
— Andronic II : 14, 51, 73, 119 n. 2, 167.
— Michel IX : 15.
— Andronic III, 56 sqq., 64, 65, 66, 72 sqq., 84; *passim* 91-100, 102, 109 sqq., 145-146, 185 n. 10, 241, 246.
— Jean V, 146, 165-166, 176.
— Constantin, neveu d'Andronic II : 162, 166.
— Constantin, despote : 162.
— Dèmètrios, despote : 161 n. 2, 183 n. 2.
— Andronic, gendre d'Apokaukos : 162, 166.
— Michel (Katharos ?), chef du parti zélote : 161 et n. 3, 162.
— Thomas : 162.
— N., à Salamine : 86.
PALÉOXÉNIAS, monastère près de Ptéléon : 126 sqq.
PALLAVICINI Guido, marquis de Bodonitsa : 78.
— Alberto, *idem* : 78.
— Maria (da Verona), épouse d'Alberto : 78.
— Guglielma, marquise de Bodonitsa : 78 sqq., 243.

— Marulla, fille de la précédente : 85 n. 4.
PALLÈNE, en Chalcidique : 174 n. 2, 188-189, 205 n. 1.
Paoli C. : 122 n. 5.
PAPHLAGONIE : 205 n. 1.
« papos », le patriarche de Constantinople : 84 et n. 1 ; cf. « babos ».
PARASPONDYLOS, gouverneur d'Andrinople : 213.
Parisot V. : 5, 72 n. 1, 136 n. 2, 210 et n. 1.
PAROS (Bara), île : 124 et n. 1.
Paschalès D. : 123 n. 2, 124 n. 3.
Paton J. M. : 41 n. 3.
PATRAS : 122 n. 5, 187 n. 4.
Pears E. : 139 n. 2.
PEGAI : 65.
PEGOLOTTI F. B. : 5, 34, 45, 66 n. 3.
PÉLÉKANON, bataille de — (10 Mai 1329) : 64 et n. 6.
PÉLOPONNÈSE : 86 et n. 3, 87 et n. 1, 102 sqq. ; cf. MORÉE.
PÉPARÉTHOS : cf. SKOPÉLOS.
PERGAME (Bergama) : 11, 96, 148 n. 2.
PÉRISTÉRIA (Gügercinlik) en Thrace : 214 et n. 2.
PÉRITHÉÔRION (Anastasioupolis, Buru) : 167, 168, 169, 170 et n. 6, 174, 210, 211, 246.
PÉROUSE : 184 n. 2, 197 n. 3, 234.
Pétigny (de) J. : 195 n. 4, 198 n. 5, 200 n. 1.
Petit L. : 65 n. 3.
PHAKRASÈS Georges : 148 n. 1.
PHERRAI : cf. FEREDJIK.
PHILADELPHIE (Alaşehir) : 16, 106, 107, 111, 113, 160 et n. 2, 221, 222, 236-237, 243 ; cf. THÉOLEPTE.
PHILANTHROPÈNE Alexis : 15, 45, 87 n. 1, 109, 111 n. 2, 128.
PHILIPPE VI, roi de France, *passim* 90-101.
PHILIPPE, duc d'Orléans, fils du précédent : 195 n. 4.
PHILIPPE de Mézières : 198 n. 4, 199 n. 1, 240.
PHILIPPE de Tarente : 53.
PHILIPPES, ville de Macédoine : 148 n. 1.
Philippson A. : 5.
PHILOMMATÈS, émissaire de Jean V : 177.
PHOCÉE : 26 n. 1, 50 sqq., 65, 66 et n. 3, 196 n. 3, 241. NOUVELLE PHOCÉE : 51 n. 4, 54 et n. 1, 66 et n. 3, 108-114.
PHOLÉGANDROS, île : 124 n. 3.
PHRYGIE, et les émirats de Germian et de Qaresi : 11, 65, 204 n. 1, 205 n. 1.
PICCAMILIO Corrado, capitaine génois : 193 n. 3.
PILATI, ses Mémoires : 197 n. 3, 199.
pincerne (çaşnigir) : 86 et n. 4.
PIRÉE (Porto Leone) : 122 n. 4.
PIRI-REIS, portulan de — : 43 et n. 1, 140 et n. 2.
PISE, Pisans, à Halmyros : 76, 77 n. 1.
PISIDIE et les principautés de Hamid et de Teke : 11.
Pitton de Tournefort : 43, 44.
Polidori F. L. : 234 n. 2.
POLYSTILOS : cf. ABDÈRE.
Popolanos S. : 124 n. 1.
POROU (Buru) : 72 et n. 4, 73 ; cf. PÉRITHÉÔRION.
PORTO GERMENO (Germano) : 130.
PORTO LEONE : cf. PIRÉE.
portulans turcs : cf. Piri-reis ; — grecs : 130 ; cf. *Delatte A.*
POVISDOS, place de Méropè : 168.
PRAIPOSITOS, émissaire d'Apokaukos : 160 n. 3, 183 n. 1.
Predelli R. : 4.
Premerstein (von) A. : 5.
PRIÈNE, prise par les Turcs : 20.
PRUSA : cf. BROUSSE.
Psychogyos K. : 124 n. 1.
PSYRA (Ipsira, Pissera, Ipsin, Psara) : 76.
PTÉLÉON, en Thessalie : 126.
PYRASOS, en Thessalie : 127, 128.
PYRGION : cf. BIRGI.

QADI-KALESI : cf. Ania.
QARESI, émirat : 11, 72, 204 n. 1, 212, 220.
QAVŪK (Kavoulia ?) : 76.
QAYIN (Oenoussa, Spalmadori, Koyun), île : 76 n. 2.
QILIÇ : cf. AMÉDÉE.
QOLBA, lieu non identifié en Thrace : 171 et n. 2.
Quatremère Et. : 10 n. 1.
QULURI : cf. SALAMINE.

RAMAZAN, principauté des — : 11.
Rampoldi G. B. : 60 n. 3.
Ramsay W. : 5.
RAYMOND, évêque de Thérouanne : 192 n. 1, 193 n. 3, 235.
Raynaldus O. : 5.
RENDINA, en Macédoine : 148 n. 1.
RHODES, prise par les Hospitaliers : 25 n. 4 ; et l'évêché de Chios : 47, 49 ; et le dauphin Humbert : 199, 200 n. 1, 201 ; cf. HOSPITALIERS, et aux noms des grands-maîtres.
Riefstahl R. : 6.
RIVADOSTIA (Livadostro), la mer de — ou golfe de Corinthe : 122 n. 4, 130 n. 3.
Robert L. : 37 n. 1, 129 n. 1 ; — *J. et L. :* 65 n. 3.
ROCAFORT, chef catalan : 16.
RODOSTO, en Thrace, confondu avec Livadostro : 122 n. 4.
ROGER DE FLOR, chef catalan : 16, 17.
ROSOKASTRO, bataille de — (18 Juillet 1332) : 73, 74.
Rubio i Lluch A. : 3.
Ruge W. : 28 n. 1.
Runciman St. : 43 n. 3.
Rüstem Duyuran : 28 n. 4.

SAINT-GERMAIN (de) Philippe : 160 n. 3, 183 n. 1.
SAINTE-MAURE (Leucade) : 122 n. 5.
SALAMINE (Quluri, Koulouri) : 85-87, 243.
Salaville S. : 49 n. 4.
SALONA, seigneurs de — : 117 n. 2.
SAMOTHRACE : 72, 73.
SANGARIOS, fleuve : 11 et n. 1.
SANGINETO (de) Philippe : 182.
Sanguinetti A. : 233 n. 6.
SANUDO, dans l'Archipel : 123 n. 2, 124 n. 1 et 3.
— Janullio (Jean I) : 184 n. 1.
— Marco : 76 n. 5.
— Marino : 51 n. 1 et 2, 54 n. 1, 95, 96, 98, 118 et n. 2, 124 n. 4.
— Nicolo : 54 n. 1, 91, 123-125, 128.
ŞAPCILAR, en Thrace : 214 n. 2.
SAQIZ : cf. CHIO.
SARDES : 39.
SARONIQUE, golfe — ou « mer d'Athènes » : 122 n. 4.
SARUHAN, émirat et émirs : 11, 63, 64, 66, 106, 110, 113, 148 n. 2, 194 n. 2, 212, 216, 217, 220, 221, 222, 223, 241 n. 2.
SASA, chef turc : 16 et n. 2, 20 à 26.
SCALA NOVA (Kuşadasi), port d'Éphèse : 28 n. 4.
SCHEHAB-EDDIN AL-UMARI : 10 n. 1.
Schultze V. : 5.
SCHWARZBURG (de) Albert, grand-précepteur de l'Hôpital : 30.
Seldjoukides : 8, 9, 10, 11, 12, 19, 64.
SÉNACHÉRIM : 148 n. 2.
SERBES en Thessalie : 125 ; cf. CHRÉLÈS, DUŠAN, etc.
SERRÈS, en Macédoine : 148 n. 1, 166, 211, 217.
Setton K. M. : 79 n. 1, 117 n. 2.
Sgouros K. : 52 n. 1.
SGOUROS Léon : 78.
SIGÉROS Nicolas : 225 et n. 1.
SIKINOS (Sangunos ?), île : 124 et n. 3.
SILYVRIA, en Thrace : 205 n. 1, 222, 223.
SIPHNOS (Sifanto), île : 124 et n. 3.
SIMIRRI : cf. SMYRNE.
Singer Ch. : 51 n. 4.

SINOPE : 11.
ŠIŠMAN Michel III, tsar bulgare : 135.
— Ivan Stefan II, tsar bulgare : 136 et n. 2.
SITHINES : cf. ATHÈNES.
SKIATHOS, île : 76 n. 5.
SKOPÉLOS (Péparéthos, Iskébolos), île : 76 et n. 5.
SKYROS (Üsküra), île : 76 et n. 5, 128.
SMYRNE (L'Esmira, Simirri, Izmir) : 11, 33 ; occupée par Umur, topographie, histoire : 40-58 ; attaquée par une flotte latine : 89-101 ; et la croisade : 180-203, 226-236 ; 241, 243.
SOMMARIPA, à Andros : 123 n. 2 ; à Paros : 124 n. 1.
Sotiriou G. : 28 n. 4, 126, 127 et n. 3, 128.
Soulis G. : 132 n. 1.
SOZOPOLIS, en Thrace : 205 n. 1.
SPALMADORI : cf. Qayin.
SPANÈS (Spani, Spanos), famille du Péloponnèse : 103 sqq.
SPANOPOULOS Georges : 225.
SPHRANTZÈS, général byzantin : 171, 172 n. 1 et 3.
SPINOLA Jean, Génois : 111, 112.
SPORADES, îles : 76 n. 5.
Spuler B. : 134 n. 3, 135 n. 1.
STELLA Georges, Annales de — : 187 n. 2.
STÉNIMACHOS, en Thrace : 171, 175.
STÉPHANIANA, en Macédoine orientale : 174 n. 2, 188 n. 1.
Storari L. : 41 n. 2.
STRUMICA, en Macédoine : 148 n. 1.
SULEYMAN, frère d'Umur : 13, 35 sqq., 64, 65, 84, 110, 204 n. 1, 218, 234 n. 3.
— fils d'Orhan (de Bithynie) : 204 n. 1.
— de Qaresi : 204 n. 1, 213, 219, 220 et n. 1.
— fils de Saruhan : 64 n. 2, 105, 110, 113, 204 n. 1, 212, 216 et n. 3.
— non identifié : 204 n. 1.
SULTANHISAR : cf. NYSSA.
SVĚTOSLAV Théodore, tsar bulgare : 134, 135.
Svoronos N. : 43 n. 1.
SYMBOLON, montagne en Macédoine : 167 n. 1.
SYNADÈNOS, prôtostratôr : 148 n. 1, 158, 162.

Taeschner F. : 10 n. 1.
Tafel Th. L. F. : 5.
Tafel G. L. F. : 3.
TAGARIS Georges, grand stratopédarque : 222 et n. 3.
TAHTA QALE (Tahta Hisar, Xylokastro ?) : 77 et n. 2.
TAMERLAN : 42, 44.
TARCHANÉIÔTÈS Manuel : 148 n. 1.
TARTARO Arigo, commandant de la Nouvelle Phocée : 66.
TAYGÈTE : 104, 105.
TCHAKA, khan de la Horde d'Or : 134.
TCHECHME, en Asie Mineure : 59 et n. 2.
Teferrücname, œuvre d'Enveri : 7, 141.
TEKE, principauté : 11.
TÉNÉDOS (Bozca), île : 58 et n. 2, 68, 70 n. 5.
TÉRISTASIS, ville : 219 n. 1.
TERTER Georges II, tsar bulgare : 135.
THASOS, île : 26 n. 1, 52 n. 2.
THÈBES de Béotie : 79, 127.
— de Phthiotide : 127, 128.
THÉODÔROKANOS Emmanuel, ambassadeur de Philadelphie : 236.
THÉOLEPTE, métropolite de Philadelphie : 49 et n. 4.
Théotokès Sp. : 91 n. 4.
THERMISION : cf. TREMIS.
THERMOPYLES : 78, 85 n. 4.
THESSALIE : 77 n. 1, 78, 111, 119, 125, 126 n. 1, 132, 148 n. 1, 158.
THESSALONIQUE : 111, 119 n. 3, 148 n. 1 ; *passim* 160-179, 214 n. 2, 215, 219, 243.
Thiriet F. : 6, 58 n. 2, 81 n. 4.
Thomas G. M. : 3.

THRACE : 64, 72 n. 2, 109, 148 n. 2; *passim* 145-179 et 204-217, 219, 221, 222.
THYRAION (Thyraia, Thyréa) : cf. TIRA.
TIMUR KHAN, fils de Yahši ? : 65 ; frère de Yahši ? : 204 n. 1.
— fils de Saruhan : 64 n. 2.
TĪNĪBEG, khan de la Horde d'Or : 138.
TIRA (Tire, Thyraion, etc.) et les Catalans : 16, 17 ; prise par Sasa : 20 ; donnée à Suleyman : 35 sqq.
TMOLOS (Bozdag), montagne : 39.
TOKTAÏ, khan de la Horde d'Or : 134.
Tomaschek W. : 6.
TORFIL : cf. Humbert II.
TORONÈ, golfe de — : 72 n. 2.
Tougard A. : 128 n. 1.
TRAGOVOUNI, en Thessalie : 126, 127.
TRAIANOUPOLIS, en Thrace : 65 et n. 3, 173, 174.
TRALLES : 14, 15, 37, *Addenda* ; cf. Aydin.
TREMIS (Thermision ; Trenne ?) : 122 n. 5.
Treu M. : 21 n. 2, 32.
TRIKÉRI, presqu'île de — : 76, 126.
TROIE (désignant l'émirat de Qaresi) : 11, 204 n. 1, 219, 220 et n. 1.
Tsakyroglu M. : 41 n. 1.
TUZLA (Halmyros ?) : 76.
TZAMPÉA : cf. LA ROCHETTE.
TZÉPAINA, en Thrace : 175.
TZYBOS : cf. Cibo.

UMUR PACHA, émir d'Aydin : *passim* ; homonymes : 140 n. 2.
Uspenskij Th. : 65 n. 3, 69 n. 2.
UZBEK, khan de la Horde d'Or : 135 et n. 1, 138.

VALACHIE, Valaques : 131 et n. 5 et *passim* 132-143 ; campagne de Mehmed II en — : 7.
Valbonnays (de) J. : 195 n. 2 et 5.
VARNA (Odessos) : 131 n. 2.
VATATZÈS Jean, empereur : 42, 44, 68 n. 2.
— Jean, prôtokynègos, grand stratopédarque : 191 n. 3, 204 n. 1, 219, 220.
VELBUŽD (Küstendil), bataille de — : 135 et n. 1.
VÉLÉGÉZITES, tribu slave : 128.
VENIER Marino, Vénitien : 182 n. 7.
VENISE, VÉNITIENS, à Ania et Smyrne : 46 ; et Martino Zaccaria : 54 ; à Gallipoli : 68 n. 2 ; à Halmyros : 77 n. 1 ; et le marquisat de Bodonitsa : 78 sqq. ; et les Catalans : 79 ; en Eubée : 80 sqq. ; et les projets de croisade en 1332-1333 : 90-100 ; et Gautier II de Brienne : 120 n. 2 ; à Ptéléon : 126 ; et Dušan, 158 n. 2 ; et la croisade contre Smyrne : *passim* 180-203 ; et Chio : 200 n. 1 ; et Hizir émir d'Aydin : 230-234.
VICINA (Vitzina), aux bouches du Danube : 131 et n. 3, 132, 133-134.
VIDIN (Bononia), sur le Danube : 137 et n. 1.
VIGNOLO DE VIGNOLI, corsaire génois : 26.
VIGNOSI Simone, amiral génois : 196 n. 3, 200 n. 1.
VILLANI J., chronique de — : 82, 96, 97 n. 1, 189 n. 3, 192 et n. 2 et 4.
VILLEHARDOUIN : 65 n. 3.
Vismara G. : 67 n. 1.
« vita Caroli Zeni veneti » : 192 n. 4.
« vite de' duchi di Venezia » : 192 n. 4.
VLAD DRACUL, voévode : 141.
VOLO (Golos) : 119 n. 3.
VONITSA (Bounditsa, Bonditia, La Bondice), et Gautier II de Brienne : 122 n. 5.

Wächter A. : 6.
Weber G. : 21 n. 2, 28 n. 4, 41 n. 1.
Weber Sh. H. : 41 n. 3.
WINTERTHUR (de) Jean, chronique de — : 189 et n. 1, 192 n. 4, 193 n. 2, 225 n. 5.
Wittek P. : 6, 12 et n. 4, 24 n. 1, 70 et n. 5, 89-90, 133 n. 1.

XAMILI : cf. HEXAMILION.
XANTHI (Xanthéia, Ksansi, Eskidže, Iskedže, Eksya) : 167, 170 n. 6, 174, 211, 215.
XÉNÈ : cf. MARIE D'ARMÉNIE.
XÉNIAS, monastère en Thessalie : 127.
XÉNOPHON, métropolite de Smyrne : 47, 49, 50.
YAHŞI (Giaxès), émir de Mysie (Qaresi) : 65, 96 et n. 2, 98, 136 n. 1, 148 n. 2, 204 n. 1.
ZACCARIA Bartolomeo, fils de Martino : 54 n. 1, 78.
— Benedetto I : 51 sqq.
— Benedetto II : 52 sqq., 66.
— Manuele : 50, 51.
— Martino : 30 et n. 3, 50, 52 sqq., 59, 60, 65, 185 et n. 10, 187 n. 2 et 3, 191, 243.
— Nicolino : 52 n. 2.
— Ottaviano, fils ou neveu de Martino : 226, 232.
— Paleologo, fils de Benedetto I : 51 n. 3, 52 et n. 2.
— Ticino ou Tedizio : 26 n. 1, 52 n. 2.
Zakythènos D. A. : 6, 70 n. 3, 86 n. 3, 103 n. 4, 132 n. 1.
ZALABI (Zalabin, Zellapi), transposition de Celebi (cf. Challabinus) : 31 n. 1.
Zambaur (de) E. : 13 n. 1.
ZARA : 196 n. 2.
ZASSI (Zassès), famille grecque du Péloponnèse : 94 et n. 4.
ZENO, à Andros : 123 n. 2.
— Pietro, baile de Négropont : 81, 84, 91, 96, 125, 243 ; commandant des galères de Venise dans la croisade contre Smyrne : 185, 187 n. 4, 191.
— Charles, fils de Pierre : 192 n. 4.
Zerlentès P. : 124 n. 4.
ZICHNA, en Macédoine : 166, 174 n. 2.
Zlatarski V. N. : 73 n. 2.
Žuglev K. : 131 n. 5.

TABLE DES ILLUSTRATIONS

CARTES IN-TEXTE

	Pages
1. L'émirat d'Aydin dans la première moitié du XIV^e siècle	29
2. Grèce, région du golfe Pagasitique et du golfe Maliaque	121
3. Macédoine orientale et Thrace	147

PLANCHES HORS-TEXTE

1. Le golfe de Smyrne, d'après PIRI-REIS	48
2. Plan du golfe de Smyrne, levé par GRAVIER D'ORVIÈRES	192

TABLE DES MATIÈRES

		Pages
Avant-Propos		1
Sigles et abréviations		3
Introduction. —	*L'auteur, l'œuvre, le contexte historique*	7
Chapitre Premier. —	*Constitution et partage de l'émirat de Mehmed Aydinoglu ; Jeunesse d'Umur*	19
— II. —	*Les premières armes d'Umur ; il occupe le port de Smyrne, se lance sur mer, attaque Chio*	40
— III. —	*La désobéissance d'Umur : raid contre Gallipoli (1331-1332).*	63
— IV. —	*Première expédition d'Umur contre les États latins de Grèce : Bodonitsa, Négropont, Péloponnèse ; la méprise de Salamine*	74
— V. —	*Première attaque latine contre Smyrne ; Umur succède à Mehmed*	89
— VI. —	*Les débuts du règne personnel d'Umur ; attaques contre des territoires grecs ; seconde expédition dans le Péloponnèse ; siège de Philadelphie ; l'entrevue de Kara Burun avec Andronic III et l'accord avec les Grecs*	102
— VII. —	*Nouvelles expéditions contre la Grèce franque*	116
— VIII. —	*L'expédition aux bouches du Danube*	129
— IX. —	*Les premiers séjours d'Umur à Didymotique et ses campagnes avec Cantacuzène à Thessalonique et en Thrace*	144
— X. —	*L'expédition latine contre Smyrne et la « croisade » du dauphin Humbert*	180
— XI. —	*La dernière expédition d'Umur en Thrace*	204
— XII. —	*La mort d'Umur*	218

PAGES

CONCLUSION. — *La figure et l'œuvre d'Umur ; composition et valeur historique de la geste* 239

TABLEAU CHRONOLOGIQUE RÉCAPITULATIF 247

ADDENDA 255

INDEX GÉNÉRAL 257

TABLE DES ILLUSTRATIONS 273

1957. — Imprimerie des Presses Universitaires de France. — Vendôme (France)
ÉDIT. N° 24 288 IMP. N° 14 573